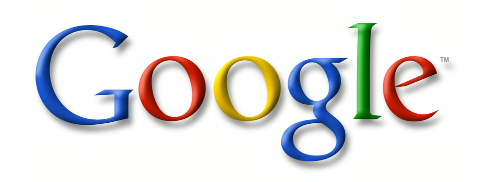
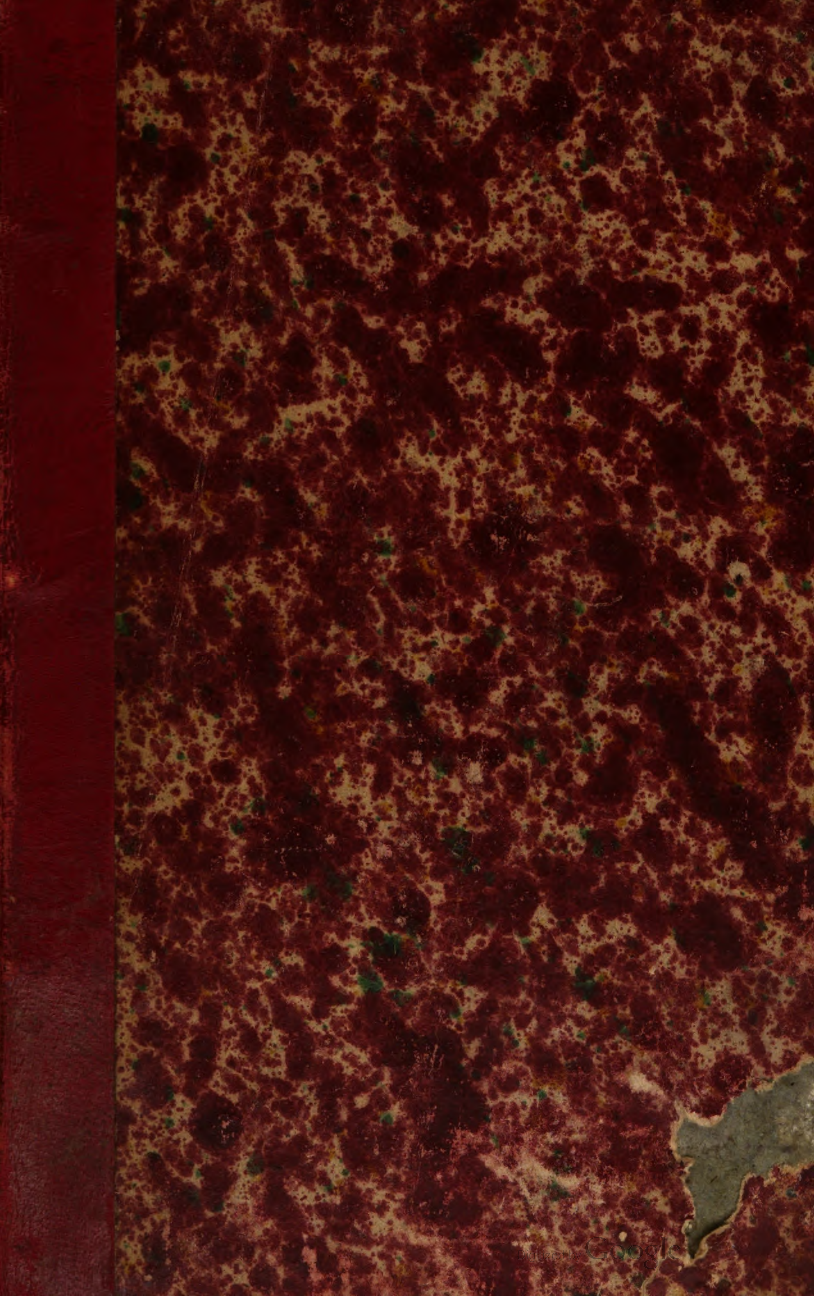
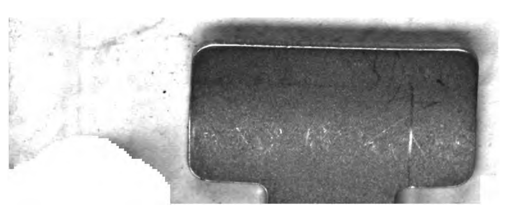






Me. Noël Lyon
1866

OEUVRES

DE

SHÉRIDAN.

Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24.
Batignolles.

ŒUVRES

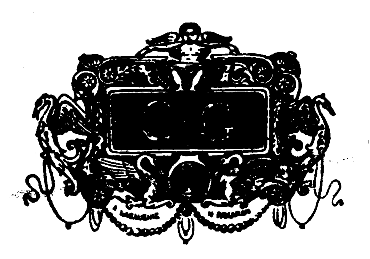
DE

SHÉRIDAN

traduites

PAR BENJAMIN LAROCHE.

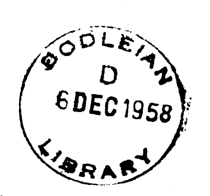
NOUVELLE ÉDITION
revue et corrigée.



PARIS,
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
RUE JACOB, 30.

1844





NOTICE

SUR SHÉRIDAN.

Le nom de Shéridan est ancien en Irlande, et sa mention fréquente dans l'histoire de cette île, la large place qu'il occupe dans ses annales, dénotent une souche aborigène. Singulière destinée de l'Irlande ! Cette nation opprimée depuis tant de siècles, a la gloire d'avoir fourni à la patrie de ses oppresseurs la plupart des hommes éminens auxquels elle a dû son illustration et sa puissance. Il nous est pénible d'ajouter que la plupart ont été des enfans ingrats, et ne se sont rappelé leur mère que pour appesantir les fers qui chargeaient ses mains. Tels furent, entre beaucoup d'autres, Castlereagh et Wellington; Castlereagh, qui, au commencement de ce siècle, consomma la servitude de l'Irlande en absorbant sa représentation nationale dans le parlement britannique; Wellington, qui n'accorda qu'à l'intimidation l'émancipation catholique, qu'il avait si long-temps refusée aux réclamations légales et persévérantes de tout un peuple.

Dans la famille de l'homme dont nous publions les œuvres, les plus hautes facultés de l'esprit, mais aussi le laisser-aller de l'existence, l'insouciance des choses de la vie, semblent avoir été héréditaires. Son aïeul, le docteur Thomas Shéridan, ecclésiastique plein de savoir, n'était pas moins éminent par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il était l'ami de Swift, cet écrivain si incisif et si original; il avait embrassé avec ardeur la carrière de l'enseignement; mais, malgré son activité et ses talens, il vécut pauvre et termina chez un de ses élèves, le 10 septembre 1738, une vie pleine de vicissitudes et d'excentricité imprévoyante. Le jour même de sa mort, il avait donné à son testament la sanction des formalités légales; il dîna avec son avoué, et à ce repas on remarqua que sa gaîeté habituelle lui était revenue. Dans le cours de la conversation, l'un des convives ayant parlé de la longue continuation du vent d'est, le docteur l'interrompit par cette bizarre réplique : « Que le vent souffle de l'est, de l'ouest, du nord ou du midi, l'âme immortelle n'en prendra pas moins son vol vers le lieu de sa destination. » La singularité de cette observation ne fit aucune impression spéciale sur l'esprit des convives; voyant le docteur se renverser sur sa chaise, comme pour faire un somme, ils

allèrent se promener dans le jardin ; à leur retour, ils le trouvèrent mort.

Le docteur Shéridan a laissé divers écrits qui indiquent une connaissance profonde de l'antiquité ; entre autres, une version élégante et fidèle du Philoctète de Sophocle, et une traduction des satires de Perse, enrichie de notes curieuses et savantes.

Le troisième fils du docteur Shéridan, Thomas, père de Richard Brinsley, naquit à Dublin en 1719, et eut l'honneur d'avoir Swift pour parrain. Il possédait, comme son père, beaucoup d'instruction classique, des manières agréables, un caractère plein d'amabilité et de franchise. Swift lui conseillait de se vouer à l'enseignement, dont son amitié lui eût aplani la carrière. Son étoile en décida autrement. Après avoir donné quelque temps des leçons publiques de déclamation et d'improvisation oratoire, il adopta la profession du théâtre, dont il avait résolu d'entreprendre la réforme, débuta à Dublin, en 1743, dans le rôle de Richard III, obtint un éclatant succès, passa en Angleterre, joua à Drury-Lane et à Covent-Garden, puis revint dans sa ville natale, où il prit la direction du théâtre de Dublin, position qu'il occupa long-temps avec éclat. Mais une sorte de fatalité héréditaire s'attacha à tous ses pas ; ses efforts et même ses succès furent impuissans à fixer la fortune ; et après avoir passé par les situations les plus diverses, il termina le 14 août 1788 son incertaine et aventureuse carrière.

Françoise Shéridan, sa femme, et mère de Richard Brinsley, était une dame distinguée par les grâces de son esprit non moins que par ses talens littéraires. Elle a laissé des romans estimés et quelques comédies qui, bien qu'inférieures à celles de son illustre fils, ne sont cependant pas sans mérite.

Le second fils de ce couple ingénieux et littéraire, Richard Brinsley Shéridan, naquit à Dublin en 1751 ; il fit ses études au collége d'Harrow, cette pépinière de grands hommes d'où sont sortis Byron, Peel, et tant d'autres personnages éminens dans les lettres ou dans les luttes parlementaires. De même que Byron et à l'inverse de Peel, Shéridan fut un assez mauvais écolier ; la paresse, le *far niente*, avaient pour lui plus de charmes que Virgile, Sophocle et Cicéron. A dix-huit ans il quitta le collége et se retira à Bath chez son père, qui lui donna d'excellentes leçons de débit et d'élocution. Ce fut alors que se développa dans le jeune Shéridan le germe de ce talent oratoire qui devait plus tard jeter tant d'illustration sur sa carrière. Mais une préoccupation plus puissante vint bientôt disputer à l'éloquence la possession exclusive de ce cœur jeune et ardent.

Miss Elisabeth Linley faisait alors les délices de la société aristocra

tique et opulente que le plaisir et la mode amènent chaque année à Bath. Fille d'un habile professeur de musique, elle fascinait tous les cœurs par le double charme de sa beauté et de sa voix. De nombreux adorateurs se disputaient le cœur et la main de la jeune et belle virtuose.

Shéridan se mit sur les rangs, et après les preuves réitérées d'un dévouement chevaleresque, après deux duels soutenus pour venger l'honneur de la belle de ses pensées, il l'emporta sur ses concurrens, et la main de miss Linley devint sa conquête le 13 avril 1773. Il avait vingt-deux ans, la belle fiancée dix-neuf.

Miss Linley avait apporté à son mari une dot de trois mille livres sterling (75,000 francs), qui furent promptement épuisées dans l'existence fashionable et les habitudes de luxe qu'avait dû, forcément, adopter le jeune ménage, et vers lesquelles d'ailleurs Shéridan était irrésistiblement entraîné par ses goûts de dissipation et de dépense. Après avoir eu recours au talent musical de sa femme pour combler le déficit du budget conjugal, ce moyen ayant été trouvé insuffisant, le jeune époux fit appel aux ressources de son esprit, et s'occupa de travailler pour la scène.

Les incidens romanesques qui avaient présidé à son mariage lui suggérèrent l'idée de sa première comédie, *les Rivaux*, qui fut représentée pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le 17 janvier 1775. Elle tomba à la première représentation; mais peu de jours après, son auteur lui ayant fait subir quelques corrections utiles, elle obtint un succès éclatant et mérité. Cette première pièce fut presque immédiatement suivie d'une seconde, *la Saint-Patrick*, petite comédie burlesque, qui contient quelques scènes plaisantes, mais qui n'ajouta rien à la réputation de l'auteur. Un succès plus légitime et plus éclatant récompensa, l'année suivante, la représentation de *la Duègne*, opéra-comique qui fut joué, avec un succès toujours croissant, soixante-quinze fois consécutives.

Dès lors, Shéridan occupa le premier rang parmi les écrivains dramatiques de son époque; et sa réputation lui procura d'illustres amitiés, parmi lesquelles nous citerons Garrick, le Roscius anglais; Edmond Burke, l'une des gloires du parlement britannique; le peintre célèbre sir Joshua Reynolds; et le docteur Johnson, non moins habile écrivain que grand moraliste et profond érudit. En 1776, Garrick ayant quitté la scène et résigné ses fonctions de directeur du théâtre de Drury-Lane, son amitié ménagea la nomination de Shéridan à ce poste important, mais dangereux pour un homme de ses habitudes et de son caractère.

Le premier ouvrage qu'il fit représenter après avoir pris les rênes de la nouvelle direction, fut *le Voyage à Scarborough*, refonte d'une vieille comédie de Vanbrugh; mais cette pièce, malgré le comique de certaines

situations et le naturel du dialogue, eût été impuissante à ramener le public dans l'enceinte de Drury-Lane; il fallait pour cela une œuvre décisive et supérieure, et cette œuvre ne se fit pas attendre.

Le 8 mai 1777, *l'École de la Médisance* parut et vint mettre le sceau à la gloire dramatique de Shéridan. Cette pièce, imitée et traduite sur tous les théâtres de l'Europe, donna à Shéridan le sceptre de la comédie. Elle occupe dans l'estime des Anglais le même rang que le Tartufe parmi nous.

Un vol aussi élevé était difficile à soutenir; aussi, ce n'est que pour mémoire que nous mentionnerons ici une bluette intitulée *le Camp*, représentée en 1778, pièce de circonstance, sorte de vaudeville militaire qui peut-être a le tort de ridiculiser ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes, l'attachement au sol natal, et la défense du territoire. Mais hâtons-nous de laver la mémoire de Shéridan de ce reproche; il était énergiquement patriote, et jamais il n'hésita à faire à la gloire et à l'intérêt de son pays le sacrifice de ses préventions les plus vives, de ses affections les plus chères.

Le Critique, parodie spirituelle et mordante, vint clore, le 30 octobre 1779, la carrière dramatique de Shéridan; car nous ne comptons pas parmi ses œuvres, et nous n'avons pas fait entrer dans ce recueil, le drame de *Pizarre*, représenté le 24 mai 1799. Ce n'est que la traduction, légèrement modifiée, d'une pièce allemande de Kotzebue. Shéridan avait alors vingt-huit ans; il était à l'apogée de sa gloire littéraire; ami de Burke, intimement lié avec Fox, il partageait les sympathies politiques de ces deux chefs de l'opposition parlementaire; et souvent, dans les cercles où se réunissait l'élite des deux chambres, sa conversation chaleureuse et brillante, ses saillies éloquentes, son improvisation nerveuse et colorée, avaient fait désirer aux deux partis la conquête d'un pareil soutien. Le choix de Shéridan ne pouvait être douteux; il accéda aux désirs de ses amis politiques, et il fut élu membre du parlement par les whigs du bourg de Strafford.

Ceci se passait en 1780, alors que le mauvais succès de la lutte engagée avec les colonies d'Amérique avait dépopularisé l'administration calamiteuse de lord North, et offrait à ses adversaires politiques l'occasion de marcher, avec des chances favorables, à la conquête du pouvoir.

Nous ne suivrons pas Shéridan dans sa carrière parlementaire, qui dura trente-deux ans, et qui fut pour lui, sauf quelques rares exceptions, une longue série de victoires éloquentes et de succès populaires.

Toutes les supériorités semblaient naturelles à ce génie brillant et facile. D'auteur dramatique devenu orateur, on eût dit qu'il n'avait fait que passer d'une scène à une autre. L'ironie et le sarcasme se retrouvaient sur

ses lèvres, comme naguère sous sa plume; et il y ajoutait une dialectique nerveuse et pressante, une improvisation pleine de chaleur et d'entraînement, une imagination brillante et inépuisable. Le plus éclatant de ses triomphes parlementaires, celui qui dévoila toute l'étendue de ce génie à qui l'éloquence était aussi naturelle que la saveur au fruit, que le parfum à la fleur, eut lieu en 1787, à l'occasion du procès célèbre de Warren Hastings. C'était l'accusation contre Verrès, sur un théâtre plus solennel et plus vaste, et agrandie de toute la distance qui sépare la vice-royauté de l'Inde anglaise du proconsulat de la Sicile. Les voûtes du vieux Westminster tressaillirent aux vibrations électrisantes de cette voix éloquente et passionnée, aux accens irrésistibles de cette éloquence que rien n'a encore surpassée, qui arracha un cri d'admiration au célèbre Burke, et l'hommage spontané d'un adversaire tel que Pitt. Sauf de rares intervalles, la place de Shéridan fut toujours et devait être sur les bancs de l'opposition. L'opposition était son élément; là seulement son génie était à l'aise; là seulement, il pouvait épancher librement sa verve électrisante, ses patriotiques inspirations.

Son rôle d'orateur de l'opposition ne lui fit jamais oublier ses devoirs d'homme politique et de citoyen, et maintes fois on le vit prendre la parole contre son propre parti et contre Fox lui-même. C'est ainsi qu'à l'époque du soulèvement de la flotte, il fit taire ses affections de parti, imposa silence à ses habitudes récriminatoires, à son génie opposant, et faisant preuve d'une loyale sincérité et d'une noble indépendance, n'hésita pas à se porter au secours du pouvoir battu en brèche et de la société menacée.

Quand éclata la révolution française, il s'associa à la destinée de cette grande rénovation sociale; il ne cessa de lui être fidèle; et bien qu'il réprouvât énergiquement les crimes commis au nom de cette sainte cause, il n'imita pas l'exemple de Burke, il ne répudia pas la révolution et la liberté, et donna toujours le spectacle d'une consistance politique dont les fastes parlementaires n'offrent que bien peu d'exemples.

Mais, laissant un moment les annales de sa vie politique, revenons aux vicissitudes de sa vie privée.

Le 28 juin 1792, il perdit la compagne de sa jeunesse, celle qui lui avait révélé sa valeur personnelle, et dont le charme enivrant avait sinon créé, du moins fait éclore les facultés de son double génie. Le 27 avril 1795, il épousa en secondes noces miss Esther Ogle, qui lui apporta une dot de cinq mille livres sterling (125,000 francs). Mais ce subside était insuffisant pour combler le gouffre qu'avaient depuis long-temps creusé les profusions et le désordre de son existence irrégulière. La masse de ses

dettes s'accroissait dans une progression effrayante; et sans rien faire pour conjurer l'orage, dans son apathique insouciance, Shéridan le laissait tranquillement grossir et s'amasser sur sa tête. Un événement d'une occurrence fréquente, et qu'il eût dû depuis long-temps prévoir, vint redoubler les embarras de sa position. L'incendie du théâtre de Drury-Lane, dans la nuit du 24 février 1809, consomma sa ruine. Depuis cette époque, son existence fut comme empoisonnée par des difficultés pécuniaires sans cesse renaissantes; et si son privilége parlementaire le mettait à l'abri des rigueurs plus immédiates de ses créanciers, sa position financière n'en exerçait pas moins une sensible influence sur la liberté et l'énergie de son action politique. Enfin, la politique elle-même lui apporta ses déboires; il éprouva, comme tous les grands citoyens, l'injustice et l'ingratitude de son propre parti. Après la mort de Fox, en 1806, cette mort qui suivit si promptement celle de Pitt, son illustre rival, il crut devoir échanger la représentation de Strafford contre celle de Westminster, bourg radical, inféodé de tout temps aux chefs les plus renommés de l'opposition populaire. La dissolution du parlement, qui survint quelque temps après, l'obligea à se représenter devant ses nouveaux commettans; il ne fut pas réélu, et force lui fut de se contenter de la représentation du bourg d'Ilchester. Ce dernier mandat expira en 1812, ne fut pas renouvelé, et Shéridan quitta pour toujours la scène politique, cette scène où son génie avait recueilli tant de palmes et obtenu tant d'éclatans triomphes.

Le vieil athlète, au sortir de la carrière, ne trouva plus autour de lui que l'indifférence et l'oubli; une noire mélancolie étendit sur son front un épais nuage que ne venaient plus que rarement sillonner les éclairs d'une gaieté fugitive, et d'une énergie accidentelle que les glaces de l'âge venaient amortir encore. Cet astre, qui avait jeté un si prodigieux éclat, s'avançait rapidement vers son déclin. Shéridan, poursuivi par ses créanciers, menacé chaque jour dans sa liberté individuelle, obligé de se soustraire aux piéges des recors, était en quelque sorte obligé de mener une vie nomade, et on le trouvait plus souvent dans les cafés et les tavernes, que dans ses foyers domestiques. Ainsi relancé, abreuvé de chagrins et d'humiliations, comment s'étonner qu'il ait cherché dans l'abus des liqueurs fortes l'oubli d'une situation devenue intolérable ? Sa constitution, toute robuste qu'elle était, ne put résister long-temps à la continuité de tels excès, et ses traits pâles et amaigris en portèrent bientôt la douloureuse empreinte. Byron eut quelquefois occasion de voir Shéridan à cette époque, et ce dut être pour le futur auteur de Child-Harold et de Don Juan un spectacle à la fois frappant et instructif, que la vue de cette grande ruine intellectuelle, de cette vaste intelligence éteignant son

flambeau dans les excès les plus abrutissans. Parfois, dit Byron, mais surtout à table, entouré d'amis bienveillans, son front pâle et soucieux s'éclaircissait; le sourire revenait sur ses lèvres; les saillies s'échappaient à flots de cette âme ardente et communicative; sa parole s'animait d'une instinctive éloquence, et, pour quelques instans du moins, on retrouvait Shéridan tout entier. Mais ces momens étaient rares, et bientôt on le voyait retomber dans l'affaissement et la torpeur.

A la fin, les organes digestifs cessèrent de remplir leurs fonctions, la mémoire s'altéra profondément, et les symptômes de la dissolution organique s'annonçant par le gonflement des extrémités et l'expansion de l'abdomen, ne laissèrent plus d'espoir. Dans cet état de prostration universelle, dans cette dernière lutte de l'humanité défaillante contre l'irrévocable arrêt de sa dissolution, à cette heure suprême et solennelle, un monstre à face humaine, un officier de justice sans cœur et sans entrailles, osa venir arrêter le mourant sur son lit de douleur; et cette couche sacrée où s'accomplissait le dernier acte d'une vie glorieuse et agitée, il l'aurait enlevée de vive force, sans l'intervention énergique du médecin, qui déclara avec fermeté que cet enlèvement serait un homicide dont il menaça de poursuivre l'auteur.

Cependant le bruit de cet événement venait de se répandre dans le public. Londres et l'Angleterre apprirent que Shéridan était sur son lit de mort, et que ce dernier asile lui était disputé par l'avidité d'un créancier inhumain.

La société rougit alors de son criminel oubli; elle veut le réparer: cette aristocratie de la fortune et du talent, qui avait tant de fois entouré Shéridan de son admiration et de ses hommages, s'émeut et se ravise. L'or est prodigué, les guinées pleuvent de toutes parts; on se presse, on accourt..., mais il était trop tard: on ne trouva plus qu'un cadavre. Shéridan venait de mourir, le 7 juillet 1816, à l'âge de soixante-cinq ans.

Vivant, on lui avait refusé du pain; mort, on lui fit de magnifiques funérailles; les ducs d'York et de Sussex assistèrent à son convoi; les coins du drap mortuaire étaient portés par tout ce que l'aristocratie anglaise comptait de plus illustre: le duc de Bedford, le comte Mulgrave, lord Holland, le comte de Lauderdale, l'évêque de Londres, et lord Robert Spencer. Derrière eux on distinguait George Canning, qui n'avait appris la fâcheuse situation de Shéridan que la veille de sa mort, et qui avait à l'instant envoyé la somme nécessaire pour désintéresser le barbare créancier. Shéridan fut enterré à Westminster; par une singulière et bizarre coïncidence, sa tombe fut placée entre celle de Garrick, son protecteur et son ami, et celle du poète Cumberland, qu'il avait livré à la risée

du parterre dans sa comédie du Critique; mais les rivalités s'effacent dans la mort, et la tombe est un territoire neutre où les amitiés se taisent, où les haines s'oublient.

Shéridan a laissé deux fils, l'un de sa première, l'autre de sa seconde femme. L'aîné, Thomas Shéridan, était un homme remarquable, d'un goût sûr, d'une haute intelligence. Il rappelait l'esprit de son père, sa belle et ardente imagination, la verve et la saillie de sa parole. Celui qui écrit ces lignes l'a connu, et vingt ans d'intervalle ne l'ont point effacé de son souvenir; il est mort au cap de Bonne-Espérance, où il occupait un emploi du gouvernement. Le second des fils du grand orateur, Charles-François Shéridan, est un élève distingué de l'Université de Cambridge; il est l'auteur d'une brochure sur la révolution grecque, où respire la plus noble sympathie pour la cause des peuples et le triomphe de la liberté.

Nous ferons suivre cette courte notice de la monodie composée par lord Byron sur la mort de Shéridan, et prononcée en 1816 au théâtre de Drury-Lane, où avait été prononcée, vingt-sept ans auparavant, la célèbre monodie de Shéridan sur la mort de Garrick; l'éloge d'un grand homme n'est jamais mieux placé que dans la bouche d'un autre.

FIN DE LA NOTICE

MONODIE DE LORD BYRON

SUR LA MORT DE R. B. SHÉRIDAN,

PRONONCÉE AU THÉATRE DE DRURY-LANE

Un soir d'été, quand le dernier rayon du jour expirant s'efface parmi les pleurs du crépuscule, qui n'a pas senti le charme de cette heure suave descendre sur son cœur comme la rosée sur la fleur! Plein d'un sentiment pur qui absorbe et saisit l'âme, à cette pause mélancolique de la nature, à ce moment où elle reprend haleine, pont sublime jeté par le temps entre la lumière et les ténèbres, qui n'a pas éprouvé ce calme profond et solennel, cette pensée muette à qui il faut, pour s'épancher, non des paroles, mais des larmes, cette harmonie sainte, — ce regret, cette sympathie glorieuse pour les soleils qui disparaissent! Ce n'est pas une douleur poignante, c'est une douce tristesse qui n'a pas de nom, chère aux âmes tendres, distinctement sentie, — mais sans amertume, mélancolie suave, larme transparente, où n'entre aucune souffrance mondaine, aucun sentiment d'égoïsme, larme versée sans honte, — et sécrétée sans douleur!

Pareil à l'émotion que nous inspire cette heure où la lumière du jour décroît le long des collines, est ce sentiment qui pénètre notre cœur et nos yeux quand meurt tout ce qui dans le génie peut mourir. Une haute intelligence s'est éclipsée, une puissance a passé du jour aux ténèbres, ne laissant après elle aucune lumière égale à la sienne, aucun nom rival de son nom, ce foyer où venaient converger tous les rayons de la gloire! L'éclair de l'esprit, — la lumière de l'intelligence, — la flamme de la poésie, — l'éclat de l'éloquence, ont disparu avec leur soleil; — mais il nous reste les créations durables d'un esprit immortel, fruits d'un matin brillant, d'un midi glorieux, portion impérissable de celui qui est mort trop tôt. Mais ce n'est là qu'une petite partie d'un tout admirable, lumineux segmens du cercle de cette âme qui embrassait tout, — éclairait tout de ses rayons, sachant tour à tour égayer, — émouvoir, — plaire, — ou frapper de terreur. Dans les conseils de la nation, ou à la table des festins, il savait à son gré remuer les sentimens des hommes; les voix les plus hautes l'applaudissaient à l'envi, et les plus superbes renommées se faisaient

une gloire de le louer. Quand s'éleva la clameur de l'Indostan opprimé, appelant au ciel de la tyrannie de l'homme, il fut le tonnerre, — la verge vengeresse, le châtiment, — la voix déléguée de Dieu, cette voix qui, parlant par sa bouche, ébranla les nations, et arracha à force de splendeur l'hommage involontaire des sénats vaincus et tremblans.

C'est ici qu'à nos yeux charmés apparaissent dans toute leur jeunesse et leur fraîcheur les gaies créations de sa muse, le dialogue incomparable, — l'impérissable saillie dont la source ne tarissait jamais, les portraits animés, beaux de ressemblance, et portant à nos cœurs la vérité qui les inspira. Ces êtres merveilleux de son imagination qu'anima le souffle de sa pensée, vous pouvez encore les voir ici dans leur premier séjour : brillans du feu divin de ce nouveau Prométhée, auréole de la lumière des anciens jours, ils attestent encore la splendeur de l'astre paternel. Mais s'il est des hommes à qui les erreurs fatales où tombe la sagesse donnent une lâche joie, des hommes qui triomphent quand des âmes d'une trempe céleste sont en dissonance avec leur harmonie native, qu'ils s'arrêtent. — Ah ! ils ignorent que ce qui leur paraît vice n'est peut-être que du malheur ; il est dur le destin de celui sur qui le regard du public est constamment fixé, pour lui décerner l'éloge ou le blâme ; point de repos à son nom ; et puis, le martyre de la gloire plaît à la sottise ; l'ennemi secret, dont l'œil toujours ouvert vous surveille, — tout à la fois accusateur, — juge, — espion ; les adversaires hostiles, — les sots, — les jaloux, — les vaniteux, — les envieux qui vivent des douleurs d'autrui, — voilà la meute ardente à tout ravaler, qui traque la gloire jusqu'au tombeau, épie toutes les fautes que le génie audacieux doit en partie à son ardeur innée, dénature la vérité, et, entassant mensonge sur mensonge, élève peu à peu une pyramide de calomnie ! C'est là le partage réservé au talent. Mais si à ces maux se joignent la pauvreté hâve et l'incurable maladie, si le génie est réduit à descendre de ses hautes régions pour guerroyer contre la misère qui assiége sa porte, pour apaiser l'exigence insolente, pour faire face à la rage sordide, — lutter contre le déshonneur, et ne trouver dans l'espérance qu'un renouvellement de caresses déloyales, que les nœuds dont le serpent de la perfidie vous enlace ; si de tels maux viennent assaillir l'homme, faut-il s'étonner que le plus fort succombe ? Les poitrines qui ont le don de sentir avec énergie renferment des cœurs électriques : chargés du feu céleste, noircis par de rudes collisions, déchirés au-dedans, entourés de nuages, l'aile des ouragans les emporte au sein d'une atmosphère pesante où la pensée, devenue foudre, s'allume, éclate et gronde.

Mais si ces choses ont existé, c'est loin de notre scène comique ; une tâche plus douce nous est dévolue, celle de rendre à la gloire l'hommage

qui lui est dû, de pleurer ce flambeau qui vient de s'éteindre, et d'apporter l'obole de nos louanges en payement des plaisirs que nous lui devons depuis si long-temps Vous, orateurs, qui siégez encore dans nos conseils, pleurez l'héroïque vétéran de vos combats, le digne rival de la merveilleuse constellation des trois[1], celui dont les paroles étaient des étincelles d'immortalité! Et vous, poètes, à qui la muse du drame est chère, il fut votre maître, soyez ici ses émules! Hommes à la parole spirituelle, à la conversation éloquente, il fut votre frère; — c'est à vous de porter ses cendres! Tant qu'une intelligence presque illimitée, complète autant que diverse, tant que l'éloquence, — l'esprit, — la poésie, — et la gaieté, cette aimable consolatrice des terrestres soucis, — auront des droits sur notre âme, — tant que nous serons fiers de reconnaître la noble prééminence du talent, — nous chercherons long-temps en vain son égal; et, contemplant avec douleur tout ce qui nous reste de lui, nous gémirons que la nature n'ait formé qu'un tel homme, et qu'elle ait brisé le moule — où fut jeté Shéridan.

[1] Fox, Pitt, Burke.

FIN DE LA MONODIE DE LORD BYRON.

LES RIVAUX.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

SIR ANTONY ABSOLU, vieux baronnet.
LE CAPITAINE ABSOLU, son fils, amoureux de Lydie.
FAULKLAND, amoureux de Julie.
DELACRE, gentilhomme campagnard, faisant sa cour à Lydie.
SIR LUCIUS TÊTE-CHAUDE, baronnet irlandais.
LABROSSE, domestique du jeune Absolu.
DAVID, villageois, domestique de Delâcre.
LE COCHER de sir Antony.
MISTRISS BÉVUE, vieille dame, tante de Lydie.
LYDIE LANGUEUR, demoiselle romanesque, amoureuse du jeune Absolu, qui passe à ses yeux pour l'enseigne Béverley.
JULIE, pupille de sir Antony, aimée de Faulkland
LUCIE, femme de chambre de Lydie.
UN COMMISSIONNAIRE.
LA FEMME DE CHAMBRE de Julie.

La scène est à Bath.

PROLOGUE.

Entre UN AVOCAT, suivi d'UN AVOUÉ, qui lui remet un papier.

L'AVOCAT.

Qu'est-ce que cela? quel griffonnage! je ne saurais lire sans lunettes.

L'AVOUÉ, *à part.*

Il veut dire sans honoraires. — (*Haut.*) Monsieur l'avocat, essayez de nouveau, je vous prie.

Il lui donne de l'argent.

L'AVOCAT.

Maintenant l'écriture me semble meilleure. — (*L'avoué lui donne encore de l'argent.*) Oh! voilà qu'elle est passablement lisible. Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur Dibble? Cela ne saurait être. Un plaidoyer pour un poète! un poète et des honoraires!

L'AVOUÉ.

Oui, monsieur, quoique je sois bien persuadé que, même gratuitement, vous plaideriez pour la Muse avec empressement.

L'AVOCAT.

C'est selon! c'est selon!

L'AVOUÉ.

Et si cette gratification vous fâche, c'est sur moi seul que doit tomber votre colère.

L'AVOCAT.

Mon cher Dibble, il n'y a rien là qui puisse me fâcher.

L'AVOUÉ.

On rencontre par-ci par-là un fils de Phébus dans les cours de justice.

L'AVOCAT.

On en rencontre cinquante dans la prison pour dettes.

L'AVOUÉ.

Et il n'en plaide pas plus mal, l'avocat qui entremêle quelques feuilles de laurier à sa perruque légale[1].

L'AVOCAT.

C'est ainsi que sur la tête des héros qui servent d'enseignes, des palmes triomphales surmontent une énorme chevelure. Toutefois, dites à votre client que dans les mauvais jours cette perruque tient plus chaud qu'une couronne de lauriers.

L'AVOUÉ.

Veuillez donc représenter mon client; déployez l'ampleur de votre robe et de votre chicane. Donnez à votre physionomie ce jeu puissant et animé, cette grâce timide et modeste qui vous distingue; entrez en lice devant la cour, et prodiguez les trésors de votre éloquence.

Il sort

L'AVOCAT, *seul.*

Préparons un peu notre plaidoyer, — en nous aidant de ce papier, — moi, l'avocat Woodward, — que le poète a choisi pour son défenseur. Je connais le terrain : je sais combien c'est une rude tâche que d'avoir affaire à ce redoutable tribunal dont les arrêts sont sans appel : il n'y a pas moyen ici de recourir aux subtilités légales pour émousser le tranchant de la loi, et d'échapper par des arguties aux condamnations de la justice · une fois le jugement rendu, la sentence est irrévocable, et à Drury-Lane [2] on ne connaît pas les appels comme d'abus. — (*S'adressant aux*

[1] Une énorme perruque fait partie du costume légal prescrit au barreau britannique. [2] L'un des deux théâtres de Londres.

spectateurs.) Si j'en juge par votre air indulgent, nous gagnerons notre cause, mais non peut-être avec dépens. Contre nous je ne vois point de haine, ni de colère concentrée. De ma vie, je crois, je n'ai vu un jury plus bienveillant : s'il en était autrement, notre sort serait à plaindre devant une juridiction dont le mécontentement équivaudrait pour nous à la déportation, le sifflement à la potence, et le murmure à la damnation éternelle. Mais la bienveillance du public est telle, que mon client renonce sans hésiter à son droit de récusation. Les journalistes seront admis à l'audience; nous ne récusons ni l'esprit ni la critique : les fautes de mon client n'infligeront de tort à personne; tout son crime sera d'avoir inutilement cherché à plaire : il se reconnaît justiciable du public, et que son jugement lui soit propice ou fatal, il s'y soumet d'avance.

PROLOGUE

PRONONCÉ A LA DOUZIÈME REPRÉSENTATION.

C'est une femme qui parle.

Maintenant qu'on a fait droit à notre requête, et que notre procès est terminé, la présence de l'estimable avocat n'est plus nécessaire. Dans mon désir de vous plaire, j'ai pris un autre client : il défendait le poëte, — c'est la Muse que je vais défendre. Comme lui je chercherai à mériter vos applaudissemens, et femme, je vais plaider la cause d'une femme. — (*Montrant du doigt la figure de la Comédie.*) Regardez cette jeune beauté; ces joues où la gaieté délicate et discrète a mis deux fossettes charmantes, ces yeux qu'elle fait doucement rayonner, ces traits où les malins stratagèmes de l'invention joyeuse se trahissent par d'amoureuses insinuations, des sourires à demi triomphans, pendant que son léger masque cache les coups de la satire, ou voile la rougeur que sa vive répartie fait éclore. — Regardez-la bien; est-elle faite pour dogmatiser? la prédication est-elle de son domaine? l'expérience aux cheveux blancs sied-elle à sa jeunesse? siérait-il à cette bouche de débiter d'ambitieuses maximes? Ordonnez-lui la gravité, et vous verrez ses lèvres rebelles se refuser à tout ce qui n'est pas gaieté ou amour. Ainsi ornée de tous les gracieux attraits faits pour charmer l'imagination et séduire le cœur, faut-il donc l'écarter, et appeler à sa

place la déesse au sombre visage, la Muse sentimentale? — Quoi! lui donner pour emblèmes le bâton du pèlerin et une branche de cyprès! — Trop chaste pour ressembler aux créatures de chair et d'os, modestement peinte sur un bois mystique, elle viendrait, usurpant les droits d'une autre, arracher le poignard des mains de sa sœur, faire verser à ses disciples un déluge de larmes, et noyer, grand Dieu! ses comédies dans le sang! On verrait, à sa voix, *Henri Woodward* briser la couronne du pauvre *Dunstall*, emprisonner *Quick*, assommer *Shuter*, pendant que *Barsanti*, affligé et pleurant sur la scène, se suiciderait, — ou empoisonnerait *mistriss Green*[1]. Pour arrêter à temps de pareils empiètemens, il faut la voix de la critique et le vers du poète. Les lois vénérables ont-elles besoin de l'appui de notre scène légère? notre débile protection nuirait à leur cause. La vertu dédaigne notre aide impuissante; et la vérité consciencieuse n'a pas besoin du masque d'un bouffon. — (*Montrant la Tragédie.*) Car voilà leur favorite, dont le front pâle et sévère commande le respect de la jeunesse et les pleurs de la pitié, et qui, lorsqu'elle est accablée par les ennemis que lui a créés son mérite, présente le poignard au crime qu'elle abhorre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une rue de Bath.

LE COCHER de sir Antony et **LABROSSE** se rencontrent.

LABROSSE.

Hé quoi! Thomas! — c'est bien lui! — Hé quoi! Thomas! Thomas!

LE COCHER.

Hé! mort de ma vie! monsieur Labrosse, une poignée de main, mon vieux camarade.

LABROSSE.

Excuse mon gant, Thomas; je suis charmé de te voir, mon garçon! Tu es le roi des cochers, et tu as une vraie mine de prospérité! — Mais qui diable aurait cru te rencontrer à Bath?

[1] Ce sont les noms d'acteurs et d'actrices du temps.

LE COCHER.

Mon maître, mademoiselle Julie, Henri, mistriss Catherine, le postillon, tout le monde est venu ici.

LABROSSE.

Vraiment !

LE COCHER.

Oui ; mon maître prévoyant la visite d'une nouvelle attaque de goutte, la fantaisie lui a pris de lui donner le change ; — et crac, en moins d'une heure, nous avons tous décampé.

LABROSSE.

Oui, oui, brusque en toute chose ; je reconnais bien là sir Antony Absolu.

LE COCHER.

Mais, dites-moi, monsieur Labrosse, comment se porte notre jeune maître ? Morbleu, sir Antony sera bien étonné de voir le capitaine ici.

LABROSSE.

Je ne sers plus le capitaine Absolu.

LE COCHER.

Est-il bien vrai ?

LABROSSE.

Je suis maintenant au service de l'enseigne Béverley.

LE COCHER.

Je doute, monsieur Labrosse, que vous ayez gagné au change.

LABROSSE.

Je n'ai point changé de condition, Thomas.

LE COCHER.

Non ! ne me disiez-vous pas tout-à-l'heure que vous aviez quitté notre jeune maître ?

LABROSSE.

Non. — Mon brave Thomas, je ne veux pas mettre plus long-temps ton esprit à la torture ; — apprends donc — que le capitaine Absolu et l'enseigne Béverley sont une seule et même personne.

LE COCHER.

Pas possible ! expliquez-moi cette énigme, monsieur Labrosse.

LABROSSE.

La cause de tout ceci c'est l'amour ; — oui, Thomas, l'amour, qui depuis le temps de Jupiter a toujours pris sans scrupule tous les déguisemens.

LE COCHER.

Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi votre maître s'est

contenté de prendre le grade d'enseigne; passe encore s'il avait pris celui de général.

LABROSSE.

Ah! Thomas! voilà justement où réside le mystère! Tu sauras, Thomas, que mon maître est amoureux d'une demoiselle qui a de singuliers goûts; — elle aime mieux voir en lui un enseigne en demi-solde, que de le savoir fils et héritier de sir Antony Absolu, baronnet, riche de trois mille livres sterling de rente.

LE COCHER.

Voilà, en effet, un goût fort étrange! — Mais a-t-elle de quoi, monsieur Labrosse? est-elle riche?

LABROSSE.

Riche! Elle possède, je crois, la moitié des rentes inscrites sur le grand-livre. — Peste! elle payerait la dette nationale aussi aisément que moi ma blanchisseuse! Elle a un petit chien qui mange dans de la vaisselle d'or; — elle nourrit son perroquet avec des perles, et pour papier à dévider, elle emploie des billets de banque!

LE COCHER.

Vive Dieu! cette femme-là doit avoir des millions. Mais le capitaine et elle font-ils bon ménage?

LABROSSE.

Ils s'aiment comme des tourtereaux.

LE COCHER.

Peut-on savoir son nom?

LABROSSE.

Miss Lydie Langueur. — Mais il y a une vieille tante qui se met à la traverse; quoique, pour le dire en passant, elle n'ait jamais vu mon maître; — car c'est pendant une visite dans le Glostershire qu'il a fait la connaissance de la jeune personne.

LE COCHER.

Allons, je voudrais les voir attelés au char du mariage. Mais, dites-moi, monsieur Labrosse, quelle espèce de ville est Bath? J'en ai beaucoup entendu parler. C'est un endroit où l'on s'amuse, n'est-il pas vrai?

LABROSSE.

Passablement, Thomas, passablement, — c'est un bon rendez-vous pour les oisifs; — mais je donne la ville au diable; j'en ai tout mon saoûl: ces gens-là me stupéfient avec leur régularité; — pas un coup d'archet, pas une partie de cartes passé onze heu-

le gentleman[1] de monsieur Faulkland et moi, nous nous dédommageons un peu dans des réunions particulières. Je te présenterai à lui, Thomas. Tu le trouveras de ton goût, j'en suis sûr. Mais, Thomas, il faut te civiliser un peu; en vérité, c'est indispensable. — Par exemple, cette perruque; que diable veux-tu faire avec une perruque, Thomas? Les cochers de Londres tant soit peu comme il faut ne portent plus perruque maintenant.

LE COCHER.

Tant pis, monsieur Labrosse, tant pis. — Mort de ma vie! quand j'ai appris que les avocats et les médecins s'étaient mis à porter leurs cheveux naturels, j'ai prévu ce qui s'ensuivrait. Oui, parbleu, quand j'ai vu la mode pénétrer dans le barreau, j'ai deviné qu'elle ne tarderait pas à monter sur le siége! Mais croyez-moi, monsieur Labrosse, c'est une inconséquence : les avocats et les médecins feront de leurs perruques ce qu'il leur plaira ; quant à moi, je garderai la mienne.

LABROSSE.

Allons, Thomas, nous ne nous brouillerons pas pour cela. Mais, regarde donc, Thomas, regarde.

LE COCHER.

Parbleu! c'est le capitaine! Est-ce la demoiselle que je vois avec lui?

LABROSSE.

Non, non; c'est mademoiselle Lucie, la suivante de la maîtresse de mon maître : elles sont logées dans cette maison. — Mais il faut que j'aille le rejoindre, pour lui conter ce qu'il y a de nouveau.

LE COCHER.

Diable! il lui donne de l'argent! — ainsi, monsieur Labrosse —

LABROSSE.

Adieu, Thomas; j'ai rendez-vous ce soir à huit heures à la porte de Gyde; viens m'y rejoindre, et nous ferons une petite partiè.

Ils s'éloignent.

[1] C'est-à-dire le laquais. En Angleterre, il y a de l'aristocratie jusque dans la domesticité.

SCÈNE II.

Un boudoir dans l'appartement de mistriss Bévue.

LYDIE LANGUEUR est assise sur un canapé, un livre à la main ; — LUCIE revient de faire une commission.

LUCIE.

Ma foi, mademoiselle, j'ai parcouru la moitié de la ville pour le trouver. Je ne crois pas qu'il y ait à Bath un cabinet de lecture que je n'aie pas visité.

LYDIE.

Et tu n'as pas pu te procurer « *la Constance récompensée?* »

LUCIE.

Non, mademoiselle.

LYDIE.

Ni « *la Liaison dangereuse?* »

LUCIE.

Non, mademoiselle.

LYDIE.

Ni « *les Méprises du cœur?* »

LUCIE.

Malheureusement, à ce que m'a dit monsieur Bull, miss Sukey Sounter venait à l'instant même de l'emporter.

LYDIE.

C'est fâcheux! As-tu demandé « *la Situation délicate?* »

LUCIE.

Ou « *les Mémoires de lady Woodford?* » Oui, mademoiselle, j'ai demandé partout cet ouvrage; et j'aurais pu le prendre chez monsieur Frédéric; mais lady Slattern Lounger, qui venait de le renvoyer, l'avait tellement sali et écorné, qu'il n'y avait plus moyen de le lire.

LYDIE.

Vraiment! Oh! oui, je reconnais toujours quand lady Slattern a lu un livre avant moi : elle a véritablement un pouce annotateur, et je crois qu'elle laisse croître ses ongles pour mieux imprimer ses remarques en marge. Voyons, mon enfant, que m'as-tu apporté?

LUCIE.

Oh! voyez, madame! (*Elle tire des livres de ses poches et de dessous son manteau.*) Voici « *l'Homme sensible;* » voici « *Pickle le pèlerin;* » voici « *les Larmes de la sensibilité* et *le Fidèle Homfroi.* »

LYDIE.

Chut! quelqu'un vient; — vois vite qui c'est.

Lucie sort.

LYDIE, *seule, continuant*,

Je crois avoir entendu la voix de ma cousine Julie.

Rentre LUCIE.

LUCIE.

Mon Dieu, madame, voici miss Melville.

LYDIE.

Est-il possible?

Entre JULIE.

LYDIE.

Ma chère Julie, que je suis charmée! — (*Elles s'embrassent.*) Combien ce bonheur est inattendu!

JULIE.

C'est vrai, Lydie; et le plaisir n'en est que plus grand; mais qu'y a-t-il donc? On m'avait dit d'abord que tu n'y étais pas.

LYDIE.

Ah! Julie, j'ai mille choses à te dire: mais apprends-moi d'abord par quel événement tu te trouves à Bath. — Sir Antony est-il ici?

JULIE.

Il y est; voici à peine une heure que nous sommes arrivés, et je pense qu'aussitôt qu'il sera habillé, il viendra faire sa visite à mistriss Bévue.

LYDIE.

En ce cas, avant qu'on vienne nous interrompre, laisse-moi te confier une partie de mes douleurs. Ta prudence peut me condamner, mais je sais que ton bon cœur saura sympathiser avec moi. Mes lettres t'ont appris tous les détails de ma liaison avec Béverley; mais je l'ai perdu, Julie: — Ma tante a tout découvert par une lettre qu'elle a interceptée; et depuis ce moment, elle me retient prisonnière. Cependant, le croiras-tu, elle est devenue positivement amoureuse d'un grand flandrin de baronnet irlandais, qu'elle a rencontré, depuis que nous sommes ici, dans une soirée chez lady Macshuffle.

JULIE.

Tu plaisantes, Julie.

LYDIE.

Non, sur ma parole. — Elle correspond avec lui sous un nom

supposé, jusqu'à ce qu'il lui plaise de se faire connaître; je ne me rappelle plus sous quel nom; c'est quelque chose comme Délie, ou Célie.

JULIE.

Alors, elle est sans doute plus indulgente pour sa nièce?

LYDIE.

Tout au contraire. Depuis qu'elle a découvert sa propre faiblesse, elle est dix fois plus ombrageuse pour la mineure. Et puis, j'ai un autre malheur à t'apprendre; l'odieux Delâcre arrive aujourd'hui même à Bath, de sorte que je vais être persécutée à en perdre tout courage.

JULIE.

Allons, Lydie, allons, espère que tout ira pour le mieux. Sir Antony usera de son influence auprès de mistriss Bévue.

LYDIE.

Mais je ne t'ai pas conté le pire. Malheureusement, au moment où ma tante a tout découvert, je venais de me brouiller avec mon pauvre Béverley, et nous n'avons pu nous raccommoder; car je ne l'ai plus vu depuis.

JULIE.

Qu'avais-tu à lui reprocher?

LYDIE.

Rien du tout. Je ne sais comment cela se faisait, mais depuis que nous nous connaissions, nous n'avions jamais eu la moindre mésintelligence. Je craignis qu'il ne me donnât jamais l'occasion de le quereller; si bien que mardi dernier je m'écrivis à moi-même une lettre, pour m'informer que Béverley faisait alors sa cour à une autre femme. Je signai « un ami qui vous est inconnu; » puis je montrai la lettre à Béverley, lui reprochant sa duplicité, j'entrai dans une violente colère, et jurai de ne plus le revoir.

JULIE.

Et tu l'as laissé partir comme cela, et tu ne l'as pas revu depuis?

LYDIE.

C'est justement le lendemain que ma tante a tout découvert; je voulais le tourmenter pendant trois jours et demi seulement; et voilà maintenant que je l'ai perdu pour toujours.

JULIE.

S'il est aussi méritant et aussi sincère que tu me l'as représenté, il ne renoncera pas à toi pour si peu de chose. — Cepen-

dant, fais tes réflexions, Lydie; tu me dis que ce n'est qu'un enseigne, et tu as trente mille livres sterling de fortune!

LYDIE.

Oui, mais tu sais que je perds la plus grande partie de ma fortune si je me marie avant ma majorité sans le consentement de ma tante; c'est justement ce que j'ai résolu de faire depuis que je sais la peine qui y est attachée : et jamais je n'aimerais un homme qui me demanderait seulement vingt-quatre heures de réflexion pour se décider sur ce point.

JULIE.

Voilà, par exemple, de la bizarrerie.

LYDIE.

Eh quoi! Julie m'accuse de bizarrerie? Je croyais que son adorateur Faulkland l'y avait accoutumée.

JULIE.

Je n'aime pas en lui jusqu'à ses défauts.

LYDIE.

Mais tu l'as, sans doute, envoyé prévenir de ton arrivée?

JULIE.

Pas encore, sur ma parole! et il n'a pas la moindre idée que je sois à Bath. — La résolution de sir Antony a été si soudaine, que je n'ai pas eu le temps de l'en instruire.

LYDIE.

Bien, Julie; tu es ta maîtresse, quoique sous la protection de sir Antony; cependant voilà un an que tu es l'esclave des caprices, des lubies, de la jalousie de cet ingrat Faulkland, qui ajourne sans cesse le moment d'assumer les droits d'époux, quoique, sous le titre d'amant, tu lui laisses prendre sur toi une autorité non moins absolue.

JULIE.

Tu es complètement dans l'erreur. Nous avons été fiancés avant la mort de mon père; cet événement et quelques embarras qui en sont résultés ont fait différer ce qui, j'en ai la certitude, est le vœu le plus ardent de mon cher Faulkland. Il est trop généreux pour agir légèrement en pareille matière; et quant à son caractère, là aussi tu es injuste à son égard. Non, Julie, il est trop fier, trop noble pour être jaloux; s'il est susceptible, c'est sans dissimulation; s'il est chagrin, c'est sans rudesse. N'étant point accoutumé aux futilités de l'amour, il néglige ces petits devoirs qu'on attend d'un amant; mais, comme son cœur n'est point blasé, son affection est ardente et sincère; et comme elle absorbe son âme tout entière, il exige que chacun des regards,

chacun des sentimens de sa maîtresse soient en unisson avec les siens. Mais, en même temps que sa fierté demande ce retour complet, sa modestie lui fait fermer les yeux sur les qualités personnelles qui lui donneraient des droits à l'obtenir; et ne se croyant pas le droit d'être aimé comme il le désire, il craint toujours de ne pas l'être assez. Ceci, je l'avoue, m'a fait passer bien des heures pénibles; mais j'ai appris à lui tenir compte d'imperfections qui naissent de l'ardeur même de son attachement.

LYDIE.

Allons, je ne te blâme pas d'embrasser sa défense; mais, avoue-le-moi franchement, Julie, s'il ne t'avait pas sauvé la vie, crois-tu que tu lui serais aussi attachée que tu l'es? Crois-moi, le coup de vent qui a fait chavirer le bateau sur lequel tu étais, a été pour lui un vent propice, une vraie brise d'amour.

JULIE.

La reconnaissance peut avoir fortifié mon attachement pour monsieur Faulkland; mais je l'aimais avant de lui devoir la vie; toutefois, cela seul serait un titre suffisant. —

LYDIE.

Un titre! comment donc! mais un chien barbet en aurait fait autant! Pour moi, jamais la pensée ne me viendrait de donner mon cœur à un homme, parce qu'il sait nager! — Qui vient?

LUCIE accourt.

LUCIE.

O mademoiselle! voici sir Antony Absolu qui arrive avec votre tante.

LYDIE.

Ils n'entreront pas dans cette pièce! — Lucie, va faire le guet.

Lucie sort.

JULIE.

Il faut que je parte. Sir Antony ne sait pas que je suis ici, et s'il m'y rencontre, il me gardera avec lui pour me faire voir la ville. Je prendrai une autre occasion de présenter mes respects à mistriss Bévue; et alors, elle pourra tout à son aise me régaler de ses expressions choisies, si ingénieusement employées hors de propos, bien que correctement prononcées.

Entre LUCIE.

LUCIE.

O mon Dieu, mademoiselle! les voilà qui montent.

LYDIE.

Allons, je ne te retiens pas. Adieu, ma chère Julie! Je suis certaine que tu as hâte d'envoyer chez Faulkland. Par ici, — en traversant ma chambre, tu trouveras un autre escalier.

JULIE.

Adieu.

Elle sort.

LYDIE.

Tiens, ma chère Lucie, cache ces livres. Vite, vite. Jette *Pickle le pèlerin* sous la console; et *Roderick l'aventurier* dans le cabinet. Place *l'Adultère innocent* dans les *Devoirs de l'homme*. Cache *lord Aimworth* sous le canapé; fourre *Ovide* sous le traversin; et mets *l'Homme sensible* dans ta poche. Maintenant, qu'ils viennent.

Entrent MISTRISS BÉVUE et SIR ANTONY ABSOLU.

MISTRISS BÉVUE.

Vous voyez devant vous, sir Antony, la sotte fieffée qui veut absolument déshonorer sa famille, et se donner à un drôle sans un sou vaillant.

LYDIE.

Madame, je pensais —

MISTRISS BÉVUE.

Vous pensiez, mademoiselle! vous n'avez que faire de penser. Il n'est pas bien qu'une jeune personne pense. Mais ce que nous venons vous demander, c'est de nous promettre d'oublier ce drôle, et de le léguer[1] de votre mémoire.

LYDIE.

Ah! madame! notre mémoire est indépendante de notre volonté. Il n'est pas facile d'oublier.

MISTRISS BÉVUE.

Je soutiens le contraire, mademoiselle! il n'y a rien au monde de si facile que d'oublier, quand on veut bien s'en donner la peine. Assurément j'ai oublié votre pauvre cher oncle aussi complètement que s'il n'avait jamais existé; et j'ai cru de mon devoir d'en agir ainsi: permettez-moi de vous dire que ces mémoires opiniâtres ne conviennent pas à une jeune fille.

LYDIE.

Quel crime, madame, ai je donc commis pour mériter d'être traitée ainsi?

[1] De l'élaguer

MISTRISS BÉVUE.

Ne cherchez pas à vous inculper[1] de ce reproche : vous savez que j'en ai des preuves réfragables[2]. Mais, dites-moi, voulez-vous me promettre de faire ce qu'on vous ordonnera ? voulez-vous accepter un époux de la main de vos amis ?

LYDIE.

Madame, je vous dirai franchement, que lors même que je n'aurais de préférence pour personne, le choix que vous avez fait n'obtiendrait que mon aversion.

MISTRISS BÉVUE.

Qu'avez-vous à faire, mademoiselle, de préférence et d'aversion ? elles ne conviennent point à une jeune personne ; et comme l'une et l'autre sont passagères, sachez que dans le mariage il n'est pas mal de commencer par un peu d'aversion. Certes, avant d'épouser votre pauvre cher oncle, je le haïssais comme un nègre ; et néanmoins, mademoiselle, vous savez comme j'ai rempli mes devoirs d'épouse, et quand il a plu au ciel de m'en débarrasser, Dieu sait que de larmes j'ai versées ! Mais si nous vous accordons la liberté de faire un autre choix, nous promettrez-vous de renoncer à votre Béverley ?

LYDIE.

Si je pouvais démentir ma pensée au point de faire une telle promesse, mes actions démentiraient également mes paroles.

MISTRISS BÉVUE.

Allez dans votre chambre ; la seule compagnie qui vous convienne, c'est votre mauvaise humeur.

LYDIE.

Volontiers, madame, je ne perdrai pas au change.

Elle sort.

MISTRISS BÉVUE.

Voilà, j'espère, une péronelle lutinée[3].

SIR ANTONY.

Cela ne m'étonne pas, madame ; voilà ce que c'est que d'enseigner à lire aux jeunes filles. En venant ici, mistriss Bévue, j'ai vu la suivante de votre nièce sortir d'un cabinet de lecture ; elle tenait un livre dans chaque main ; c'étaient des volumes cartonnés, à couvertures marbrées. A dater de ce moment, j'ai deviné d'avance combien j'allais trouver de soumission dans sa maîtresse.

MISTRISS BÉVUE.

Cette ville est bien immorale.

[1] Disculper.— [2] Irréfragable. — [3] Obstinée.

SIR ANTONY.

Madame, un cabinet de lecture dans une ville est un arbre de science diabolique ; cet arbre est toujours vert ; il fleurit toute l'année ; et vous pouvez compter, mistriss Bévue, que celles qui se plaisent tant à palper ses feuilles, finiront par convoiter le fruit.

MISTRISS BÉVUE.

Fi donc, sir Antony ; ce que vous dites là est laconique[1] sans doute.

SIR ANTONY.

Mais, sérieusement, mistriss Bévue, quelles sont les connaissances que vous permettriez à une femme ?

MISTRISS BÉVUE.

Écoutez-moi, sir Antony. Je serais loin de vouloir que ma fille fût un prestige[2] de science ; je pense qu'une instruction trop étendue est déplacée dans une jeune personne ; par exemple, je ne permettrais pas qu'elle s'occupât de grec, d'hébreu, d'algèbre, de simonie, de fluxions, de paradoxes, et autres connaissances inflammatoires ; il ne serait pas non plus nécessaire qu'elle maniât aucun de vos instrumens mathématiques, astronomiques et diaboliques ; mais, sir Antony, à neuf ans, je la mettrais en pension, pour lui faire apprendre un peu d'ingénuité et d'artifice. A cela, elle ajouterait une connaissance superflue[3] du calcul ; et plus tard, je lui ferais apprendre la géométrie, afin de lui donner quelques notions sur les pays apostrophes[4]. Avant tout, je voudrais qu'elle apprît l'orthodoxie[5]. Voilà, sir Antony, les connaissances que je voudrais voir à une femme ; et je ne pense pas qu'il y ait là un seul article superstitieux[6].

SIR ANTONY.

C'est bien, c'est bien, mistriss Bévue ; je ne veux pas pousser plus loin avec vous cette discussion ; cependant j'avouerai que votre argumentation est des plus polies et des plus accommodantes ; car sur trois paroles que vous prononcez il y en a une qui me donne gain de cause. Mais venons à un point plus important ; — vous dites donc que vous n'avez rien à objecter à ma proposition ?

MISTRISS BÉVUE.

Rien, je vous assure. Je n'ai point d'engagement positif avec

[1] Ironique. — [2] Prodige. — [3] Superficielle. — [4] Limitrophe. — [5] Orthographe. — [6] Superflu.

monsieur Delâcre; et l'obstination même que met Lydie à le repousser, offre à votre fils une chance de plus.

SIR ANTONY.

Fort bien, madame; je vais sur-le-champ mander le jeune homme. Il ne sait rien encore de tout ceci, bien qu'il y ait déjà quelque temps que je rumine ce projet. Il est maintenant à son régiment.

MISTRISS BÉVUE.

Nous n'avons jamais vu votre fils, sir Antony; mais j'espère qu'aucune opposition ne s'élèvera de son côté.

SIR ANTONY.

Des oppositions! qu'il en fasse s'il ose! — Non, non, mistriss Bévue, Jack[1] sait qu'il suffit de la plus légère hésitation pour qu'à l'instant même j'entre en fureur. Dans son enfance, ma manière d'en user avec lui a toujours été des plus simples. Je lui disais : « Jack, fais cela. » — Pour peu qu'il hésitât, d'un coup de poing je l'étendais à terre, et s'il grognait, je le mettais à la porte.

MISTRISS BÉVUE.

C'est la meilleure manière de s'y prendre, en vérité. Il n'y a rien de plus congruent[2] pour la jeunesse que la sévérité. Ainsi donc, sir Antony, je vais donner à monsieur Delâcre son congé, et préparer Lydie à recevoir les hommages de votre fils; de mon côté, j'espère que vous la représenterez au capitaine comme un objet qui n'est pas tout-à-fait dédaignable.

SIR ANTONY.

Madame, j'aborderai ce sujet avec circonspection. Il faut que je vous quitte. Je vous en supplie, mistriss Bévue, veuillez traiter cette affaire rondement avec la demoiselle. Croyez-moi, montrez de la fermeté. Si elle refuse le parti qu'on lui propose, enfermez-la sous clef; et si vous permettiez aux domestiques d'oublier pendant trois ou quatre jours de lui apporter son dîner, je vous promets qu'elle ne tarderait pas à se soumettre.

Il sort.

MISTRISS BÉVUE, *seule.*

En tout cas, je ne serai pas fâchée de la voir hors de ma tutelle. Elle doit avoir découvert quelque chose de mon faible pour sir Lucius Tête-Chaude. Je ne pense pas que Lucie m'ait trahie! Non, cette fille est trop bête; elle m'en aurait fait l'aveu. (*Appelant.*) Lucie! Lucie! — Si elle avait été une de ces filles

[1] Diminutif de John, Jean. — [2] Salutaire.

artificielles[1] ecomme on en voit tant, je me serais bien donné de garde de me fier à elle.

Entre LUCIE.

LUCIE.

M'avez-vous appelée, madame?

MISTRISS BÉVUE.

Oui, ma fille. Pendant que tu étais sortie, as-tu vu sir Lucius?

LUCIE.

Non, madame, pas le moins du monde.

MISTRISS BÉVUE.

Tu es bien sûre, Lucie, que tu n'as parlé à personne?

LUCIE.

O mort de ma vie! je me couperais plutôt la langue!

MISTRISS BÉVUE.

C'est bien; surtout qu'on n'abuse pas de ta simplicité.

LUCIE.

Non, madame.

MISTRISS BÉVUE.

Viens me trouver tout-à-l'heure, et je te donnerai une nouvelle lettre pour sir Lucius. Mais rappelle-toi bien, Lucie, que si jamais il t'arrive de révéler ce que l'on te confie, à moins que ce ne soit pour me faire confidence des secrets des autres, tu perdras sans retour ma malveillance[2], et ta bêtise n'excusera pas à mes yeux ta localité[3].

Elle sort.

LUCIE, *seule*.

Ha! ha! ha! Donnons à ma chère bêtise un moment de répit. (*Quittant son air gauche et niais.*) Laissons les filles de ma condition se vanter de leur habileté et de leur intelligence dans les affaires qui leur sont confiées; vive un masque de niaiserie; et sous ce masque une paire d'yeux perçans veillant sur nos intérêts! Récapitulons ce que m'a depuis peu rapporté ma bêtise. (*Elle tire de sa poche un papier et lit.*) « Pour avoir approuvé » le projet de miss Lydie Langueur de s'enfuir avec un ensei- » gne, reçu en numéraire, en diverses fois, douze livres ster- » ling, douze shellings; plus, cinq robes, des chapeaux, des » cols, des bonnets, etc., etc., à foison. Reçu du susdit enseigne, » depuis un mois, six guinées et demie. Item, de mistriss Bévue, » pour lui avoir livré les secrets des deux jeunes gens, » lorsqu'il

[1] Artificieuses. — [2] Bienveillance. — [3] Loquacité.

s'agissait de choses qu'elle aurait infailliblement découvertes elle-même, « deux guinées et un châle français. Item, de mon- » sieur Delâcre, pour avoir porté diverses lettres, » que, par parenthèse, je n'ai jamais remises, « deux guinées et une paire de » boucles. Item, de sir Lucius Tête-Chaude, trois écus de cinq » shellings, deux montres d'or et une tabatière en argent. » A merveille, ma chère bêtise! Cependant j'ai dû faire croire à mon Irlandais qu'il correspondait, non avec la tante, mais avec la nièce; car, bien qu'il ne soit pas plus riche qu'il ne faut, j'ai trouvé qu'il avait trop de fierté et de délicatesse pour sacrifier les sentimens d'un galant homme aux exigences de sa fortune.

Elle sort.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

L'appartement du capitaine Absolu.

Entrent LE CAPITAINE ABSOLU et LABROSSE.

LABROSSE.

Monsieur, pendant que j'étais là, sir Antony est entré; je lui ai dit que vous m'aviez envoyé demander des nouvelles de sa santé, et savoir s'il lui convenait de vous recevoir.

LE CAPITAINE.

Et qu'a-t-il dit en apprenant que j'étais à Bath?

LABROSSE.

Monsieur, je n'ai vu de ma vie un vieillard plus étonné.

LE CAPITAINE.

Eh bien! qu'as-tu dit?

LABROSSE.

Oh! monsieur, j'ai fait un mensonge; je ne me rappelle plus positivement lequel; mais vous pouvez être certain que je ne lui ai pas dit un mot de vrai. Cependant, crainte de méprises pour l'avenir, et c'est une question que je vous soumets, peut-être serait-il à propos que nous convinssions du motif qui vous a conduit à Bath, ne fût-ce que pour mentir avec un peu d'accord. J'ai trouvé dans les gens de sir Antony, monsieur, de la curiosité, beaucoup de curiosité.

LE CAPITAINE.

J'espère que tu ne leur as rien dit?

LABROSSE.

Pas un mot, monsieur, pas un mot. Il est vrai que le cocher, monsieur Thomas, que je regarde comme le plus discret des cochers, —

LE CAPITAINE.

Par la sangbleu, bélître, tu ne te seras pas ouvert à lui?

LABROSSE.

Oh! non, monsieur, — non, — non, — je ne lui ai pas dit une syllabe, sur ma parole; — il est bien vrai qu'il s'est montré un peu curieux, mais j'ai été fin, monsieur, diablement fin! « Honnête Thomas, » —ai-je dit, — vous savez qu'on qualifie les gens d'honnêtes en parlant à ses inférieurs, — « mon maître est venu à Bath pour recruter, » — que ce soient des soldats, de l'argent, ou de la santé, — vous savez, monsieur, que c'est un point qui ne regarde ni lui ni personne.

LE CAPITAINE.

Va pour le recrutement, — soit.

LABROSSE.

Oh! monsieur, le recrutement fera on ne peut mieux; — pour donner à la chose un air de vraisemblance, j'ai dit à Thomas que vous aviez déjà enrégimenté cinq porteurs sans emploi, sept garçons des clubs de l'opposition [1], et treize garçons de billard.

LE CAPITAINE.

Imbécile, n'en dis jamais plus qu'il n'est nécessaire.

LABROSSE.

Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi. Mais, avec le respect que je vous dois, un mensonge n'est rien, s'il n'est habilement soutenu. Toutes les fois que je fais appel à mon imaginative pour un mensonge bien coulant, j'ai toujours soin de forger l'endossement en même temps que le billet.

LE CAPITAINE.

Oui, mais prends garde de nuire à ton crédit, en multipliant trop les garanties. Monsieur Faulkland est-il de retour?

LABROSSE.

Monsieur, il est là-haut qui change d'habit.

[1] On sait qu'en Angleterre les partis politiques ont leurs clubs attitrés.

LE CAPITAINE.

Peux-tu me dire s'il est instruit de l'arrivée de sir Antony et de miss Melville?

LABROSSE.

Je crois que non, monsieur. Depuis son arrivée il n'a encore vu personne, si ce n'est le domestique qui était avec lui à Bristol. Je crois, monsieur, que j'entends monsieur Faulkland descendre. —

LE CAPITAINE.

Va lui dire que je suis ici.

LABROSSE.

Oui, monsieur. (*Il va pour sortir, puis revient sur ses pas.*) Vous me pardonnerez, monsieur, mais dans le cas où sir Antony viendrait vous voir, vous m'obligeriez de vous rappeler que nous sommes ici occupés à recruter. Et si, par égard pour ma réputation, vous vouliez bien dire un mot des porteurs et des garçons de billard, je vous aurais la plus grande obligation, — car, voyez-vous, bien que je ne me fasse jamais scrupule de mentir pour servir mon maître, cependant on ne saurait se voir surpris en flagrant délit de mensonge, sans que la conscience en soit affectée.

Il sort.

LE CAPITAINE, *seul.*

Maintenant, préparons-nous à recevoir mon bizarre ami : — s'il ne sait pas encore que sa maîtresse est ici, je veux le tracasser un peu avant de le lui dire. —

Entre LABROSSE.

LABROSSE.

Monsieur Faulkland.

Il sort.

LABROSSE rentre, introduit M. FAULKLAND, et sort.

LE CAPITAINE.

Faulkland, sois de nouveau le bienvenu à Bath; tu es de retour à point nommé.

FAULKLAND.

Oui, après avoir terminé l'affaire pour laquelle j'étais parti, je n'avais plus rien qui me retînt. Eh bien, quoi de nouveau depuis que je t'ai quitté? où en es-tu avec Lydie?

LE CAPITAINE.

A peu près au point où j'en étais.

FAULKLAND.

Tu laisses trop long-temps traîner les choses; — si tu es sûr d'elle, propose-toi à la tante, de ton chef, et écris à sir Antony pour obtenir son consentement.

LE CAPITAINE.

Doucement, doucement; je suis convaincu que ma Lydie consentirait à se faire enlever par l'enseigne Béverley; mais je ne suis pas certain qu'elle voulût de moi à la condition du consentement de nos familles respectives, de la cérémonie monotone d'un mariage régulier, et avec l'inconvénient, de ma part, d'une grande fortune en perspective! J'espère, Faulkland, qu'aujourd'hui tu dîneras avec nous à l'hôtel?

FAULKLAND.

Cela ne sera pas possible; je ne suis pas assez gai pour être de la partie.

LE CAPITAINE.

Par le ciel! il me faudra absolument répudier ta compagnie. Tu es l'amant le plus ennuyeux, le plus fantasque, le plus incorrigible! — Aime comme doit aimer un homme.

FAULKLAND.

Ah! Jack, tu n'as pas comme moi le cœur et l'âme absorbés par un objet unique. Tu joues gros jeu; mais si tu venais à perdre, tu pourrais tenter de nouveau la fortune; moi, j'ai mis toute ma somme de bonheur sur cette carte, et si je ne gagne pas, j'aurai tout perdu.

LE CAPITAINE.

Mais, au nom du ciel, quels motifs d'appréhension peut en ce moment concevoir ton bizarre cerveau?

FAULKLAND.

Quels motifs d'appréhension, dis-tu? Mon Dieu! n'y en a-t-il pas mille? Je crains qu'elle ne soit triste; je tremble pour sa santé, pour sa vie. — O Jack! quand deux âmes délicates et sensibles sont séparées, le moindre signe dans le ciel, la moindre perturbation dans les élémens, le moindre souffle de la brise, sont pour le cœur d'un amant la source de pressentimens sinistres.

LE CAPITAINE.

Oui; mais il dépend de nous d'admettre ou de rejeter ces pressentimens-là. Si bien donc, Faulkland, que si tu étais sûr que Julie est en bonne santé et de bonne humeur, ta satisfaction serait complète?

FAULKLAND.

Je serais heureux au-delà de toute expression. — Mon anxiété n'a pas d'autre motif.

LE CAPITAINE.

Mets donc un terme à ton anxiété. — Miss Melville jouit d'une santé parfaite, et est en ce moment à Bath.

FAULKLAND.

De grâce, Jack, — ne te joue pas de moi

LE CAPITAINE.

Il y a une heure à peine qu'elle est arrivée ici avec mon père.

FAULKLAND.

Parles-tu sérieusement ?

LE CAPITAINE.

Je croyais sir Antony assez connu de toi pour qu'une boutade de ce genre ne t'étonnât point de sa part. Sérieusement donc, la chose est telle que je te la dis.

FAULKLAND.

Mon cher Jack, — à présent, il n'est rien sur la terre qui puisse me causer un moment de souci.

Entre LABROSSE.

LABROSSE.

Monsieur Delâcre, arrivé à l'instant, est en bas.

LE CAPITAINE.

Reste, Faulkland ; ce Delâcre demeure à un mille de sir Antony ; et il pourra te donner des nouvelles de ta maîtresse. — Labrosse, fais monter ce monsieur.

Labrosse sort.

FAULKLAND.

Est-ce qu'il est lié avec la famille ?

LE CAPITAINE.

Oh ! très-intimement. Il est aussi mon rival, c'est-à-dire de mon autre moi ; car il ne soupçonne même pas que son ami le capitaine Absolu ait jamais vu la demoiselle en question ; et il n'y a rien de plaisant comme de l'entendre se plaindre d'un certain Béverley, son rival, un fat, un poltron, qui —

FAULKLAND.

Chut ! — le voici.

Entre DELACRE.

DELACRE.

Ah ! mon cher ami, noble capitaine, honnête Jack, comment

te portes-tu ? — (*A Faulkland.*) Monsieur, je suis votre humble serviteur. — Il fait chaud sur les grands chemins, Jack. Fouets et roues de Dieu! j'ai voyagé avec la rapidité d'une comète, traînant après moi une queue de poussière longue comme la grande avenue du parc.

LE CAPITAINE.

Ah! Robert, vous êtes effectivement une planète excentrique; mais nous savons qu'en venant ici vous obéissez à la loi de votre attraction. Permettez-moi de vous présenter monsieur Faulkland. — Monsieur Faulkland, je vous présente monsieur Delâcre.

DELACRE.

Monsieur, je suis enchanté de vous voir : Monsieur, je serai charmé de faire votre connaissance. — Dis donc, Jack, — n'est ce pas monsieur Faulkland qui —

LE CAPITAINE.

Oui, Robert, le monsieur Faulkland de miss Melville.

DELACRE.

Ah! monsieur Faulkland, vous êtes, ma foi, un heureux mortel!

FAULKLAND.

Monsieur, je n'ai pas encore vu miss Melville; j'espère qu'elle est en bonne santé et qu'elle passe gaiement son temps dans le Devonshire.

DELACRE.

Je ne l'ai, de ma vie, vue en meilleures dispositions. Rougeur et incarnat de Dieu! elle a la santé aussi florissante que Spa en Allemagne.

FAULKLAND.

En vérité! on m'avait dit qu'elle avait été légèrement indisposée.

DELACRE.

C'est faux, monsieur, c'est faux; on vous aura dit cela pour vous tourmenter; c'est tout le contraire, je vous assure.

Il se promène de long en large dans l'appartement.

FAULKLAND.

Tu le vois, Jack, elle s'en tire mieux que moi; l'inquiétude m'avait presque rendu malade.

LE CAPITAINE.

Ne vas-tu pas te fâcher contre ta maîtresse parce qu'elle se porte bien?

FAULKLAND.

Non, non; tu ne me comprends pas : cependant, à y bien ré-

fléchir, une petite indisposition ne messiérait pas en l'absence de ceux que nous aimons. Avoue-le-moi, n'y a-t-il pas quelque chose de désobligeant dans cette santé opiniâtre, robuste et impassible?

LE CAPITAINE.

Oh! sans nul doute, c'est fort mal à elle de se bien porter en ton absence.

DELACRE, *revenant sur ses pas.*

Vous êtes fort bien logé, Jack.

FAULKLAND, *à Delâcre.*

Vous disiez donc, monsieur, que miss Melville était on ne peut mieux; elle est sans doute bien gaie, — toujours dans la joie, n'est-il pas vrai?

DELACRE.

Si elle est gaie! cricris de Dieu! Elle répand l'animation et la vie partout où elle va, tant elle est aimable et enjouée! tant chez elle l'esprit et la gaieté abondent!

Il recommence à se promener de long en large.

FAULKLAND.

Sur mon âme! il y a dans la femme une légèreté innée que rien ne peut surmonter! — Quoi! elle est heureuse, et loin de moi!

LE CAPITAINE.

Tout-à-l'heure tu ne redoutais qu'une chose, c'est que ta maîtresse fût triste.

FAULKLAND.

Dis-moi, Jack, ai-je répandu l'animation et la vie partout où j'ai été?

LE CAPITAINE.

Oh! non, assurément.

FAULKLAND.

Ai-je été aimable et enjoué?

LE CAPITAINE.

Oh! sur ma parole, je t'absous de ce reproche.

FAULKLAND.

A-t-on vu abonder chez moi l'esprit et la gaieté?

LE CAPITAINE.

Non, ma foi; on doit te rendre la justice de convenir que tu t'es montré d'une taciturnité insupportable.

DELACRE, *s'avançant.*

Qu'a donc ce monsieur?

LE CAPITAINE.

Il exprime sa satisfaction d'apprendre que Julie est si bien portante et si heureuse,—voilà tout, —n'est-ce pas, Faulkland?

FAULKLAND.

Oui, oui; elle est heureusement organisée.

DELACRE.

C'est vrai; — et puis elle possède des talens si variés, — une voix si délicieuse, — elle joue si bien du clavecin; — elle est si experte en bémol et dièse; elle roucoule si agréablement! — Blanches et demi-croches de Dieu! il fallait l'entendre l'autre jour gazouiller au concert de monsieur Piano.

Il chante.

Mon cœur est à moi,
Et nul n'a ma foi.

C'est cela, à s'y méprendre.

FAULKLAND.

Sot, imbécile que je suis, d'avoir placé toutes mes espérances de bonheur sur une pareille coquette! Par la sangbleu! prostituer au milieu d'un cercle ses talens et sa voix! Égayer par des chants son cœur volage! Qu'en dis-tu, mon cher?

LE CAPITAINE.

Je dis, mon cher, que je serais charmé de savoir ma maîtresse en si joyeuse humeur.

FAULKLAND.

Vois-tu, — je ne suis pas fâché qu'elle soit gaie; au contraire, j'en suis bien aise, — mais elle a aussi dansé, sans doute.

DELACRE.

Que dit ce monsieur? il parle de danse, je crois.

LE CAPITAINE.

Il dit que la demoiselle dont nous parlons danse aussi bien qu'elle chante.

DELACRE.

Sans aucun doute; au bal des dernières courses [1] —

FAULKLAND.

Malédiction! (*Delâcre s'approche de lui.*) Voilà, voilà! je te le disais bien! je te le disais! elle se donne du bon temps en mon absence! Danser!

LE CAPITAINE.

Au nom du ciel, Faulkland, ne sois donc pas si ridicule! Supposons qu'elle ait dansé; quel mal y aurait-il? Est-ce qu'il n'arrive pas souvent que les devoirs de la société nous obligent —

[1] Il s'agit ici d'un bal donné à l'occasion des courses de chevaux.

FAULKLAND.

Bien, bien, je saurai me contenir, — peut-être, comme tu dis, — par pure bienséance. — Monsieur, — monsieur, — quel est son nom maudit?

LE CAPITAINE.

Delàcre, Delàcre.

FAULKLAND.

Oh! oui; monsieur Delàcre, tout-à-l'heure vous vantiez la supériorité de miss Melville à danser un menuet, n'est-il pas vrai?

DELACRE.

Oh! pour cela, je vous le garantis, — mais c'est surtout de ses contredanses que je voulais parler. Éblouissemens de Dieu! quel air elle vous a!

FAULKLAND.

Que le destin la confonde! Défends-la sur ce chapitre, Absolu! Que ne la défends-tu encore? des contredanses! des gigues et des ronds de jambes! ai-je tort, maintenant? J'aurais pardonné un menuet, — j'aurais passé par dessus cela; oui, je ne me serais pas formalisé d'un menuet, — mais des contredanses! Peste! quand elle aurait dansé un cotillon, je crois que je le lui aurais pardonné, — mais pendant toute une nuit, s'abandonner à des fats; passer de main en main sous leur contact impudique! montrer ses allures comme une jeune jument dressée! Oh! Jack, il ne doit y avoir au monde qu'un seul homme, qu'une femme modeste et à sentimens délicats puisse se résoudre à prendre pour partner dans une contredanse; et même dans ce cas, les autres couples ne devraient être composés que de ses grands-oncles et de ses grand'tantes!

LE CAPITAINE.

Oui, assurément! Il ne devrait y avoir là que des grands-pères et des grand'mères.

FAULKLAND.

Il suffit d'un seul cœur vicieux dans la foule pour infecter tout le reste. Tous les pouls battent à l'unisson aux mesures lascives de la danse; l'air est imprégné de souffles chauds et haletans, une sorte d'électricité d'amour se communique à l'atmosphère, et chaque étincelle amoureuse va frapper tous les points de la chaîne. — Il faut que je te quitte! — Je suis un peu agité, je l'avoue; — et ce maudit lourdaud s'en est aperçu.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

LE CAPITAINE.

Reste encore un moment, Faulkland, et remercie monsieur Delâcre de ses bonnes nouvelles.

FAULKLAND.

Que le diable emporte ses nouvelles !

Il sort.

LE CAPITAINE, *riant.*

Ah! ah! ah! pauvre Faulkland! Il n'y a pas plus de cinq minutes que « rien au monde ne pouvait lui causer un seul moment d'ennui. »

DELACRE.

Est-ce que par hasard ce monsieur se fâcherait parce que j'ai loué sa maîtresse?

LE CAPITAINE.

Mon cher, je le crois un peu jaloux.

DELACRE.

Pas possible! (*Riant.*) Ah! ah! jaloux de moi! la plaisanterie est bonne.

LE CAPITAINE.

Il n'y a rien là d'étrange. Croyez-moi, mon cher, votre grâce piquante, vos manières insinuantes feront bien du ravage parmi les demoiselles de ce pays.

DELACRE.

Ah! vous plaisantez. — Ah! ah! du ravage! — ah! ah! mais vous savez que je ne m'appartiens pas! Ma chère Lydie a sur moi un droit de priorité. Elle ne pouvait me souffrir à la campagne parce que je m'habillais par trop mal. — Mais brandebourgs et broderies de Dieu! je veux qu'ici les choses marchent autrement; les vieilles matrones n'auront plus voix au chapitre. — Je ferai voir à ma vieille garderobe qui est le maître, — et d'abord je vais déposer le frac de chasse, et condamner mes culottes de cuir. — Voilà déjà quelque temps que je fais l'éducation de mes cheveux.

LE CAPITAINE.

En vérité!

DELACRE.

Oui; et bien que les boucles de côté se rebiffent un peu, les cheveux de derrière sont très-dociles.

LE CAPITAINE.

Oh! vous finirez par vous civiliser, je n'en doute pas.

DELACRE.

Décidément, c'est mon projet. — Et puis, si je parviens à

découvrir cet enseigne Béverley, batterie et pierre à fusil de Dieu! je lui ferai voir la différence qu'il y a entre lui et moi.

LE CAPITAINE.

Voilà parler en homme. — Mais, dites-moi, mon cher, je remarque que vous avez adopté une nouvelle manière de jurer tout-à-fait originale. —

DELACRÉ.

Ah! ah! vous l'avez donc remarqué? c'est comme il faut, n'est-ce pas? — Du reste, je n'en suis pas l'inventeur; mais un commandant de notre milice, un savant homme, je vous assure, prétend que nos juremens habituels n'ont aucun sens, et que leur antiquité fait tout leur mérite. Les anciens, ajoute-t-il, ne se faisaient pas faute d'un jurement par-ci par-là; ils juraient par Jupiter! par Bacchus! ou par Mars! ou par Vénus! ou par Pallas! selon le sentiment qu'ils voulaient exprimer; si bien que pour jurer convenablement, ajoute notre petit major, « le serment doit être l'écho de la pensée; » c'est ce que nous nommons le jurement logique, ou juron sentimental. — Ah! ah! c'est comme il faut, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE.

Très comme il faut, et véritablement neuf; — cela va remplacer tous les autres modes d'imprécation; — le règne des jurons vulgaires est à jamais fini.

Entre LABROSSE.

LABROSSE.

Il y a en bas un monsieur qui demande à vous parler. — Dois-je le faire entrer dans le parloir?

LE CAPITAINE.

Oui, fais-le entrer.

DELACRE.

En ce cas, je sors.

LE CAPITAINE.

Restez. — Labrosse, qui est ce monsieur?

LABROSSE.

Votre père, monsieur.

LE CAPITAINE.

Imbécile! pourquoi ne l'as-tu pas fait monter sur-le-champ?

Labrosse sort.

DELACRE.

Tu as à t'entretenir avec sir Antony. De mon côté, j'attends à mon logement un message de mistriss Bévue; j'ai aussi en-

voyé chez mon intime ami, sir Lucius Tête-Chaude. — Adieu, Jack; à ce soir; j'espère que tu boiras une douzaine de rasades à la petite Lydie.

Il sort.

LE CAPITAINE, *seul.*

De tout mon cœur. — Maintenant, préparons-nous à recevoir une semonce paternelle. J'espère qu'il n'aura rien appris du motif qui m'a fait venir ici. La goutte aurait bien dû le retenir dans le Devonshire.

Entre SIR ANTONY.

LE CAPITAINE, *continuant.*

Mon père, je suis charmé de vous voir ici, et de vous trouver aussi bonne mine! — Votre arrivée inopinée à Bath m'avait donné de l'inquiétude pour votre santé.

SIR ANTONY.

Beaucoup d'inquiétude, je n'en doute pas, Jack. — Eh bien, tu es donc ici en recrutement?

LE CAPITAINE.

Oui, mon père, je suis ici pour mon service

SIR ANTONY.

C'est bien, Jack; je suis aise de te voir, quoique je ne m'attendisse pas à te trouver ici; car j'allais t'écrire pour une petite affaire. — Jack, j'ai réfléchi que je commence à devenir vieux et infirme, et que, selon toutes les probabilités, je ne te serai pas long-temps à charge.

LE CAPITAINE.

Pardonnez-moi, mon père, je ne vous ai jamais vu l'air plus robuste et mieux portant, et je prie le ciel de vous conserver long-temps dans cet état.

SIR ANTONY.

Je souhaite de grand cœur que tes prières soient exaucées. Eh bien donc, Jack, j'ai réfléchi que je jouis d'une santé si robuste, que très-probablement j'aurai long-temps encore à t'importuner de ma présence. — Or, Jack, je ne me dissimule pas que le traitement de ton grade, et la pension que j'y ajoute, sont une bien pauvre pitance pour un jeune homme de ta trempe.

LE CAPITAINE.

Mon père, vous êtes bien bon.

SIR ANTONY.

Et je veux que de mon vivant mon fils fasse figure dans le

monde. — J'ai donc résolu de te faire jouir dès aujourd'hui d'une fortune indépendante.

LE CAPITAINE.

Mon père, tant de bonté m'accable. — Je présume, toutefois, que votre volonté n'est pas que je quitte le service.

SIR ANTONY.

Oh! ce sera ta femme qui en décidera.

LE CAPITAINE.

Ma femme, mon père?

SIR ANTONY.

Oui, oui; vous réglerez cela entre vous; vous réglerez cela entre vous.

LE CAPITAINE.

Ma femme, avez-vous dit?

SIR ANTONY.

Oui, ta femme. — Est-ce que je ne t'ai pas déjà parlé d'elle?

LE CAPITAINE.

Vous ne m'en avez pas dit un mot, mon père.

SIR ANTONY.

Oui dà? — C'est pourtant un point qu'il ne faut pas que j'oublie. — Oui, Jack, la fortune dont je te parlais sera un accompagnement du mariage. — Tu ne peux l'obtenir qu'à la condition de prendre femme; mais je pense que ce ne sera pas pour toi un obstacle.

LE CAPITAINE.

Mon père! mon père! vous m'étonnez!

SIR ANTONY.

Que diable a donc l'imbécile? Tu étais, il n'y a qu'un moment, tout gratitude et tout obéissance.

LE CAPITAINE.

Il est vrai, mon père. — Vous parliez d'indépendance et de fortune, mais pas le moins du monde de mariage.

SIR ANTONY.

Eh bien, quelle différence cela fait-il? Mort de ma vie! si tu veux la ferme, tu dois prendre aussi le bétail.

LE CAPITAINE.

Veuillez me dire, mon père, quelle est la personne que vous me destinez.

SIR ANTONY.

Que t'importe? — Allons, vite; promets-moi de l'aimer et de l'épouser sur-le-champ.

LE CAPITAINE.

Assurément, mon père, il y a quelque chose de bien peu raison-

nable à exiger mon amour pour une femme que je ne connais pas.

SIR ANTONY.

Je te trouve bien plus déraisonnable encore, de refuser une femme que tu ne connais pas.

LE CAPITAINE.

Vous m'excuserez, mon père ; mais permettez-moi de vous dire une fois pour toutes, que sur ce point je ne saurais vous obéir.

SIR ANTONY.

Écoute, Jack, — jusqu'ici je t'ai écouté avec patience ; — je suis resté calme, — très-calme ; mais prends-y garde, — tu sais que je suis la complaisance personnifiée, quand je ne suis pas contrecarré ; que je suis l'homme le plus facile à conduire, pourvu que j'aie mes coudées franches ; mais ne me fais pas entrer en fureur.

LE CAPITAINE.

Mon père, je vous le répète, — en ceci je ne puis vous obéir.

SIR ANTONY.

Que je sois damné si, de ma vie, il m'arrive encore de t'appeler Jack.

LE CAPITAINE.

Mon père, veuillez m'entendre.

SIR ANTONY.

Je ne veux rien entendre, — rien, absolument rien ! Donne-moi vite ta parole par un signe de tête. Je t'en avertis, Jack, — je veux dire, misérable, — si tu me refuses, j'en jure par —

LE CAPITAINE.

Quoi, mon père, promettre de m'unir à la laideur en personne !

SIR ANTONY.

Par la sangbleu, elle sera aussi laide qu'il me plaira : elle aura une bosse sur chaque épaule ; elle sera aussi crochue que le croissant de la lune ; elle roulera son œil unique comme le taureau dans le muséum de Cox. Elle aura la peau d'une momie et la barbe d'un juif, et malgré tout cela, je veux que tu la câlines tout le jour, et que tu passes les nuits à composer des sonnets en l'honneur de sa beauté.

LE CAPITAINE.

Voilà ce qui s'appelle de la raison et de la modération !

SIR ANTONY.

Pas de persiflage, butor ! trêve de plaisanterie, monsieur le fat.

LE CAPITAINE.

Je n'ai jamais eu moins envie de plaisanter qu'en ce moment.

SIR ANTONY.

Tu mens; je sais que tu ris sous cape; je sais que tu te moqueras de moi dès que j'aurai le dos tourné.

LE CAPITAINE.

Je sais trop le respect que je vous dois.

SIR ANTONY.

Pas de colère, entends-tu; trêve de violence, s'il te plaît. Cela ne réussira pas avec moi, je te le promets.

LE CAPITAINE.

Je n'ai de ma vie été plus calme.

SIR ANTONY.

C'est un abominable mensonge! — Je sais qu'au fond du cœur tu es en colère; je le sais, jeune hypocrite, — mais cela ne prendra pas.

LE CAPITAINE.

Mon père, je vous assure —

SIR ANTONY.

Ah! tu t'emportes! Ne peux-tu donc être calme comme moi? que diable! Quel bien peut-il résulter de la colère? La colère n'est bonne à rien, impudent que tu es, insolent, insupportable réprouvé! — Voilà que tu reprends ton sourire sardonique! — Cesse de me provoquer; mais tu te fies à la douceur de mon caractère, misérable, tu abuses de ma nature pacifique : — cependant, prends-y garde, — on peut pousser à bout la patience d'un saint! — Écoute-moi bien : je te donne six heures et demie pour faire tes réflexions : si tu consens alors, sans condition, à faire tout ce qu'il me plaira de te commander, en ce cas, — que le diable t'emporte, — je pourrai te pardonner un jour, — sinon, morbleu, garde-toi d'habiter le même hémisphère que moi, de respirer le même air, et de vivre sous le même soleil; va chercher une atmosphère et un soleil à part; je te retirerai ta commission de capitaine; je placerai en ton nom un quart de guinée, et t'assignerai l'intérêt de cette somme pour ta subsistance. Je te désavouerai, je te déshériterai, je cesserai d'être ton père! et que le ciel me confonde si jamais il m'arrive encore de t'appeler Jack.

Il sort.

LE CAPITAINE, *seul.*

Père charmant, bienveillant et sensé, je vous baise les mains.

Entre LABROSSE.

LABROSSE.

Il faut, monsieur, que votre père soit diantrement courroucé; il a descendu l'escalier quatre à quatre, grommelant, grondant, et frappant à grands coups sur la rampe; le chien du cuisinier et moi, nous nous tenions à la porte dans une humble attitude, — crac! le voilà qui m'allonge sur la tête un coup de canne, en me disant de porter cela à mon maître; puis, d'un coup de pied, il jette le pauvre chien dans le carré[1] de la cuisine, en s'écriant que nous sommes trois têtes de cuistres dans un bonnet. Sur ma parole, monsieur, si j'étais à votre place, et si j'avais le malheur d'avoir un père d'aussi mauvaise compagnie, je renoncerais certainement à sa connaissance.

LE CAPITAINE.

Cesse tes impertinens propos. — Est-ce là tout ce que tu as à me dire? Va-t'en!

Il le pousse et sort.

LABROSSE, *seul.*

Ma foi, sir Antony arrange joliment mon maître; il n'ose répliquer à son père, et c'est sur le pauvre Labrosse qu'il exhale sa mauvaise humeur. Quand on est vexé par quelqu'un, se venger sur le premier qui nous tombe sous la main, c'est l'indice du caractère le plus détestable, le plus vil, —

Entre UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur Labrosse! monsieur Labrosse! votre maître vous demande.

LABROSSE.

C'est bien, petit morveux; tu n'as pas besoin de beugler de la sorte. — C'est l'indice du naturel le plus bas, le plus —

LE COMMISSIONNAIRE.

Vite, vite, monsieur Labrosse!

LABROSSE.

Vite! vite! Impudent magot! Est-ce que j'ai des ordres à recevoir de toi, petit impertinent, petit insolent, avorton de cuisine!

Il le chasse à coups de pied et sort.

[1] Espace de quelques pieds carrés servant à laisser arriver l'air et la lumière dans les cuisines anglaises, qui sont ordinairement sous terre.

SCÈNE II.

L'esplanade du nord.

Arrive LUCIE.

LUCIE.

Allons, il me faut inscrire sur les tablettes de ma maîtresse un nouveau prétendant, — le capitaine Absolu. Toutefois, n'inscrivons son nom qu'après que ma bourse en aura reçu l'avis officiel et en forme. Sir Lucius est ordinairement plus ponctuel, quand il vient demander des nouvelles de sa chère Dalia, comme il la nomme : — je m'étonne qu'il ne soit pas encore arrivé!

Arrive SIR LUCIUS TÊTE-CHAUDE.

SIR LUCIUS.

Ah ! ma petite ambassadrice, sur ma parole, voilà déjà quelque temps que je te cherche; voilà une demi-heure que je me promène sur l'esplanade du midi.

LUCIE, *d'un ton de naïveté affectée.*

O mon Dieu! et moi qui vous attendais ici au nord.

SIR LUCIUS.

En vérité! c'est probablement pour cela que nous n'avons pu nous rencontrer. Ce qui m'étonne, c'est que tu aies pu passer sans que je t'aie vue ; — car je faisais un petit somme au café de l'Esplanade, et j'avais pour cela choisi la fenêtre, afin de ne point te manquer.

LUCIE.

Merci de ma vie! je parierais six pence que j'ai passé pendant que vous dormiez.

SIR LUCIUS.

C'est probable ; et je ne me suis aperçu qu'il était si tard que lorsque je me suis éveillé. Mais, ma chère petite, n'as-tu rien pour moi?

LUCIE.

Si fait ; — j'ai dans ma poche une lettre pour vous.

SIR LUCIUS.

En vérité! je me doutais que tu n'étais pas venue les mains vides. Voyons ce que dit la chère enfant.

LUCIE.

Tenez, sir Lucius.

Elle lui donne une lettre.

SIR LUCIUS, *lisant.*

« Monsieur, — il y a souvent dans l'amour une impulsion ex-
» citative dont on peut tirer de plus concluantes inductions que
» d'années entières de félicité conjugale. Telle est la commotion
» que j'ai ressentie à la première vue de sir Lucius Tête-Chaude.»
— En vérité, c'est charmant ! — « Les convenances m'empêchent
» d'en dire davantage ; j'ajouterai seulement que ce sera pour
» moi une infaillible joie que de trouver sir Lucius répondant
» au dernier critérion de mes affections. A vous, tant que vous
» en serez digne.

» Delia. »

En conscience, Lucie, ta maîtresse manie admirablement la langue ! Elle commande au dictionnaire en souveraine absolue ; car, le diable m'emporte, il n'est pas un mot, fût-il à cent lieues, qui ne se hâte de répondre à son appel.

LUCIE.

Oui, monsieur, c'est une dame qui a de l'expérience.

SIR LUCIUS.

De l'expérience ! à dix-sept ans ?

LUCIE.

Il est vrai, monsieur ; — mais elle lit tant ! Mort de ma vie ! si vous saviez comme elle lit !

SIR LUCIUS.

Il faut qu'elle soit diablement instruite pour écrire comme cela ; ce qui n'empêche pas qu'elle n'y mette un peu d'arbitraire ; par exemple, il y a un grand nombre de mots qu'elle a forcément fait entrer au service de ce billet, qui, dans tout pays chrétien, auraient pu légalement s'y refuser. Au surplus, quand c'est le cœur qui conduit la plume, il faut être bien mal appris pour chicaner sur le style.

LUCIE.

Ah ! sir Lucius, si vous entendiez comme elle parle de vous !

SIR LUCIUS.

Oh ! dis-lui qu'elle sera la plus heureuse femme du monde, et lady Tête-Chaude par-dessus le marché ! mais il nous faut obtenir le consentement de la vieille, et faire toutes choses selon les règles.

LUCIE.

Comment donc, sir Lucius, je ne vous croyais pas assez riche pour être si scrupuleux.

SIR LUCIUS.

C'est justement cela, ma chère : je suis tellement pauvre que

je n'ai pas les moyens de faire une mauvaise action. Si je n'étais pas à court d'argent, j'enlèverais ta maîtresse et sa fortune avec le plus grand plaisir. Quoi qu'il en soit, ma petite, (*il lui donne de l'argent*) voici pour t'acheter un ruban; nous nous verrons ce soir, et je te donnerai une réponse sur ce chapitre. Sur ce, friponne, pour que tu ne l'oublies pas, voici les arrhes d'un baiser.

Il l'embrasse.

LUCIE.

O bonté de Dieu! sir Lucius — je n'ai jamais vu un gentleman comme vous! Ma maîtresse ne vous aimera pas si vous prenez de telles libertés.

SIR LUCIUS.

Au contraire, Lucie! — Bah! — la — comment la nomme-t-on? — la retenue, la réserve, dans un amant, est une qualité que les femmes louent plus qu'elles ne l'aiment; si donc, ma chère, ta maîtresse te demande si sir Lucius t'a jamais donné un baiser, dis-lui qu'il t'en a donné cinquante.

LUCIE.

Quoi! voulez-vous donc que je mente?

SIR LUCIUS.

Oh! en ce cas, friponne, je ferai de ce mensonge-là une vérité.

Il va pour l'embrasser de nouveau.

LUCIE.

Fi donc, monsieur! Voici quelqu'un qui vient.

SIR LUCIUS.

Laisse-moi tranquilliser ta conscience.

Il aperçoit Labrosse, et s'éloigne en fredonnant.

Arrive LABROSSE.

LABROSSE.

Ah çà! ah çà! mademoiselle, je vous demande humblement pardon.

LUCIE.

O mon Dieu! — En vérité, monsieur Labrosse, vous effrayez les gens à un point —

LABROSSE.

Allons, allons, Lucie, nous ne sommes ici que nous deux; — or sus donc, un peu moins de simplicité villageoise, et un ou deux grains de sincérité de plus, s'il vous plaît. Vous nous jouez, mademoiselle. Je vous ai vue donner une lettre au baronnet. Mon maître en sera instruit; et s'il ne l'appelle pas sur le terrain, — c'est moi qui m'en charge.

LUCIE.

Ah! ah! ah! comme vous êtes prompts à prendre feu, vous autres, messieurs! Cette lettre était de mistriss Bévue, imbécile. Sir Lucius lui fait la cour, et elle en raffole.

LABROSSE.

Bah! Il y a, parbleu, des gens qui ont un singulier goût. J'ai passé au moins cent fois sous ses fenêtres. Mais que dit notre jeune lady? Y a-t-il quelque message pour mon maître?

LUCIE.

Mauvaises nouvelles, monsieur Labrosse. Il se présente un rival pire que Delâcre! Sir Antony Absolu a proposé son fils.

LABROSSE.

Quoi! le capitaine Absolu?

LUCIE.

Lui-même. — J'ai tout entendu.

LABROSSE.

Ah! ah! ah! la plaisanterie est bonne, en vérité! Adieu, Lucie: il faut que j'aille porter cette nouvelle.

LUCIE.

Vous pouvez rire; mais la chose n'en est pas moins vraie, je vous assure. (*Elle fait quelques pas pour s'éloigner.*) Monsieur Labrosse, dites à votre maître de ne pas se décourager pour cela.

LABROSSE.

Oh! il sera inconsolable!

LUCIE.

Recommandez-lui bien de ne pas même songer à chercher querelle au jeune Absolu.

LABROSSE.

Soyez tranquille, soyez tranquille.

LUCIE.

Dites-lui, surtout, de conserver toute sa fermeté.

LABROSSE.

Je le lui dirai, je le lui dirai.

Ils s'éloignent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'esplanade du nord.

rrive LE CAPITAINE ABSOLU.

LE CAPITAINE.

La chose est, ma foi, comme Labrosse me l'a dit : en vérité, c'est fort drôle! Mon père veut me forcer à épouser la femme dont je trame l'enlèvement. Il faut que pendant quelque temps encore il ignore mes relations avec elle. Il procède dans ces affaires-là d'une manière beaucoup trop sommaire; quoi qu'il en soit, je vais faire à l'instant ma rétractation. Ma conversion est peut-être un peu soudaine, mais je protesterai qu'elle est on ne peut plus sincère. Bon, justement le voilà; il a un air singulièrement rébarbatif.

Il se retire un peu à l'écart.

Arrive SIR ANTONY.

SIR ANTONY.

Non, — plutôt mourir que de lui pardonner! Que dis-je, mourir? je veux vivre cinquante ans encore pour le faire enrager. Dans notre dernière entrevue, peu s'en est fallu que son impudence ne me fît sortir des limites de la modération. C'est un jeune drôle, obstiné, emporté, volontaire! De qui tient-il ce caractère? Voilà ma récompense pour l'avoir fait avant tous ses frères et sœurs, pour l'avoir mis à dix ans dans un régiment de ligne, et lui avoir alloué, depuis lors, cinquante livres sterling annuellement, en sus de sa solde. — Je ne veux plus le voir, non, — jamais, — jamais, — jamais, — jamais.

LE CAPITAINE, *à part.*

Prenons maintenant un visage contrit.

Il s'avance.

SIR ANTONY.

Drôle, sors de ma présence.

LE CAPITAINE.

Mon père, vous voyez devant vous un fils repentant.

SIR ANTONY.

Je vois devant moi un impudent faquin.

LE CAPITAINE.

Un fils pénétré d'un repentir sincère. Je viens, mon père, reconnaître mon erreur, et me soumettre entièrement à vos volontés.

SIR ANTONY.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LE CAPITAINE.

J'ai fait de mûres réflexions; j'ai rappelé à ma mémoire votre bienveillance passée, vos bontés, votre indulgence pour moi.

SIR ANTONY.

Eh bien! après?

LE CAPITAINE.

J'ai attentivement pesé les raisons que vous avez bien voulu m'alléguer touchant le devoir, l'obéissance et l'autorité.

SIR ANTONY.

A la bonne heure, tu parles maintenant un langage sensé. Je n'ai de ma vie rien entendu de plus raisonnable. Que diable! à la bonne heure, j'ai retrouvé mon Jack.

LE CAPITAINE.

Je serai heureux que vous daigniez me restituer ce nom.

SIR ANTONY.

Eh bien donc, Jack, mon cher Jack, je vais te dire maintenant ce qu'est la demoiselle dont je t'ai parlé; sans ton emportement et ta violence, imbécile que tu es, je te l'aurais dit tout d'abord. Jack, prépare-toi à la surprise et au ravissement; — prépare-toi. Que penses-tu de miss Lydie Langueur?

LE CAPITAINE.

Langueur! Quoi, la famille des Langueur, du comté de Worcester?

SIR ANTONY.

Du comté de Worcester? non. Ne te rappelles-tu pas d'avoir vu mistriss Bévue, et sa nièce, miss Langueur, qui étaient venues faire une visite dans le pays, un peu avant ton départ pour ton régiment?

LE CAPITAINE.

Bévue! Langueur! Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu ces noms-là. Attendez pourtant, je pense me rappeler quelque chose comme cela. — Langueur, — Langueur, — Elle louche, n'est-ce pas? elle est petite et a les cheveux rouges?

SIR ANTONY.

Elle, loucher? elle, des cheveux rouges? Non, de par tous les diables.

LE CAPITAINE.

Il faut alors que je l'aie oublié; ce ne peut être la même personne.

SIR ANTONY.

Jack, Jack, que te semble d'une jeune beauté, fraîche éclose pour l'amour, et dans tout l'éclat de ses dix-sept ans?

LE CAPITAINE.

Pour ce qui est de cela, mon père, cela m'est tout-à-fait indifférent. Si je puis vous complaire en ceci, c'est tout ce que je désire.

SIR ANTONY.

Oui, mais, Jack, elle vous a des yeux! quels yeux! si innocemment fripons! si modestement irrésolus! chacun de ses regards parle au cœur et allume une pensée d'amour! Et puis, Jack, ce sont ses joues! quelles joues, Jack! il faut les voir se couvrir d'une vive rougeur sous le regard de ses yeux éloquens! Et puis, Jack, ses lèvres! O Jack, des lèvres qui sourient à leur propre discrétion! et lorsqu'elles ne s'ouvrent pas, elles font une moue si charmante! elles sont si adorables dans leur bouderie! Et puis, Jack, sa gorge! O Jack! Jack!

LE CAPITAINE.

Et laquelle me destinez-vous, mon père, la nièce ou la tante?

SIR ANTONY.

Va-t'en, créature insensible et sans cœur, je te méprise. Quand j'avais ton âge, une description comme cela m'aurait fait voler en l'air comme une fusée! La tante, vraiment? Mort de ma vie! à l'époque où j'enlevai ta mère, je n'aurais rien voulu toucher de vieux ou de laid pour un empire.

LE CAPITAINE.

Pas même pour complaire à votre père, mon père?

SIR ANTONY.

Pour complaire à mon père! diantre! — Pour complaire — à mon père! — oui, oui, certainement; si mon père avait manifesté le désir — ç'aurait été différent. — Et cependant, il était fort loin d'être aussi indulgent que je le suis, Jack.

LE CAPITAINE.

J'en suis persuadé, mon père.

SIR ANTONY.

Mais, là, sérieusement, Jack, tu n'es pas fâché, n'est-ce pas, que ta future soit si belle?

LE CAPITAINE.

Mon père, je vous le répète, vous complaire en ceci est tout ce que je désire. Non que je pense que la beauté dépare une femme; mais veuillez vous rappeler, mon père, que tantôt vous avez parlé d'une bosse ou deux, d'un œil unique, et de quelques autres perfections de la même force; — or, je vous avouerai que sans être par trop difficile, je préfère une femme qui ait tous ses membres, et dont le dos soit dans les proportions requises; en outre, bien qu'il puisse être fort agréable de n'avoir qu'un œil, cependant, comme jusqu'à ce jour la mode a été d'en avoir deux, je ne voudrais pas me singulariser sur cet article.

SIR ANTONY.

Quelle âme sotte et flegmatique! En vérité, tu es un anachorète, un bloc vil et insensible! Toi, militaire! tu n'es sous l'uniforme qu'un soliveau ambulant! Mort de ma vie! je ne sais qui me tient que je n'épouse moi-même la jeune personne!

LE CAPITAINE.

Je suis entièrement à votre disposition, mon père; dans le cas où vous vous proposeriez d'offrir vous-même votre main à miss Langueur, je pense que votre intention serait de me faire épouser la tante; dans le cas où vous changeriez d'idée et prendriez la vieille dame, je suis prêt à épouser la nièce.

SIR ANTONY.

Sur ma parole, Jack, de deux choses l'une, ou tu es un bien grand hypocrite, ou — mais non, je sais que ton indifférence en pareille matière n'est qu'un mensonge, — j'en suis sûr. — Allons, ôte-moi ton masque de réserve; allons, avoue-moi, Jack, que tu viens de m'en imposer, — là, voyons, n'est-il pas vrai? Tu viens de jouer le rôle de Tartuffe, n'est-ce pas, mon enfant? Il faut que cela soit, ou je ne te pardonnerai jamais.

LE CAPITAINE.

Je suis fâché, mon père, que le respect et l'obéissance que je vous porte soient si mal interprétés.

SIR ANTONY.

Va au diable avec ton respect et ton obéissance! Mais, viens avec moi. Je vais écrire un mot à mistriss Bévue, et tu feras sur-le-champ ta visite à la demoiselle. Ses yeux seront pour toi la flamme de Prométhée; — viens; je ne te pardonnerai de ma vie,

si tu ne deviens pas fou de ravissement et d'impatience ; — dans ce cas, ce sera moi qui épouserai la demoiselle.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Le boudoir de Julie.

Entre FAULKLAND.

FAULKLAND.

On m'a dit que Julie allait revenir sur-le-champ ; je m'étonne qu'elle ne soit pas encore de retour ! — Combien, considéré de sang-froid, me paraît méprisable mon caractère fantasque et mécontent ! Quelle joie affectueuse et sincère a brillé dans ses yeux quand j'ai paru devant elle ! Quelle délicatesse dans la chaleur de ses expressions ! — Tout décidé que j'étais à prendre un air de froideur et de reproche, j'étais tout honteux de paraître moins heureux qu'elle. La présence de sir Antony a empêché les questions que j'avais à lui faire. N'importe ; il faut absolument que j'obtienne la conviction qu'elle n'a pas été en mon absence aussi heureuse qu'on me l'a dit. Elle vient, — oui, je reconnais la légèreté de son pas, quand elle sait que son Faulkland impatient compte les momens de son absence.

Entre JULIE.

JULIE.

Je n'espérais pas vous revoir sitôt.

FAULKLAND.

Pouvais-je, ô Julie, me contenter de notre première entrevue, glacée qu'elle a été par la présence d'un tiers ?

JULIE.

O Faulkland ! au moment où votre affection me rend si heureuse, ne me laissez pas croire qu'il ait pu y avoir de la froideur dans notre premier abord.

FAULKLAND.

Vous vous êtes imaginé cela, Julie. J'étais joyeux de vous voir, — de vous voir en si bonne santé : assurément je n'avais aucun motif de froideur.

JULIE.

Il faut alors que quelque chose vous ait offensé ; vous ne devez pas me cacher ce que ce peut être.

FAULKLAND.

Eh bien donc, je vous avouerai que ma joie en apprenant de

votre voisin Delâcre, l'état satisfaisant de votre santé et votre arrivée ici, a été quelque peu amortie par la description qu'il m'a faite de la gaieté de votre humeur, de votre enjouement, — de votre goût pour le chant, — la danse — et je ne sais encore : car, Julie, je suis organisé de manière qu'un moment de joie en votre absence me semble une injure à la constance de mes affections pour vous. Les pleurs qui accompagnent les adieux de deux amans sont un engagement de ne point sourire jusqu'au jour qui les aura ramenés dans les bras l'un de l'autre.

JULIE.

Ne cesserai-je donc jamais de reprocher à mon cher Faulkland cette humeur tourmentante et capricieuse ! Les sots rapports d'un lourdaud peuvent-ils dans votre cœur balancer mon affection éprouvée ?

FAULKLAND.

Ils ne sont d'aucun poids auprès de moi, Julie : non, non, je suis heureux, si vous l'avez été, — seulement dites-moi que vous n'avez pas chanté avec gaieté ; — dites-moi qu'en dansant vous avez pensé à votre Faulkland.

JULIE.

Je ne saurais être heureuse en votre absence. Si je porte dans mes traits l'expression du contentement, c'est pour montrer que je n'ai pas dans l'âme le plus léger doute sur la loyauté de l'amour de Faulkland. Croyez-moi, Faulkland, je ne vous en fais pas un reproche, mais il m'est arrivé bien souvent de voiler ma douleur d'un sourire, pour ne pas laisser deviner à mes amis de qui j'avais à me plaindre et qui faisait couler mes larmes.

FAULKLAND.

Vous avez toujours été pour moi la bonté même ! Oh ! c'est à moi une brutalité impardonnable d'accueillir le plus léger doute sur la sincérité et la constance de votre affection !

JULIE.

Si jamais, à moins de causes que de votre part je ne suppose pas possibles, vous voyez mes affections subir l'altération la plus légère, je consens à être montrée au doigt comme un monstre de légèreté et de lâche ingratitude.

FAULKLAND.

Ah ! Julie ! ce dernier mot sonne mal à mon oreille ! Plût à Dieu que je n'eusse aucun titre à votre gratitude ! Interrogez votre cœur, Julie ; peut-être ce que vous avez pris pour de l'amour n'est-il que l'effusion chaleureuse d'un cœur reconnaissant !

JULIE.

Pour quelle qualité dois-je vous aimer?

FAULKLAND.

Pour aucune; m'aimer pour une qualité quelconque de l'esprit ou de l'intelligence, ce serait seulement m'estimer! Et quant à la beauté personnelle, — je me suis souvent souhaité difforme, afin d'être bien convaincu que je ne dois à ce motif aucune portion de votre amour.

JULIE.

Quand la nature s'est plu à embellir les traits d'un homme, il doit s'en rire comme d'une parure déplacée. J'ai vu des hommes qui, sous ce rapport futile, pourraient l'emporter sur vous; mais mon cœur n'a jamais demandé à mes yeux si cela était ou n'était pas.

FAULKLAND.

Voilà qui n'est pas bien à vous, Julie : je méprise la beauté dans un homme; néanmoins, si vous m'aimez comme je le souhaite, fussé-je un nègre d'Éthiopie, nul ne doit à vos yeux m'égaler en blancheur.

JULIE.

Je vois que vous avez résolu de m'affliger. L'engagement que mon pauvre père nous a fait contracter vous donne plus que les priviléges d'un amant.

FAULKLAND.

Voilà encore, Julie, que vous faites naître des idées qui entretiennent et justifient mes doutes. Qui m'assure que si vous aviez été libre de suivre vos inspirations et si vous n'aviez rien promis, j'aurais encore été l'objet de votre amour persévérant?

JULIE.

Eh bien, maintenant, mettez-moi à l'épreuve; — effaçons le passé; soyons étrangers l'un à l'autre; mon cœur n'en sera pas plus libre.

FAULKLAND.

Encore? ô Julie, que vous êtes prompte! comme vous brûlez d'être libre! Si votre amour pour moi était irrévocable et ardent, vous ne renonceriez pas, même à ma demande, aux droits que vous avez sur moi!

JULIE.

Oh! vous me torturez le cœur! je ne saurais l'endurer plus long-temps!

FAULKLAND.

Loin de moi la pensée de vous affliger. — Si je vous aimais

moins, je ne vous donnerais jamais un moment pénible. Je ne veux pas faire mon panégyrique; cependant je puis dire qu'il n'y a rien ni dans mon âge, ni dans ma personne, ni dans mon caractère, qui puisse inspirer de l'éloignement; ma fortune est de nature à faire absoudre du reproche d'imprudence la personne qui me donnera sa main. O Julie! quand l'amour est ainsi sanctionné par les calculs de la prudence, les esprits timorés peuvent à bon droit suspecter son origine.

JULIE.

Je ne sais où tendent vos insinuations; mais comme elles semblent avoir pour but de m'insulter, je veux vous en épargner le regret. — Je n'ai rien fait pour mériter ce traitement.

Elle sort en sanglotant.

FAULKLAND, *seul.*

Elle pleure! Arrêtez, Julie; — arrêtez, ne fût-ce qu'un moment. — La porte est fermée à clef! Julie! ma chère âme! un mot seulement! — Je l'entends qui sanglote! Malédiction! Quelle brutalité à moi de la traiter ainsi! — ô arrêtez! — Ah! la voilà maintenant qui vient à moi : combien peu de persévérance il y a dans la femme! comme il suffit de quelques paroles tendres pour changer leurs résolutions! (*Il s'assied, et se met à fredonner un air.*) Non, parbleu; elle ne vient pas, et n'en a pas du tout l'intention, je présume! Ce n'est pas là de la persévérance, mais de l'obstination! En tout cas, je n'ai que ce que je mérite. Comment! après une si longue absence chercher querelle à sa tendresse! c'est un procédé barbare et lâche! — Je ne pourrais maintenant paraître à ses yeux sans honte! — J'attendrai que son juste ressentiment soit calmé; et alors s'il m'arrive encore de l'affliger, puissé-je la perdre pour toujours!

Il sort.

SCÈNE III.

L'appartement de mistriss Bévue.

Entre MISTRISS BÉVUE, une lettre à la main; LE CAPITAINE ABSOLU la suit.

MISTRISS BÉVUE.

Votre qualité de fils de sir Antony, capitaine, serait à elle seule une recommandation suffisante; mais votre extérieur parle pour vous, et je suis persuadée que vous méritez le bien qu'on dit ici de vous.

LE CAPITAINE.

Permettez-moi de vous dire, madame, que n'ayant jamais eu le plaisir de voir miss Langueur, pour moi jusqu'à présent le motif déterminant dans cette affaire, c'est l'honneur de m'allier à mistriss Bévue, dont chacun vante les perfections intellectuelles, les manières élégantes et l'instruction sans pédantisme.

MISTRISS BÉVUE.

Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur! veuillez vous asseoir, capitaine. — (*Tous deux s'asseyent.*) — Oh! par le temps qui court, il y a bien peu de cavaliers qui sachent apprécier les qualités ineffectuelles [1] dans une femme! Il en est peu qui sachent combien un peu de savoir sied à une femme bien née. De nos jours, les hommes ne s'attachent qu'au futile éclat de la beauté.

LE CAPITAINE.

Cela n'est que trop vrai, madame; mais c'est un tort dont nos dames, je le crois, doivent partager le blâme. Convaincues de notre admiration exclusive de la beauté, elles ont pensé qu'en elles le savoir était superflu. Pareilles aux arbres de nos jardins, il est rare qu'elles portent des fruits avant que le temps les ait dépouillées de leurs fleurs. Il en est peu qui, comme mistriss Bévue, et l'oranger, étalent à la fois l'un et l'autre trésor.

MISTRISS BÉVUE.

Monsieur, votre politesse me confond. — (*A part.*) Cet homme est véritablement l'ananas de la courtoisie. — Vous n'ignorez pas, capitaine, que cette petite folle a, je ne sais comment, réussi à fixer ses affections sur un enseigne indiscret, vagabond et sans le sou, que nul de nous n'a vu, et que tout le monde ignore.

LE CAPITAINE.

Oh! j'ai déjà entendu parler de cette sotte affaire : ce n'est pas du tout pour moi un obstacle; mais ce doit être bien affligeant pour vous, madame.

MISTRISS BÉVUE.

Oh! j'en ai des attaques de nerfs à un point que vous ne sauriez croire! — Je pensais qu'elle avait cessé de correspondre avec lui; mais voilà qu'aujourd'hui même j'ai encore intercédé [2] une lettre de ce drôle. — Je crois l'avoir dans ma poche.

LE CAPITAINE, *à part.*

Diantre! ma dernière missive.

[1] Intellectuelles. — [2] Intercepté.

MISTRISS BÉVUE.

Justement; la voici.

LE CAPITAINE, *à part.*

C'est bien cela! La petite traîtresse de Lucie!

MISTRISS BÉVUE, *lui remettant la lettre.*

Tenez; peut-être reconnaîtrez-vous l'écriture.

LE CAPITAINE.

Il me semble avoir déjà vu cette écriture-là; — oui, assurément, j'ai déjà vu cette écriture.

MISTRISS BÉVUE.

Voyons, lisez-la, capitaine.

LE CAPITAINE, *lisant.*

« Idole de mon âme, mon adorable Lydie! » — C'est très-tendre, ma foi!

MISTRISS BÉVUE.

Tendre! sur ma conscience, cela va jusqu'au profane!

LE CAPITAINE.

« La nouvelle que vous m annoncez m'a excessivement alar-
» mé, d'autant plus que mon nouveau rival —

MISTRISS BÉVUE.

C'est vous, monsieur.

LE CAPITAINE.

« Passe généralement pour un cavalier accompli, et pour un
» homme d'honneur. » Allons, cela n'est pas mal.

MISTRISS BÉVUE.

Le drôle a ses vues pour écrire cela.

LE CAPITAINE.

Je vous en réponds, madame.

MISTRISS BÉVUE.

Mais, continuez; vous allez voir tout-à-l'heure.

LE CAPITAINE.

« Quant au vieux dragon femelle qui vous garde » — Que veut-il désigner par là?

MISTRISS BÉVUE.

Moi, monsieur, moi, — c'est de moi qu'il veut parler; — qu'en dites-vous, maintenant? — mais poursuivez votre lecture.

LE CAPITAINE.

L'impudent coquin! — « J'y perdrai mes peines, ou j'éluderai
» sa vigilance. D'après ce qu'on m'a dit, cette même vanité ri-
» dicule qui lui fait donner à ses traits vulgaires le relief de la

» parure; et assaisonner son ennuyeux bavardage de grands mots » qu'elle ne comprend pas — »

MISTRISS BÉVUE.

Vous le voyez, monsieur; il s'attaque à mon langage! Que vous en semble? ridiculiser ma manière de parler! A-t-on rien vu de plus brutal? Assurément, si je me pique de quelque chose dans ce monde, c'est de la pureté avec laquelle je parle ma langue simpiternelle[1], et du délicat dérangement[2] de mes circonlocutions[3].

LE CAPITAINE.

Il mérite d'être pendu et écartelé! Continuons: — « Cette » même vanité ridicule — »

MISTRISS BÉVUE.

Il est inutile de répéter, monsieur.

LE CAPITAINE.

Je vous demande pardon, madame, — « La rend pareillement » accessible aux plus grossières déceptions de la flatterie et d'une » admiration feinte » — L'impudent drôle! — « Aussi je me pro» pose de vous voir bientôt du consentement de la vieille sor» cière, et je ferai même en sorte qu'elle nous serve de chaperon » dans nos rendez-vous. » Vit-on jamais pareille effronterie!

MISTRISS BÉVUE.

Avez-vous jamais rien vu de comparable à cela? (*Ils se lèvent.*) Éluder ma vigilance, lui! — oui, nous verrons. — Ha! ha! il prétend avoir ses entrées chez moi; comme cela est probable! — Nous verrons de nous deux qui conduira le mieux son jeu!

LE CAPITAINE.

Nous verrons, madame, — oui, nous verrons. — Ha! ha! ha! un fat, un freluquet! ha! ha! ha! — Dites donc, mistriss Bévue, comme la jeune fille paraît amourachée de ce drôle, si vous m'en croyez, nous la laisserons correspondre avec lui pendant quelque temps; nous lui laisserons même comploter avec lui un enlèvement; vous ferez semblant d'y prêter les mains, — pendant que moi, à point nommé, je prendrai mon drôle au piége et me substituerai à lui pour enlever la belle.

MISTRISS BÉVUE.

Je suis enchantée de ce plan; il ne se peut rien voir de mieux déconcerté[4].

LE CAPITAINE.

Mais, dites-moi, ne pourrais-je en ce moment voir la jeune per-

[1] Maternelle. — [2] Arrangement. — [3] Locutions. — [4] Concerté.

sonne, seulement pour quelques minutes? — Je serais bien aise de faire un peu l'essai de son caractère.

MISTRISS BÉVUE.

Mais je ne sais trop; je doute qu'elle soit préparée à une visite de cette nature. Il faut dans ces choses-là consulter les convenances.

LE CAPITAINE.

Oh! cela ne lui fera rien! — Dites-lui seulement que Béverley. —

MISTRISS BÉVUE.

Monsieur!

LE CAPITAINE, *à part.*

Doucement, ma langue!

MISTRISS BÉVUE.

Que disiez-vous de Béverley?

LE CAPITAINE.

J'allais vous proposer de lui dire, par manière de plaisanterie, que c'est Béverley qui l'attend ici; — vous la verrez alors accourir. — Ha! ha! ha!

MISTRISS BÉVUE.

Elle mérite bien qu'on lui joue ce tour-là; d'ailleurs, vous savez; le drôle lui dit dans sa lettre qu'il obtiendra de moi la permission de la voir. — Ha! ha! je le répète, qu'il y vienne!— (*Appelant.*) Lydie, descendez! — Ah! je leur servirai de chaperon dans leurs rendez-vous! — Ha! ha! ha! — Descendez, vous dis-je, Lydie. — Je ne m'étonne pas de vous voir rire de si bon cœur. — Ha! ha! ha! son impudence est véritablement ridicule.

LE CAPITAINE.

Elle est on ne peut plus ridicule, sur mon âme, madame! — Ha! ha! ha!

MISTRISS BÉVUE.

La petite drôlesse fait semblant de ne pas entendre. Allons, je vais aller la trouver et lui dire tout bonnement ce qu'il en est; elle saura que le capitaine Absolu est venu la voir. Et je l'obligerai bien à se conduire comme il convient à une jeune personne.

LE CAPITAINE.

Comme il vous plaira, madame.

MISTRISS BÉVUE.

Au revoir, capitaine; votre servante. — Ah! je vois que vous n'avez pas encore fini de rire. — Éluder ma vigilance! oui-dà; — ha! ha! ha!

Elle sort.

LE CAPITAINE, *seul.*

Ha! ha! ha! il semblerait maintenant que je puis dépouiller tout déguisement, et que je n'ai plus qu'à saisir ma proie; mais Lydie est si fantasque, qu'en la détrompant je m'expose à la perdre. Voyons si elle me reconnaîtra.

Il se promène en regardant les tableaux.

Entre LYDIE.

LYDIE.

Quelle scène vais-je avoir à subir maintenant? Certes, rien n'est plus affreux que d'être obligée de prêter l'oreille aux répulsives déclarations d'un homme pour qui on n'éprouve que de l'indifférence. — J'ai entendu parler de jeunes filles qui, persécutées, comme je le suis, en ont appelé en faveur de l'amant favorisé, à la générosité de son rival : si j'essayais de ce moyen.— Voilà devant moi ce rival détesté; — c'est aussi un officier! mais quelle différence avec mon Béverley! il tarde bien de m'adresser la parole; — en vérité, voilà un amoureux bien apathique! — Il faut avouer qu'il prend singulièrement ses aises! Parlons la première; — monsieur Absolu!

LE CAPITAINE, *se retournant.*

Mademoiselle.

LYDIE.

O ciel! Béverley!

LE CAPITAINE.

Chut! chut! mon amour! doucement! ne manifestez aucune surprise.

LYDIE.

Je suis saisie d'étonnement, de terreur et de joie! Au nom du ciel, comment vous trouvez-vous ici?

LE CAPITAINE.

J'ai donné le change à votre tante. Je savais que mon nouveau rival devait venir ici ce soir; j'ai pris mes mesures pour qu'il ne vînt pas, et je me suis présenté à elle sous le nom du Capitaine Absolu.

LYDIE.

Oh! c'est charmant! — Et elle vous prend tout de bon pour le jeune Absolu?

LE CAPITAINE.

Oh! elle en est convaincue.

LYDIE, *riant.*

Ha! ha! ha! je ne puis m'empêcher de rire en pensant que nous avons mis sa sagacité en défaut.

LE CAPITAINE.

Mais nous perdons des momens précieux, — nous ne retrouverons peut-être jamais une occasion comme celle-ci. — Je conjure donc mon cher ange, ma bonne Lydie, de fixer le jour où je pourrai l'arracher à une persécution imméritée, et avec une ardeur légitime, solliciter ma récompense.

LYDIE.

Vous consentez donc, Béverley, à renoncer aux richesses méprisables qui devaient former ma dot, ce bagage qui allourdit les ailes de l'amour?

LE CAPITAINE.

Oh! venez à moi telle que je vous vois maintenant, — riche seulement de vos grâces et de vos attraits! — Ne m'apportez pour dot que votre amour, Lydie, ce sera générosité de votre part; car vous savez fort bien que le pauvre Béverley ne peut vous apporter d'autre fortune que son amour.

LYDIE, *à part.*

Que sa parole est persuasive! Comme avec lui la pauvreté sera charmante!

LE CAPITAINE.

Par le ciel, je rejetterais loin de moi avec empressement tous les biens de la fortune, pour jouir du bonheur ineffable de presser ma Lydie sur mon cœur, et de lui dire, «Seule, tu fais toute ma félicité ici bas.» (*Il l'embrasse.*) — (*A part.*) Si elle résiste maintenant, il faut que le diable s'en mêle.

LYDIE, *à part.*

A présent, je pourrais avec lui m'enfuir aux antipodes; mais la mesure de mes persécutions n'est pas encore comblée.

Entre, sans être vue, MISTRISS BÉVUE, qui prête l'oreille à leur conversation.

MISTRISS BÉVUE, *à part.*

Je brûle de savoir comment la petite drôlesse se comporte.

LE CAPITAINE.

Vous êtes bien pensive, Lydie! — Votre chaleur est-elle donc refroidie?

MISTRISS BÉVUE, *à part.*

Sa chaleur refroidie ! — Oh ! oh ! sans doute que tout-à-l'heure elle était en colère ?

LYDIE.

Non ; et tant que je vivrai, elle ne se refroidira pas.

MISTRISS BÉVUE.

Le joli caractère ! Quelle petite diablesse ! Elle veut que sa colère dure autant que sa vie.

LYDIE.

Qu'elle fixe, si elle veut, son choix sur le capitaine Absolu ; moi, je choisis Béverley.

MISTRISS BÉVUE, *à part.*

Son assurance m'étonne ! — lui dire cela en face ?

LE CAPITAINE, *mettant un genou en terre.*

Veuillez donc m'accorder ma demande.

MISTRISS BÉVUE, *à part.*

Le pauvre jeune homme ! il implore à genoux sa pitié ! — Je ne puis me contenir plus long-temps. — (*Haut.*) Eh bien ! dragon de méchanceté, — j'ai tout entendu.

LE CAPITAINE, *à part.*

Le diable emporte sa vigilance !

MISTRISS BÉVUE.

Capitaine Absolu, — je ne sais comment m'y prendre pour excuser auprès de vous sa grossière insolence.

LE CAPITAINE, *à part.*

Bon, rien n'est compromis encore. — (*Haut.*) J'espère, madame, que le temps amènera mademoiselle —

MISTRISS BÉVUE.

Oh ! il n'y a rien à espérer d'elle ! Elle est aussi obstinée qu'une allégorie[1] aux bords du Nil.

LYDIE.

De quoi m'accusez-vous, madame ?

MISTRISS BÉVUE.

Comment, rebelle éhontée, — ne viens-tu pas de dire à ce monsieur, à sa face, que tu en aimais un autre ? — N'as-tu pas dit que tu ne serais jamais à lui ?

LYDIE.

Je n'ai pas dit cela, madame.

MISTRISS BÉVUE.

Juste ciel ! quel front ! Lydie, Lydie, vous devriez savoir que le

[1] Un alligator, un crocodile.

mensonge sied mal à une jeune personne! N'avez-vous pas orgueilleusement déclaré que Béverley — ce vagabond de Béverley — possédait votre cœur? Voyons, répondez!

LYDIE.

Il est vrai, madame, et nul autre que Béverley —

MISTRISS BÉVUE.

Arrêtez! — Silence, effrontée! — Je ne souffrirai pas une telle insolence.

LE CAPITAINE.

Je vous en prie, mistriss Bévue, laissez parler mademoiselle; — elle peut continuer; — je vous assure que cela ne m'offense pas le moins du monde.

MISTRISS BÉVUE.

Vous êtes trop bon, capitaine, trop indulgent, trop patient; — mais suivez-moi, mademoiselle; — venez nous revoir avant peu, capitaine, — rappelez-vous ce que nous avons décidé.

LE CAPITAINE.

Je n'y manquerai pas, madame.

MISTRISS BÉVUE, *à Lydie.*

Allons, prenez poliment congé de monsieur.

LYDIE.

Que toutes mes bénédictions accompagnent sir Béverley, mon bien-aimé Bé —

Mistriss Bévue lui met la main sur la bouche.

MISTRISS BÉVUE.

Drôlesse! — Allons, venez; — venez.

Ils sortent. Le capitaine Absolu envoie avec la main un baiser à Lydie.

SCÈNE IV.

L'appartement de Delâcre.

DELACRE et DAVID. Delâcre achève de s'habiller.

DELACRE.

Ma foi, David, l'habillement change singulièrement un homme.

DAVID.

Du tout au tout! S'il le change? Parbleu, si vous étiez maintenant au château de Niaisbourg, notre vieille dame ne vous reconnaîtrait pas; le maître d'hôtel n'en croirait pas ses yeux; la cuisinière s'écrierait : « Dieu me préserve! » notre fille de basse-cour viendrait regarder à la porte en pouffant de rire, et Jeanne Liardot, la favorite de votre seigneurie, deviendrait

rouge comme mon gilet. Vive Dieu, je gage un gallon[1] qu'il n'y a pas un chien dans la maison qui ne se mît à aboyer, et je doute que Phillis[2] remuât un seul poil de sa queue.

DELACRE.

Oui, David, il n'y a rien de tel que de briller.

DAVID.

C'est ce que je dis des bottes de votre seigneurie; mais le garçon qui les cire ne m'écoute pas.

DELACRE.

Dis-moi, David, monsieur de la Grâce est-il venu? Il faut que je corrige mon *balancez*, mon *chassez-croisez* et ma *bourrée*.

DAVID.

Monsieur, je retournerai chez lui.

DELACRE.

Fais; et vois au bureau de poste s'il y a des lettres pour moi.

DAVID.

J'y vais. Par la sainte messe, je ne puis me lasser de regarder votre coiffure! Moi-même, si je n'avais aidé à faire la sauce, je ne reconnaîtrais pas le poisson.

David sort. Delâcre s'avance en se dandinant.

DELACRE.

Retombez, chassez, — coupez; — le diable emporte le premier qui inventa les cotillons[3]! c'est véritablement de l'algèbre pour nous autres gentilshommes campagnards. — Quand j'y suis forcé, je puis sans trop de peine m'acquitter d'un menuet, et il fut un temps où je brillais dans une contredanse. Gigues et tambourins de Dieu! — Je n'ai jamais compté pour difficiles les évolutions de la danse, — les figures, — les dégagemens à droite et à gauche, — et à ce métier-là je tiendrais tête au capitaine le plus huppé du pays! — Mais quant à ces grotesques allemandes, à ces barbares cotillons, je n'en puis venir à bout! — Je n'y réussirai jamais, cela est certain. — Mes jambes sont de vraies jambes anglaises, — elles ne comprennent rien à tout ce jargon français, à leurs *pas* par ici, *pas* par là, *pas* de toutes les couleurs. Par la sangbleu, ce sont là pas de clercs auxquels mes pieds se refusent.

[1] Mesure de capacité équivalant à quatre litres. — [2] Nom d'une chienne. — [3] Contredanse à huit.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, sir Lucius Tête-Chaude demande à vous parler.

DELACRE.

Faites entrer.

Le domestique sort.

Entre SIR LUCIUS.

SIR LUCIUS.

Monsieur Delâcre, je suis charmé de vous voir.

DELACRE.

Mon cher Lucius, je vous baise les mains.

SIR LUCIUS.

Puis-je savoir, mon cher, quel motif vous a si soudainement amené à Bath ?

DELACRE.

Ma foi, j'ai suivi les feux follets de Cupidon, et j'ai fini par me trouver embourbé dans une fondrière. —En somme, j'ai été déloyalement traité, sir Lucius. Je ne crois pas devoir vous nommer les personnes, mais tenez pour certain que j'ai été déloyalement traité.

SIR LUCIUS.

Dites-moi, je vous prie, à quel sujet? — Je ne vous demande pas les noms.

DELACRE.

Écoutez-moi, sir Lucius; je deviens amoureux autant qu'on peut l'être d'une jeune personne. — J'ai pour moi sa famille. — Je la suis à Bath, — je l'envoie prévenir de mon arrivée: et reçois pour réponse que la main de la demoiselle est destinée à un autre. Voilà, sir Lucius, ce que j'appelle un traitement peu loyal.

SIR LUCIUS.

Très-peu loyal, en conscience! — Dites-moi, pouvez-vous en deviner la cause?

DELACRE.

Voilà le fait : un autre lui fait la cour; un certain Béverley, qui, m'a-t-on dit, est maintenant à Bath. Calomnies et mensonges de Dieu! sans nul doute c'est lui qui est au fond de tout cela.

SIR LUCIUS.

Comment, il y a un rival, et vous le soupçonnez d'avoir agi déloyalement?

DELACRE.

Déloyalement? j'en suis sûr. Jamais il n'en serait venu à bout par des moyens loyaux.

SIR LUCIUS.

Et vous savez sans doute la conduite que vous devez tenir en cette circonstance?

DELACRE.

Je n'en sais rien, sur mon âme!

SIR LUCIUS.

Nous n'avons point d'épée ici; mais vous m'entendez?

DELACRE.

Quoi! me battre avec lui?

SIR LUCIUS.

Assurément: c'est ce que je veux dire.

DELACRE.

Mais il ne m'a fait aucune espèce de provocation.

SIR LUCIUS.

A mon avis, il vous a fait la plus grande provocation possible. Deux hommes peuvent-ils s'offenser d'une manière plus grave qu'en s'amourachant de la même femme? Sur mon âme, c'est la trahison la plus déloyale qu'un ami puisse commettre.

DELACRE.

La trahison la plus déloyale! oui, certes. Mais je ne connais même pas cet homme; je ne l'ai vu de ma vie.

SIR LUCIUS.

Ce n'est pas une raison, — Il n'est que plus impardonnable de prendre avec nous de telles libertés.

DELACRE.

C'est ma foi vrai. — La moutarde me monte au nez, sir Lucius! — Je commence à m'échauffer; poignées et lames de Dieu! Je vois maintenant qu'un homme peut avoir une ample provision de courage, et ne pas même s'en douter.—Mais ne serait-il pas possible d'arranger les choses de manière à ce que j'eusse un peu de bon droit de mon côté?

SIR LUCIUS.

Qu'importe le bon droit quand il s'agit de votre honneur? Croyez-vous qu'Achille ou le petit Alexandre le Grand se soient

jamais informés de quel côté était le bon droit? Non, sur mon âme; ils tiraient du fourreau leurs larges épées, et laissaient aux oisifs enfans de la paix le soin de discuter la justice de leurs guerres.

DELACRE.

Vos paroles font à mon oreille l'effet d'une marche militaire! Il faut que le courage soit contagieux! Il est certain que je sens s'élever en moi une sorte de valeur, comme qui dirait, — une espèce de courage qui, si j'ose le dire, — pierre à fusil, bassinet et batterie de Dieu! je vais sur-le-champ lui envoyer un cartel.

SIR LUCIUS.

Ah! mon petit ami! si nous étions à mon château de Mousquetonville, je vous montrerais une rangée à fournir toute une galerie, des grands hommes de la race des Têtes-Chaudes, parmi lesquels il n'en est pas un qui n'ait tué son homme! — Quoique le château et les terres que je méprise soient sortis de mes mains, Dieu merci, notre honneur et les portraits de la famille ont conservé toute leur fraîcheur.

DELACRE.

Oh! sir Lucius, j'eus des ancêtres aussi, — dont chacun était colonel ou capitaine dans la milice! — Canons et balles de Dieu! n'ajoutez plus rien, — j'y suis résolu. Le tonnerre de vos paroles a fait tourner dans mon cœur le lait de ma douceur naturelle. Par la sangbleu! comme le personnage de la comédie, il n'est rien dont je ne me sente capable.

SIR LUCIUS.

Allons, allons, dans ces sortes d'affaires, la colère n'est point de mise; elles doivent toujours se faire poliment.

DELACRE.

Il faut que je sois en colère, sir Lucius, — il faut que je sois en fureur; — mon cher sir Lucius, si vous m'aimez, laissez-moi entrer en fureur. Allons, voilà une plume et du papier. (*Il s'assied.*) Je voudrais que l'encre fût rouge! — Dictez, vous dis-je, dictez! — Par quoi commencerai-je? balles et lames de Dieu En tout cas, je veux que mon écriture soit nette et hardie.

SIR LUCIUS.

Calmez-vous, je vous prie.

Il s'assied.

DELACRE.

Voyons, dois-je débuter par un jurement? Sir Lucius, laissez-moi commencer par un Dieu vous damne.

SIR LUCIUS.

Allons, faites les choses décemment et comme un chrétien doit les faire. Commencez maintenant. — *Monsieur,*

DELACRE.

C'est trop civil de moitié.

SIR LUCIUS.

Pour empêcher la confusion qui pourrait résulter —

DELACRE.

Bien.

SIR LUCIUS.

De la présentation de nos hommages à la même femme —

DELACRE.

Oui, c'est là le motif; *à la même femme,* — bien —

SIR LUCIUS.

Je vous invite à m'honorer de votre compagnie. —

DELACRE.

Diable! mais ce n'est pas une invitation à dîner que je veux lui adresser.

SIR LUCIUS.

Soyez tranquille, je vous prie.

DELACRE.

Eh bien donc, *m'honorer de votre compagnie.* — Compagnie s'écrit-il par un *c* ou par un *k?*

SIR LUCIUS.

Pour régler nos prétentions. —

DELACRE.

Bien.

SIR LUCIUS.

Voyons un peu, — oui, le Pré Royal fera l'affaire; — *je vous attends, — au Pré Royal.*

DELACRE.

Voilà qui est fait. Je vais plier la lettre; et je la scellerai du cachet de mes armes, une main tenant un poignard.

SIR LUCIUS.

Vous le voyez, grâce à cette petite explication, il n'y aura plus entre vous ni méprise ni mésintelligence possible.

DELACRE.

C'est cela, nous nous battrons pour éloigner entre nous toute cause de mésintelligence.

SIR LUCIUS.

Maintenant, je vous laisse fixer vous-même l'époque du com-

bat. Si vous m'en croyez, vous terminerez l'affaire ce soir; de cette manière, au pis aller, vous êtes sûr de n'y plus penser demain.

DELACRE.

C'est très-vrai.

SIR LUCIUS.

Ainsi, je n'aurai plus de vos nouvelles jusqu'à ce soir, à moins que vous ne m'écriviez. — J'aurais sollicité l'honneur de porter votre message, mais, je vous le dis en confidence, il est probable que je vais moi-même avoir sur les bras une affaire de la même nature. Il y a ici un capitaine qui aime à rire; il m'a dernièrement plaisanté aux dépens de mon pays, et il me tarde de le rencontrer pour l'appeler sur le terrain.

DELACRE.

Par ma valeur, je serais bien aise de vous voir battre le premier! Vive Dieu, je voudrais vous voir tuer ce gaillard-là, ne fût-ce que pour prendre une leçon!

SIR LUCIUS.

Je serai fier de vous instruire. En voilà assez pour le moment. Mais quand vous rencontrerez votre antagoniste, souvenez-vous de faire les choses d'une manière courtoise et agréable. Que votre courage ait tout à la fois le tranchant et le poli de votre épée.

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

L'appartement de Delâcre.

DELACRE et DAVID.

DAVID.

Par la sainte messe, monsieur, si j'étais à votre place, je n'en ferais rien; tous les sir Lucius Tête-Chaude du monde ne m'obligeraient pas à me battre, si je n'en avais pas envie. Morbleu que dira notre vieille maîtresse quand elle saura cela?

DELACRE.

Mais mon honneur, David, mon honneur! je dois prendre soin de mon honneur.

DAVID.

Oui, par la sainte messe, à votre place j'en prendrais le plus grand soin, et je pense qu'en retour c'est bien le moins que mon honneur prenne un peu soin de moi.

DELACRE.

Larmes de Dieu! David, jamais un homme bien né ne voudra s'exposer à perdre son honneur.

DAVID.

En ce cas, je dis qu'il serait bienséant à l'honneur de ne pas risquer la perte d'un homme bien né. — Tenez, mon maître, cet honneur-là me semble un ami fort déloyal, un serviteur qui tient singulièrement du courtisan. Exemple : Je suis un homme bien né, et c'est, grâces au ciel, ce que personne ne peut dire de moi; fort bien, mon honneur me fait chercher querelle à un autre homme bien né de ma connaissance, si bien que — nous nous battons, ce qui ne laisse pas que d'être fort agréable. Pan, je le tue, — tant mieux pour moi. Or, je vous prie, dites-moi à qui cela profite; parbleu! à mon honneur. Oui, mais supposons que ce soit lui qui me tue! Par la sainte messe! je deviens la pâture des vers, et le susdit honneur passe à mon adversaire.

DELACRE.

Tu te trompes, David! — Couronnes et lauriers de Dieu! ton honneur te suit dans la tombe!

DAVID.

Ma foi, c'est un endroit où je pourrais parfaitement m'en passer.

DELACRE.

Diantre! David, tu es un poltron! — ma valeur ne permet pas que je t'écoute. — Quoi donc! — Irais-je faire honte à mes ancêtres? Songe à cela, David; songe quelle indignité ce serait à moi que de faire honte à mes ancêtres.

DAVID.

Avec votre permission, le moyen le plus sur de ne pas leur faire honte est de vous tenir le plus long-temps possible hors de leur compagnie. Pourquoi vous presser d'aller les joindre, avec une once de plomb dans la tête? — Je pense que vous pourriez fort bien vous en dispenser. Nos ancêtres sont d'excellentes gens; mais pour ce qui est de leur faire visite, c'est une cérémonie dont je prétends m'acquitter le plus tard possible.

DELACRE.

Mais, David, franchement, crois-tu que le danger soit telle-

ment grand? — Vive Dieu, on se bat souvent sans qu'il en résulte aucun mal!

DAVID.

Par la sainte messe, je pense qu'il y a dix à parier contre un! Fichtre! se trouver face à face avec un diable d'homme armé d'une épée à double coup et d'un pistolet pointu et tranchant! — Miséricorde! je tremble rien qu'à penser qu'il existe des armes aussi effroyablement sanguinaires! je n'ai jamais pu en supporter l'idée! — Depuis mon enfance, je les ai eu en horreur! — Je pense qu'il n'y a pas au monde de bête féroce aussi impitoyable qu'un pistolet chargé.

DELACRE.

Diable! je ne me laisserai pas effrayer. — Flamme et furie de Dieu! tu ne me feras pas peur. Voici le cartel, et j'ai envoyé chercher mon bon ami Jack Absolu, qui se chargera de le remettre en mon nom.

DAVID.

Oui, qu'il se charge de porter ce message de malheur. — Quant à moi, je ne voudrais pas m'en mêler pour le meilleur cheval que vous ayez dans votre écurie. Par la sainte messe, cette lettre ne ressemble pas à une autre! — C'est, j'ose le dire, une lettre perverse et qui n'annonce rien de bon! Elle a, ma foi, une odeur de poudre, comme la giberne d'un soldat! Diable! elle pourrait bien faire explosion.

DELACRE.

Va-t'en, poltron; tu as moins de courage qu'une sauterelle.

DAVID.

Allons, je me tais. — Il y aura bien de l'affliction à Niaisbourg, je vous en réponds! — Mais, j'ai fini. — Quand Phillis l'apprendra, quels hurlemens elle va pousser! — La pauvre bête, elle est loin de se douter que son maître va s'exposer à se faire casser la tête d'une balle! et je suis sûr que le vieux Crop[1], qui depuis dix ans porte votre seigneurie à la chasse et en voyage, maudira l'heure où il est né!

Il pousse de gros soupirs.

DELACRE.

C'est inutile, David. — Je suis décidé à me battre; va-t'en, lâche, pendant que cette résolution me dure.

[1] C'est le nom d'un cheval. *Crop* veut dire *écourté*.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le capitaine Absolu, monsieur.

DELACRE.

Qu'on le fasse monter.

Le domestique sort.

DAVID.

Allons, veuille le ciel que nous soyons tous en vie demain à cette heure-ci !

DELACRE.

Qu'est-ce que cela veut dire? — Ne me fâche pas, David.

DAVID, *sanglotant.*

Adieu, mon maître.

DELACRE.

Va-t'en, lâche, misérable poltron, corbeau croassant.

David sort.

Entre LE CAPITAINE ABSOLU.

LE CAPITAINE.

Qu'y a-t-il donc, Robert?

DELACRE.

Un vil et stupide manant, un vrai cœur de poule! — Si je n'avais la valeur de saint Georges, et de son dragon par dessus le marché, —

LE CAPITAINE.

Pourquoi m'avez-vous fait demander, Robert?

DELACRE.

Oh! tenez.

Il lui remet la lettre de cartel.

LE CAPITAINE, *lisant la suscription.*

« A l'enseigne Béverley. » — (*A part.*) Oh! oh! que se passe-t-il donc? — (*Haut.*) Eh bien! qu'est-ce que cela?

DELACRE.

Un cartel!

LE CAPITAINE.

En vérité! — vous ne voulez pas sans doute vous battre, Robert?

DELACRE.

Si fait, parbleu, Jack, — sir Lucius m'a monté la tête. Il m'a quitté au comble de la rage, et pour qu'une aussi bonne colère ne soit pas en pure perte, je veux me battre dès ce soir.

LE CAPITAINE.

Mais, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec moi ?

DELACRE.

Le voici : comme je sais que vous connaissez le drôle, je vous prie d'aller le trouver de ma part, et de lui remettre ce défi à mort.

LE CAPITAINE.

Bien ; donnez-le-moi, et je vous promets qu'il l'aura.

DELACRE.

Je vous remercie, mon bon ami, mon cher Jack ; mais je crains que cela ne vous dérange.

LE CAPITAINE.

Pas le moins du monde ; — ne parlez pas de cela, je vous prie. Cela ne me dérange en aucune manière, je vous assure.

DELACRE.

Vous êtes bien bon. — Ce que c'est que d'avoir un ami ! — Vous conviendrait-il d'être mon second ? le voulez-vous, Jack ?

LE CAPITAINE.

Non, Robert, non ; pas dans cette affaire ; cela ne serait pas tout-à-fait convenable.

DELACRE.

Eh bien ! je m'adresserai à mon ami sir Lucius. Dans tous les cas, vous ferez des vœux pour moi, Jack !

LE CAPITAINE.

Oui, croyez-moi, si jamais vous vous trouvez tous deux en présence.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Sir Antony Absolu est en bas, et demande le Capitaine.

LE CAPITAINE.

J'y vais à l'instant.

Le domestique sort.

LE CAPITAINE, *continuant*.

Allons, mon petit héros, je vous souhaite bonne chance.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

DELACRE.

Arrêtez, Jack, arrêtez. Si Béverley vous demande quelle espèce d'homme est votre ami Delâcre, dites-lui que je suis un diable fieffé, — entendez-vous, Jack.

LE CAPITAINE.

Je n'y manquerai pas. Je dirai que vous êtes un déterminé, un sacripant. — Soyez tranquille, Robert.

DELACRE.

Oui, dites, dites ; et si cela lui fait peur, pardieu, il est possible qu'il ne vienne pas. En conséquence, dites-lui qu'habituellement je tue mon homme tous les huit jours ; dites-lui cela, Jack.

LE CAPITAINE.

Je le lui dirai, je le lui dirai ; j'ajouterai que dans le pays on ne vous désigne que sous le nom de « Robert le Bretteur. »

DELACRE.

Très-bien, très-bien, — c'est pour empêcher qu'il n'arrive des malheurs ; car, pourvu que je lave mon honneur, je ne demande pas sa vie.

LE CAPITAINE.

Non ! — C'est bien bon de votre part.

DELACRE.

Jack, vous n'exigez pas sans doute que je le tue ?

LE CAPITAINE.

Non, sur ma parole, je ne l'exige pas. Allons, je dirai que vous êtes un diable fieffé, n'est-ce pas ?

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

DELACRE.

C'est cela, c'est cela ; mais un mot encore, un mot encore, Jack. — Vous pouvez ajouter que vous ne m'avez jamais vu dans une pareille fureur, que je suis dans une rage dévorante.

LE CAPITAINE.

Je le dirai, je le dirai.

DELACRE.

Rappelez-vous, Jack, — un déterminé, un sacripant.

LE CAPITAINE.

Oui, oui, « Robert le Bretteur. »

Ils sortent.

SCÈNE II.

L'appartement de mistriss Bévue.

Entrent MISTRISS BÉVUE et LYDIE.

MISTRISS BÉVUE.

Voyons, créature perverse ! — Dis-moi ce que tu peux trouver à redire contre lui ? — N'est-ce pas un bel homme, réponds-moi ? un homme distingué ? un homme bien fait ?

LYDIE, *à part.*

Elle ne se doute guère à qui ses éloges s'adressent. — (*Haut.*) Béverley l'est aussi, madame.

MISTRISS BÉVUE.

Point de comparaisons, s'il vous plait, mademoiselle; les comparaisons ne conviennent pas à une jeune personne. Certes! le capitaine Absolu est un très-beau cavalier.

LYDIE, *à part.*

Oui, le capitaine Absolu que vous avez vu.

MISTRISS BÉVUE.

Et puis, il a si bon ton; — il est si plein d'alacrité et d'adulation [1]. Il sait si bien s'exprimer, et en si beau langage. Sa physionomie est si grammaticale [2]; son déportement [3] est si noble. Je proteste que lorsque je l'ai vu, je me suis rappelé le passage d'Hamlet: « La chevelure bouclée d'Hesperion [4], le front de Jupiter lui-même, l'œil d'avril [5], où se peint le commandement ou la menace, le port de Mercure, le métayer [6] céleste, alors qu'il vient déposer le pied sur une cime qui, » — ici il est question de baisers et de nuages [7]: quoi qu'il en soit, la ressemblance m'a frappée à l'instant même.

LYDIE, *à part.*

Dans quelle fureur elle va être, quand elle découvrira sa méprise!

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, sir Antony Absolu et le capitaine Absolu sont en bas.

MISTRISS BÉVUE.

Faites-les monter.

Le domestique sort.

MISTRISS BÉVUE, *continuant.*

Maintenant, Lydie, j'exige que vous vous comportiez comme il convient à une jeune personne. Si vous avez oublié votre devoir, montrez du moins le respect des bienséances.

LYDIE.

Madame, je vous ai fait connaître ma résolution; — non seulement je ne veux lui donner aucun espoir; je ne veux même ni lui parler ni le regarder.

Elle se jette dans un fauteuil, le dos tourné à la porte.

Entrent SIR ANTONY et LE CAPITAINE ABSOLU.

SIR ANTONY.

Nous voici, mistriss Bévue; nous venons désarmer les dédains

[1] Si plein d'affabilité et de politesse. — [2] Si expressive. — [3] Son port. — [4] D'Hypérion. — [5] De Mars. — [6] Le messager. — [7] Alors qu'il vient de poser le pied sur une cime qui baise les nuages. SHAKSPEARE, *Hamlet* acte III, scène IV.

d'une beauté inflexible; — et ce n'est pas sans peine que j'ai pu amener ce drôle. Je ne sais ce que cela veut dire; mais si je ne l'avais pas retenu par force, il m'aurait échappé.

MISTRISS BÉVUE.

Cette affaire, sir Antony, vous a donné bien des tracas. Je rougis pour celle qui en est cause. — (*Bas à Lydie.*) Lydie, Lydie, levez-vous, je vous prie! Présentez vos civilités.

SIR ANTONY.

J'espère, madame, que miss Langueur a réfléchi au mérite de ce cavalier, et qu'elle apprécie comme elle le doit, le choix de sa tante, et mon alliance. — (*Bas au Capitaine.*) Maintenant, Jack, parle-lui.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que diable faut-il que je fasse? — (*Haut.*) Vous voyez, mon père, qu'elle ne daigne pas, même en votre présence, jeter les yeux sur moi; je savais qu'il en serait ainsi! — Je vous l'ai dit. — Je vous en supplie, mon père, sortons.

Il parle bas à son père; ses gestes annoncent qu'il lui fait les plus vives instances.

SIR ANTONY.

Je te déclare que jusqu'à nouvel ordre je ne veux pas bouger d'un pas.

MISTRISS BÉVUE.

Je suis désolée de vous dire, sir Antony, que mon influence sur ma nièce est bien faible. — (*Bas à Lydie.*) Tournez-vous, Lydie; je rougis pour vous.

SIR ANTONY.

Puis-je espérer que miss Langueur voudra bien nous faire connaître les motifs de sa répugnance pour mon fils? — (*Bas au Capitaine.*) Pourquoi ne dis-tu rien, Jack? Parle, imbécile, — parle!

MISTRISS BÉVUE.

Il est impossible, sir Antony, qu'elle en ait aucune. Elle ne me démentira pas. — (*Bas à Lydie.*) Répondez, drôlesse! pourquoi ne répondez-vous pas?

SIR ANTONY.

Cela étant, madame, je pense qu'une prédilection enfantine et irréfléchie ne mettra point obstacle au bonheur de Jack. — (*Bas au Capitaine.*) Eh bien! maraud, pourquoi ne parles-tu pas?

LE CAPITAINE, *s'avançant.*

Hum! hum! mademoiselle, — hum! (*Après avoir fait pour parler d'inutiles efforts, il retourne prendre sa place auprès de sir Antony.*) Ma foi! je suis tellement troublé, — mes idées

sont si confuses, — je vous en avais prévenu, mon père, — je le savais d'avance. Le tremblement de ma passion m'ôte toute présence d'esprit.

SIR ANTONY.

T'a-t-il aussi ôté la voix, imbécile? Approche, et parle-lui à elle-même. (*Le capitaine Absolu fait signe à mistriss Bévue de les laisser seuls.*) A quoi, diable, penses-tu? Desserre les dents, drôle, sinon —

LE CAPITAINE, *à part, en s'approchant de Lydie.*

Fasse le ciel qu'elle soit de trop mauvaise humeur pour tourner la tête. Il me faut déguiser ma voix. — (*Bas à Lydie.*) Miss Langueur voudrait-elle prêter l'oreille aux tendres accens d'un amour sincère? voudrait-elle —

SIR ANTONY.

Que diable a donc le drôle? Pourquoi ne parles-tu pas à haute voix, — au lieu de coasser comme si tu avais un chat dans la gorge?

LE CAPITAINE.

L'excès de mon trouble et de ma modestie m'ôte l'usage de la parole!

SIR ANTONY.

Ah! ta modestie revient sur le tapis! Écoute-moi, Jack; si tu ne parles pas sur-le-champ et coulamment, tu vas me voir entrer dans une fureur! — Mistriss Bévue, je désirerais que mademoiselle voulût bien nous gratifier de quelque chose de plus que son profil.

Mistriss Bévue parle bas à Lydie et la gourmande.

LE CAPITAINE, *à part.*

Allons! je vois bien qu'il faut que tout le mystère se révèle. — (*Il s'approche de Lydie et lui parle à voix basse.*) Ne soyez pas surprise, ma Lydie; ne donnez pour le moment aucun signe d'étonnement.

LYDIE, *à part.*

Ciel! c'est la voix de Béverley! (*Elle tourne lentement la tête, puis se lève brusquement.*) Est-il possible? — Mon Béverley! Comment cela se fait-il? — Mon Béverley!

LE CAPITAINE, *à part.*

Ah! tout est perdu.

SIR ANTONY.

Béverley! — Que diable! — Béverley! que veut-elle dire? ce garçon est mon fils, Jack Absolu.

MISTRISS BÉVUE.

Fi donc, drôlesse! fi donc! — Vos idées sont tellement fixées sur ce marand, qu'il est sans cesse présent à vos yeux! Demandez sur-le-champ pardon au capitaine Absolu.

LYDIE.

Je ne vois point ici de capitaine Absolu, mais bien mon cher Béverley.

SIR ANTONY.

Mille bombes, cette fille est folle! la lecture lui a tourné la tête!

MISTRISS BÉVUE.

En conscience, je le crois! — Que voulez-vous dire par votre Béverley, drôlesse? — Vous avez déjà vu le capitaine Absolu; il est devant vous; c'est lui qui sera votre époux.

LYDIE.

J'y consens de grand cœur, madame; si jamais il m'arrive de refuser Béverley —

SIR ANTONY.

Oh! elle est folle à lier!—Ou bien ce drôle nous aurait-il joué quelque mauvais tour? Approche, maraud; qui diable es-tu?

LE CAPITAINE.

Je ne le sais pas bien moi-même; mais je vais tâcher de me le rappeler.

SIR ANTONY.

Es-tu mon fils, ou ne l'es-tu pas? — réponds, coquin, dans l'intérêt de ta mère, sinon pour moi.

LE CAPITAINE, *à part.*

Génie de l'impudence, viens à mon aide. — (*Haut.*) Sir Antony, sans nul doute, je suis le fils de votre femme; je crois aussi, en toute sincérité, être le vôtre; et j'espère vous l'avoir prouvé par mon respect et mon obéissance. — Mistriss Bévue, je suis votre très-respectueux admirateur, et je serai fier d'ajouter à ce titre celui de votre affectionné neveu; je n'ai pas besoin d'apprendre à ma Lydie qu'elle voit son fidèle Béverley; connaissant la singulière générosité de son caractère, j'ai cru devoir me cacher sous ce nom et sous le voile d'une humble position; ce déguisement a été pour elle l'occasion de manifester l'amour le plus désintéressé; j'espère qu'elle me le continuera, et qu'il me sera donné d'en jouir dans une situation plus élevée.

LYDIE, *avec humeur.*

Ainsi, somme toute, il n'y aura pas d'enlèvement!

SIR ANTONY.

Sur mon âme, Jack, tu es un impudent drôle! pour te rendre justice, je dois avouer que je n'ai vu de ma vie un exemple d'effronterie plus consommée.

LE CAPITAINE.

Oh! vous me flattez, mon père; vous me faites là un compliment; vous savez que c'est ma modestie, ma modestie seule qui m'a fait obstacle.

SIR ANTONY.

Allons, je suis bien aise de voir que tu n'es pas le stupide et insensible nigaud que tu prétendais être! Je suis charmé que tu aies dupé ton père, maraud; oui, j'en suis charmé. Voilà donc ton repentir, ton respect, ton obéissance! Je trouvais ta conversion diablement prompte. Non, tu n'as jamais entendu le nom de ces dames! La famille des Langueurs du comté de Worcester, hein? Tout ce que tu recherchais dans cette affaire, c'était uniquement de me complaire! Ah! scélérat d'hypocrite! quoi donc? (*Montrant Lydie.*) Elle louche, n'est-il pas vrai? elle est petite et a les cheveux rouges! hein? Jeune tartuffe!—je m'étonne que tu oses encore lever la tête.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas sans peine, mon père, — je suis confus, — singulièrement confus, comme vous pouvez le voir.

MISTRISS BÉVUE.

Mon Dieu! sir Antony! — quelle idée me vient tout-à-coup — Eh quoi! c'est donc vous, capitaine, qui avez écrit certaine lettre? Dois-je donc vous remercier de l'élégante épellation [1] de vieux « dragon femelle »; hein? c'est donc vous qui avez si bien critiqué mon style et mon langage?

LE CAPITAINE.

Mon père, ma modestie finira par succomber si vous ne venez à son aide. En vérité, il me sera impossible de résister.

SIR ANTONY.

Allons, allons, mistriss Bévue, nous devons oublier et pardonner; mort de ma vie, les choses viennent tout-à-coup de prendre une telle tournure, que je me sens d'humeur joyeuse, et même galante. — Hein! mistriss Bévue! venez, il faut les laisser ensemble; mistriss Bévue, ils brûlent de voler dans les bras l'un de l'autre, vous pouvez m'en croire! — Eh bien, Jack, les joues ne sont-elles pas comme je le disais, hein? — et les yeux, — ah!

[1] Appellation

fripon! — et les lèvres, hein? — Venez, mistriss Bévue; — ne dérangeons pas leur tendresse; — ils sont dans l'âge du bonheur.

Il chante.

La jeunesse est l'âge,
L'âge du plaisir.

Hein? mort de ma vie! je me sens tellement bien disposé, que je ne sais pas ce dont je ne serais pas capable. — (*Il présente sa main à mistriss Bévue.*) Permettez, madame. (*Il fredonne.*) Tra, la, la, la, la. — Morbleu, je ne serais pas fâché d'avoir moi-même l'occasion de batifoler un peu. Tra, la, la, la, la.

Il sort en chantant et en donnant la main à mistriss Bévue. Lydie reste assise sombre et silencieuse.

LE CAPITAINE, *à part.*

Cet air pensif ne me présage rien de bon. — (*Haut.*) Vous êtes bien sérieuse, Lydie!

LYDIE.

Monsieur?

LE CAPITAINE, *à part.*

Diantre! je m'y attendais. Ces deux syllabes maudites m'ont glacé l'âme. — (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, Lydie, maintenant que le consentement de nos deux familles sanctionne notre mutuelle tendresse?

LYDIE, *avec humeur.*

Familles! consentement! il s'agit bien de cela!

LE CAPITAINE.

Allons, allons, il nous faut mettre de côté une partie de notre roman; tout considéré, un peu de richesses et de bien-être sont choses qu'on peut supporter. Et pour ce qui est de votre fortune, le notaire rédigera le contrat de manière —

LYDIE.

Le notaire! je hais les notaires!

LE CAPITAINE.

Eh bien! nous n'attendrons pas l'accomplissement de ces lentes formalités; nous vous procurerons une dispense, et —

LYDIE.

Une dispense! je hais les dispenses!

LE CAPITAINE, *se mettant à ses genoux.*

O mon amour! ne sois pas aussi cruelle, — accorde à mes prières —

LYDIE.

Fi donc! que sert de vous agenouiller, quand vous savez que bon gré mal gré je dois être à vous?

LE CAPITAINE, *se relevant.*

Eh bien! mademoiselle, on ne forcera point vos inclinations, je vous le promets. Si j'ai perdu votre cœur, je résigne le reste. — (*A part.*) Morbleu! il faut que j'essaye ce que pourra faire un peu de vigueur.

LYDIE, *se levant.*

En ce cas, monsieur, permettez-moi de vous dire que l'intérêt que vous aviez su m'inspirer n'était dû qu'à un vil et lâche mensonge, et mérite le châtiment réservé à l'imposture. — Ainsi donc, vous m'avez traitée comme un enfant, — vous prêtant à mes idées romanesques; et riant sous cape, sans doute, d'avoir si bien réussi.

LE CAPITAINE.

Vous me calomniez, Lydie, vous me calomniez; — veuillez m'entendre.

LYDIE.

Ainsi, lorsque je m'imaginais bonnement que nous trompions ma famille, lorsque je me flattais de l'espoir de les duper tous et de leur faire jeter feu et flamme, voilà que mes espérances sont brisées tout-à-coup par le consentement et l'approbation de ma tante, — et la seule dupe, après tout, c'est moi! — (*Elle se promène à grands pas et en donnant tous les signes d'une violente colère.*) — Tenez, monsieur, voici le portrait, — le portrait de Béverley! (*Elle tire de son sein une miniature.*) Je le portais sur moi nuit et jour, en dépit des menaces et des supplications! — (*Elle le lui jette.*) Tenez, monsieur, — et croyez que je rejette de mon cœur l'original avec la même facilité.

LE CAPITAINE.

Eh bien! eh bien! mademoiselle, nous ne nous devrons rien sous ce rapport. — (*Il tire un portrait de sa poche.*) Tenez, voici miss Lydie Langueur: quelle différence entre ce portrait et vous! — oui, voici le céleste sourire de sympathie qui pour la première fois vint encourager mes espérances! — voici les lèvres qui ont scellé un serment inscrit en caractères humides encore sur les tablettes du dieu d'amour! — et voici la rougeur légèrement mêlée de ressentiment qui cherchait à réprimer l'ardeur de ma reconnaissance. N'importe, tout cela est passé; oui, passé sans retour! Tenez, mademoiselle: en beauté, ce portrait ne vous égale pas; mais, à mon sens, il l'emporte tellement sur l'original, en ce sens qu'il est resté le même, — que — je le remets dans ma poche.

Il remet le portrait dans sa poche

LYDIE, *s'adoucissant.*

Il ne faut vous en prendre qu'à vous-même, monsieur. — Je, je, je suppose que vous êtes on ne peut plus satisfait.

LE CAPITAINE.

Oh! très-certainement; sans nul doute, cela vaut beaucoup mieux que d'être amoureux! Ha! ha! ha! — Au moins, c'est faire preuve de résolution! Qu'importe que quelques vingtaines de promesses solennelles soient violées? cela n'est d'aucune importance, vous le savez. Il est vrai qu'on dira que la jeune personne ne savait ce qu'elle voulait; — mais cela ne fait rien. Il est même des mauvaises langues qui ne manqueront pas de donner à entendre que le cavalier était fatigué de la demoiselle, et qu'il l'a plantée là; — mais cela ne doit pas vous inquiéter.

LYDIE.

Il n'y a pas moyen de supporter un tel excès d'insolence!

Elle fond en larmes.

Entrent SIR ANTONY et MISTRISS BÉVUE.

MISTRISS BÉVUE.

Allons, il vous faut un moment interrompre votre caquetage et vos roucoulemens.

LYDIE, *sanglotant.*

Voilà qui est pire encore que votre trahison et votre imposture, mortel ingrat et vil!

SIR ANTONY.

Que diable y a-t-il donc, maintenant? Morbleu! mistriss Bévue, voilà une manière de roucouler tout-à-fait bizarre. Que diantre est-ce que cela signifie? Je ne reviens pas de mon étonnement.

LE CAPITAINE.

Demandez à mademoiselle, mon père.

MISTRISS BÉVUE.

Oh! miséricorde! pour ma part, je suis tout-à-fait analysée[1]. Eh bien! Lydie, quelle est la raison de tout ceci?

LYDIE.

Demandez à monsieur, madame.

SIR ANTONY.

Par la sangbleu! je vais entrer dans une fureur de tous les diables. Jack, tu ne te serais pas par hasard transformé en un nouveau personnage, hein?

[1] Paralysée.

MISTRISS BÉVUE.

Oui, monsieur, y aurait-il un nouveau dessous de cartes? — Seriez-vous, comme Cerbère, trois personnages à la fois?

LE CAPITAINE.

Vous ne me laissez pas parler. — Je dis que mademoiselle peut beaucoup mieux que moi vous expliquer tout ce mystère.

LYDIE.

Madame, vous m'avez naguère ordonné de ne plus penser à Béverley; ce Béverley, le voici. — Maintenant je vous obéis; à dater de ce moment, je renonce à lui pour toujours.

Elle sort.

MISTRISS BÉVUE.

O miséricorde! ô miracle! quelle tournure les choses ont prise! Capitaine, est-ce que, par hasard, vous auriez manqué de respect à ma nièce?

SIR ANTONY, *riant aux éclats.*

Ha! ha! ha! — Ha! ha! ha! — J'y suis, maintenant. — Ha! ha! ha! — J'y suis. — Tu as pris trop de libertés, Jack.

LE CAPITAINE.

Je puis vous assurer, mon père, —

SIR ANTONY.

Allons, Jack, point de mensonge. — Je suis certain que cela est. Jack, tu n'as pas besoin d'excuses; va, fripon, ton père était de même; le sang des Absolu a toujours été inflammable.

LE CAPITAINE.

Je vous jure, mon père, par tout ce qu'il y a de plus sacré, —

SIR ANTONY.

Morbleu! n'en parlons plus, entends-tu? Mistriss Bévue fera ta paix. — Il vous faut faire sa paix, mistriss Bévue; dites-lui que c'est sa manière à Jack; — dites-lui que c'est notre manière à tous; — c'est dans le sang de la famille! Viens-t'en, Jack. Ha! ha! ha! — Mistriss Bévue, — c'est un jeune vaurien!

Il pousse le capitaine hors de la chambre.

MISTRISS BÉVUE.

Ah! sir Antony! — fi donc, capitaine!

Ils sortent.

SCÈNE III.

L'esplanade du nord.

Arrive SIR LUCIUS TÊTE-CHAUDE.

SIR LUCIUS.

Je voudrais bien savoir où se cache ce capitaine Absolu. En

vérité, dans les affaires d'amour on est toujours sûr de voir quelqu'un de ces officiers se jeter à la traverse. Je me souviens que j'aurais pu épouser lady Dorothée Carmin, sans un petit gueux de major qui enleva la belle avant même qu'elle eût seulement eu l'occasion de me voir! Et je voudrais bien savoir ce que les femmes trouvent en eux de si attrayant pour s'en amouracher à ce point, à moins que ce ne soit en elles un levain du vieux serpent qui fait que, pareilles aux vipères, elles se laissent prendre à un morceau de drap rouge. Mais n'est-ce pas le Capitaine que je vois venir? — C'est lui, ma foi! ce drôle a dans sa personne des chances de succès tout-à-fait provoquantes! à qui diable parle-t-il?

Il se met un peu à l'écart.

Arrive LE CAPITAINE ABSOLU.

LE CAPITAINE.

Me voilà bien avancé avec mon stratagème! voilà toutes mes belles inventions bien récompensées, sur mon âme! La petite drôlesse! je ne l'aurais jamais crue capable de pousser le romanesque jusqu'à l'absurde. Ventrebleu! je ne me suis senti, de ma vie, de plus mauvaise humeur! j'éprouverais un singulier plaisir à me suicider ou à couper la gorge au premier venu.

SIR LUCIUS, *à part*.

Ma foi, j'ai du bonheur. Je le trouve justement disposé comme je le voulais; — certes, j'arrive au bon moment. Entrons en conversation avec lui, et amenons poliment une querelle. — (*Il s'avance.*) En cela, capitaine, vous me permettrez de n'être pas de votre avis.

LE CAPITAINE.

Sur ma parole, monsieur, il faut que vous soyez un disputeur bien subtil; car il est certain qu'en ce moment je n'émettais d'opinion d'aucune sorte.

SIR LUCIUS.

Ce n'est pas une raison; car permettez-moi de vous dire qu'un homme peut penser une chose fausse, aussi bien que l'exprimer.

LE CAPITAINE.

C'est vrai, monsieur; mais quand un homme s'abstient d'exprimer sa pensée, il a toute raison d'espérer qu'elle ne sera pas contredite.

SIR LUCIUS.

En ceci, monsieur, vous différez d'opinion avec moi, ce qui revient au même.

LE CAPITAINE.

Tenez, sir Lucius, si je ne vous connaissais déjà pour un galant homme, sur mon âme, je ne m'en apercevrais pas en ce moment; car je ne sais vraiment où vous voulez en venir, à moins que ce ne soit à me chercher querelle.

SIR LUCIUS, *s'inclinant.*

Je vous suis obligé, monsieur, de votre promptitude à saisir les choses, — vous venez de nommer précisément l'objet que j'ai en vue.

LE CAPITAINE.

Fort bien, monsieur! — Je ne contrarierai certainement pas votre inclination; — mais je serais charmé que vous voulussiez bien m'expliquer vos motifs.

SIR LUCIUS.

Soyez sans inquiétude, monsieur, je vous prie, — notre querelle, en l'état où elle se trouve, — est une fort jolie querelle; — nous ne ferions que la gâter en essayant de l'expliquer. Quoi qu'il en soit, vous avez la mémoire courte, — sans quoi, vous n'auriez pas dû oublier un affront que vous m'avez fait la semaine dernière. Ainsi, n'en parlons plus; mais nommez l'heure et le lieu qui vous conviennent.

LE CAPITAINE.

Eh bien, monsieur, puisque c'est de votre part une chose résolue, le plus tôt sera le mieux; ce sera ce soir, — ici, auprès de Spring-Gardens. Nous n'avons pas à craindre qu'on vienne nous y interrompre.

SIR LUCIUS.

Ces interruptions-là, dans des affaires de cette nature, indiquent un manque total de savoir-vivre; en Angleterre, je ne sais pourquoi, s'il arrive qu'une affaire de ce genre soit éventée, on fait là-dessus un tel fracas, qu'un galant homme ne peut se battre en paix et en tranquillité. Cependant, si cela vous est égal, capitaine, vous m'obligerez beaucoup de consentir à ce que nous nous mesurions dans le Pré-Royal; une petite affaire m'appelle en ce lieu à six heures, et je pourrais expédier les deux choses à la fois.

LE CAPITAINE.

La chose m'est parfaitement égale. Ainsi, à six heures et quelques minutes, nous discuterons cette affaire plus sérieusement.

SIR LUCIUS.

S'il vous plaît, monsieur; il fera tout juste assez jour pour se

battre à l'épée, mais pas assez pour tirer le pistolet à longue portée. Ainsi, c'est une chose réglée, et j'ai l'esprit en repos.

Sir Lucius s'éloigne.

Au moment où le Capitaine va partir, arrive FAULKLAND

LE CAPITAINE.

Je te rencontre à propos; j'allais te chercher. Ah! Faulkland! tous les démons de la haine et du désespoir ont conspiré contre moi! je suis contrarié à tel point que si je n'avais pour ressource la perspective de recevoir bientôt une balle dans la tête, j'aurais à peine la force de t'en dire le motif.

FAULKLAND.

Que veux-tu dire? Les sentimens de Lydie seraient-ils changés? Je croyais que l'inclination, non moins que le devoir, l'attachait à toi.

LE CAPITAINE.

Oui, mais chez elle l'inclination et le devoir ne sont pas toujours d'accord : quand j'étais l'objet de l'un, l'autre prenait une direction différente!

FAULKLAND.

Mais cette ressource dont tu me parlais tout-à-l'heure —

LE CAPITAINE.

Voici en deux mots de quoi il s'agit. Un Irlandais serviable (*il imite le ton et la manière de sir Lucius*) m'a offert le plus obligeamment du monde de me couper la gorge, — et mon intention est de lui donner ce plaisir, — voilà tout!

FAULKLAND.

Parle sérieusement, je te prie.

LE CAPITAINE.

Rien de plus vrai, sur ma parole. — Sir Lucius Tête-Chaude, — tu dois le connaître de vue, — pour venger je ne sais quel affront, qui, de ma part, fut assurément involontaire, m'a donné rendez-vous pour nous battre, ce soir, à six heures : c'est pour cela que je désirais te voir : il faut que tu m'accompagnes.

FAULKLAND.

Assurément il doit y avoir là quelque méprise. Je ferai expliquer sir Lucius, — et sans doute l'affaire s'arrangera. C'est pour ce soir, dis-tu? J'aurais préféré tout autre moment.

LE CAPITAINE.

Nous y verrons encore assez clair : comme dit sir Lucius, « Il fera tout juste assez jour pour se battre à l'épée, mais pas assez

pour tirer le pistolet à longue portée. » Que la peste le confonde avec sa longue portée.

FAULKLAND.

Je suis moi-même très-mal disposé par suite d'une querelle que j'ai eue avec Julie. — Grâce à mon détestable caractère, je l'ai traitée avec tant de cruauté, que jusqu'à ce que nous soyons réconciliés je ne serai capable de rien.

LE CAPITAINE.

Par le ciel! Faulkland, tu ne la mérites pas.

Arrive **UN DOMESTIQUE**, qui remet une lettre à Faulkland et s'éloigne.

FAULKLAND.

Oh! Jack, cette lettre est de Julie: — je tremble de l'ouvrir; je crains qu'elle ne contienne son dernier adieu; — qui sait? peut-être l'ordre de lui renvoyer ses lettres, — et de lui rendre, — Oh! combien je paye cher ma folie!

LE CAPITAINE.

Voyons! (*Il prend la lettre et l'ouvre.*) Ah! effectivement, c'est une sentence définitive! — c'en est fait de ton amour!

FAULKLAND.

De grâce, Jack, — ne me tiens pas en suspens.

LE CAPITAINE.

Écoute donc. — (*Il lit.*) « Convaincue que les réflexions de » mon cher Faulkland lui ont déjà reproché ses paroles désobli- » geantes, je ne reviendrai pas sur ce sujet. Je désire vous par- » ler aussitôt que possible. A vous de cœur, et à toujours! » JULIE. » — En voilà, j'espère, de l'obstination et de la rancune! (*Il lui rend la lettre.*) Comment donc, mon cher! tu n'en parais pas réjoui le moins du monde.

FAULKLAND.

Oh! oui, je suis — mais — mais —

LE CAPITAINE.

Au diable tes mais! — Quand il t'arrive des aubaines qui combleraient de joie un autre homme, tu ne manques jamais de les gâterpar un mais.

FAULKLAND.

Écoute, Jack, toi qui es mon ami, avoue-le-moi franchement, ne trouves-tu pas quelque chose de bien prompt, — quelque chose de peu délicat dans cet empressement à pardonner? Les femmes ne doivent jamais implorer une réconciliation; cela doit toujours venir de nous; elles sont tenues de garder leur froideur, jusqu'à ce que nos protestations de tendresse les aient dés-

armées, — et leur *pardon* comme leur *amour* ne doit pas s'offrir de lui-même.

LE CAPITAINE.

Ton langage me fait perdre patience : tu es incorrigible! — N'en parlons plus : j'ai quelques arrangemens à prendre. — Souviens-toi de venir me trouver à mon logement à six heures. A un pauvre diable comme moi, qui, près d'atteindre son but, après de longs efforts, se voit tromper dans son attente par la folie d'autrui, — à celui-là peut-être un peu de mauvaise humeur est permis; mais un sceptique, un cerveau rempli de billevesées et de caprices, — qui se crée à plaisir des obstacles, — celui-là est un objet de ridicule plus que de compassion.

Il s'éloigne.

FAULKLAND, *seul.*

Je sens la justesse de ses reproches. — Toutefois je n'échangerais pas cette excessive et exquise susceptibilité contre le grossier contentement avec lequel il foule aux pieds les épines de l'amour. Le duel dont il m'a parlé me suggère une idée que je vais mettre sur-le-champ à exécution. Je m'en servirai comme de pierre de touche pour mettre à l'épreuve la sincérité et le désintéressement de Julie. — Si je reconnais dans son amour un or pur et de bon aloi, j'y imprimerai mon nom avec honneur, — et une fois qu'il y aura mis son empreinte, je bannirai mes doutes pour toujours; mais si le plomb vil de l'égoïsme, l'alliage de l'orgueil y prédominent, je ferai bien de l'abandonner comme un objet frivole aux cœurs assez insensés pour soupirer pour elle.

Il s'éloigne.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Le boudoir de Julie.

Entre JULIE.

JULIE.

Combien ce message m'a effrayée! De quel accident terrible veut-il parler? Pourquoi cette recommandation d'être seule?

O Faulkland! combien de momens douloureux, combien de larmes tu me coûtes!

Entre FAULKLAND.

JULIE, *continuant.*

Que signifie ceci? Pourquoi ces précautions, Faulkland?

FAULKLAND.

Hélas! Julie, je viens vous dire un long adieu.

JULIE.

Ciel! que voulez-vous dire?

FAULKLAND.

Vous voyez devant vous un malheureux dont la vie est condamnée:—Ne vous alarmez pas; mon infortuné caractère m'a seul attiré tous ces malheurs: je vous avais quittée plein d'agitation et de colère; — un fâcheux hasard m'a jeté dans une querelle — dont le résultat m'oblige à quitter le royaume à l'instant même! — O Julie! si j'avais eu le bonheur de vous voir m'appartenir entièrement avant que ce malheur m'arrivât, j'envisagerais mon bannissement avec moins de terreur.

JULIE.

Mon âme est accablée de douleur en voyant la nature de votre infortune: si ces pénibles circonstances procédaient d'une cause moins fatale, je me consolerais dans la pensée qu'elles m'offrent une occasion de bannir de votre cœur jusqu'à l'ombre d'un doute sur la chaleureuse sincérité de mon amour. Depuis long-temps mon cœur n'a connu d'autre tuteur que vous; maintenant je place ma personne sous la sauve-garde de votre honneur; — nous fuirons ensemble: quand vous serez à l'abri de toute poursuite, la volonté dernière de mon père pourra s'accomplir, et je pourrai recevoir le droit légal de partager vos douleurs, et de les adoucir par ma tendresse.

FAULKLAND.

O Julie! toute ma gratitude est impuissante à vous payer de retour! — Ne souhaitez-vous pas qu'il vous soit accordé quelques heures pour peser les avantages auxquels vous renoncez, et la faible compensation que peut vous offrir Faulkland, seul avec son amour?

JULIE.

Je ne demande pas un moment. — Non, Faulkland, je vous ai aimé pour vous-même; et si maintenant, plus que jamais, je m'applaudis de l'engagement solennel qui nous a liés si long-temps l'un à l'autre, c'est parce qu'il ôte tout prétexte à la

médisance, et met le sceau du devoir à un acte d'amour. Mais ne perdons pas de temps ; — qui sait si ce délai —

FAULKLAND.

Il sera plus prudent de ne pas me hasarder à sortir avant la nuit : cependant je ne puis penser sans gémir aux afflictions innombrables dont votre faiblesse devra porter le poids !

JULIE.

Peut-être cet acte malheureux entraînera-t-il la perte de votre fortune ! Je l'ignore ; mais cette circonstance seule ne saurait vous rendre malheureux. — Le peu que j'ai sera suffisant pour nous faire vivre, et le luxe ne sied pas à l'exil.

FAULKLAND.

Oui ; mais dans une existence aussi abjecte, mon orgueil blessé ajoutera peut-être à l'humeur naturellement chagrine de mon caractère, au point de rendre ma société grossière, morose, et insupportable à toute votre patience.

JULIE.

Si un changement aussi affligeant vient à se manifester en vous, il n'en sera que plus nécessaire que vous ayez auprès de vous quelque âme bienveillante et affectueuse qui veille sur vous et vous console ; qui, supportant vos infirmités avec douceur et résignation, vous enseigne par son exemple à supporter les maux de votre condition.

FAULKLAND.

Julie, je vous ai éprouvée jusqu'au vif ; ce stratagème inutile sera le dernier ; c'en est fait, je me dépouille à jamais de tous mes doutes. Que vous dirai-je pour obtenir que vous me pardonniez cette dernière et indigne manifestation de mon caractère inquiet et mécontent ?

JULIE.

Ainsi il n'y avait rien de vrai dans le malheur que vous disiez vous être arrivé ?

FAULKLAND.

J'avoue à ma honte que ce n'était qu'une feinte. Permettez que demain, à la face du ciel, je reçoive le guide et le moniteur de ma vie, et que j'expie ma folie passée par de longues années de la plus tendre adoration.

JULIE.

Un moment, Faulkland ! Le ciel m'est témoin de la joie sincère que j'éprouve en vous voyant innocent d'un crime que tout-à-l'heure ma bouche n'osait nommer ! J'en verse des larmes de reconnaissance ! Mais que vos doutes cruels vous aient poussé à un

mensonge qui m'a déchiré le cœur, cette pensée me cause une douleur plus poignante que je ne saurais l'exprimer!

FAULKLAND.

Juste ciel! Julie, —

JULIE.

Veuillez m'écouter. — Mon père vous aimait, Faulkland! Et vous avez sauvé la vie que ce tendre père m'avait donnée! En sa présence, je pris avec joie l'engagement de donner ma main à l'homme à qui j'avais déjà donné mon cœur. Bientôt après, devenue orpheline, il me sembla que la Providence m'avait, dans Faulkland, désigné celui auquel je devais, à l'instant même, transporter mon heureuse obéissance aussi bien que mon affection : voilà pourquoi j'ai consenti à supporter de votre part ce que l'orgueil et la délicatesse ne m'auraient pas permis de souffrir de la part de tout autre que vous. Je ne veux pas vous rappeler combien de fois vous vous êtes joué de ma sincérité.

FAULKLAND.

Je confesse tous mes torts! mais veuillez entendre —

JULIE.

Après tout ce que j'ai souffert depuis un an, je pouvais espérer qu'on ne m'insulterait pas, en mettant ma sincérité à une nouvelle épreuve aussi cruelle qu'inutile! Je vois maintenant qu'il n'est pas dans votre nature de trouver dans l'amour le contentement et la confiance. Pénétrée de cette conviction, je ne serai jamais à vous.

FAULKLAND.

Julie, je vous le jure sur mon âme et sur l'honneur! — si, à l'avenir, —

JULIE.

Un mot encore, et j'ai fini. Je vous avais donné ma foi; je ne la donnerai jamais à un autre. J'adresserai au ciel les vœux les plus sincères pour votre bonheur; et le plus grand bienfait que je puisse lui demander pour vous, ce sera de vous guérir de ce funeste défaut qui seul a empêché l'accomplissement de notre engagement solennel. Tout ce que je vous demande, c'est que vous vouliez bien réfléchir sur cette faiblesse et quand vous aurez récapitulé toutes les vraies délices dont elle vous a privé, que ce ne soit pas le moindre de vos regrets, de songer qu'elle vous a fait perdre l'amour d'une femme prête à vous suivre partout, et à s'associer même à votre indigence.

Elle sort.

FAULKLAND, *seul.*

Elle est partie! — partie pour toujours! Il y avait dans ses

traits et dans sa voix une effrayante résolution qui me retenait immobile et dans la stupeur. O insensé ! — stupide et barbare que je suis! avec mon organisation maudite, chargé de plus d'imperfections qu'aucun de mes compagnons de misère ici-bas, la fortune dans sa bonté m'avait envoyé du ciel un ange tutélaire, et moi, misérable, je l'ai chassé! — Il faut maintenant que j'aille à mon rendez-vous. Allons, je suis tout préparé à un drame de ce genre! Tout mon désir sera d'y jouer un rôle principal, et d'y trouver un résultat contraire à celui que ma détestable folie m'avait fait imaginer tout-à-l'heure. Oh! Amour, qui te plais à nous torturer! oh! démon, dont l'influence pareille à celle de la lune, quand elle agit sur des esprits bornés, en fait des idiots; mais qui, s'exerçant sur de plus nobles âmes, les égare, et pousse leur sensibilité jusqu'à la démence!

Il sort.

Entrent **LYDIE** et **LA FEMME DE CHAMBRE** de Julie.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je vous assure, mademoiselle, que ma maîtresse était ici tout-à-l'heure; peut-être est-elle passée dans la pièce voisine.

Elle sort.

LYDIE, *seule*.

Hélas! malgré la manière dont il m'a traitée, ce jeune homme-là occupe singulièrement mon esprit. Je crois qu'une leçon de ma grave cousine m'engagera à le rappeler.

Entre **JULIE**.

LYDIE, *continuant*.

O Julie! je viens te voir! J'ai si grand besoin de consolation — O ciel! mon enfant, qu'as-tu donc? tu as pleuré! — Je suis sûre que c'est encore ce Faulkland qui t'a causé du chagrin.

JULIE.

Tu te méprends sur la cause de ma tristesse; j'ai été un peu contrariée; ce n'est rien que tu puisses deviner.

LYDIE.

Ah! quels que soient tes motifs de mécontentement, je puis t'assurer que les miens les surpassent. Tu sais qui est Béverley?

JULIE.

Je t'avouerai maintenant, Lydie, que monsieur Faulkland m'avait déjà mise au courant de toute cette affaire. Si le jeune Absolu avait été l'homme que tu croyais, je n'aurais pas reçu ta

confidence sur ce sujet sans chercher sérieusement à combattre ta fantaisie.

LYDIE.

Ainsi, je vois que j'ai été trompée par tout le monde ! Mais cela m'est égal, je ne serai jamais sa femme.

JULIE.

Écoute, Lydie.

LYDIE.

N'est-ce pas tout-à-fait contrariant? au moment où je croyais que nous touchions à la plus charmante détresse qu'on puisse imaginer, me voir vendre et livrer comme une marchandise? — Et moi qui avais projeté le plus sentimental des enlèvemens! un déguisement qui m'allait si bien ! une échelle de corde si avenante! La lune complice de ma fuite, une chaise à quatre chevaux, — la bénédiction du ministre écossais [1], — la mirobolante surprise de mistriss Bévue! De jolis paragraphes dans les journaux! — Oh! je mourrai de désappointement!

JULIE.

Je ne m'en étonnerais pas.

LYDIE.

Voyons maintenant le revers de la médaille! — Quelle perspective me reste? après beaucoup de préparatifs insipides, munie de la dispense d'un évêque, et de la bénédiction de ma tante, j'irai, avec un niais sourire, me présenter à l'autel; j'entendrai par trois fois proclamer mon nom dans une église de village, et un clerc insolent demander le consentement de tous les bouchers de la paroisse, pour unir en mariage le sieur Jean Absolu et fille Lydie Langueur. — Oh! faut-il que je sois condamnée à m'entendre appeler fille!

JULIE.

C'est vraiment fâcheux!

LYDIE.

Combien c'est mortifiant pour moi de me rappeler les charmans et délicieux expédiens auxquels il me fallait recourir pour avoir une demi-minute de conversation avec ce jeune homme! Que de fois il m'est arrivé de me rendre à la dérobée dans le jardin, par la nuit la plus froide de janvier, et là, de le trouver immobile comme une statue, et couvert de givre; il fallait le voir alors se mettre à mes genoux dans la neige, éternuer et

[1] Ce ministre n'est autre que le forgeron de Gretna-Green, en Écosse, qui, de temps immémorial, a le privilége de bénir les mariages contractés à la suite d'enlèvemens.

tousser d'une manière la plus pathétique du monde! il frissonnait de froid et moi de peur! — Et pendant que la bise glaciale nous engourdissait les membres, avec quel accent chaleureux il me pressait de compatir à sa flamme et de partager son amoureuse ardeur! Ah! Julie, c'était là de l'amour!

JULIE.

Si j'étais en veine de plaisanter, Lydie, pour toute réprimande, je me bornerais à rire de toi, de tout mon cœur; mais dans la disposition d'esprit où je me trouve, je préfère te supplier instamment de ne pas permettre qu'un homme qui t'aime d'un amour sincère, endure, par le fait de ton caprice, les tourmens que le caprice, je ne le sais que trop, a la puissance d'infliger.

On entend dans la pièce voisine la voix de mistriss Bévue.

LYDIE.

O mon Dieu! quel motif amène ici ma tante?

Entrent **MISTRISS BÉVUE, LABROSSE** et **DAVID.**

MISTRISS BÉVUE.

Allons, allons, voilà de la jolie besogne! Il se consomme là-bas dans la plaine, Dieu sait combien de suicides, de paracides[1] et d'émulations[2]! Et sir Antony qu'on cherche vainement pour prévenir l'antistrophe[3].

JULIE.

Au nom du ciel, madame, qu'y a-t-il?

MISTRISS BÉVUE, *montrant David.*

Cet homme peut vous le dire; c'est lui qui m'a escompté[4] l'affaire.

LYDIE, *à Labrosse.*

Veuillez nous instruire.

LABROSSE.

Mademoiselle, il faudrait que je fusse étranger à tout ce qui constitue l'homme bien né, pour différer un moment de faire part de tout ce que je sais à une personne aussi gravement intéressée dans cette affaire que vous l'êtes.

LYDIE.

Dépêchez-vous, dépêchez-vous, de grâce!

LABROSSE.

Vous avez raison, mademoiselle, on ne saurait trop se hâter de raconter des circonstances d'une telle nature; car, pour peu qu'on allongeât trop son récit, pendant qu'on serait occupé à

[1] Parricides — [2] Immolations. — [3] La catastrophe. — [4] Raconté.

faire des fleurs de rhétorique, deux ou trois personnes auraient le temps de périr.

LYDIE.

Que de patience il me faut! — Madame, au nom du ciel, dites-nous de quoi il s'agit.

MISTRISS BÉVUE.

Il s'agit de meurtres! il s'agit d'homicides! il s'agit de gens qui se tuent! — (*Montrant Labrosse.*) Mais il peut vous dire les détails.

LYDIE.

Parlez, mon ami, soyez bref.

LABROSSE.

Pour ce qui est de meurtres, mademoiselle, — je ne saurais prendre sur moi de dire, — et quant à ce qui concerne l'homicide par préméditation ou par imprudence, c'est une question que le jury devra résoudre.

LYDIE.

Mais qui sont ceux qui sont compromis dans cette affaire?

LABROSSE.

Ma foi, mademoiselle, l'un est un jeune homme auquel je serais désolé qu'il arrivât malheur, — un jeune homme fort bien élevé! — Nous avons long-temps vécu ensemble, et je pourrais même dire sur un pied d'affection réciproque.

LYDIE.

Mais qui est-il? qui est-il?

LABROSSE.

Mon maître, mademoiselle, — mon maître; — je parle de mon maître.

LYDIE.

Juste ciel! Quoi! le capitaine Absolu?

MISTRISS BÉVUE.

C'est pour le coup que vous voilà sérieusement alarmée.

LYDIE.

Mais qui sont ceux qui sont avec lui?

LABROSSE.

Quant au reste de l'affaire, mademoiselle, — (*montrant David*) cet homme peut vous renseigner beaucoup mieux que je ne le pourrais.

JULIE, *à David.*

Parlez, mon ami.

DAVID.

Voyez-vous, mademoiselle; par la sainte messe, il y a du mal

qui se mitonne. Ce n'est pas pour leur amusement que des gens se rassemblent avec des armes à feu, des pompes à feu, des garde-feu, et je ne sais combien d'autres instrumens à feu. — Je dis, mademoiselle, que cela n'annonce rien de bon.

JULIE.

Mais qui sont les combattans?

DAVID.

Mon pauvre maître, — Je vous demande pardon de le nommer le premier, — Vous savez, mademoiselle, — que je suis David; — et par conséquent, mon maître est ou était monsieur Delâcre; — il y a aussi le capitaine Absolu, ainsi que monsieur Faulkland.

JULIE.

Allons, madame, sur-le-champ faire nos efforts pour empêcher qu'un malheur n'arrive.

MISTRISS BÉVUE.

Fi! fi donc! cela serait on ne peut plus messéant à nous; — nous ne ferions que participer[1] les choses.

LYDIE.

Ma chère tante, hâtons-nous d'aller nous interposer entre eux.

DAVID.

Oui, madame, allez sauver la vie de quelques-uns d'entre eux! — Ils sont, croyez-moi, dans les dispositions les plus furieuses. Il y a surtout ce sanguinaire philistin, sir Lucius Tête-Chaude.

MISTRISS BÉVUE, *à part*.

Sir Lucius Tête-Chaude! — O miséricorde! comment! ils ont conduit dans ce guet-apens le pauvre petit sir Lucius! (*Haut à Lydie.*) Eh bien, mademoiselle, qu'attendez-vous là immobile? vous n'avez pas plus de sentiment qu'une des putréfactions[2] du Derbyshire.

LYDIE.

Que faut-il faire, madame?

MISTRISS BÉVUE.

Comment donc? il faut voler avec toute la félicité[3] possible, pour empêcher un malheur! — Venez, mesdemoiselles; cet homme nous exhortera[4]. — (*A David.*) Venez, l'ami; guidez-nous; marchez devant, et nous précéderons[5]. Vous connaissez l'endroit; vous en êtes sûr?

[1] Précipiter. — [2] Pétrifications. — [3] Vélocité. — [4] Escortera. — [5] Nous procéderons, nous marcherons.

DAVID.

Oh! soyez tranquilles. Ce qu'il y a de bon, c'est que la détonnation des pistolets nous guidera.

LES TROIS DAMES *à la fois.*

Des pistolets! Oh! courons.

Elles sortent.

SCÈNE II.

L'esplanade du sud.

Arrive LE CAPITAINE ABSOLU, cachant une épée sous son manteau.

LE CAPITAINE.

La vue d'une épée dans les rues de Bath y causerait une alarme aussi chaude que la présence d'un chien enragé. Comme ce Faulkland est insupportable! jamais exact! je me verrai à la fin obligé de partir sans lui. — Miséricorde, j'aperçois sir Antony! — Comment lui échapper?

Il cache sa figure dans son manteau et fait un détour pour s'esquiver.

Arrive SIR ANTONY.

SIR ANTONY.

Comme les yeux nous trompent même à une courte distance! si je ne voyais qu'il ne me reconnaît pas, je jurerais que c'est Jack! — Hé mais! — vive Dieu! c'est lui. Eh quoi, Jack, — de quoi donc as-tu peur? parle donc! — Je ne me trompe pas. (*Il s'avance vers lui.*) C'est toi, Jack — Jack Absolu.

LE CAPITAINE, *déguisant sa voix.*

En vérité, monsieur, je suis moins avancé que vous; je ne me souviens pas d'avoir jamais eu l'honneur— Je me nomme Saunderson, prêt à vous servir.

SIR ANTONY.

Monsieur, je vous demande pardon, — je vous prenais — mais que diantre... (*Il le regarde en face.*) C'est, — un moment! — ha! ha! — Votre humble serviteur, monsieur Saunderson! — Quel est le nouveau tour que vous tramez, monsieur le drôle?

LE CAPITAINE.

Oh! pure plaisanterie, mon père, pure plaisanterie! — Je vous cherchais, mon père. —

SIR ANTONY.

Vraiment! je suis charmé du hasard qui nous a fait rencontrer; mais pourquoi te cacher ainsi la figure? quel est ton motif? hein?

LE CAPITAINE.

Il fait froid, mon père; ne trouvez-vous pas? — L'air est vif et piquant; mais je crains d'arriver trop tard, — j'ai un engagement particulier.

SIR ANTONY.

Reste. Comment donc, mais je pensais que tu me cherchais? Dis-moi, Jack, où vas-tu?

LE CAPITAINE.

Où je vais, mon père?

SIR ANTONY.

Oui, — où vas-tu?

LE CAPITAINE.

Où je vais?

SIR ANTONY.

Oui, drôle?

LE CAPITAINE.

Je vais, mon père, — trouver — trouver — Lydie — pour essayer de me rapatrier avec elle; — et je vous cherchais, pour — pour —

SIR ANTONY.

Pour t'accompagner sans doute. Allons, viens.

LE CAPITAINE.

Oh! diantre! non, mon père, gardez-vous-en bien! Je vous cherchais, pour — pour — Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid? — Il n'est pas bon pour vous de rester dehors.

SIR ANTONY.

Froid! pas le moins du monde. Allons, Jack, — et que comptes-tu dire à Lydie?

LE CAPITAINE.

Oh! lui demander pardon, me soumettre à toutes ses volontés, — prodiguer les promesses et les sermens; mais je vous retiens, mon père; considérez l'effet du froid sur votre goutte.

SIR ANTONY.

Oh! pas du tout! pas du tout! rien ne me presse. Ah! Jack, vous autres jeunes gens, une fois que vous êtes blessés ici — (*Il pose sa main sur la poitrine du capitaine.*) Hé! hé! que diable as-tu donc là?

LE CAPITAINE.

Rien, mon père, rien.

SIR ANTONY.

Qu'est-ce que cela? — c'est diablement dur.

LE CAPITAINE.

Des colifichets, mon père, des colifichets pour Lydie.

SIR ANTONY.

Ah! voyons quel goût tu as. (*Il lui entr'ouvre son manteau, l'épée tombe à terre.*) Ha! ha! des colifichets! — Diable! tu ne vas pas sans doute lui couper la gorge?

LE CAPITAINE, *riant.*

Ha! ha! ha! je voulais vous divertir, mon père; mais je ne voulais vous dire la chose qu'après.

SIR ANTONY.

En vérité? — Voilà dans tous les cas un colifichet fort divertissant.

Il ramasse l'épée.

LE CAPITAINE.

Mon père, je vais vous expliquer la chose. Vous savez que Lydie est romanesque, terriblement romanesque, et conséquemment fort absurde; je me propose donc, si elle me refuse mon pardon, — de dégaîner cette épée — et de jurer — que je vais me précipiter sur sa pointe, et mourir à ses pieds!

SIR ANTONY.

C'est absurde! elle ne demanderait pas mieux. Suis-moi, imbécile.

LE CAPITAINE.

Vous apprendrez bientôt, mon père, le succès de mon stratagème. — « O Lydie! — pardonne-moi, ou la pointe de ce glaive, » — lui dirai-je.

SIR ANTONY.

« Nigaud, tue-toi, et grand bien te fasse, » — te répondra-t-elle. Allons, va! — et au diable tes colifichets!

Le capitaine s'éloigne.

Arrive DAVID.

DAVID, *accourant tout essoufflé.*

Arrêtez-le! arrêtez-le! à l'assassin! au voleur! au feu! au feu! au feu! — O sir Antony! — rappelez-le! rappelez-le! ordonnez-lui de s'arrêter! au meurtre! au feu!

SIR ANTONY.

De quel meurtre, de quel feu parles-tu?

DAVID.

Ouf! il est déjà loin! et je suis hors d'haleine! O sir Antony.

pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté, pourquoi ne l'avez-vous pas retenu ?

SIR ANTONY.

Est-ce que ce drôle est fou ? Qui retenir ? Jack ?

DAVID.

Oui, monsieur, oui, le capitaine ! Nous allons voir le meurtre et le carnage —

SIR ANTONY.

Le meurtre !

DAVID.

Oui, sir Antony, toutes sortes de meurtre, toutes sortes de carnage vont ensanglanter la plaine ; on se bat en ce moment, monsieur, — on se bat à l'épée et au pistolet !

SIR ANTONY.

Et qui donc va se battre ?

DAVID.

Tout le monde, sir Antony ; tous ceux que je connais vont se battre : mon pauvre maître, sir Lucius Tête-Chaude, votre fils, le capitaine.

SIR ANTONY.

O le scélérat ! je vois maintenant le tour qu'il a voulu me jouer ; sais-tu l'endroit ?

DAVID.

Le Pré-Royal.

SIR ANTONY.

Tu sais le chemin ?

DAVID.

Non, du tout ; mais je vais appeler le maire — les constables — les marguillers — et les bedeaux ; nous ne saurions être trop de monde pour les séparer.

SIR ANTONY.

Allons, viens ; — laisse-moi m'appuyer sur ton épaule. Chemin faisant nous nous procurerons main forte. — L'abominable menteur ! Allons, je vais entrer dans une fureur — Voilà donc où il en voulait venir avec ses colifichets ! je le colificherai.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Le Pré-Royal.

Arrivent SIR LUCIUS et DELACRE, des pistolets à la main.

DELACRE.

Par ma valeur, sir Lucius, je vous le répète, quarante pas est une bonne distance.

SIR LUCIUS.

Oui, pour des mousquets ou des carabines. En conscience, monsieur Delâcre, vous devez me laisser régler ces choses-là. Arrêtez un peu ; je vais vous montrer. (*Il mesure un certain nombre de pas.*) Tenez, voilà, par exemple, pour un galant homme, une fort jolie distance.

DELACRE.

Fichtre ! autant vaudrait nous battre dans une guérite ! Je vous assure, sir Lucius, que plus il sera loin, plus j'aurai de sang-froid à viser.

SIR LUCIUS.

En ce cas, je présume que vous ne le viseriez jamais mieux que s'il était tout-à-fait hors de la portée de votre vue.

DELACRE.

Non, sir Lucius, mais je pense que quarante ou trente-huit pas —

SIR LUCIUS.

Allons donc ! cela n'a pas le sens commun. Entre les gueules de vos pistolets, qu'il y ait trois ou quatre pas, ou un mille de distance, qu'est-ce que cela fait ?

DELACRE.

Balles de Dieu, non ! Par ma valeur, il n'y a aucun mérite à le tuer de si près ! Si vous m'aimez, mon cher Lucius, laissez-moi l'abattre à une longue portée, oui, à une longue portée, sir Lucius.

SIR LUCIUS.

Allons, l'ami de ce monsieur et moi nous réglerons cela. Mais dites-moi, monsieur Delâcre ; en cas d'accident, n'avez-vous aucune disposition à prendre, aucune commission à me donner ?

DELACRE.

Je vous suis fort obligé, sir Lucius ; mais je ne comprends pas —

SIR LUCIUS.

Vous devez bien penser qu'on n'essuie pas le feu d'un adversaire sans courir quelques petits risques ; et si par malheur une balle vient à vous étendre sur le carreau, ce ne sera guère le moment de venir vous troubler la cervelle d'affaires de famille.

DELACRE.

M'étendre sur le carreau !

SIR LUCIUS.

Par exemple, si cela vous arrivait, voudriez-vous être em-

baumé, et expédié dans votre pays? ou vous serait-il égal d'être enterré ici dans l'abbaye? on dit qu'il y a de fort jolis gîtes funéraires dans l'abbaye.

DELACRE.

Embaumé! — Enterré dans l'abbaye! — Tremblemens de Dieu! sir Lucius, ne parlez donc point ainsi!

SIR LUCIUS.

Je présume, monsieur Delâcre, que c'est pour la première fois que vous vous trouvez engagé dans une affaire de ce genre.

DELACRE.

Effectivement, sir Lucius, c'est pour la première fois.

SIR LUCIUS.

Oh! c'est dommage; il n'y a rien comme d'avoir l'habitude des choses. Dités-moi, je vous prie, comment recevrez-vous le feu de votre adversaire?

DELACRE.

Serre-file de Dieu! je me suis exercé à cela; — tenez, sir Lucius, tenez. (*Il se met en position.*) De profil, hein? je me ferai le plus petit possible; je me présenterai de côté.

SIR LUCIUS.

Non, vous n'y êtes pas; car si vous vous tenez dans cette attitude, au moment où je vous vise —

Il le vise avec son pistolet.

DELACRE.

Diable! sir Lucius! êtes-vous bien sûr qu'il n'est point armé?

SIR LUCIUS.

Ne craignez rien.

DELACRE.

Mais, — mais, — on ne sait pas; — il peut partir tout seul.

SIR LUCIUS.

Bah! soyez sans crainte. Eh bien donc, si ma balle vous frappe dans le corps, elle a double chance; car si elle ne réussit pas à toucher une des parties vitales dans le côté droit, il est probable qu'elle y réussira dans le côté gauche.

DELACRE.

Une des parties vitales?

SIR LUCIUS.

Tenez, — placez-vous comme cela. — (*Il le place.*) Présentez-vous complètement de face, — comme cela; — maintenant une ou deux balles peuvent vous passer à travers le corps sans vous faire le moindre mal.

DELACRE.

A travers le corps! une balle ou deux à travers le corps!

SIR LUCIUS.

Oui, la chose est possible; en outre, c'est de beaucoup l'attitude la plus distinguée.

DELACRE.

Tenez, sir Lucius, j'aime autant essuyer le feu dans une attitude gauche que dans une attitude distinguée; ainsi, par ma valeur, je me tiendrai de profil.

SIR LUCIUS, *regardant à sa montre.*

Est-ce que, par hasard, il nous manquerait de parole?—Ah! non, ma foi!—je crois que je les vois venir.

DELACRE, *avec effroi.*

Comment!—Qui venir?

SIR LUCIUS.

Oui; — qui sont ceux que je vois d'ici franchir la barrière?

DELACRE.

Effectivement; ils sont deux!—Eh bien, qu'ils viennent!—Hein, sir Lucius!—Nous—nous—nous—nous ne nous sauverons pas!

SIR LUCIUS.

Nous sauver?

DELACRE, *tout tremblant.*

Non, par ma valeur,—nous ne nous sauverons pas.

SIR LUCIUS.

Que diable avez-vous donc?

DELACRE.

Rien, rien, mon cher ami,—mon cher sir Lucius,—mais, à vrai dire,—je—je—je ne me sens pas tout-à-fait aussi hardi que tout-à-l'heure.

SIR LUCIUS.

Fi donc! songez à votre honneur.

DELACRE.

Ah! c'est vrai, mon honneur. — Veuillez, sir Lucius, de temps à autre, m'adresser un mot ou deux touchant mon honneur.

SIR LUCIUS.

Allons, les voici qui viennent.

DELACRE.

Sir Lucius, si je n'étais pas avec vous, je croirais presque que j'ai peur. — Si ma valeur venait à m'abandonner! la valeur est une disposition qui nous prend et nous quitte.

SIR LUCIUS.

Tenez-la ferme, pendant que vous l'avez.

DELACRE.

Sir Lucius, — il me semble qu'elle s'en va; — oui, sans aucun doute, ma valeur s'en va! elle m'échappe! — Je la sens, pour ainsi dire, qui me glisse entre les doigts.

SIR LUCIUS.

Votre honneur, — votre honneur. — Les voici!

DELACRE.

Oh! que ne suis-je sain et sauf à Niaisbourg! puissé-je être tué avant même que je m'en doute!

Arrivent FAULKLAND et LE CAPITAINE ABSOLU.

SIR LUCIUS.

Messieurs, votre très-humble. — Ah! — comment, le capitaine Absolu! Je présume, monsieur, que vous êtes venu ici, comme moi, pour obliger un ami, et avec l'intention de procéder ensuite pour votre propre compte?

DELACRE.

Eh quoi, Jack? — Mon cher Jack! mon cher ami!

LE CAPITAINE, *à Delâcre.*

Prenez garde, mon cher, Béverley est ici proche.

SIR LUCIUS.

Monsieur Delâcre, je ne vous blâme pas d'accueillir poliment votre adversaire. — (*A Faulkland.*) Maintenant, monsieur Béverley, si vous voulez choisir les armes, pendant ce temps-là, le capitaine et moi, nous mesurerons le terrain.

FAULKLAND.

Les armes, monsieur?

DELACRE.

Vive Dieu! sir Lucius, je n'ai pas du tout envie de me battre contre monsieur Faulkland; ces messieurs sont mes amis intimes.

SIR LUCIUS, *à Faulkland.*

Eh quoi! monsieur, n'êtes-vous pas venu ici pour vous battre contre monsieur Delâcre?

FAULKLAND.

Non, monsieur, sur ma parole.

SIR LUCIUS.

Allons, voilà qui est on ne peut plus contrariant! Mais, monsieur Faulkland, comme nous sommes trois venus ici tout exprès

pour cet objet, j'espère que vous n'aurez pas la désobligeance de gâter la partie en vous retirant.

LE CAPITAINE.

Je vous en prie, Faulkland, battez-vous pour obliger sir Lucius.

FAULKLAND.

Si monsieur Delâcre y tient absolument—

DELACRE.

Non, non, monsieur Faulkland ; je suis prêt à supporter ce contre temps avec une résignation toute chrétienne.—Tenez, sir Lucius, il n'est pas le moins du monde nécessaire que je me batte ; et si cela vous est égal, nous laisserons ça là.

SIR LUCIUS.

Écoutez-moi, monsieur Delâcre ;—il ne faut pas plaisanter avec moi. Vous avez très-certainement appelé quelqu'un en duel, et vous êtes venu ici pour vous battre avec lui. Or, si monsieur consent à le représenter, il me semble que c'est tout-à-fait la même chose.

DELACRE.

Pas du tout, sir Lucius : celui que j'ai appelé en duel est un nommé Béverley, — un drôle qui, vous le voyez, n'ose pas montrer sa face ! S'il était ici, je lui ferais sur-le-champ abandonner ses prétentions !

LE CAPITAINE.

Un moment, Delâcre, — permettez que je vous tire d'erreur. — Béverley est un personnage fictif. Celui qui a pris ce nom est devant vous ; et comme, sous l'un ou sous l'autre nom, ses prétentions sont les mêmes, il est prêt à les soutenir dans tel mode qu'il vous plaira de choisir.

SIR LUCIUS.

Parbleu, voilà qui est heureux ! Vous avez maintenant une occasion —

DELACRE.

Moi, me battre contre mon cher ami Jack Absolu ! Non, par ma foi, quand il y aurait dans lui cinquante Béverley. — Sir Lucius, vous ne voudriez pas me voir si dénaturé.

SIR LUCIUS.

En vérité, monsieur Delâcre, votre valeur s'est diablement refroidie.

DELACRE.

Pas le moins du monde ! témoins de Dieu ! je serai votre second de très-grand cœur ; — et dans le cas où une balle vous

étendrait sur le carreau, je suis entièrement à vos ordres. Je vous ferai enterrer fort commodément ici, dans l'abbaye; ou bien je vous ferai embaumer, et vous expédierai pour Mousquetonville; en un mot, je m'acquitterai de toute autre commission de ce genre avec le plus grand plaisir.

SIR LUCIUS.

Allons, allons! vous n'êtes qu'un lâche!

DELACRE.

Vous êtes témoins, messieurs, qu'il m'a appelé lâche; il a dit lâche, par ma valeur!

SIR LUCIUS.

Eh bien! monsieur?

DELACRE.

Voyez-vous, sir Lucius, ce n'est pas que le mot de lâche me fasse grand'chose. — On peut dire ce mot-là en plaisantant; mais si vous m'aviez appelé poltron, poignards et pistolets de Dieu! —

SIR LUCIUS.

Eh bien! monsieur, après?

DELACRE.

Je vous aurais regardé comme un homme fort mal élevé.

SIR LUCIUS.

Je ne m'abaisserai pas à vous répondre; vous n'en valez pas la peine.

LE CAPITAINE.

D'honneur, sir Lucius, vous ne sauriez avoir un meilleur second que mon ami Robert Delâcre. C'est un sacripan déterminé, — on ne l'appelle dans le pays que Robert le Bretteur, — n'est-il pas vrai, Robert?

SIR LUCIUS.

Eh bien donc! capitaine, c'est à nous de commencer. — (*A Delâcre.*) Avancez, mon petit conseiller (*il met l'épée à la main*), et demandez à monsieur s'il veut vous céder la demoiselle de bonne grâce sans vous forcer de recourir aux moyens de rigueur.

LE CAPITAINE, *mettant l'épée à la main.*

Eh bien! monsieur, en garde! puisque vous ne voulez pas laisser les choses s'arranger à l'amiable, voici ma réponse.

Arrivent SIR ANTONY, DAVID et les trois dames.

DAVID.

Assommez-moi-les tous, mon bon sir Antony; assommez mon

maître en particulier, et rendez-le responsable de la bonne conduite des autres.

SIR ANTONY.

Rengaîne, Jack, rengaîne, ou je vais entrer en fureur. — Comment se fait-il que vous vous battiez en duel, monsieur?

LE CAPITAINE.

Ma foi, mon père, ce monsieur (*montrant sir Lucius*) pourrait vous le dire beaucoup mieux que moi. C'est lui qui m'a appelé sur le terrain; et vous savez que je sers sa majesté.

SIR ANTONY.

Voilà un plaisant drôle! je le surprends allant couper la gorge à un homme, et il me dit qu'il sert sa majesté. Ventrebleu! oses-tu bien, maraud, tirer l'épée du roi contre l'un de ses sujets?

LE CAPITAINE.

Je vous répète, mon père, que monsieur m'a appelé en duel sans m'en dire le motif.

SIR ANTONY, *à sir Lucius*.

Morbleu, monsieur! comment se fait-il que vous ayez appelé mon fils en duel sans lui en dire le motif?

SIR LUCIUS.

Votre fils, monsieur, m'a fait une insulte que mon honneur n'a pu digérer.

SIR ANTONY, *au Capitaine*.

Morbleu, Jack! comment as-tu osé faire à monsieur une insulte que son honneur n'a pu digérer?

MISTRISS BÉVUE.

Allons, allons, laissez-moi là l'honneur, en présence des dames. — Capitaine Absolu, approchez. — Comment avez-vous pu nous alarmer ainsi? Voilà Lydie qui a failli mourir de peur à cause de vous.

LE CAPITAINE.

De peur que je ne fusse tué ou que je n'échappasse, madame?

MISTRISS BÉVUE.

Allons, point d'illusions[1] au passé. — Lydie est convaincue: parlez, mon enfant.

SIR LUCIUS.

Avec votre permission, madame, j'ai ici un mot à dire. Je crois pouvoir interpréter le silence de mademoiselle. Remarquez bien.

LYDIE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

[1] All

SIR LUCIUS.

Allons, allons, Délia, soyons sérieux maintenant ; ce n'est pas le moment de plaisanter.

LYDIE.

Il est vrai, monsieur ; et je profite de votre leçon pour offrir ma main à monsieur (*montrant le Capitaine*), et solliciter le retour de ses affections.

LE CAPITAINE.

O mon petit ange ! est-il bien vrai ? — Sir Lucius, je soupçonne là-dessous quelque quiproquo. A l'égard de l'insulte que vous affirmez avoir reçue de moi, tout ce que je puis dire, c'est qu'elle n'a pu être intentionnelle. De même que je ne craindrais pas de soutenir une insulte faite avec intention, de même je ne rougis pas de m'excuser d'un tort involontaire. — Recevez donc mes excuses. Mais pour ce qui est de cette dame, tant qu'elle m'honorera de son approbation, je soutiendrai mes droits envers et contre tous.

SIR ANTONY.

C'est bien parlé, Jack ; et je suis prêt à t'appuyer, mon enfant.

DELACRE.

Remarquez que j'abandonne toutes mes prétentions ; — je n'en conserve absolument aucune ; et si je ne puis me procurer une femme sans me battre pour elle, par ma valeur, je vivrai garçon.

SIR LUCIUS.

Capitaine, donnez-moi votre main ; — une insulte noblement réparée devient une obligation ; quant à mademoiselle, s'il lui convient de renier son écriture, voici —

Il tire de sa poche plusieurs lettres.

MISTRISS BÉVUE.

Oh ! il va vanter[1] tout le mystère ! — Sir Lucius, peut-être y a-t-il là quelque méprise. — Je pourrai peut-être illuminer[2] —

SIR LUCIUS.

Veuillez, ma bonne dame, vous mêler de ce qui vous regarde. — Miss Langueur, êtes-vous ou n'êtes-vous pas Délia ?

LYDIE.

Assurément, sir Lucius, je ne la suis pas.

Lydie et le capitaine Absolu s'entretiennent en particulier.

MISTRISS BÉVUE.

Sir Lucius Tête-Chaude, tout ingrat que vous êtes, — je m'avoue coupable ; — pardonnez ma rougeur, je suis Délia.

SIR LUCIUS.

Vous Délia ! — allons donc ! calmez-vous.

[1] Éventer. — [2] Éclairer, éclaircir.

MISTRISS BÉVUE.

Mais, barbare Vandyke[1], ces lettres sont de moi. Quand vous aurez plus de gratitude pour mes bontés, peut-être consentirai-je à encourager vos hommages.

SIR LUCIUS.

Mistriss Bévue, je suis on ne peut plus sensible à votre condescendance ; que ce tour m'ait été joué par Lydie ou par vous, je vous en ai la même reconnaissance. — Et pour vous montrer que je ne suis pas ingrat, capitaine Absolu, puisque vous m'avez enlevé mademoiselle, je vous donne ma Délia par-dessus le marché.

LE CAPITAINE.

Je vous suis fort obligé, sir Lucius ; mais (*montrant Delâcre*) voici mon ami, Robert le Bretteur, qui est disponible.

SIR LUCIUS.

Ah ! mon petit Lavaleur, — tenez, voulez-vous faire un coup de fortune ?

DELACRE.

Rides de Dieu ! non. — Mais donnez-moi votre main, sir Lucius ; pardonnez et oubliez : quoi qu'il en soit, si jamais je vous donne de nouveau l'occasion de m'embaumer, dites que Robert Delâcre est un sot ; voilà tout.

SIR ANTONY.

Allons, mistriss Bévue, ne vous désespérez pas, — vous êtes encore dans votre fraîcheur.

MISTRISS BÉVUE.

O sir Antony ! les hommes sont tous des barbares !

Tous s'écartent à quelque distance, à l'exception de Julie et de Faulkland.

JULIE.

Il a l'air non morose et chagrin, mais abattu et malheureux. — Toutefois, le conte qu'il m'a débité n'était pas tout-à-fait dénué de fondement. — O femme ! combien ton jugement devrait être ferme et sûr, alors que tu es si faible de résolution !

FAULKLAND.

Julie ! — comment oserai-je implorer ce que je mérite si peu ? Je n'ose me flatter, — cependant l'espérance est fille du repentir.

JULIE.

O Faulkland ! le traitement cruel que vous m'avez infligé n'est pas plus coupable que l'impuissance que j'éprouve d'en conserver du ressentiment. Comme en interrogeant mon cœur je mets franchement ma faiblesse sur le compte de l'amour, il

[1] Vandale.

serait peu généreux à moi de ne pas admettre pour la vôtre la même excuse. *Sir Antony s'avance et vient se placer entre eux.*

FAULKLAND.

Pour moi maintenant va luire un bonheur ineffable.

SIR ANTONY.

Qu'est-ce qu'il y a donc ici ? — Allons, je suis sûr que vous aussi, vous avez été en querelle. — Allons, Julie, jusqu'à présent je m'étais abstenu d'intervenir ; mais je vois bien qu'il faut à la fin que je m'en mêle. — Tous les torts que j'ai vus à mon ami Faulkland m'ont semblé provenir de ce qu'il appelle la délicatesse et la chaleur de son affection pour vous. — Croyez-moi, Julie, épousez-le sur-le-champ, et vous le verrez changer à son avantage d'une manière surprenante.

Tous les autres personnages s'avancent.

SIR LUCIUS.

Allons. J'espère qu'il n'y a ici personne de désappointé qui ne soit content ; désappointé moi-même, ce serait bien le diable si je n'avais au moins le plaisir de voir les autres mieux réussir que moi.

DELACRE.

Vous avez raison, sir Lucius ; — vous, Jack, je vous offre mes félicitations ; — vous, Faulkland, je vous en offre autant. — Mesdames, — allons, pour vous montrer que je ne suis ni contrarié, ni fâché, tambourins et flageolets de Dieu ! je vais d'ici à une demi-heure commander les violons, dans le grand salon, — et je vous y donne rendez-vous à tous.

SIR ANTONY.

Parbleu, mon cher, votre humeur me plaît ; et ce soir, nous autres garçons, nous boirons une santé aux jeunes couples et à l'époux futur de mistriss Bévue.

FAULKLAND.

Nos compagnes se sont éloignées de nous, Jack ; — j'espère que c'est pour se féliciter mutuellement ; — la vôtre, d'avoir réprimé à temps les erreurs d'une imagination mal dirigée qui aurait pu égarer un cœur innocent ; — et la mienne d'avoir, par sa douceur et sa candeur loyale, réformé en moi ce malheureux caractère qui rendait misérable ce que j'aimais le plus, et torturait le cœur que j'aurais dû adorer.

LE CAPITAINE.

Il est vrai, Faulkland ; nous avons tous deux goûté l'amertume de l'amour, aussi bien que ses délices — avec cette différence, cependant, que vous avez toujours préparé vous-même la coupe amère, tandis que moi, —

LYDIE.

C'est toujours à moi que vous en avez eu l'obligation, n'est-ce pas, monsieur Modeste? — Mais venez, ne parlons plus de cela, — notre bonheur est maintenant complet et sans mélange.

JULIE.

Efforçons-nous donc de le conserver tel; et au moment où l'espérance peint à nos regards charmés le tableau attrayant d'un avenir de bonheur, gardons-nous de charger son pinceau de couleurs trop brillantes pour être durables. Quand deux cœurs qui ont mérité d'être heureux unissent leurs destinées, la vertu pose sur leur tête une couronne de fleurs modestes et inoffensives; mais la passion imprudente y mêle d'une main indiscrète la rose fastueuse dont bientôt les feuilles tombent et l'épine nous blesse ! *Tous s'éloignent.*

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR JULIE.

Mesdames, c'est à vous que je m'adresse. — J'ai entendu dire à notre poète — qu'il allait essayer de déduire de sa pièce une moralité : « Sans faire tant d'embarras, me suis-je écriée, il » en ressort une moralité évidente, c'est que le bonheur social » de l'homme réside en nous seules. Dans le drame de la vie, que » la pièce soit sifflée ou applaudie, l'amour embellit la scène, et » l'action roule sur les femmes. L'homme, dans quelque rang » qu'il soit placé, nous doit obéissance. — En doutez-vous? — » Sur le théâtre du monde, cette vérité est démontrée. » —

Le bourgeois, habile à éviter les discords domestiques, veut souper en ville; — il a soin d'abord d'en demander la permission à sa femme. A son ami Jean, il arrive une fois par hasard d'en faire autant; — mais il retourne à la maison pour en prévenir sa moitié.

A midi, le morose châtelain prend la résolution de prendre en main les rênes du gouvernement, et jusqu'à la fin du jour, morbleu, madame n'est qu'une sotte! Mais la nuit arrive, et revenu à d'autres sentimens, le vainqueur vaincu s'écrie : « O ma » mie! quels irrésistibles moyens de persuasion vous avez, vous » autres femmes! »

Le joyeux buveur beugle et crie à tue-tête, jusqu'au moment où Bacchus chancelant appelle l'amour à son aide; alors, à chaque rasade qu'il boit, l'image de la beauté nage devant ses yeux

humides, et il cueille un baiser sur les lèvres de Chloé, qu'humecte encore la liqueur pétillante.

J'ai même entendu dire que des hommes d'état, non moins sages que puissans, se plaisent à prendre conseil des beaux yeux d'une femme. La foule des solliciteurs étudie de loin ses traits mobiles; elle sourit, c'est signe de succès; elle fronce le sourcil, c'est l'annonce d'une disgrâce; elle fait la révérence, c'est une pension; — sa tête s'incline, à coup sûr, c'est une place.

Dans une sphère plus humble, un respect non moins grand s'attache à la vue de la *maîtresse*, à la voix de l'*épouse*. Voyez dans le pays le plus pauvre, le plus pauvre paysan, ce fils de l'indigence, condamné au travail: eh bien, le soleil de l'amour, qui luit pour tout le monde, lui prête un de ses rayons pour éclairer sa nuit; rayon précieux dans l'hiver de ses maux, c'est de toi souvent que vient la seule chaleur que connaisse sa cabane!

Voyez le matelot voyageur, qui depuis des années n'a pas pressé sur son cœur la compagne affligée de ses jours de repos; étendu sur le froid tillac, loin des bras de sa bien-aimée, sa voix fredonne la chanson qu'aimait sa Susanne; et tant que résonne dans l'air la grossière harmonie, le sifflet du contre-maître prend un ton moins strident.

Le soldat, fier de ses blessures et de ses travaux, soupire après le triomphant sourire de sa Ninette; mais avant la bataille, si de loin il entend sa voix, soudain l'amant tremble, — et le héros expire! Ce cœur que la guerre et l'honneur ont cuirassé contre la crainte, un soupir le déconcerte, une larme l'abat!

Mais vous, plus circonspects, petit nombre de juges difficiles qui n'accordez à la beauté que tout juste ce qui lui revient, bien que partisans de l'amour, vous voyez avec un profond regret nos conquêtes entravées, nos triomphes incomplets, tant que la culture de l'esprit n'aura pas fait éclore des fruits plus durables, tant que le jugement n'aura pas aiguisé les traits que lance la beauté! Si la raison et le mérite régnaient dans le cœur des femmes, l'amant n'aurait pas besoin d'autre école. Rappelés aux règles du bon sens, disciples de nos yeux, nos adorateurs deviendraient bientôt sages par galanterie, et pour donner du prix à leurs hommages, ils s'empresseraient d'allumer la lampe de la science au flambeau de l'amour!

FIN DES RIVAUX.

LA DUÈGNE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

DON JÉROME.
DON FERDINAND, son fils.
DON ANTONIO.
CARLOS, ami de don Antonio.
ISAAC MENDOZA, riche juif.
FRÈRE PAUL.
FRÈRE FRANÇOIS.
UN FRÈRE LAI, portier du couvent.
LOPEZ, valet de don Ferdinand.
DONA CLARA.
DONA LOUISA, fille de don Jérôme.
LA DUÈGNE de Louisa.
LA SUIVANTE de Louisa.
CHOEUR DE MOINES.

La scène est à Séville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une rue de Séville.

Arrive LOPEZ, tenant à la main une lanterne sourde

LOPEZ.

Trois heures sont sonnées! C'est chose étrange, pour un homme de mes habitudes régulières, que d'être à pareille heure occupé comme un bravo à battre le pavé de Séville. Ma foi, de toutes les conditions, la pire est de servir un jeune amoureux; — non que je sois ennemi de l'amour; mais mon amour, à moi, et celui de mon maître, ne se ressemblent guère. — Don Ferdinand est trop galant pour manger, boire et dormir; moi, au contraire, l'amour me donne de l'appétit... et puis, j'aime à rêver à ma maîtresse, j'aime à boire à sa santé; pour cela un bon somme et du bon vin sont indispensables; de là mon goût décidé pour un lit de plume et pour la bouteille. Quel dommage que je n'aie pas le temps de prolonger ces réflexions! Mais ton maître t'attend, honnête Lopez, sans doute pour protéger sa retraite de

dessous les croisées de dona Clara. (*On entend des instrumens de musique.*) Oh! oh! j'entends de la musique! Qui est-ce que j'aperçois? Ah! c'est don Antonio, l'ami de mon maître, qui, accompagné d'une troupe de masques, vient sans doute de donner une sérénade à ma jeune maîtresse, dona Louisa. Maintenant, notre vieillard ne saurait tarder à se lever; dans la crainte qu'il ne s'aperçoive de l'absence de son fils, il faut que sans délai je me rende à mon poste.

Il s'éloigne.

Arrive ANTONIO, suivi d'une troupe de Masques et de Musiciens.

ANTONIO *chante.*

Aux oreilles de mon amie,
Soupire, luth harmonieux;
Et de ton maître malheureux
Peins-lui la poignante agonie.
Mais ne hâte pas son réveil;
Résonne comme un songe à son âme ravie,
Et que ta douce mélodie
Berce mollement son sommeil.

PREMIER MASQUE.

Antonio, votre maîtresse ne s'éveillera pas si vous continuez à chanter sur ce ton dolent; l'amour est comme un enfant au berceau; avec des airs langoureux on l'endort.

ANTONIO.

Je ne veux pas interrompre son sommeil.

PREMIER MASQUE.

Parce que vous savez qu'une fois éveillée elle ne daignera même pas se montrer, tant vous lui êtes indifférent.

ANTONIO.

Eh bien! je vais vous convaincre du contraire.

Il chante.

La nuit a fui; voici l'aurore:
Ouvrez les yeux, ô mon amour;
Loin de ces beaux yeux que j'adore,
Il n'est pour moi ni lumière, ni jour.

LOUISA, *se mettant à sa fenêtre.*

Des sons charmans ont frappé mon oreille,
Et l'aurore luit à mes yeux.
Est-ce mon doux ami dont la voix me réveille?
Oui, c'est lui; de Phébus c'est l'éclat radieux,
Avec ses chants mélodieux.

DON JÉRÔME, *d'une autre fenêtre.*

Quel bruit a frappé mon oreille

Quel est ce tintamarre affreux
Dont le fracas en sursaut me réveille?
Fuyez! musiciens odieux.

TRIO.

LOUISA.

Pourquoi ce courroux, ô mon père?
Veuillez calmer votre colère.

ANTONIO.

Vous ne voyez en moi qu'un humble soupirant.

JÉROME.

A faribole pareille
Peux-tu bien prêter l'oreille?
Que l'on décampe à l'instant.

LOUISA.

Adieu!

ANTONIO.

Pourquoi cet adieu qui m'accable?
Pourquoi ce départ si soudain?

LOUISA *et* ANTONIO.

Malgré la fortune implacable,
Le dieu d'amour nous sera secourable.

JÉROME.

Vite! qu'on m'apporte un gourdin.

LOUISA *et* ANTONIO.

De nos maux il connaît la somme.

JÉROME.

Partez vite, ou je vous assomme.

Don Jérôme et Louisa quittent la fenêtre. Antonio et les musiciens s'éloignent.

SCÈNE II.

Une place publique.

Arrivent FERDINAND et LOPEZ.

LOPEZ.

En vérité, seigneur, je pense qu'un peu de sommeil de temps en temps, une fois par semaine, par exemple, —

FERDINAND.

Tais-toi, imbécile! ne me parle pas de sommeil.

LOPEZ.

Non, non, seigneur; je ne vous parle pas de ces sommes profonds dans lesquels on dort de tout son appétit; mais je ne

puis m'empêcher de penser qu'une demi-heure d'un léger somme, ne fût-ce que pour la nouveauté du fait —

FERDINAND.

Tais-toi, te dis-je, bélître! — O Clara! chère et cruelle ennemie de mon repos!

LOPEZ.

Et du mien aussi.

FERDINAND.

Ventrebleu! se moquer de moi dans un moment comme celui-ci! Tenir à des vétilles! — Elle! m'aimer! Je ne crois pas qu'elle m'ait jamais aimé.

LOPEZ.

Je ne le crois pas non plus.

FERDINAND.

Ou serait-ce que les personnes de son sexe ne peuvent continuer pendant une heure à savoir ce qu'elles veulent?

LOPEZ.

Elles savent ce qu'elles veulent beaucoup plus qu'elles n'osent l'avouer.

FERDINAND.

Est-il au monde une créature aussi inconstante que Clara?

LOPEZ.

J'en sais une.

FERDINAND.

Oui, l'insensé qui se soumet humblement à ses caprices.

LOPEZ, *à part*.

Je savais bien qu'il devinerait du premier coup.

FERDINAND.

N'est-elle pas capricieuse, tourmentante, tyrannique, obstinée, perverse? Oui, c'est un composé de défauts et de lubies sans nombre; le dédain est dans ses regards, et il n'est pas jusqu'à son sourire... Merci de ma vie! qu'avais-je besoin de parler de son sourire? car elle sourit avec un charme si enivrant, une grâce si fascinante! O malédiction! je meurs si je la perds.

LOPEZ.

Voilà ces maudits sourires qui ont tout dérangé.

FERDINAND *chante*.

Oh! si je pouvais quelque jour
Évoquer ses défauts en oubliant ses charmes,
A la froide raison le tyrannique amour
Aurait bientôt rendu les armes.
Mais, hélas! quand j'ai bien compté
Les imperfections dont son esprit foisonne,

Soudain l'amour présente à mon œil enchanté
Les doux attraits de sa personne.
A ce tableau je n'oppose plus rien;
Tous mes calculs sont en déroute;
Lors, la raison n'y voit plus goutte,
Et l'amour n'y voit que trop bien.

LOPEZ.

Je vois venir don Antonio, seigneur.

FERDINAND.

Retourne au logis; j'y serai tout-à-l'heure.

LOPEZ.

Oh! ces maudits sourires!

Il s'éloigne.

Arrive ANTONIO.

FERDINAND.

Antonio, Lopez m'a dit qu'il t'a laissé chantant devant notre porte. Mon père était-il éveillé?

ANTONIO.

Oui, oui; il a une singulière affection pour la musique; je l'ai laissé rugissant à sa fenêtre grillée, comme on nous représente Bajazet dans sa cage. Et quel motif l'a fait lever si matin?

FERDINAND.

Je crois t'avoir dit que demain était le jour fixé par don Pedro et la marâtre dénaturée de Clara pour son entrée au couvent, afin de laisser toute sa fortune au marmot issu d'un second mariage; poussé au désespoir, je me suis procuré une clef de la porte, et j'ai obtenu de la femme de chambre de Clara qu'elle ne mît pas le verrou; ce matin, à deux heures, je suis entré secrètement, et me suis rendu à sa chambre. Je l'ai trouvée s'éveillant et pleurant.

ANTONIO.

Heureux Ferdinand!

FERDINAND.

Par la sangbleu! écoute la fin: Elle m'a traité de présomptueux scélérat, pour avoir osé, à cette heure de la nuit, m'approcher de sa chambre.

ANTONIO.

Oui, sans doute, au premier abord.

FERDINAND.

Pas du tout; elle n'a pas voulu entendre une parole, et a menacé d'appeler sa mère, si je ne la quittais à l'instant.

ANTONIO.

Oui, mais ensuite?

FERDINAND.

Ensuite? il m'a fallu quitter la maison comme j'y étais venu.

ANTONIO.

Et tu n'as rien fait pour provoquer sa colère?

FERDINAND.

Rien; aussi vrai que j'espère être sauvé; tout au plus lui ai-je dérobé une ou deux douzaines de baisers.

ANTONIO.

Voilà tout! je n'ai jamais entendu parler d'une pareille impudence.

FERDINAND.

Que diantre! quand je te dis que je me suis comporté de la manière la plus respectueuse.

ANTONIO.

O mon Dieu! ce n'est pas de toi que je parle, c'est d'elle. — Mais, dis-moi, Ferdinand, leur as-tu laissé la clef?

FERDINAND.

Oui, la femme de chambre, après m'avoir fait sortir, a eu soin de la prendre.

ANTONIO.

En ce cas, je gage, sur ma vie, que ta maîtresse va fuir la maison paternelle pour venir te rejoindre.

FERDINAND.

Pour rejoindre mon heureux rival, peut-être. Je suis d'humeur à suspecter tout le monde. Il fut un temps où tu l'aimais, où elle était à tes yeux un ange, comme elle l'est aujourd'hui pour moi.

ANTONIO.

Oui, je l'ai aimée jusqu'au moment où je me suis aperçu qu'elle ne m'aimait pas; et c'est alors que j'ai découvert que dans sa figure il n'y avait pas un seul trait passable.

Il chante.

Deux beaux yeux ne sont beaux, ma foi,
Qu'autant qu'ils sont fixés sur moi;
Je ne vois de lèvres de rose
Que celle où la mienne se pose.
Fût-il plus beau que le soleil,
Fût-il plus brillant que l'aurore,
Il n'est pour moi de visage vermeil
Que celui que l'amour colore.

Cette main, douce à caresser,
Dans ma main je veux la presser;
Il faut, mon exigence est grande,
Qu'à son tour elle me le rende.
Je puis voir sans un doux émoi
Les contours de ce sein d'albâtre;
Pour que mon cœur en devienne idolâtre,
Il faut qu'il palpite pour moi.

D'ailleurs, Ferdinand, tu as une garantie suffisante dans mon amour pour ta sœur. Sers-moi de ce côté-là, et je te laisserai en paix t'arranger avec Clara.

FERDINAND.

Je le veux bien, en tant que l'honneur de notre famille ne sera pas compromis; mais point d'enlèvement!

ANTONIO.

Et pourtant tout-à-l'heure tu voulais enlever Clara.

FERDINAND.

Ah! c'est bien différent; nous n'entendons pas qu'on agisse avec nos femmes et nos sœurs comme nous agissons avec les sœurs et les femmes des autres. — Mais demain, on oblige Clara à entrer dans un couvent.

ANTONIO.

Et moi, ma position n'est pas moins douloureuse. Demain, ton père force Louisa d'épouser le Portugais Isaac. — Mais viens avec moi, et je te réponds que nous aviserons à quelque plan.

FERDINAND.

Il faut que je retourne au logis.

ANTONIO

Eh bien, adieu!

FERDINAND.

Au surplus, Antonio, lors même que tu n'aimerais pas ma sœur, tu as trop d'honneur et d'amitié pour moi, pour me supplanter auprès de Clara.

ANTONIO *chante.*

Devant la beauté souveraine,
Que peut l'amitié, la raison?
Il n'est point de trahison
Pour le cœur qu'amour enchaîne.

A mon ami, si j'engage ma foi,
C'est un vain son qui dans l'air s'évapore;
Mais un serment aux charmes que j'adore
Sera toujours sacré pour moi.

Si donc il faut que je sois infidèle,
A qui dois-je manquer de foi?
Je ne serai que parjure avec toi,
Mais je serais sacrilége avec elle.

Il s'éloigne.

FERDINAND, *seul.*

Quand nous causons sur ce sujet, je remarque toujours dans les réponses d'Antonio une légèreté qui m'effraye.— Diantre! si Clara l'aimait, après tout.

Il chante.

Quoi! Clara serait infidèle!
Elle qui m'a donné tant de preuves d'amour!
Se peut-il que mon cœur la soupçonne en ce jour!
Si j'ai raison, quelle douleur cruelle!
Mais si j'ai tort, je suis indigne d'elle.
Au cœur d'un malheureux amant,
Oh! que la jalousie est un affreux tourment!
Quand elle me regarde avec un doux sourire,
Alors, je l'aime plus que je ne saurais dire;
Mais qu'un autre en partage ait la même faveur,
J'y mets bien plus de prix encore.
Comment donc espérer un terme à mon malheur,
Quand plus elle se plaît à torturer mon cœur,
Plus ce cœur insensé l'adore?

Il s'éloigne.

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de don Jérôme.

Entrent LOUISA et LA DUÈGNE.

LOUISA.

Mais, ma chère Marguerite, ma charmante duègne, penses-tu que nous réussirons?

LA DUÈGNE.

Je vous répète que je n'ai à cet égard aucun doute; mais il faut que la chose s'exécute sans délai. Tout est prêt dans votre chambre, et pour le reste, il faut nous en remettre à la Fortune.

LOUISA.

Mon père, dis-tu, a juré de ne plus me revoir jusqu'à ce que j'aie consenti à —

LA DUÈGNE.

Je l'ai entendu qui disait à don Guzman, son ami : «Je lui demanderai demain, une fois pour toutes, si elle consent à épouser Isaac Mendoza : si elle hésite, je jure par ce qu'il y a au monde de plus sacré, de ne plus la voir ni lui parler jusqu'à ce qu'elle rentre dans le devoir.» Ce sont là ses expressions.

LOUISA.

Et connaissant, comme tu le fais, son opiniâtreté à ne point démordre de ce qu'il a dit, tu as formé ce plan pour mon évasion. Mais t'es-tu assurée du dévouement de ma femme de chambre ?

LA DUÈGNE.

Elle est du complot; mais rappelez-vous, si vous réussissez, que vous m'abandonnez tous vos droits sur le petit juif Isaac.

LOUISA.

De toute mon âme; épouse-le si tu peux, et grand bien te fasse. Il est vingt fois plus riche que mon pauvre Antonio. O mon cher Antonio !

Elle chante.

Pour toi, la fortunecruelle
De ses dons ne t'a point doté;
Tandis que moi, riche on m'appelle ;
Mais je bénis ta pauvreté.
Toi seul es mon bonheur suprême,
Et c'est pour toi seul que je t'aime.

Quand je t'aurai, tendre et fidèle,
Avec ma main donné ma foi,
Ne crains pas qu'un seul mot rappelle
Le peu que j'aurai fait pour toi.
Toi seul es mon bonheur suprême,
Et c'est pour toi seul que je t'aime.

LA DUÈGNE.

J'entends venir don Jérôme. Donnez-moi vite la dernière lettre que je vous ai remise de la part d'Antonio, — vous savez que c'est le moyen que je dois employer pour me faire donner mon congé. Il faut que j'aille la cacheter comme si elle n'avait pas encore été remise.

Elle s'éloigue; on entend la voix de don Jérôme.

Entrent DON JÉROME et FERDINAND.

JÉROME.

Tu viens sans doute aussi de donner quelque sérénade, de troubler la paix des voisins par tes râclemens discordans et ta musique libertine! Fi donc! tu donnes là à ta sœur un bien mauvais exemple. — (*A Louisa.*) Mais je viens pour vous dire, mademoiselle, que je ne suis pas d'humeur à souffrir plus longtemps ces invocations nocturnes, — ces amoureuses orgies qui fascinent les sens par l'intermédiaire de l'ouïe, comme les embaumeurs d'Égypte font à l'égard des momies, dont ils extraient

le cerveau par l'oreille. Quoi qu'il en soit, vos lubies vont avoir un terme. — Isaac Mendoza sera ici tout-à-l'heure, et demain vous l'épouserez.

LOUISA.

Jamais, tant qu'il me restera un souffle de vie.

FERDINAND.

En vérité, seigneur, je m'étonne que vous songiez à faire d'un tel homme votre gendre.

JÉROME.

Tu as vraiment bien de la bonté, de daigner me faire part de tes sentimens à cet égard ; — et dis-moi, je te prie, ce que tu trouves à redire au choix de cet homme.

FERDINAND.

D'abord, c'est un Portugais.

JÉROME.

Pas du tout, mon enfant, il a renié son pays.

LOUISA.

Il est Juif.

JÉROME.

Autre erreur ; voilà six semaines qu'il est chrétien.

FERDINAND.

Oui, il a quitté sa religion pour un héritage et n'a pas encore eu le temps d'en prendre une nouvelle.

LOUISA.

Il est comme une sorte de mur mitoyen entre l'église et la synagogue, ou comme le feuillet blanc intercalé entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

JÉROME.

Avez-vous tout dit ?

FERDINAND.

Mais le trait distinctif de son caractère est sa passion pour la fraude et la duplicité.

LOUISA.

Ce qui n'empêche pas la sottise de prédominer chez lui au point que, m'a-t-on dit, il est presque toujours la dupe de ses propres artifices.

FERDINAND.

C'est vrai ; il ressemble à ces tireurs maladroits qui manquent presque toujours leur coup, et sont blessés par le recul de leur arme.

JÉROME.

Est-ce tout ?

LOUISA.

Pour tout dire, à mes yeux, il a le plus grand défaut qu'un mari puisse avoir, — il ne me convient pas.

JÉROME.

Mais tu lui conviens, toi; et cela suffit. Dans le mariage, il n'est pas nécessaire qu'on s'aime des deux parts. Sa douceur fera contre-poids à ta mauvaise humeur; et pour obtenir de bon fruit, il n'y a rien de tel que de greffer sur un pommier sauvage. Est-ce là tout?

LOUISA.

Je le déteste comme amant, et le détesterai comme mari.

JÉROME.

Cela n'est pas sûr. Le mariage produit d'étonnans changemens; — mais, pour en finir, veux-tu l'épouser, oui ou non?

LOUISA.

C'est le seul point sur lequel je puisse vous désobéir.

JÉROME.

Prends-tu quelque souci du bonheur de ton père?

LOUISA.

Assez pour ne pas lui donner l'éternel regret d'avoir fait le malheur de sa fille unique.

JÉROME.

Fort bien, mademoiselle; entendez-moi donc : je ne veux plus ni vous voir, ni vous adresser la parole, jusqu'à ce que vous soyez rentrée dans le devoir. Pas de réponse! Cette pièce et votre chambre composeront votre appartement; je ne sortirai jamais sans vous enfermer sous clef; et quand je serai au logis, nul ne pourra se rendre auprès de vous sans passer par ma bibliothèque. Nous verrons qui de nous deux sera le plus obstiné. Hors de ma vue! — et ne reparaissez devant moi que lorsque vous serez revenue à l'obéissance.

Il la pousse hors de l'appartement.

FERDINAND.

Sans nul doute, seigneur, les inclinations de ma sœur doivent être consultées dans une affaire de cette nature, et l'intime amitié qui me lie à don Antonio mérite aussi quelque considération.

JÉROME.

C'est une recommandation très-grande, en effet. Il est certain que je n'en ai pas tenu suffisamment compte.

FERDINAND.

Il n'y a personne au monde que je lui préférasse pour beau-frère,

JÉROME.

C'est très-possible ; et si jamais il t'arrive d'avoir une sœur qui ne soit pas en même temps ma fille, tu peux compter que je ne m'opposerai pas le moins du monde à cette alliance ; — mais, pour le moment, s'il te plaît, nous causerons d'autre chose.

FERDINAND.

Croyez, seigneur, que ce qui me fait parler, c'est uniquement l'intérêt que je porte à ma sœur.

JÉROME.

Je désire qu'à l'avenir l'intérêt que tu portes à ton père t'engage à te taire sur ce chapitre.

FERDINAND.

J'ai fini, seigneur. J'ajouterai seulement l'expression d'un vœu ; c'est que vous vouliez réfléchir à ce que vous auriez ressenti à notre âge, si vous aviez été contrarié dans votre affection pour la mère de celle envers qui vous vous montrez si sévère.

JÉROME.

Je t'avouerai que j'avais une grande affection pour les ducats de ta mère ; mais c'était là tout, mon enfant. Je l'épousai pour sa fortune ; et elle accepta ma main pour obéir à son père, et je t'assure que nous avons été un couple fort heureux. Comme nous n'avions pas compté sur l'amour l'un de l'autre, nous n'avons pas été déçus dans nos espérances. S'il nous arrivait de gronder quelque peu de temps à autre, c'était bientôt fini ; car nous ne nous aimions pas assez pour nous quereller ; et quand la bonne femme est morte, — ma foi, j'aurais autant aimé qu'elle vécût, et je souhaite à tous les veufs de Séville de pouvoir en dire autant. Maintenant je vais chercher la clef de la pièce où nous sommes ; — si donc, mon enfant, tu as à faire à ta sœur quelque sermon à l'appui de sa désobéissance, il faut te dépêcher ; mets à profit le peu de temps qui te reste, entends-tu ?

Il sort.

FERDINAND, *seul.*

Mon ami Antonio, je le crains, a peu à espérer ; néanmoins Louisa a de la fermeté, et il est probable que la colère de mon père ne fera qu'ajouter à la violence de son affection. Dans le cours ordinaire des choses, nous sommes naturellement portés à détester ceux qui sont la cause innocente de nos malheurs ; mais dans les affections du cœur, une femme n'aime un homme avec ardeur que lorsqu'elle a souffert pour lui. — (*On entend un bruit*

de voix.) Oh! oh! quel est ce tapage? Mon père et la duègne qui se querellent! Éloignons-nous.

Il sort.

Entre DON JÉROME, tenant une lettre à la main et traînant après lui LA DUÈGNE.

JÉROME.

Je suis étonné! stupéfait de surprise! voilà de la trahison et de la perfidie si jamais il en fut. Vous, la créature d'Antonio et le principal agent du complot qui avait pour but l'enlèvement de ma fille! — Vous que j'avais placée ici comme un épouvantail pour éloigner les oiseaux de mon grain!

LA DUÈGNE.

Que voulez-vous dire?

JÉROME.

Et c'est vous qui livrez mon bien aux maraudeurs! Qu'avez-vous à dire pour vous justifier?

LA DUÈGNE.

Eh bien, seigneur, puisque vous m'avez arraché cette lettre et découvert mes sentimens véritables, je n'en veux rien rétracter. Je favorise Antonio, et mon intention était que votre fille vous traitât comme méritent d'être traités tous les sots tyrans de votre espèce. Rien ne me plaît comme les passions tendres, et je me sens portée à servir tous ceux qui sont sous leur influence.

JÉROME.

Les passions tendres! comme elles cadrent avec ces traits rigides! Hypocrite sorcière, je t'avais placée en sentinelle pour garder le trésor de la beauté de ma fille. Je pensais que cette physionomie de dragon suffirait pour tenir les galans à distance; j'espérais que chacune de tes rides équivaudrait à une chausse-trape et à un piége à loup. Mais tu vas quitter ma maison à l'instant même. Les passions tendres, vraiment! Va-t'en, sibylle impudique! amoureuse prophétesse d'Endor, va-t'en!

LA DUÈGNE.

Vil et grossier vieillard, — mais je ne me ravalerai pas à dire ce que vous êtes. Oui, monstre sauvage, je quitterai votre tanière; mais votre intention n'est pas sans doute de retenir ma garde-robe. Je puis emporter mes effets, je pense

JÉROME.

Quand je vous ai prise, ma princesse, vous portiez toute votre garde-robe sur vous. Vous avez donc bien fourragé depuis?

LA DUÈGNE.

Seigneur, il faut que je prenne congé de ma maîtresse ; elle a des objets précieux à moi ; d'ailleurs, mon manteau et mon voile sont dans sa chambre.

JÉROME.

Ton voile, dis tu ? est-ce que tu redoutes les regards ? ou crains-tu pour ton teint ? Va prendre congé ; va chercher ton voile et ton manteau ; mais fais en sorte que dans cinq minutes tu aies quitté la maison. Allons, vite ; qu'on se dépêche.

La Duègne sort.

JÉROME, *seul, continuant.*

C'est là, j'espère, un complot scélérat ! Voilà ce que c'est que d avoir des filles ! voilà les agrémens qu'elles nous valent !

Il chante.

Malheur, hélas ! malheur au père
Qui d'une fille est affligé ;
Au cercueil eût-il mis la mère,
Le repos de lui prend congé.
Soupirs et pleurs toute l'année,
Pas un seul instant de bonheur.
Ah ! quel malheur
Qu'une fille obstinée !

A vingt ans, elle est réfractaire,
Et brisant le joug paternel,
A ses yeux un frein salutaire
N'est plus qu'un supplice mortel.
Soupirs et pleurs toute l'année,
Pas un seul instant de bonheur.
Ah ! quel malheur
Qu'une fille obstinée !

Dès quinze ans, Dieu ! quelle tourmente !
Amours, billets doux vont leur train ;
Mais le parti qu'on lui présente,
Elle l'écarte avec dédain.
Soupirs et pleurs toute l'année,
Pas un seul instant de bonheur.
Ah ! quel malheur
Qu'une fille obstinée !

Entre LOUISA, sous les vêtemens de la duègne, dont elle a mis le voile et le manteau, et faisant semblant de pleurer.

JÉROME.

Par ici, ma princesse, par ici. La séparation a été douloureuse, j'imagine ! Qu'il fait beau voir couler des larmes de térébenthine sur ce visage de sapin. Va, tu fais bien de cacher ton visage ;

oui, hurle et piaule jusqu'à ce que ton cœur se brise; mais je ne veux pas entendre un mot d'excuse; — bouche close; par ici.

Il la pousse dehors. Ils sortent.

Entre LA DUÈGNE.

LA DUÈGNE.

Je vous souhaite bien du succès, sagace don Jérôme! O merveilleux effets de la passion et de l'entêtement! Maintenant, allons essayer si je puis jouer le rôle de grande dame aussi bien que ma maîtresse; allons m'habiller sans perdre de temps.

Elle sort.

SCÈNE IV.

Une cour devant la maison de don Jérôme.

Arrivent DON JÉROME et LOUISA.

JÉROME.

Venez, ma belle, voici votre chemin; le monde est devant vous, vous avez le champ libre. Allons, leste, haut le pied, Ève sempiternelle, vieux péché originel. Oh! oh! j'aperçois un drôle qui rôde par ici; c'est peut-être Antonio. Va le trouver, entends-tu, et dis-lui de t'indemniser de ta mésaventure, attendu que c'est lui qui t'a fait chasser; dis-lui que c'est bien le moins qu'il se charge de toi; va.

Louisa s'éloigne.

JÉROME *seul, continuant.*

Enfin, m'en voilà débarrassé, grâce au ciel! Maintenant, je vais pouvoir accomplir mon serment, et tenir plus sûrement ma fille sous les verroux.

Il s'éloigne.

SCÈNE V.

Une place publique.

Arrivent CLARA et sa FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais où voulez-vous aller, madame?

CLARA.

Partout où je pourrai me soustraire à l'égoïste violence de ma belle-mère et aux insolentes importunités de Ferdinand.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Ma foi, madame, puisque nous avons profité de la clef de Ferdinand pour effectuer notre évasion, je pense que ce que nous

avons de mieux à faire, c'est de tâcher de nous rendre auprès de lui, ne fût-ce que pour le remercier.

CLARA.

Non ; il m'a gravement offensée.

Voyant quelqu'un s'approcher, elles s'éloignent à quelque distance.

Arrive LOUISA.

LOUISA, *se croyant seule.*

Ainsi, j'ai réussi à me faire mettre dehors ; — mais où trouverai-je Antonio ? Je n'ose m'enquérir, de peur de me trahir. J'enverrais bien savoir de ses nouvelles chez mon amie Clara, mais je crains que sa pruderie ne me condamne.

LA FEMME DE CHAMBRE, *bas, à Clara.*

Si vous vous adressiez, madame, à votre amie, dona Louisa ; peut-être consentira-t-elle à vous recevoir.

CLARA.

Non ; elle a sur l'obéissance filiale des idées si sévères, qu'elle ne manquerait pas de révéler ma retraite.

LOUISA, *à part.*

Clara est naturellement froide, elle regarderait ma démarche comme extrêmement imprudente.

CLARA, *à part.*

Louisa a tant de respect pour son père, qu'elle ne voudra pas croire à la cruauté du mien.

Louisa tourne la tête et aperçoit Clara et la femme de chambre.

LOUISA.

Ah ! qui sont ces personnes ? L'une d'elles est assurément Clara ; si c'est elle, je vais lui confier ma situation. — Clara !

CLARA.

Louisa ! et sous un déguisement encore !

LOUISA.

Ta surprise redoublera quand je t'aurai dit que je me suis enfuie de chez mon père.

CLARA.

Ma surprise est grande, en effet, et je te gronderais certainement de la belle manière, si je ne venais moi-même, à l'instant, de fuir la maison paternelle.

LOUISA.

Ma chère Clara !

Elles s'embrassent.

CLARA.

Nous sommés logées à la même enseigne ! Et où vas-tu comme cela ?

LOUISA.

Belle demande! je vais rejoindre celui que j'aime; et je présume que la présence de mon frère ne te déplairait pas?

CLARA.

Au contraire, elle me déplairait fort; il s'est si mal comporté à mon égard, qu'il n'est pas probable que je lui pardonne jamais.

Elle chante.

A l'heure où la nuit sombre épanche sa fraîcheur,
Et rend la vie à la fleur affaissée;
A l'heure où la veuve oppressée
Près du berceau d'un fils exhale sa douleur,
Pendant que sur sa joue enfantine et vermeille
Une larme tombée en sursaut le réveille;
A l'heure où le sommeil fait taire jusqu'au jour
Le cri de la souffrance et la voix de l'amour,
Je reposais livrée à la douleur qui veille,
Quand tout-à-coup à mon œil éperdu
Mon amant a paru.
Bientôt dans ses bras enlacée,
Contre son cœur je me sentis pressée.
Déjà tombant à mes genoux,
Sa bouche prodiguait les sermens les plus doux;
Déjà de ses baisers il couvrait mon visage,
Lorsque, rappelant mon courage,
Je l'ai repoussé loin de moi,
Et j'ai fait sagement, ma foi.
Car si ma complaisance, à moi-même funeste,
L'avait gratifié d'une seule faveur,
Je crains bien que mon lâche cœur
N'eût promptement livré le reste.

LOUISA.

Malgré tout cela, je l'enverrais auprès de toi implorer son pardon, si je ne tenais à lui laisser quelque temps encore ignorer ma fuite. Et où espères-tu trouver protection?

CLARA.

L'abbesse du couvent de Sainte-Catherine est ma parente et mon amie. Je serai en sûreté auprès d'elle, et tu ferais bien de t'y rendre avec moi.

LOUISA.

Non, il faut d'abord que je trouve Antonio; j'y suis résolue, et je vois venir fort à propos l'homme que je veux employer à cette recherche.

CLARA.

Qui est-il? Son extérieur est étrange!

LOUISA.

Oui, certes; voilà la charmante créature que mon père m'a choisie pour époux.

CLARA.

Et tu veux lui parler? Es-tu folle?

LOUISA.

C'est, de tous les hommes, celui qui me convient le mieux pour le projet que j'ai en tête; car, bien qu'il fût décidé que je l'épouserais demain, c'est, j'en suis sûre, le seul homme de Séville qui ne m'ait jamais vue.

CLARA.

Et comment le connais-tu?

LOUISA.

Il est arrivé d'hier seulement, et on me l'a fait voir de ma fenêtre, au moment où il venait visiter mon père.

CLARA.

Fort bien; je pars.

LOUISA.

Un mot encore, ma chère Clara; il me vient une idée. Veux-tu me permettre d'emprunter ton nom dans l'occasion?

CLARA.

Il ne te fera pas grand honneur; — mais fais-en l'usage qu'il te plaira. Je n'ose m'arrêter plus long-temps. (*Faisant quelques pas pour s'éloigner.*) A propos, Louisa, si tu vois ton frère, ne va pas surtout lui dire que je me suis réfugiée chez la supérieure de l'abbaye de Sainte-Catherine, à main gauche, sur la place qui conduit à l'église Saint-Antoine.

LOUISA, *riant.*

Ha! ha! ha! Je lui indiquerai très-exactement où il pourra te trouver.

Clara et la femme de chambre s'éloignent.

LOUISA, *continuant.*

Allons, voilà mon galant qui a fini de s'admirer; le voici qui s'approche.

Arrivent ISAAC et CARLOS. Isaac tient à la main un petit miroir.

ISAAC, *se mirant.*

Je te dirai, l'ami Carlos, que la parure qui orne mon menton me plaît infiniment.

CARLOS.

Mais, mon cher, comment pouvez-vous songer à plaire a une femme avec un tel visage?

ISAAC.

Et qu'a donc ma figure de si étrange? c'est à mon avis un visage des plus engageans; et certes il faudrait qu'elle eût bien peu de goût, la dame à qui ma barbe déplairait. (*Il aperçoit Louisa.*) Tiens, regarde; je veux mourir si nous n'avons pas ici déjà une jeune et jolie demoiselle qui en raffole.

LOUISA, *écartant son voile.*

Seigneur, seriez-vous disposé à obliger une dame qui a le plus grand besoin de votre assistance?

ISAAC.

Peste! voilà une brunette qui est, ma foi, jolie. Assurément, Carlos, elle a un caprice pour moi.—Puis-je d'abord, madame, vous demander la faveur de connaître votre nom?

LOUISA, *à part.*

Il est fort heureux que je me sois précautionnée. (*Haut.*) Mon nom, seigneur, est dona Clara d'Almanza.

ISAAC.

Quoi! la fille de Guzman? Ma foi, je viens tout-à-l'heure d'apprendre qu'on était à sa recherche.

LOUISA.

Mais assurément, seigneur, vous avez trop de galanterie et d'honneur pour trahir une femme qui n'est coupable que d'un excès d'amour.

ISAAC.

Oh! oh! une passion pour moi! Pauvre fille!—Pour ce qui est de vous trahir, mademoiselle, je ne vois pas trop ce que j'y gagnerais; vous pouvez donc compter sur mon honneur; mais quant à votre amour, je suis fâché de vous dire que vous n'avez rien à espérer.

LOUISA.

Pourquoi donc, seigneur?

ISAAC.

Parce que je suis positivement engagé à une autre. — N'est-il pas vrai, Carlos?

LOUISA.

Veuillez m'entendre.

ISAAC.

Non, non; pourquoi vous entendrais-je? Il m'est impossible de vous faire ma cour dans des vues honorables; et quant à vous rechercher pour tout autre motif, vous pourriez avoir quelque frère, quelque cousin ingrat qui chercherait à me couper la gorge pour prix de ma civilité; de sorte que, tout bien considéré, ce

que vous pouvez faire de mieux, c'est de retourner chez vous.

LOUISA, *à part.*

Le lâche coquin ! (*Haut.*) Mais, mon bon seigneur, c'est pour Antonio d'Ercilla que j'ai déserté la maison paternelle.

ISAAC.

Comment? que dites-vous? Ce n'est donc pas de moi que vous êtes amoureuse?

LOUISA.

Non, assurément.

ISAAC.

En ce cas, vous n'êtes qu'une sotte, qu'une effrontée, qu'une impertinente, et vous pouvez compter que j'avertirai votre père.

LOUISA.

Est-ce là votre galanterie?

ISAAC.

Un moment! Antonio d'Ercilla, dites-vous? Parbleu, je puis mettre cette circonstance à profit. —Antonio d'Ercilla?

LOUISA.

Oui, et si vous espérez prospérer en amour, vous me conduirez auprès de lui.

ISAAC.

Par saint Jacques! je le veux bien.— Carlos, cet Antonio, à ce que j'ai entendu dire, est un de mes concurrens auprès de Louisa. Si je pouvais réussir à lui mettre cette fille sur les bras, je resterais maître du champ de bataille. Hé, hé, Carlos! n'est-ce pas là une idée des plus heureuses?

CARLOS.

Excellente, oui, excellente.

ISAAC, *se frappant le front.*

Ah! ce petit cerveau-là n'est jamais en défaut. Ingénieux Isaac! rusé coquin! — Dona Clara, voulez-vous me permettre de vous confier pour quelque temps à la direction de mon ami?

LOUISA, *à Carlos.*

Puis-je me confier à vous, seigneur?

CARLOS.

Mademoiselle, il est impossible que je vous trompe.

Il chante.

Ah ! quand je serais un infâme,
Non, je ne vous trahirais pas;
Perfide ou non, toujours mon âme
Serait fidèle à vos appas.

Nul ici n'oserait vous nuire,
Et partout vos charmes vainqueurs
Enchaîneront à votre empire
L'amitié des vieillards, l'amour des jeunes cœurs.

Mais quand ils apprendront que votre amour de femme
Récompense un autre mortel,
Leur amour s'éteindra, ne laissant dans leur âme
Que le sentiment fraternel.
Ne redoutez donc rien ; nul n'oserait vous nuire,
Et partout vos charmes vainqueurs
Enchaîneront à votre empire
L'amitié des vieillards, l'amour des jeunes cœurs.

ISAAC.

Carlos, conduis cette demoiselle à mon logement ; il faut que je me dépêche d'aller voir don Jérôme. — Peut-être connaissez-vous Louisa, mademoiselle ; elle est divinement belle, n'est-il pas vrai ?

LOUISA.

Permettez-moi de ne point partager votre opinion à cet égard.

ISAAC.

Mais je l'ai entendu dire par tout le monde.

LOUISA.

Son père est singulièrement prévenu en sa faveur ; mais quand vous la verrez, je suis sûr que vous lui trouverez un peu trop de la gravité d'une matrone.

ISAAC.

Carlos, pure jalousie que tout cela ; les jolies filles ne disent jamais de bien l'une de l'autre. Trouve-moi Antonio, entends-tu, et je l'empêtrerai de cette donzelle ; je t'en donne ma parole ! Oh ! la bonne idée que j'ai eue là !... Dona Clara, votre très-humble serviteur. — Carlos, à ton poste.

DUO.

ISAAC.

Ma maîtresse m'attend ; de grâce ! laissez-moi,
Ah ! laissez-moi retourner auprès d'elle.

LOUISA.

Puissiez-vous, certain de sa foi,
Revenir heureux et fidèle.

Moi, seule, et loin de mon berger,
A la garde d'un étranger,
Vous voulez que je me rassure !

ISAAC.

Madame, fiez-vous à lui ;

Il vous prêtera son appui,
Et vous servira, je vous jure.

CARLOS, *chante.*

Pourquoi, beauté que j'encense,
Pourquoi suspecter ma foi?
Placez-vous sous ma défense,
Puis après rejetez-moi.

Fier de votre confiance,
Ah! voudrais-je la trahir?
Témoin de votre souffrance,
Moi, j'irais encor l'aigrir!

Pourquoi, beauté que j'encense,
Pourquoi suspecter ma foi?
Placez-vous sous ma défense,
Puis après rejetez-moi.

TRIO.

LOUISA.

Si tu trahis ma confiance,

ISAAC.

Ah! s'il trahit sa confiance,

CARLOS.

Si je trahis sa confiance,

LOUISA.

A tout bonheur dis adieu.

ISAAC.

Qu'au bonheur il dise adieu.

CARLOS.

Qu'au bonheur je dise adieu.

TOUS TROIS.

Que la justice de Dieu

LOUISA.

Te punisse ou te récompense!

ISAAC.

Le punisse ou le récompense!

CARLOS.

Me punisse ou me récompense!

Ils s'éloignent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une bibliothèque dans la maison de don Jérôme.

Entrent DON JÉROME et ISAAC.

JÉROME, *riant.*

Ha! ha! ha! se sauver de chez son père, le duper comme un sot! Ha! ha! ha! pauvre don Guzman!

ISAAC.

Oui; et je dois la conduire auprès d'Antonio. Comme vous voyez, en lui faisant ce beau cadeau, je le mets dans la nécessité de me laisser le champ libre auprès de votre fille. J'espère que c'est là prendre mon homme au trébuchet! C'est un tour de main de maître.

JÉROME.

Excellent! excellent! oui, oui, conduisez-la-lui; mettez-lui ce fardeau sur les bras, je vous en prie. Ha! ha! ha! pauvre don Guzman! vieil imbécile! se laisser duper par une péronelle!

ISAAC.

Oh! elles ont la ruse du serpent, il faut en convenir.

JÉROME.

Bah! elles ne sont rusées que lorsqu'elles ont affaire à des sots. Pourquoi ma fille ne me joue-t-elle pas de ces tours-là?... Qu'elle essaye avec sa matoiserie de mettre en défaut ma vigilance, je le lui conseille; hé! hé! je ne vous dis que ça, mon petit Isaac.

ISAAC.

C'est vrai, c'est vrai; et moi, de mon côté, qu'une femme essaye de faire de moi sa dupe. Non, non, le petit Salomon — comme m'appelait ma tante, — est trop fin pour cela.

JÉROME.

Oui; mais un niais comme don Guzman...

ISAAC.

Un innocent de la pâte d'Antonio...

JÉROME.

C'est ma foi vrai; jamais on ne vit deux mortels plus sots et plus crédules; mais, voyons, il est temps que vous voyiez ma

fille. Il faut que vous conduisiez ce siége-là seul et par vous-même, mon cher Isaac.

ISAAC.

Seigneur, vous me présenterez sans doute.

JÉROME.

Non; j'ai fait le serment solennel de ne la voir ni de lui parler jusqu'à ce qu'elle ait renoncé à sa désobéissance. Tâchez de l'amener là, et elle aura gagné du même coup un père et un mari.

ISAAC.

Seul avec elle, je ne pourrai jamais me tirer d'affaire. Rien ne m'en impose comme une beauté parfaite; au contraire, il y a quelque chose de rassurant et d'encourageant dans la laideur.

Il chante.

Donnez-moi femme ou fille
Avec ou sans beauté,
Qui soit d'humeur gentille;
Joignez-y la santé.
Qu'elle soit grande et forte,
Qu'elle ait trois pieds de haut;
Grasse ou maigre, n'importe,
C'est tout ce qu'il me faut.

Brune ou blonde, je jure
Que cela m'est égal;
Le brun fait feu qui dure,
Et le blond n'est pas mal.
A la joue en fossette
Pour moi je ne tiens pas.
Sourire de fillette
A bien assez d'appas.

Peu m'importe du reste
La couleur de ses yeux;
Gris, noirs, ou bleu céleste,
Pourvu qu'elle en ait deux;
Et quand sa chevelure
Serait rouge de feu,
Cela, je vous assure,
M'inquiète assez peu.

La bosse est une gêne,
Je n'y tiens pas du tout;
Et plus que dent d'ébène,
Dent blanche est de mon goût.
J'aime un menton imberbe,
Arrondi, gracieux;
Qu'il n'y pousse point d'herbe,
Et je suis trop heureux

JÉROME.

Vous changerez d'avis, mon cher, quand vous aurez vu Louisa.

ISAAC.

Ah! don Jérôme, l'honneur de votre alliance...

JÉROME.

Fort bien, mais sa beauté fera impression sur vous. Croyez-moi, bien que ce soit son père qui vous le dise, c'est un vrai prodige. Vous verrez en elle des traits! A voir ses yeux fripons, et ce je ne sais quoi d'éveillé qui luit dans ses regards, on devine qu'elle est ma fille.

ISAAC.

Charmante donzelle!

JÉROME.

Et puis, quand elle sourit, vous voyez à l'une de ses joues une jolie petite fossette; c'est une beauté, sans nul doute, et cependant vous ne sauriez dire laquelle est la plus jolie, de la joue qui a une fossette, ou de celle qui n'en a pas.

ISAAC.

Charmante donzelle!

JÉROME.

Et puis, les roses de ses joues vous ont un velouté qui donne à la santé je ne sais quel relief délicat.

ISAAC.

Charmante donzelle!

JÉROME.

Sa peau est un vrai satin, parsemé çà et là de taches de rousseur, comme de paillettes d'or.

ISAAC.

Adorable donzelle! Comment est sa voix, je vous prie?

JÉROME.

On ne peut plus agréable; — mais si vous pouvez obtenir d'elle qu'elle chante, vous serez dans le ravissement. C'est un rossignol, un rossignol de Virginie. — Mais venez, venez, sa suivante vous conduira dans son antichambre.

ISAAC.

Allons, je vais m'armer de courage, et affronter résolument son déplaisir.

JÉROME.

Parbleu, menez-moi cette affaire bon train. — Triomphez d'elle, et donnez-moi un échantillon de votre savoir-faire, mon petit Salomon.

ISAAC.

Un instant! j'attends ici mon ami Carlos. S'il vient, auriez-vous la bonté de me l'envoyer?

JÉROME.

Je vous l'enverrai. — (*Appelant.*) Laurette, ici! — Elle vous introduira auprès de sa maîtresse. Eh quoi! vous fléchissez! voilà pour faire l'amour un vrai visage d'enterrement!

Ils sortent.

SCÈNE II.

Le boudoir de Louisa.

Entrent LA SUIVANTE et ISAAC.

LA SUIVANTE.

Seigneur, ma maîtresse va venir dans l'instant.

ISAAC.

A son loisir; — qu'elle ne se presse pas.

La suivante sort.

ISAAC, *seul, continuant.*

C'est grand dommage que je ne me sois jamais exercé à jouer les scènes d'amour. — Je crains bien de faire dans ce rôle-là une triste figure. Je ne serais pas plus effrayé si je me préparais à comparaître devant l'inquisition. Bon! la porte s'ouvre; — la voici qui vient, — il n'est pas jusqu'au frôlement de sa robe de soie qui n'ait quelque chose de dédaigneux.

Entre LA DUÈGNE, sous les vêtemens de Louisa.

ISAAC, *continuant.*

Je n'ose tourner la tête de son côté; — si je le fais, sa beauté, sans nul doute, va me rendre muet; je voudrais qu'elle me parlât la première.

LA DUÈGNE.

Seigneur, je suis à vos ordres.

ISAAC.

Bon! la glace est rompue, et voilà un début on ne peut plus civil. — Hum! — madame, — mademoiselle, — je suis tout attention.

LA DUÈGNE.

Non, seigneur, c'est à moi de vous écouter, à vous de parler.

ISAAC, *à part.*

Ma foi, je ne vois rien là de si dédaigneux; je crois que je puis m'aventurer à regarder. — Non, — je n'ose; — un seul regard de ces yeux fripons me rendrait tout interdit.

LA DUÈGNE.

Vous semblez tout pensif, seigneur. Oserais-je vous prier de vous asseoir?

ISAAC.

Bon! bon! elle s'amollit à vue d'œil, — la vue de ma personne l'a frappée; ce maintien a produit son effet.

LA DUÈGNE.

Venez, seigneur, voici une chaise.

ISAAC.

Madame, la grandeur de votre bonté m'accable. Se peut-il qu'une beauté si charmante daigne tourner vers moi ses yeux enchanteurs?

Elle lui prend la main; il se tourne et la voit.

LA DUÈGNE.

Vous paraissez surpris de ma condescendance.

ISAAC.

Effectivement, mademoiselle, j'en suis un peu surpris. — (*A part.*) Diantre! il n'est pas possible que ce soit là Louisa : — elle est aussi âgée que ma mère.

LA DUÈGNE.

Mais mes préventions antérieures ont cédé aux ordres de mon père.

ISAAC, *à part.*

Son père! C'est donc bien elle. — Effectivement, elle a toute la gravité d'une matrone! Ah! il est fort heureux que mes affections se soient fixées sur sa fortune et non sur sa personne.

LA DUÈGNE.

Seigneur, ne voulez-vous pas vous asseoir?

Elle s'assied.

ISAAC.

Veuillez m'excuser, mademoiselle; j'ai peine à revenir de l'étonnement que me cause — votre condescendance, mademoiselle. — (*A part.*) Elle a les fossettes du diable, sur ma parole.

LA DUÈGNE.

Je ne m'étonne pas, seigneur, que vous soyez surpris de mon affabilité. Je l'avoue, seigneur, j'avais conçu contre vous de violentes préventions; et, impatientée des instances de mon père, j'avais donné des encouragemens à Antonio; mais alors, seigneur, on vous représentait à moi sous un aspect tout-à-fait différent de ce que vous êtes.

ISAAC.

C'est aussi ce qui m'est arrivé avec vous, sur ma parole, mademoiselle.

LA DUÈGNE.

Mais quand je vous ai vu, j'ai été singulièrement surprise.

ISAAC.

Je vous en dirai autant, mademoiselle; j'ai été, pour ma part, étonnamment surpris.

LA DUÈGNE.

Allons, seigneur, je vois que nous nous sommes mutuellement mépris sur le compte l'un de l'autre. Vous vous attendiez à trouver en moi le dédain et l'aversion; et moi, on vous avait peint à moi comme un petit homme basané, revêche, sans extérieur, sans manières ni maintien.

ISAAC, *à part.*

Parbleu, je voudrais qu'elle répondit à son portrait comme je réponds à celui qu'on lui a fait de moi!

LA DUÈGNE.

Mais, seigneur, votre air est si noble; — il y a dans votre port quelque chose de si majestueux; vous avez un regard si pénétrant, un charme si fascinant dans le sourire!

ISAAC, *à part.*

Ma foi, en la regardant de nouveau, je ne la trouve pas si laide.

LA DUÈGNE.

Vous tenez si peu du juif, et tant du parfait cavalier!

ISAAC, *à part.*

Il y a certainement quelque chose d'agréable dans le son de sa voix.

LA DUÈGNE.

Vous me pardonnerez de sortir des bornes de la modestie en vous louant comme je fais; mais la joie que j'éprouve à me voir si agréablement détrompée, m'a mise dans une humeur charmante.

ISAAC.

O mademoiselle! permettez que je remercie ces lèvres chéries de leur bonté. (*Il l'embrasse.*) — (*A part.*) Ma foi, elle a un assez joli velouté, il faut en convenir.

LA DUÈGNE.

O seigneur! vous avez des manières si insinuantes, — mais vous devriez bien vous débarrasser de cette horrible barbe; — j'aimerais autant embrasser un porc-épic.

ISAAC.

Effectivement, mademoiselle, j'aurais besoin du rasoir. (*A part.*) Elle aussi. (*Haut.*) Auriez-vous la bonté de me chanter quelque chose?

LA DUÈGNE.

Volontiers, seigneur, bien que je sois un peu enrouée.—Hum!

Elle tousse et prélude.

ISAAC, *à part*.

Oh! c'est un vrai rossignol de Virginie! (*Haut.*) Mademoiselle, je vois que vous êtes enrouée. — Je ne veux pas abuser —

LA DUÈGNE.

Oh! vous n'abusez pas le moins du monde; m'y voici, seigneur.

Elle chante.

Le premier jour où jeune fille,
Accorte, modeste et gentille,
Entend les propos d'un amant
Rougeur subite
De la petite
Couvre le visage charmant.
Si sa main le touche,
Dieu! quel tremblement!
Quel tressaillement,
S'il cueille un baiser sur sa bouche!
Le tictac de son cœur
Vous dira sa frayeur.

Cette crainte si sage
Bientôt s'évanouit.
Son doux visage
S'épanouit.
L'amant prend courage;
Il presse sa main
Sans que soudain
Le trouble la saisisse;
Il serre avec amour
Sa taille faite au tour
Sans qu'elle en rougisse.
A l'église un matin,
Le couple s'achemine,
Et chacun devine
Son heureux destin.
A celui qu'elle aime
La belle sourit.
Comme tout lui rit!
Que sa joie est extrême!
Le tictac de son cœur
Vous dira son bonheur.

ISAAC.

C'est charmant, mademoiselle! c'est enchanteur! et, en vérite, votre chant me rappelle quelqu'un qui m'était bien cher, une dame à laquelle vous ressemblez beaucoup.

LA DUÈGNE.

Comment cela? il existe une dame qui vous est aussi chère que moi!

ISAAC.

Oh! non, mademoiselle, — vous vous méprenez; je voulais parler de ma mère.

LA DUÈGNE.

Allons, seigneur, je vois que vous êtes tout ébahi de ma condescendance, et que vous ne savez que dire.

ISAAC.

C'est très-vrai, mademoiselle; mais c'est une punition du ciel pour avoir différé si long-temps de vous demander l'époque où vous me permettrez de mettre le comble à mon bonheur en informant don Jérôme de votre condescendance.

LA DUÈGNE.

Seigneur, je dois vous avouer franchement que je ne puis jamais être à vous du consentement de mon père.

ISAAC.

Comment donc! Pourquoi cela?

LA DUÈGNE.

Quand mon père, dans son indignation, jura de ne plus me voir jusqu'à ce que je me fusse rendue à sa volonté, de mon côté je fis serment de ne jamais accepter un époux de sa main; ce serment, rien ne me le fera enfreindre; mais si vous avez assez d'intelligence et de résolution pour m'enlever à son insu, je suis à vous.

ISAAC.

Hum!

LA DUÈGNE.

Seigneur, pour peu que vous hésitiez...

ISAAC, *à part.*

Ma foi, l'idée n'est pas mauvaise. En la prenant au mot, je m'assure sa fortune, et j'évite de lui conférer aucun avantage en retour : de cette manière, je dupe tout à la fois et l'amant et le père. O Isaac! tu es un rusé compère! (*Se frappant le front.*) Laissez faire ce petit cerveau-là! Parbleu, je vais la prendre au mot.

LA DUÈGNE.

Eh bien! seigneur, quelle est votre détermination?

ISAAC.

Mademoiselle, le ravissement seul m'avait ôté la voix; j'applaudis votre résolution, et j'accepte avec joie ce que vous me proposez; permettez que je dépose sur cette blanche main l'expression de ma gratitude.

LA DUÈGNE.

Il vous faut d'abord, seigneur, obtenir de mon père la permission de vous promener avec moi dans le jardin; mais donnez-vous bien de garde de l'informer de mes bontés pour vous.

ISAAC.

Non, certes, cela gâterait tout; mais fiez-vous à moi, quand il y a quelque malin tour à jouer; je suis votre homme; aujourd'hui même vous serez hors de sa puissance.

LA DUÈGNE.

Fort bien; je vous laisse arranger tout cela comme vous l'entendrez. Je vois parfaitement, seigneur, que vous êtes un homme dont l'intelligence n'est pas facile à mettre en défaut.

ISAAC.

Vous avez raison, mademoiselle, vous avez raison, je vous assure.

Entre LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Il y a à la porte un cavalier qui demande à parler au seigneur Isaac.

ISAAC.

C'est un de mes amis, mademoiselle, un ami digne de toute confiance; — faites-le venir.

La suivante sort.

ISAAC, *continuant.*

C'est un homme sur lequel nous pouvons entièrement compter.

Entre CARLOS.

ISAAC, *continuant, à Carlos.*

Eh bien, mon cher?

CARLOS, *bas à Isaac.*

J'ai laissé dona Clara à votre logement, mais je ne puis nulle part trouver Antonio.

ISAAC.

Allons, je vais aller moi-même à sa recherche. Carlos, mon cher, je triomphe, je prospère.

CARLOS.

Où est votre maîtresse?

ISAAC.

Elle! devant toi, imbécile!

CARLOS.

Elle est diantrement laide.

ISAAC, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut!

LA DUÈGNE.

Que dit votre ami, seigneur?

ISAAC.

O mademoiselle! il m'exprime son ravissement en voyant des charmes tels qu'il n'en avait jamais vu auparavant; — n'est-ce pas, Carlos?

CARLOS.

Oui, certes, tels que je n'en ai jamais vu, effectivement

LA DUÈGNE, *à Carlos.*

Vous êtes on ne peut plus obligeant, seigneur. — (*A Isaac.*) Je pense, seigneur Isaac, que nous ferions bien de nous quitter pour le moment. Rappelez-vous notre plan.

ISAAC.

O mademoiselle, il est gravé dans mon cœur d'une manière aussi ineffaçable que l'image de vos divins attraits. Adieu, idole de mon âme! — Mais auparavant, permettez —

Il l'embrasse.

LA DUÈGNE.

Aimable et courtois seigneur, adieu!

ISAAC.

Votre esclave pour la vie! — Allons, Carlos, dis quelque chose de poli en prenant congé.

CARLOS.

Ma foi, Isaac, c'est la femme la plus difficile à complimenter que j'aie jamais vue; néanmoins je vais essayer de dire ce que j'avais préparé pour l'occasion.

Il chante.

Ah! vit-on jamais sous les cieux
Un couple mieux fait pour s'entendre!
L'amant est noble et gracieux,
La dame est belle, bonne et tendre.
Combien votre destin est doux,
Amans heureux, couple fidèle.
Oui, le ciel la créa pour vous,
Et vous fûtes formé pour elle.

Vos enfans vous ressembleron
Les fils auront l'esprit du père
Et les filles posséderont
Toutes les grâces de leur mèr
Courage, talent et beauté,
Deviendront leur noble héritage.
Le bonheur par vous mérité,
Puissiez-vous l'avoir en partage!

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une bibliothèque.

Entrent JÉROME et FERDINAND.

JÉROME.

Ce que j'objecte à Antonio? je l'ai déjà dit; sa pauvreté. Comment l'absoudras-tu de ce crime?

FERDINAND.

Seigneur, j'avoue qu'il n'est pas plus riche qu'il ne faut; mais il n'y a pas dans tout le royaume de famille plus ancienne et plus honorable que la sienne.

JÉROME.

Oui, je sais que les pauvres diables sont par tout pays une famille fort ancienne, mais dont on fait fort peu de cas, mon enfant.

FERDINAND.

Antonio, seigneur, a un grand nombre de qualités aimables.

JÉROME.

Oui, mais il est pauvre. Peux-tu le justifier de ce reproche, je le répète? n'est-ce pas un jeune homme prodigue et dissipé qui a gaspillé tout son patrimoine?

FERDINAND.

Seigneur, il n'avait hérité que de bien peu de chose; et ce peu, sa générosité, bien plus que sa profusion, l'en a dépouillé; mais il n'a jamais imprimé la moindre tache à son honneur, qui, ainsi que son titre, a survécu à sa fortune.

JÉROME.

Bah! tu parles comme un sot! La noblesse sans la fortune est aussi ridicule qu'un galon d'or sur un habit de bure.

FERDINAND.

Ce langage, seigneur, siérait mieux à un marchand hollandais ou anglais qu'à un Espagnol.

JÉROME.

Ces Hollandais et ces Anglais, ces marchands, comme tu les

nommes, n'en ont que plus de mérite. Sot que tu es, il fut un temps où les Anglais étaient, sur la naissance et la noblesse de race, aussi susceptibles que nous : mais ils ont depuis long-temps découvert que l'or est un merveilleux purifiant, et aujourd'hui, dans ce pays-là, il n'est plus question de généalogie, si ce n'est quand on achète un cheval. — Oh! oh! voilà Isaac qui vient! j'espère qu'il aura réussi dans son expédition matrimoniale.

FERDINAND.

Sans nul doute, les agrémens de sa personne ont dû singulièrement contribuer au succès de sa démarche.

Ferdinand s'écarte à quelque distance.

Entre ISAAC.

JÉROME.

Eh bien, mon cher, avez-vous réussi à l'apprivoiser?

ISAAC.

Oh! oui, je l'ai apprivoisée.

JÉROME.

Comment? est-ce qu'elle se rend à la fin?

ISAAC.

En vérité, je l'ai trouvée plus traitable que je ne m'y attendais.

JÉROME.

Ce cher petit ange s'est donc montré civil envers vous?

ISAAC.

Le joli petit ange s'est montré on ne peut plus civil.

JÉROME.

Je suis transporté de l'entendre.

ISAAC, *à part*.

Que toute la famille ne l'est-elle, fût-ce à mille lieues d'ici!

JÉROME.

Eh bien! vous avez été surpris de sa beauté, n'est-ce pas?

ISAAC.

J'ai été surpris, en effet. Quel âge, je vous prie, a mademoiselle?

JÉROME.

Quel âge? attendez. — Huit et douze; elle a vingt ans.

ISAAC.

Vingt ans?

JÉROME.

Oui, à un mois près.

ISAAC.

Alors, sur ma parole, il n'y a pas dans toute la chrétienté de fille de son âge qui ait l'air aussi vieux qu'elle.

JÉROME.

Vous croyez? Mais avouez qu'il est impossible de voir une plus jolie fille.

ISAAC.

On en trouverait encore par-ci, par-là.

JÉROME.

Louise a les traits de la famille.

ISAAC, *à part.*

Effectivement, j'ai bien vu que c'étaient des traits de famille, et qui sont depuis long-temps dans la famille, encore.

JÉROME.

Elle a les yeux de son père.

ISAAC.

Parbleu! je m'en doutais. — (*A part.*) Si elle avait les lunettes de sa mère, je pense qu'elle n'y verrait pas plus mal.

JÉROME.

Elle a le nez de sa tante Ursule, et le front de sa grand'mère, à s'y méprendre.

ISAAC, *à part.*

Oui, et le menton de son grand'père aussi, à s'y méprendre.

JÉROME.

Ah! si elle était seulement aussi obéissante qu'elle est belle! —Au reste, mon cher Isaac, ce n'est pas une de ces beautés artificielles; ses charmes sont d'une nature durable.

ISAAC.

Il le faut bien: car si elle n'a maintenant que vingt ans, elle en aura quarante que son âge ne sera pas encore arrivé au niveau de sa figure.

JÉROME.

Que diantre, maître Isaac, est-ce que vous voulez vous moquer?

ISAAC.

Sérieusement, don Jérôme, croyez-vous votre fille belle?

JÉROME.

Par la lumière qui nous éclaire, elle est aussi belle qu'aucune fille de Séville.

ISAAC.

Et moi, par ces yeux que voilà, je soutiens qu'elle est aussi laide qu'aucune femme que j'aie jamais vue.

JÉROME.

Par saint Jacques, il faut que vous soyez aveugle.

ISAAC.

Non, non, c'est vous qui êtes prévenu.

JÉROME.

Comment! croyez-vous donc que je n'ai ni bon sens ni goût? Si une belle peau, de beaux yeux, des dents d'ivoire, un charmant incarnat et une taille élégante, si cela, joint à une voix céleste et à une grâce ineffable, ne constitue pas la beauté, je ne sais à quoi vous donnerez ce nom.

ISAAC.

Grand Dieu! quelle illusion fascine les yeux d'un père! Sur ma vie, elle est justement tout le contraire de ce que vous venez de dire. Au lieu de la peau de neige dont vous m'aviez parlé, je n'ai trouvé qu'une vraie peau de nankin; quant à ses yeux, leur plus grand mérite est de ne point loucher. Pour ce qui est de ses dents, à côté d'une d'ivoire, il y en a une de pur ébène; elles sont noires et blanches alternativement comme le clavier d'un piano; quant à son chant et à sa voix céleste, par le ciel, elle a un fausset criard et cassé qui résonne comme la trompette d'un marchand de joujoux.

JÉROME.

Petit misérable, Hébreu insolent, prétends-tu m'insulter? Hors de chez moi sur-le-champ!

FERDINAND, *se rapprochant des deux autres interlocuteurs.*

Qu'y a-t-il, seigneur?

JÉROME.

C'est cet Israélite qui a l'impudence de dire que ta sœur est laide.

FERDINAND.

C'est un aveugle ou un insolent.

ISAAC, *à part.*

Ils se ressemblent tous. Parbleu, je crains d'être allé trop loin.

FERDINAND.

Seigneur, il faut qu'il y ait eu quelque méprise : il est impossible que ce soit ma sœur que vous ayez vue.

JÉROME.

Vive Dieu! tu es aussi stupide que lui. Quelle méprise pourrait-il y avoir? N'ai-je pas renfermé Louisa, et n'ai-je pas la clef dans ma poche? Sa suivante ne l'a-t-elle pas introduit dans le boudoir de sa maîtresse? Que viens-tu donc nous parler de méprise? Non, l'intention de ce Portugais a été de m'insulter, et si

cette demeure ne le protégeait, tout vieux que je suis, cette épee me ferait justice.

ISAAC, *à part.*

Tâchons de nous tirer d'affaire le mieux que nous pourrons : la fortune de la future n'en est pas moins belle.

ISAAC *chante.*

Vous offenser, seigneur,
Fut loin do ma pensée ;
Apaisez la fureur
De votre âme blessée.
J'aime encor mon ami ;
J'adore ma maîtresse ;
Couronnez ma tendresse,
Je l'épouse aujourd'hui.

DUO.

JÉROME.

D'irriter ma rage

ISAAC.

D'irriter sa rage

JÉROME.

Garde-toi, morbleu,

ISAAC.

Gardons-nous, morbleu.
Seigneur, soyez sage.

JÉROME.

Va, sors de ce lieu.

ISAAC.

Don Jérôme, voyons, laissons là la plaisanterie et parlons sérieusement.

JÉROME.

Comment dites-vous ?

ISAAC.

Je veux être pendu, si vous n'avez pas pris au sérieux le mal que je disais de votre fille.

JÉROME.

Ce n'étaient donc pas vos sentimens que vous exprimiez tout à l'heure ?

ISAAC.

Tant s'en faut ! une pure plaisanterie seulement pour voir jusqu'à quel point la chose vous fâcherait.

JÉROME.

En vérité ? Ma foi, je ne vous croyais pas si plaisant. (*Il rit.*) Ha ! ha ! ha ! par saint Jacques, savez-vous que vous m'avez mis étrangement en colère ? Eh bien, vous trouvez donc Louise jolie ?

ISAAC.

Jolie! Vénus de Médicis était une sibylle auprès d'elle.

JÉROME.

Donnez-moi votre main, mauvais petit plaisant que vous êtes! j'ai vu le moment où tout allait être rompu entre nous.

FERDINAND, *à part.*

Allons! j'espérais qu'ils allaient se brouiller; mais je vois que ce juif est un rusé coquin.

JÉROME.

Cette bouffée de colère m'a singulièrement altéré, — il est rare que je me fâche. — (*A Ferdinand.*) Dis qu'on nous apporte du vin dans la pièce voisine; nous boirons à la santé de la chère enfant. Pauvre Louisa! toi, laide! (*Il rit.*) Ha! ha! ha! la plaisanterie était bonne!

ISAAC, *à part.*

Elle était vraie, après tout.

JÉROME.

Ferdinand, j'exige que tu boives au succès de mon ami.

FERDINAND.

Je boirai de bien bon cœur au succès de mon ami.

JÉROME.

Venez, mon petit Salomon; s'il reste encore entre nous la moindre étincelle de colère, c'est le seul moyen de l'éteindre.

TRIO.

Un verre de vin généreux
Nous mettra d'accord beaucoup mieux
Que ne pourraient jamais le faire
Procureur, juge, ni vicaire.

JÉROME.

Viens donc entre nous,
Mon cher camarade,
Noyer ton courroux
Dans une rasade
De ce jus si doux.

Mais si la querelle est plus grave,
Buveurs assemblés en conclave,
Vidons tout le tonneau pour rétablir la paix;
Et que le breuvage céleste,
Avalé par nous à longs traits,
Apaise tout ferment funeste.

TRIO.

Un verre de vin généreux

Nous mettra d'accord beaucoup mieux
Que ne pourraient jamais le faire
Procureur, juge, ni vicaire.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

L'appartement d'Isaac.

Entre LOUISA.

LOUISA.

Jamais fille émancipée se trouva-t-elle dans une position plus singulière que la mienne! J'ai envoyé l'époux qu'on me destinait à la recherche de mon amant; j'ai chargé l'élu de mon père de m'amener l'homme de mon choix. Mais combien est pénible l'intervalle de l'attente!

Elle chante.

O temps! quel poète menteur
Le premier te donna des ailes?
Quelque amant qui jamais, dans son calme bonheur,
Ne s'était éloigné de ses amours fidèles.

Oh! dites-moi, quel est le cœur,
Ayant, fût-ce un seul jour, enduré la douleur
Qu'infligent les maux de l'absence,
Qui n'a pas quelquefois, dans son impatience,
Des heures et des jours accusé la lenteur?

O temps! quel poète menteur
Le premier te donna des ailes?
Quelque amant qui jamais, dans son calme bonheur,
Ne s'était éloigné de ses amours fidèles.

Entre CARLOS.

LOUISA, *continuant.*

Eh bien, ami, a-t-on trouvé Antonio?

CARLOS.

Je n'ai pu le trouver, mademoiselle; mais je ne doute pas que mon ami Isaac ne vous l'amène tout-à-l'heure.

LOUISA.

Fi donc! vous n'avez mis aucune activité dans vos démarches. Est-ce là votre courtoisie envers une femme qui s'était mise avec confiance sous votre protection?

CARLOS.

Je vous assure, mademoiselle, que j'ai fait tout ce que j'ai pu.

LOUISA.

C'est fort bien; mais si vous ou lui, vous aviez su quel poids

douloureux chaque instant de retard fait peser sur le cœur de la femme qui aime et qui attend l'objet de son amour, vous ne vous seriez point ainsi amusé à mes dépens.

CARLOS.

Hélas! je ne le sais que trop.

LOUISA.

Vous avez donc aimé?

CARLOS.

Oui, mademoiselle, mais de ma vie je n'aimerai encore.

LOUISA.

Votre maîtresse s'est donc montrée bien cruelle?

CARLOS.

Plût à Dieu, dans l'intérêt de mon bonheur, qu'elle se fût toujours montrée telle!

Il chante.

Si la beauté que j'adorais
N'avait pas daigné me sourire,
Combien serait moins grand mon douloureux martyre!
Oh! combien moins je souffrirais!

Mais quelle cruauté d'aller dire à mon âme:
Ne gémis plus; espère un meilleur sort;
De venir raviver ma flamme;
Puis, quand l'espoir est né, de le frapper de mort!

Sur son vaisseau, battu de la mer en furie,
Que poursuit l'ouragan vengeur,
Tel l'infortuné voyageur
Se voit près de sombrer sous la vague ennemie.

Alors qu'il s'apprête à mourir,
Soudain il entend crier: Terre!
Et voit son vaisseau s'entr'ouvrir
Au moment de toucher la rive hospitalière.

LOUISA.

Sur ma vie, voici votre ami qui vient avec Antonio. Je vais me retirer un instant pour lui ménager une surprise.

Elle sort.

Entrent ISAAC et ANTONIO.

ANTONIO.

Il faut, mon cher, que vous soyez la dupe de quelque méprise. Clara d'Almanza est amoureuse de moi, et elle vous a chargé de me conduire auprès d'elle! C'est impossible.

ISAAC.

C'est ce que vous allez voir dans l'instant. — Carlos, où est

cette dame? — (*Carlos montre la porte du fond.*) Elle est dans la pièce voisine?

ANTONIO.

Si cette dame est effectivement ici, elle me fait demander sans doute pour me prier de la conduire auprès d'un ami qui m'est cher, et qui l'aime depuis long-temps.

ISAAC.

Allons donc! je vous déclare que cela n'est pas : c'est vous qu'elle demande, et nul autre que vous. Vous faites bien des façons pour vous accommoder d'une jolie fille qui meurt d'amour pour vous.

ANTONIO.

Mais je n'ai aucune affection pour cette dame.

ISAAC.

Et vous en avez pour Louisa, n'est-ce pas? Mais croyez-moi, Antonio, vous n'avez aucune chance de ce côté-là; — je vous conseille donc de prendre le bien qui s'offre à vous.

ANTONIO.

Ne vous feriez-vous pas conscience de supplanter un ami?

ISAAC.

Bah! la conscience n'entre pour rien dans l'amour, pas plus que dans la politique. Vous n'êtes point un honnête homme, si l'amour ne peut, dans l'occasion, faire de vous un vaurien. Venez donc, entrez; et parlez-lui, du moins.

ANTONIO.

Pour cela, je n'y vois pas d'inconvénient.

ISAAC, *ouvrant la porte.*

Tenez, la voilà là-bas auprès de la fenêtre. — (*Il le pousse dans la pièce voisine et ferme à demi la porte.*) C'est maintenant, Carlos, que je vais l'empêtrer de cette femme-là. Attends que j'examine la tournure que vont prendre les choses. Vive Dieu! il a l'air singulièrement embarrassé; — maintenant, la voilà qui le cajole. — Regarde, Carlos, le voici qui commence à faire amende honorable. Ah! ah! il aura bientôt fait taire sa conscience.

CARLOS.

Regardez; — les voilà qui rient tous deux!

ISAAC.

C'est vrai; oui, ils rient de ce cher ami dont il parlait tout-à-l'heure. Le pauvre diable! ils lui ont joué là un bon tour!

CARLOS.

Le voilà maintenant qui lui baise la main

ISAAC.

Oui, oui, vraiment, l'accord est conclu : il est pris, il est dans les filets de la belle. Mon cher Carlos, notre plan a réussi. (*Se frappant le front.*) O cette tête matoise! je suis un Machiavel, — un vrai Machiavel!

CARLOS.

J'entends quelqu'un qui vous demande ; je vais voir qui c'est.

Carlos sort.

Entrent ANTONIO et LOUISA.

ANTONIO.

Mon cher ami, cette dame m'a tellement convaincu de la certitude où vous êtes de réussir chez don Jérôme, que maintenant je résigne mes prétentions de ce côté-là.

ISAAC.

Vous n'avez jamais plus sagement agi, croyez-moi, — et quant à tromper votre ami, c'est moins que rien ; la ruse est permise en amour ; n'est-il pas vrai, madame?

LOUISA.

Certainement, seigneur, et je suis surtout charmée de vous voir de cet avis.

ISAAC.

O mon Dieu! c'est mon sentiment. M'en remontre qui pourra. — Allons, laissez-moi joindre vos mains. — (*A Antonio.*) Heureux scélérat que vous êtes! je souhaite du fond de mon âme que votre union soit heureuse!

LOUISA.

Et certes, si vous le désirez, personne ne doit y mettre obstacle.

ISAAC.

Maintenant, Antonio, nous ne sommes plus rivaux; soyons donc amis ; le voulez-vous?

ANTONIO.

De tout mon cœur, Isaac.

ISAAC.

Croyez-moi, tout le monde ne se serait pas donné la peine que j'ai prise, et n'aurait pas été aussi généreux envers un rival.

ANTONIO.

Non, assurément; je ne pense pas que vous ayez votre pareil dans toute l'Espagne.

ISAAC.

Ainsi vous renoncez à l'autre dame? vous résignez toute prétention à son égard?

ANTONIO.

En toute sincérité.

ISAAC.

Il vous reste encore là, dans le cœur, quelque chose pour elle.

ANTONIO.

Rien, sur mon âme!

ISAAC.

Je veux dire pour sa fortune.

ANTONIO.

Non, croyez-moi, je vous verrai sans regret maître de tout ce qu'elle possède.

ISAAC.

Assurément, pour ce qui regarde la beauté, vous êtes de beaucoup le mieux partagé. Maintenant je vais vous confier un secret. — Je dois, ce soir même, enlever Louisa.

LOUISA.

En vérité?

ISAAC.

Oui, elle a fait serment de ne jamais prendre un époux des mains de son père; j'ai obtenu de lui de la laisser se promener avec moi dans le jardin, et c'est alors que nous décamperons.

LOUISA.

Et cela doit se faire à l'insu de don Jérôme?

ISAAC.

Oui, pardieu! et c'est justement en cela que le tout est excellent. Ne voyez-vous pas que, par là, je mets ses calculs en défaut? La fortune de la future me reviendra tout entière, sans que je sois obligé, de mon côté, de lui assigner un seul ducat. (*Il rit.*) Ha! ha! ha! en voilà un tour, j'espère, — je suis un fin matois, n'est-il pas vrai, un rusé petit scélérat?

ANTONIO, *riant.*

Ha! ha! ha! c'est bien vrai.

ISAAC.

Je suis un peu mauvais sujet, c'est vrai, mais rusé en diable.

ANTONIO.

Oui, certes, vous êtes fin, très-fin.

ISAAC.

Comme nous rirons aux dépens de don Jérôme, quand tout va se découvrir; n'est-il pas vrai?

LOUISA.

Je vous réponds que nous rirons bien, quand tout sera connu. Ha! ha! ha!

Entre CARLOS.

CARLOS.

Voici les danseurs qui viennent faire la répétition du fandango que vous vous proposiez de faire exécuter en l'honneur de dona Louisa.

ISAAC.

Oh! je n'en aurai pas besoin; mais puisqu'il faut que je les paye, je veux leur voir faire un entrechat ou deux pour mon argent. Aurez-vous la bonté de m'excuser?

LOUISA.

Volontiers.

ISAAC, *montrant Carlos.*

Voici mon ami, qui est tout à votre service. Madame, je suis votre humble serviteur. — Antonio, je fais des vœux pour votre félicité. — (*A part.*) Voilà un tour de main de maître.

Il sort.

LOUISA.

Carlos, voulez-vous de nouveau me prendre sous votre garde, et me conduire au couvent de Sainte-Catherine?

ANTONIO.

Mais, Louisa, pourquoi iriez-vous là?

LOUISA.

J'ai mes raisons pour cela, et il ne faut pas qu'on vous voie avec moi. De là j'écrirai à mon père; quand il verra à quelles extrémités il m'a poussée, peut-être s'adoucira-t-il à mon égard.

ANTONIO.

Je n'espère rien de lui. O Louisa! ne cherchez pas d'asile ailleurs que dans mes bras.

LOUISA.

Patientez quelque temps encore; — mon père ne pourra m'arracher du couvent devenu mon refuge. Venez m'y voir avant la nuit; je m'expliquerai avec vous.

ANTONIO.

Je vous obéirai.

LOUISA, *à Carlos.*

Venez, ami. — Antonio, Carlos a lui-même connu l'amour.

ANTONIO.

Alors il connaît tout le prix de la confiance que nous plaçons en lui.

CARLOS.

Vous ne me trouverez pas infidèle.

TRIO.

De l'âme tendre où résida l'amour
Jamais la pitié ne s'exile;
Comme d'un saint prophète on vénère l'asile
Il consacre les cœurs dont il fit son séjour,
Et quand de ce séjour son parfum s'évapore,
Relique de l'amour, la pitié reste encore.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une bibliothèque.

Entrent DON JÉROME et UN DOMESTIQUE.

JÉROME.

Parbleu! je n'ai de ma vie éprouvé un pareil étonnement! Louisa partie avec Isaac Mendoza! Comment! s'enfuir avec l'homme même que je lui destinais pour époux! — Se faire enlever par son mari! — C'est impossible!

LE DOMESTIQUE.

Sa femme de chambre prétend, seigneur, que vous leur aviez permis de se promener dans le jardin pendant que vous étiez sorti. La porte qui est près du bosquet a été trouvée ouverte, et depuis on n'a plus eu de leurs nouvelles.

Le domestique sort.

JÉROME, *seul.*

Voilà bien la chose la plus inconcevable! il faut qu'il y ait là-dedans quelque mystère que je ne puis pénétrer.

Rentre LE DOMESTIQUE, tenant une lettre à la main.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, voici une lettre du seigneur Isaac.

Il remet la lettre et sort.

JÉROME, *seul.*

Tout ceci va s'expliquer, — oui, Isaac Mendoza, — voyons. (*Il lit.*) «Mon très-cher seigneur, ma fuite avec votre fille a dû vous » surprendre beaucoup. » — Oui certes, et ce n'est pas sans cause. — «J'ai eu le bonheur de me concilier son affection, à notre pre-

» mière entrevue. » — Diable! — « Mais malheureusement elle » avait fait vœu de ne point accepter un époux de vos mains; » et je me suis vu contraint de me conformer à son caprice. » — En vérité! — « Nous irons bientôt nous jeter à vos pieds, et » j'espère que vous ne refuserez pas votre bénédiction à celui qui » alors sera votre gendre, ISAAC MENDOZA. » Drôle de caprice, en effet! Est-ce que ma fille a le diable au corps? ce matin, elle jurait de mourir plutôt que d'accepter sa main; et avant que la nuit soit venue, la voilà qui s'enfuit avec lui! N'importe, mes intentions sont remplies, quels que soient les motifs qui aient amené ce résultat, — et assurément, le Portugais ne refusera pas d'accomplir le reste de nos conventions.

Entre un second DOMESTIQUE, porteur d'une lettre.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, il y a en bas un homme qui vous apporte, dit-il, cette lettre de la part de ma jeune maîtresse, dona Louisa.

Il remet la lettre et sort.

JÉROME, *seul.*

Comment donc! mais oui, c'est l'écriture de ma fille! Mon Dieu, il était inutile de m'écrire tous deux. N'importe, voyons ce qu'elle dit. (*Il lit.*) « Mon cher père, comment implorer de » vous le pardon de ma démarche imprudente? — comment » vous en avouer les motifs? » — Bah! est-ce qu'Isaac ne vient pas de me les apprendre? On dirait qu'ils n'étaient point ensemble lorsqu'ils écrivaient. — « Autant les mauvais procédés » irritent ma fierté, autant mon cœur se laisse facilement tou- » cher par la bienveillance. » — Voilà l'explication de toute cette énigme. Le ressentiment excité en elle par les mauvais procédés d'Antonio l'a rendue sensible à l'affection d'Isaac. Oui, oui, tout cela est clair comme le jour. — « Je ne suis pas encore mariée, » bien que je sois avec un homme qui m'adore, j'en ai la con- » viction. » — Oh! oui, je ne doute pas qu'il ne lui soit fort attaché. — « J'attends avec anxiété votre réponse, et si je suis assez » heureuse pour obtenir votre consentement, vous aurez mis le » sceau à la félicité de votre affectionnée fille, LOUISA. » — Mon consentement? Assurément elle l'aura! Parbleu, je suis au comble de la joie. J'ai atteint mon but; j'en étais sûr d'avance. Oh! il n'y a rien de tel que l'opiniâtreté! — (*Il appelle.*) Louis!

Entre UN DOMESTIQUE.

JÉROME, *continuant.*

Dis au porteur de cette dernière lettre d'attendre, et apporte

moi dans la pièce en-bas une plume et de l'encre. Je suis impatient de tranquilliser le cœur de la pauvre Louisa. — (*Il appelle.*) Holà! Louis! Sancho!

Entrent plusieurs DOMESTIQUES.

JÉROME, *continuant.*

Préparez un magnifique souper ce soir dans le salon; qu'on serve mes meilleurs vins, et procurez-moi des musiciens; vous m'entendez?

UN DOMESTIQUE.

Oui, seigneur.

Ils sortent.

JÉROME, *continuant.*

Que toutes les portes soient ouvertes à double battant; qu'on admette tous les convives sans distinction, masqués ou non masqués. — Je veux qu'il y ait fête cette nuit; et je leur montrerai ce que c'est qu'un vieillard qui se met en joie.

Il chante.

Au temps heureux de ma jeunesse,
Sans nul souci du lendemain,
Le jour aux pieds de ma maîtresse,
La nuit une coupe à la main,
Je faisais, narguant la fortune,
Deux parts des rigueurs du destin.
Mes vingt ans gaîment portaient l'une;
Je noyais l'autre dans le vin.

La vérité, dit-on, habite
Au fond d'un puits; Dieu sait pourquoi.
Pour les buveurs d'eau, c'est son gîte;
Prenant un verre.
Mais c'est ici qu'elle est pour moi.
O Bacchus! ta liqueur vermeille
Fait tomber tout masque emprunté;
Et c'est au fond d'une bouteille
Que se trouve la vérité.

Ma force, il est vrai, m'abandonne;
Sous le poids des ans je fléchis;
Et le temps chaque jour moissonne
Sur mon front mes cheveux blanchis.
Mais en dépit de la vieillesse,
L'esprit est sain, le cœur est fort.
Une étincelle de jeunesse
Sous ma glace jaillit encor.

Il sort

SCÈNE II.

Une place publique.

Arrivent FERDINAND et LOPEZ.

FERDINAND.

Quoi! tu n'as pu nulle part avoir de ses nouvelles, ni rien apprendre sur le lieu de sa retraite?

LOPEZ.

Rien, seigneur. Le bruit court partout qu'elle s'est enfuie de chez son père, et que don Guzman la fait poursuivre. Mais quant à savoir où elle est allée et ce qu'elle est devenue, c'est ce que personne n'a pu me dire.

FERDINAND.

Mille bombes! Imbécile que tu es! Elle ne peut être hors de Séville!

LOPEZ.

C'est ce que je me suis dit, seigneur : — Mille bombes, me suis-je dit, imbécile que tu es, elle ne peut être hors de Séville. Les uns prétendent qu'elle s'est perdue par un excès d'amour; d'autres affirment qu'Antonio l'a enlevée.

FERDINAND.

C'est faux, coquin, personne ne dit cela.

LOPEZ.

Alors, seigneur, il faut que j'aie mal entendu.

FERDINAND.

Va-t'en, bélître, retourne au logis, et que je ne te revoie plus jusqu'à ce que tu m'apportes de ses nouvelles.

Lopez s'éloigne.

FERDINAND, *seul.*

Oh! ma tendresse pour cette femme ingrate a jeté la perturbation dans toutes mes facultés.

Arrive ISAAC.

ISAAC, *sans voir Ferdinand.*

Je l'ai mise en lieu sûr, et il ne me reste plus qu'à trouver un prêtre qui nous marie... Maintenant, peu m'importe qu'Antonio épouse ou n'épouse pas Clara.

FERDINAND.

Qu'est-ce? Que dites-vous de Clara?

ISAAC.

C'est vous, Ferdinand! mon futur beau-frère! Je ne m'attendais certes pas à vous rencontrer.

FERDINAND.

Mais pourquoi parliez-vous de Clara?

ISAAC.

Je vais vous le dire: Ce matin, chemin faisant, j'ai rencontré une gentille demoiselle, qui m'a dit s'appeler Clara d'Almanza, et a réclamé ma protection.

FERDINAND.

Comment?

ISAAC.

Elle m'a dit qu'elle s'était enfuie de chez son père, don Guzman, par amour pour un jeune seigneur de Séville.

FERD......

O ciel! elle l'a avoué?

ISAAC.

Oh! oui elle l'a avoué sur-le-champ. Mais, a-t-elle ajouté, mon amant n'est pas informé de ma fuite, et ne se doute même pas de mon projet.

FERDINAND, *à part.*

Adorable créature! je ne m'en doutais pas effectivement! Oh! je suis le plus fortuné des mortels!... (*Haut.*) Eh bien! Isaac!

ISAAC.

Eh bien donc, elle m'a prié de découvrir où il est, et de le lui amener.

FERDINAND.

O ciel! combien cette rencontre est heureuse! Allons, venez; ne perdons pas de temps.

Il l'entraîne.

ISAAC.

Que diantre! où voulez-vous que nous allions?

FERDINAND.

Comment, est-ce qu'il y a autre chose encore?

ISAAC.

Autre chose? oui; la fin de tout ceci a été que ses instances m'ont touché, et que j'ai accédé à son désir.

FERDINAND.

Fort bien; et où est-elle?

ISAAC.

Où elle est? Comment, ne vous ai-je pas dit que j'avais accédé à son désir, et que je l'avais remise saine et sauve entre les bras de son amant?

FERDINAND.

Vive Dieu! vous vous moquez de moi! Je ne l'ai pas même vue!...

ISAAC.

Vous! oh! non, assurément! Pourquoi diantre l'auriez-vous vue? C'est Antonio qu'elle demandait, et c'est avec Antonio que je l'ai laissée.

FERDINAND, *à part.*

Enfer et malédiction! (*Haut.*) Quoi! Antonio d'Ercilla?

ISAAC.

Oui, oui, lui-même; et le meilleur de l'affaire, c'est que d'abord il se faisait scrupule de la prendre... Il a beaucoup parlé d'honneur, de conscience et de sa répugnance à tromper un ami intime; mais, parbleu, nous avons bientôt triomphé de ces scrupules-là!

FERDINAND.

En vérité?

ISAAC.

Oh! oui, et promptement. — C'est une trahison! disait-il. — Bah! a répondu la demoiselle, la tromperie est permise en amour. — Mais c'est mon ami, a-t-il ajouté. — Envoyez votre ami à tous les diables, ai-je répondu. — Si bien que le pauvre sire n'a plus la moindre chance; il ne lui reste plus qu'à se pendre.

FERDINAND, *à part.*

Il faut que je m'éloigne, ou je vais me trahir.

ISAAC.

Un mot encore, Ferdinand; vous ne connaissez pas encore le plus plaisant de l'histoire...

FERDINAND.

Va-t'en au diable, avec ton histoire.

ISAAC.

Eh! mon Dieu! qu'avez-vous? Je croyais vous divertir.

FERDINAND.

Sois maudit, sois damné!

ISAAC.

Seriez-vous, par hasard, du nombre de ces pauvres diables qu'on nomme amoureux? Je ne me trompe pas, c'est cela même. Cette plaisanterie est meilleure encore que l'autre. (*Il rit.*) Ha! ha! ha!

FERDINAND.

Eh quoi! tu ris, vil scélérat! Si tu n'étais pas indigne de ma colère, je t'arracherais le cœur!

Il le secoue rudement.

ISAAC.

O miséricorde! voilà qui est joli de la part d'un beau-frère!

FERDINAND.

Écoute, misérable! Dis-moi sur-le-champ où sont allés ces amis perfides; ou par le salut de mon âme...

Il met l'épée à la main.

ISAAC.

Au nom du ciel, mon cher beau-frère, calmez votre fureur! Je vais tâcher de me rappeler...

FERDINAND.

Dépêche-toi donc!

ISAAC.

Oui, oui; mais toutes les mémoires ne se ressemblent pas... Certaines gens ont une mémoire traîtresse, la mienne est une mémoire peureuse... elle tourne les talons dès qu'elle voit une épée nue; rien de plus vrai, je vous assure; et en ce moment, autant vaudrait me demander de me battre, que de m'ordonner de recueillir mes souvenirs.

FERDINAND.

Morbleu! dis-moi la vérité, et je ne te ferai pas de mal.

ISAAC.

Je le sais, je le sais, mon cher beau-frère; mais veuillez écarter ce vilain instrument.

FERDINAND.

Ainsi, tu ne veux donc pas parler?

ISAAC.

Si fait, si fait; je vous dirai tout, sur mon âme; mais pourquoi m'écouter l'épée à la main?

FERDINAND, *remettant son épée dans le fourreau.*

Allons, tiens; maintenant, parle.

ISAAC.

Eh bien donc, je pense qu'ils sont allés... C'est-à-dire, mon ami Carlos m'a dit qu'il avait laissé dona Clara... — Mon cher Ferdinand, écartez vos mains. — Qu'il l'avait laissée, dis-je, au couvent de Sainte-Catherine.

FERDINAND.

De Sainte-Catherine!

ISAAC.

Oui, et qu'Antonio devait venir l'y trouver.

FERDINAND.

Cela est-il vrai?

ISAAC.

Oui, certes; et aussi vrai que j'espère que vous me laisserez la vie, je n'en sais pas davantage.

FERDINAND.

Eh bien! lâche, je te laisse la vie; c'est sur le perfide, le déloyal Antonio que tombera ma vengeance.

ISAAC.

Oui, oui, tuez-le, tuez-le; coupez-lui la gorge, vous ferez bien...

FERDINAND.

Mais quant à Clara, l'infâme, elle n'est pas digne de mon ressentiment.

ISAAC.

Non, certainement, mon cher beau-frère; à votre place, je ne serais pas en colère contre elle; le fait est qu'elle ne le mérite pas.

FERDINAND.

C'est faux! elle est digne du ressentiment d'un prince.

ISAAC.

C'est vrai, c'est vrai, et je vous plains de l'avoir perdue.

FERDINAND.

Morbleu, scélérat, oses-tu bien m'infliger ta pitié!

ISAAC.

Oh! mon cher beau-frère, je vous demande pardon; sur mon âme, je ne vous plains pas le moins du monde.

FERDINAND.

Retire-toi, imbécile, et cesse de provoquer ma colère; ta nullité seule te sauve de mes mains.

ISAAC.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ma nullité est ma meilleure sauve-garde; je m'en vais, mon cher Ferdinand. (*A part.*) Corbleu, quelle tête chaude! quel tapageur!

Ils s'éloignent dans des directions différentes.

SCÈNE III.

Le jardin du couvent.

Arrivent LOUISA et CLARA.

LOUISA.

Et tu souhaites réellement que mon frère ne découvre pas ta retraite?

CLARA.

Sans cela, pourquoi me cacherais-je sous ce déguisement

LOUISA.

Qui sait? peut-être parce que ce costume te sied bien; car je ne pense pas que ton intention soit de rester religieuse toute ta vie.

CLARA.

Ce n'aurait jamais été mon intention si Ferdinand ne m'avait pas si gravement offensée la nuit dernière.

LOUISA.

Allons, allons; la crainte seule de te perdre l'a rendu si téméraire.

CLARA.

Sans doute qu'à tes yeux je suis bien cruelle; mais je te jure que s'il était ici en ce moment, je ne sais point si je ne lui pardonnerais pas.

Elle chante.

Ah! contre l'objet qui nous charme
Nous ne nous fâchons qu'à moitié;
Un jour d'absence nous désarme;
On le voit; tout est oublié.

Hier soir, je chassai ton frère;
Je l'accablai de ma rigueur;
Et sa conduite téméraire
Méritait de perdre mon cœur.

Mais maintenant, bien qu'offensée,
Si je voyais l'audacieux,
A travers ma fierté blessée
Son pardon serait dans mes yeux.

LOUISA.

En vérité, Clara, je commence à croire que tu es fermement résolue à faire ton noviciat.

CLARA.

Sérieusement, je ne sais, en vérité, si le rôle de religieuse ne serait pas celui qui me conviendrait le mieux.

LOUISA.

C'est un rôle qu'on peut adopter comme déguisement; mais jamais jolie femme dans son bon sens après avoir pris le voile ne songera à le garder au-delà d'une soirée.

CLARA.

Je vois revenir ton Antonio! Ma présence serait importune. Ah! Louisa, avec quelle joie, quel empressement tu te tournes pour l voir!

Elle s'éloigne.

Arrive ANTONIO.

ANTONIO.

Eh bien! ma Louisa, y a-t-il du nouveau depuis que je t'ai quittée?

LOUISA.

Rien; le messager envoyé vers mon père n'est pas encore de retour.

ANTONIO.

J'avoue que je ne vois pas trop ce que nous avons à attendre de lui.

LOUISA.

N'importe, je serai plus tranquille après cette épreuve faite. Je ne doute pas de votre sincérité, Antonio; mais la pauvreté vit dans une atmosphère glaciale, qui souvent tue l'affection chez ceux qui n'y sont pas acclimatés dès l'enfance. Si nous voulons faire de l'amour notre dieu pénate, assurons-lui un logis confortable.

ANTONIO *chante.*

Que de fois tu m'as dit, — et la beauté que j'aime
Ne rétractera pas son langage en ce jour, —
Contre l'éclat du diadème,
Va, je ne voudrais pas échanger ton amour.
Et moi, par cette main, dans la mienne pressée,
Par ces lèvres de rose, et cette douce voix,
Interprète de ta pensée,
Contre tous les trésors, et le sceptre des rois,
Je n'échangerais pas ma belle fiancée.

Pourquoi nous plaindre, amie? eh! quel sceptre, dis-moi,
Nous donnerait les biens que notre amour nous donne?
Tu régneras sur moi; mon cœur sera ton trône;
Et moi, fier d'être aimé de toi,
Dans mon bonheur je serai roi.
Riches de notre amour inépuisable, immense,
Plongés dans les plus doux transports,
Va, tes baisers seront mon opulence;
En réserve les miens ont pour toi des trésors.

Arrive LA FEMME DE CHAMBRE de Louisa, une lettre à la main.

LOUISA, *prenant la lettre.*

C'est sans doute la réponse de mon père.

ANTONIO.

Ma chère Louisa, vous pouvez être certaine qu'elle ne contient que des menaces et des reproches.

LOUISA.

N'importe, voyons. — (*Elle lit.*) « Ma chère fille, que ton amant » soit heureux : tu as mon consentement plein et entier pour te » marier, ainsi que l'a voulu ton caprice ; mais, sur toute chose, » rentre au logis, et viens souper avec ton affectionné père. »

ANTONIO.

Vous plaisantez, Louisa.

LOUISA, *lui donnant la lettre.*

Lisez, — lisez.

ANTONIO.

Par le ciel, rien n'est plus vrai ! il faut qu'il y ait là quelque méprise ; mais ce n'est pas notre affaire. — Maintenant, Louisa, vos délais n'ont plus d'excuse.

LOUISA.

Nous allons retourner chez mon père et le remercier, n'est-ce pas ?

ANTONIO.

Oui, mais il faut auparavant qu'un prêtre le mette dans l'impossibilité de révoquer sa parole. — Je vais sur-le-champ en chercher un.

LOUISA.

Si vous vous séparez encore de moi, qui sait si vous me retrouverez ?

ANTONIO.

Venez donc. — Il y a dans un couvent voisin un moine qui est mon ami. Vous avez eu sous les yeux le spectacle amusant d'une société de nonnes ; voyons s'il y a moins d'hypocrisie parmi les révérends pères.

LOUISA.

Je crains que non, Antonio. — En religion comme en amitié, ceux qui promettent le plus sont toujours les moins sincères.

Ils s'éloignent.

Arrive CLARA.

CLARA.

Les voilà qui s'éloignent aussi heureux qu'on peut l'être dans une affection mutuelle et déclarée, pendant que moi, je reste dans la solitude. Hélas ! l'amour peut bien excuser la femme imprudente qui fuit la maison paternelle, mais elle ne peut trouver que dans la présence de l'homme qu'elle aime, la force de supporter sa faute. Que vois-je ? Ferdinand, sur ma vie ! Comment a-t-il pu pénétrer dans cette enceinte ? Sans doute que la toute-puissance de l'or lui en a ouvert l'entrée, ainsi qu'à Anto-

nio. Quelle préoccupation, quelle agitation dans toute sa personne! Il ne faut pas qu'il me reconnaisse encore.

Elle abaisse son voile.

Arrive FERDINAND.

FERDINAND, *suivant des yeux Antonio et Louisa.*

Oui, ce sont eux, sans aucun doute : — j'étais bien informé.

Il se dispose à s'éloigner.

CLARA, *l'arrêtant.*

Quel motif vous amène ici, seigneur?

FERDINAND.

Peu importe, — peu importe. — Oh! les voilà qui s'arrêtent. Oui, c'est bien la perfide Clara.

CLARA, *à part.*

C'est une jalouse méprise. Je suis bien aise de le voir aussi ému.

FERDINAND.

Son déguisement ne saurait la cacher à mes yeux. Non, non, je la reconnais trop bien.

CLARA, *à part.*

Le merveilleux discernement! — (*Haut.*) Mais, seigneur, —

FERDINAND.

Laissez-moi, bonne religieuse! ne m'importunez pas.—Par le ciel, elle s'appuie sur son bras avec amour : ô femme! femme!

CLARA.

Mais, seigneur, de qui parlez-vous?

FERDINAND.

Ce n'est pas de vous, assurément; cessez donc de m'importuner. Mais non, restez un moment, je vous prie. Bonne religieuse, n'est-ce pas dona Clara d'Almanza qui vient de vous quitter tout-à-l'heure?

CLARA.

Clara d'Almanza, seigneur, me quitte à l'instant même, et n'est pas encore sortie du jardin.

FERDINAND.

Oh! oui; je savais bien que je ne me trompais pas. Dites-moi, je vous prie, l'homme qui en ce moment est sous le portail avec elle, n'est-ce pas Antonio d'Ercilla?

CLARA.

C'est lui-même, seigneur.

FERDINAND.

Fort bien; une question encore, et j'ai fini. Pourriez-vous me dire ce qu'ils vont faire?

CLARA.

Ils sont allés recevoir la bénédiction nuptiale, je pense.

FERDINAND.

Fort bien ; — assez. Je vais troubler leur hyménée.

Il s'éloigne.

CLARA, *seule, relevant son voile.*

Je croyais que la jalousie rendait les amans clairvoyans ; mais il paraît qu'elle a rendu le mien aveugle. Le mensonge de Louisa m'explique cette erreur ; et je suis charmée d'avoir sur lui un pouvoir assez grand pour le rendre malheureux à ce point. Mais pourquoi ne serais-je pas témoin de sa surprise, au moment où il reconnaîtra son erreur ? Quand il aura franchi le portail, je le suivrai ; et peut-être Louisa ne sera-t-elle pas la seule qu'on mariera aujourd'hui.

Elle chante.

Adieu, vieux murs empreints de deuil et de terreurs,
Où s'élèvent sans cesse, à travers le silence,
Les soupirs de la pénitence ;
Et vous qui, languissant dans ce lieu de douleurs,
Offrez à l'Éternel vos hymnes et vos pleurs,
Adieu, vestales gémissantes.
Contre des scènes plus riantes
Je vais échanger ce séjour,
Cette prison des saints, ce tombeau de l'amour.

Elle s'éloigne.

SCÈNE IV.

Une cour devant le prieuré.

ISAAC et ANTONIO se rencontrent.

ANTONIO.

Que vois-je ? Mon ami Isaac !

ISAAC.

C'est vous, Antonio ? Félicitez-moi ! j'ai mis Louisa en lieu sûr...

ANTONIO.

Vraiment ? je vous félicite de toute mon âme.

ISAAC.

Oui, et je viens ici chercher un prêtre pour nous marier.

ANTONIO.

Je vois que le même motif nous amène. Je viens chercher frère Paul.

ISAAC.

Parbleu, j'en suis bien aise : mais il faut qu'il vienne d'abo[rd] avec moi. — Mon amour est pressé.

ANTONIO.

Le mien l'est aussi : la future m'attend sous le portail.

ISAAC.

C'est fort bien; mais j'ai hâte de retourner auprès de don Jérôme.

ANTONIO.

Et moi pareillement.

ISAAC.

Eh bien, il est possible qu'il consente à faire d'une pierre deux coups et à nous marier ensemble. Je représenterai votre père, et vous le mien. Venez; mais vous m'avez l'obligation de tout cela.

ANTONIO.

Oui, oui.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V.

Une salle du prieuré. Les moines sont attablés et boivent.

CHOEUR DE MOINES.

Cette bouteille est un soleil
Dont tous nous saluons l'aurore :
Ses rayons sont l'éclat vermeil
De la liqueur qui nous restaure.

Avec un flacon de vin vieux,
Quand la gaîté court à la ronde,
C'est son feu qui brille en nos yeux;
C'est sa clarté qui nous inonde.

Rangés dans un joyeux repas
Autour de ce grand luminaire,
Humbles planètes, ici-bas,
Nous réfléchissons sa lumière.

FRÈRE PAUL.

Frère François, passez-moi la bouteille et portez une santé.

FRÈRE FRANÇOIS.

Avons-nous bu à l'abbesse des Ursulines?

FRÈRE PAUL.

Oui, oui; c'est la dernière santé que nous avons portée.

FRÈRE FRANÇOIS.

En ce cas, je bois aux yeux bleus de la religieuse de Sainte-Catherine.

FRÈRE PAUL.

De tout mon cœur. — (*Il boit.*) Frère Augustin, ne nous est-il arrivé aucun legs charitable, pendant mon absence?

FRÈRE FRANÇOIS.

Don Juan Corduba nous a légué cent ducats pour avoir souvenir de lui dans nos messes.

FRÈRE PAUL.

Vraiment? qu'on donne cet argent à notre marchand de vin, et nous aurons souvenir de lui dans nos rasades, ce qui reviendra au même. Est-ce tout?

FRÈRE AUGUSTIN.

Non. Baptista, ce riche avare qui est mort la semaine dernière, nous a légué mille pistoles, ainsi que sa lampe d'argent, qu'il destine à brûler devant l'image de saint Antoine.

FRÈRE PAUL.

L'intention est bonne; mais nous donnerons à son argent un meilleur emploi. La générosité de Baptista servira à éclairer, non les morts, mais les vivans. Saint Antoine n'a pas peur des ténèbres, bien que, — Voyez qui vient.

On frappe à la porte. Frère François va l'ouvrir.

Entre LE PORTIER du couvent.

LE PORTIER.

Il y a quelqu'un dehors qui demande à parler en toute hâte à frère Paul.

FRÈRE FRANÇOIS, *appelant.*

Frère Paul!

Frère Paul, qui vient de passer derrière un rideau, en sort tenant d'une main un verre, de l'autre un biscuit.

FRÈRE PAUL.

Me voici! oses-tu bien, drôle, venir ainsi brusquement troubler nos dévotions?

LE PORTIER.

Je les croyais terminées.

FRÈRE PAUL.

Non, elles ne le sont pas encore, — n est-ce pas, frère François?

FRÈRE FRANÇOIS.

Il s'en faut d'une bouteille pour chacun.

FRÈRE PAUL.

Mais ni vous ni vos pareils vous ne faites la moindre attention aux heures; vous ne vous occupez que de la satisfaction de vos appétits : vous mangez, buvez, dormez; vous menez une vie de gourmands, vous vous engraissez, pendant que nous desséchons à force de mortifications.

LE PORTIER.

Nous ne demandons que ce que la nature exige.

FRÈRE PAUL.

C'est faux ! vous avez plus de convoitises que de cheveux sur la tête, et votre face potelée, rubiconde et fleurie, déshonore notre ordre. Fi donc! si vous avez faim, ne pouvez-vous donc vous contenter des salutaires racines de la terre? et si vous avez soif, n'avez-vous pas le cristal d'une source limpide? (*Il boit et lui donne son verre.*) Emporte ceci, et conduis-moi vers ceux qui me demandent. (*Le portier achève de boire les dernières gouttes restées au fond du verre. Frère Paul, qui commençait à s'éloigner, se retourne.*) Si j'en avais laissé, tu l'aurais bu, je le vois. Ah ! goulu ! goulu !

Ils sortent.

SCÈNE VI.

Une cour devant le prieuré.

Arrivent ISAAC et ANTONIO.

ISAAC.

Ce frère Paul est diablement lent à venir! Ce sont les vêpres qui le retiennent sans doute, le pauvre homme !

ANTONIO.

Non, le voici qui vient.

Arrive FRÈRE PAUL.

ANTONIO, *continuant.*

Frère Paul, je vous demande votre bénédiction.

ISAAC.

Frère Paul, nous venons vous demander un service.

FRÈRE PAUL.

De quoi s'agit-il, je vous prie ?

ISAAC.

De nous marier, frère Paul; et, sur ma foi, votre mine annonce tout-à-fait le prêtre de l'hymen.

FRÈRE PAUL.

On peut effectivement me donner ce nom-là, car je vis dans la pénitence et la mortification.

ISAAC.

Non, non ; on vous prendrait pour un des ministres de l'hymen, parce que votre air porte le cachet du contentement et de la joie.

FRÈRE PAUL.

Hélas! ma mine est trompeuse. Je suis tout bouffi, cela est vrai; car le jeûne est un régime qui ne nous met dans le ventre que du vent, et il m'a gonflé comme une vessie.

ANTONIO.

Mais, mon père, vous avez le visage frais et vermeil, un véritable teint de rose.

FRÈRE PAUL.

Oui, les humains m'ont tellement fait rougir, que sur mon visage l'incarnat de la honte est resté aussi permanent que leurs vices.

ISAAC.

Le saint homme!

FRÈRE PAUL.

Mais à quoi ont servi tous mes efforts? Ils n'en continuent pas moins de pécher à ma barbe, et presque sous mon nez.

ISAAC.

Je l'aurais deviné; car votre nez paraît avoir rougi plus qu'au cune autre partie de votre visage.

FRÈRE PAUL.

Allez, vous voulez rire.

ANTONIO.

Mais venons au fait, mon père : voulez-vous officier pour nous?

FRÈRE PAUL.

On s'expose à consacrer ces sortes d'unions clandestines, et ma conscience s'y refuse par beaucoup de raisons solides.

ANTONIO.

J'ai dans ma main beaucoup de raisons solides en leur faveur. — Isaac, n'avez-vous pas aussi un ou deux argumens à faire valoir dans le même sens?

ISAAC.

Oui, sans doute. Voici une bourse à laquelle il n'y a rien à répondre.

FRÈRE PAUL.

Fi donc! vous me fâchez; vous oubliez qui je suis. Quand des importuns en viennent jusqu'à mettre de l'argent malgré moi, — dans cette poche, — ou bien dans celle-ci, — ma foi, c'est sur eux seuls que le péché retombe. (*Ils lui mettent de l'argent dans ses deux poches.*) Fi donc! combien vous m'affligez! Je vous rendrais votre argent, si les statuts de mon ordre ne me défendaient d'y toucher.

ANTONIO.

Maintenant donc, venez avec nous.

ISAAC.

Oui, venez consacrer notre félicité.

FRÈRE PAUL.

Quand l'heure du repentir sonnera pour vous, ne rejetez pas la faute sur moi.

ANTONIO, *à part.*

Pour mon ami Isaac, l'avertissement n'est pas hors de saison. — (*Haut.*) C'est bien, c'est bien, mon père ; faites votre office ; j'assume sur moi les conséquences.

ISAAC.

Et moi, pareillement.

Ils vont pour s'éloigner.

Accourt LOUISA.

LOUISA.

O Antonio ! Ferdinand est sous le portail, qui nous demande.

ISAAC.

Qui ? don Ferdinand ? Il ne me demande pas, moi, j'espère ?

ANTONIO, *à Louisa.*

Ne craignez rien, mon amour ; je l'aurai bientôt apaisé.

ISAAC.

Non, parbleu. Antonio, croyez-moi, sauvez-vous au plus vite. Ce Ferdinand est bien le coquin le plus intraitable ! il vous a une épée d'une longueur ! — Sur mon âme, il vient dans l'intention de vous couper la gorge.

ANTONIO.

Ne craignez rien, ne craignez rien.

ISAAC.

Libre à vous de rester, si cela vous convient ; quant à moi, je vais chercher un autre prêtre pour me marier ; car, par saint Jacques, ce gaillard-là ne me rejoindra pas tant que j'aurai une paire de talons à mon service.

Il se sauve à toutes jambes

Arrive FERDINAND. Louisa abaisse son voile.

FERDINAND.

Grâces au ciel, seigneur, je vous trouve à la fin.

ANTONIO.

Eh bien ! seigneur.

FERDINAND.

Homme vil et perfide ! Un traître tel que toi peut-il bien avoir le front de regarder en face l'homme qu'il a outragé !

ANTONIO.

Ferdinand, vous prenez la chose trop à cœur; — il est bien vrai que vous me trouvez sur le point d'épouser celle que j'aime plus que ma vie; mais ce n'est pas par mes conseils qu'elle a fui la maison paternelle. Je déteste autant que vous l'artifice et la fraude. Je vous jure que jusqu'au moment où je l'ai vue, j'ignorais qu'elle eût déserté la maison de son père.

FERDINAND.

Quelle excuse pleine de bassesse! Vous avez donc outragé votre ami pour une femme dont l'impudeur effrontée n'avait pas attendu votre trahison; c'est ce que déjà m'avait appris le juif qui vous a servi d'entremetteur; mais que votre conduite soit conséquente, et puisque vous n'avez pas craint de m'infliger un affront, suivez-moi, et montrez que vous avez le courage de le soutenir.

LOUISA.

Antonio, je vois quelle est sa méprise. Laissez-moi arranger avec lui cette affaire.

FRÈRE PAUL.

Ami, vous avez tort de venir ainsi brusquement vous opposer à l'union de deux cœurs qui s'agréent.

FERDINAND.

Non, moine fâcheux. La main qu'il recherche m'appartient.

FRÈRE PAUL.

S'il en est ainsi, je n'irai pas plus loin. — (*A Louisa.*) Madame, avez-vous promis votre main à ce jeune homme?

Louisa fait un signe de tête négatif.

FERDINAND.

Clara, je vous sais gré de votre silence. Je vous verrais avec peine confesser de vive voix une telle perfidie; rappelez-vous que je ne vous ai point fait de reproches, et que ce soit là votre punition.

Arrive CLARA.

CLARA.

Quelle plaisanterie est cela?

FERDINAND.

Antonio, vous êtes inattaquable maintenant; mais nous nous reverrons.

Il fait quelques pas pour s'éloigner; Clara le retient par un bras et Louisa par l'autre.

DUO.

LOUISA.

Tourne-toi, je te prie;
Apaise tes transports.

CLARA.

Unissons nos efforts
Pour calmer sa furie.

LOUISA.

Eh quoi ! n'as-tu pu découvrir
La beauté que ton cœur adore?

CLARA.

Si vous m'aimez encore,
Ah ! pourquoi donc me fuir?

Toutes deux relèvent leur voile.

FERDINAND.

Que vois-je? ma sœur! Clara aussi! je demeure stupéfait.

LOUISA.

C'est comme tu le dis, mon frère.

FRÈRE PAUL.

Quelle impiété! Quoi! cet homme voulait épouser sa propre sœur!

LOUISA, *à Ferdinand.*

N'as-tu pas de honte de n'avoir pas reconnu ta sœur?

CLARA.

D'avoir repoussé votre fiancée?

LOUISA.

Ne vois-tu pas comme la jalousie rend aveugle?

CLARA.

Vous arrivera-t-il encore d'être jaloux?

FERDINAND.

Jamais, jamais! — Ma sœur, je sais que tu me pardonneras; — mais, ô Clara! oserai-je jamais...

CLARA.

Non, non; tout-à-l'heure encore vous me disiez de ne pas vous importuner.— « Qui demandez-vous, seigneur? »— « Ce n'est pas vous, ce n'est pas vous. » — O mortel aveugle et insensé! Mais jurez-moi de ne plus être jaloux, et je vous pardonne.

FERDINAND.

Par tout...

CLARA.

Restez-en là, vous n'en tiendrez votre serment ni mieux, ni plus mal.

Elle lui donne sa main.

LOUISA, *à Ferdinand, en lui montrant Antonio.*

Mais, mon frère, voici quelqu'un à qui tu dois des excuses.

FERDINAND.

Antonio, je ne puis me rappeler sans rougir...

ANTONIO.

Pas un mot d'excuse, Ferdinand. Amoureux moi-même, j'ai appris, par expérience, qu'il faut pardonner à la colère des amans. Mais venez; — suivons ce bon père, et nous t'expliquerons ce qui a causé ta méprise.

CHOEUR.

Hymen, comme tu dois sourire
Alors que d'insensés mortels
Qu'un sordide intérêt inspire
Viennent mentir à tes autels!
Tu reconnais les vœux partis de l'âme;
Toujours prêt à les exaucer,
Propice aux cœurs que brûle une loyale flamme,
Tu mets ta gloire à les récompenser.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VII.

Un grand salon.

Entrent DON JÉROME, LOPEZ et plusieurs DOMESTIQUES.

JÉROME.

Ayez soin que tout se passe convenablement. Que tous mes domestiques aient la joie peinte sur le visage; mais recommandez-leur de se griser le moins possible jusqu'à ce que le souper soit fini. Eh bien! Lopez, où est ton maître? Ne l'aurons-nous point à souper?

LOPEZ.

Je ne le pense pas, seigneur; je le crois fou; il m'a effrayé au point de m'obliger à éviter sa présence.

JÉROME.

Il a sans doute quelque fille en tête; c'est un jeune libertin! N'importe, nous saurons nous égayer sans lui.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, voici le seigneur Isaac.

Entre ISAAC.

JÉROME.

Vous voilà, mon cher gendre; recevez ma bénédiction et mon pardon. Mais où est ma fille? où est Louisa?

ISAAC.

Elle est dans la pièce voisine, brûlant d'obtenir votre bénédiction, mais n'osant prendre sur elle d'entrer.

JÉROME.

Allez la chercher, et amenez-la.

Isaac sort.

JÉROME, *continuant.*

La pauvre fille! Je suis impatient de revoir son joli visage.

ISAAC, *de l'extérieur.*

Venez, mon enchanteresse, mon ange timide et tremblant.

Entrent ISAAC et LA DUÈGNE. Don Jérôme court au-devant d'eux.

JÉROME.

Viens dans mes bras, ma — (*Il recule saisi d'étonnement.*) Qui diable vois-je là?

ISAAC.

Allons, don Jérôme, vous avez promis de lui pardonner; voyez son attitude suppliante.

JÉROME.

J'ai bien à faire de son attitude! Dieu me bénisse, c'est la vieille Marguerite! Mais où est ma fille? où est Louisa?

ISAAC.

Mais elle est là, devant vous. — Ne soyez pas honteuse, ma charmante épouse.

JÉROME.

Qu'entends-je! Auriez-vous par hasard épousé la duègne?

LA DUÈGNE, *mettant un genou en terre.*

O cher père! vous ne me renierez pas, j'en suis sûre.

JÉROME.

Moi, ton père, ton père! Parbleu, tu es aussi impudente que tu es laide!

ISAAC.

Relevez-vous, ma charmante; enlacez autour de son cou vos bras d'albâtre, et convainquez-le que vous êtes...

LA DUÈGNE, *embrassant don Jérôme.*

O mon père, pardonnez-moi!

JÉROME.

Au secours! au meurtre!

LES DOMESTIQUES, *accourant.*

Qu'y a-t-il, seigneur?

JÉROME.

C'est ce damné de juif qui m'a amené ici cette vieille sorcière pour m'étrangler.

ISAAC.

Mon Dieu, c'est sa fille, et il a le cœur assez dur pour refuser de lui pardonner!

ANTONIO et LOUISA entrent et s'agenouillent devant don Jérôme.

JÉROME.

Malédiction! que vois-je? Qui vous a envoyé quérir, seigneur? Et qui diantre êtes-vous?

ANTONIO.

L'époux de cette dame, seigneur.

ISAAC.

Il vous dit vrai, je le jure; car je l'ai laissé avec le prêtre; et c'est moi qui dans la cérémonie devais représenter le père de la demoiselle.

JÉROME.

Vous?

ISAAC.

Oui; c'est mon digne ami Antonio; et voici la jeune personne dont je l'ai empêtré, ainsi que je vous l'ai dit.

JÉROME.

Il faut que tu sois ivre ou fou; cette jeune personne est ma fille.

ISAAC.

Non, non; c'est plutôt vous qui êtes ivre et fou tout ensemble; voici votre fille.

Il montre la Duègne.

JÉROME, *à la Duègne.*

Vieux vase d'iniquité, voudriez-vous bien nous expliquer cette énigme?

LA DUÈGNE.

Allons, je le veux bien, don Jérôme, quoique les vêtemens que nous portons suffisent pour vous tout apprendre; regardez votre fille que voilà, et regardez-moi.

JÉROME.

Qu'entends-je?

LA DUÈGNE.

La vérité est que, dans votre colère, ce matin, vous avez commis une légère méprise; vous avez mis votre fille à la porte, et vous avez enfermé sous clef votre humble servante.

ISAAC.

Voilà un drôle de personnage, qui prend sa fille pour une vieille duègne, et la chasse du logis.

JÉROME.

Voilà un drôle de personnage, qui épouse une vieille duègne, croyant épouser ma fille! — Mais dites-moi comment s'est fait tout le reste.

LA DUÈGNE.

Permettez-moi d'ajouter que je suis restée à la place de votre fille, et que j'ai eu le bonheur de captiver les affections de mon aimable époux... que vous voyez.

ISAAC.

Son époux! — Crois-tu donc, vieille sorcière, que je serai ton mari maintenant! C'est une surprise, une fraude, et vous devriez tous rougir de ce que vous avez fait.

ANTONIO.

Écoutez-moi, Isaac : osez-vous bien vous plaindre d'avoir été pris pour dupe? — Don Jérôme, je vous affirme sur l'honneur que ce rusé Portugais s'est lui-même attiré tout ce qui lui arrive; car il a cherché à vous duper, en s'appropriant la fortune de votre fille, sans lui rien apporter en retour.

JÉROME.

Me duper?

LOUISA.

Rien de plus vrai, mon père, et nous avons les moyens de vous le prouver.

JÉROME.

Morbleu! il faut bien qu'il en soit ainsi; sans cela il n'aurait jamais pu s'accommoder d'une face pareille à celle de Marguerite. — Mon petit Salomon, je vous fais compliment de votre épouse, de toute mon âme.

LOUISA.

Isaac, la ruse est permise en amour. Il n'y a que vous pour ourdir un complot.

ANTONIO.

Vous êtes un fin matois! un rusé petit scélérat!

LOUISA.

Un peu mauvais sujet; mais rusé en diable.

JÉROME.

Oui, oui; sa tante l'avait surnommé le petit Salomon.

ISAAC.

Que les plaies d'Égypte tombent sur vous tous! — Mais me croyez-vous homme à me soumettre à une pareille imposture?

ANTONIO.

Isaac, je vous le dis sérieusement : — ce que vous pouvez faire

de mieux, c'est de vous résigner à votre sort; apprenez à vos dépens que, dans l'opinion du monde, il n'y a pas de plus légitime objet de mépris et de ridicule, qu'un malhonnête homme devenu la dupe de sa propre malice.

ISAAC.

Cela m'est égal, je n'endurerai pas ceci. Don Jérôme, c'est votre faute; pourquoi aussi persistiez-vous à me soutenir la beauté de la personne que vous aviez enfermée sous clef, pendant que je me tuais à vous dire qu'elle était vieille comme ma mère, et laide comme tous les diables ?

LA DUÈGNE.

Que dis-tu, méprisable reptile?

JÉROME.

C'est bien ; — attaquez-le, Marguerite.

LA DUÈGNE.

Un être de ton espèce oser parler de beauté! Un rouleau ambulant! — un corps qui doit tout ce qu'il est à l'hydropisie! — des yeux pareils à deux grillons morts dans une huchée de pâte de pain bis! — une barbe comme un artichaut, avec un museau ridé qui ferait honte à la momie d'un singe.

JÉROME.

Bravo, Marguerite!

LA DUÈGNE.

Mais je te ferai savoir que j'ai un frère qui porte une épée, et si tu ne te conduis pas convenablement avec moi...

ISAAC.

Que le feu d'enfer brûle ton frère et toi! Pour éviter ta présence, je m'enfuirai, s'il le faut, jusqu'à Jérusalem.

LA DUÈGNE.

Fuis où tu voudras, je t'y suivrai.

JÉROME.

Enlacez-le de vos bras d'albâtre, Marguerite.

Isaac et la Duègne sortent.

JÉROME, *continuant*.

Mais, Louisa, es-tu réellement mariée à ce jeune homme au maintien si modeste?

LOUISA.

Mon père, il n'y a pas une heure, qu'obéissant à vos ordres, je lui ai donné ma main.

JÉROME.

Mes ordres!

ANTONIO, *lui montrant un papier.*

Oui, seigneur; voici votre consentement signé de vous.

JÉROME.

Quoi! vous prétendez me voler mon enfant par une fraude, par une supercherie? Vous imaginez-vous obtenir aussi sa fortune par les mêmes moyens? Vive Dieu! vous êtes un coquin aussi fieffé qu'Isaac!

ANTONIO.

Non, don Jérôme; quoique j'aie fait usage de ce papier pour obtenir la main de votre fille, je rougirais de devoir sa fortune à la fraude. (*Lui donnant la lettre qu'il tient à la main.*) Tenez, don Jérôme. Maintenant, pour toute dot, accordez-moi votre bénédiction, et en retour, je lui apporterai tout ce que je possède. Quand vous l'auriez mariée à un prince, il ne pourrait faire davantage.

JÉROME.

Vive Dieu! vous êtes un drôle fort extraordinaire! Mais auriez-vous l'impudence de vous croire seul capable d'un acte de générosité? Louisa, dis à cet orgueilleux, à cet insensé, qu'il est le seul homme au monde qui, à ma connaissance, soit capable de renoncer à ta fortune; et, sur mon âme, il est le seul homme d'Espagne qui mérite de l'obtenir. Recevez tous deux ma bénédiction; je suis un vieux têtu qui s'opiniâtre dans le mal, mais vous verrez que j'apporte la même obstination dans le bien.

Entrent FERDINAND et CLARA.

JÉROME.

Encore une surprise! Comment donc, Ferdinand, est-ce que tu aurais par hasard enlevé une religieuse?

FERDINAND.

Elle n'en a que le costume, mon père; regardez-la de plus près, et vous reconnaîtrez Clara d'Almanza, la fille de Guzman; quitte à me faire pardonner le vol de sa main, elle est maintenant ma femme

JÉROME.

Et elle t'apporte une grande fortune par-dessus le marché. Ferdinand, tu es un habile coquin, et je te pardonne; pour vous, mon enfant, je vous trouve une fort jolie demoiselle; allons, friponne au doux sourire, embrassez votre beau-père.

CLARA.

Volontiers, mon vieux gentilhomme; mais songez à vous bien conduire avec nous.

JÉROME, *après l'avoir embrassee.*

Vive Dieu! ce ne sont pas là des lèvres glacées, n'ayant jamais baisé que les grains d'un rosaire. Parbleu! je crois que je vais devenir l'homme le plus gai d'Espagne. — (*Appelant.*) Louis! Sancho! Carlos! m'entendez-vous? Toutes mes portes sont-elles ouvertes à double battant? Nos seuls jours de fêtes à nous autres vieillards, sont ceux où nos enfans se marient; et ces jours-là, nous dépensons avec plaisir la petite provision de gaieté que l'âge nous a laissée. — (*On entend la musique.*) Mais voici venir nos amis et nos voisins.

Entrent un grand nombre de personnes masquées.

JÉROME, *continuant.*

Allons, nous passerons joyeusement la nuit; nous appellerons à notre aide le vin, la danse et le chant; jeunes et vieux se joindront à nous.

CHOEUR FINAL.

JÉROME.

A l'allégresse qu'on se livre;
Jeunes, vieux, mettons-nous en train;
De gaîté que chacun s'enivre;
Aux accords d'un joyeux refrain,
Amis, bannissons le chagrin.

LOUISA.

Chantons, bondissons en cadence;
Pour voir fuir les heures grand train,
Vivent les chansons et la danse!
Aux accords d'un joyeux refrain,
Amis, bannissons le chagrin.

FERDINAND.

Au doux sourire de nos belles,
Au glouglou d'un généreux vin,
Entonnons des chansons nouvelles.
Aux accords d'un joyeux refrain,
Amis, bannissons le chagrin.

ANTONIO.

A nos amis nous allons boire;
Portons-leur des santés sans fin;
Dans le vin noyons la mémoire.
Aux accords d'un joyeux refrain,
Amis, bannissons le chagrin.

CLARA.

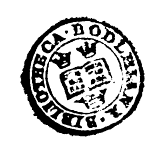
Que rien ne trouble notre joie,
Et que sur notre front serein
L'aimable gaîté se déploie.
Aux accords d'un joyeux refrain,
Amis, bannissons le chagrin.

JÉROME.

A nos hôtes nous voulons plaire ;
Souriez à notre dessein ;
Ce sera là notre salaire.
Aux accords d'un joyeux refrain,
Amis, bannissons le chagrin.

Ils sortent.

FIN DE LA DUÈGNE.



LA SAINT-PATRICK.

DIVERTISSEMENT EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

LE LIEUTENANT O'CONNOR, amoureux de Laurette.
LE DOCTEUR VERMEIL, ami du lieutenant.
CRÉDULE, juge de paix.
LE SERGENT LA CONSIGNE.
LE CAPORAL LA GRENADE.
LAURETTE, fille de Crédule.
MISTRISS BRIGITTE CRÉDULE, femme du juge de paix.

La scène est dans une petite ville d'Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I

Une place publique.

Arrivent LE SERGENT LA CONSIGNE, LE CAPORAL LA GRENADE et QUATRE SOLDATS.

PREMIER SOLDAT.

Je soutiens que vous avez tort; il nous faut parler tous ensemble, chacun pour soi et tous en même temps, afin de nous faire mieux entendre.

DEUXIÈME SOLDAT.

C'est juste, Jack; nous allons discuter par peloton.

TROISIÈME SOLDAT.

Oui, oui, faisons-lui de nos plaintes une décharge générale; et s'il nous faut un orateur, voici le caporal; il est compatriote du lieutenant, et sait comment il faut le prendre.

LE CAPORAL.

Laissez-moi faire. J'ai servi sous lui trois ans ou peu s'en faut dans le Royal-Bamboche, et de ma vie je n'ai vu un pareil caractère, un cœur plus généreux. Ce matin je lui ai mis un trèfle[1] à son chapeau, et je vous réponds qu'il le portera, fût-il aussi large que la pelouse de Saint-Stephen[2].

[1] Le trèfle est l'emblème de l'Irlande.— [2] A Dublin.

QUATRIÈME SOLDAT.

Je vous répète que vous parlez comme des blancs-becs, de miliciens novices; voyez-vous, il faut de la discipline en toute chose, et c'est le sergent qui doit être notre guide; il parle comme il faut; il entend les jargons étrangers; il sait chiffrer et compter. Avouez-moi que, tout considéré, c'est justement l'homme qu'il nous faut.

LE CAPORAL.

Il est vrai, le sergent est un savant; il sait lire couramment.

LE SERGENT.

Soldats, messieurs et camarades, si vous me prenez pour orateur, vous ne vous en montrerez que plus raisonnables; laissez-moi le choix de ce que je dois dire. Je serai aussi sonore qu'un tambour, et j'irai droit au fait.

TOUS.

C'est entendu, c'est entendu.

LE CAPORAL.

Parbleu! voici le lieutenant qui vient; à vous, sergent.

LE SERGENT.

Or sus, garde à vous! Prenez l'air mutin; que chacun murmure à part soi, et que l'un de vous fredonne la marche du déserteur.

Arrive LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT.

Eh bien, mes amis, de quoi avez-vous à vous plaindre?

LES SOLDATS.

Hem! hem!

LE SERGENT.

Mon lieutenant, voici de quoi nous nous plaignons : Depuis que vous êtes brouillé avec le juge Crédule, nos hôteliers nous traitent indignement. Par ma hallebarde, leur traitement est tel, que si notre fierté pouvait le supporter, la chair et le sang se révolteraient malgré nous. Nous supplions donc votre seigneurie de mettre fin une fois pour toutes à cet état de choses, en enlevant la fille du juge, ou en nous assignant de nouveaux quartiers; hem! hem!

LE LIEUTENANT.

En vérité! Quels sont, je vous prie, les maisons qui vous traitent mal?

PREMIER SOLDAT.

Il y a le Lion Rouge qui n'est pas la moitié aussi poli qu'autrefois.

DEUXIÈME SOLDAT.

Il y a le Cheval Blanc qui, s'il n'était endurci comme quatre, devrait rougir de montrer sa face.

LE LIEUTENANT.

Fort bien; le Cheval et le Lion répondront de leur conduite devant les tribunaux.

LE SERGENT.

Les Deux Pies sont passablement civiles; mais l'Ange nous traite comme des diables, et le Soleil Levant nous refuse de la lumière pour nous coucher.

LE LIEUTENANT.

En ce cas, je vous promets de mettre le Soleil Levant à la raison; et quant à l'Ange, on lui fera donner caution pour garantir sa bonne conduite à venir; mais êtes-vous sûrs de n'avoir rien fait qui puisse les tenir quittes avec vous?

LE CAPORAL.

Rien du tout, mon lieutenant; tout au plus nous sera-t-il arrivé de jeter une cartouche dans le feu de la cuisine ou une paire de guêtres dans la soupe; il est possible aussi que Richard ait de temps à autre tambouriné la nuit dans l'escalier.

LE LIEUTENANT.

Oh! il n'y a rien là que de très-permis; mais écoutez-moi, mes amis : je ne veux pas de murmures le jour de la Saint-Patrick. (*Leur donnant sa bourse.*) Prenez ceci et partagez-le entre vous. Mais, je vous le recommande, montrez que vous savez ressentir une injure, et ne dépensez pas six pence à boire.

LE SERGENT.

Parbleu, mon lieutenant, des soldats ne doivent jamais garder rancune; il faut que nous buvions à la santé de saint Patrick et de votre seigneurie.

TOUS.

Point de rancune! La santé de saint Patrick et du lieutenant!

LE CAPORAL.

Venez, mes enfans; et commençons par défiler sur la place du Marché en l'honneur du roi George.

PREMIER SOLDAT.

Merci, lieutenant. Vivent saint Patrick, le lieutenant et la bière forte!

Les soldats s'éloignent.

LE LIEUTENANT, *seul.*

Allez, vagabonds insoucians. Toutefois, je l'avoue, il est dur

pour ces pauvres diables de n'obtenir qu'à grand' peine un morceau de pain du pays pour la défense duquel ils sont prêts à donner leur vie.

Arrive **LE DOCTEUR VERMEIL**

LE LIEUTENANT, *continuant.*

Ah! mon petit docteur Vermeil, mon cher Galien, quelles nouvelles?

LE DOCTEUR.

Toutes choses sont en l'état où elles étaient, mon Alexandre; le juge de paix est aussi violent que jamais : je lui ai de nouveau tâté le pouls sur cet article; et croyant que sa fureur commençait à se calmer, je voulais lui administrer un grain ou deux de bons conseils; mais, impossible. Il prétend que vous et vos coupe-jarrets vous avez comploté contre sa vie, et jure ses grands dieux qu'il aimerait mieux voir sa fille attaquée de la fièvre scarlatine, que dans les bras d'un militaire.

LE LIEUTENANT.

L'armée lui est fort obligée, sur ma parole. Allons, je vois qu'il faudra que je commence par épouser la jeune personne, à demander ensuite le consentement du père.

LE DOCTEUR.

Si bien donc que vous renoncez tout-à-fait à sa fortune?

LE LIEUTENANT.

Au diable la fortune! — il en sera ce qu'il pourra; il y a dans l'innocence de Laurette une beauté si séduisante, tant de pureté et de fraîcheur dans ses charmes!

LE DOCTEUR.

C'est vrai, c'est vrai. Je vois que vous êtes pour la beauté telle que la nature l'a faite! Point de grâces artificielles, point de vernis cosmétiques, point de beauté peinte, n'est-il pas vrai?

LE LIEUTENANT.

Sur ma parole, docteur, vous avez raison; j'ai toujours trouvé les dames de Londres trop belles pour moi; et puis elles sont tellement armées de pied en cap, entourées d'une circonvallation de paniers, avec un retranchement de baleines qui amortiraient la balle d'un pistolet, à plus forte raison les flèches de Cupidon; puis sur leurs têtes des tours étagées, avec force instrumens meurtriers en embuscade sous le nom d'épingles noires; le tout surmonté d'un énorme panache qui ferait honneur à un chevalier du Bain. En vérité, j'aimerais autant embrasser une Amazone armée de toutes pièces.

LE DOCTEUR.

Bien, bien, mon Alexandre, — vous avez le même goût que moi.

LE LIEUTENANT.

Et puis, docteur, quoique grand admirateur de la modestie dans les femmes, j'aime à voir leur visage. Je suis amateur de la rose aux couleurs changeantes; mais quant à ces amazones de qualité, quand bien même leurs nuits dissipées leur laisseraient assez de sang pour que le rouge leur montât au visage, il ne saurait se montrer sur leurs joues, car il n'y reste pas de place; assurément la modestie est une fort jolie chose, mais, selon moi, il n'y a rien au monde de plus impudent qu'une rougeur éternelle.

LE DOCTEUR.

C'est précisément là mon goût. — Allons, Laurette ne ressemble pas à ces dames-là.—Ah! je ne la vois jamais qu'elle ne me rappelle ma pauvre chère défunte femme.

LE LIEUTENANT, *à part.*

A mon avis, c'est le plus mauvais service qu'elle puisse rendre. Le voilà maintenant qui va rabâcher à propos d'une vieille sorcière morte depuis six ans.

LE DOCTEUR.

Oh! ma pauvre Dorothée! je ne verrai jamais sa pareille: quel bras pour le bandage! des veines qui semblaient inviter la lancette. Sa peau était lisse et blanche comme de la faïence; sa bouche aussi arrondie et pas plus grande que le goulot d'une fiole d'un sou; ses lèvres, de la vraie conserve de rose; et puis ses dents, — ce n'était pas de ces râteliers solides et qui résistent à tous les efforts; — les siennes, quelque douloureuses qu'elles fussent, il suffisait d'un tour de main pour les extraire. J'ai, je crois, arraché une douzaine de ces gentilles perles. — (*Il pleure.*) Mais que sert la beauté? la mort n'a de considération pour personne; — il nous faut tous mourir.

LE LIEUTENANT, *tirant sa tabatière.*

Oh! s'il commence à moraliser. .

LE DOCTEUR.

Beaux ou laids, droits ou tortus, riches ou pauvres, — toute chair est poussière; — les fleurs se flétrissent!

LE LIEUTENANT.

Tenez, docteur, prenez une prise et remettez-vous.

LE DOCTEUR.

C'est vrai, mon ami, c'est vrai; la douleur n'y peut rien. —

Tout est pour le mieux; mais j'ai beaucoup perdu, lieutenant, en perdant une pareille femme.

LE LIEUTENANT.

Assurément; car les qualités de son esprit égalaient sans doute sa beauté?

LE DOCTEUR.

Les qualités de son esprit! Pour empailler un crocodile, ou mariner un lézard, elle eût rivalisé avec la femme du plus habile apothicaire du royaume. Que dis-je? elle savait déchiffrer une ordonnance et inventer les ingrédiens presque aussi bien que moi. Et puis avec quelle habileté elle faisait les eaux minérales! Pour les eaux de Seltz, de Pyrmont, d'Islington, ou de Chalybeate, elle n'avait pas son égale, et ses eaux de Bath et de Bristol surpassaient les eaux originales. Ah! la pauvre Dorothée! elle est morte martyre de ses propres découvertes.

LE LIEUTENANT.

Comment cela, je vous prie?

LE DOCTEUR.

La pauvre chère âme! sa maladie fut occasionnée par son zèle à éprouver la vertu d'une eau de Spa perfectionnée par une infusion de rhum et d'acide.

LE LIEUTENANT.

Oui, oui, les spiritueux ne conviennent pas aux buveurs d'eau.

LE DOCTEUR.

Non, non, vous êtes dans l'erreur; le rhum lui convenait parfaitement; ce n'est pas le rhum qui a tué la pauvre chère créature, car elle est morte d'une hydropisie. Allons, elle est partie pour ne plus revenir, sans me laisser après elle aucun gage de notre amour! pas un seul petit marmot qui vienne coller ses petits bras comme une étiquette autour du cou de son papa. Allons, allons, nous sommes tous mortels, — un peu plus tôt, un peu plus tard, — toute chair est poussière, — les fleurs se flétrissent.

LE LIEUTENANT.

Que diantre! encore!

LE DOCTEUR.

La vie est une ombre, — le monde un théâtre — où nous figurons pour une heure.

LE LIEUTENANT, *lui offrant une prise.*

Prenez, docteur.

LE DOCTEUR.

C'est vrai, c'est vrai, mon ami. — Allons, toute la douleur du

monde n'y saurait porter remède. Tout est pour le mieux, hein ? mon petit Alexandre.

LE LIEUTENANT.

C'est juste, c'est juste ; un apothicaire ne doit jamais être à court de restauratifs. Mais, voyons ; il est temps, je crois, que l'honnête Homfroy se présente chez le juge de paix ; ce doit être notre premier stratagème.

LE DOCTEUR.

C'est vrai, c'est vrai ; il faut vous préparer : les vêtemens sont chez moi, et j'ai fait tellement votre éloge qu'il est impatient de vous avoir ; il jure que vous serez son garde du corps. Il faut que j'honore beaucoup l'armée pour avoir tant fait pour vous servir.

LE LIEUTENANT.

Aussi je suis à vous pour la vie, docteur ; et lorsqu'une fois je posséderai ma chère Laurette, je ferai en sorte de vous donner le plus de besogne possible.

LE DOCTEUR.

Vous me rappelez de nouveau ma pauvre femme.

LE LIEUTENANT.

Ah ! oubliez-la un peu, je vous prie : nous arriverons trop tard.

LE DOCTEUR.

Pauvre Dorothée !

LE LIEUTENANT.

Il est midi passé.

LE DOCTEUR.

Barbare hydropisie !

LE LIEUTENANT.

Le juge de paix nous attend.

LE DOCTEUR.

Moissonnée dans sa fleur !

LE LIEUTENANT.

Au nom du ciel, venez.

LE DOCTEUR.

Allons, toute chair n'est que poussière !

LE LIEUTENANT.

Que diable !

LE DOCTEUR.

Il nous faut tous mourir.—

LE LIEUTENANT.

Docteur !

LE DOCTEUR.

Rois, seigneurs, et manans.

Le lieutenant l'emmène.

SCÈNE II.

Un appartement chez Crédule.

Entrent LAURETTE et BRIGITTE.

LAURETTE.

Je vous le répète, maman, les officiers sont les hommes du monde les plus aimables, et le lieutenant O'Connor est le plus charmant officier que j'aie jamais vu.

BRIGITTE.

Fi donc, Laurette! comment peux-tu parler ainsi? S'il te faut absolument un militaire pour mari, il y a le lieutenant Lacharrue, le capitaine Lahaie et le major Haquet le brasseur, qui sont tous tes admirateurs ; et quoique ce soient de bonnes gens paisibles, ils ont des cocardes aussi larges, et portent l'uniforme aussi bien que les militaires en service actif.

LAURETTE.

Bah! vous savez bien, maman, que je déteste les officiers de la milice; véritables coqs éperonnés se rengorgeant sur un fumier, — héros enlevés à la porte d'une église, — bouffons masqués en guerriers, en portant l'habit sans en soutenir le caractère. Non, vive le jeune homme franc et intrépide qui fait l'amour aujourd'hui et se fait casser la tête demain! Mon Dieu! penser que ces chers enfans dorment sur la terre nue et combattent en bas de soie et en manchettes de dentelles!

BRIGITTE.

O barbarie! vouloir un mari qui aujourd'hui vous épouse, et qui le soir même est envoyé on ne sait où ; et puis au bout de l'année peut-être le voir revenir comme le colosse de Rhodes, ayant une jambe à New-York et l'autre à l'hôpital de Chelsea.

LAURETTE.

Eh bien, maman, je lui servirai de béquille.

BRIGITTE.

Non, prends-moi un mari pourvu de tous ses membres, fût-il dans l'impossibilité de s'en servir. Songe donc quelle serait ta situation si ton mari t'emmenait avec lui : dormir dans un fourgon, rôder dans le camp comme une bohémienne avec un havresac et deux enfans sur ton dos ; puis le soir, pour toute récréation, prendre le thé avec la femme du sergent et jouer aux cartes

sur la peau d'un tambour; voilà certes une existence fort récréative.

LAURETTE.

Mais, maman, vous ne devriez pas prendre parti contre mon lieutenant; car je lui ai entendu dire que vous étiez la meilleure et la plus jolie femme du monde.

BRIGITTE.

Mon enfant, je n'ai jamais dit que le lieutenant O'Connor ne fût pas le jeune homme le mieux élevé et doué du plus judicieux discernement; c'est ton père qui lui est violemment opposé.

LAURETTE.

Comment? mais ma cousine Sophie a épousé un officier.

BRIGITTE.

Oui, Laurette, un officier dans la milice.

LAURETTE.

Non, maman, dans un régiment de ligne.

BRIGITTE.

Non, ma fille; c'était un major de la milice.

LAURETTE.

Maman, vous vous trompez.

Entre LE JUGE DE PAIX.

LE JUGE.

Brigitte, ma mie, je viens de recevoir un message.

LAURETTE.

C'est ma cousine Sophie qui me l'a dit.

LE JUGE.

Je viens de recevoir un message, ma mie.

BRIGITTE.

Non, ma fille, elle n'a pas pu te dire cela.

LAURETTE.

Comment aurait-il été dans la milice, puisqu'il a reçu l'ordre de partir pour les colonies?

BRIGITTE.

Tais-toi, ma fille! — Vous disiez donc, mon cher? —

LE JUGE.

J'ai reçu un message du docteur Vermeil.

BRIGITTE.

Lui, partir pour les colonies! il est allé voyager à l'étranger pour sa santé!

LE JUGE.

Mais, Brigitte, —

BRIGITTE.

Fort bien, mon cher. — Retenez votre langue, mademoiselle.

LE JUGE.

Un message du docteur Vermeil, et le docteur Vermeil me fait dire —

LAURETTE.

Je suis sûre, maman, que son uniforme —

LE JUGE.

Au diable son uniforme! Voulez-vous m'écouter?

BRIGITTE.

Comment, ma fille, oses-tu interrompre ton père?

LAURETTE.

Papa, j'écoute.

LE JUGE.

Le docteur Vermeil m'annonce qu'il va nous amener —

LAURETTE.

Était bleu, avec paremens rouges, maman.

LE JUGE.

Laurette! — Il annonce qu'il va nous amener le jeune homme —

BRIGITTE.

Rouges! jaunes, s'il vous plaît, mademoiselle.

LE JUGE.

Brigitte! — Le jeune homme que nous devons prendre à notre service.

BRIGITTE.

D'ailleurs, mademoiselle, il est fort mal à vous de vouloir avoir le dernier mot avec votre mère; vous devriez savoir —

LE JUGE.

Mort de ma vie! Voulez-vous m'entendre, oui ou non?

BRIGITTE.

Je vous écoute, mon ami. — Je vous écoute! — Mais que sert mon silence? qu'importe que je me taise, si cette enfant nous interrompt toujours et veut absolument parler toute seule? Oui, mon ami, je ne m'étonne pas que vous soyez en colère; je vois au tremblement de vos lèvres que vous êtes impatient de parler; mais je gage qu'elle va continuer de ce train-là, sans vous permettre de placer une seule parole. — Vous avez raison de vous fâcher; il n'y a rien de si impatientant que ces langues qui ne cessent de bavarder, caqueter, —

LAURETTE.

Mais il me semble, maman, que c'est vous qui maintenant empêchez papa de parler.

BRIGITTE.

Comment, péronnelle, petite impertinente ! —

LE JUGE.

Sortez d'ici sur-le-champ l'une et l'autre, — sortez !

BRIGITTE.

Oui, sortez, mademoiselle.

LE JUGE.

Sortez, Brigitte ; vous ne valez pas mieux qu'elle, vieille sorcière. Je voudrais vous voir toutes deux, une pierre au cou, dans le canal, vous y chamailler jusqu'à ce que l'envie me prît de vous retirer.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le docteur Vermeil, monsieur.

LE JUGE.

Faites monter.

Le domestique sort.

LAURETTE.

Vous convenez donc, maman, que c'était un régiment de ligne ?

BRIGITTE.

Je vous dis que vous êtes une obstinée et une sotte ; car si cela eût été —

LE JUGE.

Vous ne voulez pas partir ?

BRIGITTE.

Nous sortons, monsieur Rabat-Joie. — Si cela eût été, vous dis-je, comment aurait-il pu —

LAURETTE.

Maman, j'en ai la preuve.

BRIGITTE.

Comment le major aurait-il pu —

LAURETTE.

Et une preuve irrécusable —

Le juge les chasse l'une et l'autre.

LE JUGE.

Elles vont maintenant carillonner le reste du jour. Bon Dieu ! une langue babillarde est la seule chose dans laquelle une mère n'aime pas que sa fille lui ressemble.

Entre LE DOCTEUR VERMEIL.

LE JUGE, *continuant*.

Eh bien, docteur, où est-il ce garçon, ce serviteur fidèle ?

LE DOCTEUR.

Il est à deux pas; il sera ici dans une minute. Croyez-moi, c'est un gaillard comme vous n'en avez jamais vu, brave comme un lion, doux comme une potion saline.

LE JUGE.

Ah! il vient remplacer un gueux, un scélérat qui s'était laissé corrompre par le lieutenant; mais celui-ci est sans doute un gaillard vigoureux, n'est-il pas vrai, docteur?

LE DOCTEUR.

Fort comme un Hercule, et la meilleure lame du pays; je vous promets qu'il tiendra les habits rouges à distance.

LE JUGE.

Oh! les scélérats! c'est aujourd'hui la Saint-Patrick, et depuis ce matin, les coquins n'ont cessé de parader devant ma maison. Je sais qu'ils ont des projets contre moi; mais j'ai pris mes précautions. J'ai une ample provision d'armes, et si ce garçon m'est dévoué, je serai plus tranquille.

LE DOCTEUR.

Il sera pour vous un grand moyen de sécurité.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a en bas un homme qui demande à parler au docteur Vermeil.

LE DOCTEUR.

Faites-le monter.

LE JUGE.

Un moment! mettons-y de la prudence. Quel air a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il a la mine d'un campagnard.

LE JUGE.

C'est bien, c'est l'homme du docteur Vermeil. — C'est que, voyez-vous, ces brigands emploient tous les moyens pour s'introduire.

LE DOMESTIQUE.

C'est bien vrai, monsieur. Il en est venu un ce matin qui a demandé à vous voir; il a déclaré se nommer le caporal Brise-reins.

LE JUGE.

Le caporal Brise-reins!

LE DOMESTIQUE.

Le tambour Casse-tête s'est présenté de nouveau.

LE JUGE.

Oui dà! avez-vous jamais vu des scélérats damnés comme ceux-là? Allons, fais monter ce garçon!

Le domestique sort.

LE DOCTEUR.

Oh! il sera votre portier; il se chargera de répondre à ces drôles.

Entre **LE LIEUTENANT** déguisé et pris pour HOMFROY. Il porte un emplâtre sur l'œil gauche.

LE JUGE.

Oh! oh! il est de belle taille. — Que diable! est-ce qu'il a perdu un œil?

LE DOCTEUR.

Ce n'est qu'un horion qu'il a reçu en effectuant l'arrestation de sept ou huit voleurs de grand chemin.

LE JUGE.

Il y a dans son regard en dessous quelque chose qui n'annonce rien de bon.

LE DOCTEUR.

C'est pure timidité, — une vraie créature moutonnière.

LE JUGE.

Eh bien, mon garçon, comment te nommes-tu?

LE LIEUTENANT.

Homfroy Hem.

LE JUGE.

Hem! — Je n'aime pas ce hem.

LE LIEUTENANT.

On me nomme communément l'honnête Homfroy.

LE DOCTEUR.

Vous voyez; comme je vous l'ai dit, son honnêteté est notoire.

LE JUGE.

Eh bien, honnête Homfroy, le docteur vous a fait connaître mes conditions; êtes-vous disposé à me servir?

LE LIEUTENANT.

Très-volontiers, s'il plaît à votre seigneurie.

LE JUGE.

Écoutez-moi donc, honnête Homfroy; vous promettez de rester toujours honnête homme, de ne jamais vous laisser corrompre par des dons suborneurs?

LE LIEUTENANT.

Des dons suborneurs! qu'est-ce que cela?

LE JUGE.

C'est effectivement l'ignorance personnifiée.

LE DOCTEUR.

Monsieur espère que vous ne trahirez jamais votre devoir pour de l'argent.

LE LIEUTENANT.

Non, non.

LE JUGE.

Bien répondu, Homfroy. Votre principale fonction sera de surveiller les mouvemens d'un damné scélérat, un certain lieutenant O'Connor.

LE DOCTEUR.

Les soldats ne vous font pas peur, n'est-ce pas, Homfroy?

LE LIEUTENANT.

Non, certes; ce ne sont que des fanfarons, et vous verrez qu'ils auront aussi peur de moi que si j'étais leur capitaine.

LE JUGE.

Parbleu, Homfroy, vous avez là un fameux gourdin.

LE LIEUTENANT.

Il n'est pas mauvais; cela vaut toujours mieux que rien. Mais j'en souhaiterais un plus fort : ne pourriez-vous me donner un vieux timon de carrosse, ou une colonne de lit?

LE JUGE.

Peste! quel dragon! Venez, Homfroy, suivez-moi. — Docteur, je vais le présenter à Brigitte, et nous terminerons ensemble. — Venez, honnête Homfroy.

Il sort.

LE LIEUTENANT.

Mon cher docteur, n'oubliez pas d'amener tout-à-l'heure le juge de paix dans l'avenue : j'ai un plan pour me concilier sur-le-champ sa confiance.

LE DOCTEUR.

Je n'y manquerai pas.

Ils se donnent la main.

LE JUGE rentre et les voit.

LE JUGE.

Eh bien, honnête Homfroy! — Hé! hé! que diantre faites-vous là?

LE DOCTEUR.

Je lui donnais un mot d'avis. Allons, je vous quitte pour le moment. Au revoir, monsieur le juge; vous n'avez rien à craindre du lieutenant tant que ce garçon-là sera chez vous.

LE JUGE.

Allons, Homfroy, venez. — Au revoir, docteur. (*Le docteur sort.*) Suivez-moi, Homfroy ; maintenant je défie le lieutenant et toute sa bande.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une promenade publique.

Arrivent LE SERGENT LA CONSIGNE, plusieurs SOLDATS et un Tambour.

LE SERGENT.

Que le tambour se taise ; il n'y a point de valeur à stimuler aujourd'hui ; je pensais que la Saint-Patrick nous donnerait une ou deux recrues.

UN SOLDAT.

Regardez, sergent.

Arrivent DEUX PAYSANS.

LE SERGENT.

Oh ! voilà les jeunes gens que j'attendais ; ils ont l'air de gens comme il faut. Êtes-vous libres, mes enfans ?

PREMIER PAYSAN.

Je suis parfaitement libre : grâce au ciel, tous mes parens, ou peu s'en faut, sont morts ; il ne me reste plus au monde qu'une vieille mère infirme.

LE SERGENT.

Vraiment ! voilà qui est singulier. — Ainsi vous êtes votre maître, — et propre à servir sa majesté ? Savez-vous lire ?

PREMIER PAYSAN.

Non, j'ai toujours été trop joueur pour m'instruire ; mais voici John qui est ferré sur cet article.

LE SERGENT, *au deuxième paysan.*

Ainsi vous êtes un savant, mon ami ?

DEUXIÈME PAYSAN.

Je suis né tel, monsieur ; mon père tenait une classe de grammaire.

LE SERGENT.

Vous êtes un heureux mortel. — Après une ou deux campa-

gnes, attendez-vous à être l'aumônier d'un régiment. Je suis sûr que vous avez lu l'histoire des guerriers et des héros ?

DEUXIÈME PAYSAN.

C'est vrai : j'ai lu l'histoire de Jack, le pourfendeur de géans, du dragon de Wantley, ainsi que — non, voilà, je crois, tout ce que j'ai lu en fait d'histoire des héros, si j'en excepte pourtant l'histoire d'une comète.

LE SERGENT.

Merveilleuse instruction !... Allons, mes braves, je vais mander au roi vos bonnes intentions ; venez me rejoindre dans une demi-heure à l'auberge des *Deux Pies*.

LES DEUX PAYSANS

Nous irons, monsieur, nous irons.

LE SERGENT.

Attendez ; afin que je puisse vous distinguer dans la foule, attachez ces bouts de ruban à vos chapeaux.

PREMIER PAYSAN.

Nos chapeaux ne sont pas des meilleurs.

LE SERGENT.

Venez me trouver aux *Deux Pies*, et je vous donnerai de l'argent pour en acheter d'autres.

LES DEUX PAYSANS.

Que le ciel vous bénisse, monsieur ! Merci, monsieur.

Ils s'éloignent. Sur un signe du sergent, les soldats s'éloignent pareillement.

Arrive LE LIEUTENANT déguisé.

LE SERGENT.

En voilà un dont on ferait un grenadier. Un mot, l'ami : veux tu t'enrôler ?

LE LIEUTENANT.

Sous les ordres de qui servirai-je ?

LE SERGENT.

Sous les miens, comme de juste.

LE LIEUTENANT.

N'est-ce pas le lieutenant O'Connor qui est votre officier ?

LE SERGENT.

Lui-même, et c'est moi qui lui commande.

LE LIEUTENANT.

Eh quoi ! est-ce que vous autres sergens, vous êtes les supérieurs des capitaines ?

LE SERGENT.

Certainement, nous le sommes ; notre devoir est de veiller à

ce qu'ils fassent convenablement leur service. Par exemple, le général m'écrit : « Mon cher sergent,» ou « mon cher Laconsigne,» ou bien « mon cher sergent Laconsigne, » selon qu'il est plus ou moins pressé, « si votre lieutenant ne se conduit pas comme il le doit, faites-le-moi savoir. Tout à vous, le général DÉLUGE. »

LE LIEUTENANT.

Et vous arrive-t-il souvent de vous plaindre de lui?

LE SERGENT.

Non, ma foi, c'est un bon enfant au fond ; aussi je passe par-dessus bien des choses. Mais, entre nous, il aime beaucoup trop le sexe.

Arrive LE CAPORAL.

LE CAPORAL.

Mon lieutenant, le docteur va venir de ce côté-ci avec le juge; nous sommes tous prêts, et nous avons appris nos rôles.

LE LIEUTENANT.

En ce cas, mon cher Laconsigne, ou mon cher sergent, ou mon cher sergent Laconsigne, allez-vous-en!

LE SERGENT.

Diantre! le lieutenant! voilà qui sent furieusement le cachot.

Il s'éloigne.

Arrivent LE JUGE DE PAIX et LE DOCTEUR.

LE JUGE.

Je croyais avoir aperçu quelques-uns de nos coupe-jarrets.

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas; il n'y a ici que l'honnête Homfroy... Ah! diantre! j'en vois venir plusieurs. — Cachons-nous derrière ces arbres, et laissons-les passer.

LE JUGE.

Oh! les sanguinaires scélérats!

Ils se rangent à l'écart.

Arrivent LE CAPORAL et DEUX SOLDATS.

LE CAPORAL.

Holà, l'ami! es-tu au service du juge Crédule?

LE LIEUTENANT.

Oui.

LE CAPORAL.

Es-tu riche?

LE LIEUTENANT.

Non.

LE CAPORAL.

Tu ne le seras jamais avec ce vieil avare. Tiens, prends cela !

Il lui donne une bourse.

LE LIEUTENANT.

Que faut-il que je fasse pour cela ?

LE CAPORAL.

Écoute. Notre lieutenant est amoureux de la fille du vieux cuistre; aide-nous à lui rompre les os et à enlever la demoiselle, et ta fortune est faite.

LE LIEUTENANT.

Je vous verrai pendre plutôt, tas de misérables !

Il jette la bourse à terre.

LE CAPORAL.

Comment ! drôle, tu te révoltes ?... mettez la main sur lui.

LE LIEUTENANT, *les battant.*

Voyons, je vais mettre votre valeur à l'essai.

TOUS.

Oh ! oh ! quartier ! quartier !

Ils s'enfuient.

LE JUGE, *s'avançant.*

Frotte-les bien, étrille-les d'importance, brise-leur les os, honnête Homfroy ! — Quel déterminé ! comme il prend feu !

LE DOCTEUR.

Comme de l'eau forte.

LE LIEUTENANT.

Trahir mon maître !

LE DOCTEUR.

Quel miracle de fidélité !

LE JUGE.

Elle aura sa récompense; je vais lui donner six pence à l'instant même. —Tiens, honnête Homfroy, voilà pour toi ! Quant à cette bourse avec laquelle on voulait te corrompre, (*il ramasse la bourse*) ce vil métal ne saurait être mieux placé qu'entre les mains de la justice. — Maintenant, docteur, je pense que je puis lui confier la garde de ces dames : tant qu'il sera avec elles, je pourrai m'éloigner sans inquiétude.

LE DOCTEUR.

Sans aucun doute; je réponds de la conduite du lieutenant tant que l'honnête Homfroy sera avec votre fille.

LE JUGE.

Oui, oui, elle n'ira nulle part sans lui. — Suis-moi, honnête Homfroy. Combien il est rare de rencontrer un pareil serviteur!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Un jardin.

LAURETTE se promène. Arrivent LE JUGE DE PAIX et LE LIEUTENANT.

LE JUGE.

Petite désobéissante, oses-tu bien t'écarter si loin de la maison sans ma permission? Est-ce pour inviter ce faquin de lieutenant à escalader les murs et à t'enlever?

LAURETTE.

Mon Dieu, papa, vous vous effrayez beaucoup pour rien.

LE JUGE.

Comment, péronnelle —

LAURETTE.

Eh bien, je ne saurais souffrir qu'on m'enferme ainsi tout le jour comme une nonne; c'en serait assez pour me donner l'envie d'être enlevée. — Je voudrais qu'on m'enlevât! — oui, je le voudrais! — et plût à Dieu que ce vœu fût connu du lieutenant!

LE JUGE.

Ah! vraiment, péronnelle? Ne crains rien, j'ai pris mes mesures. — Homfroy, je mets cette jeune personne sous ta garde. — Maintenant, vous pouvez vous promener dans le jardin, mademoiselle l'obstinée; mais Homfroy ira partout où vous irez.— Écoute, honnête Homfroy, je suis obligé de sortir pour quelques instans : que personne autre que toi ne s'approche d'elle; point de timidité sotte, et ne la perds pas de vue un seul instant.— Maintenant, mademoiselle, que votre lieutenant, ou qui que ce soit de sa bande, essaie de venir près de vous!

Il s'éloigne.

LAURETTE.

Comme ce butor fixe ses yeux sur moi!

Elle s'assied et chante

LE LIEUTENANT.

Laurette!

LAURETTE.

Pas tant de libertés, drôle.

LE LIEUTENANT.

Laurette, regardez-moi.

LAURETTE.

Pas tant de libertés, drôle!

LE LIEUTENANT.

Vous ne me reconnaissez pas?

LAURETTE.

Honnête Homfroy, taisez-vous!

LE LIEUTENANT.

Avez-vous oublié votre fidèle lieutenant?

LAURETTE.

O ciel! ce serait vous!

LE LIEUTENANT.

C'est moi, ma chère âme! moi, votre fidèle esclave, qui ai pris ce déguisement pour tromper les yeux de votre père.

LAURETTE.

Oh! en vérité, c'est charmant! Comme vous êtes déguisé, mon cher lieutenant! Quel air délicieusement laid vous avez! il est impossible, j'en suis sûre, que personne vous reconnaisse. Ha! ha! ha! vous savez que je suis sous votre protection. Mon père vous a chargé de me garder de près.

LE LIEUTENANT, *s'approchant d'elle.*

Il est vrai, mon ange; permettez donc que j'accomplisse ponctuellement ses ordres.

LAURETTE, *le repoussant.*

De grâce, mon cher Homfroy, —

LE LIEUTENANT.

Je ne fais qu'exécuter les intentions de votre père.

Il veut l'embrasser.

Revient LE JUGE.

LE JUGE.

Laurette, — ma — Que diantre! que vois-je?

LAURETTE.

Allons, un seul baiser, et puis tenez-vous tranquille.

LE JUGE.

Votre très-humble serviteur, honnête Homfroy, — excusez! — que je ne vous interrompe pas!

LAURETTE.

O mon Dieu! papa! — c'est une si bonne âme qu'Homfroy, — je vous assure qu'il n'y a pas le moindre mal; — il n'y a eu dans votre fait rien que de respectueux; n'est-il pas vrai, Homfroy?

LE LIEUTENANT.

Assurément, mademoiselle; monsieur sait que je suis incapable de vous manquer de respect.

LAURETTE.

Écoutez-moi, papa; je vais vous dire comment la chose est arrivée. Je me suis sentie subitement saisie d'un étourdissement; Homfroy, me voyant chanceler, est accouru à mon aide, tout effrayé, le pauvre garçon, et m'a prise dans ses bras.

LE JUGE.

Oh! est-ce là tout? — Rien qu'un léger étourdissement?

LE LIEUTENANT.

Voilà tout, monsieur. Voyant mademoiselle changer de couleur, j'ai couru à elle.

LE JUGE.

C'était très-humain de votre part.

LE LIEUTENANT.

Et j'ai réussi à lui faire reprendre connaissance.

LE JUGE.

Et qui vous a donné le brevet de docteur, impudent coquin? Sortez de ma présence, vous dis-je, à l'instant même, ou par tous les statuts —

LAURETTE.

O papa, vous m'effrayez, et voilà que de nouveau je me trouve mal. — Je me meurs!

LE LIEUTENANT.

Oh! la chère demoiselle! elle va tomber!

Il la reçoit dans ses bras.

LE JUGE.

Mort de ma vie! quoi! devant moi! — Eh quoi! miracle d'impudence! (*Il saisit le lieutenant au collet, et le reconnaît.*) Merci de moi! Que vois-je? Au meurtre! au voleur! au feu! de la poudre! des soldats! John! Suzanne! Brigitte!

LE LIEUTENANT.

Mon cher monsieur, ne vous alarmez pas; je ne vous veux aucun mal.

LE JUGE.

Au filou! au voleur! des soldats!

LE LIEUTENANT.

Vous connaissez mon amour pour votre fille —

LE JUGE.

Au feu! des coupe-jarrets!

LE LIEUTENANT.

C'est l'unique motif —

LE JUGE.

Trahison! poudre à canon!

Arrive UN DOMESTIQUE armé d'une espingole.

LE JUGE, *continuant.*

Coquin! lâche-la sur-le-champ!

LAURETTE.

O papa! vous me ferez mourir!

LE JUGE.

Honnête Homfroy, prenez garde. — Par ici, mademoiselle, s'il vous plaît.

LE LIEUTENANT.

Monsieur, veuillez m'entendre —

LE JUGE.

Gare que je ne vous envoie une balle dans le corps,

LE LIEUTENANT.

Vous me faites injure.

LE JUGE.

Arrière, ou je fais feu! — Sur ce, votre très-humble serviteur, honnête Homfroy Hem!

Le lieutenant s'éloigne d'un côté, le juge et sa fille de l'autre.

SCÈNE III.

Une autre partie de la promenade publique.

Arrive LE DOCTEUR VERMEIL.

LE DOCTEUR.

Allons, maintenant mon ami ne saurait manquer de réussir. Ah! il a le cœur rempli d'espoir, de crainte, de doute et d'anxiété; la fièvre d'amour le dévore; le jour il s'impatiente, il languit; la nuit il brûle, il ne peut fermer l'œil. Ah! voilà justement comme j'étais quand je soupirais pour ma pauvre chère Dorothée! quand elle se trouvait chaque jour prise de coliques, afin qu'on envoyât chercher son petit docteur.—Alors j'interprétais le langage de son pouls, — je traçais les tourmens de mon cœur dans l'ordonnance que je laissais pour elle; — je lui envoyais un collier de perles dans une boîte à pilules, ou une potion calmante avec un acrostiche. Allons, ces temps ne sont plus; nulle félicité n'est durable, tout est vanité.— Aujourd'hui le soleil, demain la pluie; — le roi et le mendiant sont égaux. — Que sert donc —

Arrive LE LIEUTENANT

LE LIEUTENANT.

O docteur! je suis perdu, ruiné.

LE DOCTEUR.

L'orgueil de la beauté, —

LE LIEUTENANT.

Je suis découvert, et—

LE DOCTEUR.

Le palais brillant, —

LE LIEUTENANT.

Le juge est—

LE DOCTEUR.

La perruque imposante, —

LE LIEUTENANT.

Est plus furieux que jamais.

LE DOCTEUR.

La canne à pomme d'or...

LE LIEUTENANT, *lui frappant sur l'épaule.*

Hé! docteur!

LE DOCTEUR, *se retournant.*

Ha!

LE LIEUTENANT.

Au diable votre morale! je vous dis que je suis découvert, débusqué, désappointé!

LE DOCTEUR.

En vérité! le moment est favorable pour méditer sur l'instabilité des choses humaines. — Rien n'est certain dans ce monde: — c'est justement quand nous avons le plus d'espoir que nous nous voyons déçus dans notre attente; nous sommes tous les jouets de la fortune.

LE LIEUTENANT.

Mon cher docteur, ce qu'il me faut maintenant, c'est un peu de sagesse pratique; je suis résolu d'essayer à l'instant du moyen que nous voulions employer il y a huit jours; la lettre est préparée, et si vous voulez me prêter votre assistance, je ne désespère pas de reprendre le terrain que j'ai perdu.

LE DOCTEUR.

De tout mon cœur; je jouerai très-volontiers un rôle dans cette comédie! Mais comment se fait-il que vous ayez été reconnu?

LE LIEUTENANT.

Je vous conterai cela chemin faisant; nous n'avons pas un moment à perdre.

LE DOCTEUR.

Fasse le ciel que nous ayons meilleur succès! — mais ici-bas, on n'est sûr de rien.

LE LIEUTENANT.

C'est vrai.

LE DOCTEUR.

Nous pouvons réussir, et ne pas réussir.

LE LIEUTENANT.

C'est juste.

LE DOCTEUR.

L'événement décidera.

LE LIEUTENANT.

Certainement.

LE DOCTEUR.

Nous ne pouvons deviner qu'au hasard.

LE LIEUTENANT.

Pas davantage.

LE DOCTEUR.

Nos yeux mortels sont couverts d'un voile épais.

LE LIEUTENANT.

Singulièrement épais.

LE DOCTEUR.

Nous errons en aveugles.

LE LIEUTENANT.

C'est exact.

LE DOCTEUR.

L'avenir est noir.

LE LIEUTENANT.

Comme un four.

LE DOCTEUR.

Les hommes sont des taupes.

Le lieutenant l'entraîne.

SCÈNE IV.

Un appartement chez le juge de paix.

Entrent LE JUGE et BRIGITTE.

LE JUGE.

Vive Dieu, Brigitte, tu finiras par me rendre fou! Je te le répète, il voulait tromper un juge de paix. Le coquin semblait

ignorant comme mon clerc, et parlait d'honnêteté comme aurait pu faire un marguillier.

BRIGITTE.

Allons donc! sottise que votre honnêteté; qu'aviez-vous à faire d'honnêteté? Vous avez fait un beau chef-d'œuvre avec votre Homfroy Hem, et je ne doute pas que mademoiselle n'ait été du complot. Laurette, oui, c'est le nom que vous avez voulu absolument lui donner. Pour ce qui est de moi, je n'aime pas ces noms païens donnés aux jeunes filles; je n'ai jamais vu qu'il en résultât rien de bon; si vous l'aviez appelée Déborah, ou Tabitha, ou Ruth, ou Rébecca, ou Jeanne, rien de tout ceci ne serait arrivé; j'ai toujours considéré Laurette comme un nom de fille enlevée.

LE JUGE.

Bah! tu ne sais pas ce que tu dis.

BRIGITTE.

Non, monsieur Crédule, c'est vous qui ne savez ce que vous faites; nul autre qu'un sot ne se serait laissé duper ainsi.

LE JUGE.

Morbleu! madame, comment osez-vous me parler ainsi? Si vous n'avez point de respect pour votre époux, ayez du moins quelque déférence pour mon rang.

BRIGITTE.

Que m'importe votre rang! Vous devriez rougir de présenter votre face au tribunal; vous serez la risée de tous vos confrères, et montré au doigt par tout le barreau de la ville.

LE JUGE.

Est-ce là le langage qu'on doit tenir au représentant de sa majesté? Par les statuts, c'est un crime de haute et basse trahison tout à la fois.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour votre honneur!

LE JUGE.

Qui l'a remise?

LE DOMESTIQUE.

Un soldat.

LE JUGE.

Remportez-la, et qu'on la brûle.

BRIGITTE.

Un moment, — vous vous pressez trop; — ce doit être une

lettre d'excuses du lieutenant. Voyons (*elle prend la lettre et l'ouvre*); justement, elle est signée O'Connor.

Le domestique sort.

LE JUGE.

Voyons, lis-la.

BRIGITTE, *lisant.*

« La vengeance est douce —

LE JUGE.

Ah! c'est ainsi qu'il commence, j'en suis bien aise; je lui ferai voir que c'est aussi mon opinion.

BRIGITTE, *continuant.*

« Et bien que déçu dans mes projets sur votre fille, j'ai du » moins la satisfaction de savoir que je me suis vengé sur son » père dénaturé; car ce matin j'ai eu le plaisir de vous administrer dans votre chocolat une dose de poison.» — Merci de moi!

LE JUGE.

Pas de plaisanterie, Brigitte; allons, la lettre ne contient pas cela; ce n'est pas possible.

BRIGITTE, *lui donnant la lettre.*

Lisez vous-même.

LE JUGE, *lisant.*

« Le plaisir de vous administrer dans votre chocolat une dose de poison. » — Quelle horreur! Le gueux! le scélérat! Brigitte!

BRIGITTE.

Un moment, mon ami, il y a un *post-scriptum.* — « *N.B.* Tous » les secours de la médecine sont impuissans à vous sauver. »

LE JUGE.

Mort de ma vie, Brigitte! que n'appelles-tu du secours? J'ai perdu l'usage de la voix, la tête me tourne, elle va éclater, et nulle assistance. — (*Appelant.*) John! Laurette! John!

BRIGITTE.

Vous voyez, mon ami, ce que vous vous êtes attiré.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur!

LE JUGE.

Approche, John; n'as-tu rien aperçu dans mon chocolat ce matin?

LE DOMESTIQUE.

Rien, monsieur, si ce n'est un peu de dépôt.

LE JUGE.

De quelle couleur?

LE DOMESTIQUE.

Noir, monsieur.

LE JUGE.

C'est cela, de l'arsenic, de l'arsenic noir. Pourquoi ne cours-tu pas à toutes jambes chercher le docteur Vermeil, coquin?

LE DOMESTIQUE.

Tout de suite, monsieur?

BRIGITTE.

O mon ami! croyez-moi, ce serait inutile; qu'il aille plutôt chercher le notaire pour certifier votre testament, mon mignon.

LE JUGE.

Corbleu! va chercher le docteur, maraud; vous êtes tous des assassins ligués contre moi.

LE DOMESTIQUE.

Le voici qui vient, monsieur.

Il sort.

LE JUGE.

Maintenant, Brigitte, garde le silence; je veux voir s'il reconnaîtra mon horrible situation.

Entre LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Je viens vous informer — Oh! oh! Dieu me bénisse, qu'avez-vous donc aujourd'hui?

LE JUGE.

Allons, voilà déjà qu'il s'en aperçoit. — Le poison est écrit en grosses lettres sur mon visage; c'en est fait, le fossoyeur est sur mes talons.

BRIGITTE.

Hélas! hélas! docteur.

LE JUGE.

Paix, Brigitte.—Eh bien! docteur, mon vieil ami, est-ce que, tout de bon, vous me voyez changé?

LE DOCTEUR.

Changé! je n'ai jamais vu dans un homme pareille altération; d'où viennent ces taches noires que vous avez sur le nez?

LE JUGE.

Des taches sur mon nez!

LE DOCTEUR.

Et cet air hagard dans votre œil droit!

LE JUGE.

Dans mon œil droit

LE DOCTEUR.

Oui · hélas ! hélas ! comme vous êtes gonflé !

LE JUGE.

Gonflé !

LE DOCTEUR.

Oui ; n'êtes-vous pas de mon avis, madame ?

BRIGITTE.

Oh ! il n'y a pas moyen de se le dissimuler ; effectivement, mon ami, vous êtes une fois plus gros que ce matin..

LE JUGE.

Oui, je le sens maintenant, — je suis empoisonné. — Pour l'amour de la justice, docteur, secourez-moi ; — faites que je vive pour voir pendre mon meurtrier.

LE DOCTEUR.

Que dites-vous ?

LE JUGE.

Je suis empoisonné, vous dis-je.

LE DOCTEUR.

Parlez !

LE JUGE.

Eh quoi ! ne m'entendez-vous pas ?

LE DOCTEUR.

Votre voix est si basse et si creuse, qu'en vérité je n'entends pas un mot de ce que vous dites.

LE JUGE.

Alors, je suis mort. — Ci-gît un homme qui fut longues années l'un des juges de paix de sa majesté.

BRIGITTE.

Lisez, docteur. (*Elle lui donne la lettre.*) — Ah ! mon ami, le testament ; considère, mon amour — que tu n'as plus guère de temps à vivre.

LE JUGE.

Non, Brigitte, je mourrai à petit feu.

LE DOCTEUR.

Je n'ai jamais entendu parler d'une si monstrueuse iniquité. — En effet, mon ami, votre mort est certaine ; le bail de votre vie, ce chétif morceau d'argile, est expiré, et vous n'appartenez plus qu'au fossoyeur. Il nous faut tous mourir, — un peu plus tôt, un peu plus tard, — petits et grands, — la mort est une dette qu'il nous faut tous acquitter · — elle n'admet ni exception ni délai.

LE JUGE.

Silence, oiseau de mauvais augure; veux-tu me guérir, oui ou non?

LE DOCTEUR.

Hélas! mon cher ami, la chose n'est point en mon pouvoir; mais je prends l'engagement de faire punir votre meurtrier.

LE JUGE.

Je vous remercie, mon ami; mais c'est un soin dont j'aimerais mieux m'acquitter en personne.

LE DOCTEUR.

Oui; mais si vous vous rétablissez, le scélérat échappera au châtiment.

BRIGITTE.

En vérité? en ce cas, ce serait dommage que vous vous rétablissiez! Mon indignation contre ce scélérat est si grande, que je ne puis me faire à la pensée de le voir échapper à la potence.

LE JUGE.

Vous êtes bien bonne, ma chère; mais si cela vous est égal, ma mie, j'aime tout autant me rétablir. — Eh quoi! docteur, point de secours?

LE DOCTEUR.

Hélas! je ne puis rien pour vous; mais il y a ce charlatan d'Allemagne que vous vouliez l'autre jour renvoyer de la ville; je l'ai rencontré à deux pas d'ici, et je sais qu'il a des antidotes contre tous les poisons.

LE JUGE.

Allez le chercher, mon cher ami, allez le chercher; je lui procure un diplôme s'il me guérit.

LE DOCTEUR.

Allons, il n'y a pas de temps à perdre; vous enflez d'une manière effrayante.

Il sort.

BRIGITTE.

Eh quoi! mon ami, vous vous laisseriez guérir par un charlatan? Pour moi, quelle que soit mon affection pour vous, j'aimerais mieux vous conduire en terre que de vous voir redevablede la vie à tout autre qu'à un médecin légalement reconnu.

LE JUGE.

Je vous suis reconnaissant de votre affection, ma chère· et croyez que si quelque chose me console dans ma déplorable situation, c'est la pensée que je vous laisse après moi.

Entrent LE DOCTEUR et LE LIEUTENANT déguisé en charlatan.

LE DOCTEUR.

Fort heureusement, je l'ai rencontré à deux pas de la porte.

LE LIEUTENANT.

Metto dosei pulsum.

LE DOCTEUR.

Il désire que je vous tâte le pouls.

LE JUGE.

Parle-t-il l'anglais?

LE DOCTEUR.

Pas un mot.

LE LIEUTENANT.

Palio vivem mortem bientotem.

LE DOCTEUR.

Il dit que vous n'avez pas six heures à vivre.

LE JUGE.

Miséricorde! Connaît-il ma maladie?

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas.

LE JUGE.

Dites-lui qu'on m'a fait prendre de l'arsenic noir.

LE DOCTEUR.

Geneable illi arsnecca.

LE LIEUTENANT.

Pisonatus.

LE JUGE.

Que dit-il?

LE DOCTEUR.

Il dit que vous êtes empoisonné.

LE JUGE.

Nous le savons; mais qu'en adviendra-t-il?

LE DOCTEUR.

Quid effectum?

LE LIEUTENANT.

Diablo tutellum.

LE DOCTEUR.

Il dit que vous allez mourir tout-à-l'heure.

LE JUGE.

C'est horrible! Eh quoi! pas d'antidote?

LE LIEUTENANT.

Curum benakere bono fullum.

LE JUGE.

Ne dit-il pas que je dois ramer dans un bateau d'ici à Fulham?

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il répond de vous guérir pour trois mille livres sterling.

BRIGITTE.

Trois mille livres sterling! trois mille cordes pour le pendre! — Non, mon amour, vous ne vous soumettrez pas à une telle tyrannie... Mourez une fois pour toutes, et ne soyez pas victime de leur avidité.

LE JUGE.

Je ne veux pas mourir, Brigitte. — Je n'aime pas la mort.

BRIGITTE.

Bah! ce n'est presque rien: un moment à passer, et voilà tout.

LE JUGE.

Oui; mais ce moment est suivi d'un engourdissement qui dure diablement long-temps.

BRIGITTE.

O mon ami! je vous en prie, songez au testament!

Entre LAURETTE.

LAURETTE.

O mon père! qu'est-ce que j'apprends?

LE LIEUTENANT.

Quiddam seomriam deos tollam rosam.

LE DOCTEUR.

Le docteur exprime sa surprise à la vue de votre charmante fille.

LE JUGE.

Comment cela?

LE LIEUTENANT.

Damsellum livivum surum rislibani.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'elle a conquis son cœur, et que si vous voulez lui permettre de faire sa cour à la jeune personne, et si vous promettez de consentir à leur union dans le cas où il obtiendrait ses affections; à ces conditions, il s'engage à vous guérir sur-le-champ sans récompense ni salaire.

LE JUGE.

Diantre! il a dit tant de choses en si peu de paroles? Quelle admirable langue que la sienne! Allons, j'y donne mon consentement, pourvu qu'il obtienne celui de la demoiselle; (*à part*) et c'est à quoi il n'arrivera jamais.

LE DOCTEUR.

Greal.

LE LIEUTENANT.

Scriptum ambo.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il faut que vous donniez ce consentement par écrit pendant qu'il rédige pour vous une ordonnance miraculeuse.

Tous deux s'asseyent et écrivent.

LAURETTE.

Veuillez me dire, maman, ce que tout cela signifie.

BRIGITTE.

Ne me parle pas, ma fille. — Père dénaturé!

LE JUGE.

Tenez, docteur, voilà ce que vous demandez.

LE DOCTEUR.

Et voici votre ordonnance : lisez-la vous-même.

LE JUGE.

Que vois-je? elle est rédigée en langue vulgaire!

LE DOCTEUR.

Lisez-la tout haut: c'est une merveilleuse recette, je vous en réponds.

LE JUGE, *lisant*.

« En lisant ceci, vous êtes guéri par votre affectionné gendre O'Connor. » — Au nom de Belzébuth, qui êtes-vous?

LE LIEUTENANT.

Votre affectionné gendre O'Connor et votre très-humble serviteur Homfroy Hem.

LE JUGE.

C'est faux, misérable, tu ne seras pas mon gendre; je m'empoisonnerai de nouveau, et tu seras pendu. — Oui, je veux mourir et laisser ma fortune à Brigitte.

BRIGITTE.

Je vous en prie, mon ami, laissez-moi votre fortune : il mérite assurément d'être pendu.

LE JUGE.

Tu crois? — Écoute, Brigitte : tu m'as témoigné un si tendre intérêt, quand tu m'as cru empoisonné, qu'à l'avenir je suis dé-

cidé a ne suivre ton avis en quoi que ce soit. — Écoutez-moi, monsieur : vous êtes Irlandais et militaire, n'est-il pas vrai?

LE LIEUTENANT.

Je suis l'un et l'autre, monsieur, et je m'en fais gloire.

LE JUGE.

Ce sont les deux choses que je hais le plus au monde ; écoutez-moi donc. — Renoncez à votre pays, vendez votre commission, et je vous pardonne.

LE LIEUTENANT.

Écoutez-moi, à mon tour, monsieur le juge. — Si vous n'étiez pas le père de Laurette, je vous donnerais des chiquenaudes sur le nez pour m'avoir fait la première demande, et je vous romprais les os pour avoir articulé la seconde.

LE DOCTEUR.

Vous avez raison.

LE JUGE.

Vous croyez? en ce cas, c'est donc moi qui ai tort. — Tenez, monsieur, je vous donne ma fille, à vous, le plus impudent coquin que j'aie vu de ma vie.

LE LIEUTENANT.

Oh! monsieur, dites tout ce qu'il vous plaira ; avec un don tel que Laurette, chaque mot est un compliment.

BRIGITTE.

Allons, mon amour, ceci fera un excellent sujet de querelle pour le reste de nos jours.

LE JUGE.

C'est aussi ce que je pense, ma chère, quoique après tout les sujets ne nous manquent jamais.

LE DOCTEUR.

Tout est pour le mieux. Mon Alexandre, je vous félicite, — et vous pareillement, ma petite filleule ; et maintenant, permettez-moi de former pour vous le souhait sincère que vous fassiez une aussi bonne épouse que ma pauvre chère Dorothée.

Ils sortent.

FIN DE LA SAINT-PATRICK.

UN VOYAGE A SCARBOROUGH,

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES.

LORD FAT-INGTON, grand seigneur petit-maître.
SIR VENTRU LOURDOFF, gentilhomme campagnard.
LE COLONEL TOWNLEY, amoureux de Bérinthia.
LOVELESS, mari volage et dissipé.
LE JEUNE FASHION, frère de lord Fat-ington.
LASONDE, chirurgien.
LAMÈCHE, valet de lord Fat-ington.
LORY, domestique de Fashion.
UN JOAILLIER.
UN CORDONNIER.
UN TAILLEUR.
UN BONNETIER.
AMANDA, femme de Loveless.
BÉRINTHIA, jeune veuve coquette, parente d'Amanda.
MISS GEORGETTE, fille de sir Ventru.
MADAME LA RESSOURCE, entrepreneuse de mariages.
LA NOURRICE de miss Georgette.
LA FEMME DE CHAMBRE d'Amanda.
UNE LINGÈRE.

La scène est à Scarborough [1], dans l'Yorkshire

PROLOGUE.

Que de transformations diverses nous remarquons de l'est à l'ouest, de Whitechapel à Hyde-Park [2]. Hommes, femmes, enfans, maisons, enseignes, modes, gouvernement, théâtre, commerce, goût, caractères, passions, en quelque lieu que vous alliez, à la bourse, à la cour, à la ville, en province, tout est changé ou change. Il n'y a pas long-temps que les rues étaient pavées avec des cailloux qui, à l'aide d'un fiacre, vous brisaient à moitié les os. A cette époque, nulle félicité pour le plus pur amour; ce n'était qu'à ses risques et périls qu'on dérobait un baiser. « *Un chaste baiser*, disait l'amant. — *Fi donc !* » répondait la demoi-

[1] Scarborough est une ville du Yorkshire, qui est le rendez-vous de la société fashionable pendant la saison des eaux.

[2] Noms de deux quartiers de Londres, situés, l'un à l'est, l'autre à l'ouest.

selle. Au moment où leurs lèvres s'approchaient, — crac, survenait un cahot: — l'infortunée Sylvie en était quitte pour une bosse au front, Damon pour un œil poché.

Mais aujourd'hui les constitutions les plus nerveuses peuvent aller en fiacre, et le gastronome bien repu peut en ronflant, et sans craindre les cahots, regagner son domicile. Le dandy, ce modèle d'élégance, n'est plus ce qu'il était autrefois; il est métamorphosé de la tête aux pieds; alors une ample perruque de filasse, retombant sur les épaules, laissait à peine entrevoir la tête frivole et légère! Maintenant, c'est tout le contraire; toutes les têtes sont à découvert, tondues, exposant les oreilles aux injures de l'air. Les boucles, autrefois plus modestes, connaissaient des limites; aujourd'hui, pareilles à l'océan, terribles, elles débordent, et sous elles le soulier disparaît. Le pied du titulaire est, pour ainsi dire, perdu sous l'ampleur qui l'encombre, comme son beau domaine d'autrefois sous la masse des hypothèques. Les dames peuvent sourire; — elles-mêmes ne sont-elles pas du complot? La nature a-t-elle voulu qu'elles ne fussent qu'un composé de liége et de plumes, de véritables volans? Leurs pâles grand'mères avaient de la grâce, quand une modeste rougeur leur montait au visage; mais nos femmes ont de leur joue exilé la rougeur; l'ennemi en a pris possession! Jamais, autrefois, on ne voyait les plumes qui surchargeaient sa tête empêcher une belle de passer même sous la porte la plus basse; aujourd'hui, il leur faudrait se baisser pour entrer dans une église, si jamais il leur prenait envie d'en faire l'épreuve [1].

Puisque dans ce pays le changement est à l'ordre du jour, certaines pièces pourraient à bon droit subir quelques altérations; on pourrait du moins jeter un léger voile sur la nudité de leur esprit sans grâce. Ils font un bon et sage emploi de leur plume, les écrivains qui transforment nos courtisanes en madeleines; et malgré l'hostilité des esprits ervers, nous espérons voir. grâce à vous, le théâtre leur donner un asile.

[1] A cette époque, les coiffures étaient parvenues à un tel degré de hauteur par l'échafaudage des gazes, des fleurs et des plumes, que les femmes ne trouvaient plus de voitures assez élevées pour s'y placer, et qu'on les voyait souvent pencher la tête ou la placer à la portière. D'autres prenaient le parti de s'agenouiller pour ménager le ridicule édifice dont elles étaient surchargées. Si l'usage de ces coiffures extravagantes se fût prolongé, disent très-sérieusement les mémoires du temps, il aurait opéré une révolution dans l'architecture : on eût senti la nécessité de hausser les portes et les plafonds, ainsi que l'impériale des voitures. (Voyez les *Mémoires de madame Campan.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une salle d'auberge.

Entrent LE JEUNE FASHION et LORY, suivis du POSTILLON, qui porte une valise.

FASHION.

Lory, paye le postillon et prends la valise.

LORY.

Ma foi, monsieur, nous ferons mieux de laisser le postillon emporter la valise et se payer lui-même.

FASHION.

Assurément elle contient quelque chose.

LORY.

Pas une loque, monsieur, sur mon honneur. — Nous avons mangé le restant de votre garde-robe à Newmalton, — et si nous avions encore vingt milles à faire, le porte-manteau devrait faire les frais de notre prochain repas.

FASHION.

Mais cette valise me semble pleine.

LORY.

Oui, monsieur.—J'ai pris la liberté de la bourrer de foin pour sauver les apparences et lui donner l'air d'être bien garnie.

FASHION.

Diantre! que faire? — Postillon, que dois-je pour frais de poste?

LE POSTILLON.

Treize shillings, monsieur.

FASHION.

Pouvez-vous me donner la monnaie d'une guinée?

LE POSTILLON.

Oh! oui, monsieur.

LORY, *à part.*

Comment va-t-il se tirer de là?—(*Haut.*) Mon Dieu, monsieur, vous feriez mieux de laisser l'aubergiste payer le postillon.

FASHION.

Comme tu dis, Lory; je pense que je ferais tout aussi bien.

LORY.

Oui, oui; je vais leur dire en bas de vous payer, mon brave homme.

LE POSTILLON.

En outre, monsieur, il y a les péages.

FASHION.

Oui, oui, les péages; c'est juste.

LE POSTILLON.

Et monsieur voudra sans doute me donner quelque chose pour boire.

FASHION.

Certainement; dites-leur de vous donner une couronne [1].

LORY.

Oui, — faites-vous payer ce que vous voudrez, mon maître n'y regarde pas; — mais laissez-nous.—

LE POSTILLON.

Il y a aussi le garçon d'écurie, monsieur.

LORY.

Allons donc! au diable le garçon d'écurie! — Vous abusez de la générosité de monsieur. (*Il le pousse dehors.*) Avez-vous vu ce maraud offrant de but en blanc la monnaie d'une guinée!

FASHION.

Il a failli, Lory, m'embarrasser diablement.

LORY.

Enfin, monsieur, nous voici arrivés à Scarborough sans une guinée vaillant! Avouez, monsieur, que vous êtes un heureux mortel; — tous vos embarras sont terminés.

FASHION.

Comment cela?

LORY.

Il ne vous reste plus rien; donc vous n'avez plus de tracas d'aucuue sorte.

FASHION.

Cela n'est pas; j'ai à m'occuper de toi et de moi.

LORY.

Monsieur, si vous pouviez rejeter ce soin-là sur d'autres, il me semble que nous nous en trouverions mieux l'un et l'autre. — Parlons maintenant de lord Fat-ington, votre frère aîné.

FASHION.

Que mon frère aîné aille au diable!

LORY.

J'y consens de grand cœur; toutefois, tâchez d'obtenir de lui

[1] La couronne vaut 5 shillings, ou 6 francs de notre monnaie.

le rachat de votre pension. Voyez-vous, monsieur, il n'y a pas de milieu; il faut l'amadouer ou vous résoudre à mourir de faim.

FASHION.

Je ne veux ni l'amadouer ni mourir de faim.

LORY.

Que voulez-vous donc faire?

FASHION.

Lui couper la gorge, ou trouver quelqu'un qui fasse pour moi cette besogne-là.

LORY.

Je vois avec plaisir, monsieur, que je n'étais pas aussi bien au fait de la force de votre âme que de la faiblesse de votre bourse.

FASHION.

Es-tu donc assez stupide pour croire que j'en obtienne jamais un liard?

LORY.

Non, si vous continuez à le traiter du haut en bas comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

FASHION.

Et comment veux-tu que je le traite?

LORY.

Comme une carpe; il faut l'amorcer.

FASHION.

Je ne puis me résoudre à flatter.

LORY.

Avez-vous le courage de mourir de faim?

FASHION.

Oui.

LORY.

Moi, pas. — Adieu, monsieur.

FASHION.

Arrête; — tu me rendras fou. Mais qui vient ici? — Mon vieil ami, le colonel Townley.

Entre LE COLONEL TOWNLEY.

FASHION, *continuant.*

Mon cher colonel, je suis charmé de vous rencontrer ici.

TOWNLEY.

Mon cher Tom, voilà un plaisir auquel je ne m'attendais pas. — Eh quoi! êtes-vous venu à Scarborough pour assister aux noces de votre frère?

LORY.

Ah! monsieur, si c'eût été pour assister à son enterrement, nous serions venus avec plaisir.

TOWNLEY.

Eh! mon brave Lory, tu es donc toujours avec ton maître?

LORY.

Oui, monsieur, nous mourons de faim de compagnie depuis la dernière fois où j'ai eu l'honneur de vous voir.

FASHION.

Lory est un maraud qui s'attache; il n'y a pas moyen de se dépêtrer de lui.

LORY.

Mon maître dit vrai, monsieur; rien ne saurait me détacher de son service, (*à part*) jusqu'au jour où il lui sera possible de me payer mes gages.

FASHION.

Allons, va, et prends soin des bagages.

LORY.

Oui, monsieur — les bagages! bon Dieu! Il faudra, n'est-ce pas, que je dise à l'aubergiste de prendre des précautions en serrant cette valise?

FASHION.

Va-t'en, maraud. (*Lory sort emportant la valise.*) Eh bien, colonel, connaissez-vous ma future belle-sœur?

TOWNLEY.

Seulement de réputation.—Son père, sir Ventru Lourdoff, habite à un quart de mille d'ici, dans une vieille maison solitaire dont personne n'approche. Elle ne sort jamais, et ne reçoit jamais compagnie; crainte d'accidens, son éducation se fait à la maison; le ministre de la paroisse lui enseigne à jouer de la viole, le clerc à chanter, sa nourrice à faire ses robes, et son père à danser; enfin nul n'est admis dans ce lieu, si ce n'est une vieille connaissance, la mère Laressource, qui a procuré ce parti à votre frère, et qui est, je crois, une parente éloignée de sir Ventru.

FASHION.

Mais la fortune de la demoiselle est-elle importante?

TOWNLEY.

Trois mille livres sterling de revenu, outre une somme considérable en dehors du contrôle de son père.

FASHION.

Peste! il est fâcheux que pour une si belle occasion, ma vieille

connaissance madame Laressource n'ait pas songé à moi plutôt qu'à mon frère.

TOWNLEY.

Je ne jurerais pas qu'il soit encore trop tard pour vous : sa seigneurie, je le sais, n'a pas encore vu la demoiselle; et, si je ne me trompe, il est en mésintelligence avec sa patronesse.

FASHION.

Mon cher colonel, quelle idée vous me donnez !

TOWNLEY.

Suivez-la jusqu'au bout si vous pouvez, et je vous promets mon assistance ; car, outre mon mépris naturel pour ce lord, j'ai maintenant contre lui l'hostilité d'un rival.

FASHION.

Eh quoi ! aurait-il adressé ses hommages à l'ancien objet de votre flamme, la veuve Bérinthia ?

TOWNLEY.

Ce qu'il y a de certain, Tom, c'est que je suis maintenant dans la plus bizarre des positions. Je suis arrivé ici il y a un mois pour y rejoindre la dame dont vous parlez ; mais elle me manqua de parole, et moi, de dépit et peut-être aussi faute d'autre occupation, j'ai fait diversion à mes chagrins, en offrant le tribut de mes adorations aux attraits d'Amanda, femme de notre ami Loveless.

FASHION.

Je ne l'ai jamais vue ; mais j'ai entendu parler d'elle comme d'un jeune miracle de beauté et de prudence.

TOWNLEY.

Elle l'est en effet; et Loveless, dans son indifférence, ne sachant pas apprécier le trésor qu'il possède, mon logement dans le même hôtel m'a fourni mille occasions de faire agréer mes soins : si bien qu'au bout d'une quinzaine je commençais à supporter l'absence de ma veuve avec la plus évangélique résignation.

FASHION.

Et Bérinthia n'a plus reparu ?

TOWNLEY.

Oh ! voilà justement le point embarrassant. Au moment où je commençais à ne plus m'inquiéter si je la reverrais ou ne la reverrais pas, elle est arrivée hier soir.

FASHION.

Et sans doute elle a immédiatement repris son empire ?

TOWNLEY.

Non, ma foi : — nous nous sommes vus ; — mais la dame ne daignant pas me donner une seule raison sérieuse pour m'avoir ainsi leurré pendant un mois, je l'ai plantée là dans un accès d'humeur.

FASHION.

Allons, allons, je réponds qu'elle ne tardera pas à ressaisir son pouvoir, attendu surtout que l'amitié vous empêchera de pousser trop loin ailleurs vos avantages. Mais mon fat de frère s'est donc aussi rangé parmi les admirateurs d'Amanda?

TOWNLEY.

Oui, et je crois qu'il en est très-cordialement méprisé; mais venez avec moi, et vous la verrez, ainsi que votre vieil ami Loveless.

FASHION.

Il faut que j'aille présenter mes devoirs à mon frère; — peut-être pourrez-vous m'enseigner le logement de sa seigneurie.

TOWNLEY.

Venez avec moi; c'est justement mon chemin.

FASHION.

Je voudrais que vous pussiez faire cette visite à ma place, ou m'enseigner ce que je dois lui dire.

TOWNLEY.

Ne lui dites rien à lui; adressez-vous à son catogan, à son épée, à ses plumes, à sa tabatière; et quand vous et eux vous serez bons amis, priez-le de vous prêter mille livres sterling, et je vous promets qu'il le fera.

FASHION.

Mille bombes! pourquoi faut-il que ce fat soit venu au monde avant moi! O fortune! fortune!

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un salon de toilette.

Entrent LORD FAT-INGTON en robe de chambre et LAMÈCHE.

FAT-INGTON.

Ma foi, c'est un indicible plaisir que d'être homme de qualité. — Vive Dieu! il n'est pas jusqu'aux grossiers personnages de ce Spa septentrionnal qui n'aient appris à rendre aux gens titrés le respect qui leur est dû. — Lamèche!

LAMÈCHE.

Mylord.

FAT-INGTON.

As-tu été à Bourbeville annoncer mon arrivée?

LAMÈCHE.

Pas encore, mylord.

FAT-INGTON.

En ce cas, tu n'as pas besoin d'y aller avant samedi. (*Lamèche sort.*) Comme rien ne me presse pour voir ma prétendue, — je sacrifierai un jour ou deux à faire ma cour à la femme de mon ami Loveless. Amanda est une charmante créature, corbleu! et si je m'y connais, elle pense de même de mylord Fat-ington.

Rentre LAMÈCHE.

LAMÈCHE.

Mylord, le cordonnier, le tailleur, le bonnetier, la lingère, le perruquier, sont arrivés, et attendent qu'il plaise à votre seigneurie de s'habiller.

FAT-INGTON.

C'est bien; fais-les entrer.

LAMÈCHE.

Entrez, messieurs.

Entrent LE TAILLEUR, LE CORDONNIER, LE BONNETIER, LE JOAILLIER, etc.

FAT-INGTON.

J'espère, messieurs, que vous avez fait tous vos efforts, dans vos professions respectives, pour travailler de main de maître.

LE TAILLEUR.

Je crois pouvoir dire, monsieur —

LAMÈCHE.

Mylord, imbécile!

LE TAILLEUR.

Mylord, — je demande pardon à votre seigneurie, mylord. — J'espère, mylord, que votre seigneurie daignera reconnaître que j'ai apporté à votre seigneurie les habits les plus élégans que jamais pair d'Angleterre ait portés, mylord; votre seigneurie peut-elle les voir maintenant?

FAT-INGTON.

Oui; mais que mes gens disposent les glaces de manière que je puisse me voir par devant et par derrière, car j'aime à me voir dans tous les sens.

Pendant qu'il s'habille, entrent LE JEUNE FASHION et LORY.

FASHION, *bas, à Lory.*

Que diantre! qu'est-ce que je vois là? — Il faut que mylord soit en faveur à la cour, pour qu'il ait tant de gens à son lever.

LORY, *bas, à Fashion.*

Monsieur, ces gens viennent pour faire de lui un favori de cour; ils sont chargés de le mettre bien avec les dames.

FASHION, *bas, à Lory.*

Bon Dieu! il faut que les femmes soient descendues bien bas, pour qu'un habit galonné soit un titre de recommandation auprès d'elles.

LORY, *bas, à Fashion.*

Monsieur, les tailleurs et les coiffeurs séduisent toutes les femmes.

FASHION, *bas, à Lory.*

Tu dis vrai. Occupons-nous maintenant de ma présentation.

FAT-INGTON.

Par la mort et toutes les tortures de l'enfer! monsieur, je vous dis que mon habit est trop large d'un pied pour le moins.

LE TAILLEUR.

Mylord, s'il était plus étroit, vous ne pourriez ni l'agrafer ni le boutonner.

FAT-INGTON.

Allez au diable avec vos agrafes et vos boutons! Se peut-il voir quelque chose de plus détestable? Aussi vrai que Dieu sera mon juge, cet habit m'affuble les épaules comme la robe d'un président.

LE TAILLEUR.

Il ne m'appartient pas de discuter, en matière de goût, avec votre seigneurie.

LORY, *bas, à Fashion.*

Voyez, monsieur, ce que peut le respect.

FASHION, *bas, à Lory.*

Le respect! allons donc, ce n'est qu'un misérable fat; — mais abordons-le. — (*Haut.*) Mon frère, je suis votre humble serviteur...

FAT-INGTON.

Bon Dieu, Tom, je ne t'attendais pas si tôt en Angleterre. — Mon frère, je suis enchanté de te voir; — mais, Tom, quel motif t'amène à Scarborough? — (*Au tailleur.*) Tenez, mon cher, rien ne saurait me réconcilier avec cette abominable robe de

chambre; faites-moi donc faire un autre habit avec toute la promptitude possible, car celui-ci est mon éternelle aversion

Le tailleur sort.

FAT-INGTON, *continuant.*

Mais, Tom, tu ne me dis pas ce qui t'amène à Scarborough.– Mistriss Calicot, n'êtes-vous pas de mon avis?

LA LINGÈRE.

Certainement, mylord. — J'espère que votre seigneurie est con tente de ces manchettes?

FAT-INGTON.

Je les adore, morbleu! Apportez mon mémoire, et vous serez payée demain.

LA LINGÈRE.

Je remercie humblement votre seigneurie.

Elle sort.

FAT INGTON.

Mon cher cordonnier, ces souliers ne sont pas mal, mais ils ne me vont pas.

LE CORDONNIER.

Mylord, je pense qu'ils vous chaussent parfaitement.

FAT-INGTON.

Ils me font mal au dessous du coude-pied.

LE CORDONNIER, *lui tâtant le pied.*

Non, mylord, ils ne vous font pas mal en cet endroit.

FAT-INGTON.

Je te dis qu'ils me pincent horriblement.

LE CORDONNIER.

Par exemple, si ces souliers vous pincent, je veux être damné.

FAT-INGTON.

Veux-tu donc me faire accroire que je ne sais pas ce que je sens...

LE CORDONNIER.

Votre seigneurie peut sentir tout ce qu'il lui plaira, mais ce soulier ne vous fait pas de mal; je crois connaître mon métier.

FAT-INGTON.

Par tout ce qu'il y a de bon et de puissant, tu es un incompréhensible fat, – mais tu fais d'excellens souliers, et je te pardonne.

LE CORDONNIER.

Mylord, voilà vingt ans que je travaille pour la moitié des gens de qualité de cette ville, et je jouerais de malheur si je ne savais pas quand un soulier blesse et quand il ne blesse pas.

FAT-INGTON.

Va-t'en, et laisse-moi en repos.

Le cordonnier sort.

FAT-INGTON, *continuant.*

Monsieur le bonnetier, j'ai un mot à vous dire. — Les mollets de ces bas sont un peu trop épais ; ils font ressembler mes jambes à celles d'un portier.

LE BONNETIER.

Mylord, il me semble qu'ils vont extrêmement bien.

FAT-INGTON.

Oui, mais vous n'êtes pas aussi bon juge de ces choses que moi. — J'en ai fait une étude toute ma vie. — Ayez donc soin que les prochains mollets que vous me ferez soient plus minces de l'épaisseur d'un écu.

LE BONNETIER.

Mylord, ils sont en tout semblables à ceux que j'ai eu l'honneur de fournir à Londres à votre seigneurie.

FAT-INGTON.

C'est possible, monsieur le bonnetier ; mais c'était au commencement de l'hiver ; et rappelez-vous bien, monsieur le bonnetier, que si, ayant à servir un homme de qualité, vous faites ses jambes du printemps aussi robustes que ses mollets d'automne, vous commettez une bévue monstrueuse, et ne prenez pas en considération les fatigues de l'hiver.

Le bonnetier sort.

LE JOAILLIER.

J'espère, mylord, que ces boucles ont eu l'ineffable satisfaction d'être honorées de l'approbation de votre seigneurie ?

FAT-INGTON.

Elles sont d'un assez joli modèle ; mais ne les trouvez-vous pas un peu petites ?

LE JOAILLIER.

Mylord, elles ne sauraient être plus larges, à moins de ne pouvoir tenir sur le soulier de votre seigneurie.

FAT-INGTON.

Mon cher, vous oubliez que ces choses ne sont plus comme elles étaient autrefois. En effet, autrefois la boucle était une sorte de machine destinée à s'adapter au soulier ; maintenant la chose est changée, et le soulier ne sert absolument qu'à tenir la boucle. A présent, donnez-moi mes montres, et les affaires de la matinée seront, je crois, expédiées.

Le joaillier sort.

FASHION, *bas, à Lory.*

Eh bien, Lory, qu'en penses-tu? Voilà une réception fort affectueuse de la part d'un frère, après trois ans d'absence!

LORY, *bas, à Fashion.*

Parbleu, monsieur, c'est votre faute; depuis que vous êtes ici, vous êtes resté bouche close, sans louer une seule des choses qui lui appartiennent.

FASHION, *bas, à Lory.*

Et je ne les louerai jamais tant qu'elles appartiendront à un fat. — (*Haut.*) Maintenant que vos marchands sont partis, mon frère, j'espère que vous voudrez bien m'accorder un quart d'heure d'audience.

FAT-INGTON.

Tu voudras bien, Tom, m'excuser en ce moment; car j'ai un engagement que je ne voudrais pas manquer pour le salut du genre humain. — Holà! mon carrosse est-il à la porte? — Tu m'excuseras, mon frère.

FASHION.

Reviendrez-vous pour dîner?

FAT-INGTON.

Aussi vrai que Dieu me jugera, je n'en sais trop rien; il est possible que je dîne avec quelques amis chez Donnaire.

FASHION.

Voulez-vous que j'aille vous y trouver? car il faut absolument que je vous parle.

FAT-INGTON.

Cela, je le crains, ne serait pas très-convenable, car ceux avec qui je dîne sont des gens habitués au beau langage; et tu sais, Tom, que ton éducation a un peu marché à la débandade. — Mais il y a en ville de fort bonnes tables d'hôtes où l'on trouve d'excellent bœuf. — Tu manges sans doute du bœuf, Tom?... Quoi qu'il en soit, mon cher Tom, je suis enchanté de te voir en Angleterre, enchanté, sur ma parole!

Il sort.

FASHION.

Mille furies! cela est-il tolérable?

LORY.

Ma foi, monsieur, j'ai été moi-même tenté de lui casser la tête.

FASHION.

C'en est assez; je veux que mon calme te montre jusqu'où va

l'excès de ma colère. Viens, Lory, mettons nos idées en commun, et de sang-froid concertons sa mort.

LORY.

Je vois venir quelqu'un dont l'imaginative ferait beaucoup mieux que les deux nôtres réunies, si elle consentait à entrer dans notre complot.

FASHION.

Par le ciel, c'est madame Laressource ! elle paraît mécontente ; observons-la.

Entre MADAME LARESSOURCE.

LARESSOURCE, *sans voir Fashion et Lory.*

En vérité, je vais être, à ce qu'il paraît, joliment récompensée de mes services ! je vois que mes soupçons n'étaient que trop fondés. Quoi ! refuser de m'avancer une modique somme au moment où je vais le rendre possesseur d'une immense fortune ! Mais qu'il prenne garde aux conséquences, l'ingrat, le sot, le fat qu'il est !

FASHION.

Il est bien tout ce que vous dites là, ma bonne dame ; c'est sans doute de mon frère que vous parlez ?

LARESSOURCE.

Ah ! te voilà donc ici, mon enfant ? Tu as tout dépensé, n'est-ce pas ? et tu viens relancer ton frère pour en obtenir quelque argent ?

FASHION.

Non, je ne demande d'autre assistance que celle d'un homme de bonne volonté qui veuille bien couper la gorge à sa seigneurie, sans que je coure le risque d'être pendu pour le fait.

LARESSOURCE.

Je puis t'aider à lui jouer un tour tout aussi pendable, sans avoir à craindre le pilori ni la marque.

FASHION.

Voyons, de quoi s'agit-il, mon vieux renard ?

LARESSOURCE.

Tu sauras que je t'ai rendu le service de négocier le mariage de ton frère.

FASHION.

Je vous ai bien de l'obligation, en vérité !

LARESSOURCE.

Tu pourras m'en avoir encore avant la noce : la future est une

riche héritière, les conditions sont réglées, le contrat est dressé, et sa seigneurie est arrivée pour conclure l'affaire.

FASHION.

C'est ce que j'ai entendu dire.

LARESSOURCE.

Maintenant, mon enfant, tu sauras que ton frère est un drôle.

FASHION.

Fort bien!

LARESSOURCE.

Il m'a donné un billet de mille livres sterling pour lui avoir procuré cette bonne aubaine, et m'a promis une somme égale en argent comptant pour le jour de son mariage; j'ai tout lieu de croire qu'il a l'intention de ne pas me payer cette dernière somme, et j'en ai la preuve dans le refus qu'il vient de faire tout-à-l'heure de me donner un à-compte. Si donc tu veux être un généreux vaurien, et m'assurer cinq mille livres sterling, je te ferai épouser la demoiselle.

FASHION.

Et comment vous y prendrez-vous?

LARESSOURCE.

Sans recourir à l'aide du diable, je t'en donne ma parole. Personne de la famille n'a encore vu la figure de ton frère; jusqu'ici, j'ai seule conduit toute l'affaire, et toutes ses lettres ont passé par mes mains; mon parent, sir Ventru Lourdoff, — c'est le nom du père, — est instruit de l'arrivée de sa seigneurie en cette ville, et l'attend demain pour recevoir la main de sa fille; mais je sais que le noble lord se propose de passer ici quelques jours, sans doute pour se remettre des fatigues de son voyage. Il faut te rendre au château de Bourbeville à sa place : je te donnerai une lettre d'introduction, et si avant le coucher du soleil tu n'as pas épousé la jeune personne, tu mérites d'être pendu demain avant l'aurore.

FASHION.

J'accepte; et quant à ta récompense, —

LARESSOURCE.

Bien, bien, je suis certaine qu'en ce moment tu n'as pas un liard dans ta poche; — on le voit sur ton visage.

FASHION.

Je suis sans le sou, par Jupiter!

LARESSOURCE.

Tu as besoin, je le vois, de quelques avances. Allons, viens ce soir chez moi, la porte à côté, et je verrai ce que je puis faire;

nous rédigerons et tu me signeras une obligation en forme, et quand je t'aurai donné quelques instructions additionnelles, tu feras voile et partiras.

Elle sort.

FASHION.

Ainsi, Lory, tu vois qu'à la fin la fortune récompense le mérite; nous sommes à la veille de devenir grands seigneurs.

LORY.

Oui, monsieur, pourvu que le diable, selon son habitude, ne s'interpose pas entre la coupe et les lèvres.

FASHION.

Parbleu, il m'a déjà joué plus d'un méchant tour, et j'ai bien peur qu'il ne se prépare à m'en jouer un nouveau; tu serais bien étonné si je te disais comment.

LORY.

Je ne le serais pas le moins du monde, monsieur.

FASHION.

Qu'en sais-tu?

LORY.

Parce que, monsieur, vous avez tant de fois excité ma surprise, que je ne puis plus m'étonner de rien.

FASHION.

Non! Eh bien, que dirais-tu si un remords de conscience venait arrêter mon dessein?

LORY.

Je me rétracterais, et m'étonnerais de plus belle.

FASHION.

Je te l'avouerai, Lory, quoique j'aie joué plus d'un méchant tour, celui-ci est d'une nature si grave, que j'ai quelque peine à m'y décider. — J'ai des scrupules.

LORY.

Ce sont des symptômes de mort, monsieur. S'ils augmentent, veuillez, je vous prie, faire votre testament.

FASHION.

Non, il ne sera pas dit que ma conscience m'aura fait mourir de faim; tout ce que je puis lui accorder, le voici : avant d'exécuter mon projet, je veux sonder mon frère. S'il a assez d'humanité pour venir à mon aide, — quelque modique que soit son assistance,—j'abjurerai mon projet à ses pieds, et lui montrerai que je suis homme à faire pour lui beaucoup plus que je ne lui

demanderais de faire pour moi. Je suis résolu de tenter auprès de lui cette épreuve dernière et décisive

Heureux ou malheureux, je resterai vainqueur :
Si je puis amollir son cœur,
Tant mieux ; sinon, domptant ma conscience,
De ce complot hardi je tenterai la chance.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME.

L'appartement de Loveless.

SCÈNE I.

Entrent LOVELESS et AMANDA.

LOVELESS.

Comment trouvez-vous cet appartement, ma chère ? Pour moi, il me plaît à tel point, que, pour peu qu'il vous convienne, mon intention est de n'en point changer tant que nous resterons ici.

AMANDA.

Tout ce qui vous convient me convient ; sans quoi je ne serais pas venue à Scarborough.

LOVELESS.

Quelque temps passé au milieu du bruit et des frivolités de ce lieu, nous rendra plus doux les plaisirs de notre retraite, et quand nous reprendrons notre paisible existence, nous lui trouverons un double charme.

AMANDA.

Cette agréable perspective est la seule compensation à la répugnance que j'éprouve à me plonger dans ces plaisirs frivoles qu'il est du bon ton de rechercher.

LOVELESS.

La plupart de ces amusemens sont frivoles, je l'avoue ; mais il est des plaisirs qu'une vie retirée ne peut nous offrir, et qui néanmoins peuvent récréer un honnête homme, et qu'une femme vertueuse peut goûter innocemment : la bonne musique est de ce nombre ; et, avec un peu de bonne volonté, je crois qu'on peut y joindre aussi le spectacle.

AMANDA.

Le spectacle, je l'avoue, a bien quelques charmes. Comment trouvez-vous celui auquel vous avez assisté hier soir ?

LOVELESS.

A dire vrai, je n'y ai pas fait grande attention, occupé que j'étais à admirer le rare travail de la nature dans les traits d'une jeune beauté assise à quelque distance de moi. C'était une beauté incomparable.

AMANDA.

Une beauté incomparable?...

LOVELESS.

Pourquoi répétez-vous mes paroles, ma chère?

AMANDA.

Vous semblez les prononcer avec tant de plaisir, que j'ai cru vous obliger en les répétant.

LOVELESS.

Auriez-vous des craintes, Amanda?

AMANDA.

Je suis tenue d'en avoir, quand vous êtes en péril!

LOVELESS.

Vous êtes trop prompte à vous alarmer pour moi. J'ai contemplé cette femme avec une immense admiration, mais sans le moindre amour.

AMANDA.

Gardez-vous de faire des distinctions trop subtiles. Mais vos yeux seuls ont-ils témoigné de la curiosité? A votre place, ma langue aussi, je pense, aurait été curieuse. Je lui aurais demandé où elle demeurait, et cela sans mauvaise intention. Qui est cette dame, je vous prie?

LOVELESS.

En vérité, je l'ignore.

AMANDA.

Vous ne voulez pas me le dire.

LOVELESS.

Sur mon honneur, je ne le lui ai pas demandé.

AMANDA.

Et vous ne connaissez aucune des personnes qui étaient avec elle?

LOVELESS.

Aucune. Pourquoi y mettez-vous cette insistance?

AMANDA.

J'ai cru en avoir le droit.

LOVELESS.

Vous avez été dans l'erreur, Amanda. En effet, mettez-vous à ma place : si, en rentrant, vous me disiez que vous avez vu

un beau cavalier, devrais-je me montrer jaloux, parce que vous auriez eu des yeux?

AMANDA.

Mais si je vous disais qu'il est d'une beauté incomparable et que je l'ai contemplé avec admiration, ne jugeriez-vous pas possible que j'eusse fait un pas de plus et demandé son nom?

LOVELESS, *à part.*

Elle a la raison de son côté; j'ai trop parlé; mais donnons-lui le change. — (*Haut.*) N'admettez-vous, Amanda, aucune différence entre notre sexe et le vôtre pour la mesure du langage? La modestie impose une certaine retenue à vos paroles, et ne vous permet de louer qu'à moitié; mais nous lâchons la bride à la flatterie, et, en fait d'éloges, nous en disons deux fois plus que nous n'en pensons.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, une dame vient d'arrêter sa chaise à la porte, et désire savoir si vous pouvez la recevoir. Son nom est Bérinthia.

AMANDA.

Oh! c'est une parente que je n'ai pas vue depuis cinq ans. Priez-la d'entrer.

Le domestique sort.

AMANDA, *continuant.*

Voilà encore une beauté qui vous arrive : dans les derniers temps où je l'ai vue, elle était réputée extrêmement belle.

LOVELESS.

Ne soyez pas jalouse; car celle-là aussi je vais la regarder.

Entre BÉRINTHIA.

LOVELESS, *continuant, à part.*

Juste ciel! c'est elle!

BÉRINTHIA, *embrassant Amanda.*

Ma chère Amanda, je ne m'attendais pas à te rencontrer à Scarborough.

AMANDA.

Ma charmante cousine, je suis ravie de te voir. — Monsieur Loveless, voici une parente et une amie avec laquelle je désire que vous fassiez plus ample connaissance.

LOVELESS, *embrassant Bérinthia.*

Si ma femme ne m'impose jamais de tâche plus rude, je lui obéirai avec empressement.

Rentre LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, mylord Fat-ington vous présente ses humbles respects, et désire savoir des nouvelles de votre santé. Il est à deux pas d'ici, et si cela ne vous dérange pas, il est prêt à venir vous présenter ses devoirs.

LOVELESS.

Faites mes complimens à sa seigneurie, et dites-lui que je serai charmé de le voir.

Le domestique sort.

LOVELESS, *continuant.*

Si vous ne connaissez pas sa seigneurie, madame, ses manières vous divertiront.

AMANDA.

C'est pour moi un objet de pitié plus que d'amusement que de voir un homme dont la nature n'a point fait un sot s'efforcer de passer pour tel.

LOVELESS.

Vous avez tort, Amanda; vous ne devez pas accorder votre pitié à des gens qui s'appliquent à mériter votre mépris. Ayez pitié de ceux que la nature a maltraités, jamais de ceux qui maltraitent la nature.

Entre LORD FAT-INGTON.

FAT-INGTON.

Mon cher Loveless, je suis votre très-humble serviteur.

LOVELESS.

Mylord, je suis le vôtre.

FAT-INGTON, *à Amanda.*

Madame, je suis votre très-obéissant esclave.

LOVELESS.

Mylord, cette dame est une parente de ma femme.

FAT-INGTON, *embrassant Bérinthia.*

Mort de ma vie! c'est bien la plus belle race qu'il y ait sous le ciel. — Mon cher Loveless, je suis ravi que votre intention soit de passer ici quelque temps. Que je meure si je n'en suis ravi! — (*A Amanda.*) Pour Dieu, madame, comment avez-vous pu supporter si long-temps les fatigues de la vie de province?

AMANDA.

Ma vie, mylord, est loin d'avoir été une fatigue; elle a, au contraire, été fort paisible.

FAT-INGTON.

C'est justement la fatigue dont je parle, madame; car il est impossible d'être en repos sans penser : or, penser est ce qu'il y a au monde de plus pénible.

AMANDA.

Votre seigneurie aime sans doute la lecture?

FAT-INGTON.

Oh! passionnément, madame; mais jamais je ne pense à ce que je lis. Par exemple, madame, ma vie est un perpétuel enchaînement de plaisirs; elle s'écoule au milieu des amusemens les plus divers, dont les plus avisés d'entre nos ancêtres n'avaient pas la moindre idée. En ville, madame, je me lève vers midi : je ne me lève pas plus tôt, parce qu'il n'y a rien qui gâte le teint comme de se lever de bonne heure; ce n'est pas que je prétende au titre d'élégant; mais un homme doit s'efforcer de faire une figure décente, s'il ne veut pas paraître hideux au point d'obliger les dames qui sont dans la loge voisine à détourner de lui leurs regards, pour les reporter sur la pièce qu'on joue. Je me lève donc à midi. Si je vois que le temps est beau, je m'arrange pour faire une promenade à cheval; si bien donc qu'à deux heures j'ai bu mon chocolat et mis mes bottes. A mon retour, je m'habille, je dîne, et vais flâner à l'Opéra.

BÉRINTHIA.

Votre seigneurie aime sans doute la musique?

FAT-INGTON.

Oh! passionnément, les mardis et samedis; car ces jours-là, on trouve la compagnie la plus choisie, et naturellement, on n'est pas tenu de se soumettre à la fatigue d'écouter.

AMANDA.

Et votre seigneurie pense qu'il en est ainsi à l'Opéra?

FAT-INGTON.

Très-certainement, madame; on y trouve lady Caquet, lady Babil, lady Grimace, lady Daubencour, lady Ricane, lady Pincée. — Toutes ces dames ont des loges sur le devant, et, au moment où l'on chante quelque morceau en vogue, elles sont les plus jolies jaseuses du monde, sur ma parole! Pouvons-nous espérer l'honneur de vous voir vous joindre à notre société, madame?

AMANDA.

Hélas! mylord, je suis la société la plus ennuyeuse dans un concert : j'ai le ridicule d'écouter la musique.

FAT-INGTON.

Madame, cela est pardonnable en province ou à l'église ; c'est une monstrueuse inattention en bonne compagnie. Mais je crains d'ennuyer ici mon monde.

LOVELESS.

Pas du tout ; continuez.

FAT-INGTON.

Pour conclure, mesdames, j'ajouterai qu'en général je termine la soirée à l'un ou l'autre de nos clubs : ce n'est pas que je joue gros jeu ; depuis quelque temps, je me suis imposé la loi de ne pas perdre dans une séance au-delà de cinq mille livres sterling.

LOVELESS.

Mais votre seigneurie n'est-elle pas obligée parfois de s'occuper des graves affaires de l'état ?

FAT-INGTON.

Ma foi, mon cher, je laisse les graves affaires aux têtes graves, et je n'entends pas du tout que la mienne pèse trop lourdement sur mes épaules.

BÉRINTHIA.

Cependant, mylord, vous êtes une des colonnes de l'état.

FAT-INGTON.

Je ne suis qu'une colonne de luxe, madame ; car, croyez-moi, loin de consentir à subir ma part de fatigue, je laisserais plutôt crouler tout l'édifice.

AMANDA.

Mais, mylord, les intrigues d'amour occupent une grande place dans l'existence d'un seigneur élégant ; vous ne nous en avez pas encore dit un mot.

FAT-INGTON, *à part.*

Oh ! oh ! elle voudrait pénétrer dans le secret de mes galanteries : — la pauvre femme est jalouse ; je vois qu'elle raffole de moi. — (*Haut.*) Mon Dieu, madame, j'allais oublier un secret qu'il faut absolument que je vous confie. — Mon cher, ne soyez pas assez jaloux pour m'écouter.

LOVELESS.

Non, mylord, je suis un mari trop bien appris pour vouloir m'ingérer dans les secrets de ma femme.

FAT-INGTON, *bas à Amanda, et en lui serrant la main.*

Je veux mourir si je ne vous aime à la folie !

AMANDA, *lui donnant un soufflet.*

Voilà comme je paye votre passion de retour, impudent drôle.

FAT-INGTON.

Malédiction ! madame, je suis pair du royaume !

LOVELESS.

Oh ! oh ! que diable ! vous insultez ma femme... nous allons voir.

Ils mettent l'épée à la main, croisent le fer, et Fat-ington tombe blessé.

AMANDA.

Quelle sottise j'ai faite !... Au secours ! au meurtre ! au secours ! au nom du ciel, qu'on les sépare !

FAT-INGTON.

Il m'a, parbleu, passé son épée au travers du corps.

Entrent plusieurs DOMESTIQUES.

LOVELESS, *courant vers lord Fat-ington.*

J'espère n'avoir pas tué cet imbécile. Qu'on le relève ! — Appelez un chirurgien.

FAT-INGTON.

Oui, dépêchez-vous !

LOVELESS.

Vous ne devez imputer le mal qu'à vous seul.

FAT-INGTON.

Je le sais ; c'est une sotte chose que l'amour, mon cher.

Entrent LASONDE et UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voilà monsieur Lasonde, qui passait justement devant la maison.

FAT-INGTON.

Il ne pouvait venir plus à propos.

LASONDE.

Rangez-vous ! rangez-vous ! rangez-vous ! veuillez vous ranger, messieurs ! Mon Dieu, est-ce pour la première fois que vous voyez un homme percé de part en part d'un coup d'épée ? Rangez-vous, je vous prie !

FAT-INGTON.

Ah ! monsieur Lasonde, je suis un homme mort.

LASONDE.

Un homme mort, moi présent ! je voudrais bien voir pareille chose, en vérité !

LOVELESS.

Ne perdez pas le temps à babiller, je vous prie, mais examinez sa blessure.

LASONDE.

Et si je ne veux pas, moi, examiner sa blessure d'ici à une heure?

LOVELESS.

En ce cas, il mourra en perdant tout son sang.

LASONDE.

Eh bien! alors, je le rappellerai à la vie.

LOVELESS.

Morbleu! je vous dis qu'il a le corps percé de part en part.

LASONDE.

Je voudrais qu'il eût le cœur traversé; la guérison n'en serait pour moi que plus glorieuse. Eh bien! êtes-vous content? Voyons, laissez-moi m'approcher de lui,—laissez-moi m'approcher de lui! (*Examinant la blessure.*) Ouf! quelle entaille! un carrosse et six chevaux passeraient par cette blessure.

FAT-INGTON.

Oh!

LASONDE.

Corbleu! lui avez-vous donc passé une faux au-travers du corps? — (*A part.*) Une légère égratignure entre la peau et les côtes, voilà tout!

LOVELESS.

Permettez que je voie la blessure.

LASONDE.

Alors vous la panserez, monsieur; car si quelqu'un la regarde, je n'y touche pas.

LOVELESS.

Vous êtes bien le plus insipide fat que je connaisse.

LASONDE.

Monsieur, je ne suis pas pour rien passé maître dans ma profession.

FAT-INGTON.

Monsieur le chirurgien!

LASONDE.

Monsieur.

FAT-INGTON.

Y a-t-il de l'espoir?

LASONDE.

De l'espoir! je ne le saurais dire. Que me donnerez-vous si je vous guéris?

FAT-INGTON.

Cinq cents livres sterling, de grand cœur.

LASONDE.

Cela étant, il se peut qu'il y ait de l'espoir; mais il faut éviter tout nouveau délai.—Voyons; placez monsieur dans une chaise à porteurs, et qu'on le transporte chez moi sur-le-champ.—Il ne saurait être mieux que là, — (*à part*) pour que je lui soutire son argent. — (*Haut.*) Allons, une chaise, — une chaise promptement! — Maintenant emportez-le.

On le place sur une chaise à porteur.

FAT-INGTON.

Cher Loveless, adieu : si je meurs, je vous pardonne; si je réchappe, j'espère que vous en ferez autant à mon égard. Je serais fâché que cette querelle eût d'autres suites, et j'espère que la voilà terminée; si vous êtes satisfait, je le suis aussi.

LOVELESS.

Je ne pense pas que la chose vaille la peine qu'on la pousse plus loin; vous pouvez donc être tranquille à cet égard.

FAT-INGTON.

Vous êtes un généreux mortel, mort de ma vie! — (*bas*) mais tu as une femme bien impertinente, sur ma parole.

LASONDE.

Allons, — emportez-le, — emportez-le; en le faisant parler, vous allez lui donner la fièvre; — emportez-le.

Il sort avec lord Fat-ington.

Entre LE COLONEL TOWNLEY.

TOWNLEY.

Ha! ha! je suis bien aise de vous trouver tous vivans. — Je viens de rencontrer un pair blessé qu'on emporte. Pour Dieu, qu'y a-t-il donc?

LOVELESS.

Oh! c'est une bagatelle; il s'est avisé de conter fleurette à ma femme en ma présence, si bien qu'elle l'a gratifié d'un soufflet, et que je lui ai passé mon épée en travers du corps; voilà tout.

TOWNLEY.

Bagatelle de part et d'autre. Mais, dites-moi, je vous prie, madame, y a-t-il long-temps que vous comptez ce noble lord parmi vos humbles serviteurs?

AMANDA.

C'est la première nouvelle que j'en ai; c'est sans doute sa vanité de grand seigneur plutôt que son amour qui lui a attiré cette mésaventure; il s'imagine que son titre est un passeport

suffisant pour lui donner accès au cœur de toute femme dont le rang est inférieur à celui de pairesse.

TOWNLEY.

Il est assez fat pour que rien ne doive étonner de sa part; mais je serais désolé que vous vous fussiez attiré à son sujet quelque méchante affaire.—J'espère que sa vie n'est pas en danger?

LOVELESS.

Pas le moins du monde. Il est tombé entre les mains d'un madré chirurgien qui, je le crois, se propose de mettre sa peur à contribution; mais j'ai vu sa blessure, — ce n'est rien. — Il peut aller au bal ce soir, s'il lui plaît.

TOWNLEY.

Je suis charmé que vous l'ayez corrigé sans que la chose entraîne des suites fâcheuses; dans le cas contraire, vous m'auriez privé du plaisir de mettre à exécution contre sa seigneurie un complot que j'ai tramé avec l'une de vos anciennes connaissances.

LOVELESS.

Veuillez m'expliquer —

TOWNLEY.

Son frère, Tom Fashion, est arrivé ici, et nous nous proposons d'épargner au noble pair les embarras du mariage qu'il projette; mais votre aide nous est nécessaire. Tom serait venu vous voir, mais il s'occupe des préparatifs de son entreprise, et je lui ai promis de vous conduire auprès de lui; si donc ces dames veulent bien vous le permettre —

LOVELESS.

J'irai avec vous de grand cœur. — (*A part.*) J'aurais pourtant préféré rester, afin de contempler plus long-temps cette adorable créature. — Grand Dieu! qu'elle est séduisante! — Mais qu'ai-je affaire avec la beauté? Je dois être content du lot que je possède, et il ne m'est pas permis d'en convoiter davantage.

AMANDA.

Monsieur Loveless, j'ai un mot à vous dire avant que vous partiez.

Le colonel Townley sort.

LOVELESS.

Que me voulez-vous, ma chère?

AMANDA, *le prenant à part.*

J'ai à vous adresser une question puérile, une vraie question de femme. — Comment trouvez-vous ma cousine?

LOVELESS.

Déjà de la jalousie, Amanda?

AMANDA.

Nullement. — J'ai une autre raison pour vous faire cette demande.

LOVELESS, *à part.*

Quels que soient ses motifs, je ne dois pas lui dire la vérité.— (*Haut.*) J'avoue que je la trouve fort belle: mais, je le dis sans vouloir en rien déprécier votre parente, de toutes les femmes dignes de ce nom, elle est la dernière qui triompherait de moi.

AMANDA.

Je suis satisfaite.

LOVELESS.

Pourquoi m'avez-vous fait cette question?

AMANDA.

Je vous le dirai ce soir. — Adieu.

LOVELESS, *l'embrassant.*

Adieu.

Il sort.

AMANDA, *à part.*

Je suis charmée de voir qu'il ne l'aime pas; car j'ai grande envie de l'engager à venir demeurer avec moi.

BÉRINTHIA, *à part.*

Ho! ho! je vois que mon colonel continue ses grands airs : il doit y avoir là-dessous quelque chose de plus que les sujets de plaintes qu'il prétend avoir contre moi.

AMANDA.

Au nom du ciel, Bérinthia, dis-moi quel moyen je dois employer pour t'engager à venir demeurer chez moi.

BÉRINTHIA.

Il n'y a pour cela qu'un moyen.

AMANDA.

Quel est-il?

BÉRINTHIA.

C'est de m'assurer que ma présence fera plaisir.

AMANDA.

Si c'est là tout, tu coucheras ici cette nuit même.

BÉRINTHIA.

Cette nuit?

AMANDA.

Oui, cette nuit.

BÉRINTHIA.

Mais les gens chez qui je loge me croiront folle.

AMANDA.

Qu'ils en pensent ce qu'ils voudront.

BÉRINTHIA.

En vérité, Amanda? Eh bien, ils en penseront ce qu'ils voudront; car je suis une jeune veuve, et je me moque du qu'en dira-t-on. Ah! Amanda, c'est si agréable d'être une jeune veuve!

AMANDA.

Tu auras peine à me faire croire cela.

BÉRINTHIA.

Bah! parce que tu es amoureuse de ton mari.

AMANDA.

Écoute, c'est avec toute la simplicité de l'innocence que je t'adresse cette question : Penses-tu que les femmes qui jouissent aux yeux du monde d'une réputation sans tache, résistent aux autres hommes avec autant de succès qu'aux attaques des fats et des dandys?

BÉRINTHIA.

Oh! non, Amanda; il est des hommes qui font plus de ravages parmi elles, — des hommes dont on peut dire qu'ils sont les antipodes du dandy; — car tout ce qu'ils ont de commun avec lui, c'est qu'ils marchent sur deux jambes; ils ont de la cervelle, — le dandy n'en a pas; ils sont amoureux de leur maîtresse, — le dandy n'est amoureux que de lui-même; ils prennent souci de notre réputation, — le dandy s'applique à la détruire; ils ont de la décence, — le dandy n'a que de la fatuité; en un mot ils sont hommes, — le dandy est un âne.

AMANDA.

Si c'est là leur véritable portrait, je pense que nous avons eu ici tout-à-l'heure un échantillon de l'une et l'autre espèce.

BÉRINTHIA.

Sa seigneurie et le colonel Townley?

AMANDA.

Eux-mêmes.

BÉRINTHIA.

Quant au lord, c'est un fat achevé; quant à l'autre, je puis vous assurer qu'il n'y a pas d'homme en cette ville qui soit mieux venu des femmes dont l'estime a quelque valeur.

AMANDA.

Et c'est là l'opinion que j'ai toujours eue de lui. — (*Prenant la main de Bérinthia.*) Il faut que je te confie un secret. — Ce lord imbécile n'est pas le seul qui m'ait parlé d'amour. Townley aussi m'a fait des avances.

BÉRINTHIA, *à part.*

Ah! ah! voilà le mystère qui se révèle! — (*Haut.*) Le colonel Townley? impossible, ma chère!

AMANDA.

Rien de plus vrai; toutefois ses avances ont été vaines; et je pense qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme, quel que soit son mérite, d'ébranler la tendre affection que je porte à mon mari. Cependant, te l'avouerai-je, Bérinthia, ses prétentions ne m'ont point choquée comme l'auraient fait celles d'un homme que j'aurais méprisé.

BÉRINTHIA, *à part.*

Toujours de mieux en mieux. — (*Haut.*) C'est bien dit, ma chère innocente! Et tu penses donc réellement que rien ne saurait affaiblir ta fidélité et ton attachement à ton mari?

AMANDA.

Rien au monde, j'en ai la conviction.

BÉRINTHIA.

Et si tu venais à découvrir qu'il te préfère une autre femme?

AMANDA.

Eh bien?

BÉRINTHIA.

Comment, eh bien? Si j'étais l'être qu'on nomme une épouse négligée, je sais bien qui courrait le risque de devenir cet être qu'on nomme — un mari. — Ne trouves-tu pas que je déraisonne?

AMANDA.

Tu déraisonnes, en effet.

BÉRINTHIA.

Cependant, c'est fort innocemment.

AMANDA.

Je n'en doute pas; je sais la part qu'il faut faire à ton caractère. — Tu as donc résolu de ne plus te remarier?

BÉRINTHIA.

J'ai résolu tout le contraire.

AMANDA.

Comment cela?

BÉRINTHIA.

Puissé-je ne me remarier jamais!

AMANDA.

Tu veux m'intriguer.

BÉRINTHIA.

Pas du tout ; seulement je suis femme, et mes résolutions participent du caractère de mon sexe.

AMANDA.

N'importe, mon opinion à cet égard est bien arrêtée ; quelles que soient tes résolutions, tu finiras par te marier.

BÉRINTHIA.

J'en doute. — Mais, — à propos, j'ai une affaire qui m'appelle chez moi, et je suis déjà en retard d'une demi-heure.

AMANDA.

Je vais donner quelques ordres ; puis je t'accompagnerai, et nous reviendrons ensemble.

BÉRINTHIA.

Bien ; dépêche-toi ; chemin faisant, nous coulerons à fond ce chapitre.

Amanda sort.

BÉRINTHIA, *seule, continuant.*

Ah! pauvre Amanda, tu es encore bien provinciale. Allons, cette découverte vient fort à propos. Méprisable Townley ! — tout à la fois perfide envers moi et traître à son ami! Et mon innocente et prude cousine! N'importe, j'ai le moyen de me venger d'elle! Son mari, pour peu que j'aie quelque habileté, sera aussi heureux de me plaire que Townley peut l'être de plaire à ma cousine. J'en ferai l'expérience, coûte que coûte. Il n'y a qu'une idiote ou une libertine qui puisse supporter sans se plaindre le vol d'un soupirant aimé.

Elle sort.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement chez lord Fat-ington.

Entrent LORD FAT-INGTON et LAMÈCHE.

FAT-INGTON.

Holà, maraud, dis qu'on m'amène mon cabriolet.

LAMÈCHE.

Votre seigneurie veut-elle sitôt s'exposer au grand air ?

FAT-INGTON.

Je veux aussitôt que possible m'exposer au contact du beau sexe.

LAMÈCHE.

Votre seigneurie ferait bien, je crois, de garder le logis quelque temps encore ; considérez donc votre blessure.

FAT-INGTON.

Ma blessure ! je ne voudrais pas m'éclipser un jour de plus quand j'aurais autant de blessures sur le corps que j'en ai eu au cœur. Ainsi donc, ne manque pas, Lamèche, de remettre ces cartes à leurs adresses ; ce soir j'irai rendre mes devoirs à mon beau-père, sir Ventru ; et je me propose de commencer ma cour auprès de la jeune personne en donnant un grand dîner aux dépens de son père. Tu diras à M. Loveless que je le prie de vouloir bien, lui et sa compagnie, m'honorer de sa présence, sinon je croirai que nous ne sommes plus amis.

LAMÈCHE.

Je n'y manquerai pas, mylord.

Il sort.

Entre LE JEUNE FASHION.

FASHION.

Mon frère, je suis votre serviteur ; comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

FAT-INGTON.

Tellement bien que j'ai commandé mon carrosse ; ainsi, pour cette fois, Tom, il n'y a pas danger de mort.

FASHION.

J'en suis bien aise.

FAT-INGTON, *à part.*

Je n'en crois rien. — (*Haut.*) J'ai une question à te faire, Tom : ton cœur n'a-t-il pas battu de joie quand tu as appris qu'on m'avait passé une épée au travers du corps ?

FASHION.

Pourquoi mon cœur aurait-il battu de joie ?

FAT-INGTON.

Parce que c'est le sentiment que j'ai éprouvé quand j'ai su que mon oncle avait reçu une balle dans la tête.

FASHION.

C'était fort mal à vous.

FAT-INGTON.

Pourquoi cela ?

FASHION.

Parce qu'il en avait usé parfaitement bien à votre égard.

FAT-INGTON.

Lui ! il s'en faut de beaucoup, ma foi ! il me laissait mourir

de faim; il m'a fait perdre plus de mille femmes, faute d'un millier de livres sterling.

FASHION.

En ce cas, il vous a épargné bien des marchés de dupe; car une femme qui se vend ne vaut pas l'argent qu'elle coûte.

FAT-INGTON.

Si j'étais un frère cadet, je penserais comme toi.

FASHION.

Vous avez donc rarement aimé?

FAT-INGTON.

Jamais, morbleu!

FASHION.

Pourquoi donc tout ce fracas au sujet d'Amanda?

FAT-INGTON.

Parce que cette femme a une vertu insolente, et j'ai cru qu'il y allait de mon honneur de la séduire.

FASHION.

Fort bien. — (*A part.*) Donnez donc à un pareil drôle dix mille livres sterling de revenu à dépenser! — Mais venons à l'objet qui m'amène. — (*Haut.*) Mon frère, je sais que lorsqu'on vient vous parler d'affaires, et surtout d'argent, on s'expose à être moins bien venu de vous que lorsqu'on vous parle des dames; mais mes nécessités sont telles, que j'espère que vous aurez la patience de m'entendre.

FAT-INGTON.

Plus tes nécessités sont grandes, Tom, moins tu as de chance d'être écouté patiemment. Tu vas me faire sans doute un fort beau discours; mais que je meure si j'ai jamais vu un plus mauvais exorde.

FASHION.

J'en suis fâché.

FAT-INGTON

Je le crois; mais, voyons, expédie-moi promptement ton affaire.

FASHION.

Voilà en deux mots de quoi il s'agit. — Les dépenses occasionnées par mes voyages ont tellement excédé les bornes étroites de mon revenu, que je me suis vu forcé de l'engager pour une somme de cinq cents livres sterling qui est dépensée; si donc vous n'avez pas la bonté de m'aider à racheter ma pension, il ne me reste plus d'autre ressource que de voler sur les grands chemins.

FAT-INGTON.

Ma foi, Tom, si tu veux que je te dise ce que j'en pense, je crois que le métier de voleur de grands chemins est ce que tu as de mieux à faire; car si tu réussis, tu améliores ta position; — si tu es pris, tu n'as plus besoin de rien, et c'est encore une consolation.

FASHION.

Je suis charmé de vous voir cette bonne humeur; j'espère qu'elle vous disposera à m'être favorable.

FAT-INGTON.

Là, voyons, me crois-tu assez fou pour te donner cinq cents livres sterling?

FASHION.

Ce service, je ne le demande pas comme une dette, mon frère; je le recevrai comme une faveur.

FAT-INGTON.

Tu ne demandes pas mieux que de recevoir la somme, n'importe à quel titre! mais, mon cher, les temps sont durs; l'argent est rare; les impôts sont si écrasans; les réparations si exorbitantes; les fermiers si avares de payemens, et les parfums si chers, que, le diable m'emporte, il m'a fallu réduire cet article à une somme de cinq guinées par mois, tant ma pénurie est grande. Juge toi-même, Tom, s'il m'est possible de te sacrifier cinq cents livres.

FASHION.

Si vous ne le pouvez, il me faudra mourir de faim, voilà tout. (*A part.*) Que l'enfer le confonde!

FAT-INGTON.

Tout ce que je puis dire, c'est que tu aurais dû mieux conduire ta barque.

FASHION.

Diantre! si un revenu de dix mille livres sterling ne vous suffit pas, comment voulez-vous que je me tire d'affaire avec deux cents livres?

FAT-INGTON.

Ne te fâche pas, Tom; la colère est la chose du monde qui sied le plus mal — à l'agrément du visage. Vois-tu, je ne veux rien dire qui te chagrine; mais, en cette occasion, je prendrai la liberté de te rappeler qu'un cheval de course exige plus de soins et de dépenses qu'un cheval de carrosse. — La nature a mis une différence entre toi et moi.

FASHION.

Oui, elle vous a fait l'aîné. (*A part.*) Combien je lui en veux pour cela!

FAT-INGTON.

Ce n'est pas tout, Tom.

FASHION.

Qu'y a-t-il donc encore?

FAT-INGTON, *se regardant d'abord, puis regardant son frère.*

Demande au beau sexe!

FASHION.

Eh quoi! fiole d'essence, chat à musc! crois-tu avoir sur moi d'autres avantages que ceux que la fortune t'a donnés?

FAT-INGTON.

Je le crois, sur ma parole.

FASHION.

Par toutes les puissances du ciel et de la terre, tu es le roi des fats!

FAT-INGTON.

Je suis fier d'être à la tête d'un parti si nombreux.

FASHION.

Rien ne pourra-t-il donc te provoquer? — L'épée à la main, lâche!

FAT-INGTON.

Écoute, Tom, je t'ai toujours regardé comme un être stupide, et voilà une des plus grandes stupidités que j'aie vues de ma vie. Ta pauvreté te rend l'existence à charge; tu voudrais me faire une mauvaise querelle afin d'arriver à ma fortune en me donnant un coup d'épée, ou d'en recevoir un toi-même, ce qui mettrait fin à tous tes embarras; mais je tromperai l'un et l'autre calcul; car avec le sang-froid d'un philosophe, et la prudence d'un homme d'état, — je te quitte en laissant ma lame dans le fourreau...

Il sort.

FASHION.

Vraiment! Adieu, mon frère; et toi, conscience, je te défie.— Lory!

Entre LORY.

LORY.

Monsieur?

FASHION.

Grandes nouvelles, Lory; sa seigneurie m'a donné une pilule qui m'a purgé de tous mes scrupules.

LORY.

En ce cas, je respire, et me voilà rassuré ; car je vous dirai que j'ai été en proie à une terrible peur depuis le moment où votre conscience a eu l'impudence de s'ingérer dans votre compagnie.

FASHION.

Sois tranquille, elle n'y viendra plus ; mon frère lui a donné des croquignoles, et moi, je l'ai chassée à coups de pieds. Cours donc à l'auberge, prépare la chaise de poste, et conduis-la sans délai à la porte de madame Laressource.

LORY.

Ainsi, monsieur, vous allez partir en quête de la fortune ?

FASHION.

Sans doute. Pars, vole, Lory.

LORY.

Voilà le plus beau jour de ma vie ; il me semble que j'ai des ailes. Maintenant, je l'espère, on me payera mes gages.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un jardin.

Arrivent LOVELESS et UN DOMESTIQUE.

LOVELESS.

Ma femme est-elle au logis ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur ; voilà une demi-heure qu'elle est sortie.

LOVELESS.

Bien, laisse-moi. (*Le domestique s'éloigne.*) C'est singulier comme cette veuve occupe ma pensée ; — jamais mon cœur ne fut saisi d'une émotion plus soudaine. — Il est étrange que ma femme l'ait choisie entre toutes celles de son sexe pour en faire sa compagne ; mais ce que le destin a voulu, que le destin en réponde, — je ne l'ai point cherché. — Ciel ! elle vient.

Arrive BÉRINTHIA.

BÉRINTHIA.

Qui peut vous donner, monsieur, cet air grave et pensif ? Vous n'êtes point malade, j'espère ?

LOVELESS.

Je me demandais, madame, si je l'étais ou ne l'étais pas ; c'était là ce qui me donnait l'air pensif.

BÉRINTHIA.

C'est donc une question bien difficile à résoudre ? Je croyais

que tout le monde savait à quoi s'en tenir sur la santé du corps, bien que peu de gens connaissent l'état de leur âme.

LOVELESS.

Et si la maladie que je soupçonne est dans l'âme?

BÉRINTHIA.

En ce cas, je me charge de vous donner une recette pour la guérir.

LOVELESS.

Hélas! vous ne savez pas ce que vous entreprenez.

BÉRINTHIA.

Du moins, vous m'avouerez que j'ai cela de commun avec bien des médecins.

LOVELESS.

J'avouerai même que la ressemblance va plus loin encore; car j'ai toute raison de croire que si je me confiais à vos soins vous augmenteriez mon mal.

BÉRINTHIA.

Comment cela?

LOVELESS.

Oh! vous livreriez mon secret à ma femme.

BÉRINTHIA.

Ce serait le moyen de perdre toute ma clientelle.

LOVELESS.

Me promettez-vous le secret?

BÉRINTHIA.

Oui.

LOVELESS.

Jurez-le-moi.

BÉRINTHIA.

J'en jure par la femme.

LOVELESS.

Non, ce serait jurer par ma divinité; jurez par la vôtre, et je vous croirai.

BÉRINTHIA.

Eh bien! donc, je jure par l'homme!

LOVELESS.

Cela me suffit. Écoutez donc le détail de mes symptômes, et donnez-moi votre avis. Voici quels ils ont été d'abord : quand je vous ai vue au théâtre, le premier de vos regards qui tomba sur moi m'alarma vivement, je ne pouvais détourner les yeux du point d'où venait le danger; — je ne cessais de vous regarder jusqu'à en avoir des palpitations; en ce moment même, en me

trouvant si proche de vous, je sens mon mal redoubler, si bien que si vous ne me venez en aide, je vais, sous le feu de votre regard, me consumer et tomber en cendre.

Il lui prend la main.

BÉRINTHIA, *s'éloignant brusquement de lui.*

Mon Dieu, laissez-moi ; c'est un mal contagieux, et je crains de le gagner.

LOVELESS.

Alors nous mourrons ensemble, mon cher ange.

BÉRINTHIA.

Mon Dieu ! quel démon vous possède ! Voyons, laissez-moi ; — quelqu'un vient.

Entre UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, ma maîtresse est de retour, et désirerait vous parler.

LOVELESS.

Dis-lui que j'y vais.

Le domestique s'éloigne.

LOVELESS, *continuant.*

Mais avant que je parte, un verre de nectar pour boire à sa santé.

BÉRINTHIA.

Éloignez-vous, ou, par le ciel, je vous détesterai.

LOVELESS, *l'embrassant.*

En matière amoureuse, le serment d'une femme n'est pas plus sérieux que celui d'un homme.

Il l'embrasse et s'éloigne.

Arrive LE COLONEL TOWNLEY.

BÉRINTHIA, *toussant.*

Hem !

TOWNLEY, *à part.*

Ah ! ah ! qu'y a-t-il donc ? — Bérinthia et Loveless en tête-à-tête ! — Je ne m'étonne plus maintenant de l'indifférence qu'elle a mise à s'excuser auprès de moi ! — O femme achevée ! — Bien ; que Loveless ait l'œil sur sa moitié ; ce ne sera qu'un prêté rendu. — *(Haut.)* Votre serviteur, madame ! Je ne vous demande point comment vous vous portez ; l'incarnat de votre visage me l'annonce.

BÉRINTHIA.

Je n'en ai pas plus que d'ordinaire.

TOWNLEY.

Vos joues sont un peu plus colorées que d'habitude.

BÉRINTHIA.

J'ai marché vite.

TOWNLEY.

Est-ce là tout? Dites-moi, je vous prie, n'est-ce pas M. Loveless qui vient de vous quitter?

BÉRINTHIA.

Oui; nous nous sommes promenés ensemble.

TOWNLEY.

Ah!

BÉRINTHIA.

En vérité, je le trouve fort aimable! — et assurément il y a quelque chose de fort insinuant dans ses manières.

TOWNLEY, *à part.*

Ah! ah! elle n'a pas même la pudeur de dissimuler! — (*Haut.*) Puis-je, madame, sans impertinence, vous importuner d'un petit nombre de questions sérieuses?

BÉRINTHIA.

D'un aussi grand nombre qu'il vous plaira; mais qu'elles soient, je vous prie, aussi peu sérieuses que possible.

TOWNLEY.

N'y a-t-il pas près de deux ans que j'ai pris la liberté de vous faire ma cour?

BÉRINTHIA.

Je ne sais pas combien il y a de temps au juste; — mais j'ai trouvé ce temps terriblement long et ennuyeux.

TOWNLEY.

Pendant cet intervalle, n'ai-je pas eu toute raison de croire que mes assiduités ne vous étaient pas désagréables?

BÉRINTHIA.

A dire vrai, vous avez été extrêmement fatiguant: — et j'avouerai que j'ai été avec vous plus polie que vous ne le méritiez.

TOWNLEY.

Si je suis venu dans cette ville, n'est-ce pas sur le désir exprès que vous m'en avez témoigné, et dans le seul but de vous y rejoindre? — Après m'avoir fait attendre inutilement votre arrivée pendant un mois, avez-vous seulement daigné vous expliquer ou excuser le moins du monde votre conduite?

BÉRINTHIA.

O ciel! justifier ma conduite! — me justifier auprès de vous!

Quelle barbarie! Mais dites-moi, mon cher colonel, qui me parlez d'un ton si sérieux, n'avez-vous rien de plus à ajouter?

TOWNLEY.

Rien, madame; si ce n'est qu'après une telle conduite, ce que je viens de voir à l'instant me surprend moins; il n'est pas étonnant que la femme capable de se jouer des hommages délicats d'un honnête homme soit surprise en tête-à-tête amoureux avec le mari de son amie.

BÉRINTHIA.

C'est vrai; cela n'est pas plus étonnant que de voir cet honnête homme se distraire, en l'absence de la coquette en question, en cherchant à séduire la femme de son ami. O colonel, colonel! ne parlez ni d'honneur ni d'ami, au nom du ciel!

TOWNLEY, *à part.*

Diantre! comment a-t-elle pu se douter de cela? — (*Haut.*) En vérité, madame, je ne comprends pas —

BÉRINTHIA.

Allons, — allons, — vous avez vu que je n'ai pas prétendu faire l'ignorante. Mais voici la dame en question. — Vous ne serez pas fâché sans doute de rester seul avec elle pour vous expliquer.

TOWNLEY.

Oh! madame, cette récrimination est une pitoyable ressource; pour vous montrer combien vous êtes dans l'erreur, je vous demande la permission de refuser le bonheur que vous me proposez. Madame, votre serviteur.

Arrive AMANDA.

Le colonel Townley dit quelques mots à l'oreille d'Amanda et s'éloigne.

BÉRINTHIA, *à part.*

Il s'en tire en habile homme, dans tous les cas, sur ma parole! — Fort bien! De quel air tendre ils se séparent! — (*Haut.*) Eh bien! ma cousine, — j'espère que tu n'as pas grondé ton admirateur de ce qu'il était avec moi. Je t'assure que nous parlions de toi.

AMANDA.

Fi donc, Bérinthia; mon admirateur! Ne sauras-tu donc jamais parler sérieusement?

BÉRINTHIA.

Tu peux prendre ce que je viens de dire au sérieux, si cela te convient; pour ma part, je ne dis que la vérité pure.

AMANDA.

Le sérieux et le plaisant sont tellement mêlés dans ton langage, que je ne sais trop de quelle manière je dois le prendre Je viens de quitter monsieur Loveless ; — peut-être est-ce une imagination que je me fais, mais je crois avoir remarqué dans son air une altération qui m'alarme.

BÉRINTHIA.

Ainsi tu es jalouse ? Est-ce tout ?

AMANDA.

Si c'est tout ! n'est-ce donc rien que la jalousie ?

BÉRINTHIA.

Ce ne serait rien si j'étais à ta place.

AMANDA.

Que ferais-tu ?

BÉRINTHIA.

Je me guérirais.

AMANDA.

Comment ?

BÉRINTHIA.

En me souciant aussi peu de mon mari qu'il se soucie de moi. Écoute, Amanda, tu peux bâtir des châteaux en Espagne, t'agiter, te tourmenter, maigrir, pâlir, enlaidir, tant qu'il te plaira ; apprends de moi cette vérité, c'est qu'aucun homme, pour peu qu'il vaille la peine qu'on fasse sa conquête, n'est, ne fut, ni ne sera fidèle à sa femme.

AMANDA.

Penses-tu réellement qu'il me soit infidèle ? je ne le soupçonnais pas.

BÉRINTHIA.

Si je le pense ! j'en suis sûre.

AMANDA.

Tu en es sûre ?

BÉRINTHIA.

Positivement. — Il est devenu amoureux au spectacle.

AMANDA.

C'est justement cela. — Mais qui peut te l'avoir dit ?

BÉRINTHIA.

Hem ! — Townley. Sans doute que ton mari l'aura pris pour confident.

AMANDA.

O infâme Loveless ! Et qu'est-ce que Townley dit de cela ?

BÉRINTHIA, *à part.*

Bon, bon! Pourquoi cette question? — (*Haut.*) Ce qu'il dit? Beaucoup de mal de Loveless, et de toi les choses les plus tendres du monde.

AMANDA.

Vraiment? — Oh! mon cœur! — Je ne me sens pas bien; — chère Bérinthia, ne me quitte pas un seul instant.

Elles s'éloignent.

SCÈNE III.

Devant la maison de sir Ventru.

Arrivent LE JEUNE FASHION et LORY.

FASHION.

Allons, — voilà notre héritage, Lory, si nous pouvons toutefois en prendre possession. — Ne trouves-tu pas que la résidence de notre famille ressemble beaucoup à l'arche de Noé? On dirait que la plus grande partie des bâtimens est destinée aux oiseaux de l'air et aux bêtes des champs.

LORY.

Je vous en prie, monsieur, ne vous inquiétez pas de la distribution de cet édifice; ayez seulement l'héritière, et qu'ensuite le diable emporte la maison!

FASHION.

Au contraire; ayons la maison, et que le diable emporte l'héritière! — Mais viens, nous n'avons pas de temps à perdre. Frappe à la porte. (*Lory frappe deux ou trois coups.*) Que diable! est-ce qu'ils sont sourds, dans cette maison? — Frappe plus fort.

LORY, *continuant de frapper.*

Je gage, monsieur, que c'est ici un château ensorcelé : nous allons voir tout-à-l'heure paraître le géant armé de sa massue, qui va nous briser la cervelle.

FASHION.

Silence! on vient.

UN DOMESTIQUE, *de l'intérieur.*

Qui est là?

LORY.

Ouvrez la porte, et voyez. — Vous êtes joliment polis, vous autres provinciaux!

LE DOMESTIQUE.

Deux mots seulement sur ce chapitre. — Thomas, l'espingole est-elle amorcée?

FASHION.

Diantre! Parle-leur poliment, Lory, — sinon, en courant après la fortune, nous pourrions bien recevoir chacun une balle dans la tête.

LORY.

Parbleu, monsieur, je crois que vous avez raison. — Holà! monsieur je ne sais qui, — vous plaît-il de nous laisser entrer, ou voulez-vous nous laisser ici plantés pour reverdir?

A l'une des fenêtres paraît UN DOMESTIQUE armé d'une espingole.

LE DOMESTIQUE.

Eh bien! que voulez-vous?

FASHION.

Nous désirerions, avec votre permission, parler à sir Ventru.

LE DOMESTIQUE.

Parler à sir Ventru? — Ce ne sera qu'autant qu'il plaira à sir Ventru de vous entendre.

FASHION.

Ayez la bonté, je vous prie, de vous informer s'il plaît à sir Ventru de nous accorder cette faveur.

LE DOMESTIQUE.

Tenez, voyez-vous, avec de bonnes paroles, il n'est rien qu'on ne fasse. — Ralph, va trouver sir Ventru, et demande-lui s'il lui plaît de recevoir; — chemin faisant, vois la nourrice, afin qu'elle enferme miss Georgette avant que nous n'ouvrions les portes.

FASHION.

Entends-tu cela, Lory?

Arrive SIR VENTRU LOURDOFF, suivi de DOMESTIQUES armés de carabines, de bâtons, de fourches, etc.

LORY, *courant se cacher derrière son maître.*

O mon Dieu, mon Dieu! vous et moi, nous sommes des gens morts.

FASHION, *bas, à Lory.*

Imbécile! tes frayeurs vont nous perdre.

LORY.

Mes frayeurs, monsieur! parbleu, monsieur, je ne crains rien. — (*A part.*) Que ne suis-je plongé jusqu'au menton dans un abreuvoir!

SIR VENTRU.

Quel est celui qui demande à me parler?

FASHION.

C'est moi, monsieur, si votre nom est sir Ventru Lourdoff.

SIR VENTRU.

Monsieur, mon nom est sir Ventru Lourdoff, que vous ayez ou non affaire à moi. Ainsi, vous voyez que je ne rougis ni de mon nom ni de ma figure.

FASHION.

Monsieur, vous n'avez pas lieu d'en rougir, que je sache.

SIR VENTRU.

Monsieur, si vous pouvez en dire autant, je désire savoir qui vous êtes; car jusqu'à ce que je sache votre nom, je ne vous demanderai pas d'entrer dans ma maison; et quand je saurai votre nom, il y a six à parier contre quatre que je ne vous le demanderai pas davantage.

FASHION, *lui remettant une lettre.*

Monsieur, j'espère que vous trouverez dans cette lettre un passeport authentique.

SIR VENTRU.

Vive Dieu ! c'est de madame Laressource! — Je demande mille fois pardon à votre seigneurie. —(*A ses domestiques.*) Allez vite à la maison ; allumez un grand feu de charbon dans le parloir; mettez en place les fauteuils en tapisserie; sortez les flambeaux de bronze, et n'oubliez pas de garnir de laurier les bobêches. — Dépêchez-vous. — (*Se tournant vers le jeune Fashion.*) Mylord, je demande pardon à votre seigneurie. — (*Aux domestiques.*) Allez vite trouver la nourrice; dites-lui de remettre en liberté miss Georgette.

Les domestiques s'éloignent.

SIR VENTRU, *continuant.*

J'espère que votre seigneurie voudra bien excuser le désordre de ma famille : nous ne sommes pas habitués à recevoir tous les jours des personnages aussi importans que votre seigneurie. Où sont, mylord, vos carrosses et vos domestiques?

FASHION.

Monsieur, afin de vous donner ainsi qu'à votre fille une preuve de l'impatience que j'ai de m'unir à vous, j'ai devancé mon équipage, et suis venu en poste avec un seul domestique.

SIR VENTRU.

Votre seigneurie me fait trop d'honneur; c'était exposer votre personne à trop de fatigues et de dangers; mais ma fille fera son possible pour vous en dédommager; et vous pouvez m'en croire, quoique ce soit moi qui le dise, Georgette a des charmes..

FASHION.

Monsieur, j'en suis informé, quoique je ne la connaisse pas personnellement; la renommée lui a rendu justice.

SIR VENTRU.

Mylord, je suis le très-reconnaissant et très-humble serviteur de la renommée. Mylord, ma fille est jeune; —Georgette est jeune, mylord; mais je dois le dire en sa faveur, ce qui lui manque en connaissances, elle l'a en éducation, et elle supplée par sa constitution à ce qui lui manque en âge. Veuillez donc entrer, mylord, veuillez entrer.

FASHION.

Monsieur, je suis à vos ordres.

Ils s'éloignent.

SCÈNE IV.

Un appartement chez sir Ventru Lourdoff.

MISS GEORGETTE se promène à grands pas.

GEORGETTE.

Certes, jamais personne n'a été traitée comme moi. On a beau me regarder comme une sotte, je sais fort bien ce que font les autres filles. Il est fort heureux que j'aie un mari en route, sans quoi je serais fille à épouser le boulanger, oui, le boulanger! Personne ne peut frapper à la porte, qu'aussitôt on ne m'enferme; et on laisse notre chien parcourir la maison librement tout le long du jour.— C'est fort bien.

LA NOURRICE, *de la pièce voisine.*

Miss Georgette! miss! miss! miss! miss Georgette!

Entre LA NOURRICE.

GEORGETTE.

Eh bien! pourquoi faire un pareil tintamare? pourquoi m'assourdir ainsi les oreilles? Ne me laisseras-tu jamais en paix?

LA NOURRICE.

Pourquoi je vous assourdis les oreilles? Il est arrivé quelqu'un qui va vous les assourdir.

GEORGETTE.

Que m'importe qui est arrivé? Qu'ai-je besoin de m'enquérir qui vient ou qui part, aussi long-temps qu'on m'enfermera sous clef dans ma chambre, comme la bière forte dans le caveau?

LA NOURRICE.

Mademoiselle, c'est pour empêcher qu'on ne vous boive avant que vous ne soyez mûre.

GEORGETTE.

Va, ne t'embarrasse pas de cela ; je suis aussi mûre que toi, quoique pas aussi blette.

LA NOURRICE.

Fort bien. J'ai bonne envie de vous enfermer de nouveau, et de ne pas vous laisser voir mylord ce soir.

GEORGETTE.

Mylord ! quoi ! mon mari est arrivé ?

LA NOURRICE.

Oui, certes, il est arrivé ; et je vous assure que c'est un bien bel homme.

GEORGETTE.

Ah ! ma chère nourrice, pardonne-moi encore cette fois, et je ne te fâcherai plus ; non, si cela m'arrive, tu me donneras trois tapes sur le dos, et tu me pinceras la joue jusqu'au sang.

LA NOURRICE.

Ah ! la pauvre enfant ! elle se radoucit maintenant ; elle est pleine de bon naturel ; pleine comme un œuf dans sa coque.

GEORGETTE.

Mais, ma chère nourrice, ne me mens pas ? — c'est bien vrai, n'est-ce pas qu'il est arrivé ?

LA NOURRICE.

Oui, je vous l'assure.

GEORGETTE.

O mon Dieu ! je vais vite mettre mon tour de gorge de dentelle, quand on devrait pour cela m'enfermer pendant un mois.

Elles sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement chez sir Ventru Lourdoff.

Entrent MISS GEORGETTE et LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Eh bien! mademoiselle, comment trouvez-vous votre futur?

GEORGETTE.

O mon Dieu! nourrice, si tu savais comme je suis joyeuse! je puis à peine me contenir!

LA NOURRICE.

Oh! mais n'allez pas vous attacher trop; les hommes, par le temps qui court, détestent la femme qui les aime.

GEORGETTE.

Moi l'aimer! crois-tu donc que je l'aime, nourrice? Bah! je le laisserais se pendre sans difficulté, si j'étais une fois mariée avec lui. Non, ce qui me ravit, c'est de penser au train que je vais mener quand je serai à Londres; car une fois mariée et mylady, je veux être pimpante comme les plus huppées. Oui, et pour cela, l'argent ne me manquera pas, nourrice.

LA NOURRICE.

Ah! c'est ce qui n'est pas certain, mademoiselle; car, bien que ces lords aient de l'argent gros comme eux, je me suis laissé dire qu'ils le donnent tout à des coquines qui se pavanent dans leurs carrosses, pendant que, merci de moi! madame reste chez elle à soupirer et à gémir, sans avoir à sa disposition un écu pour acheter un manuel de piété.

GEORGETTE.

Ah! pour cela, tu es dans l'erreur, nourrice; car, c'est une justice que je dois rendre à mylord, il est large et généreux comme une maison où l'on tient table ouverte à Noël; pas plus tard que ce matin il m'a dit que j'aurais six cents livres sterling par an pour mes épingles; or, s'il me donne six cents livres sterling par an pour acheter des épingles, juge de ce qu'il me donnera pour acheter des jupes.

LA NOURRICE.

Ah! ma chère, il vous trompe impudemment, et il n'est, après tout, qu'un scélérat. Ces beaux messieurs de Londres ont un

jargon qui confondrait une bohémienne ; ce qu'ils appellent des épingles, est un argent destiné à tout vous acheter indistinctement, jusqu'aux cordons de vos souliers ; j'ai même entendu dire que certaines dames, si elles veulent des galans, c'est ainsi qu'on les nomme, sont forcées de s'en procurer avec l'argent de leurs épingles. — Mais je vois sa seigneurie qui s'avance : si j'étais sûre que vous vous conduirez bien, et que vous ne jetterez sur moi, qui vous ai élevée, aucun discrédit, je vous laisserais ensemble.

GEORGETTE.

Je reconnais là ma bonne nourrice ; fais comme tu voudrais qu'on te fît. Laisse-nous ensemble cette fois ; et si je ne me conduis pas en fille bien élevée, puissé-je ne me marier jamais, et mourir vieille fille.

LA NOURRICE.

Eh bien ! pour cette fois, je vais vous laisser libre. Mais si vous me discréditez, —

GEORGETTE.

Ne crains rien.

La nourrice sort.

Entre LE JEUNE FASHION.

FASHION.

Votre serviteur, mademoiselle ; je suis charmé de vous trouver seule, car j'ai quelque chose d'important à vous dire.

GEORGETTE.

Monsieur, — je veux dire, mylord, — vous pouvez me dire ce qu'il vous plaira, je vous répondrai poliment.

FASHION.

Votre réponse est si obligeante, qu'elle m'encourage à vous dire en peu de mots ce que m'inspirent votre intérêt et le mien. Votre père, vous le savez sans doute, a résolu de faire de moi votre heureux époux ; et j'espère obtenir votre consentement pour l'accomplissement de son désir.

GEORGETTE.

Mylord, je n'ai jamais désobéi à mon père, si ce n'est en mangeant des groseilles qui n'étaient pas mûres.

FASHION.

Une fille si excellente sera certainement une admirable épouse. Il me tarde donc que vous m'apparteniez ; et j'espère que, prenant en considération la violence de mon amour, vous n'aurez pas la cruauté de différer mon bonheur aussi long-temps que votre père en a l'intention

GEORGETTE.

Et combien de temps, mylord ?

FASHION.

Tout un siècle, mademoiselle ! une semaine entière.

GEORGETTE.

Mais je croyais que c'était pour demain au saut du lit. C'est très-certainement ce que m'avait dit ma nourrice.

FASHION.

Ce sera pour demain matin, si vous y consentez.

GEORGETTE.

Si j'y consens ? je croyais que je devais vous obéir comme étant mon époux.

FASHION.

Oui, quand nous serons mariés ; jusque là je vous obéirai.

GEORGETTE.

Puisque c'est chacun à notre tour, si cela vous est égal, je vous obéirai maintenant, et une fois mariés, ce sera vous alors qui m'obéirez.

FASHION.

De tout mon cœur. Mais je crois que nous devons mettre la nourrice dans nos intérêts, si nous voulons obtenir la coopération du chapelain.

GEORGETTE.

Nous l'obtiendrons, je vous en réponds ; car il la préfère à son bréviaire, et si on l'en croyait, il passerait son temps à la prêcher.

FASHION.

Eh bien donc, ma chère, si vous voulez l'appeler, nous lui en ferons la demande.

GEORGETTE.

O mon Dieu ! je vais vous dire un moyen d'obtenir d'elle tout ce que vous voudrez.

FASHION.

Quel est-il ?

GEORGETTE.

Dites-lui qu'elle est belle et bien faite, et donnez-lui un écu.

FASHION.

Si ce moyen doit réussir, je lui en donnerai dix.

GEORGETTE.

Oh ! merci de ma vie ! pour la moitié de cette somme, elle vous épouserait vous-même en personne. Je cours la chercher.

Elle sort.

FASHION.

Bon! tout marche à merveille. Voilà une fille rare, sur ma foi. J'en ferai à Londres tout ce que je voudrai.

Entre LORY.

FASHION, *continuant.*

Eh bien, Lory, qu'y a-t-il?

LORY.

Voici, monsieur, — une dépêche de l'ennemi que nous avons interceptée; elle a été apportée par le postillon de votre frère. J'ai reconnu la livrée, je me suis donné pour un domestique de sir Ventru, et on m'a remis la lettre.

FASHION, *après avoir parcouru la lettre.*

Ouais! il mande à sir Ventru qu'il viendra souper chez lui ce soir avec une société nombreuse. Il faut absolument que j'épouse sur-le-champ la demoiselle.

LORY.

Oui, parbleu, monsieur, sur-le-champ; la voici.

Il sort.

FASHION.

Et la vieille Jézabel l'accompagne.

Rentre MISS GEORGETTE, suivie de LA NOURRICE.

FASHION, *continuant.*

Comment vous portez-vous, bonne nourrice? J'ai demandé à votre jeune maîtresse la permission de vous voir, afin de vous remercier personnellement de vos soins bienveillans et des peines que vous avez prises pour son éducation. Veuillez accepter pour le moment ce faible témoignage de ma reconnaissance, et comptez sur de nouvelles marques de bonté, quand j'aurai le bonheur d'être l'époux de mademoiselle.

Il lui donne de l'argent

LA NOURRICE, *à part.*

Sainte mère de Dieu, de l'or! — votre seigneurie est trop bonne. Hélas! la seule chose dont je puisse me vanter, c'est de lui avoir donné de bon lait bien pur, et votre seigneurie en conviendrait comme moi, si vous aviez vu comme la pauvre petite créature profitait, — de quel air elle me regardait, — et comme elle criait et riait dans mes bras.

GEORGETTE, *prenant brusquement la nourrice à part.*

J'ai un mot à te dire. Je t'en prie, nourrice, ne viens pas ici conter de vieilles histoires pour me rendre honteuse devant mon futur. Crois-tu donc qu'un beau gentilhomme de sa sorte

puisse prendre beaucoup d'intérêt aux niaiseries d'un enfant? Si tu veux lui donner bonne opinion de moi, au lieu de lui dire ce que j'ai fait alors, dis-lui plutôt ce que je puis faire maintenant. — (*Haut.*) Vous voudrez bien m'excuser, mylord, si je lui parle bas devant vous; je lui donnais seulement quelques ordres relatifs au service.

FASHION.

Oh! mademoiselle, les affaires doivent passer avant tout; d'ailleurs la qualité de bonne ménagère est une grande recommandation dans une jeune personne.

GEORGETTE.

Dites-moi, mylord, à Londres, les jeunes demoiselles sont-elles bonnes ménagères? raccommodent-elles elles-mêmes leur linge?

FASHION.

Oh! non; elles apprennent à dépenser l'argent, non à l'épargner.

GEORGETTE.

Tiens, il me semble que c'est beaucoup plus amusant; n'est-ce pas, nourrice?

FASHION.

Quand vous serez là-bas, vous ferez comme il vous plaira.

GEORGETTE.

Vraiment? en ce cas, sur ma parole, il me tarde d'y être. — (*A la nourrice.*) Sa seigneurie te demande d'être assez bonne pour permettre que nous soyons mariés demain.

LA NOURRICE.

Demain, mademoiselle?

FASHION.

Vous avez bien raison, nourrice, de vous étonner que mademoiselle demande un aussi long délai. Demain! non, non; c'est aujourd'hui, c'est à l'instant même que je voudrais voir la cérémonie s'accomplir.

GEORGETTE.

Ma foi, très-volontiers.

LA NOURRICE.

Oh! miséricorde, de pire en pire!

FASHION.

Oui! bonne nourrice, il faut que nous soyons mariés à l'instant et en secret; car, puisque toutes les conventions sont arrêtées et signées, pourquoi sir Ventru nous ferait-il attendre huit jours un dîner de noce?

LA NOURRICE.

Mais si on vous marie maintenant, que ferez-vous quand sir Ventru voudra vous marier?

GEORGETTE.

Eh bien, nous nous marierons de nouveau.

LA NOURRICE.

Quoi! deux fois, mon enfant?

GEORGETTE.

Je me marierai autant de fois qu'on voudra; cela m'est bien égal.

LA NOURRICE.

Allons, j'ai le cœur si faible, que je ne puis rien vous refuser: ce que vous voulez sera fait.

GEORGETTE.

En vérité! Ah! mon Dieu, j'en sauterais de joie.

FASHION.

Bonne nourrice, votre complaisance sera récompensée; mais il faut maintenant que vous usiez de votre influence auprès du chapelain pour qu'il nous rende ce service, et alors nous serons tous heureux. Pensez-vous que nous obtiendrons cela de lui?

LA NOURRICE.

Si nous l'obtiendrons? Oui, certes, ou jamais il n'aura rien de moi; il peut y compter.

FASHION.

Je suis charmé de l'entendre; toutefois, pour ajouter à vos moyens de persuasion, faites-lui savoir que je nomme à plusieurs gros bénéfices, et que le premier qui viendra à vaquer sera mis à votre disposition.

LA NOURRICE.

En voilà assez pour lui faire marier tous les couples qu'on voudra, je vous en donne ma parole.

GEORGETTE.

Je t'en prie, nourrice, fais en sorte que lui-même il se marie aussi avec toi; un bon bénéfice lui fera faire la chose.

FASHION.

Allons, nourrice, pendant que vous allez vous entendre avec lui à ce sujet, votre maîtresse et moi nous ferons dans le jardin un tour de promenade.

La nourrice sort.

FASHION, *continuant*.

Venez, mademoiselle; vous ne craignez pas de vous confier seule à ma garde?

Il prend miss Georgette par la main.

GEORGETTE.

Oh! non, mylord; je suis sûre que je n'ai rien à craindre de vous.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Le boudoir d'Amanda.

Entre AMANDA, suivie de sa FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Veuillez seulement me dire, madame, si vous voulez les acheter, oui ou non?

AMANDA.

Oui — non. — Va-t'en, tu m'importunes. Fais ce que tu voudras; je t'en prie, laisse-moi.

La femme de chambre sort.

Entre BÉRINTHIA.

BÉRINTHIA.

Au nom du ciel, qu'as-tu donc?

AMANDA.

Ce que j'ai, Bérinthia? peu s'en faut que je ne sois folle; on me tourmente, on m'excède.

BÉRINTHIA.

Et qui donc?

AMANDA.

Qui pourrait excéder une femme, sinon son mari?

BÉRINTHIA.

Oh! oh! tu en es donc venue là? Encore quelque temps, et tu souhaiteras d'être veuve.

AMANDA.

Je voudrais être tout, hormis ce que je suis! Le lâche, l'ingrat, me traiter ainsi!

BÉRINTHIA.

Eh quoi! t'a-t-il donné de nouveaux motifs d'accuser sa légèreté?

AMANDA.

A chaque instant il m'en donne.

BÉRINTHIA.

Qui sait, Amanda, si tu ne fais pas naître dans le cœur d'une autre les mêmes soupçons douloureux, les mêmes sentimens jaloux que tu éprouves si vivement toi-même?

AMANDA.

A Dieu ne plaise! J'en suis incapable.

BÉRINTHIA.

Es-tu bien sûre qu'il n'y ait pas une femme aussi tendrement attachée à Townley, dont tu t'enorgueillis d'avoir fait la conquête, que tu peux l'être à ton mari?

AMANDA.

J'ai la certitude de n'avoir jamais encouragé ses prétentions.

BÉRINTHIA.

Allons donc! Nul homme raisonnable ne s'obstine à aimer sans encouragement. Pourquoi ne l'as-tu pas traité comme lord Fat-ington?

AMANDA.

Parce qu'il n'a pas porté aussi loin la présomption. Mais laissons là ce sujet. Les hommes sont de véritables énigmes; il n'en est pas de même des femmes. Monsieur Loveless, poussé par un besoin de changement, s'attache momentanément à quelque objet nouveau qu'il prise assurément beaucoup moins que moi.

BÉRINTHIA.

Tu n'en sais rien, ma chère.

AMANDA.

Connaîtrais-tu par hasard la laide créature?

BÉRINTHIA.

Je crois que je m'en doute; mais elle n'est pas du tout laide.

AMANDA.

Elle est donc bien belle?

BÉRINTHIA.

En vérité, je le crois.

AMANDA.

Quoi qu'elle puisse être, j'ai la certitude que ses sentimens pour elle n'ont rien de sérieux, et se bornent à des démonstrations extérieures de galanterie.

BÉRINTHIA, *à part.*

Des démonstrations extérieures de galanterie! Voilà un langage que je ne saurais souffrir. — (*Haut.*) Allons, allons! ne porte pas la confiance trop loin, Amanda; tant que tu autoriseras Townley à penser que ses vues sur toi ne te déplaisent pas, tu n'auras pas le droit de trouver mal que ton mari adresse ailleurs ses hommages; mais voici justement celui dont nous parlons.

Entre LE COLONEL TOWNLEY.

TOWNLEY.

Mesdames, comme j'arrive sans façon, et sans être invité, veuillez, si ma présence est importune, ne pas vous gêner davantage pour me renvoyer.

AMANDA.

Voici bientôt l'heure où Loveless a promis de rentrer; il a parlé d'accepter l'offre de lord Fat-ington, et son invitation à souper chez sir Ventru Lourdoff.

TOWNLEY.

Sa seigneurie m'a également fait l'honneur de m'inviter. Si vous me permettez de vous accompagner, je vous initierai, chemin faisant, à un mystère dans lequel, à notre arrivée, vous devrez jouer un rôle.

AMANDA.

Nous avons encore deux heures devant nous; les carrosses ne sont commandés que pour huit heures, et il n'y a pas cinq minutes de chemin. Si tu m'en crois, ma cousine, nous retiendrons le colonel pour jouer avec nous une partie de piquet, jusqu'à ce que M. Loveless soit rentré.

BÉRINTHIA.

Comme il te plaira, ma chère; mais tu sais que j'ai une lettre à écrire.

TOWNLEY.

Madame, vous savez que je suis à vos ordres, quoique je sois un détestable joueur.

AMANDA.

Oh! vous jouez assez bien pour perdre votre argent, et c'es tout ce qu'il faut aux dames. Ainsi donc, sans plus de cérémonie, passons dans la pièce voisine, et faisons venir des cartes et des flambeaux.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Le boudoir de Bérinthia.

Entre LOVELESS.

LOVELESS.

Allons, — jusque là tout va bien; — j'ai pénétré jusque dans son boudoir, et comme il fait nuit, je pense que personne ne m'aura vu entrer dans la maison. J'ai entendu Bérinthia dire à ma femme qu'elle avait quelques lettres à écrire ce soir avant de se rendre chez sir Ventru Lourdoff, et en effet voici tout ce qu'il faut pour écrire; réunissons tout ce que j'ai d'assurance pour me montrer quand elle viendra; je crois qu'elle m'a donné des encouragemens, et je dois rendre cette justice à mon impudence, j'ai su habilement les mettre à profit. — J'entends une porte s'ouvrir; quelqu'un vient; si c'était ma femme! que diable lui di-

rais-je? — Je crois qu'elle a des soupçons sur mon compte, et, en vérité, je ne mérite pas sa tendresse! Quoi qu'il en soit, je suis décidé à me corriger; mais pas encore. — Ah! Bérinthia! cachons-nous ici jusqu'à ce que j'aie vu dans quelle humeur elle se trouve.

Il entre dans un cabinet.

Entre BÉRINTHIA.

BÉRINTHIA.

Y eut-il jamais une situation plus déplaisante? Rester là assise, et l'entendre à ma face complimenter Amanda! Ils me font tous deux perdre patience. Je ne voudrais pas pour beaucoup que Loveless connût le dépit qu'ils m'ont donné; cependant, je ne puis souffrir qu'ils restent en tête-à-tête; non, — je vais ranger mes papiers et retourner les rejoindre, ne fût-ce que pour les contrarier. (*Elle s'approche du cabinet.*) Mon Dieu, un spectre! un spectre! un spectre! un spectre!

LOVELESS sort du cabinet.

LOVELESS.

Chut, mon ange, je ne suis pas un spectre; mais un homme qui vaut des milliers d'esprits.

BÉRINTHIA.

Comment, monsieur, vous auriez l'insolence, la présomption de — Rentrez, — quelqu'un vient.

Loveless rentre dans le cabinet.

Entre LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

O mon Dieu, madame, qu'y a-t-il donc?

BÉRINTHIA.

O ciel, je viens d'avoir une peur! j'en suis encore tout hors de moi! J'ai cru voir un spectre, et ce n'était qu'une coiffe noire attachée au mur par une épingle. — Tu peux te retirer; — je suis une sotte qu'un rien épouvante.

La femme de chambre sort.

LOVELESS sort du cabinet.

LOVELESS.

Le champ est-il libre?

BÉRINTHIA.

Si le champ est libre? En vérité, je m'étonne de votre assurance.

LOVELESS.

Attendez pour vous étonner que je vous en aie donné des preuves. Mais où est ma femme?

BÉRINTHIA.

Elle joue aux cartes.

LOVELESS.

Avec qui?

BÉRINTHIA.

Avec Townley.

LOVELESS.

En ce cas, nous n'avons rien à craindre.

BÉRINTHIA.

Vraiment? Il y a des maris qui penseraient autrement s'il jouait aux cartes avec leur femme.

LOVELESS.

Et ils auraient raison; mais je suis sûr de la mienne.

BÉRINTHIA.

En vérité? et sans doute qu'elle place en vous une confiance égale. Croyez-vous cependant que si elle venait, elle serait contente de vous trouver ici?

LOVELESS.

Parbleu! vous avez raison. — De crainte qu'elle ne vienne, ne ferions-nous pas bien de passer dans la pièce voisine?

BÉRINTHIA.

Quoi! sans lumière?

LOVELESS.

Avec ou sans lumière, comme il vous plaira.

BÉRINTHIA.

Certes, je vous trouve bien impudent.

LOVELESS.

Allons, permettez que je vous conduise, mon ange.

BÉRINTHIA.

Doucement, doucement; je vous assure que vous vous méprenez sur le compte de votre ange.

LOVELESS.

J'espère que non; car je jure par cette main —

BÉRINTHIA.

Allons, allons, laissez ma main, ou je vous détesterai. — Je vais appeler, sur ma parole.

LOVELESS.

Impossible! vous n'aurez pas cette cruauté-là.

BÉRINTHIA.

Ah! quelqu'un vient. Partez sur-le-champ.

LOVELESS.

Me promettez-vous de revenir si je reste ici?

BÉRINTHIA.

Il ne m'arrivera de ma vie de rester seule avec vous.

LOVELESS.

Mais j'ai quelque chose de particulier à vous dire.

BÉRINTHIA.

Eh bien, avant que nous nous rendions chez sir Ventru, je ferai un tour de promenade sur la pelouse ; si vous aimez le clair de lune, c'est là que vous me trouverez.

LOVELESS.

Sur ma foi, les voilà qui viennent. Je vous prends au mot.

Loveless rentre dans le cabinet.

BÉRINTHIA.

C'est Amanda, sur ma parole. J'espère qu'elle n'aura pas entendu sa voix ; je suis bien décidée cependant à ce qu'elle ait à son tour sa part de jalousie.

Entre AMANDA.

AMANDA.

Bérinthia, pourquoi m'as-tu quittée?

BÉRINTHIA.

J'ai pensé que ma présence vous gênait.

AMANDA.

Depuis ton départ, Townley a essayé de renouveler ses importunités ; il faut que je brise avec lui ; — car je ne puis me décider à informer monsieur Loveless de sa conduite.

BÉRINTHIA.

Oh! non, il faut absolument que monsieur Loveless l'ignore.

AMANDA.

Je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il en fût instruit. Tu m'obligerais, Bérinthia, de vouloir bien parler à Townley sur ce chapitre.

BÉRINTHIA.

Sur ma parole, ce serait pour moi un sujet fort agréable à traiter ; mais viens, retournons là-bas ; tu peux compter que je ne vous laisserai plus seuls, si je puis l'éviter.

Elles sortent.

LOVELESS sort du cabinet.

LOVELESS.

Oh! oh! j'ai appris là de jolies choses! Townley fait la cour à ma femme, et l'on veut m'en faire un secret! Il faut que j'approfondisse ce mystère, — et, par le ciel, si je trouve qu'Amanda

ait le moins du monde — Et moi donc, qu'est-ce que je faisais ici ? — Oh ! ce n'est pas une raison.

La vertu de l'épouse irréprochable et pure
Doit d'un époux coupable effacer la souillure ;
Et plus de belle en belle il promène son cœur,
Plus elle doit rester fidèle à son honneur.

Il sort.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Un jardin. — Il fait nuit. — Clair de lune.

Arrive LOVELESS.

LOVELESS.

Est-ce que par hasard elle se serait moquée de moi ? Je n'attendrai pas beaucoup plus long-temps, car ma femme ne tardera pas à me chercher pour nous rendre au souper auquel nous sommes invités. L'attente est toujours ennuyeuse en diable ; — mais attendre sa maîtresse en retard est ce qu'il y a de pis au monde. — Mais cessons de l'accuser ; la voilà qui s'approche le sourire sur les lèvres ; elle va me payer d'un an d'anxiétés.

Arrive BÉRINTHIA.

LOVELESS, *continuant.*

O Bérinthia, que de tendresses il vous faudra pour vous acquitter envers moi ! si vous aviez tardé cinq minutes de plus, —

BÉRINTHIA.

Vous seriez parti sans doute.

LOVELESS, *à part.*

Elle dit, ma foi, vrai.

BÉRINTHIA.

Et peu s'en est fallu, je vous jure, que je ne vinsse pas du tout. Tout considéré, je pense que vous êtes trop dangereux pour qu'on s'aventure à se jouer à vous ; et comme il est probable que je finirai par me moquer de vous, il vaut mieux, je crois, laisser les choses où elles en sont.

LOVELESS.

Vous ne parlez pas sérieusement, sans doute ?

BÉRINTHIA.

Que puis-je faire de plus pour un homme marié ?

LOVELESS.

Quel surcroît de cruauté de me rappeler mon infortune!

BÉRINTHIA.

Quelle infortune y a-t-il à être l'époux d'une femme aussi charmante qu'Amanda?

LOVELESS.

Je vous accorde tout son mérite, mais—corbleu! voyez ce que c'est que de m'avoir parlé d'elle, ma mauvaise étoile nous l'amène, et Townley l'accompagne.—Je veux les observer.

BÉRINTHIA.

Mon Dieu! nous ferions mieux de nous en aller; car je serai tout aussi embarrassée que vous en sa présence.

LOVELESS.

Si je ne me trompe, je vois Townley s'avancer de ce côté; il faut que j'approfondisse un peu cette affaire!

Il se range à l'écart.

BÉRINTHIA.

Oh! puisque telle est votre intention, je ne serais pas femme si je me laissais surpasser en curiosité.

Elle se met pareillement à l'écart.

Arrive AMANDA.

AMANDA.

Monsieur Loveless qui est de retour, et qui se promène sur la pelouse! je ne souffrirai pas qu'il se promène à une pareille heure, quoiqu'il n'ait d'autre intention, probablement, que de montrer le peu de cas qu'il fait de ma société.—Monsieur Loveless, je désirerais vous parler.—Ah! encore Townley! quelle persécution!

Arrive LE COLONEL TOWNLEY.

TOWNLEY.

Madame, vous paraissez agitée.

AMANDA.

Monsieur, j'ai mes raisons pour cela.

TOWNLEY.

Quel qu'en soit le motif, plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de souffrir pour vous ou de guérir votre mal.

AMANDA.

Votre intervention ne peut qu'ajouter à mon malaise.

TOWNLEY.

Ah! madame, si c'est l'intolérable injure d'un amour méconnu

qui vous fait souffrir, cherchez-en le remède dans la vengeance: songez à la puissance et à la beauté de vos charmes, et évoquez en vous ce sentiment de fierté qui doit être le partage de la femme. Ecartez avec mépris les parjures embrassemens d'un époux. Voyez à vos pieds un sincère adorateur! son dévouement lui donne des droits à votre pitié, bien que son peu de mérite ne lui permette pas d'aspirer à votre amour.

LOVELESS, *à part.*

Oh! oh! voilà de l'éloquence, ma foi!

AMANDA.

Avez-vous bien le front de me parler ainsi? Est-ce là votre amitié pour monsieur Loveless? Vous voulez, je le vois, me forcer à l'instruire de votre trahison.

TOWNLEY.

Quand il le saurait, il n'aurait pas le droit de m'accuser. — Il a mérité ce traitement de ma part, car il n'a pas été plus parjure envers vous que perfide à mon égard.

AMANDA.

A votre égard?

TOWNLEY.

Oui, madame. La personne pour laquelle il délaisse aujourd'hui des charmes dont il n'a jamais été digne, m'appartenait par un droit légitime, et, du moins, je l'ai cru, par son inclination; oui, madame, Bérinthia qui maintenant —

AMANDA.

Bérinthia! impossible!

TOWNLEY.

Si je ne dis pas vrai, puissé-je ne jamais mériter votre attention! C'est une perfide magicienne qui maintenant tient le cœur de votre époux sous son empire.

AMANDA.

Je n'en crois rien.

TOWNLEY.

Au nom de l'amour le plus vrai, ce que je vous dis j'en ai la certitude. Aujourd'hui même je les ai vus ensemble, et j'ai entendu —

AMANDA.

Taisez-vous, monsieur; je ne veux pas écouter de pareilles calomnies. — Vous voudriez par cet impuissant stratagème provoquer mon ressentiment, et, par là, m'engager à prêter l'oreille à vos insidieux discours. Non, monsieur; je crois monsieur Loveless capable d'erreur; mais, j'en ai la conviction, il est inca-

pable de ce que vous lui attribuez, ou je me suis bien grossièrement trompée sur son compte. Quant à Bérinthia, la femme qui est ma parente et mon amie est la dernière que vous auriez dû choisir pour en faire ma rivale : exempte moi-même de tout reproche, je ne croirai jamais qu'on puisse payer l'affection par l'outrage, ou la confiance par l'ingratitude.

TOWNLEY.

Si je ne parviens pas à vous prouver —

AMANDA.

Jamais vous n'en aurez l'occasion. Les dehors hypocrites sous lesquels vous vous êtes d'abord montré à moi ont pu m'en imposer, et me faire croire, jusqu'à un certain point, que vous étiez moins coupable que malheureux ; mais ce dernier et lâche artifice soulève tout à la fois mon ressentiment et mon mépris.

Elle s'éloigne.

TOWNLEY.

Assurément il y a en elle je ne sais quoi de divin ; et elle m'a communiqué un rayon de sa vertu : toutefois me laisserai-je enlever Bérinthia sans compensation ou sans vengeance ? Peut-être n'est-elle pas aussi coupable que je l'ai cru. Je me suis trompé dans l'opinion que je m'étais faite si légèrement de la vertu d'Amanda ; je puis me tromper aussi dans mon blâme à l'égard de Bérinthia. Oui, je l'aime encore ; car je sens que je serais heureux de reconnaître mon erreur.

Il s'éloigne.

Reviennent LOVELESS et BÉRINTHIA.

BÉRINTHIA.

Votre servante, monsieur Loveless.

LOVELESS.

Votre serviteur, madame.

BÉRINTHIA.

Dites-moi, que pensez-vous de tout ceci ?

LOVELESS.

En vérité, je ne sais trop qu'en dire.

BÉRINTHIA.

Ne pensez-vous pas que nous faisons tous deux une assez triste figure ?

LOVELESS.

Passablement sotte, je l'avoue.

BÉRINTHIA.

Et vous serait-il encore possible de donner à Amanda la plus légère cause de chagrin ?

LOVELESS.

Non, cela nous est désormais impossible.

BÉRINTHIA.

Nous! vous n'allez pas prétendre, je l'espère, que j'en aie jamais conçu la pensée?

LOVELESS.

Je vous l'avouerai sincèrement et en conscience, Bérinthia, il y a dans la conduite de ma femme quelque chose qui fait sur moi une impression si forte, que n'était la honte et la crainte de vous nuire dans son esprit, j'irais la trouver à l'instant, je vous jure, lui confesser mon erreur et implorer mon pardon de sa générosité.

BÉRINTHIA.

Je vous en prie, que ce ne soit pas moi qui vous en empêche; en faisant la coquette avec vous, je n'ai eu pour but que de contrarier Townley; je vois qu'il a agi sous la même impression; vous pouvez donc compter que je lui dirai tout.

LOVELESS.

N'en faites rien; je puis lui pardonner sa conduite et n'en garder aucun ressentiment; mais, lui, de quel front osera-t-il me regarder en face?

BÉRINTHIA.

Et vous, de quel front oserez-vous le regarder en face?

LOVELESS.

Lui qui n'a pas craint d'attenter à l'honneur de ma femme!

BÉRINTHIA.

Vous qui n'avez pas craint d'attenter à l'honneur de sa maîtresse! Allons! allons! laissez-vous guider par moi, qui affecte plus de légèreté que je n'en ai, et chassez tout sentiment d'irritation. La promptitude à ressentir une injure est méritoire dans ceux-là seulement qui répugnent à en infliger.

LOVELESS.

Eh bien, je suivrai votre conseil; et quand vous croirez convenable de détromper Townley, puissent vos bonnes qualités le convertir aussi sincèrement que celles d'Amanda m'ont converti moi-même! Quand l'évidence nous arrache le cri de la vérité, la vertu nous apparaît revêtue d'un caractère sacré.

Oh! que ne pouvez-vous, ô femmes!
Lire dans le fond de nos âmes!
Gardez votre vertu pour garder notre amour,
Un lien sacré les rassemble;

Ils ne peuvent vivre qu'ensemble,
Ou tous deux meurent sans retour.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un appartement chez sir Ventru Lourdoff.

Entrent MISS GEORGETTE, LA NOURRICE et LE JEUNE FASHION.

FASHION.

Croyez-moi, l'empressement et la célérité qu'a mis le chapelain m'ont fait plaisir, et lui ont donné des droits à mon éternelle reconnaissance.

GEORGETTE.

Et à la mienne aussi, je vous le promets.

LA NOURRICE.

Je remercie humblement vos seigneuries; puissent vos enfans pulluler autour de vous aussi nombreux que les abeilles dans la ruche !

GEORGETTE.

Parbleu, très-volontiers. — Plus il y en a, mieux cela vaut, n'est-il pas vrai, nourrice ?

Entre LORY.

LORY, *prenant le jeune Fashion à part.*

Un mot, de grâce.

FASHION.

Que diable! qu'as-tu donc?

LORY.

Monsieur, votre fortune est à tout jamais ruinée si vous n'êtes pas marié... Votre frère vient d'arriver avec deux carrosses, six chevaux, vingt laquais et un habit tout cousu d'or. — Jugez de l'impression que cela va faire sur le cœur de votre prétendue.

FASHION.

Est-il à la maison ?

LORY.

Non; on parlemente avec lui à la porte. Fort heureusement sir Ventru le prend pour un imposteur, et je lui ai dit que nous avions déjà eu vent de ce complot.

FASHION.

Très-bien. — (*Se tournant vers miss Georgette.*) Ma chère, mon laquais vient de m'apprendre un incident désagréable; mais ne vous effrayez pas; le coquin trouvera à qui parler. —

Un impudent drôle, ne sachant pas que je suis arrivé ici incognito, a pris mon nom dans l'espoir de vous enlever.

GEORGETTE.

Oh! l'effronté scélérat! il est fort heureux que nous soyons mariés, sans quoi nous courrions risque de ne l'être jamais.

FASHION, *à part.*

La chose est très-probable. — (*Haut.*) Nourrice, allez vite trouver sir Ventru, et empêchez qu'il ne se rende à la porte extérieure avant que je lui aie parlé.

LA NOURRICE.

Si votre seigneurie le permet, ma maîtresse et moi nous irons nous renfermer jusqu'à ce que le danger soit passé.

FASHION.

Ce sera bien vu.

GEORGETTE.

Un moment; je ne veux plus qu'on me renferme maintenant que je suis mariée.

FASHION.

Consentez-y, ma chère, jusqu'à ce que nous nous soyons emparés du scélérat.

GEORGETTE.

Oh! si vous m'en priez, il n'est rien que je ne fasse.

Miss Georgette et la nourrice sortent.

FASHION, *à Lory.*

Écoute; les choses sont en meilleur train que tu ne l'imagines. Le mariage est conclu.

LORY.

Que diable dites-vous?

FASHION.

Pas un mot. — Tout va pour le mieux; — mais sir Ventru l'ignore, et il n'est pas temps encore qu'il en soit informé; je veux payer d'impudence et avoir le plaisir de rejeter sur le compte de sa seigneurie le reproche d'imposture, ce qui, je crois, est facile.

Entre SIR VENTRU LOURDOFF.

FASHION, *continuant.*

Avez-vous jamais, monsieur, ouï parler d'une tentative aussi impudente?

SIR VENTRU.

Jamais, sur ma parole; mais nous lui chatouillerons les côtes, je vous en réponds.

FASHION.

On m'assure, monsieur, qu'il a auprès de lui un grand nombre de gens déguisés en laquais.

SIR VENTRU.

Oui, les drôles sont nombreux, mais nous en sommes venus à bout; il a suffi de quelques décharges en l'air pour mettre tout le régiment en fuite. — Holà, Thomas! amène-nous le prisonnier.

FASHION.

Si vous le permettez, sir Ventru, je crois qu'il sera bon que je ne paraisse pas en présence du drôle, jusqu'à ce qu'on ait vu jusqu'où il porte l'impudence.

SIR VENTRU.

Parbleu, votre seigneurie est une personne avisée; que votre seigneurie veuille donc se retirer.

LORY.

Par le ciel! j'approuve la réserve de mon maître.

Lory et Fashion sortent

Entrent plusieurs domestiques conduisant LORD FAT-INGTON désarmé.

SIR VENTRU.

Voyons, qu'on l'amène, qu'on l'amène.

FAT-INGTON.

Que diantre est-ce que cela signifie, messieurs? Est-ce jour de foire, que vous êtes tous ivres avant souper?

SIR VENTRU.

Ivres, drôles! Voilà parbleu un impudent coquin! Ivre ou à jeun, maraud, je suis magistrat du comté, et je sais comment traiter les vagabonds.

FAT-INGTON.

Les vagabonds!

SIR VENTRU.

Oui, les vagabonds. Voyons, dis-moi qui tu es? Quel est ton nom? Où demeures-tu? Payes-tu l'impôt de la paroisse? Es-tu propriétaire ou tenancier?

FAT-INGTON.

Et pourquoi me fais-tu toutes ces questions impertinentes?

SIR VENTRU.

Parce que je veux que tu y répondes avant que je te relâche, gueux que tu es.

FAT-INGTON.

Dieu m'est témoin que tout ce que je peux répondre, c'est que

tu es un vieux drôle fort extraordinaire, je t'en donne ma parole.

SIR VENTRU.

Si tu insultes à la magistrature, nous saurons comment agir avec toi. Qu'on rédige pour lui sur-le-champ un mandat d'arrêt.

FAT-INGTON.

Un mandat d'arrêt! où diantre veux-tu en venir, vieillard?

SIR VENTRU.

Je voudrais en venir à toi, si ma qualité de magistrat ne me liait les mains, et avec ces deux poings fermés je te briserais les dents et te les ferais avaler.

FAT-INGTON.

Et pourquoi voudrais-tu me défigurer à ce point le visage?

SIR VENTRU.

Pour te punir d'avoir voulu me dérober ma fille, scélérat.

FAT-INGTON.

Te dérober ta fille! je commence à croire que je suis au lit et que je dors, et que tout ceci n'est qu'un rêve. Dis-moi, vieillard, veux-tu me permettre de t'adresser une question?

SIR VENTRU.

Je ne puis te répondre oui ou non que lorsque je saurai en quoi elle consiste.

FAT-INGTON.

Je veux te demander si tu n'as pas écrit à mylord Fat-ington de venir épouser ta fille?

SIR VENTRU.

Oui, parbleu, je le lui ai écrit; et mylord Fat-ington est venu, et il épousera ma fille avant qu'elle soit vieillie d'un jour.

FAT-INGTON.

Allons, donne-moi ta main, beau-père; je savais bien que nous finirions par nous entendre.

SIR VENTRU.

Le drôle a perdu la tête. — Liez-lui les pieds et les mains.

On garrotte lord Fat-ington.

FAT-INGTON.

Ah çа, mon cher, trêve de plaisanterie; ce jeu commence à me fatiguer.

SIR VENTRU.

Garrottez-le, vous dis-je. — Il est fou : du pain et de l'eau, le cachot et le fouet lui rendront peut-être l'usage de sa raison.

FAT-INGTON.

Dis-moi, sir Ventru, en quoi la liberté de mon langage te dé-

plaît-elle, que tu souffres que ces coquins me garrottent les membres comme si j'étais un lapin? — (*A part.*) Parbleu, si je ne me réveille pas, autant que j'en puis juger, il se pourrait bien que ce rêve fût le plus impertinent que j'aie fait de ma vie.

Rentrent MISS GEORGETTE et LA NOURRICE.

GEORGETTE, *s'avançant vers lord Fat-ington.*

Voilà donc celui qui voulait m'enlever? — Pouah! comme il sent le musc! Permettez, mon père, qu'on le traîne dans l'abreuvoir.

FAT-INGTON, *à part.*

Je reconnais celle qui devait être ma femme, à ce trait de tendresse pour son mari.

GEORGETTE.

Dites, mon père, qu'allez-vous faire de lui? — le pendre?

SIR VENTRU.

Pour le moins, ma fille.

LA NOURRICE.

Oui, et c'est encore trop bon pour lui.

FAT-INGTON, *à part.*

Madame la gouvernante, je présume: voilà bien la plus étrange famille auquel un homme de qualité se soit jamais mésallié.

SIR VENTRU.

Où est mylord, ma fille?

GEORGETTE.

Il vient, mon père.

FAT-INGTON, *à part.*

Mylord! Que veut-il dire?

Rentrent LE JEUNE FASHION et LORY.

FAT-INGTON, *continuant.*

Mort de ma vie, Tom! maintenant mon rêve s'explique.

FASHION.

Monsieur, est-ce là le drôle qui voulait m'escamoter votre fille?

SIR VENTRU.

C'est lui-même, mylord; comment le trouvez-vous? ne voilà-t-il pas un joli gaillard pour qu'on le gratifie d'une brillante fortune?

FASHION.

Je vois à sa mise qu'il s'est imaginé de prendre votre fille par les dehors d'un dandy.

GEORGETTE.

Sainte bonne Vierge! Est-ce donc là un dandy? Voyons que je l'examine de nouveau. Comment donc? mais je trouve que ce n'est pas du tout mal un dandy.

FASHION, *à part.*

Si je n'y prends garde, elle va s'amouracher de lui: envoyons-le vite en prison. — (*A lord Fat-ington.*) Monsieur, bien que la nature de votre entreprise indique une faible dose de modestie, vous n'avez pas sans doute le front d'attendre de moi beaucoup de bienveillance?

FAT-INGTON.

Sur ma parole, Tom, tu es un impudent drôle.

LA NOURRICE.

Voyez, le coquin a l'effronterie d'appeler sa seigneurie Tom tout court.

FAT-INGTON.

Mylord Fat-ington, voulez-vous me permettre de dire un mot à part à votre seigneurie?

LA NOURRICE.

Oh! oh! il l'appelle mylord, maintenant. Voyez comme le malheur adoucit la fierté des gens.

GEORGETTE.

Je vous en prie, mylord, ne souffrez pas qu'il vous parle de si près; il pourrait vous emporter l'oreille d'un coup de dent.

FAT-INGTON.

Je ne suis pas tout-à-fait aussi affamé que mylady se l'imagine.—(*Bas, au jeune Fashion.*) Écoute, Tom, je conviens que je ne t'ai pas traité aussi bien que je l'aurais dû; mais j'espère que tu voudras bien me pardonner le passé, et accepter cinq mille livres sterling que je t'offre; — avec cette somme tu mèneras une existence splendide, crois-moi.

FASHION, *bas, à Fat-ington.*

Il est plus facile de prévenir une maladie que de la guérir; le quart de cette somme aurait pu t'assurer la main de ta future; maintenant une somme deux fois plus forte ne saurait te la rendre.

Il s'éloigne de lui.

SIR VENTRU.

Eh bien! que dit-il?

FASHION.

Le drôle m'offrait de l'argent pour le laisser partir.

SIR VENTRU.

Oui, il partira; que le diable l'emporte. — Emmenez-le, constable.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *au jeune Fashion.*

Mylord, il vient d'arriver monsieur Loveless, monsieur le colonel Townley et quelques dames, qui demandent à vous être présentés.

LORY, *bas, à Fashion.*

Monsieur, comment allez-vous vous tirer de là?

FASHION, *bas, à Lory.*

Sois tranquille, ils sont dans le complot. (*Haut.*)—Sir Ventru, ce sont des amis que je voulais vous présenter.

FAT-INGTON.

Tom, tu es bien le plus impudent maraud que la nature ait jamais produit. — Sir Ventru, que je meure si ce ne sont mes amis et connaissances que j'avais invités; ils vont bientôt vous dire si je suis, oui ou non, le véritable lord Fat-ington.

Entrent LOVELESS, LE COLONEL TOWNLEY, AMANDA et BÉRINTHIA.

FASHION.

Messieurs, j'apprécie cette marque d'amitié; je suis charmé de vous voir.

TOWNLEY.

Mylord, nous sommes heureux de venir pour être les témoins du bonheur de votre seigneurie.

LOVELESS.

Votre seigneurie veut-elle nous faire l'honneur de nous présenter à sir Ventru Lourdoff?

AMANDA.

Et nous, à mylady, votre épouse?

FAT-INGTON.

Que Dieu me pardonne, ils s'entendent tous comme larrons en foire.

SIR VENTRU.

Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur; les amis de mylord Fat-ington seront toujours les bien venus de moi et des miens.

FASHION, *à Georgette.*

Ma chère amie, permets-moi de te présenter ces dames.

GEORGETTE.

Mort de ma vie, elles sont si parées et ont un air si cossu, que j'ose à peine les approcher.

AMANDA.

Voilà, par ma foi, une lady bien aimable!

GEORGETTE.

Bien obligée, madame.

BÉRINTHIA.

Et je ne doute pas que bientôt elle ne figure avantageusement dans le beau monde.

GEORGETTE.

Où est ce pays-là?

FASHION.

Vous le saurez bientôt, ma chère.

LOVELESS.

Mais, mylord Fat-ington...

FAT-INGTON.

Monsieur!

LOVELESS.

Ce n'est pas à vous que je parle, monsieur! — (*A Fashion.*) Quel est ce monsieur, je vous prie? Il m'a l'air d'un singulier original.

TOWNLEY.

Pour un personnage aussi bien vêtu, il est dans une position passablement bizarre.

SIR VENTRU.

Ha! ha! ha! voilà donc vos amis et connaissances que vous aviez invités, monsieur l'aventurier?

FAT-INGTON.

Leur impudence me rend muet; je ne sais, en vérité, si désormais, je pourrai encore ouvrir la bouche.

SIR VENTRU, *à Loveless.*

Ce monsieur voulait modestement se faire passer pour lord Fat-ington, et enlever ma fille.

LOVELESS.

Comme ce complot avait des chances de réussite! ha! ha! ha!

FAT-INGTON.

Aussi vrai que Dieu sera mon juge, Loveless, je n'attendais pas cela de toi. Voyons, avoue que tout cela n'est qu'une plaisanterie; dis à sir Ventru que je suis le vrai lord Fat-ington qui faisait hier la cour à ta femme, qu'elle a honoré d'un soufflet, et à qui tu as passé ton épée au travers du corps.

SIR VENTRU.

Comme cela est probable qu'un pair du royaume ira se conduire ainsi!

LOVELESS.

Voyez le singulier drôle, qui prétend déshonorer le titre qu'il a usurpé! mais, sir Ventru, qu'allez-vous faire de lui?

SIR VENTRU.

L'envoyer en prison, assurément, à moins que le futur et sa fiancée ne veuillent lui pardonner.

FAT-INGTON.

Le futur et sa fiancée! Morbleu, sir Ventru, cela me fait mal de vous entendre les appeler ainsi.

GEORGETTE.

Vilain drôle, comment veux-tu donc qu'il nous appelle? chien et chat?

FAT-INGTON.

Non, par ma foi; cela désignerait encore mieux le mari et la femme.

SIR VENTRU.

Voilà, pour un épouseur, un singulier coquin!

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il y a en bas des gens de qualité qui demandent à présenter leurs devoirs à lord Fat-ington.

TOWNLEY, *bas, à Fashion.*

Corbleu! Tom, qu'allez-vous faire maintenant?

FAT-INGTON.

A présent, sir Ventru, vous allez voir des témoins qui, je l'espère, n'ont point été gagnés.

SIR VENTRU.

Paix, drôle! — (*A Fashion.*) Vous convient-il, mylord, qu'on fasse entrer ici vos convives, ou préférez-vous qu'ils nous attendent?

FASHION.

Je crois, sir Ventru, qu'il vaudrait mieux ne pas recevoir encore ici ces visiteurs. (*A part.*) Diantre! tout va se découvrir.

LOVELESS, *bas, à Fashion.*

Avouez tout, avouez tout; nous vous soutiendrons.

FAT-INGTON.

Sir Ventru, j'insiste pour qu'on entende les témoignages de part et d'autre, — et si je ne parviens pas à prouver que ce drôle est un imposteur, —

FASHION.

Je vous en épargnerai la peine, mon frère, en avouant que je ne suis pas ce que j'ai prétendu être. — Sir Ventru, je suis gentilhomme, et je me flatte d'être homme d'honneur; mais je me fais gloire de vous déclarer que je ne suis pas lord Fat-ington.

SIR VENTRU.

Diantre! — Qu'est cela? — Un imposteur! un fripon! Mille bombes! monsieur, si vous n'êtes pas lord Fat-ington, qui diable êtes-vous?

FASHION.

Monsieur, ce que ma condition a de meilleur, c'est que je suis votre gendre; et ce qu'elle a de pire, c'est que je suis le frère de ce noble pair.

FAT-INGTON.

Impudent jusqu'au bout, Dieu me damne!

SIR VENTRU.

Mon gendre! pas encore, je l'espère.

FASHION.

Pardonnez-moi, monsieur; je le suis, grâce à la complaisance de votre chapelain et aux bons offices de cette brave femme.

LORY.

La chose est très-vraie, seigneur. Dans la cérémonie nuptiale, c'est moi qui vous ai remplacé, et la nourrice a tenu lieu du clerc de la paroisse.

SIR VENTRU.

Qu'on m'assomme ce gredin! — Mais parle, Jézabel, qu'est-ce que cela veut dire?

LA NOURRICE.

Hélas! monsieur, veuillez me pardonner; j'ai été dupe dans cette affaire tout aussi bien que vous. Vous ne l'ignorez pas, monsieur, si le dîner de noce avait été prêt, vous auriez consenti à la célébration du mariage.

SIR VENTRU.

Mais comment as-tu osé agir sans me consulter?

LA NOURRICE.

Hélas! si vous aviez vu comme la pauvre enfant me priait et me suppliait; si vous l'aviez vue s'attacher et se suspendre à moi comme le lierre à une vieille muraille, vous avoueriez que moi, qui l'ai nourrie et élevée, je ne pouvais avoir le cœur assez dur pour la refuser.

SIR VENTRU.

Oh! j'en deviendrai fou! Détachez les liens de mylord, coquins que vous êtes!

FAT-INGTON.

Allons, quand nous serons seuls, je ne serai pas fâché de vous complimenter sur le choix de votre gendre, et de vous en dire nettement ma pensée.

GEORGETTE.

Avec tout cela, je ne vois pas, apres tout, lequel des deux sera mon mari.

LOVELESS.

Allons, allons, sir Ventru, un homme de votre intelligence doit comprendre que la colère et les reproches sont impuissans à rien réparer dans une affaire de cette nature.

TOWNLEY.

Croyez-moi, sir Ventru, on vous a donné par stratagème un gendre dont vous avez lieu d'être fier : mon ami Tom Fashion est un honnête garçon, s'il en fut jamais.

LOVELESS.

Oui, certes, et il boira avec vous le plus affectueusement du monde : soyez généreux, mon cher, et pardonnez-leur.

SIR VENTRU.

Jamais. La coquine! —Moi qui voulais la marier à un noble!

FAT-INGTON, *dont on a détaché les liens.*

Maintenant, sir Ventru, que je ne suis plus garrotté, permets-moi de te remercier de la réception extraordinaire qu'on m'a faite dans cette maudite et exécrable maison, et de t'assurer que de tous les bélîtres, de tous les nigauds que j'ai eu le malheur de rencontrer dans ma vie, je veux mourir si tu n'es le plus opiniâtre et le plus fieffé.

SIR VENTRU.

Qu'est cela? Je crois que vous ne valez guère mieux l'un que l'autre.

FAT-INGTON.

Non, sir Ventru, tu reconnaîtras, à ton inexprimable mortification, que je suis le véritable lord Fat-ington, qui allait se déshonorer par son alliance avec un butor; et que tu as marié ta fille à mon frère cadet, qui n'a pas un sou vaillant, et dont tous les titres pourraient tenir dans ta tabatière.

SIR VENTRU.

Maraud! maraud! —Je puis remédier à leur pauvreté si je

veux ; car je suis à même de les rendre aussi riches que ta seigneurie.

FAT-INGTON.

Oui, mon vieux camarade, mais tu ne le feras pas ; car ce serait agir en chrétien, et je veux mourir, si tu n'es un ours mal léché.

SIR VENTRU.

Ventrebleu! encore six paroles comme celles-là, et je leur pardonne à l'instant même.

LOVELESS.

Vive Dieu! sir Ventru, faites-le, et vous n'en serez pas fâché. — Qu'en dites-vous, mesdames?

AMANDA.

Mon bon sir Ventru, donnez votre consentement.

BÉRINTHIA.

Allons, sir Ventru, songez que vous aussi vous avez été jeune.

SIR VENTRU.

Allons, puisqu'il le faut, il le faut; mais qu'on mette à la porte ce lord goguenard, et que du moins je me venge sur quelqu'un. — Mais auparavant, jugez si je suis, oui ou non, un ours mal léché. Tenez, mes enfans, je joins vos mains; quand je serai de meilleure humeur, je vous donnerai ma bénédiction.

LOVELESS.

C'est noblement agir, sir Ventru, et nous vous verrons avant peu danser au baptême de votre petit-fils.

GEORGETTE.

Merci de moi, je ne comprends rien à tout cela. Comment! est-ce que je ne serai pas lady au bout du compte? Eh quoi! tout bonnement madame — Comment se nomme mon mari, nourrice ?

LA NOURRICE.

Fashion, écuyer.

GEORGETTE.

Ah! il est écuyer? Allons, cela vaut toujours mieux que rien.

FAT-INGTON, *à part.*

Prenons un air de philosophe, et montrons à ces gens-là qu'il n'est pas facile de décontenancer un homme de ma qualité. — (*Haut.*) Mon cher Tom, après la tournure que les événemens ont prise, permets-moi de te présenter mes félicitations; je veux mourir, si je ne le fais de bon cœur! tu t'es marié dans une famille d'une grande politesse, d'une élégance de manières peu commune; et ta femme me paraît une dame belle de sa per-

sonne, modeste dans son air, ayant une grande délicatesse de sentimens, et une exquise moralité, ou le diable m'emporte!

GEORGETTE.

Pardienne, mon mari, brisez-lui les os, puisqu'il m'injurie.

FASHION.

Votre seigneurie peut faire bonne contenance et force grimaces si cela lui convient; pour moi, je me console avec la bienveillance de sir Ventru, la main de sa fille, et trois mille livres sterling de revenu.

FAT-INGTON.

Adieu donc, Tom. — Mesdames, je vous baise les mains. — Sir Ventru, je vais quitter ta demeure, ou plutôt ta tanière; mais aussi long-temps que je conserverai l'usage de mes bras, je me rappellerai que tu es un horrible et damné sauvage, Dieu me damne!

Il sort.

SIR VENTRU.

Sur ma parole, il a bien fait de sortir, car l'impatience commençait à me prendre, et il serait arrivé quelque malheur. Allons, si c'est là un lord, je pense, en vérité, que Georgette l'a échappé belle.

TOWNLEY.

Oui, certes, sir Ventru. — Mais j'entends les violons; sa seigneurie, je le sais, les avait commandés.

LOVELESS.

La bouteille et la danse, sir Ventru; venez.

SIR VENTRU.

J'avais oublié la compagnie qui est en bas; allons, il faut nous mettre en joie, danser et boire! Ah! par Saint-Georges, vous ne direz pas que je fais les choses à moitié. Mon gendre m'a tout l'air d'un gaillard qui a le cœur au ventre; nous nous en donnerons ce soir. Laquelle de ces deux dames voudra pour cavalier un vieillard tel que moi? Vive Dieu! je ne me suis senti de ma vie d'aussi joyeuse humeur.

BÉRINTHIA.

Sir Ventru, mon amie et moi nous tâcherons de vous maintenir dans ces bonnes dispositions; vous avez fait une action généreuse, et nos attentions vous sont dues. Si vous êtes à court de divertissemens pour amuser vos convives, nous vous aiderons à leur raconter l'histoire du mariage de votre fille et de la mortification méritée infligée à sa seigneurie, sujet qui ne manquera pas sans doute d'égayer la soirée.

SIR VENTRU.

De tout mon cœur, morbleu; quoique je ne sois pas fort quand il s'agit de conter une longue histoire.

BÉRINTHIA.

Soyez tranquille, nous vous aiderons, si l'histoire est jugée digne d'être racontée; mais soyez certain d'une chose, c'est que toutes les fois que l'envie de plaire est évidente, un auditoire anglais pardonne à l'impuissance en faveur de l'intention.

Ils sortent.

FIN D'UN VOYAGE A SCARBOROUGH.

L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

SIR PÉTRUS AIGREMONT, tuteur de Maria.
SIR OLIVIER SURFACE, baronet opulent ayant fait fortune aux Indes.
JOSEPH SURFACE, } ses neveux.
CHARLES SURFACE, }
VIPÈRE, agent de calomnie et courtier de mensonges.
VERJUS, vieux médisant.
SIR BENJAMIN MORDENTRAITRE, son neveu.
ROLLET, ancien serviteur de la famille des Surface.
MOISE, juif.
LAFLEUR, domestique de Charles Surface.
UN DOMESTIQUE de Joseph Surface.
SANS-SOUCI, } compagnons de table de Charles.
SIR HENRI ROUGEBORD, }
LADY AIGREMONT, femme de sir Pétrus.
MARIA, pupille de sir Pétrus.
LADY DAUBENCOUR, veuve intrigante, entrepreneuse de médisance.
MISTRISS CANDEUR, son amie.
LA FEMME DE CHAMBRE de lady Aigremont.

La scène est à Londres.

LE PORTRAIT.

MISTRISS CREWE,

En lui envoyant la comédie de *l'École de la Médisance.*

Dites-moi, prudes émérites formées à l'école de la médisance, qui savez railler selon les règles, et doctement médire, n'existe-t-il aucun caractère, assez éprouvé, assez connu, assez revêtu de grâce, assez opposé au vôtre, pour que vous-mêmes, aidant à exalter sa gloire, on vous voie lui offrir l'hommage de votre envie, et l'éloge de votre silence ! venez. — Je vais à vos regards présenter un modèle. — Filles de la calomnie, j'en appelle à votre tribunal. Vous déciderez si le portrait que je vais faire est fidèle, ou s'il n'est qu'une folle création de la muse et de l'amour. — Venez, vierges de la critique, modèles de moralité et d'astuce, et vous, matrones dont notre siècle enfant redoute la fé-

rule, dont l'œil lorgnant et le front ridé annoncent une immuable antipathie contre tout ce qui est jeune et beau; circonspectes par calcul, froides par nature, audacieuses et virulentes dans vos fureurs de vieilles filles! — Venez, vous habiles à forger l'histoire scandaleuse, sachant créer des preuves là où les insinuations sont insuffisantes! vous, dont la mémoire exercée, cruellement exacte, n'omet aucune circonstance, le fait seul excepté! Venez, jeunes et vieilles, fières d'être les vivans organes de la diffamation; formez avec mon sujet un éclatant contraste, comme les démons avec les saints, la voix de la calomnie avec l'hymne pieux. Viens, aimable *Amorette*, car c'est sous ce nom qu'une lyre supérieure à la mienne a célébré ta beauté! approche, et, dissimulant sous une céleste rougeur le demi-sourire qui t'échappe, viens avec une grâce timide et un regard qui hésite, offrir le modèle parfait dont je suis fier.—Muse présomptueuse! si tu pouvais seulement offrir d'elle la plus humble esquisse, ou reproduire le moindre de ses charmes; si ton pinceau fortuné pouvait, nous l'offrant sous ses véritables couleurs, donner la plus légère idée de la merveilleuse beauté de ses formes et de ses traits, — les poètes méditeraient tes chants immortels, et Reynolds[1] s'avouerait vaincu par toi dans son art; cet art fait pour ajouter un nouveau lustre au plus bel ouvrage de la nature, au chef-d'œuvre des cieux; capable d'embellir le suave incarnat qui colore la joue de Granby et de rendre plus limpide encore et plus pur le regard de Devon! C'est une tâche difficile que de chanter les louanges d'une beauté dont l'esprit éclairé méprise l'hommage de la flatterie! Mais en louant *Amorette*, on ne saurait mal faire; il n'est pas pour le ciel de louange trop forte, ni de flatterie pour elle! Mais un cruel destin a voulu — qu'elle seule mît en doute notre sincérité, et crût n'avoir point droit à nos éloges; elle qui donne un relief à la mode, et que la parure ne saurait orner, simple par goût et non par négligence, économe de gestes, modeste dans ses mouvemens, prudente sans roideur, et gaie sans pétulance : Amorette n'a point de morgue; elle ne compose point son visage; elle n'affecte pas la fierté sévère d'une *déesse*, ni la démarche d'une *reine*. Le doux charme de ses manières est fait pour captiver, non pour surprendre; il s'harmonise avec l'expression de ses traits; — c'est moins que de la dignité, c'est plus que de la grâce. La nature

[1] Peintre fameux à qui on doit le portrait de Shéridan et de la plupart des hommes célèbres de son epoque.

a mis sur son visage un si pur incarnat! Formée par le ciel pour être admirée de tous, la main divine aurait pu, moins prodigue envers elle, colorer ses joues d'une teinte moins vive, et s'en rapporter, pour y suppléer, à la modestie douce et sacrée dont son cœur est le temple. Mais qui peindra le péril de ses lèvres? Dépouillez-les de leur sourire, — toute parole est encore impuissante à les peindre! L'émotion de l'amour semble les faire mouvoir, bien qu'il lui soit interdit de régler sa parole. Vous qui la voyez parler sans l'entendre, ne vous affligez pas si le son de sa voix n'arrive point à votre oreille. Il vous suffit de voir remuer ses lèvres pour deviner ce qu'elle dit, et pour interpréter leur action. Revêtues de grâce et douées d'expression, il y a un sens dans leur mouvement, une pensée dans leur immobilité! Mais si, charmés et surpris, vous épiez la suave indécision de son regard, si vous cherchez la raison de ces fréquentes éclipses qui ferment ses yeux, et nous dérobent leur clarté,—ah! ne voyez-vous pas Cupidon qui s'y tient embusqué; qui, sentinelle vigilante, dans sa jalouse sollicitude, voile et dévoile tour à tour ces foyers de céleste lumière, trop vive pour que des yeux mortels la supportent sans danger? Si vous allez de vous-même à des périls adorables, n'espérez pas trouver un refuge assuré dans ces fossettes où le pardon semble vous sourire. Quoique son cœur bienveillant ne permette jamais au courroux d'armer son front paisible, j'en jure par l'amour et par ses doux stratagèmes, la merci de ses sourires n'en est que plus fatale. Ainsi charmante, ainsi ornée, et possédant tout l'éclat, toute la beauté qui peuvent échoir en partage à la femme, elle aurait droit d'être éminemment vaine, et la faute en serait à la nature. Et cependant l'aimable *Amorette*, reine par les dons de l'intelligence ainsi que par ses charmes, rejette loin d'elle la vanité; et comme si elle se défiait des ressources de sa beauté, son esprit aiguise encore des dards déjà trop acérés. — Versée dans toutes les connaissances appropriées à son sexe, autant que si Greville ou la Muse avait daigné l'instruire, avide d'apprendre, mais sachant discerner la limite que ne doit point franchir la science d'une femme, dans le domaine de la poésie elle ne serait pas la prêtresse d'Apollon; elle serait plutôt son amante. Sa modestie naïve et sincère s'annonce par une rougeur timide, par un son de voix plein de déférence et de douceur. Dans tout ce qu'elle dit, bien qu'un sens droit s'y montre, domine une légère teinte de cette défiance de soi, qui sied si bien à la femme. Orné de ce charme, combien l'esprit est aimable!

combien gracieuse est la science sous un tel vêtement! La nature de ses talens, le cachet de son esprit, attestent un cœur ardent épuré par la pensée, un penchant à la gaîté, discipliné par la contemplation, un goût pour la plaisanterie, tempéré par la bonté, un mépris pour les choses frivoles, qu'elle s'efforce de cacher, un effroi du talent, qu'elle avoue avec orgueil. — Silence, muse insensée, — termine ici tes chants, et reconnais l'impuissance de tes éloges les plus enthousiastes. Bien que tes faibles accens n'aient pu s'élever à la hauteur de son mérite, vois, tes louanges méritées ont répandu la conviction dans la cohorte envieuse, et jeté un voile de tristesse fatale dans l'empire de la médisance! Vois, toutes les sorcières, le front pâle, la langue paralysée, murmurent leur approbation de tout ce que ton dévouement a chanté; et reconnaissant la justesse des couleurs, la vérité des traits, elles te proclament mon inspiratrice et mon modèle, — ô Crewe!

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un appartement chez lady Daubencour.

LADY DAUBENCOUR, VIPÈRE.

Lady Daubencour est assise devant sa toilette. Vipère prend son chocolat.

LADY DAUBENCOUR.

Et vous dites, monsieur Vipère, que les articles en question ont tous été insérés?

VIPÈRE.

Oui, madame; et comme je les ai copiés de ma main, en déguisant mon écriture, on ne peut soupçonner d'où ils viennent.

LADY DAUBENCOUR.

Avez-vous propagé le bruit de l'intrigue de miss Fragile avec le capitaine Matamore?

VIPÈRE.

Cette affaire est en aussi bon train que votre mylady peut le désirer. Selon toutes les probabilités, cette nouvelle ira aux oreilles de mistriss Ducaquet; et dès lors, vous le savez, la chose est en bonnes mains.

LADY DAUBENCOUR.

Il faut avouer que mistriss Ducaquet a un joli talent et beaucoup de savoir-faire.

VIPÈRE.

Il est vrai, madame ; et j'ajouterai qu'elle a eu dans son temps d'assez jolis succès. A ma connaissance, elle a fait rompre six mariages projetés, fait déshériter trois fils, causé quatre enlèvemens, autant d'accouchemens, six séparations de corps et deux divorces. Je l'ai même plus d'une fois reconnue amenant un tête-à-tête dans un Magazine[1]. de Londres ou de la province entre des gens qui peut-être ne s'étaient vus de leur vie.

LADY DAUBENCOUR.

Elle n'est pas sans talent ; mais elle manque de tact.

VIPÈRE.

C'est très-vrai. — Généralement, l'idée première est bonne ; elle a la langue dégagée et l'invention hardie ; mais ses couleurs sont trop chargées, et son dessin manque de correction. Elle n'a pas cette délicatesse de teinte et ce moelleux dans l'ironie qui distinguent la médisance de mylady.

LADY DAUBENCOUR.

Ah ! Vipère, vous me flattez.

VIPÈRE.

Par le moins du monde. Tout le monde s'accorde à reconnaître que lady Daubencour en fera plus avec une parole ou un regard que d'autres par les plus laborieux efforts, lors même qu'il leur arrive d'avoir pour eux un peu de vérité.

LADY DAUBENCOUR.

Oui, mon cher Vipère ; et je n'aurai pas l'hypocrisie de nier la satisfaction que me cause le succès de mes efforts. — (*Ils se lèvent.*) Blessée moi-même dans ma jeunesse par la langue empoisonnée de la calomnie, depuis cette époque, je l'avoue, ma plus grande jouissance a été de rabaisser la réputation des autres au niveau de la mienne.

VIPÈRE.

Rien de plus naturel. Mais, lady Daubencour, vous m'avez en dernier lieu employé pour une affaire dans laquelle, je l'avoue, il m'est impossible de deviner vos motifs.

LADY DAUBENCOUR.

Vous voulez sans doute parler de mon voisin sir Pétrus Aigremont et de sa famille ?

[1] Les Magazines sont des revues périodiques consacrées à la littérature et aux arts ; tel est, entre autres, le London Magazine.

VIPÈRE.

Précisément. Voilà deux jeunes gens auxquels sir Pétrus a servi en quelque sorte de tuteur depuis la mort de leur père; l'aîné est doué du plus aimable caractère, et jouit d'une excellente renommée; le cadet est le jeune homme le plus dissipé et le plus prodigue du royaume, sans amis, sans réputation : le premier est l'admirateur déclaré de mylady, et l'objet apparent de ses préférences : le second aime Maria, pupille de sir Pétrus, et de l'aveu de tout le monde, il est aimé d'elle. Or, toutes ces circonstances dûment considérées, je ne saurais m'expliquer pourquoi, vous, veuve d'un baronnet de la cité[1], avec un riche douaire, vous n'agréeriez pas les vœux d'un homme aussi bien partagé que monsieur Surface, tant par sa position dans le monde que par la fortune qui doit lui revenir un jour; et plus encore pourquoi vous mettez un tel empressement à détruire l'attachement mutuel qui existe entre son frère Charles et Maria.

LADY DAUBENCOUR.

Je vais vous expliquer ce mystère. Vous saurez que l'amour n'entre pour rien dans mes rapports avec monsieur Surface.

VIPÈRE.

En vérité!

LADY DAUBENCOUR.

L'objet réel de son attachement, c'est Maria, ou plutôt sa fortune; mais voyant dans son frère un rival préféré, il s'est vu dans la nécessité de masquer ses prétentions, et de recourir à mon assistance.

VIPÈRE.

Mais je n'en suis que plus étonné que vous vous intéressiez à son succès.

LADY DAUBENCOUR.

Mon Dieu! que vous avez l'entendement dur! Me pouvez-vous soupçonner la faiblesse que, jusqu'ici, par un sentiment de pudeur, j'ai caché à tont le monde, et même à vous? Faut-il vous l'avouer? Charles, ce libertin, ce prodigue, ruiné de fortune et de réputation, c'est pour lui que je déploie tant d'anxiété et d'acharnement, et pour l'obtenir il n'est rien que je ne sois prête à sacrifier.

VIPÈRE.

A la bonne heure; maintenant votre conduite paraît consé-

[1] C'est-à-dire, qui devait au commerce sa fortune et son importance sociale. La cité de Londres est exclusivement le théâtre des transactions commerciales.

quente. Mais comment en êtes-vous venus, monsieur Surface et vous, à vous faire des confidences aussi intimes?

LADY DAUBENCOUR.

Dans notre intérêt mutuel. Voilà long-temps que je l'ai deviné. Je le connais pour un homme artificieux, égoïste et méchant, — en un mot, pour un scélérat sentimental; tandis que dans l'opinion de sir Pétrus et de tous ceux qui le connaissent, il passe pour un jeune prodige de prudence, de bon sens et de bienveillance.

VIPÈRE.

Oui; sir Pétrus assure qu'en Angleterre il n'a pas son égal, — et surtout, il le loue d'être un homme sensible.

LADY DAUBENCOUR.

C'est vrai; et grâce à sa sensibilité et à son hypocrisie, il est parvenu à mettre entièrement sir Pétrus dans ses intérêts en ce qui concerne Maria; quant au pauvre Charles, il n'a pas un seul ami dans la maison; mais je crains bien qu'il n'en ait un puissant dans le cœur de Maria; et c'est contre elle qu'il nous faut diriger nos batteries.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Surface.

LADY DAUBENCOUR.

Faites monter.

Le domestique sort.

LADY DAUBENCOUR, *continuant.*

Il vient habituellement à cette heure. Je ne m'étonne pas qu'on me le donne pour adorateur.

Entre JOSEPH SURFACE.

JOSEPH SURFACE.

Ma chère lady Daubencour, comment vous portez-vous aujourd'hui? — Monsieur Vipère, votre très-humble.

LADY DAUBENCOUR.

Vipère me raillait à l'instant même de notre attachement mutuel; mais je l'ai instruit de nos vues véritables; vous savez combien il nous a été utile. Nous pouvons nous fier à lui en toute assurance.

JOSEPH SURFACE.

Madame, il m'est impossible de suspecter un homme aussi intelligent, aussi éclairé que monsieur Vipère.

LADY DAUBENCOUR.

Trève de complimens maintenant; mais dites-moi quand vous avez vu votre bien-aimée Maria, ou, ce qui est plus important pour moi, votre frère.

JOSEPH SURFACE.

Je n'ai vu ni l'un ni l'autre depuis que je vous ai quittée; mais je puis vous apprendre qu'ils ne se voient jamais. Quelques-uns de vos contes ont produit sur Maria un excellent effet.

LADY DAUBENCOUR.

Ah! mon cher Vipère! le mérite de ceci vous appartient. — Mais la position de votre frère continue-t-elle à s'empirer?

JOSEPH SURFACE.

D'heure en heure. On m'a dit qu'hier il y a eu chez lui une nouvelle saisie. En un mot, sa dissipation et sa prodigalité dépassent toutes les bornes.

LADY DAUBENCOUR.

Pauvre Charles!

JOSEPH SURFACE.

C'est vrai, madame; malgré ses vices on ne peut s'empêcher de le plaindre. Pauvre Charles! Je voudrais, je vous l'assure, qu'il fût en mon pouvoir de lui rendre quelque signalé service : car l'homme qui ne sait point compatir aux infortunes d'un ami, lors même que son inconduite les lui aurait attirées, cet homme-là mérite —

LADY DAUBENCOUR.

Mon Dieu! voilà que vous allez faire de la morale; vous oubliez que vous êtes avec des amis.

JOSEPH SURFACE.

Pardieu, c'est vrai! — Je mettrai cette phrase-là en réserve pour le moment où je verrai sir Pétrus. — Quoi qu'il en soit, c'est certainement un acte de charité que de soustraire Maria à un tel libertin, qui, s'il doit être corrigé, ne peut l'être que par une personne de la supériorité de talent et d'intelligence de mylady.

VIPÈRE.

Je crois, lady Daubencour, que j'entends venir du monde; je vais aller copier la lettre dont je vous ai parlé. — Monsieur Surface, votre très-humble.

JOSEPH SURFACE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

Vipère sort.

JOSEPH SURFACE, *continuant.*

Je suis fâché, lady Daubencour, de vous voir continuer votre confiance à ce drôle.

LADY DAUBENCOUR.

Pourquoi cela?

JOSEPH SURFACE.

Je l'ai récemment surpris en conférences fréquentes avec le vieux Rollet, l'ancien intendant de mon père, et qui, vous le savez, n'a jamais eu beaucoup d'amitié pour moi.

LADY DAUBENCOUR.

Et vous le croyez capable de nous trahir?

JOSEPH SURFACE.

Rien n'est plus probable. Croyez-moi, lady Daubencour, ce drôle n'a pas assez de vertu pour rester fidèle même à sa propre scélératesse. — Ah! Maria!

Entre MARIA.

LADY DAUBENCOUR.

Maria, ma chère, comment vous portez-vous? — Qu'avez-vous donc?

MARIA.

Ah! c'est ce galant insupportable, sir Benjamin Mordentraître, qui vient d'arriver chez mon tuteur, accompagné de Verjus, son oncle odieux; je me suis évadée, et suis accourue ici pour éviter leur présence.

LADY DAUBENCOUR.

Est-ce tout?

JOSEPH SURFACE.

Si mon frère Charles avait été avec eux, mademoiselle, peut-être n'auriez-vous pas été si alarmée.

LADY DAUBENCOUR.

Allons, vous êtes trop sévère; car Maria, j'en suis certaine, savait que vous étiez ici. — Mais, ma chère, que vous a fait sir Benjamin pour que vous l'évitiez ainsi?

MARIA.

Oh! ce n'est pas pour ce qu'il a fait, mais pour ce qu'il a dit: sa conversation est une satire permanente contre toutes les personnes de sa connaissance.

JOSEPH SURFACE.

Oui; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'on ne gagne rien à ne le pas connaître. — Car il vous calomniera un inconnu tout aussi

volontiers que son meilleur ami; et son oncle Verjus ne vaut pas mieux que lui.

LADY DAUBENCOUR.

Allons, il faut lui passer quelque chose. — Sir Benjamin est bel esprit et poète.

MARIA.

J'avoue, pour ma part, madame, que l'esprit perd tout son prix à mes yeux, quand la méchanceté l'accompagne. — Qu'en pensez-vous, monsieur Surface?

JOSEPH SURFACE.

Certainement, mademoiselle; sourire d'une plaisanterie qui enfonce un poignard dans le cœur d'autrui, c'est se rendre coupable au premier chef du mal ainsi produit.

LADY DAUBENCOUR.

Bah! il n'y a pas moyen d'être spirituel sans un peu de méchanceté : la malice est au bon mot ce qu'est la barbe à l'hameçon; elle le fait mordre. — Qu'en pensez-vous, monsieur Surface?

JOSEPH SURFACE.

Assurément, madame; une conversation où l'on n'admet point l'esprit de raillerie paraîtra toujours ennuyeuse et insipide.

MARIA.

Je ne discuterai pas jusqu'à quel point la médisance est permise; mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans un homme elle doit toujours provoquer le mépris. Nous avons l'orgueil, l'envie, la rivalité, et mille petits motifs de nous déprécier mutuellement; mais un homme capable de calomnier une femme doit avoir lui-même la couardise d'une femme.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, mistriss Candeur est en bas, et si mylady peut la recevoir, elle descendra de carrosse.

LADY DAUBENCOUR.

Priez-la d'entrer.

Le domestique sort.

LADY DAUBENCOUR, *continuant.*

Enfin, Maria, voilà un caractère de votre goût; car bien que mistriss Candeur soit un peu bavarde, on s'accorde à dire que c'est le meilleur naturel et la meilleure femme du monde.

MARIA.

Oui, sa grossière affectation de bonté et de bienveillance fait plus de mal que la méchanceté directe du vieux Verjus.

JOSEPH SURFACE.

Effectivement, c'est vrai, lady Daubencour. Quand j'entends s'élever un orage contre la réputation de mes amis, je ne la crois jamais plus en péril qu'alors que mistriss Candeur prend en main leur défense.

LADY DAUBENCOUR.

Chut! la voici.

Entre MISTRISS CANDEUR.

MISTRISS CANDEUR.

Ma chère lady Daubencour, comment vous êtes-vous portée depuis un siècle que je ne vous ai vue? — Monsieur Surface, quelles nouvelles avez-vous apprises? — Quoique après tout cela ne m'importe guère; car on n'entend partout que médisances.

JOSEPH SURFACE.

C'est bien vrai, madame.

MISTRISS CANDEUR.

O Maria, mon enfant! — tout est-il rompu entre vous et Charles? — ses prodigalités, je présume, — en ville, c'est le sujet de toutes les conversations.

MARIA.

Je suis fâchée, madame, que la ville ne sache pas mieux employer son temps.

MISTRISS CANDEUR.

C'est vrai, mon enfant, c'est vrai; mais il n'y a pas moyen d'empêcher les gens de parler; j'ai été, je l'avoue, affligée de l'entendre, comme aussi je l'ai été d'apprendre de la même source que votre tuteur, sir Pétrus, et lady Aigremont, ne se sont pas, depuis peu, accordés aussi bien qu'on eût pu le désirer.

MARIA.

C'est une grande impertinence aux gens de se mêler ainsi des affaires d'autrui.

MISTRISS CANDEUR.

C'est vrai, mon enfant! — Mais qu'y faire? — il n'y a pas moyen de l'empêcher. Par exemple, pas plus tard qu'hier, j'ai appris que mistriss Courtleschamps a pris la fuite avec lord Clinquant Papillon. — O mon Dieu! il ne faut pas faire attention à ce qu'on entend; quoique, à vrai dire, je tienne cette nouvelle de bonne source.

MARIA.

Tous ces on dit sont on ne peut plus scandaleux.

MISTRISS CANDEUR.

Sans aucun doute, mon enfant, — c'est honteux, honteux! Mais quoi! le monde est si enclin à la satire! pas une réputation n'en réchappe. — Qui jamais, par exemple, aurait pu croire votre amie, miss Prude, capable d'une indiscrétion? Eh bien! on a la méchanceté de dire que la semaine dernière son oncle l'a arrêtée au moment où elle montait dans la malle-poste d'York avec son maître de danse.

MARIA.

Ce bruit-là, j'en réponds, n'a aucun fondement.

MISTRISS CANDEUR.

Pas le moindre, j'en suis sûre; pas plus probablement que le bruit qui a couru le mois dernier relativement à l'affaire de mistriss Festino avec le colonel Cassino; — quoique, assurément, cette affaire n'ait jamais été bien éclaircie.

JOSEPH SURFACE.

La licence d'invention que s'arrogent certaines gens est véritablement monstrueuse.

MARIA.

C'est vrai; mais, à mon sens, ceux qui répètent de tels bruits ne sont pas moins coupables.

MISTRISS CANDEUR.

Sans aucun doute; les colporteurs de propos mensongers ne valent pas mieux que ceux qui les inventent, — c'est un vieil adage, et qui est très-vrai. Mais, comme je le disais tout-à-l'heure, qu'y faire? Pouvez-vous empêcher les gens de parler? Aujourd'hui mistriss Ducaquet m'a assurée que monsieur et mistriss Lunedemiel étaient enfin devenus mari et femme, comme le reste de leurs connaissances. Elle m'a aussi donné à entendre qu'une certaine veuve, qui demeure dans la rue à côté, est délivrée de son hydropisie et a recouvré sa taille de la manière la plus surprenante. En même temps, miss Babil, qui était là, nous a affirmé que lord Bufle avait surpris sa femme dans une maison assez mal famée; et que sir Henri Bouquet et Tom de Laflânerie devaient mesurer leurs épées par suite d'une provocation de la même nature. — Mais, mon Dieu, croyez-vous que je sois femme à répéter ces propos? — Non, non; comme je le disais tout-à-l'heure, ceux qui les colportent ne valent pas mieux que ceux qui les inventent.

JOSEPH SURFACE.

Ah! mistriss Candeur, que tout le monde n'a-t-il votre indulgence et votre bon naturel!

MISTRISS CANDEUR.

Je vous avoue, monsieur Surface, que je ne puis souffrir d'entendre mal parler des absens ; et quand il s'élève des présomptions fâcheuses contre des gens de ma connaissance, je me plais toujours à donner aux choses l'interprétation la plus favorable. (*Lady Daubencour et Maria s'éloignent à quelques pas.*) — A propos, j'espère qu'il n'est pas vrai que votre frère soit complètement ruiné ?

JOSEPH SURFACE.

Je crains bien, madame, que sa position ne soit effectivement fort critique.

MISTRISS CANDEUR.

Ah ! c'est ce que j'ai entendu dire ; — mais dites-lui de ne pas se chagriner ; presque tout le monde en est là. — Lord Fluet, sir Thomas Cassé, et monsieur Aigrefin, ont tous dégringolé cette semaine, à ce que j'ai entendu dire ; de sorte que si Charles est ruiné, il verra la moitié de ses connaissances dans la même passe ; et cela, vous le savez, est une consolation.

JOSEPH SURFACE.

Sans aucun doute, madame, — c'en est une très-grande.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Verjus, et sir Benjamin Mordentraître.

Le domestique sort.

LADY DAUBENCOUR.

Vous voyez, Maria, que votre adorateur vous poursuit ; il est impossible que vous lui échappiez.

Entrent VERJUS et SIR BENJAMIN MORDENTRAITRE.

VERJUS.

Lady Daubencour, je vous baise les mains. — Mistriss Candeur, je ne pense pas que vous connaissiez mon neveu, sir Benjamin Mordentraître ! Parbleu, madame, c'est un garçon d'esprit, et, qui plus est, un poète. N'est-ce pas, lady Daubencour ?

SIR BENJAMIN.

De grâce, mon oncle.

VERJUS.

Pardieu, rien de plus vrai. En fait de rébus et de charades, je parierais pour lui contre le plus habile rimeur du royaume. — (*A lady Daubencour.*) Mylady connaît-elle l'épigramme qu'il a composée la semaine dernière, à propos des plumes de lady

Frisure, qui avaient pris feu? — Benjamin, récitez-nous cela, ou bien la charade que vous avez improvisée au cercle de mistriss Jendors. Voyons; — mon premier est le nom d'un poisson, mon second, est celui d'un amiral célèbre, et —

SIR BENJAMIN.

Mon oncle, — de grâce.

VERJUS.

En vérité, madame, vous seriez étonnée de voir combien il est expert dans ces choses-là.

LADY DAUBENCOUR.

Je m'étonne, sir Benjamin, que vous ne publiiez jamais rien.

SIR BENJAMIN.

A dire vrai, madame, rien de plus vulgaire que de faire imprimer. Comme mes petites productions se composent principalement de satires et d'épigrammes sur telle ou telle personne, je leur assure une circulation beaucoup plus étendue, en en donnant confidentiellement des copies aux amis des parties intéressées. — (*A Maria.*) Au reste, j'ai quelques élégies amoureuses, qui n'attendent qu'un sourire d'approbation de mademoiselle pour être offertes au public.

VERJUS.

Par le ciel, mademoiselle, elles vous immortaliseront; — vous irez à la postérité comme la Laure de Pétrarque, ou la Sacharissa de Waller.

SIR BENJAMIN.

Oui, mademoiselle, je pense qu'elles vous plairont alors que vous les verrez figurer dans un magnifique in-quarto où le texte serpentera entre deux vastes marges, comme un petit ruisseau dans une large prairie. — Vive Dieu! on n'aura jamais rien vu dans ce genre de plus élégant.

VERJUS.

C'est très-vrai, mesdames. — (*A miss Candeur.*) Savez-vous la nouvelle?

MISTRISS CANDEUR.

Quelle nouvelle, monsieur? vous voulez parler sans doute du bruit qui court au sujet de —

VERJUS.

Non, madame, ce n'est pas de cela. — Miss Prude est sur le point d'épouser son laquais.

MISTRISS CANDEUR.

Impossible!



VERJUS.

Demandez plutôt à sir Benjamin.

SIR BENJAMIN.

C'est vrai, madame; tous les préparatifs sont faits, et la livrée de noce est déjà commandée.

VERJUS.

Oui; et on prétend qu'il y avait pour cela des raisons pressantes.

LADY DAUBENCOUR.

J'en avais déjà entendu quelque chose.

MISTRISS CANDEUR.

C'est impossible, — et je m'étonne qu'on puisse ajouter foi à un tel conte à propos d'une personne aussi prudente que miss Prude.

SIR BENJAMIN.

Oh! mon Dieu, madame, c'est justement pour cela qu'on y a cru sur-le-champ. Elle avait toujours montré tant de circonspection et de réserve, que tout le monde s'est dit qu'elle avait pour tenir cette conduite prudente des raisons particulières.

MISTRISS CANDEUR.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un propos médisant est aussi fatal aux personnes prudentes de sa sorte, que l'est généralement une fièvre aux constitutions les plus solides. Mais il est des réputations maladives qui sont toujours souffrantes, et qui cependant survivent à la robuste renommée de cent prudes.

SIR BENJAMIN.

C'est vrai, madame, — il est des valétudinaires de réputation, aussi bien que de constitution, qui, connaissant leur côté faible, évitent jusqu'au moindre souffle d'air, et suppléent à force de soins et de précautions à la santé qui leur manque.

MISTRISS CANDEUR.

Oui, mais ce bruit peut n'avoir pas le moindre fondement : vous savez, sir Benjamin, qu'il suffit souvent de circonstances bien légères pour donner lieu aux propos les plus injurieux?

VERJUS.

C'est vrai, madame, sur ma parole. — Vous a-t-on conté comment l'été dernier, à Cambridge, miss Flûtée a perdu à la fois son amant et sa réputation? — Vous vous le rappelez, sir Benjamin?

SIR BENJAMIN.

Oh! certainement, c'est bien la circonstance la plus bizarre.

LADY DAUBENCOUR.

Contez-nous cela, je vous prie.

VERJUS.

Un soir, dans le cercle de mistriss Ponto, la conversation tomba sur la manière d'élever dans le pays les moutons de la nouvelle Écosse. — « J'en ai vu des exemples, » — dit une jeune personne de la société, — « car miss Lætitia Flûtée, ma cousine germaine, avait une brebis de la nouvelle Écosse qui a mis au monde deux jumeaux. » — « Quoi donc ! » s'écria la comtesse douairière Vertigo, qui, vous le savez, est sourde comme un pot, — « est-ce que miss Flûtée est accouchée de deux jumeaux ? » Cette méprise, comme vous pouvez bien le penser, souleva un rire général. Quoi qu'il en soit, ce bruit circulait le lendemain; au bout de quelques jours, la ville entière croyait fermement que miss Lætitia Flûtée était accouchée d'un garçon et d'une fille; et une semaine ne s'était pas écoulée, que vous rencontriez des gens qui se faisaient fort de vous nommer le père des enfans, et la ferme où ils avaient été mis en nourrice.

LADY DAUBENCOUR.

Voilà qui est étrange !

VERJUS.

Rien n'est plus positif, je vous assure. — Mon Dieu, monsieur Surface, est-il vrai, dites-moi, que votre oncle sir Olivier soit en route pour revenir en Angleterre?

JOSEPH SURFACE.

Non pas que je sache, monsieur.

VERJUS.

Il a fait un long séjour aux Indes. Je pense que vous n'avez conservé de lui qu'un bien faible souvenir ? — A son retour, ce sera fort triste pour lui d'apprendre comment votre frère s'est conduit.

JOSEPH SURFACE.

Assurément, monsieur, la conduite de Charles a été imprudente; j'espère toutefois qu'aucun rapporteur officieux n'a encore prévenu sir Olivier contre lui; il peut se corriger.

SIR BENJAMIN.

Il le peut, sans aucun doute; pour moi, je ne l'ai jamais cru aussi dénué de principes que certaines gens le disent; et quoiqu'il ait perdu tous ses amis, on m'assure que personne n'est en meilleure réputation auprès des juifs.

VERJUS.

Parbleu, mon neveu, c'est très-vrai; si la vieille Juiverie [1] formait une section municipale, je suis persuadé que Charles en serait l'alderman; — nul n'y est plus populaire, par Dieu! on dit qu'il paye à lui seul plus d'annuités que la tontine d'Irlande; et que toutes les fois qu'il est malade, on prie pour le rétablissement de sa santé dans toutes les synagogues.

SIR BENJAMIN.

Et cependant, personne ne mène un train de vie plus splendide. On assure que lorsqu'il donne à dîner à ses amis, il a toujours à sa table une douzaine de ses répondans, une vingtaine de créanciers dans son antichambre, et un recors derrière la chaise de chaque convive.

JOSEPH SURFACE.

Cela peut être pour vous un sujet de plaisanterie, messieurs; mais vous ne craignez pas de blesser la susceptibilité d'un frère.

MARIA.

Leur méchanceté est intolérable.— Lady Daubencour, je vous souhaite le bonjour; je ne me sens pas bien.

Elle sort.

MISTRISS CANDEUR.

O mon Dieu! avez-vous vu comme elle a changé de couleur?

LADY DAUBENCOUR.

Veuillez la suivre, mistriss Candeur; peut-être aura-t-elle besoin de votre assistance.

MISTRISS CANDEUR.

De tout mon cœur, madame. Pauvre fille, qui sait dans quel état elle se trouve?

Elle sort.

LADY DAUBENCOUR.

Ce n'est autre chose que le déplaisir que lui ont fait éprouver les réflexions dont Charles a été l'objet, et cela malgré la brouille qui existe entre eux.

SIR BENJAMIN.

Le penchant de la jeune personne est manifeste.

VERJUS.

Mais, Benjamin, ce n'est pas une raison pour que vous renonciez à sa recherche: suivez-la, et ramenez sa bonne hu-

[1] C'est le nom d'une rue de la Cité, habitée autrefois par les riches usuriers juifs. La cité est divisée en *wards* ou sections, comme Paris en arrondissemens. Chaque *ward* élit un *alderman* ou membre du conseil municipal.

meur; récitez-lui quelques-uns de vos vers. Venez, je vous aiderai.

SIR BENJAMIN.

Monsieur Surface, je n'ai pas eu l'intention de vous blesser; mais je vous assure que votre frère est complètement ruiné.

VERJUS.

Parbleu, aussi ruiné qu'on peut l'être. — Il ne pourrait emprunter une guinée.

SIR BENJAMIN.

Et on prétend que tous ses effets mobiliers sont vendus.

VERJUS.

J'ai vu quelqu'un qui a eu occasion d'aller chez lui. — Il n'y reste absolument rien, sinon quelques bouteilles vides auxquelles on n'a pas fait attention, et les portraits de famille, qui, m'a-t-on dit, sont enchâssés dans la boiserie. —

SIR BENJAMIN.

En outre, j'ai été fâché d'entendre tenir sur son compte des propos peu flatteurs.

VERJUS.

Oh! il est certain qu'il a fait bien des choses peu honorables.

SIR BENJAMIN.

Mais comme c'est votre frère, —

VERJUS.

Nous vous conterons tout cela une autre fois.

Verjus et sir Benjamin sortent.

LADY DAUBENCOUR, *riant*.

Ha! ha! il leur en coûte d'abandonner un sujet avant de l'avoir épuisé.

JOSEPH SURFACE.

Et je crois que leurs propos médisans ont déplu à mylady tout autant qu'à Maria.

LADY DAUBENCOUR.

Je la soupçonne d'avoir engagé ses affections plus avant que nous ne l'imaginons. Mais la famille doit se trouver ici ce soir; vous ferez donc tout aussi bien de dîner où vous êtes; cela nous donnera l'occasion d'imprimer à nos observations une direction plus efficace; en attendant, je vais comploter de nouvelles malices, et vous repasserez votre rôle sentimental.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un appartement chez sir Pétrus Aigremont.

Entre SIR PÉTRUS.

SIR PÉTRUS.

Quand un vieux garçon épouse une jeune femme, à quoi doit-il s'attendre? Voilà maintenant six mois que lady Aigremont a fait de moi le plus heureux des hommes, — et depuis ce temps, je suis l'être le plus misérable qui soit au monde. Nous nous sommes chamaillés en allant à l'église, et les cloches n'avaient pas fini de sonner que nous nous querellions déjà. La colère a plus d'une fois failli me suffoquer pendant la lune de miel, et j'avais dit adieu à tout bonheur ici-bas avant que j'eusse fini de recevoir les félicitations de mes amis. Et pourtant, j'ai prudemment choisi une fille entièrement élevée à la campagne, dont le luxe n'avait jamais été au-delà d'une robe de soie, et la dissipation au-delà du régal annuel d'un bal donné en province pendant les courses de chevaux. Et cependant, elle joue maintenant son rôle dans toutes les sottes extravagances de la mode, avec autant d'aisance que si elle n'avait vu de sa vie un arbrisseau ou du gazon hors de Grosvenor-square[1]. Je suis raillé par toutes mes connaissances, habillé dans les journaux. Elle dissipe ma fortune, contrecarre toutes mes volontés; mais le pire de la chose, c'est que je l'aime, ou je me trompe fort, sans quoi je n'endurerais jamais tout cela. Toutefois, je n'aurai pas la faiblesse d'en faire l'aveu.

Entre ROLLET.

ROLLET.

Oh! sir Pétrus, votre serviteur. Comment vous portez-vous, monsieur?

SIR PÉTRUS.

Fort mal, maître Rollet, fort mal. Je ne rencontre partout que contrariétés et vexations.

ROLLET.

Qu'est-il donc arrivé depuis hier?

SIR PÉTRUS.

Belle question à faire à un homme marié!

ROLLET.

Assurément, sir Pétrus, votre femme n'est pas la cause de la mauvaise humeur que vous éprouvez.

[1] Au centre des *squares* ou places publiques de Londres, il y a ordinairement un grand jardin entouré de grilles.

SIR PÉTRUS.

Est-ce que par hasard on vous a dit qu'elle fût morte?

ROLLET.

Allons, allons, sir Pétrus, vous l'aimez, bien que vos caractères ne cadrent pas toujours parfaitement.

SIR PÉTRUS.

Mais la faute est tout entière de son côté, maître Rollet. Quant à moi, j'ai le caractère le plus doux du monde, et je ne puis souffrir les caractères contrarians; c'est ce que je lui répète cent fois par jour.

ROLLET.

En vérité!

SIR PÉTRUS.

Oui; et ce qu'il y a d'extraordinaire, dans nos disputes c'est toujours elle qui a tort! Mais lady Daubencour, et la clique qu'elle voit chez cette dame, encouragent ses mauvaises dispositions. Pour comble de vexation, Maria, ma pupille, sur qui je devrais avoir l'autorité d'un père, a résolu aussi de s'insurger contre moi, et refuse obstinément l'homme que depuis longtemps je lui destine pour mari, dans l'intention, je le suppose, de donner sa main à son libertin de frère.

ROLLET.

Vous savez, monsieur, que j'ai toujours pris la liberté d'avoir un avis différent du vôtre, au sujet de ces jeunes gens? Je souhaite beaucoup que vous ne vous trompiez pas dans votre opinion sur le compte de l'aîné. Quant à Charles, sur ma vie, il reviendra de ses erreurs. Leur digne père, autrefois mon honoré maître, était, à son âge, presque aussi mauvais sujet; et pourtant, lorsqu'il mourut, il ne laissa pas après lui un cœur plus bienveillant pour pleurer sa perte.

SIR PÉTRUS.

Vous êtes dans l'erreur, maître Rollet. Vous savez qu'à la mort de leur père, je remplis en quelque sorte à l'égard de tous deux les devoirs de tuteur, jusqu'au moment où la libéralité toute orientale de leur oncle sir Olivier, leur donna une précoce indépendance: par conséquent, personne n'a pu avoir plus que moi l'occasion de juger leurs cœurs, et jamais je ne me suis trompé dans mes jugemens. Joseph est véritablement le modèle des jeunes gens de l'époque. C'est un homme plein de moralité, et sa conduite est conforme aux sentimens qu'il professe. Quant à l'autre, croyez-en ma parole, si le sang paternel lui a transmis un grain de vertu, il l'a dissipé avec le reste de son héritage. Ah! mon

vieil ami sir Olivier sera bien affligé quand il verra combien a été mal placée une portion de sa générosité.

ROLLET.

Je suis fâché de vous voir si violemment prévenu contre ce jeune homme; car voici le moment peut-être qui va décider de son sort. Je vous apporte une nouvelle qui vous surprendra.

SIR PÉTRUS.

Quelle est-elle?

ROLLET.

Sir Olivier est arrivé, et il est en ce moment en ville.

SIR PÉTRUS.

Que me dites-vous là? vous m'étonnez! Je pensais que vous ne l'attendiez que dans un mois d'ici.

ROLLET.

Effectivement; mais sa traversée a été singulièrement rapide.

SIR PÉTRUS.

Parbleu, je reverrai avec bonheur mon vieil ami. Voilà seize ans que nous ne nous sommes vus. — Nous avons passé d'heureux jours ensemble, — mais nous enjoint-il toujours de ne pas instruire ses neveux de son arrivée?

ROLLET.

Plus strictement que jamais. Avant de la faire connaître, il veut les sonder un peu et mettre leur caractère à l'épreuve.

SIR PÉTRUS.

Ah! il ne faut pas grand art pour reconnaître leurs mérites respectifs; n'importe; qu'il fasse à sa tête! mais, dites-moi, sait-il que je suis marié?

ROLLET.

Oui; et il ne tardera pas à vous présenter ses félicitations.

SIR PÉTRUS.

Oui; comme nous buvons à la santé d'un ami poitrinaire. Ah! Olivier se moquera de moi. Quand nous étions ensemble, nous prenions le mariage pour texte de nos plaisanteries. Allons, il faut qu'il loge chez moi! — Je vais sur-le-champ faire tout disposer pour sa réception. Mais, maître Rollet, n'allez pas lui dire au moins que ma femme et moi nous ne sommes pas toujours d'accord. Ne lui en soufflez pas un mot.

ROLLET.

Je m'en garderai bien.

SIR PÉTRUS.

Je ne me sens pas la force de soutenir les plaisanteries d'Oli-

vier. Je veux qu'il croie, Dieu me pardonne, que nous sommes le couple le plus fortuné.

ROLLET.

Je vous comprends : — mais alors faites en sorte de ne point être en dissidence pendant qu'il sera ici.

SIR PÉTRUS.

Morbleu, cela est nécessaire ; mais c'est chose impossible. Ah ! maître Rollet, quand un vieux garçon épouse une jeune femme, il mérite — Non, — c'est une faute qui porte avec elle sa punition.

Rollet et sir Pétrus sortent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement chez sir Pétrus.

Entrent LADY AIGREMONT et SIR PÉTRUS.

SIR PÉTRUS.

Lady Aigremont, lady Aigremont, je ne le souffrirai pas !

LADY AIGREMONT.

Sir Pétrus, sir Pétrus, vous le souffrirez ou vous ne le souffrirez pas, comme il vous plaira ; mais il faut qu'en tout ma volonté se fasse ; et qui plus est, elle se fera. Quoi donc ! bien qu'élevée à la campagne, je sais fort bien qu'à Londres, les femmes du bon ton, une fois mariées, n'ont de compte à rendre à personne.

SIR PÉTRUS.

Fort bien, madame, fort bien ; — ainsi donc un mari ne doit avoir aucune influence, aucune autorité ?

LADY AIGREMONT.

Aucune autorité ! Non, assurément : — Si votre intention était d'exercer sur moi votre autorité, il fallait m'adopter et non m'épouser : certes, vous étiez bien assez vieux pour cela

SIR PÉTRUS.

Assez vieux ! — oui, — Nous y voilà. Fort bien, fort bien, lady Aigremont ; c'est bien assez de me rendre la vie malheureuse par votre caractère ; je ne veux pas être ruiné par vos prodigalités.

LADY AIGREMONT.

Mes prodigalités! assurément je ne suis pas plus prodigue que ne doit l'être une femme du bon ton.

SIR PÉTRUS.

Non, non, madame, vous ne gaspillerez plus des sommes inutiles dans un luxe déraisonnable. Mort de ma vie! Pour garnir votre boudoir de fleurs pendant l'hiver, dépenser autant d'argent qu'il en faudrait pour transformer en serre le Panthéon, et pour donner à Noël une fête champêtre!

LADY AIGREMONT.

Mon Dieu, sir Pétrus, est-ce ma faute à moi si les fleurs sont chères dans les temps froids? C'est au climat, et non à moi qu'il faut vous en prendre. Pour moi, sans aucun doute, je voudrais voir le printemps régner toute l'année, et les roses croître sous nos pas.

SIR PÉTRUS.

Diantre! madame. — Si vous étiez née à cela, je ne m'étonnerais pas de vous entendre parler ainsi : mais vous oubliez quelle était votre position quand je vous ai épousée.

LADY AIGREMONT.

Non, non, du tout; c'était une position fort désagréable; sans quoi je ne vous aurais pas épousé.

SIR PÉTRUS.

Oui, oui, madame, vous meniez alors une existence un peu plus humble, — vous la fille d'un simple gentilhomme campagnard. Rappelez-vous, lady Aigremont, le jour où je vous vis pour la première fois; vous étiez assise devant votre métier à broder, en robe de toile imprimée, avec un trousseau de clefs pendu à votre ceinture, vos cheveux relevés en chignon, et les murs de votre appartement garnis de fruits en tapisserie, ouvrage de vos mains.

LADY AIGREMONT.

Oh oui! je me le rappelle parfaitement; c'était une singulière existence que celle que je menais là. — Mon occupation journalière consistait à surveiller la laiterie, à inspecter le poulailler, à transcrire des extraits du livre de ménage, — et à peigner le petit chien de ma tante Débora.

SIR PÉTRUS.

Oui, oui, madame, c'était bien cela.

LADY AIGREMONT.

Et puis, vous savez, mes amusemens du soir! dessiner des patrons de manchettes que je ne pouvais exécuter, faute de maté-

riaux; faire la partie de cartes du curé[1], lire un roman à ma tante; ou, clouée à une vieille épinette, en râcler pour endormir mon père après une chasse au renard.

SIR PÉTRUS.

Je suis charmé que vous ayez si bonne mémoire. Oui, madame, voilà les récréations auxquelles je vous ai arrachée; mais maintenant il vous faut votre carrosse, — votre coupé, — et trois laquais poudrés devant votre chaise à porteur; et dans l'été, une paire du poneys blancs pour vous conduire aux jardins de Kinsington; oubliant sans doute l'époque où vous vous contentiez de voyager en croupe derrière le maître d'hôtel, sur un vieux cheval de carrosse.

LADY AIGREMONT.

Oh! par exemple, non; — ceci ne m'est jamais arrivé : je nie le maître d'hôtel et le cheval de carrosse.

SIR PÉTRUS.

Telle était votre position, madame; et qu'ai-je fait pour vous? J'ai fait de vous une dame fashionable, riche, distinguée; enfin, j'ai fait de vous ma femme.

LADY AIGREMONT.

Fort bien; pour ajouter à ma reconnaissance, il ne vous reste plus qu'une chose à faire de moi. —

SIR PÉTRUS.

Une veuve, sans doute?

LADY AIGREMONT, *toussant.*

Hum! hum!

SIR PÉTRUS.

Je vous remercie, madame; mais renoncez à cet espoir; votre conduite répréhensible pourra me causer du tourment; mais elle ne me fera pas mourir de chagrin, croyez-moi; toutefois l'avis est bon, et je vous en sais gré.

LADY AIGREMONT.

Pourquoi aussi vous appliquez-vous à vous rendre désagréable à mes yeux, et à me contrarier pour la plus petite dépense fashionable?

SIR PÉTRUS.

Par la sangbleu, madame, je vous le demande, aviez-vous aucune de ces petites dépenses fashionables quand vous m'avez épousé?

[1] Il y a dans le texte : *jouer avec le curé le jeu de la papesse Jeanne.* C'est un jeu de cartes qui se joue en famille.

LADY AIGREMONT.

Mon Dieu, sir Pétrus, voudriez-vous me voir en dehors de la bonne compagnie?

SIR PÉTRUS.

La bonne compagnie, vraiment! Qu'aviez-vous de commun avec la bonne compagnie quand vous m'avez épousé?

LADY AIGREMONT.

Pour moi, il me semble qu'il ne peut être que flatteur pour vous de voir à votre femme la réputation d'une personne pleine de goût.

SIR PÉTRUS.

Allons, nous y voilà encore, — le goût. — Peste, madame! vous n'aviez point de goût quand vous m'avez épousé.

LADY AIGREMONT.

C'est très-vrai, sir Pétrus; et j'avoue qu'après vous avoir épousé, je devrais ne plus afficher la moindre prétention en matière de goût. Mais, sir Pétrus, maintenant que nous avons terminé notre chamaillerie quotidienne, vous trouverez bon, je pense, que je me rende chez lady Daubencour, à qui j'ai promis.

SIR PÉTRUS.

Oui, voilà encore une circonstance admirable; — vous avez là un joli cercle de connaissances, ma foi!

LADY AIGREMONT.

Mais, sir Pétrus, ce sont tous gens distingués et riches, et qui tiennent beaucoup à la réputation.

SIR PÉTRUS.

Oui, parbleu, ils tiennent diablement à la réputation; car ils ne souffrent pas que d'autres qu'eux en aient une! — Quelle clique! Ah! plus d'un misérable a été traîné sur la claie, qui avait causé moins de mal que ces colporteurs de faux bruits, ces faux monnoyeurs de médisance, ces rogneurs de réputation.

LADY AIGREMONT.

Eh quoi! voulez-vous donc interdire la liberté de la parole?

SIR PÉTRUS.

Ah! ils vous ont rendue tout aussi perverse qu'aucun des membres de leur coterie.

LADY AIGREMONT.

Je me flatte de m'en acquitter pour ma part avec une grâce passable.

SIR PÉTRUS.

Une grâce, vraiment!

LADY AIGREMONT.

Mais je n'en veux pas le moins du monde aux gens dont je dis du mal. Quand je lâche un propos malin, c'est sans la moindre malice; et je trouve tout simple qu'on en agisse de même à mon égard. Mais, sir Pétrus, vous savez que vous avez aussi promis de venir chez lady Daubencour.

SIR PÉTRUS.

Bien, bien, je m'y rendrai, afin d'avoir l'œil sur ma réputation.

LADY AIGREMONT.

En ce cas, il faut vous dépêcher, si vous ne voulez arriver trop tard. Sur ce, adieu.

Elle sort.

SIR PÉTRUS.

Me voilà bien avancé avec mes remontrances: cependant, de quel air charmant elle contredit toutes mes paroles, et avec quelle grâce elle manifeste son mépris pour mon autorité! Allons, quoique je ne puisse réussir à me faire aimer de cette femme-là, il y a plaisir à se quereller avec elle; et je crois, en vérité, qu'elle ne se montre jamais plus à son avantage que lorsqu'elle fait tout ce qu'elle peut pour me tourmenter.

Il sort.

SCÈNE II.

Un salon chez lady Daubencour. Au fond, sont des tables de jeu autour desquelles la compagnie est assise; des domestiques servent le thé.

LADY DAUBENCOUR, MISTRISS CANDEUR, VERJUS, SIR BENJAMIN MORDENTRAITRE et JOSEPH SURFACE.

LADY DAUBENCOUR.

Nous voulons absolument l'entendre.

JOSEPH SURFACE.

Oui, oui, l'épigramme; de grâce!

SIR BENJAMIN.

Peste soit de vous, mon oncle! cela n'a pas de sens, je vous assure.

VERJUS.

Si fait, parbleu; c'est fort remarquable pour un impromptu.

SIR BENJAMIN.

Il faut que je vous fasse connaître, mesdames, les circonstances qui l'ont amené. Vous saurez donc qu'un jour de la semaine dernière, lady Betty Landau étant allée avaler de la poussière à Hyde-Park, dans une sorte de phaëton in-douze, me pria de composer quelques vers sur ses ponys[1]; sur quoi

[1] Un *pony* ou *poney* est un cheval de petite taille.

je tirai mon calepin, et composai sur-le-champ ce qui suit :

Non, je n'ai jamais vu de si charmans poneys ;
D'autres sont des lourdauds, eux des macaronis [1].
Ce titre leur est dû. Comment, on le devine :
Car leur queue est si longue et leur jambe si fine !

VERJUS.

Voilà, mesdames, qui a été fait avec la rapidité d'un coup de fouet, et à cheval encore.

JOSEPH SURFACE.

En vérité, c'est un véritable Phébus à cheval, que sir Benjamin.

SIR BENJAMIN.

O mon Dieu ! pure bagatelle, croyez-moi.

MISTRISS CANDEUR.

J'en veux une copie.

Entrent MARIA et LADY AIGREMONT.

LADY DAUBENCOUR.

Lady Aigremont, j'espère que nous verrons sir Pétrus.

LADY AIGREMONT.

Je pense qu'il viendra tout-à-l'heure présenter ses respects à mylady.

LADY DAUBENCOUR.

Ma chère Maria, vous avez l'air sérieux. Venez, vous allez faire une partie de piquet avec monsieur Surface.

MARIA.

Les cartes ne me plaisent guère ; toutefois je ferai ce qu'il plaira à mylady.

Elle s'éloigne de quelques pas avec lady Daubencour et Surface.

LADY AIGREMONT, *à part.*

Je m'étonne que monsieur Surface aille s'asseoir auprès d'elle ; je pensais qu'il aurait saisi cette occasion de me parler avant l'arrivée de sir Pétrus.

Toute la compagnie s'avance sur le premier plan.

MISTRISS CANDEUR.

Sur ma vie, vous êtes de si effroyables médisans, qu'il n'y a pas moyen de rester dans votre société.

LADY AIGREMONT.

Qu'y a-t-il donc, mistriss Candeur?

MISTRISS CANDEUR.

Ils ne veulent pas accorder que notre amie, miss Vermillon, soit belle.

[1] *Macaroni*, en italien, signifie un élégant, un damoiseau.

LADY DAUBENCOUR.

C'est assurément une fort jolie femme.

VERJUS.

Je suis charmé que ce soit là votre sentiment, madame.

MISTRISS CANDEUR.

Elle a un teint d'une fraîcheur charmante.

LADY AIGREMONT.

Oui, quand il est fraîchement posé.

MISTRISS CANDEUR.

Fi donc! je soutiens que ses couleurs sont naturelles; je les ai vues s'en aller et revenir.

LADY AIGREMONT.

Je n'en doute pas, madame : elles s'en vont le soir et reviennent le matin.

MISTRISS CANDEUR, *riant.*

Ha! ha! ha! je ne puis souffrir de vous entendre parler ainsi; mais assurément vous conviendrez que sa sœur *est* ou *était* fort belle.

VERJUS.

Qui? mistriss Vertpré? O mon Dieu! elle a pour le moins cin quante-six ans.

MISTRISS CANDEUR.

En vérité, vous êtes injuste envers elle; elle a tout au plus cinquante-deux ou cinquante-trois ans, — et certes, elle n'a pas l'air d'en avoir davantage.

SIR BENJAMIN.

Ah! pour pouvoir la juger par son air, il faudrait que du moins on pût voir son visage.

LADY DAUBENCOUR.

Allons, allons, si mistriss Vertpré s'applique

A réparer du temps l'irréparable outrage,

il faut avouer qu'elle s'y prend avec beaucoup d'adresse; et certes, cela est préférable à la négligence avec laquelle la veuve Vermillon badigeonne ses rides.

SIR BENJAMIN.

Il me semble, lady Daubencour, que vous êtes bien sévère pour cette pauvre veuve. Ce n'est pas qu'elle se farde mal, — mais quand elle a terminé son visage, elle l'adapte au cou si maladroitement, qu'elle ressemble à une statue restaurée, où le connaisseur s'aperçoit sur-le-champ que la tête est moderne, tandis que le tronc est antique.

VERJUS, *revenant.*

Ha! ha! ha! parfaitement dit, mon neveu.

Les domestiques servent le café, puis se retirent à quelque distance.

MISTRISS CANDEUR, *riant.*

Ha! ha! ha! allons, vous me faites rire; mais, en vérité, je vous en veux pour cela. Que pensez-vous de miss Niaisot?

SIR BENJAMIN.

Je pense qu'elle a de fort belles dents.

LADY AIGREMONT.

C'est vrai; aussi, quand elle ne parle ni ne rit, — ce qui est très-rare, — elle ne ferme jamais entièrement la bouche, mais a grand soin de la laisser entr'ouverte comme cela.

Elle montre ses dents.

MISTRISS CANDEUR.

Comment pouvez-vous être aussi méchante?

LADY AIGREMONT.

Toutefois, j'avoue que cela est encore préférable aux peines que se donne mistriss Minaudière pour cacher les dents qui lui manquent par devant. Elle contourne sa bouche de manière à la faire ressembler à l'ouverture d'une tirelire, et toutes ses paroles ont l'air, pour ainsi dire, de sortir de côté et par le flanc, — comme cela, — *Comment vous portez-vous, madame? Oui, madame.*

Elle prononce en minaudant.

LADY DAUBENCOUR.

Fort bien, lady Aigremont; je vois que vous savez appliquer la férule.

LADY AIGREMONT.

Pour défendre une amie, la chose est permise. Mais voici sir Pétrus qui vient gâter tout l'agrément de nos plaisanteries.

Entre SIR PÉTRUS AIGREMONT.

SIR PÉTRUS.

Mesdames, votre très-humble — (*A part.*) Miséricorde! voici la bande tout entière. Sans doute qu'à chaque mot prononcé une réputation reste sur le carreau.

MISTRISS CANDEUR.

Je suis charmée que vous soyez venu, sir Pétrus. Leur critique est si impitoyable qu'ils n'accordent de bonnes qualités à personne.

LADY AIGREMONT.

Cela doit bien vous chagriner, mistriss Candeur.

MISTRISS CANDEUR.

Pas même de l'indulgence pour notre amie mistriss Poussive.

LADY AIGREMONT.

Qui? la grosse douairière qui était hier soir chez mistriss Quadrille?

MISTRISS CANDEUR.

Sa corpulence est un malheur pour elle : mais elle se donne tant de peine pour s'en débarrasser, qu'en vérité vous devriez bien lui épargner vos sarcasmes.

LADY DAUBENCOUR.

C'est vrai.

LADY AIGREMONT.

Oui, je sais qu'elle se nourrit presque entièrement d'acides et de petit-lait; elle se lace à l'aide de poulies, et souvent, par les journées d'été les plus chaudes, vous la rencontrez montée sur un poney trapu, les cheveux nattés par derrière comme ceux d'un tambour, et toute essoufflée, parcourir au grand trot la promenade du Park.

MISTRISS CANDEUR.

Je vous remercie, lady Aigremont, de vouloir bien la défendre.

SIR PÉTRUS, *à part.*

Jolie défense, en vérité!

MISTRISS CANDEUR.

Il faut avouer que lady Aigremont a une critique aussi implacable que miss Blafarde elle-même.

VERJUS.

Il lui sied bien à cette miss de critiquer les autres, elle qui n'est qu'une sotte, sans racheter ce défaut par une seule qualité.

MISTRISS CANDEUR.

De grâce, ne la jugez pas aussi sévèrement; miss Blafarde est ma proche parente par alliance; et pour ce qui est de sa personne, elle a droit à quelque indulgence; car, permettez-moi de vous le dire, ce n'est pas chose facile pour une femme que de se faire passer pour une jeune fille à trente-six ans.

LADY DAUBENCOUR.

Toutefois, on ne peut nier qu'elle ne soit belle encore, — et pour ce qui est de la faiblesse de sa vue, si l'on considère combien elle lit à la lumière, il n'y a rien là qui doive étonner.

MISTRISS CANDEUR.

C'est vrai, et quant à ses manières, on doit convenir qu'elles sont extrêmement gracieuses, si l'on réfléchit qu'elle n'a pas eu la moindre éducation; car vous savez que sa mère était une marchande de modes du pays de Galles, et son père un raffineur de Bristol.

SIR BENJAMIN.

Ah! vous êtes toutes deux d'une excessive indulgence.

SIR PÉTRUS, *à part.*

Elle est jolie, leur indulgence! et à l'égard d'une parente, encore! Merci de moi!

MISTRISS CANDEUR.

Pour moi, je ne puis souffrir d'entendre dire du mal de mes amis.

SIR PÉTRUS.

Vraiment!

SIR BENJAMIN.

Oh! vous êtes d'une moralité, mistriss Candeur! C'est comme lady Stuc; je resterais des heures entières à l'entendre parler morale et sentiment.

LADY AIGREMONT.

J'avoue que lady Stuc figure on ne peut mieux au dessert. Ses homélies ressemblent aux bonbons; c'est de la sagesse en papillottes.

MISTRISS CANDEUR.

Oh! par exemple, je ne suis pas femme à me joindre aux autres pour ridiculiser une amie; c'est ce que je ne cesse de dire à ma cousine Desœillades, et vous savez tous la prétention qu'elle met à critiquer sans cesse en matière de beauté.

VERJUS.

Oh! certainement! Elle a elle-même le visage le plus bizarre qu'on ait jamais vu; c'est un salmis formé des traits divers de toutes les contrées du globe.

SIR BENJAMIN

C'est ma foi vrai; — elle a le front irlandais, —

VERJUS.

Les cheveux écossais, —

SIR BENJAMIN.

Le nez flamand, —

VERJUS.

Les lèvres autrichiennes, —

SIR BENJAMIN.

Le teint espagnol, —

VERJUS

Et les dents à la chinoise.

SIR BENJAMIN.

En un mot, sa figure ressemble à ces tables d'hôte de Spa, — où l'on ne trouverait pas deux convives de la même nation.

VERJUS.

Ou à un congrès à la fin d'une guerre générale. C'est une réunion dont tous les membres, y compris même ses yeux, paraissent avoir un intérêt différent; son nez et son menton sont les seuls qui présentent quelque espoir de rapprochement.

MISTRISS CANDEUR, *riant.*

Ha! ha! ha!

SIR PÉTRUS, *à part.*

Merci de ma vie! — une personne avec laquelle ils dînent deux fois par semaine!

MISTRISS CANDEUR.

Non, je ne souffrirai pas que vous mettiez les rieurs de votre côté; — car permettez-moi de vous dire que mistriss Desœillades —

SIR PÉTRUS.

Madame, madame, je vous en demande pardon, mais il n'y a pas moyen d'arrêter les langues de ces messieurs. Du reste, quand vous saurez, mistriss Candeur, que la dame qu'ils ridiculisent est une de mes amies particulières, j'espère que vous ne prendrez pas son parti.

LADY DAUBENCOUR, *riant aux éclats.*

Ha! ha! ha! Bien dit, sir Pétrus; mais vous êtes un cruel personnage, trop flegmatique pour vous permettre une plaisanterie, et trop morose pour pardonner l'esprit aux autres.

SIR PÉTRUS.

Ah! madame, le véritable esprit s'allie à l'indulgence plus étroitement que mylady ne le croit.

LADY AIGREMONT.

C'est vrai, sir Pétrus; je pense qu'ils sont proches parens, au point de ne pouvoir jamais se marier.

SIR BENJAMIN.

Ou plutôt, on peut les supposer mari et femme, tant il est rare de les voir ensemble.

LADY AIGREMONT.

Mais sir Pétrus est tellement ennemi de la médisance, qu'il voudrait, je crois, la voir abolir par acte du parlement.

SIR PÉTRUS.

Par le ciel, madame, si l'on attachait autant d'importance à réprimer la chasse aux réputations que le braconnage, et si l'on promulguait une loi pour la conservation de l'honneur des gens aussi bien que du gibier, bien des gens, à mon avis, en seraient reconnaissans.

LADY DAUBENCOUR.

O mon Dieu! sir Pétrus, voudriez-vous donc nous retirer nos priviléges?

SIR PÉTRUS.

Oui, madame; et alors l'assassinat des renommées et la ruine des réputations ne seront plus permises qu'aux vieilles filles dûment reconnues pour telles, et aux veuves désappointées.

LADY DAUBENCOUR.

Quelle horreur!

MISTRISS CANDEUR.

Vous ne seriez pas sans doute aussi rigoureux à l'égard de ceux qui ne font que redire ce qu'ils entendent?

SIR PÉTRUS.

Si fait, madame; je leur ferais appliquer, à eux aussi, la jurisprudence commerciale; et toutes les fois qu'une calomnie serait mise dans la circulation en l'absence du tireur, la partie lésée aurait son recours légal contre les endosseurs.

Un domestique s'approche de sir Pétrus et lui parle à voix basse.

VERJUS.

Pour moi, je pense qu'il n'y a pas de bruit scandaleux qui n'ait quelque fondement.

LADY DAUBENCOUR.

Eh bien, mesdames, voulez-vous que nous allions prendre place aux tables de jeu, dans la pièce voisine?

SIR PÉTRUS, *au domestique.*

Je vais me rendre auprès d'eux tout-à-l'heure.—(*A part.*) Je tâcherai de m'esquiver sans qu'on s'en aperçoive.

LADY DAUBENCOUR.

Sir Pétrus, j'espère que vous n'allez pas nous quitter?

SIR PÉTRUS.

Mylady voudra bien m'excuser; une affaire pressée m'oblige à sortir. Mais je vous laisse ma réputation.

Sir Pétrus sort.

SIR BENJAMIN.

Certes, lady Aigremont, votre mari est un être bien étrange: je pourrais vous conter de lui des choses qui vous feraient rire de bien bon cœur, s'il n'était pas votre mari.

LADY AIGREMONT.

Oh! qu'à cela ne tienne, je vous prie!—Contez-nous cela;—je serai bien aise de l'entendre.

Elle passe avec le reste de la société dans la pièce voisine. Surface et Maria s'avancent.

JOSEPH SURFACE.

Maria, je vois que cette société ne vous plaît pas.

MARIA.

Comment me plairait-elle? Insulter avec une méchanceté railleuse aux faiblesses ou aux malheurs de gens qui ne nous ont jamais fait de mal; si c'est là le rôle réservé à l'esprit ou à l'enjouement, Dieu veuille me gratifier d'une double dose de stupidité!

JOSEPH SURFACE.

Ces gens-là paraissent plus méchans qu'ils ne sont; — ils n'ont pas dans le cœur la moindre malice.

MARIA.

Leur conduite n'en est que plus méprisable; car, à mon sens, l'intempérance de leur langage ne pourrait s'excuser que par une irrésistible âcreté de caractère.

JOSEPH SURFACE.

Maria, vous, si sensible aux souffrances des autres, comment pouvez-vous être si cruelle pour moi?—Refuserez-vous tout espoir à la passion la plus tendre?

MARIA.

Voulez-vous donc m'affliger encore, en revenant sur ce sujet?

JOSEPH SURFACE.

Ah! Maria, vous ne me traiteriez pas ainsi, vous ne résisteriez pas aux volontés de sir Pétrus, votre tuteur, si, comme je le vois, ce mauvais sujet de Charles n'était pas encore le rival que vous me préférez.

MARIA.

C'est là un reproche peu généreux! Mais quels que soient mes sentimens pour ce malheureux jeune homme, je ne crois pas, soyez-en bien convaincu, que ce soit pour moi un devoir plus rigoureux de l'abandonner, parce que ses malheurs lui ont aliéné jusqu'à l'affection d'un frère.

Elle se dispose à sortir.

JOSEPH SURFACE.

De grâce, Maria, ne me laissez pas pour adieu un regard sévère. — (*Il se jette à ses genoux.*) Je vous jure par tout ce qu'il y a au monde de sacré —

Entre, sans être vue de Maria, LADY AIGREMONT.

JOSEPH SURFACE, *continuant, à part, en apercevant lady Aigremont.*

Diantre! voilà lady Aigremont! — (*Haut.*) Non, vous ne devez pas, — vous ne voudrez pas; — j'ai la plus grande considération pour lady Aigremont —

MARIA.

Lady Aigremont!

JOSEPH SURFACE.

Mais si jamais sir Pétrus venait à soupçonner—

LADY AIGREMONT, *s'avançant.*

Qu'est cela, je vous prie? — (*A part.*) Est-ce que par hasard il la prendrait pour moi? — (*Haut, à Maria.*) Mon enfant, on vous demande dans la pièce voisine.

Maria sort.

LADY AIGREMONT, *continuant.*

Que veut dire tout ceci, je vous prie?

JOSEPH SURFACE.

Oh! il ne pouvait rien nous arriver de plus malheureux au monde! Maria se doute de la tendre sollicitude que j'ai pour votre bonheur; elle me menaçait de faire part de ses soupçons à sir Pétrus, et je m'efforçais de lui faire entendre raison quand vous êtes venue.

LADY AIGREMONT.

Vraiment! mais, sur ma parole, vous avez une manière de raisonner singulièrement tendre. — Vous arrive-t-il souvent d'argumenter à genoux?

JOSEPH SURFACE.

Oh! c'est une enfant, et je pensais qu'un peu d'action théâtrale — Mais, lady Aigremont, quand voulez-vous me donner votre avis sur ma bibliothèque, ainsi que vous me l'avez promis?

LADY AIGREMONT.

Non, non; je commence à croire qu'il y aurait là de l'imprudence, et vous savez qu'en vous permettant d'être mon adorateur, je ne veux pas que vous alliez plus loin que la mode ne l'exige.

JOSEPH SURFACE.

Oui, je dois me résoudre à n'être qu'un amant platonique, un sigisbé, tel qu'en peut avoir toute femme de Londres.

LADY AIGREMONT.

Assurément, il faut se conformer à la mode; cependant je n'ai pas encore dépouillé tous mes préjugés de province, et quelque dépit que puisse me causer la mauvaise humeur de sir Pétrus, elle ne me poussera pas à —

JOSEPH SURFACE.

A la seule vengeance qui soit en votre pouvoir. Fort bien, — j'applaudis à votre modération.

LADY AIGREMONT.

Allez, — vous êtes un dangereux scélérat. — Mais on s'apercevrait de notre absence; — allons rejoindre la compagnie.

JOSEPH SURFACE.

Il vaut mieux ne pas rentrer ensemble.

LADY AIGREMONT.

Fort bien; — mais il est inutile que vous restiez; car Maria ne viendra pas entendre la suite de vos raisonnemens, je vous le promets.

Lady Aigremont sort.

JOSEPH SURFACE, *seul*.

Grâce à ma politique, me voilà, ma foi, dans une situation singulièrement embarrassante. Je ne voulais d'abord que me rendre agréable à lady Aigremont, afin de ne pas l'avoir pour ennemie auprès de Maria; et me voilà, je ne sais comment, devenu sérieusement son adorateur. En conscience, je commence à regretter les efforts que j'ai faits pour me créer une réputation de vertu; car ils m'ont conduit à tant d'abominables scélératesses, que je crains bien d'être à la fin démasqué.

SCÈNE III.

Un appartement chez sir Pétrus Aigremont.

Entrent SIR OLIVIER SURFACE et ROLLET.

SIR OLIVIER, *riant*.

Ha! ha! ha! Mon vieil ami est donc marié? — Et il a été prendre une jeune femme à la campagne! — Ha! ha! ha! après s'être opiniâtré si long-temps à rester garçon, finir par tomber à l'état de mari!

ROLLET.

Au moins, sir Olivier, n'allez pas le plaisanter sur ce sujet; il est fort chatouilleux sur ce point-là, bien que son mariage ne date que de sept mois.

SIR OLIVIER.

En ce cas, en voilà six qu'il est sur la sellette du repentir! — Pauvre Pétrus! — Mais vous dites donc qu'il a entièrement répudié Charles, qu'il ne le voit plus?

ROLLET.

Ses préventions contre lui sont extrêmes, et je crains qu'elles n'aient été considérablement accrues par la jalousie, le bruit d'une prétendue intelligence entre lui et lady Aigremont ayant été habilement propagé par une coterie médisante du voisinage, qui n'a pas peu contribué à la mauvaise réputation de Charles,

Pour moi, j'ai la conviction que si l'un des frères est préféré, c'est assurément l'aîné.

SIR OLIVIER.

Oui, je sais qu'il y a un tas de méchans et impudens bavards, de commères des deux sexes, qui tuent les réputations par manière de passe-temps, et dépouillent un jeune homme de sa bonne renommée, avant qu'il soit d'âge à en comprendre la valeur. — Mais je ne suis pas homme à me laisser prévenir contre mon neveu par de pareilles gens, je vous le promets. — Non, non. — Si Charles n'a fait aucune action frauduleuse ou basse, je passerai par-dessus ses prodigalités.

ROLLET.

En ce cas, je réponds que vous le ramènerez dans la bonne voie. — Ah! monsieur, je renais à la vie en voyant que votre cœur n'est point prévenu contre lui, et qu'au fils de mon vieux maître un ami du moins reste encore.

SIR OLIVIER.

Eh quoi! maître Rollet, puis-je oublier ce que j'étais moi-même à son âge? — Parbleu, mon frère et moi, nous n'étions pas dans notre jeunesse des modèles de prudence; et cependant je ne crois pas que vous ayez vu beaucoup d'hommes meilleurs que ne l'était votre vieux maître.

ROLLET.

Monsieur, c'est cette réflexion qui me donne la conviction que Charles pourra encore faire honneur à sa famille. — Mais je vois venir sir Pétrus.

Il s'éloigne à quelques pas.

SIR OLIVIER.

Effectivement, c'est lui. — Merci de moi! — Il est grandement changé, — et je lui trouve un air tout-à-fait marital. On peut lire d'ici son titre de mari écrit sur son visage.

Entre SIR PÉTRUS AIGREMONT.

SIR PÉTRUS.

Ah! sir Olivier, — mon vieil ami, vous êtes mille fois le bien venu en Angleterre.

SIR OLIVIER.

Merci, — merci, sir Pétrus! Ma foi, je suis charmé de vous voir en si bonne santé, croyez-moi.

SIR PÉTRUS.

Oh! voilà long-temps que nous ne nous sommes vus, — voilà quinze ans, je pense, sir Olivier, et dans cet intervalle, j'ai éprouvé bien des traverses

SIR OLIVIER.

Et j'en ai eu ma part. — Mais quoi! je vous trouve marié, mon vieil ami! — Bien, bien, — il n'y a plus de remède, — recevez donc mes félicitations cordiales.

SIR PÉTRUS.

Merci, merci, sir Olivier, — Oui, je suis entré dans cette condition fortunée; — mais nous parlerons de cela une autre fois.

SIR OLIVIER.

Sans doute, sans doute, sir Pétrus; la conversation de vieux amis qui se revoient ne doit pas commencer par des jérémiades; — non, non, non.

ROLLET, *bas à sir Olivier.*

Prenez garde, monsieur, je vous prie.

SIR OLIVIER.

Eh bien donc, j'apprends que l'un de mes neveux est une tête folle.

SIR PÉTRUS.

Une tête folle! — Ah! mon vieil ami, vous allez être de ce côté-là bien douloureusement déçu; c'est un jeune homme perdu sans ressources. Mais son frère vous dédommagera: Joseph est véritablement ce que doit être un jeune homme. Il n'est personne qui n'en dise du bien.

SIR OLIVIER.

Je suis fâché d'apprendre cela : il a trop bonne réputation pour être un honnête homme. Tout le monde dit du bien de lui! — Baste! c'est qu'alors il aura rendu aux méchans et aux sots le même hommage qu'à l'honnête dignité du génie et de la vertu.

SIR PÉTRUS.

Quoi donc, sir Olivier, le blâmez-vous de ne pas se faire des ennemis?

SIR OLIVIER.

Oui, il a assez de mérite pour en avoir.

SIR PÉTRUS.

Allons, allons, — vous serez convaincu quand vous le connaîtrez; rien d'édifiant comme de l'entendre converser; il professe les plus nobles sentimens.

SIR OLIVIER.

Au diable ses sentimens! S'il m'aborde avec une tirade de morale, il me fera sur-le-champ mal au cœur. — Toutefois, sir Pétrus, comprenez-moi bien, je ne prétends pas justifier les erreurs de Charles; mais avant de me former une opinion arrêtée

sur les deux frères, je me propose de mettre leurs cœurs à l'épreuve. L'ami Rollet et moi, nous avons conçu un plan dans ce but.

ROLLET.

Et cette fois du moins, sir Pétrus reconnaîtra qu'il s'est trompé.

SIR PÉTRUS.

Je vous garantis les sentimens honorables de Joseph.

SIR OLIVIER.

Allons, maintenant, venez nous donner une bouteille de bon vin. Nous boirons à la santé de nos jeunes gens, et nous vous ferons part de notre plan.

SIR PÉTRUS.

Eh bien, allons!

SIR OLIVIER.

Croyez-moi, sir Pétrus, ne soyez pas trop rigoureux pour le fils de votre vieil ami. Morbleu, je ne suis pas fâché qu'il se soit un peu écarté du droit chemin; pour ma part, je n'aime pas à voir la prudence s'attacher aux verts rameaux de la jeunesse; c'est comme le lierre autour d'un jeune arbre: elle nuit à sa croissance.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Un appartement chez sir Pétrus Aigremont.

Entrent SIR OLIVIER SURFACE, SIR PÉTRUS AIGREMONT et ROLLET.

SIR PÉTRUS.

Eh bien, commençons par voir cet homme; nous nous rafraîchirons ensuite. — Mais quoi, maître Rollet, je ne conçois pas bien votre plan.

ROLLET.

Le voici. Ce monsieur Stanley dont je vous parlais tout-à-l'heure est leur proche parent du côté maternel; il était autrefois négociant à Dublin; mais il a été ruiné par suite d'une série de malheurs immérités. Depuis qu'il est en prison, il s'est adressé par lettres et à monsieur Surface et à Charles. Il n'a

reçu du premier que des promesses évasives de services ultérieurs, tandis que Charles a fait tout ce que ses prodigalités lui ont permis de faire; en ce moment même, il cherche à emprunter une somme d'argent dont il destine une partie, malgré la détresse dans laquelle il est lui-même plongé, à secourir le pauvre Stanley.

SIR OLIVIER.

Ah! je reconnais là le fils de mon frère.

SIR PÉTRUS.

Fort bien; mais comment sir Olivier en personne, —

ROLLET.

J'informerai Charles et son frère que Stanley a obtenu la permission de faire personnellement appel à ses amis; et comme ni l'un ni l'autre ne l'a encore vu, que sir Olivier se fasse passer pour lui, et il aura une occasion favorable pour juger tout au moins de leurs dispositions bienveillantes. — (*A sir Olivier.*) Et, croyez-moi, monsieur, vous trouverez dans le frère cadet un jeune homme qui, au milieu de ses folies et de sa dissipation, a conservé, selon l'expression de notre barde immortel[1]: « un cœur compatissant et une main toujours prête à s'ouvrir à la voix touchante du malheur. »

SIR PÉTRUS.

Bah! qu'importe qu'il ait la main ou même la bourse toujours prête à s'ouvrir, s'il n'y a rien dedans? Bien, bien, — mettez-les à l'épreuve si cela vous convient. Mais où est l'homme que vous deviez amener et que sir Olivier doit interroger relativement aux affaires de Charles?

ROLLET.

Il est en bas, attendant ses ordres, et nul ne saurait lui donner des renseignemens plus exacts. Cet homme, sir Olivier, est un juif qui veut du bien à Charles, et je dois dire à sa louange qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui ouvrir les yeux sur l'extravagance de sa conduite.

SIR PÉTRUS.

Faites-le venir, je vous prie.

ROLLET, *appelant.*

Ici, quelqu'un!

Entre UN DOMESTIQUE.

ROLLET, *continuant.*

Priez monsieur Moïse de monter.

Le domestique sort.

[1] Shakspeare.

SIR PÉTRUS.

Mais quelle assurance avez-vous qu'il dira la vérité?

ROLLET.

Oh! je lui ai fait comprendre que pour recouvrer certaines sommes avancées par lui à Charles, il n'avait d'espoir que dans la générosité de sir Olivier, dont il a appris l'arrivée; vous pouvez donc compter sur sa fidélité à son propre intérêt. J'ai aussi un autre témoin à produire, un nommé Vipère, dont j'ai découvert certains actes qui frisent beaucoup le faux; je m'en servirai plus tard, sir Pétrus, pour écarter vos injustes soupçons relativement à Charles et à lady Aigremont.

SIR PÉTRUS.

Je n'en ai déjà que trop entendu sur ce sujet.

ROLLET.

Voici l'honnête Israélite. —

Entre MOISE.

ROLLET, *continuant, à Moïse.*

Voici sir Olivier.

SIR OLIVIER.

Monsieur, on m'a dit que récemment vous avez fait beaucoup d'affaires avec mon neveu Charles.

MOISE.

Oui, sir Olivier; j'ai fait pour lui tout ce que j'ai pu; mais il était déjà ruiné lorsqu'il a réclamé mon assistance.

SIR OLIVIER.

Vous avez joué de malheur, en vérité; car vous avez par là perdu l'occasion de déployer vos talens.

MOISE.

C'est vrai; je n'ai eu le plaisir de connaître sa fâcheuse position que lorsqu'il était de plusieurs milliers de livres sterling au-dessous de ses affaires.

SIR OLIVIER.

C'est malheureux, vraiment; mais je pense que vous avez fait pour lui tout ce que vous avez pu, honnête Moïse?

MOISE.

Oui, et il le sait fort bien; — ce soir même je devais lui amener un monsieur de la Cité qui ne le connaît pas, et qui, je pense, lui avancera quelque argent.

SIR PÉTRUS.

Comment! — un homme que Charles n'a point encore vu?

MOISE.

Oui, monsieur Laprime, de Crutched Friars[1], un ci-devant courtier.

SIR PÉTRUS.

Parbleu, sir Olivier, une idée me vient! — (*A Rollet.*) Vous dites que Charles ne connaît pas monsieur Laprime?

MOISE.

Pas le moins du monde.

SIR PÉTRUS.

En ce cas, sir Olivier, vous avez là une occasion d'éclaircir vos doutes, bien préférable à l'expédient usé d'un parent tombé dans l'indigence; accompagnez l'ami Moïse, faites-vous passer pour Laprime, et je vous réponds qu'alors vous verrez votre neveu se dessiner dans toute sa gloire.

SIR OLIVIER.

Parbleu, cette idée me plaît, je la préfère à l'autre; je pourrai ensuite faire une visite à Joseph dans le rôle du vieux Stanley.

SIR PÉTRUS.

C'est juste.

ROLLET.

Allons, c'est attaquer Charles par son côté le plus désavantageux : — quoi qu'il en soit, Moïse, vous comprenez le plan de sir Pétrus, et nous pouvons compter sur vous?

MOISE.

Oui, assurément; (*il regarde à sa montre*) voici bientôt l'heure où je dois aller le voir.

SIR OLIVIER.

Je vous accompagnerai quand il vous plaira, Moïse: mais un moment! j'oubliais une chose; comment diable ferai-je pour passer pour juif?

MOISE.

Cela n'est pas nécessaire. — Celui que vous allez représenter est chrétien.

SIR OLIVIER.

En vérité? Je suis fâché de l'apprendre; mais un mot encore; ne suis-je pas trop bien vêtu pour un prêteur?

SIR PÉTRUS.

Pas le moins du monde. Vous ne sortiriez pas de votre rôle

[1] Nom d'une rue de la Cité de Londres. *Crutched Friars*, moines de la croix.

quand bien même vous iriez dans votre équipage, — n'est-il pas vrai, Moïse?

MOISE.

Très-vrai.

SIR OLIVIER.

Oui, mais comment dois-je m'exprimer? Il y a un argot de l'usure, un mode de traiter qu'il faut connaître.

SIR PÉTRUS.

Oh! cela se borne à peu de chose. Le grand point, à mon avis, est d'être exorbitant dans vos conditions.

MOISE.

Oui, c'est le point principal.

SIR OLIVIER.

Je vous promets de ne pas pécher sous ce rapport. Je lui demanderai dix pour cent pour le moins.

MOISE.

Si vous ne lui demandez que cela, vous allez sur-le-champ vous trahir.

SIR OLIVIER.

Que diable! — Combien donc faut-il demander?

MOISE.

Cela dépend des circonstances. S'il ne vous paraît pas tenir beaucoup à l'emprunt, il ne faut lui demander que quarante ou cinquante pour cent; mais si vous le trouvez dans une position critique, s'il a un besoin pressant de numéraire, vous pouvez hardiment lui demander le double.

SIR PÉTRUS.

Voilà un joli métier que vous apprenez là, sir Olivier!

SIR OLIVIER.

Joli, en effet, et qui ne laisse pas que d'être profitable.

MOISE.

Et puis, rappelez-vous que vous n'avez pas l'argent vous-même, mais que vous êtes forcé de l'emprunter à un ami.

SIR OLIVIER.

Oh! je l'emprunte à un ami; fort bien.

MOISE.

Oui; et votre ami est un homme sans conscience; mais vous n'y pouvez rien.

SIR OLIVIER.

Mon ami est un homme sans conscience, c'est cela.

MOISE.

Oui, et n'ayant pas chez lui la somme comptant, il est obligé de vendre des effets publics à perte.

SIR OLIVIER.

Comment! il est obligé de vendre des effets publics à perte? c'est en vérité bien obligeant de sa part.

SIR PÉTRUS.

Ma foi, sir Olivier, — monsieur Laprime, veux-je dire, — vous allez bientôt connaître le métier à fond.

SIR OLIVIER.

Moïse me continuera ses instructions chemin faisant.

SIR PÉTRUS.

Vous n'aurez pas grand temps pour cela; car votre neveu demeure tout près d'ici.

SIR OLIVIER.

Oh! soyez tranquille : j'ai pour instructeur un homme si habile, que, Charles demeurât-il à deux pas, ce sera ma faute, si avant d'avoir tourné le coin de la rue je ne suis pas un fripon accompli.

Sir Olivier Surface et Moïse sortent.

SIR PÉTRUS.

Je pense que maintenant sir Olivier va être convaincu : vous êtes partial, Rollet, et dans l'hypothèse du premier plan, vous auriez sans doute mis Charles à même de préparer son rôle.

ROLLET.

Non, sur ma parole, sir Pétrus.

SIR PÉTRUS.

Allez me chercher ce monsieur Vipère; je serai tout-à-l'heure prêt à entendre ce qu'il peut avoir à me dire, — Je vois Maria, et j'ai besoin de lui parler.

Rollet sort

SIR PÉTRUS *seul, continuant.*

Je serais charmé d'obtenir l'assurance que mes soupçons contre lady Aigremont et Charles étaient injustes. Je ne me suis jamais découvert sur ce chapitre à mon ami Joseph. — Je suis décidé à le faire, — il me donnera son avis en toute sincérité.

Entre MARIA.

SIR PÉTRUS, *continuant.*

Eh bien! mon enfant, est-ce que monsieur Surface est revenu avec vous?

MARIA.

Non, monsieur; il avait affaire.

SIR PÉTRUS.

Voyons, Maria, plus vous avez l'occasion de converser avec cet aimable jeune homme, plus vous devez vous convaincre que ses attentions pour vous méritent d'être payées de retour.

MARIA.

Je vous avouerai, sir Pétrus, que je souffre douloureusement de vous voir revenir sans cesse sur ce sujet. — Vous m'obligez à vous déclarer que de tous les hommes qui m'ont adressé leurs hommages, il n'en est pas un que je ne préférasse à monsieur Surface.

SIR PÉTRUS.

Voilà, voilà de la perversité! — Non, non, Maria, c'est Charles seul que vous préférez. Il est évident que ses vices et ses extravagances ont séduit votre cœur

MARIA.

Vous êtes injuste, monsieur. Vous savez que je vous ai obéi, en m'abstenant de le voir ou de correspondre avec lui; j'en ai appris assez pour être convaincue qu'il est indigne de mon attachement. Toutefois, et je ne crois pas qu'on puisse m'en faire un crime, si ma raison condamne avec sévérité ses vices, mon cœur n'en compatit pas moins à ses malheurs.

SIR PÉTRUS.

Bien, bien; ayez pitié de lui tant qu'il vous plaira; mais donnez votre cœur et votre main à un plus digne objet.

MARIA.

Jamais à son frère!

SIR PÉTRUS.

Allez, — fille obstinée et perverse! Mais prenez garde, mademoiselle; vous ne savez pas encore ce que c'est que l'autorité d'un tuteur; ne me forcez pas à vous l'apprendre.

MARIA.

Tout ce que je puis dire, c'est que je ne vous donnerai aucun motif légitime de l'exercer. Il est vrai qu'en vertu de la volonté de mon père, je suis obligée pendant quelque temps encore de voir en vous son représentant; mais je dois cesser de vous regarder comme tel, à dater du moment où vous voulez me forcer à être malheureuse.

Maria sort.

SIR PÉTRUS *seul*.

Jamais homme fut-il plus contrarié que moi? Tout conspire à

me tourmenter. J'étais à peine marié depuis quinze jours que son père, robuste et bien portant, mourut tout exprès, je crois, pour avoir le plaisir de m'infliger la tutelle de sa fille. (*On entend la voix de lady Aigremont qui fredonne.*) Mais voici venir ma chère moitié; il paraît qu'elle est d'une humeur charmante. Combien je serais heureux d'arriver par mes taquineries à me faire aimer d'elle, ne fût-ce qu'un petit brin!

Entre **LADY AIGREMONT.**

LADY AIGREMONT.

O mon Dieu! sir Pétrus, j'espère que vous n'avez pas cherché querelle à Maria. C'est mal en agir avec moi, que d'être de mauvaise humeur quand je ne suis pas là.

SIR PÉTRUS.

Ah! lady Aigremont, si vous vouliez, je serais toujours de bonne humeur.

LADY AIGREMONT.

Je voudrais que cela dépendît de moi, vous seriez maintenant d'une humeur adorable. Voyons, soyez de bonne humeur, et donnez-moi deux cents livres sterling; le voulez-vous?

SIR PÉTRUS.

Deux cents livres sterling! Eh quoi! ne puis-je donc avoir un peu de bonne humeur, sans la payer à beaux deniers comptans? Mais parlez-moi toujours sur ce ton, et je vous promets de ne jamais rien vous refuser. Voici la somme que vous me demandez; (*il lui donne des billets de banque*) mais que votre bouche m'en accuse réception par un baiser.

LADY AIGREMONT, *lui présentant sa main.*

Vous contenterez-vous de ma main?

SIR PÉTRUS.

Vous ne me reprocherez plus de ne pas vous constituer une allocation indépendante. Je vous ménage une surprise. — Mais, dites-moi, serons-nous toujours ensemble comme nous sommes maintenant?

LADY AIGREMONT.

Si cela vous convient. Je ne demande pas mieux que de voir cesser nos querelles, pourvu que vous confessiez que c'est vous qui avez le premier abandonné la partie.

SIR PÉTRUS.

Eh bien! ne luttons à l'avenir que d'obligeance.

LADY AIGREMONT.

Je vous assure, sir Pétrus, que la bonté vous sied à ravir; je

vous trouve maintenant l'air que vous aviez avant notre mariage, alors que vous vous promeniez avec moi sous les ormeaux, que vous me contiez les prouesses de votre jeune âge, et que me passant la main sous le menton, vous me demandiez si je pourrais consentir à aimer un vieux mari qui ne me refuserait jamais rien ; vous en souvenez-vous?

SIR PÉTRUS.

Oui, oui; vous étiez alors si bonne, si attentive.

LADY AIGREMONT.

C'est vrai; et je ne manquais jamais de prendre votre parti quand les personnes de ma connaissance disaient du mal de vous, et cherchaient à vous ridiculiser.

SIR PÉTRUS.

Vraiment!

LADY AIGREMONT.

Oui; et quand ma cousine Sophie vous qualifiait de vieux garçon atrabilaire, et me plaisantait de songer à épouser un homme qui aurait pu être mon père, je prenais toujours votre défense; je soutenais que vous n'étiez pas si laid qu'on voulait bien le dire.

SIR PÉTRUS.

Bien obligé.

LADY AIGREMONT.

Et j'affirmais que vous feriez un excellent mari.

SIR PÉTRUS.

Et vous avez prophétisé vrai ; et désormais nous allons être le couple le plus heureux —

LADY AIGREMONT.

Et nous ne serons plus en désaccord ?

SIR PÉTRUS.

Non, jamais! — Toutefois, ma chère lady Aigremont, vous ferez bien de veiller sérieusement sur votre caractère; car dans toutes nos petites querelles, ma chère, souvenez-vous-en bien, mon amour, c'est toujours vous qui commencez.

LADY AIGREMONT.

Je vous demande bien pardon, mon cher sir Pétrus; c'est toujours de vous que vient la provocation.

SIR PÉTRUS.

Encore, mon ange! Prenez-y garde, la contradiction n'est pas le moyen de rester amis.

LADY AIGREMONT.

Voilà que vous commencez encore, mon ami.

SIR PÉTRUS.

Au contraire, c est vous; vous voilà déjà partie. Vous ne vous apercevez pas, ma chère âme, qu'en ce moment même vous faites précisément ce qui ne manque jamais de me fâcher.

LADY AIGREMONT.

Eh bien! mon cher, si vous voulez absolument vous fâcher sans raison —

SIR PÉTRUS.

Allons! voilà déjà que vous allez commencer à quereller.

LADY AIGREMONT.

Non, du tout, croyez-moi; — mais si vous persistez à faire éclater votre mauvaise —

SIR PÉTRUS.

Nous y voilà! Qui de nous deux commence le premier?

LADY AIGREMONT.

Mais c'est vous, assurément. Je n'ai rien dit, — mais vous avez un caractère insupportable.

SIR PÉTRUS.

Non, non, madame; c'est de votre caractère que vient tout le mal.

LADY AIGREMONT.

Oui, vous êtes précisément ce que ma cousine Sophie avait prédit.

SIR PÉTRUS.

Votre cousine Sophie est une impudente et une impertinente.

LADY AIGREMONT.

Vous êtes un grossier personnage d'injurier ainsi ma parente.

SIR PÉTRUS.

Que tous les fléaux du mariage m'accablent à la fois, si jamais je songe à me rapatrier avec vous!

LADY AIGREMONT.

Tant mieux pour moi.

SIR PÉTRUS.

Non, non, madame; il est évident que vous ne vous êtes jamais souciée de moi le moins du monde, et il fallait que je fusse fou pour vous épouser, vous, villageoise impertinente et coquette, qui aviez déjà refusé la moitié des honnêtes propriétaires du voisinage.

LADY AIGREMONT.

Et certes j'ai été bien sotte de vous épouser, vous vieux célibataire, resté garçon jusqu'à cinquante ans, parce que vous n'aviez jamais trouvé personne qui voulût de vous.

SIR PÉTRUS.

Oui, oui, madame; mais vous avez été fort heureuse de me prendre : de votre vie un pareil parti ne s'était présenté à vous.

LADY AIGREMONT.

Non! N'ai-je pas refusé sir Courant Basset, qui, au dire de chacun, était un bien meilleur parti que vous? Sa fortune égalait la vôtre, et il s'est rompu le cou depuis notre mariage.

SIR PÉTRUS.

Tout est fini entre nous, madame; vous êtes une femme ingrate et sans cœur; mais il y a un terme à tout. Je vous crois capable de tout ce qu'il y a de pire au monde. — Oui, madame, j'ajoute foi maintenant à ce qu'on dit de vous et de Charles, madame. Oui, madame, vous et Charles vous êtes, — et ce bruit n'est pas sans fondement.

LADY AIGREMONT.

Prenez garde, sir Pétrus! vous feriez mieux de ne pas articuler de pareilles insinuations. Je ne me laisserai pas suspecter sans cause, je vous le promets.

SIR PÉTRUS.

Fort bien, madame, fort bien! Une séparation, aussitôt qu'il vous plaira. Oui, madame, ou même un divorce! — Je ferai de moi un exemple pour l'instruction de tous les vieux célibataires.

LADY AIGREMONT.

C'est convenu! c'est convenu! — Maintenant, mon cher sir Pétrus, que nous voilà de nouveau d'accord, nous allons être le couple le plus heureux; la mésintelligence ne se mettra plus entre nous, vous savez, — ha! ha! ha! Allons, je vois que vous allez vous mettre en colère; je vous gênerais en restant, — ainsi donc, adieu.

Elle sort.

SIR PÉTRUS.

Malédiction et tortures! quoi! je ne pourrai jamais la fâcher! Oh! je suis l'être le plus misérable qui soit au monde! Mais je ne souffrirai pas qu'elle garde son sang-froid; non, dussé-je étouffer de rage, elle ne restera pas impassible.

Il sort.

SCÈNE II.

Un appartement chez Charles Surface.

Entrent LAFLEUR, SIR OLIVIER SURFACE et MOISE.

LAFLEUR.

Ici, maître Moïse! Si vous voulez attendre un moment, je vais essayer si — Quel est le nom de ce monsieur?

SIR OLIVIER, *à Moïse.*

Quel est mon nom?

MOÏSE.

Monsieur Laprime.

LAFLEUR.

Laprime, — fort bien.

Lafleur sort en prenant une prise.

SIR OLIVIER.

A en juger par les domestiques, on ne croirait pas que le maître est ruiné. Mais quoi! — ce doit être ici la maison de mon frère.

MOÏSE.

Effectivement. Monsieur Charles l'a achetée de monsieur Joseph, avec le mobilier, les tableaux, enfin en l'état où le vieux gentleman l'avait laissée. Sir Pétrus a jugé que c'était de sa part un acte de prodigalité blâmable.

SIR OLIVIER.

A mon avis, le calcul de l'autre, en la lui vendant, était plus répréhensible de moitié.

Entre LAFLEUR.

LAFLEUR.

Mon maître vous prie d'attendre, messieurs; il est en compagnie, et ne peut pas vous parler encore.

SIR OLIVIER.

S'il savait qui demande à le voir, il n'enverrait pas un pareil message.

LAFLEUR.

Oui, oui, monsieur, il sait qui vous êtes; — je n'ai pas oublié le petit Laprime; non, non, non.

SIR OLIVIER.

Fort bien; et vous, l'ami, quel est votre nom?

LAFLEUR.

Lafleur, monsieur; je m'appelle Lafleur, pour vous servir.

SIR OLIVIER.

Eh bien, monsieur Lafleur, autant que je puis en juger, vous avez ici une condition agréable.

LAFLEUR.

Mais, oui; — nous sommes ici trois ou quatre qui passons notre temps fort agréablement; il est vrai qu'on est un peu en retard avec nous pour le payement de nos gages, qui d'ailleurs ne sont pas très-élevés; — nous n'avons que cinquante livres sterling par an, sur quoi il nous faut fournir nos bouquets et nos bourses.

SIR OLIVIER, *à part.*

Des bouquets et des bourses! la corde et la bastonnade!

LAFLEUR, *s'approchant de Moïse.*

A propos, Moïse, avez-vous réussi à me faire escompter le petit billet en question?

SIR OLIVIER, *à part.*

Lui aussi, il cherche à emprunter! merci de moi! Je gage qu'il a tout comme son maître ses nécessités pressantes, ainsi que son cortége de créanciers et de recors.

MOÏSE.

Cela ne m'a pas été possible, monsieur Lafleur.

Il lui remet le billet.

LAFLEUR.

Diantre! vous me surprenez! Mon ami Labrosse l'avait endossé, et je croyais que lorsqu'il avait mis son nom au dos d'un billet, c'était comme de l'argent comptant.

MOÏSE.

Non! cela n'a pas pu suffire.

LAFLEUR.

Une bagatelle, — vingt livres sterling seulement. Dites donc, Moïse, ne pourriez-vous me procurer cette somme par voie d'annuité?

SIR OLIVIER, *à part.*

Une annuité! ha! ha! un laquais emprunter de l'argent par voie d'annuité! Parbleu, en voilà du luxe!

MOÏSE.

Oui; mais il faut que vous assuriez votre place.

LAFLEUR.

Oh! de tout mon cœur! J'assurerai ma place, et ma vie aussi, si vous voulez.

SIR OLIVIER, *à part.*

Je n'assurerais pas ton cou contre la potence.

MOÏSE.

Mais ne pourriez-vous pas déposer quelque gage?

LAFLEUR.

Depuis quelque temps, dans la garde-robe de mon maître, rien qui en vaille la peine n'a été mis à la réforme. — (*On sonne.*) Mais je puis vous donner hypothèque sur une portion de sa défroque d'hiver, avec faculté de rachat avant novembre, ou vous assurer un droit de réversion sur le velours français, ou la nue-propriété de la livrée bleue et argent. — (*On sonne.*) En y ajoutant, Moïse, comme sécurité collatérale, quelques paires de man-

chettes en point d'Angleterre. — (*On sonne.*) Voilà qu'on sonne; si vous voulez venir, messieurs, je crois que maintenant je puis vous introduire. — N'oubliez pas l'annuité, mon bon petit Moïse. — Par ici, messieurs. — Rappelez-vous que j'assurerai ma place.

SIR OLIVIER.

Si le domestique est l'ombre de son maître, ce doit être ici le temple de la dissipation!

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une salle antique.

CHARLES SURFACE est à table avec SANS-SOUCI, SIR HENRI ROUGEBORD et d'autres convives.

CHARLES SURFACE.

Ma foi, c'est vrai! — C'est en cela surtout que le siècle dégénère. Beaucoup de gens de notre connaissance ont du goût, de la gaieté, de la politesse; mais, morbleu, ils ne savent pas boire.

SANS-SOUCI.

C'est cela même, Charles! Ils s'adonnent à toutes les jouissances substantielles de la table, et ne s'abstiennent que de deux choses, le vin et l'esprit. Oh! ils infligent à la société un dommage intolérable. A la place de cet esprit d'aimable raillerie qui couronnait un verre de Bourgogne brillant, leur conversation ressemble à l'eau de Spa dont ils s'abreuvent, qui a le pétillement et la flatuosité du Champagne sans son énergie et son bouquet.

SIR HENRI.

Mais que voulez-vous que fassent des gens qui préfèrent le jeu au vin?

SANS-SOUCI.

Il est vrai : voilà sir Henri qui se met à la diète pour mieux jouer, et suit ce qu'on peut appeler un régime aléatoire.

CHARLES SURFACE.

Je lui prédis qu'il s'en trouvera mal. Eh quoi! élève-t-on un cheval pour la course en le privant d'avoine? Pour moi, morbleu! je n'ai jamais plus de bonheur au jeu que lorsque je suis un peu en train. Quand il m'arrive de jouer aux dés après une bouteille de Champagne, je suis sûr de ne jamais perdre.

TOUS.

Diantre!

CHARLES SURFACE.

Du moins, je ne sens pas mes pertes, ce qui revient exactement au même.

SANS-SOUCI.

Oui, je le crois.

CHARLES SURFACE.

Et puis, quel homme peut se vanter d'être un vrai croyant en amour, s'il a abjuré le vin? C'est l'épreuve à laquelle l'amant reconnait son propre cœur. Buvez une douzaine de rasades à une douzaine de beautés, et celle qui surnage dans la mémoire est la vierge qui vous a charmé.

SANS-SOUCI.

Voyons, Charles, sois sincère, et porte une santé à ta bien-aimée véritable.

CHARLES SURFACE.

Je ne m'en suis abstenu que par compassion pour vous. Si je lui porte une santé, vous devrez tous boire à la ronde à des beautés qui l'égalent, ce qui est impossible — sur cette terre.

SANS-SOUCI.

Oh! dans ce cas, nous aurons recours à des vestales canonisées, ou à des déesses du paganisme.

CHARLES SURFACE

Eh bien donc, buvons, amis, buvons! A Maria! à Maria!

SIR HENRI.

Maria qui?

CHARLES SURFACE.

Oh! que le diable emporte le nom de famille! — Il est trop sérieux pour être inscrit dans le calendrier de l'amour! A Maria! à Maria!

TOUS.

A Maria!

Ils boivent.

CHARLES SURFACE.

Maintenant, sir Henri, songez qu'il nous faut une beauté superlative.

SANS-SOUCI.

Sois tranquille, sir Henri, nous appuierons le toast, lors même que ta maîtresse serait borgne; tu sais une chanson qui te servira d'excuse.

SIR HENRI.

Eh bien, va! Je vais vous donner ma chanson au lieu du nom de ma maîtresse.

Il chante.

Aux quinze ans de fille naïve,
A la veuve de cinquante ans,
A la courtisane lascive,
A la matrone aux soins prudens.

TOUS EN CHŒUR,

Qu'elle soit brune ou blonde,
Cette aimable beauté,
Buvons à la ronde,
A sa santé.

SIR HENRI.

Je bois à la joue en fossette;
Puis à celle qui n'en a pas;
Aux deux yeux bleus de la coquette,
A la beauté qui n'en a qu'un, hélas!

LE CHŒUR.

Qu'elle soit brune ou blonde,
Cette aimable beauté,
Buvons à la ronde,
A sa santé.

SIR HENRI.

A la fillette au sein d'albâtre,
A celle dont le teint est couleur de citron;
A la mégère acariâtre,
A la grisette au sourire fripon.

LE CHŒUR.

Qu'elle soit brune ou blonde,
Cette aimable beauté,
Buvons à la ronde,
A sa santé.

SIR HENRI.

Trapue ou svelte, jeune ou vieille,
Que m'importe, trinquons toujours;
Et sablant le jus de la treille,
Buvons ensemble à mes amours.

LE CHŒUR.

Qu'elle soit brune ou blonde,
Cette aimable beauté,
Buvons à la ronde,
A sa santé.

TOUS

Bravo! bravo!

LAFLEUR entre, s'approche de Charles Surface et lui parle à l'oreille.

CHARLES SURFACE.

Messieurs, vous voudrez bien m'excuser un moment. — Sans-souci, prends la présidence.

SANS-SOUCI, *se levant de table.*

Qu'y a-t-il donc, Charles? C'est sans doute l'une de tes beautés non pareilles que le hasard t'amène.

CHARLES SURFACE.

Non, ma foi. S'il faut vous dire la vérité, c'est un juif et un courtier à qui j'ai donné rendez-vous.

SANS-SOUCI.

Parbleu! fais entrer le juif.

SIR HENRI.

Et le courtier aussi, de grâce.

SANS-SOUCI.

Oui, oui; le juif et le courtier.

CHARLES SURFACE.

Parbleu, de tout mon cœur. — Lafleur, fais entrer ces messieurs.

Lafleur sort.

CHARLES SURFACE, *continuant.*

Toutefois, je puis vous assurer que l'un d'eux m'est totalement étranger.

SANS-SOUCI.

Charles, versons-leur de ce Bourgogne généreux; peut-être cela leur donnera-t-il de la conscience.

CHARLES SURFACE.

Non, de par tous les diables! Le vin ne fait que mettre au jour les qualités naturelles: en les faisant boire, nous ne ferions qu'attiser leur friponnerie.

Entrent LAFLEUR, MOISE et OLIVIER SURFACE.

CHARLES SURFACE.

Honnête Moïse, entrez; entrez, je vous prie, monsieur Laprime. — C'est le nom de monsieur, n'est-il pas vrai, Moïse?

MOÏSE.

Oui, monsieur.

CHARLES SURFACE.

Lafleur, donne des siéges. — Asseyez-vous, monsieur Laprime. — Des verres, Lafleur. — Asseyez-vous, Moïse. (*Ils s'asseyent.*) — Allons, monsieur Laprime, je vais vous porter un toast: *Au succès de l'usure!* — Moïse, remplissez le verre de monsieur.

MOÏSE.

Au succès de l'usure!

SANS-SOUCI.

C'est juste, Moïse. — L'usure est de la prudence et du savoir-faire, et elle mérite de réussir.

SIR OLIVIER.

En ce cas — *à l'usure!* Puisse-t-elle obtenir tout le succès qu'elle mérite.

SANS-SOUCI.

Non, non, les choses ne doivent point se passer ainsi! Monsieur Laprime, vous avez escamoté le toast; il vous faut boire cette rasade dans un verre d'une pinte.

SIR HENRI.

D'une pinte pour le moins.

MOISE.

Monsieur, veuillez considérer que monsieur Laprime est un gentleman.

SANS-SOUCI.

Raison de plus pour qu'il aime le bon vin.

SIR HENRI.

Donnez à Moïse un verre de deux pintes; — c'est de la rébellion; c'est méconnaître l'autorité du président[1].

SANS-SOUCI.

Allons, il faut que justice se fasse; il faut boire jusqu'à la dernière goutte.

SIR OLIVIER.

Excusez, messieurs; je ne m'attendais point à un tel procédé.

CHARLES SURFACE.

Non, morbleu, il n'en sera point ainsi! Monsieur Laprime est un étranger.

SIR OLIVIER, *à part.*

Diantre! je voudrais pour beaucoup être hors de leur compagnie.

SANS-SOUCI.

En ce cas, que le diable les emporte! — Puisqu'ils refusent de boire, nous ne leur tiendrons pas compagnie. Venez, Henri, les dés sont dans la pièce voisine. — Charles, tu nous rejoindras quand tu auras terminé avec ces messieurs.

CHARLES SURFACE.

Oui, oui. Tous les convives sortent.

CHARLES SURFACE, *continuant.*

Sans-souci!

SANS-SOUCI, *revenant sur ses pas.*

Eh bien!

CHARLES SURFACE.

J'aurai peut-être besoin de toi.

[1] En Angleterre, il est d'habitude, dans les banquets, d'avoir un président qui occupe le haut bout de la table et qui règle l'ordre dans lequel les toasts sont portés

SANS-SOUCI.

Oh! tu sais que je suis toujours prêt; ma parole ou ma signature, peu importe.

Il sort.

MOISE.

Monsieur, je vous présente monsieur Laprime, homme plein d'honneur et de discrétion, et qui toujours exécute ce qu'il a promis. — Monsieur Laprime, je vous présente —

CHARLES SURFACE.

Bah! finissons-en. — Monsieur, l'ami Moïse est un très-honnête homme, mais un peu lent à s'exprimer; il nous tiendra une heure à décliner nos titres. Monsieur Laprime, voici tout bonnement de quoi il est question : Je suis un jeune prodigue qui a besoin d'emprunter de l'argent; — vous êtes, je pense, un vieillard économe et prudent qui a de l'argent à prêter. — Je suis assez fou pour donner cinquante pour cent de cet argent, plutôt que de m'en passer; et vous êtes, je présume, assez roué pour prendre cent pour cent, si vous pouvez l'obtenir. Vous voyez donc, monsieur, que nous nous connaissons, et nous pouvons, sans plus de cérémonie, procéder à l'affaire qui vous amène.

SIR OLIVIER.

Voilà de la franchise, sur ma parole. — Je vois, monsieur, que vous êtes un homme tout rond.

CHARLES SURFACE.

Oui, monsieur; la rondeur en affaires m'a toujours semblé ce qu'il y avait de mieux.

SIR OLIVIER.

Monsieur, vous me convenez comme cela; cependant, il est un point sur lequel vous êtes dans l'erreur; je n'ai point d'argent à prêter, mais je puis en emprunter à un ami; seulement, cet ami est un homme sans conscience. — N'est-il pas vrai, Moïse?

MOISE.

C'est vrai. Vous savez que je dis toujours la vérité, et que je hais le mensonge.

CHARLES SURFACE.

Fort bien; c'est ce que font habituellement les gens qui disent la vérité; mais ne nous arrêtons pas à ces simagrées, monsieur Laprime. Je sais qu'on ne peut pas se procurer de l'argent sans faire des sacrifices.

SIR OLIVIER.

Fort bien, — mais quelles garanties pouvez-vous offrir? vous n'avez point de terres, je présume?

CHARLES SURFACE.

Pas une taupinière, ni un fétu, sauf les pots à fleurs qui sont sur la fenêtre.

SIR OLIVIER.

Point de rentes sur les fonds publics?

CHARLES SURFACE.

Aucune. — Je ne possède en tout et pour tout qu'un petit nombre de chiens d'arrêt et des poneys. Mais, dites-moi, monsieur Laprime, êtes-vous renseigné sur ma famille?

SIR OLIVIER.

Je dois dire que je le suis.

CHARLES SURFACE.

En ce cas, vous devez savoir que j'ai aux Indes un oncle énormément riche, un nommé sir Olivier Surface, sur la fortune duquel je fonde le plus grand espoir?

SIR OLIVIER.

J'ai effectivement entendu dire que vous aviez un oncle opulent; mais jusqu'à quel point vos espérances doivent se réaliser, c'est à mon avis ce que vous ne sauriez dire.

CHARLES SURFACE.

Oh! il ne saurait y avoir de doute à cet égard. On m'assure que je suis au mieux dans son affection, et qu'il parle de me léguer toute sa fortune.

SIR OLIVIER.

En vérité! Voilà le premier mot que j'en entends dire.

CHARLES SURFACE.

La chose est positive : — Moïse le sait; n'est-il pas vrai, Moïse?

SIR OLIVIER, *à part.*

Parbleu, ils me persuaderont bientôt que je suis au Bengale.

CHARLES SURFACE.

Je vous propose donc, monsieur Laprime, si la chose peut vous être agréable, de vous faire un billet payable à la mort de sir Olivier; toutefois, le bonhomme en a usé avec moi avec tant de libéralité, que je serais désolé, je vous en donne ma parole, qu'il lui arrivât la moindre chose.

SIR OLIVIER.

Pas plus que je ne le serais moi-même, je vous assure. Mais le billet dont vous parlez est justement la pire de toutes les ga-

ranties que vous puissiez m'offrir ; — car je pourrais vivre cent ans sans en voir arriver l'échéance.

CHARLES SURFACE.

Pardonnez-moi ; à la mort de sir Olivier, vous aurez le droit d'exiger votre payement.

SIR OLIVIER.

Je serais alors le créancier le plus désagréable que vous eussiez jamais eu.

CHARLES SURFACE.

Vous ne craignez pas, sans doute, que sir Olivier n'ait la vie trop dure ?

SIR OLIVIER.

Non, assurément ; quoique j'aie entendu dire qu'il est aussi robuste et aussi bien portant que peut l'être un homme de son âge.

CHARLES SURFACE.

Vous êtes encore dans l'erreur. Non, non, le climat a fait un tort considérable à mon pauvre oncle Olivier. On m'assure qu'il décline rapidement ; et depuis peu il est tellement changé, que ses plus proches parens auraient de la peine à le reconnaître.

SIR OLIVIER, *riant.*

Vraiment ? Ha ! ha ! ha ! — Ah ! il est tellement changé depuis peu que ses plus proches parens auraient de la peine à le reconnaître ! En vérité ? — Ha ! ha ! ha !

CHARLES SURFACE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! — Je vois que cette nouvelle vous fait plaisir, mon petit Laprime ?

SIR OLIVIER.

Non, non, nullement.

CHARLES SURFACE.

Oui, oui, je le vois, — ha ! ha ! ha ! — Vous savez que c'est une circonstance de plus en votre faveur ?

SIR OLIVIER.

Mais on m'assure que sir Olivier est en route pour revenir ; quelques-uns même prétendent qu'il est arrivé.

CHARLES SURFACE.

Allons donc ! je dois savoir mieux que vous s'il est ou n'est pas arrivé. Non, non, croyez-moi, il est en ce moment à Calcutta ; n'est-il pas vrai, Moïse ?

MOISE.

Oh ! oui, certainement.

SIR OLIVIER.

Il est vrai, comme vous le dites, que vous devez le savoir mieux

que moi; cependant, ce que je vous ai dit, je le tiens de très-bonne part, — n'est-il pas vrai, Moïse?

MOISE.

Oui, sans aucun doute.

SIR OLIVIER.

Mais, monsieur, s'il est vrai que, ainsi qu'on me l'assure, vous ayez besoin immédiatement de quelques centaines de livres sterling, — n'avez-vous rien dont vous pourriez disposer?

CHARLES SURFACE.

Que voulez-vous dire?

SIR OLIVIER.

Par exemple, on m'a dit que votre père vous avait laissé une grande quantité de vieille vaisselle plate.

CHARLES SURFACE.

O mon Dieu! — cela est parti depuis long-temps. — Moïse pourra mieux que moi vous en dire des nouvelles.

SIR OLIVIER, *à part*.

Bonté divine! toutes les coupes gagnées de race en race aux courses de chevaux, ou offertes en récompense de services rendus dans les fonctions municipales! — (*Haut.*) On pensait aussi que sa bibliothèque était l'une des plus riches et des plus complètes.

CHARLES SURFACE.

Oui, oui; elle l'était en effet, — beaucoup trop pour un particulier. Pour moi, j'ai toujours eu le caractère communicatif, et j'ai pensé qu'il était honteux de garder tant de science pour moi tout seul.

SIR OLIVIER, *à part*.

Merci de moi! Une science qui avait été transmise de père en fils comme une propriété de famille! — (*Haut.*) Dites-moi, je vous prie, que sont devenus les livres?

CHARLES SURFACE.

Demandez-le au commissaire priseur, monsieur Laprime; car je ne pense pas que Moïse lui-même puisse vous donner beaucoup de renseignemens à cet égard.

MOISE.

Je n'entends rien aux livres.

SIR OLIVIER.

Si bien donc qu'il ne reste absolument rien de ce qui appartenait à la famille?

CHARLES SURFACE.

Il en reste bien peu de chose; à moins que vous n'ayez le goût des portraits de famille. J'ai là-haut une galerie toute rem-

plie de mes ancêtres, et si vous aimez les vieux tableaux, je vous les céderai à bon compte.

SIR OLIVIER.

Que diable! votre intention sans doute n'est pas de vendre vos ancêtres?

CHARLES SURFACE.

Jusqu'au dernier, au plus haut enchérisseur.

SIR OLIVIER.

Quoi! vos grands oncles et vos grand'tantes?

CHARLES SURFACE.

Oui, et jusqu'à mes bisaïeuls et bisaïeules.

SIR OLIVIER, *à part.*

Maintenant, je désespère de lui. — (*Haut.*) Que diantre, n'avez-vous donc point d'entrailles pour votre propre race? Merci de ma vie! me prenez-vous pour un Shylock, que vous voulez, en retour de mon argent, engager votre chair et votre sang [1]?

CHARLES SURFACE.

Mon petit courtier, ne vous fâchez pas; que vous importe, si vous en avez pour votre argent?

SIR OLIVIER.

Allons, j'achèterai vos portraits de famille; je trouverai, je pense, à les placer! — (*A part.*) Oh! je ne lui pardonnerai jamais ce trait-là!

Entre SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI.

Viens donc, Charles; qui diable te retient si long-temps?

CHARLES SURFACE.

Je ne puis pas venir encore; tu sauras que nous allons là-haut procéder à une vente; voici le petit Laprime qui va m'acheter tous mes ancêtres.

SANS-SOUCI.

Oh! brûle-moi tes ancêtres.

CHARLES SURFACE.

Libre à lui de les brûler ensuite, si cela lui convient. Reste, Sans-souci, nous avons besoin de toi : parbleu! tu seras le commissaire priseur; viens donc avec nous.

SANS-SOUCI.

Si c'est cela, je suis des vôtres; je puis tenir le marteau tout aussi bien que le cornet à dés.

[1] Voir *le Marchand de Venise*, dans le Théâtre de Shakspeare, par le traducteur de Sheridan.

SIR OLIVIER, *à part.*

Oh! les mauvais garnemens!

CHARLES SURFACE.

Venez, Moïse, vous servirez d'enchérisseur, s'il nous en faut un. — Vive Dieu! mon petit Laprime, l'affaire ne semble guère de votre goût.

SIR OLIVIER, *riant d'un rire forcé.*

Oh! si fait, elle me convient beaucoup. — Ha! ha! ha! Oui, oui, je trouve que c'est une chose très-plaisante que de vendre sa famille aux enchères. — Ha! ha! ha! — (*A part.*) O le prodigue!

CHARLES SURFACE.

Comment donc! Quand un homme a besoin d'argent, à qui peut-il mieux s'adresser qu'à sa famille?

SIR OLIVIER, *à part.*

Je ne lui pardonnerai jamais! jamais! jamais!

Ils sortent.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Une galerie garnie de tableaux chez Charles Surface. Au mur à droite est accroché un arbre généalogique.

Entrent CHARLES SURFACE, SIR OLIVIER SURFACE, MOISE et SANS-SOUCI.

CHARLES SURFACE.

Entrez, messieurs; entrez, je vous prie; vous voyez ici toute la famille des Surface, jusqu'à la conquête.

SIR OLIVIER.

Cela fait, ma foi, une belle collection.

CHARLES SURFACE.

Oui, oui; tous ces portraits sont peints d'après les vrais principes; point de grâces de complaisance, point d'expression flattée; rien qui rappelle les ouvrages de nos modernes Raphaëls, qui, tout en donnant la ressemblance la plus exacte, s'arrangent de manière à rendre votre portrait tellement distinct de vous-même, qu'on peut élaguer l'original, sans nuire le moins du monde à la copie. Non, non, le mérite de ceux-ci consiste dans une

ressemblance invétérée; ils ont toute la gauche raideur des originaux, et ne ressemblent à rien de ce qui existe.

SIR OLIVIER.

Ah! nous ne reverrons plus de telles physionomies d'hommes.

CHARLES SURFACE.

Je l'espère bien. — Vous voyez, monsieur Laprime, comme j'ai des goûts domestiques : c'est ici que je passe mes soirées entouré de ma famille. — (*A Sans-souci.*) Mais voyons, montez au fauteuil, monsieur le commissaire priseur; voilà justement le vieux fauteuil goutteux de mon grand-père qui fera l'affaire.

Il avance un fauteuil.

SANS-SOUCI.

Oui, oui, c'est cela. — Mais, Charles, je n'ai pas de marteau; et qu'est-ce qu'un commissaire priseur sans son marteau?

CHARLES SURFACE.

Parbleu, c'est vrai. (*Il décroche l'arbre généalogique et le met en rouleau.*) Quel est ce parchemin? Oh! c'est notre généalogie complète. Tiens, Sans-souci, tu auras là un instrument comme il y en a peu; — voilà ton marteau; tu peux maintenant expédier [1] mes ancêtres, leur généalogie à la main.

SIR OLIVIER, *à part.*

Vaurien dénaturé! parricide posthume!

SANS-SOUCI.

Voilà effectivement toute la filière de ta génération; parbleu, Charles, tu ne pouvais rien choisir de plus commode; ce parchemin servira non seulement de marteau, mais encore de catalogue. — Allons, commençons. — Une fois, deux fois!

CHARLES SURFACE.

Bravo, Sans-souci! — Commençons; voici d'abord mon grand-oncle, sir Richard Ravelin [2], excellent général dans son temps, je vous assure. Il fit toutes les campagnes du duc de Marlborough, et reçut cette balafre au-dessus de l'œil, à la bataille de Malplaquet. — Qu'en dites-vous, monsieur Laprime? — Regardez-le, — voilà un héros, non plumé et rogné comme nos capitaines modernes, mais dans tout le luxe de sa perruque et de son uniforme, comme il convient à un général. — Qu'en offrez-vous?

SIR OLIVIER, *bas à Moïse.*

Dites-lui de donner son prix.

[1] Il y a dans le texte *knock down*, qui signifie à la fois *assommer* et *adjuger*. L'auteur joue sur ce double sens, auquel se prête également le mot *expédier*, que nous avons choisi.

[2] Terme de fortification, ouvrage à trois faces.

MOISE.

Monsieur Laprime désire que vous disiez votre prix.

CHARLES SURFACE.

Eh bien, nous le mettrons à dix livres sterling ; certes, ce n'est pas cher pour un officier supérieur.

SIR OLIVIER, *à part.*

Dieu me soit en aide! Son illustre oncle Richard pour dix livres sterling. — (*Haut.*) Fort bien, monsieur, je le prends à ce prix.

CHARLES SURFACE.

Sans-souci, adjuge mon oncle Richard. — Voici maintenant, une de ses sœurs, restée fille, ma grand'tante Débora, peinte par Kneller, dans son meilleur style ; ce portrait passe pour être d'une formidable ressemblance. — Vous voyez, elle est en bergère, faisant paître son troupeau. — Je vous la laisse pour cinq livres dix shellings, — les moutons seuls les valent.

SIR OLIVIER, *à part.*

Ah ! pauvre Débora ! une femme qui s'estimait à un si haut prix ! — Cinq livres dix shellings ! — (*Haut.*) Elle est à moi.

CHARLES SURFACE.

Adjuge ma tante Débora, Sans-souci ! — Voici maintenant le grand-père de ma mère, savant magistrat, bien connu aux assises de l'Ouest. — Quel prix y mettez-vous, Moïse ?

MOISE.

Quatre guinées.

CHARLES SURFACE.

Quatre guinées ! — Vive Dieu ! vous ne donnez pas même le prix de sa perruque. — Monsieur Laprime, vous aurez sans doute plus de respect pour le sac de laine[1]. Permettez-moi d'adjuger sa seigneurie à quinze guinées.

SIR OLIVIER.

Oui, assurément.

SANS-SOUCI.

Adjugé.

CHARLES SURFACE.

Voici maintenant deux de ses frères, William et Walter Blunt, deux écuyers[2], tous deux membres du parlement, et orateurs distingués ; et ce qu'il y a d'extraordinaire, je crois que c'est la première fois qu'ils ont été vendus ou achetés

[1] Sur lequel les juges s'asseyent en Angleterre.
[2] Qualification honorifique.

SIR OLIVIER.

C'est, en effet, fort extraordinaire ! Pour l'honneur du parlement, je les prendrai au prix que vous aurez fixé.

SANS-SOUCI.

Bien dit, mon petit Laprime ! — Je les adjuge à quarante livres sterling.

CHARLES SURFACE.

Voici un bon vivant ! — Je ne sais pas son degré de parenté, mais il était maire de Norwich : prenez-le pour huit livres sterling.

SIR OLIVIER.

Non, non ; six livres sont bien assez pour le maire.

CHARLES SURFACE.

Allons, substituez aux livres des guinées [1], et je vous donne ces deux aldermen [2] par-dessus le marché.

SIR OLIVIER.

Je les prends.

CHARLES SURFACE.

Sans-souci, adjuge le maire et les deux aldermen. — Bah ! que diantre ! en continuant de ce train, la vente en détail nous prendra la journée entière ; vendons en masse. Qu'en dites-vous, mon petit Laprime ? Donnez-moi trois cents livres sterling et prenez en bloc ce qui reste.

SANS-SOUCI.

Oui, oui, cela vaut mieux.

SIR OLIVIER

Je suis disposé à faire tout ce qui pourra vous arranger : — je les prends. Mais il y a un portrait que vous avez toujours passé sous silence.

SANS-SOUCI, *quittant le fauteuil et s'avançant.*

Quoi ? ce petit drôle de mauvaise mine, au-dessus du canapé ?

SIR OLIVIER.

Précisément, monsieur ; seulement je ne lui trouve pas aussi mauvaise mine que vous dites, tant s'en faut.

CHARLES SURFACE.

Quoi ? celui-là ? — Oh ! c'est le portrait de mon oncle Olivier, peint avant son départ pour les Indes.

SANS-SOUCI.

Ton oncle Olivier ? — Parbleu, Charles, toi et lui, vous ne

[1] La livre sterling est de 20 shillings, la guinee de 21.
[2] Membres du conseil municipal.

serez jamais amis. Je ne sais si je me trompe, mais je trouve à ce drôle-là un air singulièrement morose, un regard implacable, et une physionomie déshéritante s'il en fut jamais! Crois-moi, c'est un coquin fieffé! — N'êtes-vous pas de mon avis, mon petit Laprime?

Il lui frappe sur l'épaule.

SIR OLIVIER.

Non, certes; je lui trouve la physionomie aussi honnête qu'à aucun des visages, morts ou vivans, qui sont dans cette salle; — mais je pense que l'oncle Olivier est compris dans la vente, et partira avec le reste de la pacotille.

CHARLES SURFACE.

Non, de par tous les diables; je ne me séparerai pas du pauvre Olivier. Le brave homme a été pour moi plein de bonté, et je veux garder son portrait tant qu'il me restera une chambre pour l'y placer.

SIR OLIVIER, *à part.*

Le coquin est mon neveu, après tout. — (*Haut.*) Je vous dirai, monsieur, que j'attache un prix tout particulier à posséder ce portrait.

CHARLES SURFACE.

J en suis fâché; mais très-certainement vous ne l'aurez pas. — Que diantre! n'en avez-vous pas là tout autant qu'il vous en faut?

SIR OLIVIER, *à part.*

Je lui pardonne tout! — (*Haut.*) Monsieur, quand il me passe par la tête une fantaisie, je ne regarde pas à l'argent. Je vous offre pour ce portrait autant que pour tous les autres réunis.

CHARLES SURFACE.

Ne m'importunez pas davantage sur ce point, monsieur le courtier : je ne veux pas le vendre; qu'il n'en soit plus question.

SIR OLIVIER, *à part.*

Comme le drôle ressemble à son père! — (*Haut.*) Allons, allons, n'en parlons plus. — (*A part.*) Je ne l'avais pas remarqué d'abord, mais, assurément, je n'ai jamais vu de ressemblance aussi frappante. — (*Haut.*) Voici une traite en payement.

Il tire de son portefeuille un billet qu'il lui remet.

CHARLES SURFACE.

Comment donc! mais c'est une traite de huit cents livres sterling!

SIR OLIVIER.

Vous persistez à ne pas vous défaire de sir Olivier?

CHARLES SURFACE.

Oui, morbleu! — Je vous le répète.

SIR OLIVIER.

En ce cas, gardez le surplus; nous balancerons cela une autre fois;—mais, par dessus le marché, donnez-moi votre main; vous êtes un honnête garçon, Charles,—veuillez excuser, monsieur, la liberté que je prends. — Venez, Moïse.

CHARLES SURFACE.

Parbleu, le bonhomme est un drôle de corps! — Ah ça! Laprime, vous allez pourvoir ces messieurs d'un logement.

SIR OLIVIER.

Oui, je les enverrai chercher dans un ou deux jours.

CHARLES SURFACE.

Mais ayez soin d'envoyer, pour les prendre, des moyens de transport convenables; car, de leur vivant, la plupart d'entre eux avaient équipage.

SIR OLIVIER.

Oui, oui, je vous le promets; — tous, à l'exception d'Olivier.

CHARLES SURFACE.

Oui, tous, le seul petit nabab[1] excepté.

SIR OLIVIER.

Vous êtes bien décidé sur ce point?

CHARLES SURFACE.

Irrévocablement.

SIR OLIVIER, *à part.*

Le cher vaurien! — (*Haut.*) Adieu! — Venez, Moïse. — (*A part.*) Qu'on vienne me dire, maintenant, que c'est un mauvais sujet!

Sir Olivier Surface et Moïse sortent.

SANS-SOUCI.

Parbleu, voilà parmi les gens de sa sorte le drôle le plus original que j'aie encore vu.

CHARLES SURFACE.

C'est, à mon avis, le prince des courtiers. Je voudrais bien savoir comment ce réprouvé de Moïse a pu lier connaissance avec un si honnête homme. — Mais je vois venir Rollet; Sans-souci, va dire à la compagnie que je vais la rejoindre dans un instant.

[1] C'est le nom qu'on donne en Angleterre à ceux qui se sont enrichis dans l'Inde.

SANS-SOUCI.

J'y vais; — que ce vieil imbécile n'aille pas te mettre en tête d'employer une portion quelconque de cet argent à solder de vieilles dettes surannées, ou te faire commettre quelque autre bêtise de ce genre; les fournisseurs, Charles, sont les drôles les plus exigeans.

CHARLES SURFACE.

C'est vrai, et les payer est le moyen de les rendre plus exigeans encore. Va, sois tranquille.

Sans-souci sort.

CHARLES SURFACE, *seul, continuant.*

C'est, ma foi, un singulier original que ce vieux courtier. — Voyons, sur cette somme, les deux tiers, cinq cent trente et quelques livres sterling m'appartiennent en toute propriété! Décidément, nos ancêtres sont pour nous une parenté plus profitable que je ne le croyais! — Messieurs et dames, je suis votre très-humble et très-reconnaissant serviteur. —

Entre ROLLET.

CHARLES SURFACE, *continuant.*

Vous voilà, mon vieux Rollet? Parbleu! vous arrivez à temps pour prendre congé de vos vieilles connaissances.

ROLLET.

Oui, j'ai appris qu'on venait de les vendre. Mais je m'étonne de vous trouver tant de gaîté dans des circonstances aussi critiques.

CHARLES SURFACE.

C'est cela même! je suis tellement assailli par le malheur, que ma gaîté m'est indispensable; un temps viendra que je serai riche et morose. Vous vous étonnez sans doute de me voir si peu affligé en prenant congé d'un si grand nombre de proches parens; certes, cette séparation est fort douloureuse; mais vous voyez qu'ils restent impassibles; pourquoi donc me désolerais-je?

ROLLET.

Il n'y a pas moyen de vous rendre sérieux un seul instant.

CHARLES SURFACE.

Si fait, je le suis maintenant. Tenez, mon brave Rollet, allez sur-le-champ me changer ce billet; vous prendrez là-dessus cent livres sterling que vous porterez immédiatement au vieux Stanley.

ROLLET.

Cent livres sterling! veuillez considérer —

CHARLES SURFACE.

Pour Dieu, ne m'en parlez plus : les besoins du pauvre Stanley sont pressans ; et si vous ne vous hâtez, nous aurons la visite de quelque quidam qui a plus de droit que lui à cet argent.

ROLLET.

C'est justement cela ! je ne cesserai jamais de vous corner aux oreilles le vieil adage —

CHARLES SURFACE.

« Sois juste avant d'être généreux. » Je le serais aussi si je le pouvais ; mais la Justice est une vieille matrone boiteuse, et quoique je fasse, je ne puis arriver à lui faire suivre le pas de la Générosité.

ROLLET.

Cependant, Charles, croyez-moi, une heure de réflexion —

CHARLES SURFACE.

Oui, oui, c'est très-vrai ; mais voyez-vous, Rollet, tant que j'ai, je donne ; au diable donc votre économie, et allez porter cet argent au vieux Stanley.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un salon.

Entrent MOISE et SIR OLIVIER SURFACE.

MOÏSE.

Eh bien ! monsieur, sir Pétrus vous avait dit vrai ; vous avez vu Charles dans toute sa gloire.

SIR OLIVIER.

Oui, mais il n'a pas voulu vendre mon portrait.

MOISE.

Il aime singulièrement le vin et les femmes.

SIR OLIVIER.

Il n'a pas voulu vendre mon portrait.

MOISE.

Il joue gros jeu.

SIR OLIVIER.

Il n'a pas voulu vendre mon portrait. — Oh ! voici Rollet.

Entre ROLLET.

ROLLET.

Vous venez donc, sir Olivier, de faire une acquisition ?

SIR OLIVIER.

Oui, oui ; notre jeune vaurien a vendu tous ses ancêtres, comme si c'eût été de vieilles tapisseries.

ROLLET.

Il m'a chargé de vous restituer une partie du prix de la vente ; je veux dire dans votre rôle du vieux et indigent Stanley

MOISE.

Ah ! voilà le malheur ; il est si effroyablement charitable !

ROLLET.

Notez que j'ai laissé dans le vestibule un bonnetier et deux tailleurs qui, j'en ai l'assurance, ne seront pas payés, et dont ces cent livres sterling acquitteraient le mémoire.

SIR OLIVIER.

Bien, bien ; je payerai ses dettes, ainsi que ses bonnes œuvres. — Mais maintenant mon rôle de courtier est fini, et vous allez me présenter à l'aîné des deux frères sous le nom du vieux Stanley.

ROLLET.

Pas encore : je sais que sir Pétrus doit aller le voir ce soir à peu près à cette heure.

Entre LAFLEUR.

LAFLEUR.

O messieurs ! je vous demande pardon de ne vous avoir pas reconduits ; — par ici. — Moïse, un mot.

Lafleur et Moïse sortent.

SIR OLIVIER.

Vous voyez bien ce drôle-là ; croiriez-vous qu'à notre arrivée il a raccroché le juif au passage, et a voulu lui emprunter de l'argent avant qu'il arrivât jusqu'à son maître.

ROLLET.

En vérité !

SIR OLIVIER.

Oui, ils s'occupent maintenant à combiner une opération d'annuités.—Ah ! maître Rollet, de mon temps les domestiques se contentaient de prendre les folies de leur maître quand elles étaient usées jusqu'à la corde ; mais maintenant ils portent leurs vices tout lustrés et tout neufs comme un habit des dimanches.

Ils sortent.

SCÈNE III.

Une bibliothèque chez Joseph Surface ; à droite est un paravent sur lequel son déployées des cartes ; à gauche, un cabinet.

JOSEPH SURFACE et UN DOMESTIQUE.

JOSEPH SURFACE.

Il n'est point arrivé de lettre de lady Aigremont ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

JOSEPH SURFACE.

Je suis étonné qu'elle ne m'ait rien envoyé dire, si quelque motif l'a empêchée de venir. Sir Pétrus ne me soupçonne pas, j'en ai la certitude. Dieu veuille que la position embarrassante que j'ai prise avec la femme ne me fasse pas perdre la fille ! Toutefois j'ai pour moi l'imprudence de Charles et sa mauvaise réputation, et c'est un point important.

On entend frapper à la porte extérieure.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, je crois que c'est lady Aigremont.

JOSEPH SURFACE.

Attends ! — Va voir si c'est elle, avant d'ouvrir : dans le cas où ce serait mon frère, j'ai à te charger pour lui d'un message particulier.

LE DOMESTIQUE.

C'est mylady, monsieur; elle a l'habitude de faire arrêter sa chaise devant la boutique de la marchande de modes, dans la rue voisine.

JOSEPH SURFACE.

Attends encore; place ce paravent devant la fenêtre. — C'est cela. — Ma voisine d'en face est une jeune personne tant soit peu curieuse.

Le domestique sort.

JOSEPH SURFACE, *seul, continuant.*

J'ai dans cette affaire un rôle difficile à jouer. Lady Aigremont semble depuis peu suspecter mes vues sur Maria; mais il faut absolument empêcher qu'elle ne pénètre mon secret, — du moins jusqu'à ce qu'elle soit plus avant en mon pouvoir.

Entre LADY AIGREMONT.

LADY AIGREMONT.

Eh quoi ! plongé dans un monologue sentimental ? Vous êtes-

vous bien impatienté? — O mon Dieu! ne prenez point ainsi votre air grave. — Je vous jure que je n'ai pu venir plus tôt.

JOSEPH SURFACE.

Oh! madame, la ponctualité est une sorte de constance tout-à-fait déplacée dans une femme de qualité.

Il présente une chaise à lady Aigremont, et s'assied après elle.

LADY AIGREMONT.

Sur ma parole, vous devez me plaindre. La mauvaise humeur de sir Pétrus à mon égard empire chaque jour; et le meilleur de l'histoire, c'est qu'il est jaloux de Charles.

JOSEPH SURFACE, *à part.*

Je suis charmé que la médisance de mes amis propage ce bruit-là.

LADY AIGREMONT.

Je voudrais qu'il lui laissât épouser Maria; peut-être alors reviendrait-il de son erreur; ne le souhaitez-vous pas aussi, monsieur Surface?

JOSEPH SURFACE, *à part.*

Ma foi, non. — (*Haut.*) Oh! certainement! car alors ma chère lady Aigremont verrait combien elle a eu tort de me soupçonner d'avoir des projets sur cette petite sotte.

LADY AIGREMONT.

Allons, allons, je suis disposée à vous croire. Mais n'est-il pas cruel de voir tenir sur moi les propos les plus malveillans? Lady Daubencour, par exemple, a fait circuler sur mon compte les histoires les plus scandaleuses, et ce qui me fâche le plus, c'est qu'elles n'ont pas le moindre fondement.

JOSEPH SURFACE.

Oui, madame, ce qu'il y a en effet de plus fâcheux dans ces bruits, c'est qu'ils sont sans fondement. Voilà ce qui doit exciter votre dépit; car lorsqu'un bruit scandaleux est accrédité contre nous, il n'y a rien qui console comme de savoir que nous l'avons mérité.

LADY AIGREMONT.

Dans ce cas, je l'avoue, je leur pardonnerais; mais m'attaquer, moi qui suis l'innocence même, moi qui ne dis jamais de mal de personne, c'est-à-dire d'aucun de mes amis! Et puis être obligée d'essuyer la mauvaise humeur et la jalousie de sir Pétrus Aigremont, quand mon cœur a la conscience de son intégrité; oh! c'est véritablement monstrueux.

JOSEPH SURFACE.

Mais, ma chère lady Aigremont, si vous le souffrez, ne vous en

prenez qu'à vous-même. Quand un mari soupçonne injustement sa femme, et lui retire sa confiance, elle doit à l'honneur de son sexe de le tromper.

LADY AIGREMONT.

Vraiment! — Si bien donc que s'il me soupçonne sans motif, selon vous, le meilleur moyen de guérir sa jalousie, c'est de la justifier.

JOSEPH SURFACE.

Sans aucun doute, — car votre mari ne doit jamais se tromper sur votre compte, — et la fragilité est un hommage que vous devez à son discernement.

LADY AIGREMONT.

Assurément, ce que vous dites est fort raisonnable, et lorsque la conviction intime de mon innocence —

JOSEPH SURFACE.

Ah! madame, voilà la grande erreur : c'est justement cette conviction où vous êtes qui nous nuit le plus. Qu'est-ce qui vous rend oublieuse de l'étiquette, et insouciante de l'opinion du monde? — La conviction intime de votre innocence. Qui vous rend étourdie dans votre conduite, qui vous expose à tomber dans mille petites imprudences? — La conviction intime de votre innocence. Qui fait que vous supportez impatiemment l'humeur de sir Pétrus, et que ses soupçons vous révoltent? — La conviction intime de votre innocence.

LADY AIGREMONT.

C'est très-vrai.

JOSEPH SURFACE.

Ma chère lady Aigremont, si vous consentiez seulement à faire un léger faux pas, vous ne sauriez concevoir combien cela vous rendrait circonspecte, et vous disposerait à complaire à votre mari et à vous plier à son humeur.

LADY AIGREMONT.

Vous croyez?

JOSEPH SURFACE.

Oh! j'en suis sûr; alors vous verriez cesser tous les bruits médisans; car votre réputation ressemble à une personne qui aurait la pléthore; positivement, elle se meurt d'un excès de santé.

LADY AIGREMONT.

Allons, allons, je vois que votre ordonnance me prescrit de pécher à mon corps défendant, et de perdre ma vertu pour conserver ma réputation.

JOSEPH SURFACE.

C'est précisément cela, madame.

LADY AIGREMONT.

Voilà, certes, la plus étrange doctrine et la plus singulière recette pour éviter la calomnie.

JOSEPH SURFACE.

Elle est infaillible, croyez-moi. La prudence est comme l'expérience; elle veut être achetée.

LADY AIGREMONT.

Si jamais ma raison était convaincue, —

JOSEPH SURFACE.

Oh! certainement, madame, il faut que votre raison soit convaincue. — A Dieu ne plaise que je veuille vous induire à faire ce que votre raison n'aurait pas approuvé! Je suis trop homme d'honneur pour cela.

LADY AIGREMONT.

Ne pensez-vous pas que nous pourrions tout aussi bien laisser l'honneur en dehors de la question?

Elle se lève.

JOSEPH SURFACE, *se levant.*

Ah! je vois qu'il vous reste encore des vestiges de votre éducation de province.

LADY AIGREMONT.

Je le soupçonne; et je vous avouerai franchement que si jamais je me résolvais à mal faire, ce seraient, après tout, les mauvais procédés de sir Pétrus, plutôt que votre *honorable logique*, qui m'y décideraient.

JOSEPH SURFACE.

Eh bien! par cette main qu'il ne mérite pas de —

Il lui prend la main.

Entre brusquement UN DOMESTIQUE.

JOSEPH SURFACE, *continuant.*

Au diable l'imbécile! — Que me veux-tu?

LE DOMESTIQUE.

Je vous demande pardon, monsieur; mais j'ai pensé qu'il ne vous conviendrait pas que sir Pétrus entrât sans être annoncé.

JOSEPH SURFACE.

Sir Pétrus! — Diable!

LADY AIGREMONT

Sir Pétrus! Mon Dieu! — je suis perdue, — je suis perdue.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, ce n'est pas moi qui lui ai ouvert.

LADY AIGREMONT.

Oh! je suis perdue sans ressource! Que vais-je devenir? Voyons, monsieur le logicien, — Miséricorde! le voilà sur l'escalier. — Je vais me cacher derrière ce paravent, — et si jamais il m'arrive encore de commettre pareille imprudence, —

Elle passe derrière le paravent.

JOSEPH SURFACE.

Donnez-moi ce livre.

Il prend un livre et s'assied.

Entre SIR PÉTRUS.

SIR PÉTRUS.

C'est bien cela, toujours occupé à s'instruire. — Monsieur Surface, monsieur Surface!

JOSEPH SURFACE.

O mon cher sir Pétrus! je vous demande pardon. (*Il fait semblant de bâiller, et jette son livre.*) J'étais ici à bâiller sur un livre stupide. — Je vous suis obligé de cette visite. Vous n'êtes pas venu dans cette pièce, je crois, depuis que je l'ai fait arranger. — Vous savez que les livres sont la seule chose où je mette de la vanité.

SIR PÉTRUS.

Cette pièce est en vérité fort bien. — Allons, allons, c'est on ne peut mieux, et je vois que vous faites servir à votre instruction jusqu'à votre paravent; — il est tapissé, je crois, de cartes géographiques.

Il s'avance vers le paravent.

JOSEPH SURFACE, *l'entraînant vers une autre partie de la chambre.*

Ce paravent m'est fort utile.

SIR PÉTRUS.

Je n'en doute pas; par exemple, lorsque vous êtes pressé de trouver quelque chose.

JOSEPH SURFACE, *à part.*

Oui, ou lorsque je suis pressé de cacher quelque chose.

SIR PÉTRUS.

J'ai à vous parler en particulier.

JOSEPH SURFACE, *au domestique.*

Tu peux sortir.

Le domestique sort.

JOSEPH SURFACE, *avançant des chaises.*

Voilà une chaise, sir Pétrus; veuillez, je vous prie...

SIR PÉTRUS.

Maintenant que nous voilà seuls, il y a, mon cher ami, un

sujet sur lequel je désire vous ouvrir mon cœur, un point de la plus grande importance pour mon repos ; enfin, mon bon ami, vous saurez que depuis peu la conduite de lady Aigremont m'a rendu bien malheureux.

JOSEPH SURFACE.

Vraiment! Je suis affligé de l'apprendre.

SIR PÉTRUS.

Oui, il n'est que trop évident qu'elle n'a pas pour moi la moindre affection; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, j'ai de fortes raisons de croire qu'elle en aime un autre.

JOSEPH SURFACE.

En vérité? Vous m'étonnez!

SIR PÉTRUS.

Oui; et je vous dirai entre nous que je pense avoir découvert l'individu en question.

JOSEPH SURFACE.

Comment! Mais vous m'alarmez excessivement.

SIR PÉTRUS.

Ah! mon cher ami, j'étais sûr que vous sympathiseriez à mes peines.

JOSEPH SURFACE.

Oui, croyez-moi, sir Pétrus, une pareille découverte me ferait autant de mal qu'à vous-même.

SIR PÉTRUS.

J'en suis convaincu. — Oh! c'est un grand bonheur que d'avoir un ami à qui l'on peut tout confier, jusqu'à des secrets de famille. Mais ne devinez-vous pas de qui je veux parler?

JOSEPH SURFACE.

Je n'en ai pas la plus légère idée. Ce n'est pas sans doute sir Benjamin Mordentraître?

SIR PÉTRUS.

Oh! non. Que pensez-vous de Charles?

JOSEPH SURFACE.

Mon frère? impossible!

SIR PÉTRUS.

O mon cher ami! la bonté de votre cœur vous égare; vous jugez des autres par vous-même.

JOSEPH SURFACE.

Sans nul doute, sir Pétrus, le cœur qui a la conscience de sa propre intégrité hésite à croire à la perfidie dans les autres.

SIR PÉTRUS.

C'est vrai; mais votre frère est sans moralité; jamais on ne l'entend tenir un langage comme celui-là.

JOSEPH SURFACE.

Cependant, je ne puis m'empêcher de croire que lady Aigremont elle-même a trop de principes.—

SIR PÉTRUS.

Ah! que peuvent les principes contre les flatteries d'un homme beau, jeune et plein de feu?

JOSEPH SURFACE.

C'est très-vrai.

SIR PÉTRUS.

Et puis, vous le concevez, la différence de nos âges rend tout-à-fait improbable qu'elle ait pour moi une affection bien vive; s'il lui arrivait, à elle, de commettre quelques faiblesses, et à moi de les publier, ce que j'y gagnerais serait de voir la ville se moquer de moi, et rire du vieux garçon qui a épousé une jeune fille!...

JOSEPH SURFACE.

C'est vrai; — on rirait, sans nul doute.

SIR PÉTRUS.

Si l'on rirait! Je me verrais chansonné, ridiculisé dans les journaux, et Dieu sait quoi encore.

JOSEPH SURFACE.

Non, — vous auriez tort de donner de la publicité à la chose.

SIR PÉTRUS.

Que le neveu de mon vieil ami sir Olivier soit justement celui qui cherche à porter atteinte à mon honneur, ah! voilà ce qui me blesse au vif.

JOSEPH SURFACE.

Oui, c'est précisément cela. — Quand c'est l'ingratitude qui enfonce le trait de l'injure, la blessure présente un double danger.

SIR PÉTRUS.

Oui; — moi qui étais en quelque sorte son tuteur, qui si souvent l'ai reçu à ma table, qui ne lui ai jamais refusé un conseil.

JOSEPH SURFACE.

Oh! c'est à ne point y croire. Il est capable d'une telle bassesse, sans aucun doute; mais pour ma part, jusqu'à ce que vous m'en ayez donné des preuves positives, je ne puis que rester dans le doute. Toutefois, s'il vient à être prouvé qu'il est coupable, je le renie pour mon frère, il ne m'est plus rien· car

l'homme capable de fouler aux pieds les lois de l'hospitalité et de séduire la femme de son ami, mérite d'être dénoncé et flétri comme une peste sociale.

SIR PÉTRUS.

Quelle différence entre vous! Quels nobles sentimens!

JOSEPH SURFACE.

Après tout, je ne saurais me décider à soupçonner l'honneur de Jady Aigremont.

SIR PÉTRUS.

Je ne demanderais pas mieux que d'avoir bonne opinion d'elle, et d'éloigner entre nous tout sujet de mécontentement. Depuis peu, elle m'a plus d'une fois reproché de ne lui avoir constitué aucun revenu à part; et dans notre dernière altercation, elle m'a presque donné à entendre que si je venais à mourir, elle ne mourrait pas de douleur. Or, comme il paraît que nos idées diffèrent en matière de dépense, j'ai résolu de lui donner à l'avenir liberté entière, et de la laisser agir à sa guise sous ce rapport; et quand je serai mort, elle verra que, vivant, je n'ai pas négligé ses intérêts. Tenez, mon ami, voici les minutes de deux actes sur lesquels je vous demanderai votre opinion. — Par l'un, elle jouira, ma vie durant, d'un revenu séparé de huit cents livres sterling; et par l'autre, je lui lègue, après ma mort, la majeure partie de ma fortune.

JOSEPH SURFACE.

Cette conduite, sir Pétrus, est on ne peut plus généreuse. (*A part.*) Dieu veuille qu'elle n'exerce pas une influence pernicieuse sur mon élève!

SIR PÉTRUS.

Oui, je veux faire en sorte qu'elle n'ait pas le moindre motif de se plaindre de moi; toutefois, je ne voudrais pas lui faire connaître encore la dernière marque de mon affection pour elle.

JOSEPH SURFACE, *à part.*

Je voudrais aussi qu'elle l'ignorât, si la chose était possible.

SIR PÉTRUS.

Maintenant, mon cher ami, si vous le trouvez bon, nous allons causer de l'état de vos espérances à l'égard de Maria?

JOSEPH SURFACE, *à demi-voix.*

Oh! non, sir Pétrus; une autre fois, s'il vous plaît.

SIR PÉTRUS.

Je suis sensiblement chagriné du peu de progrès que vous semblez faire dans ses affections.

JOSEPH SURFACE, *à demi-voix.*

Vous m'obligeriez de n'en point parler, monsieur. Que sont mes espérances déçues quand c'est de votre bonheur qu'il est question? (*A part.*) Morbleu! tout se tourne contre moi.

SIR PÉTRUS.

Quelle que soit votre répugnance à ce que je fasse part de votre passion à lady Aigremont, je puis vous assurer que vous ne l'avez pas pour ennemie dans cette affaire.

JOSEPH SURFACE.

Je vous en prie, sir Pétrus, obligez-moi; je suis véritablement trop affecté par la conversation que nous venons d'avoir, pour pouvoir donner une seule pensée à mes propres affaires. L'homme à qui son ami a confié ses chagrins, ne saurait —

Entre UN DOMESTIQUE.

JOSEPH SURFACE, *continuant.*

Eh bien! qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Votre frère est en bas, causant avec un monsieur, et il prétend savoir que vous êtes chez vous.

JOSEPH SURFACE.

Imbécile, je ne suis pas chez moi; je suis absent pour toute la journée.

SIR PÉTRUS.

Attendez, — une pensée me vient; — faites dire que vous êtes à la maison.

JOSEPH SURFACE.

Eh bien! qu'il monte.

Le domestique sort.

JOSEPH SURFACE, *continuant, à part.*

Il interrompra du moins la conversation de sir Pétrus.

SIR PÉTRUS.

Mon cher ami, rendez-moi un service, je vous prie; avant que Charles vienne, laissez-moi me cacher quelque part. — Mettez-le alors sur le chapitre dont nous venons de parler; ses réponses lèveront toutes mes incertitudes.

JOSEPH SURFACE.

Fi donc, sir Pétrus! voudriez-vous me rendre complice d'un stratagème aussi vil? — Vouloir que je tende un piége à mon frère!

SIR PÉTRUS.

Ne me soutenez-vous pas qu'il est innocent? S'il l'est, vous lui rendez un signalé service en lui offrant l'occasion de se dis-

culper; et à moi, vous me rendez la tranquillité. Allons, ne me refusez pas. Je vais me mettre derrière ce paravent. (*Il s'avance vers le paravent, Joseph Surface l'en éloigne.*) Que diable! on dirait qu'il y a déjà là quelqu'un aux écoutes. — Je viens de voir une robe, j'en suis certain.

JOSEPH SURFACE, *riant.*

Ha! ha! ha! Allons, voilà qui est comique! Écoutez-moi, sir Pétrus; bien que je méprise souverainement le coureur d'aventures, il ne s'ensuit pas que je doive être nécessairement un Joseph! C'est une petite Française, une marchande de modes, une petite friponne qui vient me relancer jusque chez moi; — et comme elle tient à sa réputation, à votre arrivée elle s'est cachée derrière le paravent.

SIR PÉTRUS.

Ah! mauvais sujet! Je n'aurais jamais cru que vous — Mais, diantre! elle a entendu tout ce que j'ai dit sur ma femme.

JOSEPH SURFACE.

Oh! la chose n'ira pas plus loin, vous pouvez y compter.

SIR PÉTRUS.

Non! Eh bien! soit, qu'elle entende tout. Voici un cabinet qui fera tout aussi bien mon affaire.

JOSEPH SURFACE.

Oui, cachez-vous là.

SIR PÉTRUS.

Rusé vaurien! rusé vaurien!

Il entre dans le cabinet.

JOSEPH SURFACE.

Je l'ai, ma foi, écnappé belle. La jolie situation dans laquelle je me trouve! obligé de séparer ainsi le mari et la femme.

LADY AIGREMONT, *avançant un peu la tête.*

Puis-je m'échapper?

JOSEPH SURFACE.

Ne bougez pas, mon ange!

SIR PÉTRUS, *entr'ouvrant la porte du cabinet.*

Joseph, dites-lui son fait..

JOSEPH SURFACE.

Rentrez, mon cher.

LADY AIGREMONT.

Ne pourriez-vous enfermer à clef sir Pétrus?

JOSEPH SURFACE.

Tenez-vous coi, ma vie!

SIR PÉTRUS.

Vous êtes sûr que la petite marchande de modes ne babillera pas ?

JOSEPH SURFACE.

Cachez-vous, cachez-vous, mon cher sir Pétrus. (*A part.*) Que je voudrais avoir la clef de cette porte!

Entre CHARLES SURFACE.

CHARLES SURFACE.

Eh bien! mon frère, qu'y a-t-il donc? ton drôle ne voulait pas me laisser monter! Étais-tu par hasard en tête-à-tête avec un juif ou avec une fille ?

JOSEPH SURFACE.

Ni avec l'un ni avec l'autre, je t'assure.

CHARLES SURFACE.

Pourquoi donc sir Pétrus s'est-il esquivé ? — Je le croyais avec toi.

JOSEPH SURFACE.

Il y était, mon frère ; mais quand il a su que tu allais venir, il n'a pas cru devoir rester.

CHARLES SURFACE.

Comment donc ? Est-ce que par hasard le brave homme craignait que je ne voulusse lui emprunter de l'argent?

JOSEPH SURFACE.

Non ; mais je suis fâché d'apprendre, Charles, que depuis peu tu as donné à ce digne homme de graves motifs d'inquiétude.

CHARLES SURFACE.

Il n'est pas le seul ; on m'assure que je donne de l'inquiétude à un grand nombre de gens estimables. — Mais de quoi est-il question ?

JOSEPH SURFACE.

A te parler franchement, mon frère, il te suppose l'intention de lui dérober les affections de lady Aigremont.

CHARLES SURFACE.

Qui, moi ? Oh! ce n'est pas moi, sur ma parole. (*Riant.*) Ha! ha! ha! ha! Le bonhomme s'est donc aperçu à la fin qu'il a épousé une jeune femme?

JOSEPH SURFACE.

Il n'y a rien là qui puisse donner matière à plaisanterie, mon frère. L'homme capable de—

CHARLES SURFACE.

C'est vrai, c'est vrai, comme tu allais dire ; — mais pour par-

ler sérieusement, d'honneur, ce dont tu m'accuses a toujours été bien loin de ma pensée.

JOSEPH SURFACE, *élevant la voix.*

Certes, sir Pétrus sera charmé d'apprendre cela.

CHARLES SURFACE.

Il fut un temps, il est vrai, où j'avais cru remarquer que je ne déplaisais pas à la dame; mais je te jure que je n'ai jamais rien fait pour cela. D'ailleurs, tu connais mon attachement pour Maria.

JOSEPH SURFACE.

Mais assurément, mon frère, quand bien même lady Aigremont aurait manifesté pour toi la plus tendre prédilection, —

CHARLES SURFACE.

Écoute, Joseph; j'espère ne jamais faire de propos délibéré une action déshonorante; mais si une jolie femme venait d'elle-même s'offrir à moi, — et si cette jolie femme était mariée à un homme assez âgé pour être son père, —

JOSEPH SURFACE.

Eh bien?

CHARLES SURFACE.

Eh bien! je crois que je serais obligé de —

JOSEPH SURFACE.

Poursuis!

CHARLES SURFACE.

D'emprunter un peu de ta moralité, voilà tout. — Mais sais-tu bien, mon frère, que tu me surprends beaucoup en accolant mon nom à celui de lady Aigremont; car jusqu'ici j'avais cru que tu étais son favori.

JOSEPH SURFACE.

Fi donc, Charles! voilà une sotte manière de rétorquer l'accusation.

CHARLES SURFACE.

Sur ma parole, je vous ai vus échanger des regards tellement significatifs, —

JOSEPH SURFACE.

Allons, trève de plaisanterie.

CHARLES SURFACE.

Parbleu, je ne plaisante pas. — Ne te rappelles-tu pas qu'un jour, en venant ici —

JOSEPH SURFACE.

De grâce, Charles, —

CHARLES SURFACE.

Je vous ai trouvés ensemble—

JOSEPH SURFACE.

Morbleu, mon frère, j'exige—

CHARLES SURFACE.

Et une autre fois, où ton domestique—

JOSEPH SURFACE.

Mon frère, mon frère, un mot!—(*A part.*) Il faut, à tout prix, que je lui coupe la parole.

CHARLES SURFACE.

Informé, dis-je, que—

JOSEPH SURFACE.

Chut! Tu m'excuseras, mon cher; mais sir Pétrus a entendu tout ce que nous avons dit; j'étais sûr que tu te disculperais, sans quoi je n'y aurais pas consenti.

CHARLES SURFACE.

Qui? sir Pétrus? Où est-il?

JOSEPH SURFACE.

Silence; là!

Il montre le cabinet.

CHARLES SURFACE.

Par le ciel, je vais le tirer de sa cachette.—Sir Pétrus, arrivez!

Il s'élance vers le cabinet, malgré son frère, qui cherche à le retenir.

JOSEPH SURFACE.

Non, non.

CHARLES SURFACE.

Allons, sir Pétrus, comparaissez à la barre. (*Il tire sir Pétrus hors du cabinet.*) Eh quoi! mon vieux tuteur qui fait le métier d'espion, et recueille des témoignages incognito! Oh! fi donc! fi donc!

SIR PÉTRUS.

Une poignée de main, Charles; je vois que je vous ai soupçonné injustement; mais il ne faut pas en vouloir à Joseph; — ce petit complot est mon ouvrage.

CHARLES SURFACE.

Vraiment?

SIR PÉTRUS.

Mais je vous absous. Maintenant, croyez-moi, j'ai de vous une opinion beaucoup moins défavorable qu'auparavant; ce que j'ai entendu m'a causé une grande satisfaction.

CHARLES SURFACE.

Parbleu! en ce cas, il est fort heureux que vous n'en ayez pas entendu davantage; — n'est-il pas vrai, Joseph?

SIR PÉTRUS.

Ah ! vous vouliez lui renvoyer la balle.

CHARLES SURFACE.

Oui, oui ; c'était une plaisanterie.

SIR PÉTRUS.

Oh ! je connais trop bien l'honnêteté de ses sentimens.

CHARLES SURFACE.

Il n'est pas moins vrai que vous auriez tout aussi bien pu le soupçonner que moi. — (*Bas à Joseph.*) N'est-il pas vrai, Joseph ?

SIR PÉTRUS.

Bien, bien, je vous crois.

JOSEPH SURFACE, *à part.*

Que je voudrais les voir tous deux dehors !

SIR PÉTRUS.

J'espère que désormais nous nous verrons plus souvent.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Lady Daubencour est en bas, et se prépare à monter.

JOSEPH SURFACE.

Lady Daubencour ! Diantre ! il ne faut pas qu'elle monte.

Le domestique sort.

JOSEPH SURFACE, *continuant.*

Messieurs, veuillez m'excuser. — Je vais vous reconduire. Quelqu'un vient me voir pour affaires particulières.

CHARLES SURFACE.

Tu peux le recevoir dans une autre pièce. Il y a long-temps que sir Pétrus et moi nous ne nous sommes vus, et j'ai quelque chose à lui dire.

JOSEPH SURFACE, *à part.*

Il ne faut pas que je les laisse ensemble. Je vais renvoyer lady Daubencour, et revenir sur-le-champ. — (*Bas à sir Pétrus.*) Sir Pétrus, surtout pas un mot de la petite marchande de modes.

SIR PÉTRUS, *bas, à Joseph.*

Moi ! je m'en garderai bien.

Joseph Surface sort.

SIR PÉTRUS, *continuant.*

Ah ! Charles, si vous fréquentiez davantage votre frère, on pourrait espérer votre réformation. C'est un homme d'une grande moralité. — Ah ! il n'y a rien au monde de si noble qu'un homme moral !

CHARLES SURFACE.

Bah! il est trop moral de moitié; et il est si jaloux de sa bonne renommée, comme il l'appelle, qu'il aimerait autant ouvrir sa porte à un prêtre papiste qu'à une fille[1].

SIR PÉTRUS.

Non, non, vous le jugez mal. — Non, non! Joseph n'est pas un mauvais sujet, mais il n'est pas non plus un saint. — (*A part.*) J'ai grande envie de lui dire ce qui en est; — nous ririons bien aux dépens de Joseph.

CHARLES SURFACE.

Que le diable l'emporte! c'est un véritable anachorète, un jeune ermite.

SIR PÉTRUS.

Écoutez, ne dites pas du mal de lui; on pourrait le lui rapporter, sur ma parole.

CHARLES SURFACE.

Ce ne sera pas vous, sans doute, qui le lui direz.

SIR PÉTRUS.

Non, — mais, — par ici. — (*A part.*) Parbleu, il faut que je lui dise la chose — (*Haut.*) Dites donc, seriez-vous bien aise de rire une bonne fois aux dépens de Joseph?

CHARLES SURFACE.

Rien au monde ne me réjouirait davantage.

SIR PÉTRUS.

Eh bien, nous allons rire. — (*A part.*) Je vais le punir d'avoir révélé ma cachette. — (*Bas à Charles.*) Il était avec une jeune fille quand je suis entré.

CHARLES SURFACE.

Qui? Joseph? vous plaisantez.

SIR PÉTRUS.

Chut! — une petite Française, une marchande de modes, — et le plaisant de l'histoire, — c'est qu'elle est maintenant dans cette chambre.

CHARLES SURFACE.

Comment! elle est ici?

Il regarde le cabinet.

SIR PÉTRUS.

Chut! je vous dirai où.

Il jette un regard vers le paravent

[1] A l'époque où cette pièce fut composée, le papisme était l'objet d'une grande animadversion populaire, et il fallait du courage pour recevoir ostensiblement chez soi un prêtre catholique

CHARLES SURFACE.

Derrière le paravent! Parbleu! démasquons sa retraite.

SIR PÉTRUS.

Non, non, le voici qui monte; — n'en faites rien.

CHARLES SURFACE.

Oh! parbleu, il faut que nous jetions un coup d'œil sur la petite marchande de modes.

Il veut s'avancer vers le paravent, sir Pétrus le retient.

SIR PÉTRUS.

Gardez-vous-en bien, — Joseph ne me pardonnerait jamais.

CHARLES SURFACE.

Je prends tout sur moi.

SIR PÉTRUS.

Merci de moi! le voici.

JOSEPH SURFACE entre au moment où Charles jette à terre le paravent.

CHARLES SURFACE.

Lady Aigremont! ô surprise!

SIR PÉTRUS.

Lady Aigremont! damnation!

CHARLES SURFACE.

Sir Pétrus, voilà l'une des plus séduisantes marchandes de modes que j'aie jamais vues. Comment, diable! il semblerait que vous venez tous de vous amuser à jouer à cache-cache, et je ne vois guère que moi qui ne sois pas dans le secret de la comédie. Mylady voudrait-elle m'instruire? — Pas un mot. — Mon frère, voudrais-tu avoir la complaisance de m'expliquer la chose? — Eh quoi! monsieur le moraliste aussi reste muet? — Sir Pétrus, quoique je vous aie surpris dans un cabinet noir, peut-être y voyez-vous clair maintenant! — Tous gardent le silence! — Allons! quoique je ne comprenne rien à tout ce mystère, je pense que vous-vous entendez parfaitement entre vous. Je vais vous laisser ensemble. — Mon frère, je regrette que vous ayez donné à ce digne homme d'aussi graves motifs d'inquiétude. — Sir Pétrus, il n'y a rien au monde de si noble qu'un homme moral.

Charles sort. — Les autres, immobiles, restent quelque temps à se regarder les uns les autres.

JOSEPH SURFACE.

Sir Pétrus, — bien que, — je l'avoue, — les apparences soient contre moi, — néanmoins, — si vous voulez bien m'entendre, — je ne doute pas que je ne vous donne de tout ceci une explication satisfaisante.

SIR PÉTRUS.

Comme il vous plaira, monsieur.

JOSEPH SURFACE.

Le fait est, monsieur, que lady Aigremont connaissant mes vues sur votre pupille Maria, — c'est-à-dire, monsieur, que lady Aigremont craignant les effets de votre caractère jaloux, — et connaissant mon amitié pour la famille, — lady Aigremont, dis-je, — est venue me voir, — afin de me donner l'occasion de lui expliquer mes prétentions; — mais à votre arrivée, — craignant, comme je l'ai dit, votre caractère jaloux, — elle s'est cachée, — et voilà, croyez-moi, la vérité toute pure.

SIR PÉTRUS.

Voilà, sur ma parole, une explication fort claire, et je ne doute pas que madame n'en confirme jusqu'au moindre mot.

LADY AIGREMONT, *s'avançant.*

Pas une syllabe, sir Pétrus.

SIR PÉTRUS.

Comment donc! vous ne croyez pas même nécessaire de mettre de l'accord dans vos mensonges?

LADY AIGREMONT.

Dans tout ce que vous a dit monsieur, il n'y a pas un mot de vrai.

SIR PÉTRUS.

Certes, madame, je vous crois.

JOSEPH SURFACE, *bas, à lady Aigremont.*

Morbleu! madame, voulez-vous donc me trahir?

LADY AIGREMONT.

Monsieur l'hypocrite, avec votre permission, je me défendrai moi-même.

SIR PÉTRUS.

Oui, laissez-la faire, monsieur; vous verrez qu'elle va composer une histoire mieux que vous, et sans avoir besoin qu'on la souffle.

LADY AIGREMONT.

Écoutez-moi, sir Pétrus; votre pupille n'était pas le motif de ma visite en ce lieu; j'ignorais même les vues de monsieur sur elle. Mais j'y suis venue séduite par ses argumens insidieux, pour prêter l'oreille à sa passion prétendue, sinon pour sacrifier votre honneur à sa bassesse.

SIR PÉTRUS.

Voilà, je crois, la vérité qui se fait jour.

JOSEPH SURFACE.

Cette femme est folle.

LADY AIGREMONT.

Non, monsieur, — elle a recouvré sa raison, et votre conduite lui en a fourni les moyens. — Sir Pétrus, je ne vous demande pas de me croire, — mais la tendresse que vous exprimiez pour moi, dans un moment où, j'en suis persuadée, vous ne pensiez pas m'avoir pour témoin de vos paroles, a tellement pénétré mon cœur, que si j'avais quitté ce lieu sans éprouver la honte d'y être découverte, le reste de ma vie aurait témoigné de la sincérité de ma gratitude. Quant à cet hypocrite au ton mielleux, qui tentait de séduire la femme de son ami trop crédule, au moment même où il recherchait la main de sa pupille,—je le méprise à tel point maintenant, que je ne me pardonnerai jamais d'avoir prêté l'oreille à ses discours.

Elle sort.

JOSEPH SURFACE.

Malgré tout cela, sir Pétrus, le ciel m'est témoin —

SIR PÉTRUS.

Que vous êtes un misérable! sur ce, je vous livre à votre conscience.

JOSEPH SURFACE.

Vous êtes trop prompt, sir Pétrus; veuillez m'entendre. — L'homme qui ferme l'oreille à la conviction en refusant —

SIR PÉTRUS.

Allez au diable avec vos maximes!

Ils sortent, Joseph Surface en continuant ses insistances, sir Pétrus en refusant de l'entendre.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

La bibliothèque.

Entrent JOSEPH SURFACE et UN DOMESTIQUE.

JOSEPH SURFACE.

Monsieur Stanley! Et qui a pu te faire penser que j'étais disposé à le voir? Tu sais fort bien qu'il vient pour demander.

LE DOMESTIQUE.

Je ne lui aurais pas ouvert, si monsieur Rollet n'avait pas été avec lui.

JOSEPH SURFACE.

Imbécile! t'aller imaginer que je suis dans une disposition d'esprit convenable pour recevoir la visite d'un parent indigent. — Eh bien, qu'attends-tu pour faire monter cet homme?

LE DOMESTIQUE.

J'y vais, monsieur. Je vous assure, monsieur, que ce n'est pas ma faute si sir Pétrus a surpris ici mylady —

JOSEPH SURFACE.

Va-t'en, butor.

Le domestique sort.

JOSEPH SURFACE, *seul, continuant.*

Certes, jamais la fortune ne joua un pareil tour à un homme de ma capacité. Voir au même instant détruire ma réputation auprès de sir Pétrus, mes espérances sur Maria! Le moment est bien choisi pour me demander de prêter l'oreille aux infortunes des gens! Je ne trouverai pas même une phrase philanthropique à adresser à Stanley. — Ah! le voilà qui vient, et Rollet l'accompagne. Essayons de nous remettre, et de prendre un visage quelque peu charitable.

Il sort.

Entrent SIR OLIVIER SURFACE et ROLLET.

SIR OLIVIER.

Comment! est-ce qu'il nous évite? — N'est-ce pas lui que je viens de voir?

ROLLET.

C'est lui-même. Mais je crains que vous ne soyez venu un peu brusquement. Ses nerfs sont faibles, et peut-être n'a-t-il pas la force de supporter la vue d'un parent dans l'indigence. J'aurais dû aller le prévenir afin de le préparer à votre visite.

SIR OLIVIER.

Que le diable l'emporte avec ses nerfs! Et voilà donc l'homme dont sir Pétrus exalte les sentimens philanthropiques!

ROLLET.

Pour ce qui est de ses sentimens, je ne prendrai pas sur moi de prononcer; car je dois lui rendre cette justice, qu'il me paraît avoir philosophiquement autant de bienfaisance que qui que ce soit au monde; seulement il est rare qu'il descende des sublimes hauteurs de la théorie au terre-à-terre de la pratique.

SIR OLIVIER.

Cela ne l'empêche pas d'avoir au bout des doigts un chapelet de phrases charitables.

ROLLET.

Dites plutôt au bout de la langue, sir Olivier; car il n'est pas de maximes auxquelles il ait plus de foi qu'à celle-ci : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

SIR OLIVIER.

Et la sienne est tellement concentrée en lui-même, qu'il ne lui arrive jamais de se répandre au dehors.

ROLLET.

C'est, je crois, ce dont vous vous convaincrez.— Mais il vient. Je vous laisse avec lui; ainsi que nous en sommes convenus, aussitôt que vous l'aurez quitté, je viendrai vous annoncer sous votre nom véritable.

SIR OLIVIER.

C'est bien; ensuite vous irez me rejoindre chez sir Pétrus.

ROLLET.

Sans perdre un moment.

Il sort.

Entre JOSEPH SURFACE.

SIR OLIVIER, *à part.*

Sa physionomie pateline ne me revient pas.

JOSEPH SURFACE.

Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre. — Vous êtes monsieur Stanley, je présume?

SIR OLIVIER.

Pour vous servir.

JOSEPH SURFACE.

Monsieur, veuillez, je vous prie, me faire l'honneur de prendre un siége.

SIR OLIVIER.

Monsieur, cela n'est pas nécessaire. — (*A part.*) Trop poli de moitié.

JOSEPH SURFACE.

Je n'ai pas le plaisir de vous connaître, monsieur Stanley; mais je suis véritablement charmé de vous trouver si bon visage. Monsieur Stanley, vous étiez proche parent de ma mère, si je ne me trompe?

SIR OLIVIER.

Oui, monsieur; — tellement proche, que j'ai tout lieu de craindre que mon indigence actuelle ne jette du discrédit sur ses enfans opulens; sans quoi je n'aurais pas pris la liberté de vous importuner.

JOSEPH SURFACE.

Vous n'avez pas besoin d'excuse, monsieur : — Quiconque est dans le malheur, fût-il un étranger, a le droit de revendiquer la parenté des riches. Je regrette de ne pas appartenir à cette classe, et de ne pouvoir même vous offrir un faible secours.

SIR OLIVIER.

Si votre oncle sir Olivier était ici, j'aurais un ami.

JOSEPH SURFACE.

Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût ici, monsieur; vous auriez, croyez-moi, un avocat auprès de lui.

SIR OLIVIER.

Je n'en aurais pas besoin, — mes malheurs seraient pour moi une recommandation suffisante. Mais je pensais que ses bienfaits vous avaient mis à même de servir d'intermédiaire à sa bienfaisance.

JOSEPH SURFACE.

Mon cher monsieur, vous êtes singulièrement dans l'erreur. Sir Olivier est un digne homme, un très-digne homme; mais l'avarice, monsieur Stanley, est le vice des vieillards. Je vous dirai entre nous, mon cher monsieur, que ce qu'il a fait pour moi est moins que rien; d'autres ont cru, je le sais, qu'il en était autrement, et pour ma part, c'est une opinion que je n'ai jamais jugé à propos de contredire.

SIR OLIVIER.

Eh quoi! il ne vous a jamais envoyé des lingots, des roupies, des pagodes[1]?

JOSEPH SURFACE.

Rien qui y ressemble, mon cher monsieur, — non, non. — Il m'a envoyé par ci par là quelques petits cadeaux, — de la porcelaine, des châles, du thé Congo, et autres bagatelles de l'Inde; c'est là tout, croyez-moi.

SIR OLIVIER, *à part.*

Voilà la reconnaissance dont il paye les douze mille livres sterling qu'il a reçues de moi! — du thé Congo, et autres bagatelles de l'Inde!

JOSEPH SURFACE.

Puis, mon cher monsieur, vous avez sans doute entendu parler des prodigalités de mon frère; on ne saurait croire tout ce que j'ai fait pour cet infortuné jeune homme.

[1] Monnaie de l'Inde.

SIR OLIVIER, *à part.*

Ce n'est pas moi qui le croirai.

JOSEPH SURFACE.

Toutes les sommes énormes que je lui ai prêtées! — J'avoue qu'en cela ma conduite a été blâmable; j'ai péché par trop de bonté; au reste, je ne prétends pas m'en justifier; — et maintenant je trouve ma faute doublement coupable, puisqu'elle me prive, monsieur Stanley, du plaisir de vous être utile comme mon cœur le désirerait.

SIR OLIVIER, *à part.*

Le fourbe! — (*Haut.*) Ainsi donc, monsieur, vous ne pouvez rien faire pour moi?

JOSEPH SURFACE

Rien pour le moment, j'ai regret de le dire; mais aussitôt que la chose sera en mon pouvoir, vous pouvez compter que vous aurez de mes nouvelles.

SIR OLIVIER.

Je regrette infiniment —

JOSEPH SURFACE.

Pas plus que moi, je vous assure. — Plaindre le malheur sans pouvoir le soulager est plus pénible encore que de demander sans obtenir.

SIR OLIVIER.

Monsieur, je suis votre très-obéissant serviteur.

JOSEPH SURFACE.

Vous me voyez profondément affecté, monsieur Stanley. — William, ouvrez la porte à monsieur.

SIR OLIVIER.

Point de cérémonie, monsieur.

JOSEPH SURFACE.

Votre très-obéissant —

SIR OLIVIER.

Votre très-humble —

JOSEPH SURFACE.

Comptez que vous aurez de mes nouvelles dès que j'aurai la possibilité de vous être utile.

SIR OLIVIER.

Monsieur, c'est trop de bonté!

JOSEPH SURFACE.

En attendant, je vous souhaite santé et courage.

SIR OLIVIER.

Je suis pour la vie votre humble et reconnaissant serviteur.

JOSEPH SURFACE.

Je suis le vôtre, monsieur, non moins sincèrement.

SIR OLIVIER, *à part.*

J'en sais assez maintenant ! Charles, tu seras mon héritier.

Il sort.

JOSEPH SURFACE, *seul.*

Voilà l'un des inconvéniens attachés à la bonne renommée ; elle expose son homme aux sollicitations des malheureux, et il faut une adresse peu commune pour se faire une réputation de philanthropie sans qu'il en coûte. L'argent massif de la charité pure est un article dispendieux dans le catalogue des bonnes qualités d'un homme ; le plaqué sentimental que je lui substitue produit aux yeux le même effet, et ne paye pas de dro[it].

Entre ROLLET.

ROLLET.

Monsieur Surface, votre serviteur : je crains de vous déranger ; mais l'objet qui m'amène réclame de vous une attention immédiate, comme cette lettre vous l'apprendra.

JOSEPH SURFACE.

Toujours charmé de vous voir, monsieur Rollet. — (*A part.*) Un pendard fieffé ! — (*Après avoir lu la lettre.*) Sir Olivier Surface ! — Mon oncle est arrivé !

ROLLET.

Oui, monsieur, je le quitte à l'instant, — il est en bonne santé, après une prompte et heureuse traversée, et brûle d'embrasser son digne neveu.

JOSEPH SURFACE.

Je ne reviens pas de ma surprise ! — William, cours après monsieur Stanley, et rappelle-le s'il n'est pas encore parti.

ROLLET.

Il est déjà loin, je pense.

JOSEPH SURFACE.

Pourquoi, quand vous êtes venus ensemble, ne m'avez-vous pas fait part de cette nouvelle ?

ROLLET.

Je pensais que vous désiriez vous entretenir avec lui sans témoin. — Mais il faut que j'aille instruire votre frère, et lui donner rendez-vous ici pour voir son oncle, qui sera chez vous dans un quart d'heure.

JOSEPH SURFACE.

C'est ce qu'il m'annonce dans sa lettre. Allons, sa venue me

cause une joie inexprimable. — (*A part.*) Y eût-il jamais un plus fâcheux contretemps!

ROLLET.

Vous serez enchanté de voir comme il a bonne mine.

JOSEPH SURFACE.

Oh! ce m'est un indicible plaisir de l'apprendre. — (*A part.*) Et dans un pareil moment encore!

ROLLET.

Je vais lui dire avec quelle impatience vous l'attendez.

JOSEPH SURFACE.

Allez; présentez-lui, je vous prie, mes respects affectueux. Je ne saurais exprimer la sensation que j'éprouve en songeant que je vais le voir.

Rollet sort.

JOSEPH SURFACE, *seul, continuant.*

Certes, son arrivée, dans un pareil moment, est le tour le plus sanglant que pût me jouer la fortune.

Il sort.

SCÈNE II.

Chez sir Pétrus Aigremont.

Entrent LA FEMME DE CHAMBRE de lady Aigremont et MISTRISS CANDEUR.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Positivement, madame, mylady ne veut voir personne en ce moment.

MISTRISS CANDEUR.

Lui avez-vous dit que c'était son amie, mistriss Candeur?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame; mais elle vous prie de vouloir bien l'excuser.

MISTRISS CANDEUR.

Allez de nouveau la trouver. — Je serais charmée de la voir, ne fût-ce que pour un moment; car je suis sûre qu'elle est plongée dans une grande affliction.

La femme de chambre sort.

MISTRISS CANDEUR, *seule, continuant.*

Mon Dieu, que c'est contrariant! je ne possède pas encore la moitié des détails de l'affaire! Nous aurons dans les journaux toute l'histoire avec le nom des acteurs, en toutes lettres, avant même que j'aie eu le temps d'en colporter la nouvelle dans une douzaine de maisons.

Entre SIR BENJAMIN MORDENTRAITRE.

MISTRISS CANDEUR, *continuant.*

O mon Dieu! sir Benjamin, vous connaissez sans doute la nouvelle —

SIR BENJAMIN.

Relative à lady Aigremont et à monsieur Surface —

MISTRISS CANDEUR.

Ainsi qu'à la découverte faite par sir Pétrus

SIR BENJAMIN.

Oh! c'est bien l'histoire la plus étrange!

MISTRISS CANDEUR.

Vrai, je n'ai de ma vie été si surprise. J'en suis fâchée pour ceux que l'affaire concerne.

SIR BENJAMIN.

Je vous assure que je ne plains pas le moins du monde sir Pétrus; il était déraisonnablement épris de monsieur Surface.

MISTRISS CANDEUR.

De monsieur Surface! Comment donc? mais c'est avec Charles que lady Aigremont a été surprise.

SIR BENJAMIN.

Pas du tout, je vous assure. — Monsieur Surface était le galant.

MISTRISS CANDEUR.

Non, non, c'était Charles. C'est monsieur Surface qui a tout exprès amené sir Pétrus pour les surprendre.

SIR BENJAMIN.

Je vous dis que je le tiens de quelqu'un —

MISTRISS CANDEUR.

Et moi je le tiens de quelqu'un —

SIR BENJAMIN.

Qui le tenait de quelqu'un, lequel le tenait —

MISTRISS CANDEUR.

De l'une des parties elles-mêmes. —Mais voici lady Daubencour; peut-être sait-elle toutes les particularités.

Entre LADY DAUBENCOUR.

LADY DAUBENCOUR.

Eh bien! ma chère mistriss Candeur, voilà une fâcheuse affaire pour notre amie Aigremont.

MISTRISS CANDEUR.

Ah! ma chère amie, qui jamais aurait pensé —

LADY DAUBENCOUR.

Allons, on ne peut plus se fier aux apparences : ce n'est pas que je ne l'aie toujours trouvée trop évaporée.

MISTRISS CANDEUR.

Il est vrai que ses manières étaient un peu trop libres; mais elle était si jeune!

LADY DAUBENCOUR.

Et puis elle avait quelques bonnes qualités.

MISTRISS CANDEUR.

C'est vrai. Mais avez-vous appris les détails?

LADY DAUBENCOUR.

Non; mais tout le monde dit que monsieur Surface —

SIR BENJAMIN.

C'est cela même; je vous disais bien que c'était monsieur Surface.

MISTRISS CANDEUR.

Non, non; le rendez-vous était donné à Charles.

LADY DAUBENCOUR.

A Charles! Vous m'alarmez, mistriss Candeur!

MISTRISS CANDEUR.

Oui, oui; c'était lui qui était le favorisé. Monsieur Surface, c'est une justice à lui rendre, n'a été que le dénonciateur.

SIR BENJAMIN.

Je ne veux pas vous contredire, mistriss Candeur; mais, quoi qu'il en soit, j'espère que la blessure de sir Pétrus ne sera pas —

MISTRISS CANDEUR

La blessure de sir Pétrus! Miséricorde! je ne savais pas le moins du monde qu'ils se fussent battus!

LADY DAUBENCOUR.

Ni moi non plus.

SIR BENJAMIN.

Non? quoi! vous ne saviez rien du duel?

MISTRISS CANDEUR.

Absolument rien.

SIR BENJAMIN.

Eh bien donc, ils se sont battus sur place.

LADY DAUBENCOUR.

Racontez-nous cela, je vous prie.

MISTRISS CANDEUR.

Oui, obligez-nous de nous faire le récit de ce duel.

SIR BENJAMIN.

« Monsieur, » — a dit sir Pétrus immédiatement après les avoir surpris, « vous êtes un ingrat et un drôle. »

MISTRISS CANDEUR.

Oui, il a dit cela à Charles. —

SIR BENJAMIN.

Non, non, — à monsieur Surface. — « Un ingrat et un drôle; et tout vieux que je suis, » — a-t-il ajouté, — « je vous demande satisfaction sur-le-champ. »

MISTRISS CANDEUR.

Oui, il a dû dire cela à Charles; car il n'était pas probable que monsieur Surface consentît à se battre dans sa propre maison.

SIR BENJAMIN.

Tudieu, madame, vous n'y êtes pas. — « Je vous demande satisfaction sur-le-champ. » — En ce moment, madame, lady Aigremont, voyant sir Pétrus dans un pareil danger, s'est précipitée hors de la chambre, en proie à un spasme nerveux des plus violens; et Charles s'est mis à courir après elle, en demandant à grands cris des sels et de l'eau fraîche; c'est alors, madame, qu'ils se sont battus à l'épée. —

Entre VERJUS.

VERJUS.

Au pistolet, mon neveu, au pistolet; je le tiens d'une autorité irréfragable.

MISTRISS CANDEUR.

O monsieur Verjus! tout est donc avéré?

VERJUS.

Trop avéré, madame, et sir Pétrus est dangereusement blessé.

SIR BENJAMIN.

Par une botte en seconde, en plein dans le flanc gauche.

VERJUS.

Par une balle logée dans le thorax.

MISTRISS CANDEUR.

Merci de moi! Pauvre sir Pétrus!

VERJUS.

Oui, madame; Charles n'aurait pas demandé mieux que de ne pas en venir à cette extrémité.

MISTRISS CANDEUR.

Je vous le disais bien; je savais que c'était Charles.

SIR BENJAMIN.

Mon oncle, je le vois, ne connaît pas l'affaire.

VERJUS.

Mais sir Pétrus l'accusait de la plus vile ingratitude.

SIR BENJAMIN.

C'est ce que je vous disais, vous le savez.

VERJUS.

Laissez-moi parler, mon neveu! — Et insistait pour obtenir sur-le-champ —

SIR BENJAMIN.

Satisfaction! C'est justement ce que je disais. —

VERJUS.

Tudieu, mon neveu, souffrez que les autres sachent aussi quelque chose. Une paire de pistolets était sur le bureau; car il paraît que le soir précédent, monsieur Surface était revenu d'un voyage qu'il avait fait à Salt-Hill, avec un de ses amis qui a un fils au collége d'Eton; si bien donc que les pistolets étaient encore chargés.

SIR BENJAMIN

Je ne savais rien de tout cela.

VERJUS.

Sir Pétrus força Charles à en prendre un, et il paraît qu'ils tirèrent tous deux à peu près en même temps. Comme je vous l'ai dit, le coup de Charles porta; celui de sir Pétrus n'atteignit pas son adversaire; mais ce qu'il y a de très-extraordinaire, c'est que la balle, après avoir frappé un petit bronze de Shakspeare placé sur la cheminée, est sortie par la fenêtre, qu'elle a effleurée à angle droit, et est allée blesser le facteur, qui en ce moment même arrivait à la porte avec deux lettres du Northamptonshire.

SIR BENJAMIN.

Le récit de mon oncle est plus circonstancié, je l'avoue; mais cela n'empêche pas que le mien ne soit le seul véridique.

LADY DAUBENCOUR, *à part.*

Je suis plus intéressée dans l'affaire qu'ils ne se l'imaginent; il faut que j'aie des informations plus précises.

Elle sort.

SIR BENJAMIN.

Ah! il est facile de s'expliquer l'effroi de lady Daubencour.

VERJUS.

Oui, oui; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on prétend, — mais peu importe.

MISTRISS CANDEUR.

Mais savez-vous où est sir Pétrus à présent?

VERJUS.

Oh! on l'a ramené chez lui; et il est en ce moment à la maison, quoique les domestiques aient ordre d'affirmer qu'il est absent.

MISTRISS CANDEUR.

C'est ce que je crois, et sans doute que lady Aigremont le soigne.

VERJUS.

Oui, oui; j'ai même vu un membre de la faculté entrer un moment avant moi.

SIR BENJAMIN.

Oh! oh! qui vient ici?

VERJUS.

Oh! c'est lui; c'est le médecin, croyez-moi.

MISTRISS CANDEUR.

Oh certainement! ce doit être le médecin. Nous allons apprendre des nouvelles.

Entre SIR OLIVIER SURFACE

VERJUS.

Eh bien, docteur, quel espoir?

MISTRISS CANDEUR.

Docteur, comment va votre malade?

SIR BENJAMIN.

N'est-ce pas, docteur, que c'est une blessure produite par un coup d'épée ?

VERJUS.

Cent livres sterling que c'est par une balle logée dans le thorax.

SIR OLIVIER.

Docteur! une blessure produite par un coup d'épée! une balle logée dans le thorax! Que diable! êtes-vous fous, bonnes gens ?

SIR BENJAMIN.

Peut-être, monsieur, n'êtes-vous pas médecin?

SIR OLIVIER.

C'est à vous que je suis redevable de mes degrés dans la faculté.

VERJUS.

Je présume que vous êtes un ami de sir Pétrus. En ce cas, vous devez avoir entendu parler de son accident.

SIR OLIVIER.

Je n'en ai pas appris un mot.

VERJUS.

Quoi! vous ne savez pas qu'il a été dangereusement blessé?

SIR OLIVIER.

Lui, blessé?

SIR BENJAMIN.

D'un coup d'épée à travers le corps —

VERJUS.

D'une balle dans la poitrine —

SIR BENJAMIN.

Par un certain monsieur Surface —

VERJUS.

Oui, le plus jeune des deux frères.

SIR OLIVIER.

Que diantre! vous paraissez différer étrangement dans vos rapports! Quoi qu'il en soit, vous vous accordez à dire que sir Pétrus est dangereusement blessé?

SIR BENJAMIN.

Oh! oui, nous nous accordons sur ce point.

VERJUS.

Oui; je crois qu'il ne saurait à cet égard y avoir aucun doute.

SIR OLIVIER.

Alors, sur ma parole, pour une personne placée dans une position aussi critique, c'est bien l'homme le plus imprudent qui existe; car le voilà qui s'avance tranquillement comme si rien ne lui était arrivé.

Entre SIR PÉTRUS AIGREMONT.

SIR OLIVIER, *continuant.*

Oui dà, sir Pétrus, vous venez on ne peut plus à propos, je vous assure; car nous venions à l'instant de vous tenir pour mort.

SIR BENJAMIN, *à Verjus.*

Parbleu, mon oncle, voilà une guérison bien prompte

SIR OLIVIER.

Comment! mon cher, vous osez vous lever avec un coup d'épée à travers le corps et une balle logée dans le thorax?

SIR PÉTRUS.

Un coup d'épée, et une balle!

SIR OLIVIER.

Oui, ces messieurs prétendaient vous tuer sans consulter ni la loi ni la faculté, et voulaient m'ériger en médecin pour faire de moi leur complice.

SIR PÉTRUS.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

SIR BENJAMIN.

Nous sommes heureux d'apprendre, sir Pétrus, que l'histoire du duel n'est pas vraie, et nous déplorons sincèrement vos autres infortunes.

SIR PÉTRUS.

Allons, allons, voilà déjà toute la ville qui en est informée.

VERJUS.

En tout cas, sir Pétrus, vous avez eu le plus grand tort de vous marier a votre âge.

SIR PÉTRUS.

Que vous importe, monsieur?

MISTRISS CANDEUR.

Sir Pétrus était si bon mari, qu'en vérité on ne peut s'empêcher de le plaindre.

SIR PÉTRUS.

Au diable votre pitié, madame! Je n'en veux point.

SIR BENJAMIN.

Je vous conseille, sir Pétrus, de ne pas faire attention aux brocards et aux sarcasmes qui vont pleuvoir sur vous en cette occasion.

SIR PÉTRUS.

Monsieur, monsieur, je désire être maître chez moi.

VERJUS.

Vous avez cela de commun avec bien d'autres; c'est toujours une consolation.

SIR PÉTRUS.

J'exige qu'on me laisse seul; sans cérémonie, — j'insiste pour que vous sortiez de chez moi à l'instant même.

MISTRISS CANDEUR.

Bien, bien, nous sortons; comptez que nous vous arrangerons du mieux que nous pourrons.

SIR PÉTRUS.

Sortez de chez moi!

VERJUS.

Nous dirons quel indigne traitement on vous a infligé.

SIR PÉTRUS.

Sortez de chez moi!

SIR BENJAMIN.

Et avec quelle résignation exemplaire vous le subissez.

Mistriss Candeur, sir Benjamin et Verjus sortent.

SIR PÉTRUS.

Sortez de chez moi, — démons, vipères, furies! Oh! que leur venin ne peut-il les étouffer!

SIR OLIVIER.

Effectivement, sir Pétrus, ces gens-là sont bien faits pour émouvoir la bile.

Entre ROLLET.

ROLLET.

J'ai entendu qu'on élevait la voix.—Qui peut, sir Pétrus, vous échauffer ainsi la bile?

SIR PÉTRUS.

Bah! pourquoi cette question? Est-ce qu'il m'arrive de passer un seul jour sans vexations?

ROLLET.

Allons, je ne veux pas être indiscret.

SIR OLIVIER.

Sir Pétrus, je venais seulement pour vous dire que j'ai vu mes neveux de la manière dont nous étions convenus.

SIR PÉTRUS.

Ils sont dignes l'un de l'autre, ma foi.

ROLLET.

Oui; et sir Olivier convient maintenant que vous les aviez bien jugés, sir Pétrus.

SIR OLIVIER.

Oui, je trouve qu'au bout du compte, Joseph est l'homme qu'il me faut.

ROLLET.

Assurément, comme dit sir Pétrus, c'est un homme on ne peut plus moral.

SIR OLIVIER.

Et ses actes sont conformes aux sentimens qu'il professe.

ROLLET.

Rien de plus édifiant que de l'entendre parler.

SIR OLIVIER.

Oh! c'est le modèle des jeunes gens de l'époque! — Mais quoi, sir Pétrus! vous ne vous joignez pas à nous pour louer notre ami Joseph, comme je m'y attendais!

SIR PÉTRUS.

Sir Olivier, nous vivons dans un monde plein de scélératesse, et moins nous donnerons d'éloges, mieux ce sera.

ROLLET.

Quoi! c'est vous qui tenez ce langage, sir Pétrus! vous qui ne vous êtes trompé de votre vie!

SIR PÉTRUS.

Bah! allez tous deux au diable! Je vois à votre persiflage que vous avez appris toute l'affaire! Vous me ferez devenir fou.

ROLLET.

Eh bien donc, sir Pétrus, pour ne pas prolonger plus longtemps votre supplice, apprenez qu'effectivement nous savons tout. J'ai rencontré lady Aigremont au moment où elle revenait de chez monsieur Surface; sa fierté était humiliée au point qu'elle m'a prié de plaider sa cause auprès de vous.

SIR PÉTRUS.

Et tout ceci est connu de sir Olivier?

SIR OLIVIER.

Tout, jusqu'aux moindres circonstances.

SIR PÉTRUS.

Quoi! même le cabinet et le paravent?

SIR OLIVIER.

Oui, oui; et la petite modiste française. Oh! toute cette histoire m'a bien diverti! Ha! ha! ha!

SIR PÉTRUS.

Elle est fort plaisante.

SIR OLIVIER.

Je n'ai de ma vie tant ri, je vous assure. Ha! ha! ha!

SIR PÉTRUS.

Oh! rien de plus comique! Ha! ha! ha!

ROLLET.

Oui, certes; Joseph avec sa morale. Ha! ha! ha!

SIR PÉTRUS.

Oui, sa morale. Ha! ha! ha! L'hypocrite scélérat!

SIR OLIVIER.

Oui; et ce vaurien de Charles faisant sortir sir Pétrus de sa cachette. Ha! ha! ha!

SIR PÉTRUS

Ha! ha! c'était, assurément, divertissant en diable.

SIR OLIVIER.

Ha! ha! ha! parbleu, sir Pétrus, j'aurais pour beaucoup voulu voir votre mine, au moment où le paravent a été abattu. Ha! ha ha!

SIR PÉTRUS.

Oui, oui, ma mine quand le paravent a été abattu. Ha! ha! ha! — Oh! je n'oserai plus montrer ma face.

SIR OLIVIER.

Mais en voilà assez; c'est mal à nous de rire à vos dépens, mon vieil ami; mais, sur ma parole, je ne puis m'en empêcher.

SIR PÉTRUS.

Oh! ne vous gênez pas par considération pour moi; donnez libre carrière à votre gaieté, cela ne me blesse pas le moins du monde! Je ris moi-même de toute cette histoire. Oui, oui, à mon avis, il n'y a pas pour un homme de position plus agréable que de se voir la risée de toutes ses connaissances. Oh, oui; et quel plaisir, le matin, de lire dans les journaux un paragraphe relatif à M. S....., lady A..... et sir P...... Ce sera charmant! Je veux demain sans faute quitter Londres, et ne plus jamais regarder les gens en face.

ROLLET.

Sérieusement, sir Pétrus, méprisez, croyez-moi, là moquerie des sots. Mais je vois lady Aigremont qui passe dans la pièce voisine; — je suis persuadé que vous désirez aussi ardemment qu'elle une réconciliation.

SIR OLIVIER.

Peut-être que c'est ma présence qui l'empêche de venir auprès de vous. Allons, je laisse l'honnête Rollet interposer entre vous ses bons offices et vous servir de médiateur; mais il faut que tout-à-l'heure il vous amène chez monsieur Surface, où je retourne maintenant, sinon pour ramener au bien un mauvais sujet, du moins pour démasquer un hypocrite.

SIR PÉTRUS.

J'assisterai de grand cœur là-bas à votre reconnaissance, quoique ce soit pour les reconnaissances un lieu qui porte malheur.

ROLLET.

Nous allons vous suivre.

Sir Olivier sort.

SIR PÉTRUS.

Vous voyez, Rollet, elle ne vient pas de ce côté.

ROLLET.

Non; mais vous pouvez voir qu'elle a laissée ouverte la porte de la pièce dans laquelle elle est entrée. Voyez, elle est tout en larmes.

SIR PÉTRUS.

Certainement, un peu de mortification ne messied pas dans

une épouse. Ne pensez-vous pas qu'il serait salutaire pour elle de la laisser s'affliger quelque temps ?

ROLLET.

Oh! ce serait généreux à vous.

SIR PÉTRUS.

Ma foi, je ne sais trop à quelle pensée m'arrêter. Vous vous rappelez la lettre que j'ai surprise, écrite de sa main, et évidemment adressée à Charles?

ROLLET.

Cette lettre était fausse, sir Pétrus, et c est à dessein qu'on l'a fait tomber entre vos mains. C'est là l'un des points sur lesquels le témoignage de Vipère vous donnera, je l'espère, une conviction complète.

SIR PÉTRUS.

Je voudrais être fixé sur ce point-là. Elle regarde de ce côté-ci. Quel air de tête admirable elle a! — Rollet, je vais l'aborder.

ROLLET.

Certainement.

SIR PÉTRUS.

Et cependant, quand on nous saura réconciliés, on rira dix fois plus à mes dépens.

ROLLET.

Laissez-les rire, et ne répondez à leur malice qu'en leur faisant voir que vous êtes heureux en dépit d'eux.

SIR PÉTRUS.

Parbleu! c'est ce que je ferai! Et si je ne m'abuse, nous pouvons être encore le plus heureux couple du comté.

ROLLET.

Oui, sir Pétrus, l'homme qui écarte de son esprit la défiance et le soupçon —

SIR PÉTRUS.

Arrêtez, maître Rollet! Si vous avez quelque amitié pour moi, que je ne vous entende jamais débiter rien qui ressemble à une maxime de morale. J'en ai eu assez pour me servir le reste de mes jours.

Ils sortent.

SCÈNE III.

La bibliothèque.

Entrent LADY DAUBENCOUR et JOSEPH SURFACE.

LADY DAUBENCOUR.

Impossible! N'est-il pas évident que sir Pétrus va immédia-

tement se réconcilier avec Charles, et dès lors ne s'opposera plus à son union avec Maria? Cette pensée fait mon supplice.

JOSEPH SURFACE.

La violence y peut-elle quelque chose?

LADY DAUBENCOUR.

Non, pas plus que la ruse. O l'insensée, la sotte que j'étais, de me liguer avec un pareil maladroit!

JOSEPH SURFACE.

Sans contredit, lady Daubencour, j'y perds plus que vous; cependant vous voyez que je supporte ce malheur avec calme.

LADY DAUBENCOUR.

Parce que le désappointement n'atteint pas votre cœur; l'intérêt seul vous attachait à Maria. Si vous aviez éprouvé pour elle ce que je ressentais pour cet ingrat libertin, ni votre flegme ni votre hypocrisie ne vous empêcheraient de faire éclater l'amertume de votre dépit.

JOSEPH SURFACE.

Mais pourquoi faire retomber sur moi vos reproches, à l'occasion de ce désappointement?

LADY DAUBENCOUR.

N'est-il pas votre ouvrage? Votre méchanceté n'avait-elle pas un champ assez vaste? Ne vous suffisait-il pas de supplanter votre frère, et d'en imposer à sir Pétrus? Fallait-il encore chercher à séduire sa femme? Je hais une telle avidité dans le crime; c'est un injuste monopole qui jamais ne prospère.

JOSEPH SURFACE.

Allons, je reconnais mon tort. J'ai, je l'avoue, dévié de la voie directe du mal; mais je ne crois pas que pour vous tout soit perdu sans ressource.

LADY DAUBENCOUR.

Non!

JOSEPH SURFACE.

Depuis notre dernière entrevue, vous avez, dites-vous, sondé Vipère, et vous croyez qu'il nous est resté fidèle?

LADY DAUBENCOUR.

Je le crois.

JOSEPH SURFACE.

Il se fait fort, s'il est nécessaire, d'affirmer sous serment et de prouver que Charles est lié avec vous par un engagement d'honneur, à l'appui duquel on peut produire les lettres qu'il est censé vous avoir adressées.

LADY DAUBENCOUR.

En effet, on aurait pu faire usage de ce moyen.

JOSEPH SURFACE.

Allons, allons, il en est temps encore. (*On entend frapper à la porte.*) Mais, écoutez! C'est probablement mon oncle, sir Olivier. Passez dans cette chambre; nous reparlerons de cela quand il sera parti.

LADY DAUBENCOUR.

Fort bien; mais si lui aussi il parvient à vous pénétrer?

JOSEPH SURFACE.

Oh! je suis sans crainte à cet égard. Sir Pétrus se taira dans l'intérêt même de sa considération, et vous pouvez compter que je ne tarderai pas à découvrir le côté faible de sir Olivier.

LADY DAUBENCOUR.

Je ne mets pas en doute vos talens! La seule chose que je vous demande, c'est de vous tenir à une mauvaise action seule, et de ne pas courir deux lièvres à la fois.

Elle sort.

JOSEPH SURFACE.

Je ferai ce que vous dites.— (*Seul.*) Il est bien dur, après avoir joué de malheur, comme j'ai fait, de me voir exposé aux reproches de ma complice. N'importe, à tout événement, ma réputation est tellement supérieure à celle de Charles, que sans nul doute — Eh bien! — que vois-je? — Ce n'est pas là sir Olivier; c'est encore le vieux Stanley. Que le diable l'emporte! Faut-il qu'il vienne de nouveau me tourmenter dans un moment comme celui-ci! —Sir Olivier va venir, il le trouvera ici,—et —

Entre SIR OLIVIER SURFACE.

JOSEPH SURFACE, *continuant.*

Pour Dieu, monsieur Stanley, pourquoi venez-vous m'importuner encore? Vous ne pouvez rester ici, sur ma parole.

SIR OLIVIER.

Monsieur, j'apprends que votre oncle Olivier est attendu ici; et bien qu'il se soit montré chiche à votre égard, peut-être fera-t-il quelque chose pour moi; j'en veux faire l'essai.

JOSEPH SURFACE.

Monsieur, il n'est pas possible que vous restiez ici maintenant; je vous prie donc — Revenez une autre fois, et je vous promets de vous assister.

SIR OLIVIER.

Non; il faut que sir Olivier et moi nous fassions connaissance.

JOSEPH SURFACE.

Morbleu, monsieur! j'exige que vous quittiez cette chambre à l'instant!

SIR OLIVIER.

Mais, monsieur —

JOSEPH SURFACE.

Monsieur, je l'exige. Ici, William! reconduisez ce monsieur. Puisque vous m'y forcez, monsieur, — pas un moment de plus. — Quelle insolence!

Il va pour mettre sir Olivier à la porte.

ENTRE CHARLES SURFACE.

CHARLES SURFACE.

Vive Dieu! qu'y a-t-il donc? Comment diable! est-ce que, par hasard, tu aurais mis le grappin sur mon petit courtier? Diantre, mon frère! ne va pas faire de mal au petit Laprime. Qu'y a-t-il, mon petit homme?

JOSEPH SURFACE.

Ah! il a donc été aussi te faire visite à toi?

CHARLES SURFACE.

Certainement. C'est bien le plus honnête petit — Est-ce que par hasard, Joseph, tu aurais aussi emprunté de l'argent, dis donc?

JOSEPH SURFACE.

Emprunter de l'argent? non! Mais, mon frère, tu sais que nous attendons sir Olivier ici, à chaque —

CHARLES SURFACE.

Tudieu, c'est vrai! Certes, il ne faut pas qu'Olivier trouve ici le petit courtier.

JOSEPH SURFACE.

Et cependant, M. Stanley insiste pour —

CHARLES SURFACE.

Stanley! mais il se nomme Laprime.

JOSEPH SURFACE.

Non, non, Stanley.

CHARLES SURFACE.

Non, non, Laprime.

JOSEPH SURFACE.

Peu importe; — mais —

CHARLES SURFACE.

Oui, oui, comme tu dis, Stanley ou Laprime, peu importe;

car je présume qu'il a une cinquantaine de noms, sans compter les initiales A. B. au café voisin [1].

JOSEPH SURFACE.

Mort de ma vie! sir Olivier est à la porte. Je vous supplie, monsieur Stanley, —

CHARLES SURFACE.

Oui, oui, je vous supplie, monsieur Laprime, —

SIR OLIVIER.

Messieurs, —

JOSEPH SURFACE.

Pardieu, monsieur, vous sortirez!

CHARLES SURFACE.

Oui, il faut absolument qu'il sorte!

SIR OLIVIER.

Cette violence —

JOSEPH SURFACE.

Monsieur, c'est votre faute.

CHARLES SURFACE.

Oui, sortez!

Tous deux s'efforcent de faire sortir sir Olivier.

Entrent SIR PÉTRUS, LADY AIGREMONT, MARIA et ROLLET.

SIR PÉTRUS.

Mon vieil ami sir Olivier, — Qu'est-ce que je vois? — Ma foi, voilà des neveux bien respectueux! — Maltraiter leur oncle à sa première visite!

LADY AIGREMONT.

En vérité, sir Olivier, il est fort heureux que nous soyons venus à votre aide.

ROLLET.

Oui, vraiment; car, à ce qu'il paraît, sir Olivier, le nom du vieux Stanley n'a pu vous protéger.

SIR OLIVIER.

Celui de Laprime non plus; l'indigence du premier n'a pu arracher un schelling à la philanthropie de monsieur (*il montre Joseph Surface*); et sous le nom du second, j'ai failli être traité plus mal encore que mes ancêtres. Peu s'en est fallu qu'on ne se débarrassât de moi sans me mettre aux enchères.

JOSEPH SURFACE.

Charles!

[1] Il est d'usage, en Angleterre, dans les annonces relatives à des demandes de place, de faire adresser les réponses dans un café ou tout autre lieu public, en ne désignant la personne que par ses initiales.

CHARLES SURFACE.

Joseph!

JOSEPH SURFACE.

La mesure est comblée!

CHARLES SURFACE.

C'est vrai!

SIR OLIVIER.

Sir Pétrus, mon ami, — et vous, Rollet, (*montrant Joseph*) regardez cet homme, l'aîné de mes neveux. Vous savez ce que ma libéralité a déjà fait pour lui, et combien j'étais disposé à lui laisser la moitié de ma fortune. Jugez donc de mon désappointement, quand je l'ai trouvé totalement dénué de bonne foi, de charité et de reconnaissance.

SIR PÉTRUS.

Sir Olivier, cette déclaration me surprendrait davantage, si déjà moi-même je n'avais reconnu en lui un égoïste, un perfide et un hypocrite.

LADY AIGREMONT.

Et si monsieur, en entendant ces accusations, refuse de s'avouer coupable, à l'appui de sa moralité, qu'il invoque mon témoignage.

SIR PÉTRUS.

Il n'est pas besoin, je crois, de rien ajouter : s'il a la conscience de lui-même, il ne saurait être pour lui de plus grande punition que de savoir qu'il est démasqué.

CHARLES SURFACE, *à part.*

S'ils parlent ainsi à la vertu personnifiée, que vont-ils me dire à moi?

SIR OLIVIER.

Quant à son frère, ce mauvais sujet que vous voyez, —

CHARLES SURFACE, *à part.*

Voilà mon tour qui arrive : ces maudits portraits de famille vont causer ma perte.

JOSEPH SURFACE.

Sir Olivier, — mon oncle, voulez-vous me faire l'honneur de m'entendre?

CHARLES SURFACE, *à part.*

Si maintenant Joseph voulait commencer une de ses longues tirades, cela me donnerait un peu le temps de me remettre.

SIR OLIVIER, *à Joseph.*

Tu voudrais sans doute essayer de te justifier?

JOSEPH SURFACE.

J'y parviendrai, je crois.

SIR OLIVIER.

Si tu désertes ton immoralité aux abois, et cherches à te disculper, — tu as encore moins de principes que je ne t'en croyais. —(*A Charles.*) Eh bien! monsieur, vous aussi, sans doute, vous pouvez vous justifier?

CHARLES SURFACE.

Non pas que je sache, sir Olivier.

SIR OLIVIER.

Eh quoi! est-ce que, par hasard, le petit Laprime aurait été mis trop avant dans vos secrets?

CHARLES SURFACE.

Oui, mon oncle; mais c'étaient des secrets de famille, et ceux-là, vous le savez, il n'est pas permis de les divulguer.

ROLLET.

Allons, sir Olivier, je suis sûr que vous ne pouvez regarder les folies de Charles avec courroux.

SIR OLIVIER.

Ni avec gravité, cela est certain. Savez-vous bien, sir Pétrus, que le vaurien m'a vendu en gros tous ses ancêtres, m'a livré des juges et des généraux à la toise, et des tantes décédées vierges, à aussi bas prix que de la porcelaine cassée?

CHARLES SURFACE.

J'avoue, sir Olivier, que j'ai agi un peu cavalièrement avec les portraits de notre famille. Mes ancêtres seraient en droit de déposer contre moi, cela est incontestable; mais, croyez-moi, je vous parle dans toute la sincérité de mon cœur, si je ne parais pas mortifié, comme je devrais l'être, à la révélation de mes extravagances, la faute en est à la joie cordiale que j'éprouve à vous revoir, ô mon généreux bienfaiteur!

SIR OLIVIER.

Charles, je te crois: donne-moi ta main; le petit homme de mauvaise mine, accroché au-dessus du canapé, s'est chargé de faire ta paix.

CHARLES SURFACE.

Ma gratitude envers l'original en est plus grande encore.

LADY AIGREMONT, *s'avançant en tenant Maria par la main.*

Cependant, sir Olivier, voici une personne avec laquelle Charles serait plus charmé encore de se réconcilier.

SIR OLIVIER.

Oh! j'ai entendu parler de son attachement pour elle; et avec

la permission de mademoiselle, si j'interprète comme il faut sa rougeur —

SIR PÉTRUS.

Allons, mon enfant, faites connaître vos sentimens.

MARIA.

Monsieur, je n'ai rien à dire, sinon que je me réjouirai d'apprendre qu'il est heureux; pour moi, — quels qu'aient pu être mes titres à son affection, je les résigne de bon cœur à celle qui sans doute y a des droits plus fondés que les miens.

CHARLES SURFACE.

Que dites-vous, Maria?

SIR PÉTRUS.

Vive Dieu! quel est tout ce mystère? — Alors que tout le monde le croyait un vaurien incorrigible, vous refusiez tout autre époux que lui; et maintenant qu'ainsi que tout l'annonce, il va se corriger, vous n'en voulez plus?

MARIA.

Son cœur et lady Daubencour savent pourquoi.

CHARLES SURFACE.

Lady Daubencour!

JOSEPH SURFACE.

Mon frère, c'est avec douleur que je me vois forcé de parler sur ce chapitre; mais le sentiment de l'équité m'en fait un devoir, et l'injuste traitement infligé à lady Daubencour ne peut rester ignoré plus long-temps.

Il ouvre la porte de la pièce voisine.

Entre LADY DAUBENCOUR.

SIR PÉTRUS.

Comment! encore une modiste française! Est-ce qu'il en aurait une dans chacune des pièces de sa maison?

LADY DAUBENCOUR, *à Charles.*

Ingrat! je ne m'étonne pas que vous soyez surpris et affligé à la vue de la position inconvenante dans laquelle votre perfidie m'a placée malgré moi.

CHARLES SURFACE, *à sir Olivier.*

Dites donc, mon oncle, est-ce une nouvelle mystification de votre fabrique? Que je meure, si j'y comprends quelque chose!

JOSEPH SURFACE.

Il ne manque plus qu'un témoignage pour rendre la chose des plus claires.

SIR PÉTRUS.

Et ce témoignage est sans doute celui de monsieur Vipère.

Rollet, vous avez bien fait de l'amener avec nous; faites-le paraître, je vous prie.

ROLLET.

Entrez, monsieur Vipère.

Entre VIPÈRE.

ROLLET, *continuant.*

J'ai pensé que son témoignage pourrait être nécessaire : par malheur, il vient, non pour appuyer lady Daubencour, mais pour la confondre.

LADY DAUBENCOUR.

Le scélérat! Me trahir! — Parle, maraud; as-tu aussi conspiré contre moi?

VIPÈRE.

Je vous demande, madame, un millier de pardons : vous m'avez très-libéralement payé pour faire le mensonge en question; mais malheureusement, on m'a offert le double pour dire la vérité.

SIR PÉTRUS.

La mine est éventée! Je félicite mylady de sa négociation.

LADY DAUBENCOUR.

J'appelle sur vous tous les tourmens de la honte et du désappointement.

LADY AIGREMONT.

Un mot, lady Daubencour, avant que vous partiez; permettez-moi de vous remercier de la peine que vous et monsieur avez prise d'écrire pour moi des lettres à Charles, et d'y répondre vous-mêmes. Veuillez aussi présenter mes respects à l'académie de médisance dont vous êtes la présidente; dites à ces messieurs et à ces dames, que lady Aigremont, licenciée, a l'honneur de leur renvoyer le diplôme qu'ils lui avaient délivré, attendu qu'elle quitte le métier, et renonce à faucher les réputations.

LADY DAUBENCOUR.

Vous aussi, madame, — vous maniez l'insulte et l'insolence! — Puisse votre mari vivre encore cinquante ans!

Elle sort.

SIR PÉTRUS.

Tudieu! quelle furie!

LADY AIGREMONT.

La méchante créature!

SIR PÉTRUS.

Comment! dans le souhait qu'elle vient de faire?

LADY AIGREMONT.

Oh ! non.

SIR OLIVIER, *à Joseph Surface.*

Eh bien, monsieur, qu'avez-vous à dire maintenant?

JOSEPH SURFACE.

Mon oncle, je vois que lady Daubencour n'a pas craint de suborner monsieur Vipère, pour nous en imposer à tous : tant de perversité me confond à tel point que je ne sais plus quoi dire. Toutefois, craignant que son esprit vindicatif ne la porte à quelque démarche préjudiciable à mon frère, je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de la suivre ; car l'homme qui cherche à —

Il sort sans attendre la fin de sa phrase.

SIR PÉTRUS.

De la morale jusqu'à la fin !

SIR OLIVIER.

Oui, va, Joseph, épouse-la si tu peux. Parbleu vous serez bien ensemble !

ROLLET.

Je pense que la présence de monsieur Vipère ne nous est plus nécessaire maintenant.

VIPÈRE.

Avant de partir, je demande, une fois pour toutes, pardon aux personnes présentes de la peine que j'ai pu, moi chétif, contribuer à leur faire.

SIR PÉTRUS.

Allons, allons, vous avez réparé vos méfaits en terminant par une bonne action.

VIPÈRE.

Cette action-là, je demande instamment à la compagni de ne la faire connaître à personne.

SIR PÉTRUS.

Que diantre ! — Rougissez-vous donc d'avoir bien fait une fois en votre vie?

VIPÈRE.

Ah ! monsieur, — songez que ma mauvaise réputation est mon gagne-pain ; si on venait à savoir que je me suis laissé entraîner à commettre une action honnête, je perdrais tout ce que j'ai d'amis dans le monde.

Vipère sort.

SIR OLIVIER.

Bien, bien; nous ne vous calomnierons pas au point de faire votre éloge, soyez tranquille.

SIR PÉTRUS.

Voilà un étrange coquin!

LADY AIGREMONT.

Vous voyez, sir Olivier; il n'est pas besoin de grands efforts pour réconcilier votre neveu et Maria.

SIR OLIVIER.

Oui, oui, tout est à souhait; et la noce se fera demain matin.

CHARLES SURFACE.

Merci, mon oncle.

SIR PÉTRUS.

Comment, mauvais sujet! vous ne demandez pas d'abord le consentement de la jeune personne?

CHARLES SURFACE.

Oh! c'est fait depuis long-temps, — depuis une minute, — et ses yeux ont dit oui.

MARIA.

Fi donc, Charles! — Je proteste, sir Pétrus, qu'il n'y a pas eu un mot de prononcé.

SIR OLIVIER.

Cela n'en vaut que mieux; — puisse votre mutuelle affection ne jamais s'affaiblir!

SIR PÉTRUS.

Et puissiez-vous vivre ensemble aussi heureux que lady Aigremont et moi comptons l'être!

CHARLES SURFACE.

Rollet, mon vieil ami, vous me félicitez, j'en suis sûr; et je soupçonne que je vous dois beaucoup.

SIR OLIVIER.

Tu ne te trompes pas, Charles.

ROLLET.

Les efforts que j'ai faits pour vous servir n'auraient pas réussi, que vous n'en auriez pas moins été tenu de me savoir gré de l'intention; mais méritez votre bonheur, et je me croirai trop payé.

SIR PÉTRUS.

Oui, oui, l'honnête Rollet a toujours prédit que vous vous corrigeriez.

CHARLES SURFACE.

Pour ce qui est de me corriger, sir Pétrus, je ne promettrai rien, et c'est, à mon avis, la preuve que je veux sérieusement m'y

appliquer; mais (*montrant Maria*) voilà celle qui sera mon moniteur, mon aimable guide! — Ah! comment ne pas suivre le vertueux sentier qu'éclaireront de si beaux yeux?

Régnez toujours sur moi, beauté charmante,
Conservez ce pouvoir dont la douceur m'enchante.
Au joug de la folie échappé dans ce jour,
Si je demande un refuge à l'amour,

S'adressant aux spectateurs.

C'est vous aussi que ma faiblesse implore :
D'un jour nouveau sur moi faites briller l'aurore.
Si d'un sourire approbateur
Vous daignez rassurer mon cœur,
Je puis en paix braver les traits de la satire,
Et devant votre arrêt la médisance expire.

FIN DE L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE.

LE CAMP,

DIVERTISSEMENT MUSICAL EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

JAUGE, collecteur de l'accise.
CROUTON, peintre irlandais.
LE SERGENT LAPLATINE, recruteur.
WILLIAM, jeune soldat.
BOUILLARD, cantinier français.
SIR HENRY BOUQUET, gentilhomme fashionable.
NELLY, NINETTE, } jeunes paysannes.
LADY PANACHE, sœur de sir Henry.
LADY POMPON, LADY COLLERETTE, } amies de lady Panache.
OFFICIERS, SOLDATS, CONSCRITS, PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène est en Angleterre, au camp de Coxheath, en 1778.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Une route à proximité du camp.

Arrive UN PAYSAN.

LE PAYSAN.

Venez, voisins, venez; nous arriverons trop tard au marché de la cantine.

Arrive UN DEUXIÈME PAYSAN.

DEUXIÈME PAYSAN.

Avancez, voisins, avancez. Eh bien, Robin; où es-tu, mon enfant ?

ROBIN, *de loin.*

Je suis à vous, mon père, aussitôt que j'aurai relevé le cheval; la maudite bête s'est abattue de nouveau; ma mère et les poulets sont dans la boue.

DEUXIÈME PAYSAN.

Comment! le cheval s'est encore abattu? Mauvais garnement, aide ta mère à se relever. Oh! le voisin Lafriche est venu à son aide, à ce que je vois.

Arrive UNE PAYSANNE.

LA PAYSANNE.

Mon homme, aussi vrai que tu es vivant, notre coquin de garçon a conduit tout exprès le cheval dans une mare de boue, et nous sommes tombés d'une telle lourdeur...

DEUXIÈME PAYSAN.

Quel bonheur que les poulets soient sains et saufs! Avançons, voisins.

Arrive ROBIN, conduisant le cheval par la bride.

ROBIN.

Est-ce que c'est ma faute, mon père? voilà huit ans que le cheval est aveugle.

LA PAYSANNE.

Oh! voilà notre voisine et sa fille.

Arrivent plusieurs PAYSANS et PAYSANNES.

LA PAYSANNE, *continuant.*

Dieu vous bénisse, ma petite! Comme vous êtes essoufflée! vous allez vous gâter le teint.

UNE JEUNE PAYSANNE.

Mon Dieu, voisine, vous pressez tellement les gens.

DEUXIÈME PAYSANNE.

Avançons, avançons, dépêchons-nous; nous arriverons trop tard. Oh! voilà Nelly qui vient; elle va recommencer ses sermons en nous reprochant de faire du tort aux soldats.

TROISIÈME PAYSANNE.

Que le diable la croque! elle ne veut ni gagner sur la pratique, ni permettre que les honnêtes gens gagnent; elle aime les soldats à tel point, dit-elle, qu'elle est femme à leur donner la marchandise pour rien.

DEUXIÈME PAYSAN.

Venez, voisins; nous verrons si au camp votre fille fera de bonnes affaires avec les chalands.

DEUXIÈME PAYSANNE.

Oui, oui; les soldats sont des chalands difficiles; — ils ne veulent pas acheter aux laides. Oh! voici Nelly qui vient.

Arrive NELLY.

NELLY.

Eh bien, que faites-vous là? sans doute que vous vous concertez ensemble pour mieux tromper les soldats? Quelle honte!

Comment pouvez-vous traiter ainsi ces pauvres gens! misérables sans entrailles Ces hommes risquent leur vie pour vous défendre, vous et vos propriétés, et vous vous faites une étude de les duper.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Il est bien étrange, Nelly, que vous ne vouliez pas nous laisser grappiller un brin parmi eux; qu'est-ce que cela vous fait?

NELLY.

Ce que cela me fait? Je ne souffrirai jamais qu'on trompe un soldat sous mes yeux. J'aime les soldats, et toujours je prendrai leur défense.

LA JEUNE PAYSANNE.

Mêle-toi de ce qui te regarde, Nelly.

NELLY.

Que dis-tu, péronnelle? En voilà une, j'espère, qui est attifée: ce sont les pauvres soldats qui devront payer toute cette parure, mademoiselle l'impudente!

DEUXIÈME PAYSAN.

Nelly, si vous continuez sur ce pied-là, nous le dirons à monsieur Jauge, le collecteur de l'accise, et notre protecteur, à nous autres pauvres gens.

NELLY.

Qu'est-ce que vous dites là, monsieur Grippe-sou? Approchez, monsieur le sot qui faites le sournois: vos faits et gestes sont connus; n'est-ce pas vous qu'on a surpris plongeant des œufs dans de la chaux, afin de les faire passer pour frais? et n'avez-vous pas été mis dans les ceps pour avoir volé dans le pigeonnier du propriétaire voisin, de quoi faire vos pâtés aux pigeons?

DEUXIÈME PAYSANNE.

C'est bien, c'est bien, nous le dirons à monsieur Jauge, et nous verrons ce qu'il vous dira.

NELLY.

Ah! vous le direz à monsieur Jauge? Vous avez là un joli protecteur, ma foi! il déshonore l'écritoire de sa majesté; pendant qu'il fait une saisie d'une main, de l'autre il fait la contrebande. Pas plus tard que l'été dernier, il n'était qu'un avocat ruiné à Rochester; il est venu ici, il a acheté sa place au prix de son vote, et maintenant il cumule les métiers de contrebandier et de fournisseur. En vérité, si j'avais la direction des affaires, je punirais sévèrement tous ces drôles qui ont la bassesse de duper nos pauvres soldats.

DEUXIÈME PAYSANNE.

Si monsieur Jauge était ici, vous ne parleriez pas de ce ton-là. Le voici qui vient! le voici qui vient! vous allez changer de note.

NELLY.

Vous croyez? Vous allez voir. Je lui dirai ma façon de penser: c'est mon habitude.

Arrive JAUGE.

TOUS.

Ah! monsieur Jauge.

JAUGE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? Que diable! est-ce que la guerre civile est allumée parmi vous?

PREMIÈRE PAYSANNE.

Monsieur Jauge, Nelly s'avise de nous réprimander parce que, dit-elle, nous dupons les soldats.

DEUXIÈME PAYSANNE.

Et elle prétend que vous nous y encouragez.

JAUGE.

Si je vous y encourage!... sans aucun doute, commercialement s'entend.

TOUS.

Oui, oui, commercialement.

DEUXIÈME PAYSANNE.

Elle vient de gronder ma fille; elle prétend que je ne l'habille si bien que pour allécher les chalands.

JAUGE.

Vous en avez bien le droit. — Votre mère est une vieille femme pleine de sens. — Bien parlé, ma bonne; remplissez bien vos paniers, et que le visage de votre fille vous serve d'enseigne.

DEUXIÈME PAYSANNE.

C'est aussi ce que je dis.

JAUGE.

Vous avez raison. Les soldats sont des chalands qui ont du goût, et les plus jolies marchandes sont celles qui feront les meilleures affaires.

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai.

JAUGE.

Assurément; je ne puis souffrir ces imbéciles, ces maladroites

qui se traînent au marché avec leurs figures au rabais, et qui vendent à grand'peine au double de leur valeur leurs meilleures marchandises.

NELLY.

Je n'y puis plus tenir! N'avez-vous pas de honte, vous qui êtes fournisseur, et qui avez l'honneur de porter l'écritoire de sa majesté à votre boutonnière, n'avez-vous pas de honte d'enseigner à ces pauvres malheureux vos coupables pratiques? Je vous en donne ma parole, si j'étais appelée à juger des drôles comme vous, chacun de vous aurait ce qu'il mérite, depuis le cantinier pillard, jusqu'au fournisseur en chef; je vous donnerais du chat à neuf queues, et vous ferais passer aux verges, depuis Coxheath jusqu'à la plaine de Warley.

PREMIER PAYSAN.

Comment osez-vous parler à monsieur aussi impoliment?

NELLY, *le prenant au collet.*

Tais-toi, chien de berger, ou je t'étrangle.

PREMIER PAYSAN.

O monsieur, monsieur, si vous ne la mettez pas en état d'arrestation, elle va m'étrangler.

JAUGE, *à Nelly, en la prenant à part.*

Allons, Nelly, retenez votre langue, et je vous donnerai une livre de thé de contrebande, et j'y joindrai un foulard par dessus le marché.

Il lui donne un foulard.

NELLY.

En voilà un scélérat! Voisins, je vous prends tous à témoin qu'il a cherché à me corrompre par des présens. Une livre de thé! Non, non, gardez votre cadeau que je méprise, et sachez que je ne suis pas femme à fermer les yeux, pour un cadeau, sur vos délits et vos bassesses.

Elle lui rejette son foulard.

JAUGE.

Ne faites pas attention à ce qu'elle dit; elle a perdu l'esprit; elle tient des discours coupables. Allez-vous-en. Je fais arrêter quiconque d'entre vous restera pour prêter l'oreille à ses paroles.

TOUS.

Oui, oui, elle est folle; allons-nous-en; nous arriverons trop tard au marché.

Ils s'éloignent.

JAUGE.

Tenez, Nelly, voulez-vous prendre ce thé?

Il lui présente un paquet de thé.

NELLY.

Non, je n'en veux point.

JAUGE.

Eh bien, moi j'en veux.

Il remet le thé dans sa poche.

NELLY *chante:*

O combien m'importune
L'aspect de ces flatteurs,
Suivans de la fortune
Et ses adorateurs.
A sa roue infidèle
Toujours ils se cramponneront;
Ils tournent avec elle,
Et toujours tourneront.

Comme eux, dans la bassesse
N'allez pas vous salir;
Aux pieds de leur déesse
Laissez-les s'avilir.
A sa roue infidèle
Toujours ils se cramponneront;
Ils tournent avec elle,
Et toujours tourneront.

Elle s'éloigne.

JAUGE, *seul.*

La sotte qu'elle est! refuser un cadeau, et ne pas vouloir suivre l'exemple de ceux qui sont au-dessus d'elle! Mais qui vient ici?

Arrive CROUTON.

CROUTON.

Ah! mon petit Jauge! — Assurément je joue de malheur: je cherche inutilement un guide qui me montre les vues de ce pays, et, sur mon âme, je vous forcerai d'accepter cet emploi.

JAUGE.

Quelle affaire vous amène?

CROUTON.

Une affaire des plus dangereuses, en vérité; — la tâche du peintre Jack était une bagatelle auprès de la mienne; je viens pour croquer le camp.

JAUGE.

Diable!

CROUTON.

Et il faut que je l'emporte dans ma poche.

JAUGE.

En vérité!

CROUTON.

Oui; voici mon matériel de guerre; voici mes couleurs.

JAUGE.

Oh! je vous comprends.

CROUTON.

C'est une assez sotte entreprise. Vous saurez que m'étant fait une réputation là-bas à la fête champêtre, le petit Roscius m'a recommandé aux directeurs de Drury-Lane; en sorte que je suis maintenant une sorte de surintendant, sous les ordres de monsieur Lanternberg, le peintre célèbre; aussitôt qu'il a un ouvrage à exécuter, j'en fais le croquis sous sa direction, mon bijou; je suis donc chargé de prendre le profil du camp.

JAUGE.

Comment donc! est-ce qu'on voudrait par hasard mettre le camp sur la scène?

CROUTON.

Vous y êtes; c'est cela même; nous allons représenter Coxheath aux lumières, mon bijou.

JAUGE.

Et vous croyez que cela aura du succès?

CROUTON.

Sans aucun doute, cela en aura. Quel plaisir pour un gentleman, d'être pour deux shellings chaudement et confortablement placé, et de voir le camp tout à son aise! Parbleu! il m'en a déjà coûté plus de trois guinées, et j'ai pris pour venir la voie la plus économique; car trois d'entre nous ont fait la moitié du chemin par la diligence de Maidstone.

JAUGE.

Eh bien! que vous semble de la perspective?

CROUTON.

Sur mon âme, je ne sais trop qu'en penser; aussi, pour mieux voir, je vais m'éloigner un peu; cela me paraît ressembler beaucoup à la grande blanchisserie de mon cousin O'Doiley, dans le comté d'Antrim. (*On entend la voix de Bouillard qui chante.*) Tonnerre et bombe! quel est l'imbécile qui vient ici?

JAUGE.

Oh! c'est monsieur Bouillard, le cantinier.

CROUTON.

En ce cas, peut-être pourra-t-il me procurer quelque chose à manger; car, après mon voyage, je sens que mon estomac a besoin.

JAUGE.

C'est un honnête garçon, qui sera charmé de vous obliger.

Arrive BOUILLARD.

BOUILLARD.

Parbleu, monsieur Jauge, je suis enchanté de vous avoir rencontré. J'ai traversé le Berkshire, le Suffolk, et l'Yorkshire, sans pouvoir vous trouver.

CROUTON.

Il a traversé le Berkshire, le Suffolk et l'Yorkshire! que diable veut-il dire?

JAUGE.

Il veut dire les régimens qui portent ces noms-là.

BOUILLARD.

Parbleu, monsieur Jauge, j'ai recours à vous pour me procurer des provisions. J'ai un, deux, trois dîners de brigade de commandés, sans compter le gros alderman de Londres et sa femme.

JAUGE.

En ce cas, il vous faut envoyer en reconnaissance à Maidstone un détachement de cuisiniers.

BOUILLARD.

Parbleu, monsieur Jauge, je compte sur vous, car je n'ai pas une bouchée à la maison.

CROUTON.

Cela étant, que le diable me brûle si je vais dîner chez vous, mon chéri.

BOUILLARD.

Oh! monsieur, j'ai tout ce qu'il faut pour vous et monsieur Jauge. Je vous ferai servir en un moment tout ce qu'il vous plaira.

CROUTON.

Ah! ah! je vous remercie, mon chéri. Mais dites-moi un peu, monsieur Bouillard, si vos compatriotes venaient à débarquer ici, ne seriez-vous pas un peu embarrassé pour savoir de quel parti vous ranger?

BOUILLARD.

Embarrassé! parbleu, monsieur, j'aime beaucoup les Anglais, je vous assure, et je ne les quitterai pas tant qu'ils seront victorieux. J'aime aussi beaucoup mes compatriotes; mais vous pouvez compter, monsieur Jauge, que je me rangerai toujours du côté du plus fort.

JAUGE.

Vous voyez, monsieur Crouton, que mon ami monsieur Bouillard est dégagé de tout préjugé national.

BOUILLARD.

Des préjugés! Diantre! je suis trop homme d'honneur pour abandonner les Anglais tant qu'ils seront vainqueurs. Mais, monsieur Jauge, voulez-vous amener votre ami, et venir goûter mon vin? J'ai tout ce qu'il vous faut pour vous et votre ami. Croyez-moi, monsieur Jauge, je n'abandonnerai jamais les Anglais tant qu'ils seront victorieux; mais si mes compatriotes venaient à débarquer et à mettre les Anglais en fuite, je fuirais un bout de chemin avec eux; si je voyais mes compatriotes sur le point de les atteindre, je m'arrêterais tout court, et les saluant poliment, je leur dirais : Comment vous portez-vous, mes chers compatriotes? — Je serai charmé de vous recevoir tous deux; suivez-moi donc; mais, d'honneur, monsieur Jauge, je ne quitterai jamais les Anglais tant qu'ils seront les plus forts, — non, jamais, jamais!

Il s'éloigne en chantant.

JAUGE.

Bien parlé, monsieur Bouillard.

CROUTON.

Votre serviteur, monsieur Bouillard.—Toutefois, c'est une justice à lui rendre, il a perdu les manières de son pays; car, décidé à se conduire en scélérat, il a l'honnêteté de l'avouer. Mais, dites-moi, qu'avez-vous à faire avec les cantiniers? Seriez-vous par hasard commissaire des vivres?

JAUGE.

Pas positivement, mais je travaille dans divers articles.

CROUTON.

En vérité!

JAUGE.

Oui; mais ici toutes les affaires se font par entreprise.

CROUTON.

Vous êtes donc fournisseur? vous voilà donc élevé à ce haut rang? je ne vous aurais jamais cru en état de faire des fournitures.

JAUGE.

Rien de plus facile: c'est la quantité, non la qualité, qui importe; j'ai dans les derniers temps assez bien réussi; mais à mon début, je m'étais mis plus d'une fois dans des embarras très-graves.

CROUTON.

Comment cela ?

JAUGE.

J'avais entrepris de fournir un régiment de poudre à poudrer.

CROUTON.

De poudre à poudrer ! Et vous leur avez sans doute envoyé de la farine ?

JAUGE.

De la farine ! Non, non, je n'aurais rien gagné à ce commerce-là ; j'ai été à la source, à la plâtrière, et je leur ai fourni une abondante quantité de chaux.

CROUTON.

Quoi ! de la chaux à mortier ?

JAUGE.

Oui, de la chaux à mortier.

CROUTON.

La supercherie n'a pas tardé sans doute à être découverte ?

JAUGE.

Au commencement, la chose a parfaitement réussi ; tant qu'il a fait beau, tout a été on ne peut mieux ; mais un jour de manœuvre, le régiment ayant été surpris par une averse, on vit une fumée épaisse s'élever dans tous les rangs ; toutes les têtes prirent feu, et avant qu'on fût de retour au camp, les soldats n'avaient pas plus de cheveux que sur ma main.

CROUTON.

Voilà un accident bien malencontreux.

JAUGE.

Oui, ce jour-là j'ai frisé de près la potence ; mais je m'excusai en disant qu'auparavant ces messieurs ressemblaient à des conscrits, tandis que maintenant, ils avaient l'air de vétérans vieillis au service.

CROUTON.

Vous avez sans doute perdu votre fourniture ?

JAUGE.

Oui ; mais je ne tardai pas à m'en procurer une autre ; je souscrivis l'entreprise de la barbe d'une compagnie de grenadiers.

CROUTON.

Je ne vous savais pas ce talent.

JAUGE.

Je n'ai de ma vie manié un rasoir ; je rase par procureur ; j'ai engagé les services de Samuel Lafaucille, que j'ai fait venir exprès de Londres. C'est lui qui a la main habile ! il vous manie

un rasoir comme une faux ; il vous rasera tout un régiment dans le temps nécessaire pour battre le réveil.

CROUTON.

En conscience, c'est fort agréable de travailler ainsi par l'intermédiaire des autres. Je ne serais pas fâché moi-même d'exécuter quelques travaux par procureur.

JAUGE.

Mais voyons, que vous semble de manger un morceau, de goûter le vin de mon ami Bouillard, et de boire à la santé de sa majesté ?

CROUTON.

Volontiers ; je suis prêt, s'il le faut, à boire la santé des deux camps.

JAUGE.

Et quels sont les deux camps dont vous voulez parler ?

CROUTON.

Celui de Coxheath, et celui de Drury-Lane.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une plaine à proximité du camp.

Arrivent DEUX PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

Je te dis que je veux absolument m'engager; j'y suis résolu.

DEUXIÈME PAYSAN.

Bien, bien, je ne dis plus rien.

PREMIER PAYSAN.

D'ailleurs, le camp est à deux pas ; je n'aurai de long-temps une aussi bonne occasion.

DEUXIÈME PAYSAN.

Allons, tout est pour le mieux. Moi, si je m'engageais, je voudrais entrer dans un régiment de cavalerie ; il en est arrivé un véritablement superbe. J'ai vu deux des officiers qui avaient la plus belle mine du monde ; ils étaient vêtus d'une manière différente de tous les autres ; la veste est à peu près la même ; mais ils portent une espèce de jupon avec un grand chapeau surmonté de plumes, et une immense quantité de cheveux. Ils appartiennent sans doute aux troupes étrangères, aux régimens Hessois par exemple.

PREMIER PAYSAN.

C'est probable. Voici le sergent qui vient. Parbleu, quand il

chante, il a la voix plus sonore que son tambour. Peste! vois avec quel air martïal il s'avance; comparé à cette marche-la, le pas habituel n'est pas supportable.

Arrivent LE SERGENT LAPLATINE et une troupe de CONSCRITS précédés d'un TAMBOUR.

LE SERGENT *chante.*

César fut un guerrier vaillant,
Un véritable diable à quatre;
Et pour lui, venir, voir et battre,
Était l'affaire d'un instant.
Rantanplan, rantanplan,
Rantanplan, tambour battant.

LE CHŒUR DES CONSCRITS.

Rantanplan, rantanplan,
Rantanplan, tambour battant.

LE SERGENT.

Si le Français insolemment
Osait envahir ce rivage,
Nous lui donnerions de l'ouvrage.
Nous le mènerions rondement,
Rantanplan, rantanplan,
Rantanplan, tambour battant.

LE CHŒUR.

Rantanplan, rantanplan,
Rantanplan, tambour battant.

LE SERGENT.

Venez donc, venez, mes enfans;
Montrez votre valeur bretonne;
Au bruit du tambour qui résonne
Suivez nos drapeaux triomphans.
Rantanplan, rantanplan,
Rantanplan, tambour battant.

LE CHŒUR.

Rantanplan, rantanplan,
Rantanplan, tambour battant.

LE SERGENT, *aux deux paysans.*

Allons, mes enfans, voilà le moment de servir le roi et de vous montrer hommes : — toi, mon ami, qu'en dis-tu?

DEUXIÈME PAYSAN.

Je ne saurais quitter ma ferme.

LE SERGENT.

Ta ferme! Quoi donc! veux-tu labourer et semer pour qu'ensuite ces meurt-de faim de Français viennent et récoltent? — Mes

enfans, laissez vos terres en friche cette année, et je vous réponds d'une double moisson pour toutes les années suivantes. — Tenez, voilà un gaillard taillé pour être soldat : voilà une jambe faite pour porter la guêtre, et un œil qui rivaliserait avec celui du roi de Prusse.

PREMIER PAYSAN.

Oui, sergent; mais je n'ai pas la tenue militaire.

LE SERGENT.

La tenue militaire!... Oh! nous vous la donnerons bientôt. Voyez, par exemple, le petit Ralph; en voilà un gaillard! voilà quinze jours à peine qu'il est enrôlé; voyez déjà quelle tenue, quelle dignité! Oh! il n'y a rien de tel que l'exercice pour donner de la grâce!

PREMIER PAYSAN.

Sergent, je suis votre homme.

DEUXIÈME PAYSAN.

Et moi pareillement.

LE SERGENT.

C'est bien, mes enfans; cela vaut beaucoup mieux que d'être emmené de force comme un esclave, et enlevé à la porte de l'église pour servir dans la milice. A dater de ce moment, vous avez la solde, et la prime d'engagement par-dessus le marché.

TRIO.

LE SERGENT.

J'ai six questions à vous faire
Avant d'enregistrer vos noms.

PREMIER PAYSAN.

Parlez-nous; et d'un cœur sincère,
Mon sergent, nous vous répondrons

LE SERGENT.

Savez-vous bien boire?

PREMIER PAYSAN.

A merveille.

LE SERGENT.

Cinq ou six pintes?

DEUXIÈME PAYSAN.

Coup sur coup.

LE SERGENT.

Aimez-vous les tendrons?

TOUS DEUX.

Beaucoup.

LE SERGENT.

Fort bien répondu, sur ma foi;
Vous êtes les soldats du roi.

LE CHŒUR.

Fort bien répondu, sur ma foi;
Nous sommes les soldats du roi.

LE SERGENT.

Des boulets bravant la tempête,
Sans peur, irez-vous en avant?

DEUXIÈME PAYSAN.

Nous irons sans tourner la tête,
Pourvu que vous marchiez devant.

LE SERGENT.

Savez-vous jurer?

DEUXIÈME PAYSAN.

Comme trente.

LE SERGENT.

Avez-vous peur d'un Français?

PREMIER PAYSAN.

Non!

LE SERGENT.

Craignez-vous le bruit du canon?

TOUS DEUX.

C'est une musique charmante.

LE SERGENT.

Fort bien répondu, sur ma foi;
Vous êtes les soldats du roi.

LE CHŒUR.

Fort bien répondu, sur ma foi;
Nous sommes les soldats du roi.
Hourra! hourra! hourra!

Arrive NELLY.

NELLY.

Bravo, mes enfans! je suis enchantée de voir tant de gens de cœur dans le pays. — Vous m'avez dit, sergent, qu'un de vos conscrits me connaît.

LE SERGENT.

Oui, Nelly; c'est un jeune homme du comté de Suffolk. Où est le conscrit de Suffolk? C'est ainsi que nous l'appelons. Oh! le voici!

Arrive NINETTE sous l'habit de soldat.

NINETTE.

Eh bien! sergent, vous pensiez déjà m'avoir perdu, n'est-ce pas? Voulez-vous me laisser une minute avec Nelly?

LE SERGENT.

De tout mon cœur. — (*Aux conscrits.*) Venez, mes enfans,

suivez-moi à l'enseigne du *Cœur de chêne*; nous y boirons à la santé de sa majesté.

Ils s'éloignent en chantant :

Fort bien répondu, sur ma foi;
Nous sommes les soldats du roi.
Hourra! hourra! hourra!

NINETTE.

Comment donc, Nelly, est-ce que tu ne me reconnais pas?

NELLY.

Si je te reconnais? je ne sais vraiment si je dois dire oui ou non. — Est-il possible! — sûrement je n'ai pas la berlue. — C'est bien Ninette Granger que je vois.

NINETTE.

C'est elle-même, ma chère Nelly, c'est elle qui t'embrasse, pénétrée de la plus vive gratitude pour les preuves de bienveillance et d'amitié que tu lui as données.

NELLY.

Ma chère enfant! — Mais, diantre! il faut que je prenne soin de ma réputation. Au nom du ciel, qui t'amène ici, et pourquoi ce costume, mon enfant?

NINETTE.

Peux-tu me faire cette question, Nelly? Tu n'ignores pas l'amour qui nous lie, William et moi; quelques jours encore, et nous allions être à jamais unis, quand le cruel destin nous a séparés. Le régiment ayant reçu l'ordre immédiat de marcher, il ne m'est resté d'autre ressource que de m'enfuir de la maison de mon père; j'empruntai les vêtemens de l'un des fils de notre voisin, et ce même amour qui m'a conduite à renoncer aux attributs de mon sexe, me soutient au milieu des plus rudes épreuves. Heureusement, sur ma route, j'ai rencontré le sergent qui, sur ma demande, m'a enrôlée et équipée comme tu vois... Qu'en dis-tu, Nelly? Est-ce que mon costume ne me va pas bien?

NELLY.

A merveille. Tu fais un fort joli soldat.

NINETTE.

Je n'ai pas tout-à-fait la taille; mais quand il s'agira de combattre, si je ne me trompe, je ferai plus de besogne que ceux qui ont la stature plus haute et la voix plus forte. Mais dis-moi, ma chère Nelly, où est William? Il me tarde de le voir : parle-t-il quelquefois de sa pauvre Ninette? Il n'est pas devenu infidèle, sans doute?

NELLY.

A dire vrai, Ninette, j'ai des doutes à cet égard.

NINETTE.

Juste ciel! est-il possible?

NELLY.

Ah ! mon pauvre petit soldat, ce que j'en ai dit n'était que pour éprouver ton affection. Ton William est fidèle et digne de ton amour.

NINETTE.

Tu m'as causé une frayeur plus grande que n'aurait pu faire toute une armée de Français.

Elle chante.

Le jour où des combats la trompette sonore
Entraîna William loin de moi,
Me réveillant avant l'aurore,
Je pleurai, le cœur plein de tristesse et d'effroi.
Par ta cruelle indifférence,
Pourquoi, malheureuse, pourquoi
Ainsi rebuter sa constance,
Et le bannir d'auprès de toi?

Mais comme la colombe, en ma douleur muette,
Je ne veux pas gémir toujours;
Avant le chant de l'alouette,
Demain, je veux aller rejoindre mes amours.
Parmi les foudres de la guerre,
Affrontant le glaive ennemi,
Oui, fût-il au bout de la terre,
J'irai chercher mon doux ami.

NELLY.

Mais réfléchis, ma chère enfant; crois-tu que tu pourras supporter gaiement les fatigues de la guerre et ne pas regretter le bien-être que tu as quitté?

NINETTE.

Oh! je l'aime; il faut que j'obéisse au sentiment de l'amour, tout en regrettant les obstacles que nous rencontrons.

NELLY.

Des obstacles! épouse-le au son du tambour, et tous les obstacles seront aplanis.

Elle chante.

Ce qu'à l'enfant dont on raffole
D'une mère charmante idole,
On peut souhaiter de meilleur,
C'est un époux au cœur de flamme,

Qui l'aime de toute son âme,
Et qu'elle aime de tout son cœur.

Par maint baiser suave et tendre,
Maint propos qu'il est doux d'entendre,
Flattant son cœur émerveillé,
Ou bien caressant son oreille,
Tous les matins elle l'éveille,
Tous les soirs le tient éveillé.

Au nom d'amour une orgueilleuse
Fait quelquefois la dédaigneuse,
Mais dans un secret entretien
Avec celui qu'elle préfère,
La plus revêche et la plus fière,
Allez, s'en dédommage bien.

On a beau faire, on a beau dire,
Ici-bas tout ce qui respire
Relève du Dieu des amours;
Et quoi qu'en dise la vieillesse,
C'est lui qui fait de la jeunesse
Un printemps tissu de beaux jours.

Allons, ma chère Ninette, il faut tâcher de quitter ce costume le plus tôt possible. Écoute, il y a ici dans le camp de belles dames qui ont daigné me remarquer; je ferai en sorte de te présenter à elles, et il est possible qu'elles te soient fort utiles. En attendant, si tu venais par hasard à rencontrer William, aie soin de ne pas te découvrir à lui. — Chut! voici le sergent.

Arrive LE SERGENT.

LE SERGENT.

Eh bien, Nelly, qu'est-ce que cela veut dire? Votre conversation a été bien longue; je commençais à craindre que vous n'eussiez décampé avec ma nouvelle recrue.

NELLY.

Oh! il n'y a pas de danger, sergent; ce soldat-là ne me conviendrait pas. Comment fait-il l'exercice?

LE SERGENT.

Avec beaucoup d'aplomb, je vous assure. Voyons, jeune homme, donnez-lui-en la preuve.

Il commande l'exercice à Ninette, qui exécute tous les mouvemens avec beaucoup de précision.

NELLY.

C'est, en vérité, fort bien; je vous serai obligée, sergent, d'avoir pour lui, à ma considération, tous les égards possibles.

LE SERGENT.

Je ferai pour lui tout ce qui sera en mon pouvoir. L'existence d'un soldat n'est pas des plus douces; c'est pourquoi ils doivent s'entr'aider.

Il chante.

O quel bonheur, quand la trompette sonne,
Quand le tambour résonne,
Quand le coursier hennit,
Du pied frappe la terre,
Et que le cri de guerre
Dans les airs retentit!

O quel bonheur, quand sur l'acier qui brille
Un beau soleil scintille!
Marchons! le tambour bat;
Le fifre au loin résonne,
Et le roulement donne
Le signal du combat.

Ils s'éloignent.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Une autre partie de la plaine dans le voisinage du camp.

Arrive NELLY, parlant à la cantonade.

NELLY.

William, vous lui parlerez une autre fois. — Rien ne pouvait arriver plus à propos; toutefois il faut que j'obéisse aux instructions de mylady, et que je lui laisse tout ignorer jusqu'au moment de la reconnaissance.—Le pauvre garçon! je regrette de le laisser dans cet état, lorsqu'il suffirait d'un mot de moi pour le mettre au comble du bonheur.

Arrive WILLIAM.

WILLIAM.

Je suis fâché, Nelly, de vous avoir fait attendre; mais c'était un vieux camarade.

NELLY.

Quelqu'un qui arrive de Suffolk sans doute, et qui vous apporte des nouvelles de votre chère Ninette.

WILLIAM.

Plût au ciel! il est étonnant que je n'aie pas reçu de ses nouvelles.

NELLY.

Étonnant! pas le moins du monde. Elle aura sans doute changé d'idée.

WILLIAM.

Non, Nelly, c'est impossible. Vous penseriez comme moi si vous l'aviez entendue m'engager sa foi, et me jurer que, malgré l'hostilité de ses parens contre moi, la mort seule pourrait empêcher notre union.

NELLY.

Oh! je vous demande pardon : si son père et sa mère sont contre vous, vous ne devez plus douter de sa constance. Mais voyons, chassez la tristesse; restez à proximité de l'auberge, et peut-être serai-je bientôt à même de vous apporter de ses nouvelles.

WILLIAM.

Comment cela, ma chère Nelly?

NELLY.

Ce n'est pas que je ne vous trouve bien sot de vous tourmenter ainsi; car, en supposant même que Ninette eût poussé l'attachement pour vous jusqu'à vouloir porter votre havresac, il eût été très-imprudent à vous de le lui permettre.

WILLIAM.

Oui, mais la prudence, vous le savez, n'est pas la vertu d'un soldat: notre devoir est de mépriser la vie, et, à plus forte raison, ses conforts. Montrez-moi dans le régiment un jeune gaillard qui, aimé d'une jeune et vertueuse fille, hésiterait à l'épouser, faute d'un peu de fortune, et je demanderai qu'on le fasse passer par les verges pour lui apprendre à vivre.

NELLY.

Tout cela est bel et bon; mais ne faudra-t-il pas que la pauvre enfant partage toutes vos fatigues et tous vos dangers?

WILLIAM.

Voilà une objection grave, je l'avoue; mais ces maux, la tendresse et l'affection peuvent les adoucir. Que ma Ninette consente à en faire l'épreuve, et si je ne puis lui épargner toutes les fatigues, je suis sûr que mon affection les lui fera oublier. Plût à Dieu que j'eusse le bonheur de lui voir faire cette expérience!

Il chante.

Ninette a quitté son village
Pour venir partager mon sort;
Elle vient affronter la mort
Au milieu des champs du carnage.
Elle peut tout souffrir, hormis
De vivre loin de son ami.

Connais-tu, ma tendre maîtresse,
Les périls qui vont t'assiéger?
Las! à la grandeur du danger
As-tu mesuré ta faiblesse?
Bien que là pour te soutenir,
Je crains de voir ton cœur faiblir.

Ah! comment des maux de la guerre
Ces maux que tu dois soulager,
Que tu ne dois point partager,
Défendre une tête si chère?
Mon devoir m'interdit à moi
De trembler, et même pour toi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

Une autre partie de la plaine

Arrive CROUTON.

CROUTON.

Ma foi, c'est un drôle d'endroit que ce camp avec ses tambours, ses fifres, ses gourgandines, ses marches et ses dames en uniforme; en vérité, je crois que dans la perspective d'une invasion, elles formeraient une troupe de cavaliers amazones. Mais maintenant que me voilà seul, il est temps que je m'occupe à faire mon croquis; consultons un peu nos notes et nos instructions. (*Il tire de sa poche un calepin et un crayon.*) Je ne comprends pas ce qui peut faire ainsi trembler ma main, à moins que ce ne soit le vin de monsieur Bouillard qui m'a porté à la tête. Voyons, étudions un peu mes instructions; car je ne suis pas au fait de ce genre de travaux. V. P. F. et V. P. C.: que diable est-ce que cela veut dire? Oh! j'y suis; V. P. F., c'est vue prise de face, et V. P. C., c'est vue prise de côté; cela m'indique que la vue doit être prise de ces deux points alternativement; fort bien. Voyons, plaçons-nous au point de vue le plus favorable.

Il s'éloigne à quelques pas.

Arrivent LE SERGENT et LES DEUX PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

Le voilà!

DEUXIÈME PAYSAN.

Oui, c'est lui-même; voilà deux jours que je le vois rôder. Si ce n'est pas un espion, je veux être pendu.

LE SERGENT.

A en juger par les lignes qu'il trace, ce doit être un espion.

DEUXIÈME PAYSAN.

Emparons-nous de lui, si nous ne voulons voir sauter le camp au moment où nous nous y attendrons le moins.

CROUTON, *travaillant.*

C. S., côté du souffleur.

LE SERGENT.

Chut! ses propres paroles vont le trahir.

CROUTON.

Cette partie du camp doit, sans nul doute, être P. F.

LE SERGENT.

P. F. Que diable dit-il donc?

DEUXIÈME PAYSAN.

Tout ce grimoire-là cache quelque trahison.

CROUTON.

Et cette autre doit être P. C.

LE SERGENT.

P. C. doit signifier le prince Charles. Ce ne peut être qu'un damné jacobite, sur ma parole.

PREMIER PAYSAN.

Et P. F. doit signifier le prétendant de France.

LE SERGENT.

Non; par P. F. il veut désigner le peuple français.

DEUXIÈME PAYSAN.

C'est assez probable.

CROUTON.

Memorandum. — Les tentes des officiers sont en arrière de la ligne.

DEUXIÈME PAYSAN.

Notez cela.

CROUTON.

N. B. — Les généraux ont tous des maisons pour tentes.

PREMIER PAYSAN.

Retenez cela.

CROUTON.

Et puis le parc d'artillerie; je n'en viendrai jamais à bout. Que le diable le brûle, le parc d'artillerie !

LE SERGENT.

Le scélérat! il veut brûler le parc d'artillerie.

CROUTON.

Allons, ce camp est plus facile à croquer que je ne le pensais.

LE SERGENT.

Tu crois, coquin? tu verras qu'il n'en est rien! O quelle découverte providentielle!

CROUTON.

Assurément, cela va singulièrement plaire au public, et cet hiver nous allons surprendre agréablement sa majesté.

LE SERGENT.

O le scélérat! qu'on l'arrête sur-le-champ. — (*S'approchant de Crouton.*) Drôle, tu es un homme mort si tu bouges; nous t'arrêtons comme espion.

CROUTON.

Comme espion, — allons donc; allez-vous-en et laissez-moi tranquille.

LE SERGENT.

Garrottez-le, et bandez-lui les yeux s'il résiste.

DEUXIÈME PAYSAN.

Oui, bandons-lui les yeux, et fouillons-le; ses poches doivent être pleines de poudre, d'amadou et de briquets.

CROUTON.

Mille bombes! que me voulez-vous?

PREMIER PAYSAN.

Garrottez-le fortement.

CROUTON.

Je vois venir par ici des dames qui me connaissent; ce sont lady Sarah Pompon et lady Panache, qui étaient dernièrement à la fête champêtre, et qui peuvent répondre de moi.

LE SERGENT.

Scélérat, tes papiers prouvent que tu es un espion envoyé par le prétendant.

CROUTON.

Mon Dieu! mon Dieu! je n'ai vu ce brave homme de ma vie.

LE SERGENT.

Misérable! ne disais-tu pas tout-à-l'heure que le camp est plus facile à croquer que tu ne l'avais pensé?

DEUXIÈME PAYSAN

Oui, nie cela, si tu l'oses.

LE SERGENT.

N'as-tu pas ajouté que tu comptais brûler l'artillerie, et surprendre sa majesté? — Allons, voyons, tu ferais mieux d'avouer avant d'être pendu.

CROUTON.

Pendu comme espion? — Ma foi, me voilà dans une jolie passe!

LE SERGENT.

Emmenons-le; mais auparavant, qu'on lui bande les yeux; il faut que le scélérat cesse pour jamais d'y voir.

CROUTON.

Écoutez-moi, monsieur le soldat, ou monsieur le sergent, ou tout autre nom qu'il faille vous donner, je vous jure sur mon âme que je ne suis autre chose qu'un peintre irlandais, employé par monsieur Lanternberg.

LE SERGENT.

Vous le voyez, il avoue lui-même qu'il est étranger, et employé par le maréchal Lanternberg.

DEUXIÈME PAYSAN.

Oh! son langage même l'accuse; on voit rien qu'à sa prononciation qu'il est étranger.

PREMIER PAYSAN.

Emmenons-le; il me tarde de le voir pendre.

CROUTON.

Mort de ma vie! si je suis pendu, que vont devenir le théâtre et le directeur? — Que le diable vous écorche tous, tas de marauds que vous êtes!

Ils l'entraînent.

SCÈNE III.

Une partie du camp.

Arrivent LADY COLLERETTE, LADY POMPON et LADY PANACHE.

LADY PANACHE.

O ma chère lady Pompon! vous êtes en vérité trop rigoureuse; et je suis sûre que si lady Collerette avait été ici, elle aurait partagé mon opinion.

LADY POMPON.

Pas le moins du monde.

LADY PANACHE, *à lady Collerette.*

Vous saurez qu'elle a plaisanté méchamment mon pauvre

frère, sir Henry Bouquet, de ce qu'il ne fait pas partie de la milice.

LADY POMPON.

Il devrait en être, assurément; mais je me suis bornée à dire qu'il avait l'air si français et si fat, qu'il court risque de passer pour un nouveau chevalier d'Eon.

LADY PANACHE.

Vous m'avouerez que notre situation prête assez à la plaisanterie. Un peu d'élégance et de confort sont ici nécessaires, à moins qu'on ne veuille, comme dit sir Henry, faire sa toilette au son du tambour.

LADY POMPON.

Il fait ressortir cette éternelle confusion du matériel de guerre et du matériel de toilette; il faut voir la description qu'il en donne! — Sur le même rayon, des cartouches et des cosmétiques, des gibernes et des mouches; ici, un faisceau d'armes; là, une rangée d'épingles noires; dans le même tiroir des moules à balles et des fioles d'essences, des pistolets et un nécessaire, de la poudre à canon et de la poudre pour les dents.

LADY COLLERETTE.

O la méchante langue!

LADY PANACHE.

Veuillez, lady Pompon, ne pas renouveler vos attaques, car voici sir Henry qui vient nous prêter main-forte.

Arrive SIR HENRY BOUQUET.

SIR HENRY.

Lady Pompon, je demande une suspension d'armes. — Lady Collerette, je suis charmé de vous voir en ce lieu délectable, — qui, lady Panache, vous présente le spectacle amusant d'une variété si bizarre.

LADY COLLERETTE.

Vous le voyez, lady Panache, il persiste.

LADY POMPON.

Je vous assure, sir Henry, que dans vos persiflages j'aurais pris parti contre vous.

SIR HENRY.

Aussi vrai que Dieu est mon juge, j'admire ce lieu; il offre à nos regards toutes les pompes, tout le pittoresque éclat de la guerre! — C'est une fête champêtre donnée par Bellone, et dans laquelle on a le dieu Mars pour vis-à-vis.

LADY PANACHE.

Mais sérieusement, mon frère, pourquoi votre jugement sur le camp diffère-t-il tellement de l'opinion commune?

SIR HENRY.

Eh bien donc, sérieusement, je pense que c'est le plan le plus mal imaginé que j'aie vu de ma vie; par exemple, les tentes sont toutes rangées en droite ligne. Or, je vous le demande, lady Collerette, y a-t-il au monde quelque chose de plus laid que la droite ligne? et que peut-on trouver de plus horriblement monotone que cette longue perspective de toile? Point de courbes, point de vides; rien qu'une abominable avenue de tentes.

LADY POMPON.

Il est certain qu'un cirque ou un croissant eût été de beaucoup préférable.

LADY COLLERETTE.

Quel dommage qu'on n'ait pas consulté sir Henry!

SIR HENRY.

C'est vrai comme Dieu est mon juge; car le terrain est on ne peut plus favorable.

LADY POMPON.

Vous êtes connaisseur et passé maître en ces matières, sir Henry; il vous faut publier un traité sur la science militaire.

SIR HENRY.

Fort bien, mais voyons si vous pourrez excuser ceci. Les tentes des officiers touchent à celles des simples soldats! Quel arrangement pitoyable! si j'avais été consulté, il y aurait eu le quartier de la canaille, et toute la partie occidentale[1] du camp aurait été consacrée à la noblesse et aux personnes de distinction.

LADY COLLERETTE.

C'est très-juste. Je gage que vous auriez voulu des tentes pour la rouge et noire, et le quinze et quatorze.

LADY PANACHE.

Sans nul doute, ainsi que des tentes pour soirées et des pavillons pour l'Opéra.

SIR HENRY.

C'était là, parbleu, le seul moyen de rendre ce séjour supportable pendant huit jours! Certes, le plus grand défaut dans un général, c'est l'absence de goût.

LADY POMPON.

Sans nul doute; et le talent, la discipline, l'humanité, ne sauraient compenser ce défaut.

SIR HENRY.

Nullement.

[1] Allusion à la partie ouest de Londres (*west-end*), qui est le quartier fashionable.

LADY PANACHE.

Mais, sir Henry, il est malheureux que l'esprit militaire soit si universel ; car vous trouveriez difficilement quelqu'un qui fût de votre avis.

SIR HENRY.

Universel, il est vrai ; et ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que cette manie a infecté toute la route de Maidstone à Londres ! Le jargon des camps y a cours tout comme la monnaie de mauvais aloi ; il n'est pas jusqu'aux postillons qui vous mènent qui ne vous parlent de leur cavalerie, et qui ne refusent de charger au trot, dans une montée ; les barrières de péage semblent transformées en redoutes, et les coquins ont demandé à mes domestiques la consigne au lieu dé la contremarque[1]. Arrivé à Maidstone, je trouvai que jusqu'au garçon de l'hôtel, tout le monde avait le jargon militaire ; ayant demandé ce que je pourrais avoir pour dîner, un garçon, se tenant droit comme un sergent à l'exercice, après avoir passé en revue les articles de la carte, de l'air d'un maréchal de camp, me proposa une avant-garde de soupe et de bouilli, suivie d'un corps de bataille de jambon et de poulets, flanqué d'une fricassée avec des hors-d'œuvres dans les intervalles ; plus, des confitures pour corps de réserve, et au centre un bataillon carré de crême fouettée.

LADY PANACHE.

Ha ! ha ! ha ! sir Henry, je regrette de vous voir une répugnance aussi forte pour tout ce qui est militaire ; car à moins que vous ne consentiez à contribuer à la fortune de notre petit conscrit —

SIR HENRY.

Oh ! madame, très-volontiers, et voilà tout à propos votre protégée, qui, selon votre désir, nous amène le petit conscrit.

Arrivent NELLY et NINETTE.

NELLY.

Avancez, Ninette ; faites une révérence ou un salut, comme il vous plaira, à ces dames, qui vous ont, avec tant de bienveillance, promis leur protection.

NINETTE.

Je ne puis leur offrir en retour que ma reconnaissance ; mais puisque leur cœur généreux les a portées à agir avec moi avec

[1] Sur les routes d'Angleterre, on rencontre de distance en distance des barrières auxquelles on est tenu d'acquitter le péage, en retour duquel on reçoit une contremarque qui vous dispense de tout payement ultérieur jusqu'à une certaine distance.

tant de bienveillance, ces dames voudront bien excuser l'impuissance où je suis de leur exprimer ma gratitude comme je le voudrais.

NELLY.

Avec votre permission, myladys, elle veut dire que tant qu'elle vivra elle conservera le souvenir de vos bontés ; elle ne cessera de prier, comme c'est son devoir, pour votre félicité et votre bonheur. — (*Bas à Ninette.*) C'est cela que tu veux dire.

LADY PANACHE.

Fort bien : mais, Ninette, vous résignez-vous à ce que votre jeune soldat continue son service ?

NELLY.

Oh ! oui, mylady; elle en prend très-volontiers son parti.

LADY PANACHE.

Eh bien ! mon enfant, nous sommes tous vos amis ; soyez persuadée que votre William n'aura pas à se repentir de sa constance.

NELLY.

Tu entends, Ninette ; réponds quelque chose.

LADY POMPON.

Mais êtes-vous sûr que vous aurez la force de résister aux fatigues de votre situation nouvelle ?

Elle prend Ninette à part.

LADY PANACHE, *à Nelly.*

Ainsi vous l'avez vu ?

NELLY.

Oui, mylady.

LADY PANACHE.

Allez le chercher.

Nelly s'éloigne.

LADY PANACHE, *continuant.*

Sir Henry, nous avons préparé un petit complot dans lequel nous réclamons votre assistance.

NINETTE, *s'avançant avec lady Pompon.*

Oh ! madame, très-volontiers.

Elle chante.

Entendez-vous le bruit sonore
Et des fifres et des tambours ?
Allons voir celui que j'adore ;
Un soldat, voilà mes amours.
Il est aimable, il est sincère ;
Je rendrai ses maux plus légers ;

Et, compagne de ses dangers,
Mon seul vœu sera de lui plaire.
Quel plaisir, quel plaisir charmant
D'avoir un soldat pour amant!

Vivant, s'il revient de la guerre,
La joie inondera mon cœur;
Je courrai, riante et légère,
Au-devant de William vainqueur.
Sur mon sein je veux qu'il oublie
Tous ses périls, tous ses travaux;
Et qu'il goûte enfin le repos
Dans les bras de sa douce amie.
Quel plaisir, quel plaisir charmant
D'avoir un soldat pour amant!

LADY PANACHE.

Ninette, il faudra faire tout ce que nous vous dirons.

NINETTE.

Sur ma vie, j'aperçois mon cher William!

LADY PANACHE.

Tournez-lui le dos. — Il le faut absolument.

NINETTE.

Oh! je vais me trahir! — Je tremble. — Combien cela est indigne d'un soldat!

Arrivent NELLY et WILLIAM.

NELLY.

Je vous le répète, William, ces dames ont quelques questions à vous adresser.

SIR HENRY.

Honnête caporal, voici un petit conscrit qui est le fils d'un de mes fermiers; comme on m'assure que vous êtes un jeune homme intelligent, je désire le placer sous votre protection.

WILLIAM.

Ce garçon-là, mylady? Bon Dieu! je ne pourrai jamais en rien faire de bon.

NINETTE, *à part*.

J'en suis fâchée.

LADY POMPON.

Mais, caporal, il est encore bien jeune.

WILLIAM.

Il n'a pas la taille, mylady; un pareil blanc-bec est plus propre à faire un tambour qu'un fusilier.

SIR HENRY.

Mais il se tient droit et a la taille bien prise.

NINETTE.

Je voudrais qu'on me commandât les mouvemens de l'école du peloton.

WILLIAM.

Allons, je ferai mon possible pour obliger mylady. Voyons, jeune homme; tournez-vous. — (*Ninette se retourne.*) Ah! Nelly, n'est-ce pas elle?

SIR HENRY.

Pourquoi ne l'emmenez-vous pas?

NELLY.

Eh bien, caporal, il n'a pas la taille, n'est-ce pas? Tête dure que vous êtes!

NINETTE.

O mesdames, veuillez m'excuser! — Mon cher William!

Elle se précipite dans ses bras.

NELLY.

Ils ne pourront jamais s'expliquer ensemble devant vos seigneuries. — Allez, allez, et causez seuls.

William et Ninette se retirent à quelque distance.

Arrivent LE SERGENT, LES DEUX PAYSANS, UN FIFRE, UN TAMBOUR.

LE SERGENT.

Myladys, nous avons arrêté ce matin une sorte d'espion qui a l'effronterie de soutenir qu'il n'en est pas un, tout en s'avouant peintre irlandais. Il m'a chargé de remettre de sa part cette lettre à lady Sarah Pompon.

SIR HENRY.

Quelles preuves s'élèvent contre lui?

LE SERGENT.

Une foule de circonstances suspectes, mylord: nous l'avons surpris occupé à dessiner le camp.

LADY POMPON.

Ha! ha! ha! La chose est plaisante: c'est Crouton, le peintre irlandais, qui nous a diverties il y a quelque temps à la fête champêtre. Honnête sergent, nous irons voir votre prisonnier, et je pense que vous pouvez le mettre en liberté.

SIR HENRY.

Que fait-on cette après-midi, sergent?

LE SERGENT.

Mylord, les troupes changent de position, et comme on a disposé un certain nombre de tentes d'agrément, peut-être ces dames daigneront-elles entendre une marche avec accompagne-

ment de voix, qu'une troupe de conscrits va répéter, et qui devra être chantée à l'arrivée de sa majesté dans le camp.

LADY POMPON.

Allons, sir Henri, vous finirez par aimer la vie des camps.

SIR HENRY.

Myladys s'en lasseront plutôt, je vous en réponds.

LADY POMPON.

Non, non.

SIR HENRY.

Oui, au premier mauvais temps vous donnerez l'ordre de ployer vos tentes, de serrer vos toilettes, et vous irez chercher un refuge à Tunbridge.

On sonne une marche militaire; changement à vue; on aperçoit le camp en perspective.

CHANT FINAL.

LE SERGENT.

Tandis que le cri de Bellone
Remplit nos vallons et nos camps,
Que notre voix au loin résonne,
Saluons le roi dans nos chants.

NINETTE.

Soldats à la valeur brillante,
Vous, notre espoir, nos boucliers,
L'amour et la beauté touchante
Vous paîront vos exploits guerriers.

WILLIAM, *à Ninette.*

Devant ton amour et tes charmes,
Les périls fuiront loin de moi.
Au milieu du fracas des armes,
Je puis tout, inspiré par toi.

LE CHŒUR.

Albion, à toi la victoire!
Lève, lève un front respecté.
Unis la palme de la gloire
A celle de la liberté.

FIN DU CAMP.

A MISTRISS GREVILLE.

Madame,

En sollicitant la permission de vous dédier les pages suivantes, qui, par cela même qu'elles ont la prétention de s'offrir comme une œuvre critique, ont besoin de toute la protection et de toute l'indulgence que peuvent leur donner un goût approbateur et une bienveillante amitié, je n'avais encore osé mettre en avant d'autre motif que la satisfaction d'un sentiment privé, l'affection et l'estime que je professe pour vous. Si j'avais laissé entrevoir l'espérance que votre approbation présumée donnerait une sorte de sanction aux défauts de mon œuvre, votre extrême réserve et votre répugnance pour tout ce qui pourrait ressembler à une réputation de critique littéraire ou de talent poétique, vous aurait engagée à refuser la protection de votre nom dans un pareil but. Toutefois, je ne serai pas maintenant assez ingrat pour combattre en vous cette prédisposition. Je ne me permettrai pas ici de soutenir que l'état actuel de la poésie lui rend nécessaire tout l'appui que le goût et l'exemple peuvent lui procurer; je ne chercherai pas non plus à prouver que vouloir cacher avec un soin minutieux les plus élégantes productions du jugement et de l'imagination, c'est mal reconnaître la possession de ces précieux attributs. Continuez à vous bercer de l'idée illusoire que ceux qui vous connaissent, ne vous admirent et ne vous estiment que pour les qualités précieuses qui vous rendent chère à vos amis, et pour les talens gracieux qui font l'ornement de la conversation. Assez de ce que vous avez écrit a transpiré dans le monde, pour répondre au but que je me propose; et de toutes les personnes familiarisées avec la littérature élégante, vous serez probablement la seule qui, lisant cette dédicace, ne vous apercevrez pas qu'en rendant publique votre approbation particulière de la comédie ci-jointe, mes motifs ne sont pas tout-à-fait désintéressés, et que je n'ai pas seulement en vue d'exprimer hautement l'estime et le respect véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Madame,
votre très-sincère,
très-humble et très-obéissant serviteur,

R. B. Shéridan

LE CRITIQUE,

OU

LA TRAGÉDIE EN RÉPÉTITION.

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

DESLOGES, critique en titre, entrepreneur de succès littéraires.
DUPLAGIAT, auteur dramatique.
POUF, courtier d'annonces dans les journaux, auteur de la pièce en répétition.
MORDANT, critique railleur, ami de Desloges.
SIGNOR PASTICCIO RITORNELLO, virtuose italien.
MADAME DESLOGES.
LES TROIS FILLES DE PASTICCIO.
UN SOUFFLEUR.
UN DOMESTIQUE.
DEUX GARÇONS DE THÉATRE.
ACTEURS et ACTRICES.

La scène est à Londres : au premier acte, chez Desloges ; au second et au troisième, dans la salle du théâtre de Covent-Garden.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

LORD BURLEIGH.
LE GOUVERNEUR du fort de Tilbury.
LE COMTE DE LEICESTER[1].
SIR WILLIAM RALEIGH.
SIR CHRISTOPHE HATTON.
DON FÉROLO WISKERANDOS, capitan espagnol.
UN HALLEBARDIER.
UN JUGE et SA FEMME.
UN CONSTABLE.
TILBURINE, fille du gouverneur.
NORA, sa confidente.
HÉLÈNE, PAULINE, } nièces de sir Christophe.
GARDES, JUGES, CONSTABLES, CHOEUR, FLEUVES, RIVIÈRES, SUITE, etc.

La scène est devant le fort de Tilbury, sous le règne d'Élisabeth.

[1] On prononce, et nous avons toujours écrit dans la pièce, *Leister*.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Un parloir chez Desloges.

M. et Mme DESLOGES, à déjeuner et lisant un journal.

DESLOGES.

« Brutus à lord North! seconde lettre sur la situation de l'ar- » mée. » Baste! — « Au premier lord de l'amirauté; — extrait » d'une lettre particulière écrite de Saint-Kitt; — nouvelles de » Coxheath; — on assure maintenant que sir Charles Hardy... » Baste! je ne vois rien qui m'intéresse; on ne nous parle que de la flotte et de la nation.—Je déteste la politique, à moins que ce ne soit de la politique théâtrale.— Où est le *Morning-Chronicle?*

Mme DESLOGES.

Oh! oui! c'est là votre journal favori.

DESLOGES.

Ah! nous y voici. « Nouvelles dramatiques. — Nous appre- » nons qu'une tragédie nouvelle intitulée *l'Armada ou la flotte* » *invincible*, est actuellement en répétition au théâtre de Drury- » Lane. L'auteur est, dit-on, monsieur Pouf, avantageusement » connu dans le monde dramatique; si nous en croyons les ac- » teurs qui, à la vérité, sont d'assez mauvais juges, la pièce » abonde en situations frappantes et en beautés du premier ordre, » qui l'égalent aux plus belles productions modernes. » Oui-dà! je suis bien aise de voir la pièce de mon ami Pouf en si bon train. Ma chère madame Desloges, vous ne serez pas fâchée d'apprendre que la tragédie de Pouf...

Mme DESLOGES.

Mon Dieu! monsieur Desloges, de grâce, ne me fatiguez pas de pareilles sottises. Maintenant que voilà les pièces de théâtre qui recommencent, il n'y aura plus de paix pour moi. Ne vous suffit-il pas de vous être ridiculisé par votre sotte passion pour le théâtre, sans vouloir encore me tourmenter continuellement pour imiter en cela votre exemple? Ne pouvez-vous donc vous livrer à votre ridicule manie sans me forcer à la partager, monsieur Desloges?

DESLOGES.

Mais, ma chère, je voulais seulement vous lire.—

Mme DESLOGES.

Non, non, vous ne me lisez jamais rien qui mérite qu'on l'entende; vous ne pouvez souffrir qu'on vous entretienne des dangers de la patrie. Les journaux, chaque jour, sont pleins de lettres signées de noms romains, dans lesquelles on démontre qu'une invasion nous menace infailliblement, et que la nation est perdue,—mais vous n'en faites aucun cas, et vous ne me lisez jamais rien qui m'intéresse.

DESLOGES.

Qu'importe aux femmes la politique, madame Desloges?

Mme DESLOGES.

Et que vous importe le théâtre, monsieur Desloges? Qui vous oblige à afficher ainsi la qualité de critique?—Fi donc! vous vous êtes rendu la risée de tous ceux qui vous connaissent, par votre fureur de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Partout on ne vous appelle que le nouvelliste des coulisses, que le Mécène sans aveu des auteurs de contrebande.

DESLOGES.

Il est vrai que mon influence près des directeurs de théâtres est assez notoire. Mais dites-moi, madame Desloges, n'y a-t-il pas aussi quelque plaisir à voir de tous côtés solliciter ma protection? Ce sont des gens de qualité qui me recommandent des musiciens, des dames qui désirent une loge, des auteurs qui veulent une réponse, et des acteurs qui sollicitent des engagemens.

Mme DESLOGES.

Il est vrai; vous avez réussi à avoir une part dans tous les tracas qui accompagnent une propriété théâtrale, sans en avoir les profits, sans même recueillir le mérite du sacrifice.

DESLOGES.

Quoi qu'il en soit, madame Desloges, je crois que vous n'y perdez rien; c'est vous, au contraire, qui en recueillez tous les avantages : l'hiver dernier, l'occasion ne vous fut-elle pas offerte d'entendre la lecture de la pièce nouvelle, quinze jours avant la représentation?—Monsieur Spring ne vous laisse-t-il pas retenir des places pour les pièces nouvelles avant qu'elles ne soient annoncées, et n'avez-vous pas l'avantage de vous faire inscrire pour une loge à toutes les premières représentations? Mon ami monsieur Smatter ne vous a-t-il pas, à ma recomman-

dation expresse, dédié sa nouvelle comédie burlesque, madame Desloges ?

Mme DESLOGES.

Oui, mais la pièce a été sifflée, monsieur Desloges. Il est fort agréable, en effet, de voir faire de ma maison le rendez-vous de tous les avortons de la littérature, une espèce de bourse littéraire où des auteurs vénals et des critiques fripons viennent jouer à la hausse et à la baisse; mon salon transformé en bureau d'enregistrement où viennent s'inscrire les candidats de coulisse et les auteurs sans nom ; de me voir assiégée d'une bande d'actrices, princesses, suivantes, jeunes premières, qui, d'une voix flûtée et avec d'effroyables contorsions, s'essayent à rendre leurs rôles ; ou de voir les appartemens trembler au bruit des mouvemens furibonds et des essais maladroits d'une foule de Richards écoliers et d'Hamlets novices ! Pour comble de malheur, depuis que les directeurs ont réuni l'opéra dans leurs attributions, ne sommes-nous pas inondés de signors et de signoras fredonnant de fades airs et remplissant la maison des longs roucoulemens de leurs voix étrangères ? Joignez à cela des émissaires étrangers et peut-être des espions français déguisés en musiciens et en figurans.

DESLOGES.

De grâce, madame Desloges !

Mme DESLOGES.

N'avez-vous pas honte de perdre votre temps à de pareilles niaiseries, à une époque aussi critique que celle où nous nous trouvons, dans un moment où, si vous aviez du cœur, on devrait vous voir à la tête d'une des compagnies de Westminster, et faisant sur la place d'armes l'exercice à la prussienne ! mais vous, — je crois, sur ma parole, que si demain les Français venaient à débarquer, votre premier soin serait de vous informer s'ils ont amené avec eux une troupe de comédiens.

DESLOGES.

Ce que vous dites là ne prouve rien, madame Desloges. Je dis que « le théâtre est le miroir de la nature, et les acteurs les annales vivantes de la vie. » Et dites-moi, je vous prie, que peut faire de mieux un honnête homme ? et puis, vous ne me persuaderez pas aisément qu'il n'y ait ni honneur ni importance à se trouver à la tête d'une société de critiques, qui prennent sur eux de décider pour le reste de la ville, dont les auteurs sollicitent les avis et la protection, et dont aucun directeur n'oserait décliner la recommandation.

Mme DESLOGES.

Quel ridicule! Il n'est pas de directeur ni d'écrivain de quelque mérite qui ne se moque de vos prétentions. Le public seul est leur juge; ils savent que sans son approbation aucune pièce ne peut rester au théâtre : c'est par ses applaudissemens qu'ils répondent à vos attaques, et qu'ils rient de la malignité impuissante qui vous tient lieu d'esprit.

DESLOGES.

Fort bien, madame, fort bien!

Entre UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Mordant demande si on peut le recevoir.

DESLOGES.

Monsieur Mordant! Faites monter.

Le domestique sort.

DESLOGES, *continuant.*

Que le diable l'emporte! il faut maintenant que nous fassions tous deux semblant d'être de bonne humeur et en bonne intelligence; sans quoi, Mordant est homme à se divertir dans le monde à nos dépens.

Mme DESLOGES.

J'en serais charmée; mais il serait difficile de vous faire plus ridicule que vous n'êtes.

DESLOGES.

Vraiment, madame Desloges, vous mettriez en colère un saint

Entre MORDANT.

DESLOGES, *continuant.*

Ah! mon cher Mordant, que je suis enchanté de vous voir! Ma chère, je vous présente monsieur Mordant.

Mme DESLOGES.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

DESLOGES.

Madame Desloges et moi, nous nous amusions à lire les journaux. Dites-moi, Mordant, ne comptez-vous pas assister à la première représentation de la tragédie de Pouf?

MORDANT.

Oui, mais je pense qu'il sera difficile d'entrer, car à la première représentation d'une pièce nouvelle, ils ont coutume de remplir la salle de billets de faveur pour la soutenir. Mais, mon cher Desloges, je vous ai apporté deux pièces : je vous en recommande une surtout : il faudra vous donner du mouvement

pour la faire recevoir; n'y manquez pas, au moins, car elle est due à la plume d'un homme important.

Il lui remet deux manuscrits.

DESLOGES.

Vraiment! allons, voilà ma galère qui va recommencer!

MORDANT.

Et j'en ai bien de la joie. Maintenant vous voilà heureux. Mon cher Desloges, il y a plaisir à voir le contentement avec lequel vous subissez vos fatigues volontaires et vous acquittez du rôle de solliciteur par vous sollicité.

DESLOGES.

C'est pénible, morbleu! mais il est vrai qu'il y a aussi du plaisir. Croiriez-vous, par exemple, qu'il m'arrive quelquefois à déjeuner de recevoir la visite d'une douzaine de visages que je n'ai jamais vus, ni envie de revoir?

MORDANT.

Cela doit être fort amusant.

DESLOGES.

Et qu'il n'y a pas une semaine où je ne reçoive cinquante lettres, et toutes pour affaires qui me sont étrangères?

MORDANT.

Voilà une correspondance furieusement intéressante.

DESLOGES, *lisant dans l'un des manuscrits.*

« Il sort en fondant en larmes. » Est-ce que c'est une tragédie?

MORDANT.

Non, c'est une comédie du bon ton; c'est une traduction. Je me trompe; la pièce n'est pas traduite, elle est seulement prise du français. Elle est écrite dans un style qu'on a dans les derniers temps voulu discréditer; je veux dire le style sentimental; enfin elle ne contient rien de plaisant du commencement jusqu'à la fin.

Mme DESLOGES.

Fort bien! si on avait suivi cette marche-là, je ne serais pas aussi ennemie du théâtre que je le suis. Il y avait de l'édification à retirer de ces pièces-là, monsieur Mordant.

MORDANT.

Madame Desloges, je suis entièrement de votre avis. Il est certain que le théâtre, convenablement dirigé, pourrait devenir une école de morale; mais dans ce siècle, je suis fâché de le dire, le public va au spectacle principalement pour s'amuser.

Mme DESLOGES.

Les directeurs des théâtres se seraient fait plus d'honneur s'ils avaient suivi la marche opposée.

MORDANT.

Sans doute, madame, et il eût été beau que la postérité eût pu dire, qu'au milieu d'un siècle frivole et corrompu, la morale, à défaut du plaisir, s'était réfugiée au théâtre, et que les conversations qui s'y tenaient, si elles n'étaient spirituelles, étaient du moins instructives.

DESLOGES.

Pour moi, le changement qui m'afflige le plus, c'est de voir les spectateurs devenus si susceptibles et si prudes aujourd'hui. Les mots à double entente ne sont plus soufferts, et au nom de la décence, on estropie impunément et Vanbrugh et Congrève.

MORDANT.

Il est vrai, on pourrait comparer la pruderie du siècle à ces courtisanes qui mettent d'autant plus de rouge qu'elles ont perdu le droit de rougir.

DESLOGES.

Fort bien dit : Mordant ne peut s'empêcher de mordre, même en parlant du public ! (*Ouvrant le second manuscrit.*) Mais qu'est cela ? sans doute quelque —

MORDANT.

Oh ! c'est une comédie sur un plan entièrement neuf, pleine d'esprit et de gaieté, et cependant éminemment morale ; vous voyez, elle est intitulée : « *Le Brigand converti.* » L'auteur, sans autre arme que la gaieté, a présenté sous un jour si ridicule le vol de grand chemin et le vol par effraction, que si la pièce a le succès qu'elle mérite, je ne doute pas qu'avant la fin de l'année on ne supprime les *gendarmes* et les serrures.

DESLOGES.

Parbleu ! voilà qui est nouveau !

MORDANT.

C'est à la lettre. L'auteur est un de mes amis ; persuadé que la peinture des folies et des ridicules de la société est indigne de la muse comique, il pense qu'elle ne doit s'occuper que des grands vices et des crimes les plus noirs qui déshonorent l'humanité, exécutant en cinq actes les grands coupables, et faisant justice en deux petits actes des délinquans d'une espèce inférieure. Enfin, il a pour principe de mettre en scène les lois pénales, et de faire du théâtre la succursale de la cour d'assises.

DESLOGES.

Voilà un but vraiment moral !

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Duplagiat.

DESLOGES.

Faites monter.

Le domestique sort.

DESLOGES, *continuant.*

Madame Desloges, monsieur Duplagiat est un auteur de votre goût.

Mme DESLOGES.

J'avouerai que c'est l'un de mes favoris ; je l'aime parce que tout le monde l'attaque.

MORDANT.

Ce sentiment fait l'éloge de votre charité, madame, sinon de votre jugement.

DESLOGES.

Le fait est qu'aucun auteur n'a de mérite à ses yeux, si ce n'est lui-même ; c'est l'exacte vérité, quoiqu'il soit mon ami.

MORDANT.

Lui ! Il est aussi envieux qu'une vieille qui voit avec désespoir s'approcher ses trente-six ans. Et puis, l'humilité insidieuse avec laquelle il sollicite votre opinion sur un de ses ouvrages ne peut être surpassée que par l'emportement et l'arrogance avec lesquels il repousse invariablement vos observations.

DESLOGES.

C'est vrai, quoiqu'il soit mon ami.

MORDANT.

Ajoutez à cela son mépris affecté des journaux. Cependant c'est l'homme du monde le plus susceptible, et en présence de la véritable critique, il se crispe comme le parchemin présenté au feu ; et pourtant il a tellement envie de faire parler de lui, qu'il aime mieux être injurié que passé sous silence.

DESLOGES.

J'en conviens, quoiqu'il soit mon ami

MORDANT.

Avez-vous lu la tragédie qu'il vient de terminer ?

DESLOGES.

Je l'ai lue, il me l'a envoyée hier.

MORDANT.

Et vous la trouvez exécrable, sans doute! Hein? qu'en dites-vous?

DESLOGES.

Mais entre nous, je dois vous avouer, quoiqu'il soit mon ami, que c'est l'une des plus — (*A part.*) Le voici. (*Haut.*) Des plus touchantes et des plus admirables tragé...

DUPLAGIAT, *dans la coulisse.*

Monsieur Mordant est avec lui, dites-vous?

Entre DUPLAGIAT.

DESLOGES, *continuant.*

Ah! mon cher ami! Parbleu, nous parlions justement de votre tragédie! — Admirable, monsieur Duplagiat, admirable.

MORDANT.

Monsieur Duplagiat, vous n'avez jamais rien fait de mieux.

DUPLAGIAT.

Vous me causez une joie véritable, messieurs; car, sans complimens, mon cher Mordant, il n'y a personne au monde dont je prise autant le jugement que vous et monsieur Desloges.

Mme DESLOGES.

Ils se moquent de vous, monsieur Duplagiat; car il n'y a qu'un moment que —

DESLOGES.

Madame Desloges! Monsieur Duplagiat, vous connaissez madame Desloges. Mon ami Mordant faisait tout-à-l'heure quelques plaisanteries sur vous; je sais l'admiration qu'elle a pour vous, et—

DUPLAGIAT.

O mon Dieu! monsieur Mordant a trop bon goût et trop de sincérité pour— (*A part.*) Un misérable faux comme un jeton.

DESLOGES.

Oui, oui, Mordant aime à plaisanter, mais un meilleur caractère, oh! il n'y en a pas.

DUPLAGIAT.

Je le connais.

DESLOGES.

Il a le talent de l'ironie; l'esprit ne lui coûte rien.

DUPLAGIAT.

Non, parbleu. (*A part.*) Sans cela, comment se le serait-il procuré?

Mme DESLOGES.

C'est que ce sont toujours ses amis qui en font les frais.

DESLOGES.

Monsieur Duplagiat, avez-vous déjà envoyé votre pièce aux directeurs? ne puis-je vous être en cela de quelque utilité?

DUPLAGIAT.

Non, non, je vous remercie. J'ai pensé que ma pièce se recommandait suffisamment elle-même. Je ne vous en ai pas moins d'obligation, cependant. Je l'ai envoyée ce matin au directeur de Covent-Garden.

MORDANT.

Je pense qu'à Drury-Lane elle aurait trouvé de meilleurs acteurs.

DUPLAGIAT.

Mon Dieu, non. Si vous m'en croyez, n'envoyez jamais là vos pièces, entendez-vous?

Il lui parle à l'oreille.

MORDANT, *après avoir prêté l'oreille.*

Il écrit lui-même? Oui, je le sais.

DUPLAGIAT.

Je ne dis rien, je ne suis l'ennemi de personne. Je n'ôte à personne son mérite; je ne suis jaloux des succès de personne. Je ne dis rien. Cependant je dois dire que j'ai remarqué dans tout le cours de ma vie, que de toutes les passions il n'en est pas qui ait des racines aussi profondes que l'envie.

MORDANT.

C'est sans doute par expérience que vous parlez ainsi.

DUPLAGIAT.

D'ailleurs, il n'est pas toujours prudent de laisser une pièce de théâtre entre les mains de gens qui écrivent eux-mêmes pour la scène.

MORDANT.

Comment! vous pensez, mon cher Duplagiat, qu'on est exposé à être pillé par eux?

DUPLAGIAT.

Pillé! sans nul doute, ils en sont capables, et ils traitent vos pensées comme la Bohémienne traite les enfans qu'elle enlève, elle les défigure pour les faire passer pour siens.

MORDANT.

Mais votre dernier ouvrage est un tribut à Melpomène, et vous savez qu'il n'a jamais fait que des—

DUPLAGIAT.

Je ne m'y fierai pas; il n'est rien que ne puisse faire un plagiaire habile. Qui sait, par exemple! il peut prendre ce qu'il y a de mieux dans ma tragédie, et le faire entrer dans sa comédie.

MORDANT.

C'est une chose faisable, sur ma foi.

DUPLAGIAT.

Et puis lorsqu'un homme de cette espèce vous aura suggéré la moindre idée, et vous aura prêté le plus faible secours, vous le verrez s'attribuer à lui seul tout le mérite de l'ouvrage.

MORDANT.

En cas de réussite, s'entend.

DUPLAGIAT.

Oui-da. Mais pour ce qui est de ma pièce, je me moque de lui; car je puis bien jurer qu'il ne l'a jamais lue.

MORDANT.

Je veux vous dire le moyen de le faire enrager davantage encore.

DUPLAGIAT.

Comment?

MORDANT.

Jurez qu'il en est l'auteur.

DUPLAGIAT.

Morbleu! Mordant, je me fâcherai; je pense que votre dessein est de m'enlever ma réputation d'auteur.

MORDANT.

Dans ce cas-là, vous me devriez des remerciemens.

DUPLAGIAT.

Monsieur Mordant!

DESLOGES.

Vous le connaissez, il ne pense pas ce qu'il dit.

DUPLAGIAT.

Eh bien! là, en conscience! comment trouvez-vous ma pièce?

MORDANT.

Étonnante!

DUPLAGIAT.

Mais voyons! N'y voyez-vous pas quelques corrections à faire, hein? Monsieur Desloges, aucun défaut ne vous a frappé?

DESLOGES.

Mais vous savez que la plupart des auteurs n'aiment guère que—

DUPLAGIAT.

Pour la foule des écrivains, oui, c'est vrai; ils sont en général étrangement tenaces. Mais pour moi, je ne suis jamais si aise que lorsqu'un critique judicieux me fait apercevoir quelque défaut dans mes œuvres; car à quoi sert de montrer un ouvrage à un ami, si nous n'avons pas l'intention de profiter de ses avis?

MORDANT.

C'est très-vrai. Eh bien donc, quoiqu'en général j'admire beaucoup votre pièce, j'ai cependant à mentionner une petite objection ; je vous en ferai part, si vous me le permettez.

DUPLAGIAT.

En vérité, vous ne sauriez m'obliger davantage.

MORDANT.

Je pense qu'il n'y a pas assez d'incidens.

DUPLAGIAT.

Bon Dieu! vous me surprenez! Pas assez d'incidens!

MORDANT.

Non; il me semble qu'ils sont trop peu nombreux.

DUPLAGIAT.

Bon Dieu! Croyez-moi, monsieur Mordant, il n'y a personne pour le jugement duquel je professe une déférence plus implicite. Mais je vous proteste, monsieur Mordant, que ma seule crainte est que les incidens soient trop nombreux! Qu'en pensez-vous, mon cher Desloges?

DESLOGES.

En conscience, je ne puis être de l'avis de mon ami Mordant. J'approuve complètement le plan de la pièce. Les quatre premiers actes sont au-dessus de tout ce que j'ai vu ou lu de mieux en ma vie. Si j'avais une critique à faire, ce serait que l'intérêt me semble s'affaiblir au cinquième acte.

DUPLAGIAT.

S'élève au cinquième acte, vous voulez dire.

DESLOGES.

Non, en conscience.

DUPLAGIAT.

Oui, oui, oui. C'est là ce que vous voulez dire. Sur ma parole, je vous assure que l'intérêt ne s'affaiblit pas; non, non, il n'en est rien, croyez-moi.

DESLOGES.

J'en appelle à vous, madame Desloges; n'avez-vous pas éprouvé la même impression?

Desloges et Mordant se retirent, pour causer, dans le fond du théâtre.

Mme DESLOGES.

Non assurément, je n'ai rien vu à redire dans toute la pièce, d'un bout à l'autre.

DUPLAGIAT.

Sur ma parole, les femmes sont les meilleurs juges après tout.

Mme DESLOGES.

Si j'ai quelque chose à objecter, ce n'a pas été au contenu de la pièce, mais à sa longueur, qui m'a paru un peu dépasser les bornes.

DUPLAGIAT.

Dites-moi, madame, voulez-vous parler de la durée physique de l'action, ou des longueurs que vous avez pu y remarquer ?

Mme DESLOGES.

Je veux seulement parler de la durée habituelle d'une représentation théâtrale.

DUPLAGIAT.

En ce cas, je suis enchanté, véritablement enchanté, car la pièce elle-même est extrêmement courte; à Dieu ne plaise que je diffère de l'opinion d'une dame en matière de goût; mais dans cette circonstance, vous le savez, c'est l'horloge qui est le souverain juge.

Mme DESLOGES.

C'est sans doute la manière dont monsieur Desloges m'aura lu la pièce que je dois en accuser.

DUPLAGIAT.

Oh! si c'est monsieur Desloges qui vous en a fait lecture, en voilà assez de dit; c'est toute une autre affaire; mais je vous assure, madame Desloges, que la première occasion où vous pourrez m'accorder trois heures et demie de votre temps, je me fais fort, dans cet intervalle, de vous lire la pièce d'un bout à l'autre avec le prologue et l'épilogue, y compris le temps nécessaire pour la musique pendant les entr'actes.

Mme DESLOGES.

J'espère bientôt la voir sur la scène.

Desloges et Mordant reviennent sur le devant de la scène.

DESLOGES.

Eh bien! monsieur Duplagiat, je fais des vœux pour que vous triomphiez aussi facilement des critiques des journaux que vous avez fait des nôtres.

DUPLAGIAT.

Les journaux! c'est ce qu'il y a au monde de plus insolent, de plus licencieux, de plus abominable, de plus infernal; non que je les lise jamais! non, j'ai pour règle de ne jeter jamais les yeux sur un journal.

DESLOGES.

Vous avez bien raison : un écrivain qui se respecte ne peut que s'indigner à voir les libertés que prennent ces messieurs.

DUPLAGIAT.

C'est tout le contraire avec moi! je considère leurs injures comme le meilleur éloge. C'est ce que j'aime par-dessus tout. La réputation d'un auteur ne peut que perdre à être soutenue par eux.

MORDANT.

Il est vrai. Et cette attaque contre vous l'autre jour —

DUPLAGIAT.

Quelle attaque? où? quand?

DESLOGES.

Ah! ah! vous voulez parler d'un journal de jeudi dernier. Il faut avouer que l'article était des plus méchans!

DUPLAGIAT, *riant*.

Tant mieux. Ha! ha! ha! je serais bien fâché qu'il en fût autrement.

DESLOGES.

Certainement, ce qu'on peut faire de mieux à de telles attaques, c'est d'en rire...

DUPLAGIAT.

Vous ne vous rappelleriez pas les termes de l'article?

MORDANT.

Monsieur Desloges, il me semble que monsieur Duplagiat est inquiet et mal à son aise.

DUPLAGIAT.

Inquiet! pas le moins du monde! bien loin de là, je vous assure; mais enfin on peut bien avoir un peu de curiosité. Cela est permis, je pense.

DESLOGES.

Mordant? Vous rappelez-vous! (*A Mordant tout bas.*) Inventez quelque chose.

MORDANT.

Eh bien! l'insolent déclare tout crument que vous n'avez pas d'invention et pas le moindre génie en partage, quoique de tous les auteurs vivans il n'en soit pas un seul qui puisse trouver grâce à vos yeux.

DUPLAGIAT, *riant*.

Ha! ha! ha! excellent!

MORDANT.

Que pour la comédie vous n'avez pas une idée qui vous appartienne en propre, et que vous tenez un registre où vous inscrivez ponctuellement tous les bons mots usés et toutes les pointes surannées, qui figurent là comme les chiens perdus et les tabatières volées dans un journal d'affiches.

DUPLAGIAT.

Ha! ha! ha! voilà qui est plaisant.

MORDANT.

Que vous avez la maladresse de ne pouvoir même voler avec discernement; mais que vous vous contentez de glaner le rebut d'ouvrages obscurs, où des plagiaires plus expérimentés ont pillé avant vous; en sorte que vos ouvrages ne sont composés que des restes des autres, à peu près comme ces vins détestables que les cabaretiers composent du restant des bouteilles.

DUPLAGIAT.

Ha! ha!

MORDANT.

Il ajoute que dans vos ouvrages sérieux votre style ampoulé serait plus supportable, si l'idée ne contrastait étrangement avec l'expression; en sorte que la trivialité de la pensée est rendue plus saillante encore par la pompe étrange du style, comme un jocrisse sous l'uniforme d'un officier de dragons.

DUPLAGIAT.

Ha! ha!

MORDANT.

Que les figures recherchées et les fleurs de rhétorique dont vous ornez parfois la grossièreté de votre style y font le même effet que des garnitures de dentelles sur une robe de bure; tandis que vos imitations de Shakspeare ressemblent au page de Falstaff parodiant son maître, et se rapprochent à peu près au même degré de l'original.

DUPLAGIAT.

Ha!

MORDANT.

Enfin que même les plus beaux passages que vous pillez ne vous sont d'aucune utilité; car la stérilité de votre propre fonds les empêche de s'y naturaliser; comme des tas de fumier sur un sol aride, encombrant le terrain qu'il n'est pas en leur pouvoir de fertiliser.

DUPLAGIAT, *après une violente agitation.*

Eh bien! un autre que moi se fâcherait de cela.

MORDANT.

Je serais au désespoir d'avoir pu — Ce que je vous en ai dit n'a été que pour vous divertir.

DUPLAGIAT.

J'en suis persuadé. — Ha! ha! ha! cela m'amuse beaucoup aussi, je vous assure. — Ha! ha! ha! je n'ai pas d'inven-

tion, — ha! ha! ha! pas de génie, — Ha! ha! ha! excellent, délicieux.

MORDANT.

Oui, — pas de génie. — Ha! ha! ha!

DESLOGES.

Voilà un drôle bien difficile! — Ha! ha! ha! vous avez bien raison, monsieur Duplagiat, de ne point lire ces sottises-là.

DUPLAGIAT.

Certainement! à quoi bon les lire? Si ce sont des éloges, il faut être bien ridicule et bien vain pour s'en réjouir; si ce sont des injures, parbleu, on est toujours sûr de rencontrer sur son chemin un ami officieux pour vous les redire.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a en bas un Italien, un interprète français, trois dames et une douzaine de musiciens, qui viennent, disent-ils, de la part de lady Rondeau et de mistriss Saugrenue.

DESLOGES.

Diantre! je leur ai donné rendez-vous pour cette heure-ci. Ma chère madame Desloges, allez leur dire que je suis à eux dans l'instant.

Mme DESLOGES.

Vous savez, monsieur Desloges, que je ne comprendrai pas un mot de ce qu'ils vont me dire.

DESLOGES.

Vous venez d'entendre qu'ils ont avec eux un interprète.

Mme DESLOGES.

Allons; je vais essayer de leur tenir compagnie jusqu'à ce que vous veniez.

Elle sort.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Pouf vous fait dire que la dernière répétition de sa pièce doit avoir lieu ce matin, et qu'il se rendra chez vous dans un moment.

DESLOGES, *à Duplagiat.*

Vous avez raison. — (*Au domestique.*) Cela suffit; je serai chez moi.

Le domestique sort.

DESLOGES, *continuant.*

Mon cher monsieur Duplagiat, si vous désirez vous justifier par la voie des journaux, parbleu, monsieur Pouf est votre homme.

DUPLAGIAT.

Bah! pourquoi, monsieur, ferais-je une réponse au libelliste? ne vous ai-je pas dit que son article m'avait beaucoup amusé?

DESLOGES.

Ah! je l'avais oublié. Mais enfin j'espère que vous n'êtes pas fâché de ce que monsieur Mordant—

DUPLAGIAT.

Bon! Monsieur Desloges, jusqu'à quand faudra-t-il vous répéter que ces choses-là ne m'affectent nullement?

DESLOGES.

Je pensais seulement que—

DUPLAGIAT.

Et permettez-moi de vous dire, monsieur Desloges, que c'est m'offenser vivement que de s'imaginer que je suis fâché quand je vous dis que je ne le suis pas.

MORDANT.

Pourquoi donc ainsi prendre feu, monsieur Duplagiat?

DUPLAGIAT.

Monsieur Mordant, vous n'êtes pas moins absurde que monsieur Desloges. Jusqu'à quand faudra-t-il donc que je vous répète que si quelque chose seulement peut me fâcher, c'est de vous voir penser que je suis capable de faire attention aux misérables sottises que vous venez de me répéter! Permettez-moi de vous dire que si vous continuez à penser ainsi, je suis en droit, messieurs, de considérer votre action comme une insulte. Dans ce cas, votre incivilité ne produira pas plus d'effet sur moi que la critique des journalistes; et je traiterai l'une et l'autre avec le même calme, la même indifférence et le même mépris philosophique; sur ce, je suis votre serviteur.

Il sort.

MORDANT.

Ha! ha! ha! pauvre Duplagiat. Le voilà maintenant qui va épancher sa bile philosophique dans un libelle anonyme dirigé contre tous les auteurs et tous les critiques modernes. Mais, mon cher Desloges, il faut que vous engagiez votre ami Pouf à m'admettre à la répétition de sa tragédie.

DESLOGES.

Je vous y invite d'avance. Je vous réponds qu'il en sera charmé; mais auparavant il faut que vous veniez avec moi m'éclairer de vos lumières pour juger cette famille de virtuoses que l'on me recommande. Elle m'est adressée par des personnes de haute volée, je vous jure.

MORDANT.

Je suis à vous toute la matinée ; mais je vous croyais un juge aussi habile en musique qu'en littérature.

DESLOGES.

C'est vrai ; mais je manque d'oreille. A propos, je crains, mon cher, que nous n'ayons été un peu trop sévères à l'égard de Duplagiat, quoiqu'il soit mon ami.

MORDANT.

Mon cher, j'avouerai de bonne foi que d'aller sans nécessité humilier l'orgueil d'un auteur, c'est une cruauté qu'un écrivain qui n'est qu'ennuyeux et plat ne saurait mériter ; mais lorsqu'un homme n'apporte dans la lice littéraire qu'une basse envie et une méchanceté personnelle, un semblable agresseur ne mérite ni pitié ni ménagement.

DESLOGES.

Parbleu, c'est vrai, quoiqu'il soit mon ami.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Un salon dans lequel est un piano.

SIGNOR PASTICCIO RITORNELLO et SA FAMILLE, UN INTERPRÈTE FRANÇAIS, Mme DESLOGES et plusieurs DOMESTIQUES.

L'INTERPRÈTE, *en français.*

Je dis, madame, que j'ai l'honneur d'introduire et de vous demander votre protection pour le signor Pasticcio Ritornello et pour sa charmante famille.

PASTICCIO.

Ah ! vosignoria, noi vi pregiamo di favorirci colla vostra protezione.

UNE DES FILLES DE PASTICCIO.

Vosignoria, fateci questa grazia.

UNE AUTRE.

Si, signora.

L'INTERPRÈTE.

Madame, ils disent, — c'est-à-dire qu'ils vous prient de leur faire l'honneur —

Mme DESLOGES, *en anglais.*

Je vous répète, messieurs, que je ne comprends pas un mot de ce que vous dites.

PASTICCIO.

Questo signore spiegerò.

L'INTERPRÈTE.

Oui, — nous avons des lettres de recommandation pour monsieur Desloges, de —

Mme DESLOGES.

En vérité, monsieur, je ne vous comprends pas.

PASTICCIO.

La contessa Rondeau è nostra padrona.

TROISIÈME FILLE DE PASTICCIO.

Si, padre, e la donna Saugrenue.

L'INTERPRÈTE.

Madame, — ils disent — qu'ils ont l'honneur d'être protégés par ces dames ; — vous comprenez.

Mme DESLOGES.

Non, monsieur, — je ne comprends pas.

Entrent DESLOGES et MORDANT.

L'INTERPRÈTE.

Ah ! voici monsieur Desloges !

TOUS LES ITALIENS.

Ah ! signor Desloges !

Mme DESLOGES.

Monsieur Desloges, voici deux messieurs fort civils, qui font tout ce qu'ils peuvent pour se faire comprendre, et je ne sais lequel des deux est l'interprète.

DESLOGES, *se tournant vers les étrangers.*

Eh bien !

L'interprète et Pasticcio parlent à la fois.

L'INTERPRÈTE.

Monsieur Desloges, la renommée de votre talent pour la critique et vos relations avec messieurs les directeurs de tous les théâtres —

PASTICCIO.

Vosignorio, siete si famoso per la vostra conoscenza con le direttore da —

DESLOGES, *en anglais.*

Parbleu, je crois que le plus difficile à comprendre des deux, c'est l'interprète !

MORDANT.

Je vous croyais, Desloges, un admirable linguiste.

DESLOGES.

Je le suis aussi; mais il faudrait qu'ils parlassent moins vite.

MORDANT.

Eh bien ! je vais vous dire de quoi il s'agit. — Moins nous

perdrons de temps à les entendre, mieux cela vaudra ; — car je pense que c'est là le motif qui les amène.

Mordant parle à l'oreille de Pasticcio. Les virtuoses exécutent des trios, etc., pendant que Desloges bat la mesure.

UN DOMESTIQUE entre et parle bas à Desloges.

DESLOGES, *au domestique.*

Faites-le monter.

Le domestique sort.

DESLOGES, *continuant.*

Bravo ! admirable ! bravissimo ! admirabilissimo ! — Ah ! Mordant ! trouveriez-vous en Angleterre des voix comme celles-là ?

MORDANT.

Ce serait difficile.

DESLOGES.

Mais, Pouf va venir. Signor, et vous, mes petites signoras, obligatissimo ! — Sposa signora Deslogia, — je veux dire madame Desloges, je vous prierai de les faire entrer dans la pièce voisine, de leur offrir quelques rafraîchissemens, et de prendre leur adresse.

Madame Desloges emmène les Italiens et l'interprète, qui sortent en faisant force saluts.

Rentre LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Pouf.

Entre POUF.

DESLOGES.

Mon cher Pouf.

POUF.

Mon cher Desloges, comment vous va ?

DESLOGES.

Monsieur Mordant, permettez-moi de vous présenter monsieur Pouf.

POUF.

Est-ce là monsieur Mordant ? C'est un homme dont j'ai depuis long-temps désiré ardemment de faire la connaissance ; un homme dont le goût pur et le jugement supérieur —

MORDANT.

Monsieur —

DESLOGES.

Point de modestie, Mordant. Monsieur Pouf ne fait là que vous parler dans le style de sa profession.

MORDANT.

Sa profession?

POUF.

Oui, monsieur; je ne fais point secret de mon métier. Desloges est témoin que parmi mes amis et mes confrères les auteurs, j'aime à me dessiner avec franchise et à m'annoncer de vive voix; je suis, monsieur, un praticien en panégyrique, ou, pour parler plus clairement, un professeur dans l'art du *pouf*, à votre service et au service de tout le monde.

MORDANT.

Monsieur! je vous ai bien de l'obligation. Je pense, monsieur Pouf, avoir souvent admiré vos talens dans les journaux.

POUF.

Oui, monsieur; et je me flatte de faire autant d'ouvrage en ce genre que six de mes confrères dans cette ville. J'ai eu diablement d'occupation tout cet été, l'ami Desloges! Je n'ai jamais été plus harassé. Je crois que les directeurs des théâtres d'hiver doivent un peu m'en vouloir; qu'en pensez-vous? hein?

DESLOGES.

Oh! non. Je pense qu'ils ont tout pris en bonne part.

POUF.

Oui-da. C'est alors pure affectation de leur part; car, morbleu, il y a eu des attaques qui n'ont pas dû les faire rire.

MORDANT.

Oui, la partie plaisante surtout; mais j'aurais imaginé, monsieur Pouf, que les auteurs étaient en général gens à faire eux-mêmes cette sorte de besogne.

POUF.

C'est vrai; mais ils s'en acquittent sans goût; d'ailleurs nous considérons cela comme un empiètement sur nos attributions, et alors nous prenons l'offensive. Vous vous imaginez sans doute que la moitié au moins de ces articles et de ces annonces pompeuses que vous lisez journellement dans les feuilles publiques sont l'ouvrage des parties intéressées ou de leurs amis? erreur complète. Sur dix, j'en fabrique neuf qui me sont commandés.

MORDANT.

Est-il possible?

POUF.

Il n'y a pas jusqu'aux huissiers qui ne m'aient de grandes obligations; oui, les huissiers, quoique depuis quelque temps les marauds se soient fait une réputation pour le style; il n'y a pas une annonce de mérite qui soit leur ouvrage. Faites-les des-

cendre de leur tribune aux enchères, ils sont aussi sots que leurs catalogues. Non, monsieur, c'est moi qui ai le premier enrichi et relevé leur style ; c'est moi qui le premier leur ai enseigné à gonfler leurs annonces de superlatifs sonores, d'épithètes pompeuses s'élevant les unes au-dessus des autres, comme les enchérisseurs dont la foule remplit leurs salles de vente ; c'est de moi qu'ils ont appris à parsemer leurs phrases de fragmens de métaphores exotiques ; c'est moi qui ai mis en mouvement leurs facultés inventives. Oui, monsieur, c'est de moi qu'ils ont appris à revêtir de fruit idéal des espaliers absens, à faire murmurer des ruisseaux officieux dans des bosquets imaginaires, à courber des berceaux dociles sur un sol reconnaissant, ou à faire dans l'occasion sortir de terre des chênes sourcilleux là où il serait impossible de trouver un seul gland ; à créer, sans le secours d'un seul voisin, un délicieux voisinage ; ou à élever le temple de la santé dans les marais du Lincolnshire.

DESLOGES.

Certes, vous leur avez rendu un service signalé ; car maintenant quand un homme est ruiné, il vend sa maison le plus honorablement du monde.

MORDANT.

Un service ! je le crois bien ; et s'ils étaient doués d'un peu de reconnaissance, ils lui érigeraient une statue sous la figure de Mercure, dieu du commerce et des ruses ingénieuses, un marteau à la main en guise de caducée. Mais, dites-moi, monsieur Pouf, ce qui vous a conduit à exercer vos talens dans ce genre.

POUF.

C'est la nécessité, mère d'invention, et mère conséquemment d'un art où l'invention entre pour beaucoup. Vous saurez, monsieur Mordant, que le premier essai de mon talent dans les annonces eut un tel succès, qu'il me mit à même de mener longtemps après encore une vie fort extraordinaire.

MORDANT.

Comment cela, je vous prie ?

POUF.

Monsieur, vous saurez d'abord que mes infortunes m'ont soutenu pendant deux ans.

MORDANT.

Vos infortunes ?

POUF.

Oui, monsieur ; accompagnées d'une longue maladie et d'un

certain nombre d'afflictions diverses, et sur ce revenu-là, j'ai vécu fort à mon aise, je vous jure.

MORDANT.

Vous avez vécu de maladies et d'infortunes? Vous avez donc pratiqué à la fois les deux professions de médecin et d'avocat?

POUF.

Non, morbleu; ces maladies et ces infortunes étaient bien à moi.

MORDANT.

Quelle diable d'histoire nous contez-vous là?

DESLOGES.

Rien de plus vrai.

POUF.

Et cela, au moyen d'annonces telles que celles-ci: « Aux personnes humaines et charitables, à ceux que la Providence a gratifiés des dons de la fortune. »

MORDANT.

Oh! oh! j'y suis, maintenant j'y suis.

POUF.

Et de vrai, j'ai bien mérité l'argent que j'ai gagné; car je puis dire que jamais homme, dans le même espace de terre, ne passa par une telle filière de calamités. Qu'il vous suffise de savoir que dans cet intervalle j'ai fait quatre fois banqueroute, et me suis vu réduit autant de fois d'un état d'affluence à la misère la plus profonde, après avoir éprouvé une foule de désastres imprévus et inévitables; ensuite, devenu commerçant, malgré mon intelligence et ma probité, j'ai eu le malheur de voir deux fois brûler ma maison et de perdre ainsi toute ma petite fortune. J'ai vécu un mois sur ces incendies-là. Bientôt après une maladie des plus douloureuses me força à garder le lit, et me fit perdre l'usage de mes membres. Ce moyen-là me réussit à merveille; car j'obtins des attestations en règle, et allai moi-même à pied recueillir les souscriptions.

DESLOGES.

Je pense que c'est à cette époque que vous me fîtes votre première visite.

POUF.

En novembre dernier! Attendez donc! Oh! non, j'étais alors en prison pour une dette charitablement contractée pour obliger un ami. Quelques mois après, je subis deux fois l'opération pour une hydropisie, qui dégénéra en une consomption fort profitable. Je me vis alors réduit — ah! non, je me trompe, je devins alors

veuve ayant six enfans sur les bras, sans un sou pour les nourrir, après avoir onze fois convolé en secondes noces et avoir vu mes onze maris enlevés l'un après l'autre pour le service maritime, et chaque fois demeurée enceinte de huit mois, sans argent pour aller faire mes couches à l'hôpital.

MORDANT.

Et vous supportâtes le tout avec résignation, sans doute?

POUF.

Hélas! oui, je fis bien quelques tentatives de suicide; mais bientôt je vis que ces actes de désespoir ne me rapportaient pas grand'chose, et je cessai définitivement de me tuer; enfin, après avoir, à force de banqueroutes, d'incendies, de gouttes, d'hydropisies, d'emprisonnemens et autres calamités utiles, amassé une assez jolie somme, je résolus de quitter un état qui avait toujours un peu répugné à ma délicatesse, de suivre une carrière plus noble, où je pusse cultiver mon talent pour la fiction et le pouf, et mettre ainsi à profit mes moyens de communications journalières avec le public par l'entremise des journaux, moyens qui m'avaient si bien réussi : et vous avez là mon histoire.

MORDANT.

Vous êtes on ne peut plus obligeant et communicatif; je ne doute pas que votre confession, si on la rendait publique, ne servît utilement les intérêts de la charité véritable, en interdisant à l'imposture ces utiles moyens de communication entre le malheur et la bienfaisance. Mais je pense, monsieur Pouf, que vous ne faites pas un mystère de votre profession actuelle.

POUF.

Un mystère! ah! monsieur, je crois pouvoir affirmer avec certitude, qu'avant moi, la matière n'avait jamais été traitée d'une manière scientifique, ni soumise à des règles fixes.

MORDANT.

Soumise à des règles?

POUF.

Bon Dieu! monsieur, je vois que vous êtes encore bien ignorant dans ces matières. Oui, monsieur, il y a divers degrés dans la poufferie. Les principaux sont : le pouf *direct*, le pouf *préliminaire*, le pouf *conventionnel*, le pouf *oblique*, ou pouf *par induction*. Tous prennent, suivant l'occasion, les formes diverses « d'*anecdotes curieuses; critique impartiale; observations d'un correspondant; avis important*, etc. »

MORDANT.

Quant au pouf direct, je conçois—

POUF.

Oh ! rien n'est plus simple. Par exemple, une première représentation doit avoir lieu à l'un des grands théâtres, et, pour le dire en passant, ces messieurs n'en donnent pas la moitié de ce qu'ils devraient en donner. Je suppose que l'auteur est *monsieur Smatter*, ou *monsieur Dapper*, ou tout autre de mes amis ; c'est très-bien. La veille de la représentation, je rends compte par écrit de la manière dont la pièce a été reçue. Je tiens le plan de l'auteur lui-même ; il ne me reste qu'à ajouter quelques mots d'usage, comme par exemple : « *caractères fortement dessinés ; couleurs brillantes ; main de maître ; un fonds inépuisable de gaieté ; une mine d'inventions ; un dialogue clair ; sel attique.* » Quant à la manière dont la pièce a été jouée : « *Monsieur Dodd a été au-dessus de toute expression dans le rôle de sir Henry ; monsieur Palmer*, cet acteur judicieux, d'un talent universel, n'a jamais paru avec plus d'avantage que dans le rôle du colonel. Mais tous les éloges ne pourraient rendre qu'une imparfaite justice à monsieur King ; en effet, il a plus que mérité le concert d'applaudissemens unanimes que lui a prodigués un auditoire brillant et éclairé. » Quant aux décorations : « Les effets merveilleux du pinceau de monsieur Loutherbourg sont connus de tout le monde. Enfin nous ne savons ce que nous devons le plus admirer du génie sans égal de l'auteur, de la sollicitude et de la libéralité des directeurs, du prodigieux talent du décorateur, ou du jeu admirable des acteurs. »

MORDANT.

Voilà qui n'est pas mal, en effet.

POUF.

Oh ! ce n'est rien ! c'est à la glace auprès de ce que je fais quelquefois quand je suis en verve.

MORDANT.

Et pensez-vous qu'il y en ait beaucoup qui se laissent influencer de cette manière?

POUF

Comment ! mais il n'y a pas de doute. Croyez-moi, il n'est pas grand le nombre de ceux qui se donnent la peine de juger par eux-mêmes.

MORDANT.

Fort bien ! le pouf préliminaire,—

POUF.

Oh! celui-ci se met sous la forme d'avis. Par exemple, s'il s'agit d'une affaire de galanterie : Sir Fluet Mirliflor désire être bien avec lady Fanny Fête; il s'adresse à moi; j'ouvre pour lui la tranchée par un paragraphe dans le *Morning-Post*. — « On recommande à la charmante lady F... quatre » étoiles, F... trait d'union, etc. de se mettre sur ses gardes » contre un homme dangereux, sir F... trait d'union G... Quel- » que agréables et insinuantes que soient ses manières, on con- » vient assez généralement qu'il ne se distingue pas par la » constance de ses *attachemens* » en italique. Là, vous voyez sir Fluet Mirliflor présenté à l'attention particulière de lady Fanny, qui peut-être n'avait jamais pensé à lui. Elle se voit publiquement avertie de l'éviter, ce qui doit naturellement lui donner le désir de le voir. La publicité de leur liaison leur cause une sorte d'embarras mutuel, qui finit par produire un sentiment d'intérêt; et lors même que sir Fluet ne parviendrait pas à faire résulter de tout cela une conclusion conforme à ses vues, il a du moins l'avantage de voir accoler leurs deux noms par une certaine société, et avec un ton particulier, ce qui, neuf fois sur dix, constitue la prétention la plus élevée de notre moderne galanterie.

DESLOGES.

En vérité, Mordant, vous allez connaître à fond tous les secrets du métier.

POUF.

Quant au pouf collatéral, on s'en sert avec avantage pour amener naturellement une annonce; on lui donne le plus souvent la forme d'anecdote. Par exemple : « Hier, en flânant dans Saint- » James-Street, George Bonmot rencontra la charmante lady » Mary Myrte qui revenait du Parc. — Bon Dieu! lady Mary, » je suis étonné de vous trouver en robe blanche; je m'atten- » dais à vous voir en uniforme complet de cavalerie, la toque » sur l'oreille. — O ciel! George, qui donc a pu vous dire cela? » — Comment! » répond le spirituel vaurien, « il n'y a qu'un mo- » ment que je viens de voir votre portrait dans un petit ou- » vrage, plein d'esprit, qui vient de paraître sous ce titre : — » *Le Camp, journal militaire*. On le vend Pater-noster-Row, » n° 3, au coin d'Ivy-Lane, à main droite, deux portes au-delà » de l'imprimerie. »

MORDANT.

Voilà, en effet, qui est fort ingénieux.

POUF.

Mais le pouf conventionnel est le plus drôle de tous; car on lui donne une forme ouvertement hostile; des libraires hardis et des poètes intrépides s'en servent avec succès; voici comment on procède : Un correspondant indigné écrit que le nouveau poème qui vient de paraître sous le titre de *Belzébuth ou la fête champêtre de Proserpine*, est l'une des productions les plus indécentes qu'il ait jamais lues. La sévérité avec laquelle certains personnages sont exposés au regard du public malin est tout-à-fait révoltante. L'ouvrage contient, au reste, certains tableaux trop fortement colorés pour ne pas choquer la modestie du sexe; l'avidité honteuse avec laquelle tous les gens du bon ton s'empressent d'acheter cet ouvrage est une insulte à la morale, et fait peu d'honneur au goût du siècle. Vous voyez là les motifs les plus entraînans habilement présentés; premièrement, le fait que personne ne doit lire un semblable ouvrage; secondement, le fait non moins important que tout le monde l'achète. Sur ces seules assurances, le libraire imprime hardiment la dixième édition avant d'avoir vendu dix exemplaires de la première. Pour décider le succès de son livre, il se menace lui-même du pilori dans les journaux, et au besoin portera contre lui-même, par la même voie, un acte positif d'accusation pour outrage aux mœurs et à la morale publique.

DESLOGES.

Ha! ha! ha! Fort bien! fort bien!

POUF.

Pour ce qui est du pouf oblique ou par induction, il est trop varié et trop vaste pour pouvoir être développé dans un seul exemple; il allèche par des annonces, il brille dans des patentes, il se déguise habilement en annonçant la clôture prochaine d'une souscription; pour attirer le public, il affirme qu'à telle représentation il sera difficile d'obtenir des places, tant il y aura foule; il se plaît à produire le mérite ignoré, en lui prodiguant son appui désintéressé, et quelquefois aussi il censure avec un sourire, et prête à la critique des formes affectueuses; il est doué d'une mémoire prodigieuse pour les débats parlementaires, et il lui arrivera souvent de donner tout le discours d'un orateur favori avec la plus flatteuse exactitude; mais il fait surtout un vaste commerce d'*on dit* et de bruits de ville; il n'y a pas le plus petit bénéfice ecclésiastique de conféré, qu'il n'en ait le prémier la nouvelle, et qu'il ne l'annonce en en faisant honneur au patron qui le procure; il proclame les promotions encore sur le tapis, long-

temps avant que les personnes qui en sont l'objet en soient informées; il distribue des décorations pour services reconnus, de l'air dont on parle d'une chose avérée, et de la manière du monde la plus indifférente; il confère, dans un paragraphe laconique, un commandement important à tel officier qui n'y a d'autre droit que sa bonne volonté. Telle est, monsieur, la dernière des divisions principales de la science du pouf, et vous avouerez sans peine que cet art est d'une importance à laquelle rien ne cède; présentant un tableau instructif de l'esprit public; couvrant d'une égale protection le commerce, la critique, la politique et les amours; offrant au génie des applaudissemens, un guide à la charité, un triomphe certain aux héros, aux soumissionnaires de marchés et d'emprunts des justifications à vil prix, aux orateurs la gloire, une gazette aux ministres.

MORDANT.

Je rends une justice complète à l'importance et au mérite de votre profession; et maintenant, monsieur, il n'y a plus qu'une chose capable d'accroître le respect que je vous porte, c'est de me permettre d'assister ce matin à la répétition de votre nouvelle tragé...—

POUF.

Chut!—au nom du ciel,—chut!—Ma tragédie! Parbleu, Desloges, je ne suis pas content de cela; vous savez combien je tiens à ne pas être connu pour l'auteur.

DESLOGES.

Sur ma parole, je n'en aurais rien dit; mais la chose n'est plus un secret, la nouvelle est dans les journaux; votre nom est dans le *Morning-Chronicle* en toutes lettres.

POUF.

Ah! ces diables de directeurs ne peuvent jamais garder un secret. — Fort bien, monsieur Mordant. — Vous voudrez bien me faire l'honneur—Je m'estime heureux —Je suis extrêmement flatté de —

DESLOGES.

Je pense qu'il est bientôt l'heure; irons-nous ensemble?

POUF.

Non, la répétition n'aura pas lieu avant une heure d'ici; ces messieurs arrivent toujours fort tard; d'ailleurs, je préfère aller vous rejoindre, car j'ai auparavant quelque chose ici à envoyer aux journaux, et quelques paragraphes à transcrire. (*Il déploie divers papiers.*) C'est un article sur « la fourniture du pain de l'armée, par un boulanger consciencieux; » celui-ci est un article

« en faveur du nouveau stuc, par un ennemi des ouvrages en brique ; » tous deux sont dans le style de Junius, et promis pour demain. Ici, c'est la navigation de la Tamise qui est entravée et qu'il s'agit de rétablir ; il me faut disserter sur le nettoyage de la rivière. Voilà bien de la besogne, comme vous voyez. J'aperçois ici le sommaire de deux articles de politique. Il me faut prendre Paul Jones, il me faut secourir Byron, faire mettre bas les armes aux Hollandais ; c'est fort bien. Il faut que je fasse tout cela dans les feuilles de ce soir, ou en réserver une partie pour les journaux du matin, car demain j'ai de la besogne toute taillée ; je me suis engagé à prouver l'unanimité de la flotte dans le *Public Advertiser*, et à brûler la cervelle à Charles Fox dans le *Morning-Post*. Vous voyez, messieurs, que je n'ai pas un moment à perdre.

DESLOGES.

Très-bien ; nous nous reverrons au foyer.

Ils sortent dans des directions différentes.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

Le théâtre de Covent-Garden.

DESLOGES, POUF, MORDANT. Ils font face au rideau qui est baissé.

POUF.

Non, non, messieurs, ce que Shakspeare a dit des acteurs, peut se dire avec plus de raison encore des pièces de théâtre. Selon l'expression de ce grand homme, elles doivent être la représentation fidèle de l'époque, et le miroir du siècle. En conséquence, lorsque l'histoire, et spécialement notre histoire nationale, présente un événement qui a quelque conformité avec l'époque où nous vivons, un auteur qui entend ses intérêts fera bien d'en profiter. Ainsi, messieurs, j'ai intitulé ma pièce *l'Armada, ou la flotte invincible*, et c'est devant le fort de Tilbury que je place le lieu de la scène.

MORDANT.

Voilà, certes, une idée des plus heureuses.

DESLOGES.

Sans doute, fort belle idée. Je vous l'ai déjà dit. Mais dites-

moi un peu, je ne conçois pas trop comment vous avez pu mettre de l'amour dans un sujet pareil.

POUF.

De l'amour! Oh! rien de plus facile, je vous assure; c'est une chose reçue parmi nous autres poètes, que lorsque l'histoire nous fournit la matière principale d'un drame, nous pouvons en remplir les vides par une intrigue d'amour; et il y a dix à parier contre un, qu'en cela nous ne faisons la plupart du temps que suppléer au silence de l'histoire; sans me flatter, je crois m'en être acquitté avec quelque succès.

MORDANT.

Point de scandale aux dépens de la reine Élisabeth, j'espère?

POUF.

Fi donc! fi donc! J'établis mon intrigue amoureuse entre la fille du gouverneur du fort de Tilbury et le fils de l'amiral espagnol; voilà tout.

MORDANT.

Oh! oh! rien que cela?

DESLOGES.

Excellent, morbleu! Je vois la chose maintenant. Mais, dites-moi: le public ne verra-t-il pas là un peu d'invraisemblance?

POUF.

Il n'y a pas de doute. Mais que diable! le mérite d'une tragédie ne consiste pas à nous représenter des choses qui arrivent journellement, mais des événemens extraordinaires, qui bien que n'étant jamais arrivés, auraient pu néanmoins arriver.

MORDANT.

Certainement, ce qui n'est pas physiquement impossible ne saurait être invraisemblable.

POUF.

C'est très-vrai, ainsi par exemple, don Férolo Wiskérandos, car c'est là le nom de mon amoureux, peut avoir fait partie de la suite de l'ambassadeur espagnol, et avoir eu par là occasion de voir Tilburine; ou bien Tilburine, c'est le nom de la dame, peut s'être éprise d'une belle passion pour lui rien qu'en voyant son portrait, ou en entendant parler de lui avec éloges; ou peut-être ne l'aura-t-elle aimé que par cela même qu'elle savait que c'était de tous les hommes le dernier qu'elle dût aimer; ou enfin, pour toute autre raison de femme de cette force-là; enfin, quoi qu'il en soit, le fait est que bien qu'elle ne soit dans ma pièce que la fille d'un simple chevalier, elle aime avec toute la dignité d'une princesse.

DESLOGES.

Pauvre demoiselle! je m'intéresse déjà vivement à elle. Je prévois d'avance la lutte douloureuse qui va s'établir entre son amour et son devoir, entre l'amour de son pays et sa passion pour don Férolo Wiskérandos!

POUF.

Oh! vous verrez! c'est étonnant; son pauvre cœur est ballotté par deux passions contraires, de même que—

Paraît LE SOUFFLEUR.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, la scène est disposée, et tout est prêt pour commencer quand il vous plaira.

POUF.

En ce cas, morbleu, ne perdons pas de temps.

LE SOUFFLEUR.

Peut-être, monsieur, trouverez-vous la pièce un peu courte; car tous les acteurs ont usé de la permission que vous leur aviez si obligeamment donnée.

POUF.

Quoi donc! qu'est-ce?

LE SOUFFLEUR.

Vous savez, monsieur, que vous leur avez permis de supprimer tout ce qui leur semblerait inutile ou étranger à l'action; et je dois vous avouer qu'ils ont usé largement de la permission.

POUF.

Fort bien! fort bien! ils sont en général d'excellens juges. Je sais que je pèche par excès d'abondance. Maintenant, monsieur Hopkins, quand il vous plaira.

LE SOUFFLEUR, *à l'orchestre.*

Messieurs, veuillez nous jouer quelque air seulement pour —

POUF.

Oui, oui, vous avez raison. Puisque nous avons les décorations et les costumes, ayons aussi l'orchestre, afin que ce soit comme à la première représentation; seulement, vous supprimerez les entr'actes.

Le souffleur sort, l'orchestre se fait entendre.

POUF, *continuant.*

Allons, messieurs, écartez-vous un peu. Dans ce moment on entendra crier dans le parterre : Assis! assis! chapeau bas! silence! Levez maintenant le rideau, et voyons ce que nos décorateurs nous ont bâclé.

SCÈNE II.

Le rideau se lève ; on aperçoit le fort de Tilbury et deux sentinelles endormies.

DESLOGES.

Le fort de Tilbury, c'est superbe!

POUF.

Maintenant, par quoi croyez-vous que je débute?

MORDANT.

Ma foi, je ne saurais deviner.

POUF.

Par le bruit de l'horloge. Écoutez! (*On entend sonner quatre heures.*) Je débute par le son d'une horloge ; je commande par là l'attention de mon auditoire, et en même temps, j'indique l'heure précise où la scène s'ouvre, qui est quatre heures du matin. Ce moyen si simple m'épargne à moi une trentaine de vers sur l'aurore et l'astre du jour, et au décorateur, les frais de couleur d'un soleil levant.

DESLOGES.

Mais dites-moi : est-ce que ces sentinelles-là dorment?

POUF.

Comme des watchmen.

MORDANT.

La chose est surprenante, à une époque aussi critique.

POUF.

Surprenante, sans doute! Mais de pareilles minuties doivent être sacrifiées à l'effet d'une imposante scène d'ouverture. C'est la règle. Le fait est que dans ce même moment, deux hommes d'état de la première volée se dirigent vers ce lieu pour commencer la pièce; or, comme il est probable qu'ils se garderaient bien d'ouvrir la bouche, s'ils voyaient ces marauds les observer; il ne me restait donc que l'alternative, ou de les renvoyer, ou de les endormir.

MORDANT.

Oh! voilà une explication claire et satisfaisante. Mais, dites-moi, qui sont ces hommes qui s'avancent ?

POUF.

Sir Walter Raleigh et sir Christophe Hatton. Vous reconnaîtrez sir Christophe à la manière dont il marche la pointe du pied en dehors. C'était, comme vous savez, un danseur fameux en son temps. J'aime à conserver à mes personnages tous les accessoires qui les caractérisent. Attention maintenant

Desloges et Mordant prennent place.

SIR WALTER RALEIGH et SIR CHRISTOPHE HATTON s'avancent sur la scène.

SIR CHRISTOPHE.

Il est vrai, cher Raleigh.—

DESLOGES.

Comment! ils causaient donc déjà avant d'arriver?

POUF.

Oui, chemin faisant. — (*Aux acteurs.*) Vous voudrez bien m'excuser, messieurs; ces messieurs sont mes amis; leurs observations pourront nous être utiles. — (*A Mordant et à Desloges.*) Messieurs, ne vous faites pas faute de les interrompre quand quelque chose vous frappera.

SIR CHRISTOPHE, *reprenant.*

Il est vrai, cher Raleigh. Cependant permets-moi,
Appui de ton pays, et soutien de ton roi,
Permets-moi de te faire une demande encore,
Et daigne m'éclairer sur un point que j'ignore.
Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement.
La main des dieux sur moi si long-temps suspendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue.
Pourquoi dans nos remparts tous ces chefs rassemblés?
Pourquoi sous leurs drapeaux ces soldats rappelés?

MORDANT.

Monsieur Pouf, comment se fait-il que sir Christophe Hatton ne lui ait pas fait cette question depuis long-temps?

POUF.

Quand cela? avant que la pièce commençât? Comment diable l'aurait-il pu?

DESLOGES.

Il a raison, ma foi.

POUF.

Mais écoutez-le lui-même s'expliquer à ce sujet.

SIR CHRISTOPHE.

Noble ami, quand je vois dans la plaine tremblante
D'innombrables soldats abrités sous la tente;
Quand j'entends, se mêlant à la voix des guerriers,
Résonner la trompette et hennir les coursiers;
Enfin lorsque je vois, de pied en cap armée,
La reine se montrer à la foule charmée;
Quand tout ce que j'entends et tout ce que je voi
Semble annoncer la guerre, ami, pardonne-moi
D'un doute si hardi la singulière audace,
Mais il me semble enfin qu'un danger nous menace.

MORDANT.

Voilà une conjecture bien réservée.

POUF.

Oui, c'est là son caractère; quand il exprime une opinion, c'est avec pleine connaissance de cause. Continuons.

SIR W. RALEIGH.

Eh bien! mon cher Christophe,—

POUF.

Il l'appelle par son nom de baptême, pour montrer qu'ils sont sur le pied de la plus complète intimité.

SIR W. RALEIGH.

Eh bien! mon cher Christophe, apprends la vérité.
Je vois que rien n'échappe à ta sagacité,
Et que dans le passé, qu'un voile épais recouvre,
A tes regards perçans l'avenir se découvre.

POUF.

Style figuré!

SIR W. RALEIGH.

Ta crainte est juste, ami; l'État est en péril.

SIR CHRISTOPHE.

Où? Depuis quand? Comment! Ce danger, quel est-il?

SIR W. RALEIGH.

Je m'en vais satisfaire à ton impatience;
Entends-moi donc, ami. Tu sais que l'astre immense,
L'astre qui nous mesure et les nuits et les jours,
Par deux fois de l'année a parcouru le cours,
Et la lune trois fois achevé sa carrière
Depuis que, menaçant la superbe Angleterre,
Philippe contre nous arma tout son pouvoir.

SIR CHRISTOPHE.

Je le sais.

SIR W. RALEIGH.

Et tu sais, ou du moins dois savoir
Que Philippe est le roi qui règne en Ibérie.

SIR CHRISTOPHE.

C'est connu.

SIR W. RALEIGH.

Ses sujets pleins de bigoterie,
Sont catholiques. Nous, nous sommes protestans.

SIR CHRISTOPHE.

Protestans. Je le sais.

SIR W. RALEIGH.

Tu sais en même temps,
Ami, que l'Armada, cette flotte terrible,
Par le pape, en naissant, baptisée invincible,
Dans l'espoir d'envahir nos rivages surpris,—

SIR CHRISTOPHE.

A fait voile. La reine en a reçu l'avis.

SIR W. RALEIGH.

Le fils de l'amiral.

SIR CHRISTOPHE.

Wiskérandos.

SIR W. RALEIGH.

Lui-même.
Prisonnier dans nos mains, loin d'un père qui l'aime,
Dans ce fort redoutable,—

SIR CHRISTOPHE.

Est ici renfermé.
J'ai contemplé souvent ce guerrier désarmé,
De la mâle raison conservant l'équilibre,
Vaincu, mais non soumis; chargé de fers, mais libre.

SIR W. RALEIGH.

Tu sais,—

DESLOGES.

Monsieur Pouf, puisque sir Christophe sait tout cela, pourquoi l'autre le lui dit-il?

POUF.

Vous ne supposez pas, je pense, que le parterre soit informé de tous ces détails; que vous en semble?

MORDANT.

A la bonne heure. Mais il me semble que vous vous y prenez mal. Car je ne vois rien qui autorise sir Walter à être si communicatif.

POUF.

Parbleu, voilà bien la critique la plus ingrate que j'aie entendue de ma vie. Ne voyez-vous pas que moins il a de raison de vous donner tous ces détails, plus vous lui avez d'obligation?

DESLOGES.

Voilà, sur ma parole, qui est on ne peut plus vrai.

POUF.

D'ailleurs vous allez voir que l'autre ne le laisse pas continuer.

SIR W. RALEIGH.

Tu sais —

SIR CHRISTOPHE.

J'en sais assez. Je ne suis plus surpris,
Et je vois maintenant mes doutes éclaircis.

POUF.

Vous voyez, messieurs, que sir Christophe n'a demandé aucun éclaircissement.

MORDANT.

Il est vrai que sa curiosité a été on ne peut plus désintéressée.

DESLOGES.

Au total, je pense que nous leur avons à tous deux beaucoup d'obligation.

POUF.

Comment donc! mais sans doute. Ha! ha! vous allez voir maintenant arriver le comte de Leister, qui, comme vous savez, n'était dans les bonnes grâces de personne, si ce n'est de la reine. — Nous en étions restés à

Mes doutes éclaircis.

SIR CHRISTOPHE.

Et je vois maintenant mes doutes éclaircis.
Le superbe Leister en ce moment s'avance,
Leister, dont tout Anglais redoute la puissance.

SIR W. RALEIGH.

Quand la crise est si grave, et les périls certains,
Que le pouvoir n'est-il en de plus dignes mains!

SIR CHRISTOPHE.

Je pense comme toi, mais gardons le silence.

POUF.

Oui-da! ils sont envieux de lui.

MORDANT.

Mais qui sont ces gens qui l'accompagnent?

POUF.

Ah! ce sont de très-braves chevaliers, je vous assure. L'un est le gouverneur du fort; l'autre est le capitaine des gardes. Ah! maintenant vous allez entendre du tout autre style. J'étais obligé, dans la première scène, d'être clair et simple, parce que j'avais un grand nombre de faits à exposer; mais pour le coup, vous allez voir abonder les tropes, les figures et les métaphores: il y en a autant que de substantifs.

Arrivent LEISTER, LE GOUVERNEUR, Suite, etc.

LEISTER.

Qu'est ceci, mes amis? Pourquoi votre vaillance
Et ce zèle fameux tant de fois exalté
Se rouillent-ils ainsi dans leur oisiveté?
Qu'est devenue, amis, cette flamme héroïque
Qui, guidant au combat la vengeance publique,
Devrait d'un saint courage embraser tous les cœurs?
Comment s'est refroidi dans les molles langueurs
Ce torrent généreux dont bouillonnait l'audace?

Et comment tant d'ardeur n'est-elle plus que glace?
Ah! de votre valeur laissez couler les flots,
Et par mille aquéducs, et par mille canaux,
De tous ces flots divers réunissant la rage,
De l'ennemi commun consommons le naufrage

POUF.

Bravo! voilà, j'espère, qui s'appelle filer une métaphore!

SIR W RALEIGH.

Ah! c'en est fait, seigneur, ton souffle généreux
Vient d'enfler tout-à-coup nos esprits belliqueux;
Resserrons les liens d'une union durable;

Ici tous se donnent la main.

Et si, perdant l'espoir et notre dernier câble,
Le destin ennemi s'appesantit sur nous,
Amis, par l'amitié, bravons encor ses coups,
Et contre la mort même allant à l'abordage,
Tombons avec la gloire en un commun naufrage.

LEISTER.

D'Albion par ta voix le génie a parlé!
Amis, je suis content; ainsi tout est réglé,
Nous sommes tous ici des hommes de courage.

TOUS.

Tous!

LEISTER.

Et chacun de nous jure de faire rage.

TOUS.

Oui! oui!

SIR W. RALEIGH.

Nous sommes tous résolus à périr!

LEISTER.

Vivre libre ou mourir!

TOUS.

Vivre libre ou mourir!

LEISTER.

Tous! tous!

DESLOGES.

Nemine contradicente. Unanimité complète.

POUF.

Oh! pour cela oui! Lorsqu'ils sont d'accord sur la scène, leur unanimité est admirable.

LEISTER.

Embrassons-nous! O Mars!

Il s'agenouille

MORDANT.

Comment diable! est-ce qu'il va faire ses prières?

POUF.

Dans les temps critiques, il n'y a rien de tel qu'une prière.

LEISTER.

O Mars! dieu tutélaire, —

DESLOGES.

Pourquoi s'adresse-t-il au dieu Mars ?

POUF.

Chut!

LEISTER.

Si, de bonne heure instruit dans ton art salutaire,
Vouant mon existence à défendre l'État,
J'appris, de point en point, le métier du soldat;
Si par mes seuls hauts faits, promu de grade en grade,
Je me vis un beau jour général de brigade
Entends mes vœux!

LE GOUVERNEUR.

Restez! entends aussi les miens.

LE CAPITAINE DES GARDES.

Les miens!

SIR W. RALEIGH.

Les miens!

SIR CHRISTOPHE.

Les miens!

Tous se prosternent.

POUF.

Maintenant, priez avec ensemble.

LEISTER.

Vois-les en bons chrétiens
Supplier ta bonté d'accorder à leur zèle
Ce que leur zèle un jour pourra demander d'elle;
Prête-leur ton secours, et viens sanctifier
Les moyens, quels qu'ils soient, qu'ils pourront employer.

MORDANT.

Voilà, sur ma foi, un quintetto fort orthodoxe.

POUF, *aux acteurs.*

Messieurs, je suis fort content de cela. (*A Desloges et Mordant.*) Eh bien! messieurs, comment trouvez-vous ceci? N'est-ce pas joliment arrangé? Avez-vous au théâtre une prière comme celle-là?

MORDANT.

Pas positivement.

LEISTER.

Mais, monsieur, vous ne nous avez pas indiqué ici la manière dont nous devions faire notre sortie.

POUF.

Ne pourriez-vous pas sortir à genoux ?

RALEIGH.

Oh ! non, monsieur ; impossible.

POUF.

Le bel effet, cependant, que cela produirait ! *Ils quittent la scène sur leurs genoux*, lirait-on dans la pièce imprimée. Cela ferait un peu diversion à l'usage uniforme où sont tous les acteurs de quitter la scène en lançant un coup d'œil au parterre.

MORDANT.

Laissez-les faire ; le parterre sera bien aise de les voir sortir, n'importe comment.

POUF.

Eh bien ! répétez ce dernier vers, et sortez à la manière habituelle.

LEISTER.

Et viens sanctifier
Les moyens, quels qu'ils soient, qu'ils pourront employer.

Ils sortent.

DESLOGES.

Bravo ! magnifique sortie !

MORDANT.

Fort bien, en vérité, monsieur Pouf.

POUF.

Attendez un moment.

Les sentinelles se lèvent.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Allons à lord Burleigh faire un récit fidèle
De tout ceci.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Par là prouvons-lui notre zèle.

Ils sortent.

DESLOGES.

Comment donc ! mais je croyais ces gens-là endormis !

POUF.

C'était une feinte. C'est là qu'est le mérite. C'étaient des espions de lord Burleigh.

MORDANT.

Mais n'est-il pas étrange que personne, pas même le général en chef, n'ait fait la moindre attention à eux ?

POUF.

Parbleu, si dans une tragédie on ne faisait pas quelques légères concessions aux gens qui viennent écouter ce qui se dit, il n'y aurait plus d'intrigue possible.

DESLOGES.

C'est ma foi vrai.

POUF.

Attention, maintenant, mon cher Desloges; on va tirer le canon du fort; c'est le salut du matin.

On entend un coup de canon.

DESLOGES.

Voilà qui ne manquera pas de produire un bel effet!

POUF.

J'en suis d'avis; et je pense que cela contribuera à donner de la vérité à la scène. (*On entend deux nouveaux coups de canon.*) Que diable est-ce là? trois coups de canon! on n'en tire jamais qu'un le matin. C'est toujours comme cela au théâtre; donnez-leur une bonne chose, ils la ressasseront jusqu'à satiété. N'avez-vous plus de coups de canon à tirer?

LE SOUFFLEUR, *de sa place.*

Non, monsieur.

POUF.

Voyons maintenant l'orchestre. Jouez-nous quelque air langoureux.

MORDANT.

Pourquoi cette musique?

POUF.

Pour annoncer l'arrivée de Tilburine. Il n'y a rien qui prépare l'entrée en scène d'une héroïne, comme un air doux et mélancolique. La voilà qui s'avance.

DESLOGES.

C'est sans doute sa confidente qui l'accompagne.

POUF.

Comme de raison. Les voilà, modulant leur désespoir sur l'air du menuet d'Ariane.

TILBURINE et NORA, sa confidente, s'avancent sur le devant de la scène. Une musique douce se fait entendre.

TILBURINE.

Que j'aime à respirer le souffle matinal!
Que j'aime du soleil l'éclat oriental!
De son profond sommeil réveillant la nature,
Il vient la revêtir d'une riche parure.
La nuit a disparu. La fleur en rougissant
Se réveille étonnée aux fleurs du jour naissant;
Les airs sont embaumés par mille fleurs écloses.
Qui pourrait les compter? La famille des roses,
L'anémone, le lis, le noble bouton d'or,

Et l'œillet doux et simple, et l'hyacinthe encor;
Tant d'autres différant et de nom et de race,
Et dont ma bouche ici veut bien te faire grâce.
Déjà de mille oiseaux n'entends-tu pas la voix
Réveiller les échos des rochers et des bois?
Ces chantres babillards dont chacun a sa note :
Le merle, le pierrot, le pinson, la linotte.
Que dis-je, malheureuse! hélas! ces boutons d'or,
Ces roses, ces œillets, et l'hyacinthe encor,
Et ces oiseaux divers dont chacun a sa note,
Le merle, le pierrot, le pinson, la linotte,
Ne peuvent apaiser le tumulte et l'horreur
Qui désolent mes sens et déchirent mon cœur.

Avant que Tilburine ait prononcé les deux derniers vers de cette tirade, Pouf l'interrompt.

POUF.

Votre mouchoir de batiste, mademoiselle!

TILBURINE.

Je croyais, monsieur, que je ne devais tirer mon mouchoir qu'après « le tumulte et l'horreur. »

POUF.

Pardonnez-moi, mademoiselle, après « le pinson et la linotte, » s'il vous plaît.

TILBURINE.

Le merle, le pierrot, le pinson, la linotte

Elle se couvre les yeux de son mouchoir

POUF.

C'est cela, voilà qui est parfait.

DESLOGES.

En effet, c'est on ne peut mieux.

TILBURINE.

Ne peuvent apaiser le tumulte et l'horreur
Qui désolent mes sens et déchirent mon cœur.

DESLOGES.

Oh! c'en est trop.

MORDANT.

Vous avez bien raison.

NORA.

Soumettez-vous, madame, au sort à qui tout cède;
Dans vos malheurs peut-être il vous garde un remède.

TILBURINE.

Tes yeux, chère Nora, n'ont point versé de pleurs;
Tu n'as point de l'amour éprouvé les douleurs;
Car tu saurais qu'alors qu'on est inconsolable,
La joie et les plaisirs n'ont plus rien d'agréable.

DESLOGES.

Voilà qui est très-vrai.

NORA.

Mais votre père vient. Gardez que dans vos traits
Ses regards paternels ne lisent vos secrets.

POUF.

Arrêtez! arrêtez! quelle coupure avez-vous faite là? Où est ma pathétique description de sa première rencontre avec don Wiskérandos? Ses exploits dans le combat naval et la comparaison du chardonneret, qu'en avez-vous fait?

TILBURINE.

Laissez-nous poursuivre; vous verrez que la marche de la pièce n'est qu'améliorée par toutes ces suppressions.

POUF.

Fort bien! fort bien! Continuez.

TILBURINE, *à Nora.*

Si vous voulez avoir la bonté de répéter les derniers mots?

NORA.

Gardez que dans vos traits
Ses regards paternels ne lisent vos secrets.

TILBURINE.

Ah! que veux-tu? qui peut, à la douleur en proie,
Placer sur ses ennuis le masque de la joie?

LE GOUVERNEUR entre.

LE GOUVERNEUR.

Ma fille! qu'est cela? tes yeux versent des pleurs!
Est-il temps d'écouter d'amoureuses douleurs?
La flotte de Philippe en ce moment s'avance,
Et le sort d'Albion tremble dans la balance,
Comme un écu rogné qui perd beaucoup au poids;
Notre perte, ma fille, enfin est à deux doigts.

TILBURINE.

Ah! je vois mon destin! j'entends gronder l'orage;
Je vois les Espagnols s'approcher du rivage.

POUF.

Remarquez bien cela, messieurs. C'est là l'une de ces figures dont nous autres poètes tragiques faisons un fréquent usage, et en vertu de laquelle les héros et les héroïnes dramatiques, souvent obligés, pour les convenances de la scène, de ne point voir ce qui leur crève les yeux, ont en revanche le don de voir un grand nombre de choses qui n'existent pas.

MORDANT.

Oui, par une sorte de pressentiment poétique.

POUF.

C'est cela même. Poursuivez, s'il vous plaît, mademoiselle.

TILBURINE.

Je vois les Espagnols s'approcher du rivage.
Je vois se préparer un combat général.
Ils se forment en ligne : on donne le signal.
D'un câble tout au plus la longueur nous sépare ;
Les canons sont chargés ; à vaincre on se prépare.
J'entends déjà mugir les bronzes destructeurs,
Et les cris des mourans et les cris des vainqueurs
Oui, je vois la fumée et la mer rougissante,
Et dans l'air ébranlé la voile au loin flottante ;
Je vois, je vois, je vois—

LE GOUVERNEUR.

Eh ! que peux-tu donc voir ?
C'est l'effet de ton trouble et de ton désespoir.
J'ai beau frotter mes yeux, si je n'ai la berlue,
A l'horizon encor rien ne s'offre à ma vue.

DESLOGES.

Parbleu ! il paraît que le gouverneur ne veut faire aucune concession en faveur de la figure poétique dont vous nous parliez tout-à-l'heure.

POUF.

Non, c'est un homme tout rond et qui n'entend pas finesse. C'est le caractère que je lui donne.

TILBURINE.

Mais refuserez-vous de couronner ses vœux?

LE GOUVERNEUR.

Il le faut. Je le puis; je le dois; je le veux.

TILBURINE.

Songez au noble prix qu'il met à sa demande.

LE GOUVERNEUR.

Je ne veux rien entendre. Il suffit ; je commande.

TILBURINE.

Il ne demande rien, rien que sa liberté.

MORDANT.

Qui, il ? De qui parle-t-elle, monsieur Pouf?

POUF.

Ma foi, je n'en sais rien moi-même ; ils ont fait tant de coupures, que je ne m'y reconnais plus.

TILBURINE.

Vous verrez, monsieur, que tout se lie parfaitement bien.

Un jour d'amples bienfaits paîront votre bonté.

POUF.

Oh ! sans ces maudites coupures, vous auriez vu que don Wis kérandos a fait des offres pour sa liberté, et a chargé Tilburine d'en faire la proposition à son père. Et maintenant, messieurs, remarquez bien la concision du dialogue. Parbleu ! le pour et le contre s'y croisent avec la rapidité de l'escrime. Et, en effet, c'est une espèce d'escrime logique que nous avons empruntée des Français.

TILBURINE.

Un asile en Espagne.

LE GOUVERNEUR.

A Londres une potence.

TILBURINE.

Mes larmes !

LE GOUVERNEUR.

Mes sermens.

TILBURINE.

L'amour !

LE GOUVERNEUR.

La conscience.

TILBURINE.

Tilburine.

LE GOUVERNEUR.

Albion.

TILBURINE.

La fortune.

LE GOUVERNEUR.

L'honneur.

TILBURINE.

Mille livres sterling.

LE GOUVERNEUR.

Ce mot va droit au cœur !

POUF.

Vous voyez, c'est bien là de l'escrime, si jamais il en fut. Elle veut le frapper avec l'amour ; il pare le coup avec sa conscience. Elle lui porte alors Tilburine en tierce; parée en quarte par Albion; elle lui porte une autre botte avec la fortune, il pare avec l'honneur. C'est alors que faisant un dernier effort, elle lui porte une botte désespérée de mille livres sterling, qui le perce de part en part.

TILBURINE.

Mon père, inexorable à l'amant que j'adore,
Pourra-t-il repousser sa fille qui l'implore ?

LE GOUVERNEUR.

Ma fille, je suis père, et je puis m'attendrir

Mais je suis gouverneur, et je dois me roidir.

Il sort.

DESLOGES.

Antithèse de personnes ! c'est une figure reçue.

TILBURINE.

Adieu ! tendresse, espoir !— adieu, bonheur !— n'importe,
Tu triomphes, mon père ! et le devoir l'emporte.

WISKÉRANDOS.

Où donc est la beauté qui fait tout mon bonheur ?
Il aperçoit Tilburine.
Ah !

TILBURINE.

Ah !

WISKÉRANDOS.

Je te revois, idole de mon cœur.

POUF.

Mademoiselle, mademoiselle, votre cri de surprise n'est pas assez fort. Songez qu'à l'instant même vous veniez de prendre la résolution d'obéir à la voix du devoir, quand soudain le son de la voix de votre amant renverse toutes vos belles résolutions, et détruit en vous tout sentiment d'obéissance. Si tout cela n'est pas exprimé dans votre cri, vous n'avez rien fait.

TILBURINE.

Bien ! nous allons recommencer.

DESLOGES.

Ces cris de l'âme font toujours un très-bel effet.

MORDANT.

C'est vrai.

WISKÉRANDOS.

Où donc est la beauté qui fait tout mon bonheur ?
Il aperçoit Tilburine.
Ah !

TILBURINE.

Ah !

WISKÉRANDOS.

Je te revois, idole de mon cœur !
Cher ennemi ! Mais quoi ! ses yeux versent des larmes ?
Quel douloureux regard ! Qui cause tes alarmes ?
Ah ! je me sens captif pour la première fois ;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je ressens le poids
De ces fers qui faisaient mon orgueil et ma gloire ;
Tilburine est perfide.

TILBURINE.

Ami, peux-tu le croire ?
Va, tu me connais mal !

WISKÉRANDOS.

Tu m'es fidèle ! ah dieux !

Partez, dissipez-vous, doutes injurieux ;
Zéphirs, emportez-les sur votre aile féconde,
Ou s'ils n'en veulent pas, reçois-les, mer profonde !

POUF.

Vous savez, messieurs, que les vents sont les dépositaires légitimes de tous les soupirs importuns, de toutes les douleurs dont on n'a plus affaire.

TILBURINE.

Il faut nous séparer. L'honneur m'en fait la loi ;
Mais si dans ce moment je n'écoutais que moi,
J'en atteste le ciel et ce jour qui m'éclaire,
Je te sacrifîrais mon devoir et mon père;
Et tu serais pour moi, si je suivais mon goût,
Père, mère, cousine, oncle, tante, amis, tout.

WISKÉRANDOS.

O vertu ! Faut-il donc partir ! Plus d'espérance !
S'il le faut, il le faut !— En pareille occurrence,—
Ma chère, — les meilleurs... adieux... sont... les plus courts !

POUF.

Diable ! diable ! qu'est-ce que cela ?... Voilà ce qui s'appelle une coupure. Au nom du ciel ! qu'avez-vous fait de toutes mes protestations de fidélité mutuelle ?

TILBURINE.

Ah ! monsieur, je vous en conjure, ne nous interrompez pas dans le moment de la passion ; vous détruisez toute la chaleur de notre sensibilité.

POUF.

Votre sensibilité ! Diable ! et la mienne donc ! Mademoiselle, vous n'en parlez pas.

MORDANT.

Allons, monsieur Pouf, laissez, laissez-les continuer.

WISKÉRANDOS.

Embrassons-nous ! adieu !

TILBURINE.

Pour toujours !

WISKÉRANDOS.

Pour toujours !

Ils vont pour sortir.

POUF.

De par tous les diables, mademoiselle, si vous sortez sans donner le regard d'adieu, vous feriez tout aussi bien de sortir avec une pirouette ! Revenez, revenez, vous dis-je !

NORA.

Et moi, monsieur, comment faut-il que je fasse ma sortie ?

POUF.

Vous? Ah! qu'importe comment vous sortiez! Parbleu, sortez comme il vous plaira. — (*Il pousse Nora dans la coulisse.*) Maintenant, à vous, mademoiselle.

TILBURINE.

Nous vous comprenons, monsieur.

Ils se tournent le dos, et sortent, l'un à droite, l'autre à gauche.

Pour toujours!

WISKÉRANDOS.

Pour toujours!

Le rideau tombe.

DESLOGES.

Oh! c'est charmant!

POUF.

Oui, c'est assez bien, je crois. Vous voyez que je ne tiens pas absolument à donner du nouveau; mais je perfectionne considérablement l'ancienne routine.

MORDANT.

C'est vrai; mais, dites-moi, est-ce que la reine Élisabeth ne paraîtra pas?

POUF.

Non, pas une seule fois; mais on ne cessera pas de parler d'elle; en sorte que vous croirez cent fois pour une qu'elle va venir.

MORDANT.

Diantre! il me semble que c'est dommage de la laisser toute la soirée dans la coulisse.

POUF.

Oh! non! cela fait toujours un très-bon effet; cela tient le spectateur dans l'attente.

DESLOGES.

Mais n'aurons-nous pas une bataille?

POUF.

Oui, oui; vous aurez à la fin une bataille, non sur terre, morbleu! mais sur mer; — c'est la seule nouveauté que contienne la pièce.

DESLOGES.

Eh quoi! l'amiral Drake et l'Armada?

POUF.

Oui, certes, — des brûlots et tout ce qui s'ensuit; puis, nous terminerons par la marche d'un superbe cortége. Hein! cela sera beau, j'espère.

MORDANT.

Sans aucun doute.



POUF.

Allons, ne perdons pas de temps; venons maintenant à notre action secondaire.

MORDANT.

Comment diable! est-ce que vous auriez une seconde action, par hasard?

POUF.

Oh mon Dieu, oui! ayez pour règle constante de mettre deux actions dans vos tragédies. L'habileté consiste à lier le moins possible votre action accessoire à votre action principale. Je me flatte qu'on ne saurait trouver rien de plus distinct que les miennes. Comme dans mon action principale tous les personnages sont d'une classe élevée, j'ai eu soin de ne mettre dans mon action accessoire que des gens de bas étage; et en même temps que la pièce se termine par le malheur des premiers, j'ai soin de rendre les seconds aussi heureux que le poisson dans l'eau — Maintenant, monsieur Hopkins, quand il vous plaira.

On voit paraître LE SOUFFLEUR.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, le charpentier dit qu'il est impossible pour le moment de passer à la scène du parc.

POUF.

A la scène du parc! Je me trompe; je veux dire la scène descriptive, là, dans la forêt.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, les acteurs l'ont supprimée.

POUF.

Supprimée!

LE SOUFFLEUR.

Oui, monsieur.

POUF.

Quoi! tout le portrait de la reine Élisabeth?

LE SOUFFLEUR.

Oui, monsieur.

POUF.

La description de son cheval et de sa selle à l'anglaise?

LE SOUFFLEUR.

Oui, monsieur.

POUF.

Voilà qui est beau, ma foi, monsieur Hopkins; comment avez-vous pu souffrir cela?

LE SOUFFLEUR.

Hélas! monsieur, la serpe, instrument de dommage...

POUF.

Au diable votre serpe! Comment diantre, ils ont tellement mutilé et rogné ma tragédie, qu'il n'en restera bientôt plus que le squelette. Fort bien! messieurs les acteurs peuvent en agir avec ma pièce comme bon leur semble; mais, sur ma parole, je la ferai imprimer tout entière, sans en retrancher une syllabe.

MORDANT.

C'est, parbleu, ce que je ferais si j'étais à votre place.

POUF.

Fort bien, messieurs. Allons, continuons. — Diantre, j'aurais donné tout au monde pour que l'on conservât la description du cheval. — Continuons, messieurs. — Ah! monsieur, c'était un morceau d'un brillant et d'un fini, — vous n'en avez pas d'idée! — Fort bien. — Continuons, messieurs. — Là, vous auriez vu le cheval avec son harnachement depuis le mors jusqu'à la croupière. — Fort bien, messieurs. — Voyons maintenant la scène du parc.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, voici le fait : le charpentier dit qu'à moins de faire occuper ici la scène encore pendant quelques instans, ses hommes n'auront pas le temps d'enlever le fort et de faire disparaître Gravesend et la Tamise.

POUF.

Morbleu! nous voilà dans une jolie alternative! — Messieurs, vous voudrez bien m'excuser; mais ces marauds n'en finiront jamais si je ne vais moi-même voir les choses.

MORDANT.

Ah! monsieur, ces sortes de désagrémens ne sont que trop ordinaires. Il n'y a rien là qui —

POUF.

Me supprimer cette scène! mais je l'imprimerai, morbleu! je l'imprimerai jusqu'au dernier mot!

Ils sortent

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Devant le rideau.

Entrent POUF, MORDANT et DESLOGES.

POUF.

Allons, nous sommes prêts : faites paraître les juges.

Le rideau se lève.

Entrent plusieurs JUGES, suivis de CONSTABLES.

MORDANT.

Nous allons, sans doute, avoir une audience judiciaire.

POUF.

Précisément; il n'y a encore rien eu de pareil.

DESLOGES.

Est-ce l'action accessoire?

POUF.

Oui. — Comment donc, messieurs! est-ce que vous allez passer sur-le-champ à la scène de la reconnaissance?

UN JUGE.

Avec votre permission, monsieur.

POUF.

Oh! fort bien! Je ne dis rien, mais, en vérité, ils ont dépecé mon drame de la manière la plus choquante.

DESLOGES.

C'est grand dommage.

POUF.

Voyons, monsieur le juge, commencez, s'il vous plaît.

LE JUGE.

Où sont ces miliciens?

UN CONSTABLE.

Ils sont sur le parvis.
Les uns sont garrottés, et les autres sont gris.

LE JUGE.

Celui qui par sa faute a forfait notre estime,
Et qui s'est fait soldat pour expier son crime,
Est-il là, ce jeune homme?

LE CONSTABLE.

Heureux qu'au champ d'honneur
On lui laisse en ce jour exercer son grand cœur,
Il attend le signal que sa vaillance appelle.

LE JUGE.

C'est très-bien ; puisse-t-il, enflammé d'un saint zèle,
A défendre nos lois qu'on voudrait écraser,
Mettre un peu de l'ardeur qu'il mit à les briser.
Qu'on le fasse venir.

LE CONSTABLE.

J'y vais, sur ma parole ;
A votre voix, seigneur, j'obéis et je vole.

Le constable sort.

POUF.

Dépêchez-vous, mon cher.

MORDANT.

Monsieur Pouf, il me semble que non seulement le juge, mais le constable, parlent en style aussi relevé que les plus importans personnages de la pièce.

POUF.

A Dieu ne plaise qu'il en soit autrement dans un pays libre! — Sachez, monsieur, que je ne suis pas homme à établir des distinctions serviles, et à donner aux grands le monopole du beau langage.

DESLOGES.

C'est très-magnanime à vous, j'en conviens.

Entre L'ÉPOUSE DU JUGE.

POUF.

Remarquez bien cette scène, je vous prie.

L'ÉPOUSE.

Si je vous interromps, excusez, mon ami;
Mais j'ai vu tout à l'heure, à quelques pas d'ici,
Un jeune homme brillant de fierté, de courage,
Que conduisait vers vous une horde sauvage.
J'ai senti dans mon cœur surgir en ce moment
Je ne sais quel étrange et doux pressentiment.
Si notre Tom vivait, il serait de son âge,
Me suis-je dit.

LE JUGE.

Du ciel c'est peut-être l'ouvrage.
Qui sait?

Entre LE FILS, conduit par le constable.

LE JUGE, *continuant.*

Quel est ton nom?

LE FILS.

Tom Jenkins. Le destin
M'a tout ravi sur terre, et je suis orphelin.

LE JUGE.

As-tu de tes parens eu quelque connaissance ?

LE FILS.

Un pêcheur fut, dit-on, l'auteur de ma naissance.
C'était à Rochester qu'il demeurait, je crois.

POUF.

Comment donc, mon cher, mais vous oubliez le récit de votre naissance, de votre famille, de votre éducation.

LE FILS.

Ils l'ont décidé ainsi, monsieur.

POUF.

Oh! oh!

L'ÉPOUSE.

Quel trouble me saisit! au son de cette voix,
Combien je sens vibrer la fibre maternelle!
N'avait-il que ce nom ?

LE FILS.

De lui je me rappelle
Avoir vu, certain jour, un billet au porteur,
Signé *Tomkins*.

LE JUGE.

Ceci confirme avec bonheur
Tout ce que nous a dit la bohémienne. — Espère.
Tu n'es point orphelin; c'est moi qui suis ton père.
Voilà ta mère; ici, tes oncles, tes cousins;
Reconnais ta famille, et rends grâce aux destins.

L'ÉPOUSE.

O doux ravissement!

LE FILS.

Heureux jour!

LE JUGE.

Quelle joie!

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, et y restent quelque temps immobiles.

POUF.

Vous voyez que la parenté est comme l'assassinat: un jour ou l'autre elle se révèle.

LE JUGE.

Respirons; le bonheur où notre âme se noie,
Trop intense et trop vif, pourrait nous emporter.
Suis-nous; de point en point je te veux tout conter
Viens prendre du repos et quelque nourriture;
Et puissent comme moi, bénissant la nature,

Tous les pères presser sur leur cœur éperdu
L'orphelin bien-aimé qu'ils avaient cru perdu!

Ils sortent.

POUF.

Eh bien! comment trouvez-vous cela?

DESLOGES.

C'est une des plus belles scènes de reconnaissance que j'aie vues. Cette action accessoire aurait pu à elle seule faire une tragédie.

MORDANT.

Ou une comédie.

POUF.

Et vous voyez qu'elle est parfaitement distincte de l'autre.

Entrent DEUX GARÇONS DE THÉATRE, qui emportent les chaises.

POUF.

La scène ne change pas?

LES GARÇONS DE THÉATRE.

Non, monsieur.

POUF.

Vous savez qu'il faut laisser une chaise. — Dans une tragédie, il n'y a rien de déplaisant comme de voir des gens de votre sorte venir avec la livrée du théâtre effectuer le déplacement de quelque objet. — Je voudrais qu'on pût faire les choses plus convenablement. — Voyons, maintenant, mon mystérieux hallebardier.

Entre UN HALLEBARDIER.

LE HALLEBARDIER.

Ah! que je sois maudit si mon cœur ne t'adore!

MORDANT.

Il me semble que j'ai vu ce vers-là quelque part.

POUF.

Je ne le pense pas. — Où l'avez-vous vu?

DESLOGES.

Je crois avoir vu quelque chose de semblable dans l'Othello de Shakspeare.

POUF.

Parbleu, vous m'y faites penser; je crois que vous avez raison; mais cela ne fait rien. Tout ce qu'on peut dire, c'est que deux auteurs sont tombés par hasard sur la même pensée, et que Shakspeare s'en est servi avant moi; voilà tout.

MORDANT.

C'est très-vrai.

POUF.

Maintenant, monsieur, voyons votre monologue; mais parlez un peu plus au parterre, s'il vous plaît. Les monologues doivent toujours s'adresser aux spectateurs; c'est la règle.

LE HALLEBARDIER.

Ah ! que je sois maudit si mon cœur ne t'adore,
Divinité charmante ! Au mal qui le dévore
Bien qu'un cœur affligé trouve un affreux plaisir,
Au bonheur d'un rival je ne puis consentir.
Mais, chut ! on vient à nous !

Il sort.

DESLOGES.

Voilà un monologue bien court.

POUF.

Sans doute; il en aurait dit bien davantage s'il ne s'était pas aperçu qu'on l'observait.

MORDANT.

Voilà un hallebardier fort sentimental, monsieur Pouf.

POUF.

Hum ! hum ! qui sait si c'est véritablement un hallebardier?

MORDANT.

Quoi ! un héros déguisé?

POUF.

Je ne m'explique point, je vous en ai dit assez. Ah! nous allons voir maintenant mon principal personnage; le voilà qui s'avance, lord Burleigh en personne; faites place, messieurs, rangez-vous de côté; doucement, doucement. — J'espère qu'on trouvera le rôle du lord archi-trésorier dans la perfection! — Oh! pourvu que ce rôle-là soit bien joué!

LORD BURLEIGH entre sur la scène, se dirige lentement vers un fauteuil et s'assied.

MORDANT.

Monsieur Pouf?

POUF.

Chut ! chut ! Fort bien ! voilà qui est parfait, voilà ce qui s'appelle une gravité imposante !

DESLOGES.

Comment donc ! son rôle est-il celui d'un personnage muet?

POUF.

Parbleu ! je m'attendais à cette question. Il est bien facile de concevoir cependant qu'un ministre de l'importance de lord Burleigh, portant à lui seul tout le poids des affaires de l'empire,

doit prendre le temps nécessaire avant de parler. Chut! vous dis-je, ou vous allez lui faire perdre le fil de ses idées.

MORDANT.

Lui faire perdre le fil! Comment cela est-il possible s'il n'a rien à dire?

POUF.

Et c'est justement pour cela. Ne voyez-vous pas que son rôle est de penser? et comment voulez-vous qu'il pense, si vous parlez?

DESLOGES.

C'est, ma foi, très-vrai!

Lord Burleigh se lève, s'avance sur le devant de la scène, secoue la tête et sort.

MORDANT.

Voilà qui est parfait! Dites-moi un peu ce que signifie cette pantomime-là?

POUF.

Comment! vous n'avez pas compris?

MORDANT.

Pas positivement.

POUF.

Eh bien! en voici l'explication : Par ce branlement de tête, il vous a donné à entendre que malgré la justice de leur cause et la sagesse de leurs mesures, si la nation ne montrait pas plus d'enthousiasme, le pays ne tarderait pas à succomber sous l'ambition hostile de la monarchie espagnole.

MORDANT.

Diantre! tant de choses contenues dans un simple branlement de tête!

POUF.

Tout autant, vous dis-je, si toutefois il a branlé la tète de la manière que je lui ai prescrite.

DESLOGES.

Certainement on ne saurait nier qu'il n'y ait de grandes ressources à tirer, pour les effets de la scène, d'un jeu muet et de l'expression de la physionomie; et un auteur judicieux sait les mettre à profit.

MORDANT.

Oh! oh! voilà de nos anciennes connaissances.

SIR C. HATTON et SIR W. RALEIGH entrent en scène.

SIR C. HATTON.

Quoi! ma nièce et la vôtre!
L'insolent a conquis le cœur de l'une et l'autre

De quelque art infernal sans doute il s'est servi.
Je les vois toutes deux qui s'approchent d'ici.
Quelque horrible projet se peint sur leur visage.

SIR W. RALEIGH.

Observons leur conduite ; écoutons leur langage.

MORDANT.

Que signifie tout cela ?

POUF.

Ah ! il y a encore ici des coupures ! Mais voici le fait : ces deux jeunes demoiselles, leurs nièces, sont amoureuses de don Viskérandos. Maintenant, messieurs, vous allez voir une de ces scènes à effet, par lesquelles on arrache au public ses applaudissemens sans se mettre en frais de dialogue, de sentiment ou de caractères. Attention, messieurs, je vous en prie.

Arrivent HÉLÈNE et PAULINE, nièces de sir C. Hatton et de sir W. Raleigh.

PAULINE.

Hélène !... elle aime aussi l'insolent qui m'outrage ;
Mais ce qui vient un peu consoler mon ennui,
Ses feux, comme les miens, sont dédaignés par lui.

POUF.

Oh ! mademoiselle, ne lui dites pas ces choses-là en face ; c'est à part que vous devez parler ; à part, vous dis-je ; toute la scène doit être un *à parte*.

PAULINE, *à part*.

Ses feux, comme les miens, sont dédaignés par lui.

HÉLÈNE, *à part*.

Pauline ici ! je sais qu'il méprise Pauline ;
Ah ! l'ingrat n'a des yeux que pour sa Tilburine.

PAULINE, *à part*.

Mais je vois s'avancer mon insolent vainqueur.
Vengeons-nous !

HÉLÈNE, *à part*.

De mes maux voici venir l'auteur.
Vengeons-nous !

WISKÉRANDOS *arrive*.

Malheureux ! ô liberté funeste !
Tilburine ! rends-moi ta présence céleste.

HÉLÈNE ET PAULINE, *s'élançant à la fois sur lui*.

Va la joindre !

SIR HATTON et SIR W. RALEIGH, *s'avançant*.

Arrêtez ! laissez-nous vous venger.

WISKÉRANDOS.

Arrêtez ! dans leur sein ce fer va se plonger !

Tableau.—Les deux nièces tirent leurs poignards pour frapper Wiskérandos. Les deux oncles, au même instant, d'une main arrêtent le bras de leurs nièces, et de l'autre tirent leurs épées, dont ils appuient la pointe sur la poitrine de Wiskérandos, qui tire aussitôt deux poignards, qu'il tient levés sur les deux nièces.

POUF.

Voilà ce qui s'appelle une situation. Voilà un groupe à effet. Vous voyez, messieurs ; ces demoiselles ne peuvent poignarder Wiskérandos ; il n'ose pas les frapper, tenu en respect par les épées des deux oncles. Les deux oncles, à leur tour, n'osent pas le tuer, parce qu'ils tremblent pour leurs nièces. C'est ainsi que je les tiens tous en échec, aucun d'eux n'osant lâcher prise le premier.

MORDANT.

Dans ce cas, il doivent rester là pour l'éternité.

POUF.

Sans doute, si je n'avais pas imaginé l'expédient le plus heureux. Attention, maintenant.

LE HALLEBARDIER, *une hallebarde à la main.*

Au nom d'Elisabeth, notre reine et maîtresse,
Bas les armes !

Tous laissent tomber à terre leurs épées et leurs poignards.

MORDANT.

En effet, voilà un expédient des plus heureux.

POUF.

Je vous en réponds : Au nom d'Elisabeth ! hein !

SIR C. HATTON.

Ma nièce, allons !

SIR W. RALEIGH.

Allons ! ma nièce.

Ils sortent, emmenant leurs nièces.

WISKÉRANDOS.

Quel es-tu, toi qui viens ainsi nous désarmer ?

LE HALLEBARDIER.

Je viens faire encor plus. Cesse à l'instant d'aimer.

WISKÉRANDOS.

Tu mens, valet.

LE HALLEBARDIER.

Je mens ! tu vas voir, misérable !
Obscur déguisement, galons, allez au diable !

Il jette son vêtement de dessus et se montre avec un beau gilet brodé.

Suis-je un hallebardier ? Mais tu me reconnais,
Ami ! tu vois en moi le capitaine anglais
Qui près de Bilbao te donna l'abordage
Et te fit prisonnier avec ton équipage.

POUF.

Ah! ah! vous voyez : ici nous découvrons enfin que le prétendu hallebardier est le capitaine du corsaire qui a fait prisonnier Wiskérandos, et que lui-même est un ancien amant de Tilburine.

DESLOGES.

C'est on ne peut mieux préparé et amené.

POUF.

Maintenant faisons-leur place, messieurs; rangez-vous un peu.

WISKÉRANDOS.

Je puis donc châtier ce vil présomptueux !
Un glaive s'offre à moi... J'en rends grâces aux dieux.

Il ramasse une des épées.

LE HALLEBARDIER.

J'accepte le cartel, et bénis la fortune
Qui sert à point nommé notre haine commune.

Il ramasse l'autre épée.

DESLOGES.

Voilà qui est parfaitement amené. On dirait que les deux oncles n'ont laissé là leurs épées que pour eux.

POUF.

Il fallait bien qu'ils les laissassent; ils n'étaient pas les maîtres de les reprendre.

WISKÉRANDOS.

Vengeance et Tilburine...

LE HALLEBARDIER.

Et moi de même.

Ils combattent, et après le nombre ordinaire de blessures infligées et reçues, Wiskérandos tombe.

WISKÉRANDOS.

Ah! chien!
Je n'ai pas pu parer ce coup! Vous tirez bien,
Capitaine! très bien. — Votre tierce me tue;
Un nuage confus se répand sur ma vue.—
L'éter...

Il meurt.

LE HALLEBARDIER.

Nité... Le son sur sa bouche expiré
N'a laissé pour adieu qu'un mot défiguré!

POUF.

Ah! mon cher, vous êtes trop lent; voudriez-vous me faire l'amitié de recommencer à mourir?

Wiskérandos se relève.

WISKÉRANDOS.

Un nuage confus se répand sur ma vue.
L'éter...

LE HALLEBARDIER.

Nité... Le son sur sa bouche expiré—

POUF.

Ce n'est pas encore cela. Encore une fois, s'il vous plaît.

WISKÉRANDOS.

Parbleu, messieurs, vous m'obligeriez de recommencer sans moi; je ne puis pas mourir éternellement.

POUF.

Bon, bon; nous repasserons cela une autre fois. — Il faut que je fasse un peu la volonté de ces messieurs.

Wiskérandos sort.

LE HALLEBARDIER.

Adieu ! brave Espagnol. Et si jamais—

POUF.

Il est inutile de prononcer cette tirade, puisque le cadavre vient de sortir.

LE HALLEBARDIER.

Vous avez raison, monsieur. En ce cas, je vais rejoindre la flotte.

POUF.

Comme il vous plaira.

Le hallebardier sort.

POUF, *continuant.*

Qui nous arrive maintenant?

Entre LE GOUVERNEUR, les cheveux convenablement en désordre.

LE GOUVERNEUR.

Des planètes dans l'air l'influence ennemie
Règne, et de toutes parts sème la frénésie ;
Mon prisonnier est mort. Pour comble de malheur,
Ma fille en ce moment est folle de douleur.

On entend un bruit de trompette.

Les flottes sont aux mains. Ce signal me rappelle
Ma fille, dépouillant la barbe paternelle,
Tes mains ont arraché, dans un dernier effort,
Le peu de poil grison qui me restait encor.

Il sort.

MORDANT.

Le pauvre homme!

POUF.

Et il ne peut s'en prendre qu'à sa fille!

DESLOGES.

Et aux planètes.

POUF.

Maintenant va venir Tilburine.

MORDANT.

Il me semble que les choses marchent un peu vite.

POUF.

Oui! — vous allez la voir arriver complètement folle, et en satin blanc.

MORDANT.

Pourquoi en satin blanc?

POUF.

Oh! quand l'héroïne devient folle, elle s'habille toujours en satin blanc; n'est-ce pas, Desloges?

DESLOGES.

Toujours; c'est la règle.

POUF.

Voyez! Lisez vous-même. (*Il lui donne le manuscrit.*) « Tilburine » folle, en satin blanc; et sa confidente en mousseline blanche. »

Entrent TILBURINE et NORA, toutes deux folles selon l'usage.

MORDANT.

Que diantre! Est-ce que la confidente est aussi folle que la maîtresse?

POUF.

Sans doute, comme de raison : une confidente doit imiter en tout sa maîtresse, pleurer quand elle pleure, raffoler quand elle raffolle. Ah çà, mademoiselle la confidente, reculez-vous un peu, s'il vous plaît, et tenez votre folie à une respectueuse distance.

TILBURINE.

Le vent mugit. La lune a percé le nuage.
Mon charmant écureuil, ils l'ont pris dans sa cage.
Les méchans l'ont tué! Bon Dieu, que vois-je ici?
Est-ce une sauterelle? oh! non, c'est mon ami!
C'est lui! rendez-le-moi! pourquoi donc me le prendre?
Il est dans votre poche! oh! veuillez me le rendre
La biche en ses amours est-elle comme moi?
Qui dit que la baleine est un oiseau? Mais quoi!
Qu'entends-je? De mes sens est-ce une erreur nouvelle?
Est-ce toi, cher amant, est-ce toi qui m'appelle?
Il est ici— par là— l'ingrat m'évite— il part.
Nulle part et partout, partout et nulle part—

Elle sort avec sa confidente.

POUF.

Eh bien! avez-vous jamais vu une folle mieux constituée?

MORDANT.

Je n'ai de ma vie vu rien de pareil.

POUF.

Vous avez remarqué sans doute le désordre des vers et la multiplicité des césures?

DESLOGES.

C'est là ce qui d'abord m'a fait penser qu'elle n'avait pas le sens commun.

MORDANT.

Et que devient, je vous prie, la pauvre demoiselle?

POUF.

Elle est allée se jeter à la mer, comme de raison; et cela nous conduit, par une transition naturelle, sur le lieu de la scène de ma catastrophe, je veux dire mon combat naval.

MORDANT.

Comment! c'est par là que vous terminez!

POUF.

Oui, oui; vous savez que ma pièce a pour titre l'*Armada espagnole;* sans cela, parbleu, je n'aurais que faire d'une bataille. Voyons maintenant ma magnificence! — ma bataille! — mon tintamarre! — la marche de mon cortége! — Etes-vous prêts?

LE SOUFFLEUR.

Oui, monsieur.

POUF.

La Tamise est-elle prête?

Entrent LA TAMISE et SA SUITE.

LA TAMISE.

Me voici, monsieur.

POUF.

Fort bien! — J'espère, messieurs, que voilà un fleuve joliment conditionné! — Peut-être est-ce mêler un peu l'opéra à la tragédie; — c'est une idée nouvelle, — et qui me sert merveilleusement; car, comme il me faut absolument une marche de cortége, je suppose que la Tamise et tous ses affluens offrent à la Grande-Bretagne une fête en l'honneur de la victoire.

MORDANT.

Dites-moi, je vous prie, qui sont ces dames vêtues de vert qui accompagnent la Tamise?

POUF.

Ce sont ses rives!



MORDANT.

Ses rives?

POUF.

Oui ; l'une a pour couronne des aulnes, l'autre une maison de plaisance! — Vous comprenez l'allusion? — Mais, que diable! vos deux rives sont du même côté. — Venez par ici, mademoiselle. — Tamise, ayez toujours soin de vous tenir entre vos deux rives. (*La cloche sonne.*) Maintenant, voilà! — Nous y sommes. — Écartez-vous un peu, mes amis! — Tamise, allez-vous-en.

La Tamise sort entre ses rives.

Fanfare de tambours et de trompettes, mêlée aux détonations de l'artillerie. — La scène change. Le combat s'engage entre les deux flottes. La musique joue l'air : « Frappez, Bretons, et frappez fort. (*Britons, strike home*). » La flotte espagnole est incendiée par des brûlots. — La flotte anglaise s'avance. — La musique joue l'air : « O Bretagne! règne à jamais (*Rule Britannia*). » — Procession de tous les fleuves anglais et de leurs tributaires, avec leurs emblèmes, etc., sur un air de Handel : *La musique sur les eaux ;* terminé par un chœur sur l'air de la marche de Judas Machabée. — Pendant cette scène, Pouf dirige tout et ne cesse d'applaudir.

POUF.

Allons, voilà qui n'est pas mal; mais ce n'est pas encore parfait. — Aussi, messieurs et dames, si vous le permettez, nous répéterons encore la pièce demain.

Le rideau tombe.

FIN DU CRITIQUE.

MONODIE

SUR LA MORT DE GARRICK,

PRONONCÉE AU THÉATRE DE DRURY-LANE.

Si des illustres morts la mémoire est sacrée,
Si l'on doit une larme à leur cendre adorée,
Sied-il que nous venions vous demander des pleurs
Pour des malheurs fictifs, de scéniques douleurs?
Ou la tristesse au cœur, essayant de sourire,
Faut-il cacher le deuil sous le masque du rire,
Lorsque de Roscius, moissonné sous nos yeux,
La tombe attend encor notre hommage pieux?

Ne soyez point ingrats; donnez à sa poussière
Les larmes que sa voix vous arrachait naguère.

La pompe solennelle entourant son cercueil,
La poésie en pleurs chantant l'hymne du deuil,
Ce funèbre appareil, cette foule pressée,
Qui, le front découvert et la tête baissée,
Accompagnait d'un pas silencieux
Du grand homme expiré les restes glorieux,
Pendant que sur sa base éternelle, immuable,
De l'auteur d'Othello l'image vénérable
Semblait montrer du doigt le saint emplacement
Où devra s'élever le pieux monument.....
Eh! qui mérita mieux cette douleur publique,
Ces pleurs secrets versés au foyer domestique?
Mais c'est ici surtout, c'est ici qu'étaient dus
Ces douloureux regrets, ces éloquens tributs.

De tous les arts, le nôtre, ô destinée amère!
Le nôtre est le plus éphémère.
Tel est l'arrêt du sort. Le peintre, aimé du ciel,
Animant sous ses doigts la toile obéissante,
Pour prix d'un chef-d'œuvre immortel,
Cueille une palme triomphante.
Si d'un juste respect Reynolds est entouré,
Le nom de Raphaël n'en est pas moins sacré:
En vain de ses couleurs s'efface l'harmonie,



Tous nous rendons encore hommage à son génie.
Il semble que le temps aux œuvres de sa main
Imprime un charme surhumain.

Du sculpteur patient plus humble est le partage;
Lentement il procède à son pénible ouvrage;
Et le ciseau, cent fois dans sa marche arrêté,
Ébauche en hésitant la grâce et la beauté.
Mais finie une fois, son œuvre est immortelle,
Et le temps, qui peut tout, ne peut plus rien contre elle.
En vain le temple est renversé,
Le mérite de l'art n'en est point éclipsé;
Dans ses derniers débris cette noble ruine
Étale à nos regards une splendeur divine,
Et le nom de l'artiste à jamais répété
Va retentir au loin dans la postérité.

D'un orgueilleux espoir le poète s'inspire.
O privilége heureux des enfans de la lyre!
Aussi loin que Phébus darde ses rayons d'or,
Son fils étend son lumineux essor;
Soit que sa muse adopte en sa marche héroïque
La majesté du rhythme et la grandeur épique;
Soit que son vers coquet et point ambitieux
Borne tout son espoir à plaire à deux beaux yeux;
Soit que d'un cœur souffrant dévoilant les mystères,
Il conte sa douleur aux échos solitaires;
N'importe les sujets qu'ont adoptés ses chants,
Enjoués ou plaintifs, terribles ou touchans,
Ils iront émouvoir tous les cœurs d'âge en âge;
Ils électrisent le courage,
Ou font éclore tour à tour
Les pleurs de la pitié, les soupirs de l'amour.

Tel est leur glorieux et brillant apanage
A ces enfans des arts dont les travaux heureux
Ne sont pas condamnés à mourir avec eux.
L'acteur seul est exclu de ce beau privilége,
Et la tradition à peine le protége,
Sans qu'aucun monument, lui prêtant son appui
Révèle son mérite et dépose pour lui.
Garrick lui-même enfin, éblouissant prodige,

N'a laissé de son art nul éclatant vestige.

Le jeu muet, écueil et triomphe de l'art,
L'habile expression des yeux et du visage,
Et l'éloquence du regard,
Et le geste qui prête au silence un langage;
L'harmonieux débit dont le charme vainqueur
Va caresser l'oreille et captiver le cœur,
Qui donne au vers obscur une clarté qui brille,
Comme aux feux de l'aurore un diamant scintille;
Et la terreur qui glace, et de la passion
Le volcan comprimé faisant explosion,
Tout cela brille et meurt : électrique étincelle
Que le génie ardent recèle.....
Qui porte à l'organisme un vif ébranlement,
Mais qui ne dure qu'un moment,
Et ne laisse rien après elle;
C'est un suave et pur encens
Que nulle flamme ne colore;
Son doux parfum charme les sens,
Et puis dans l'air il s'évapore.

Et maintenant que dans sa tombe il dort,
Maintenant que, muet et glacé dans la mort,
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
C'est à vous d'adopter sa gloire tout entière.

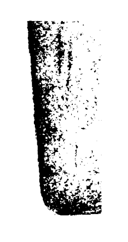
Au nom de vos ennuis qu'il charma tant de fois,
Au nom de tous ces cœurs qu'électrisait sa voix,
Par ses derniers adieux, par vos dernières larmes,
Par ces émotions pleines de si doux charmes
Qui vous suivront dans l'avenir,
Que son nom resté pur, sa noble renommée,
Dans vos cœurs embaumée,
Vivent dans votre souvenir;
Et, justes envers sa mémoire,
Gardez pieusement le dépôt de sa gloire.

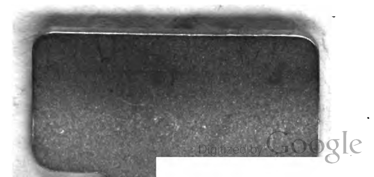
On se rappellera long-temps
Son esprit pétillant de saillie et de grâce,
Ses vers qu'ont répétés les échos du Parnasse;
Et ces titres plus doux, bien que moins éclatans,

A cette couronne si belle
Ajouteront encor plus d'une fleur nouvelle.
Quand d'un savant ciseau le pieux dévoûment
Aura fini le monument
Où devra reposer cette cendre chérie,
Muse, le front couvert des longs voiles du deuil,
Tu veilleras sur son cercueil
Humide encor des pleurs de la patrie.
Le pèlerin, venant, d'un cœur religieux,
Visiter le tombeau d'un martyr glorieux,
Errant dans la funèbre enceinte,
A travers les ombres du soir,
Voyait, dit-on, ou croyait voir
Un séraphin pleurant sur cette tombe sainte.
Muse ! sois l'ange des douleurs !
T'inclinant sur son mausolée,
Offre à son ombre consolée
Le pieux tribut de tes pleurs,
D'une douleur toujours nouvelle,
D'éternels et profonds regrets,
D'une tristesse que jamais
Le temps n'emporte sur son aile ;
Et pâle, sur ton cœur navré
Pressant son urne funéraire,
Écarte en soupirant l'insolente poussière
Que sèmerait le temps sur son buste sacré.

FIN

TABLE




Digitized by Google

